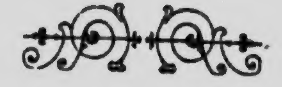
# LE MAL DE VIVRE

# LE MAL DE VIVRE

## GRAND ROMAN INEDIT

PAR

GEORGES MALDAGUE



LEVIS

LA COMPAGNIE J. E. MERCIER

LIBRAIRES, IMPRIMEURS, RELIEURS ET REGLEURS

1907

# LE MAL DE VIVRE

PAR

## GEORGES MALDAGUE

### PREMIERE PARTIE

---

### I

C'était au bal officiel, au ministere de la marine.

Deux hommes se promenaient en causant, se frayant difficilement un passage à travers la cohue brillante et s'arrêtant souvent pour fouiller de l'œil les groupes, rencontrer ou pour essayer de dévisager les couples de danseurs.

Du même âge à peu près, une trentaine d'annees, ils étaient absolument différents comme type et comme allure.

L'un, grand, élancé, très beau garçon avait les traits réguliers, les yeux et les cheveux noirs, le teint mat ; l'autre, un peu au dessous de la moyenne, maigre, chetif, d'un blond terre, les tempes dégarnies, la figure ravagée de tous ceux qui [illegible] de l'existence, qui font ce qu'on [illegible] dans un certain monde la tête.

—E[illegible] qu'ils soient venus ? demanda [illegible] à coup ce dernier !

—J'en suis aussi certain que toi ; M. de Labatière en sa qualité d'ancien capitaine de frégate et de père qui veut marier sa fille ne manque point une réception.

—Alors, tu es vraiment amoureux, mon pauvre Yveling ?

Yveling répondit par un signe de tête affirmatif.

– Amoureux au point. . . . d'aller jusqu'au mariage ? reprit son compagnon.

—Oui, répliqua-t-il d'une voix brève tandis que ses sourcils puissamment arqués, se rapprochaient dans une contraction brusque.

Un rapide sourire éclaira la physionomie sceptique de son ami, tandis qu'une expression d'ironie traversait ses yeux d'un bleu incertain, au regard un peu fuyant.

Yveling dit :

—Vois-tu, Henri, tu n'aurais jamais dû me présenter dans cette maison.

—Ah ! ça, c'est plus fort ! n'est-ce pas toi qui as réclamé cette présentation dès ce jour de l'été dernier, où nous nous sommes rencontrés au Salon avec Mmes de Labatière ? Sois franc, mon cher Paul.

—C'est vrai.

Là s'arrêta le dialogue.

Paul Yveling, suivi de Henri de la Roche, continua à fendre le flot des invités.

Repoussés au moment où ils se disposaient à franchir une porte qui donnait accès à autre salon acculés dans un coin les deux jeunes gens jetèrent en

même temps la même exclamation :

—Les voilà !

Et toujours l'un suivant l'autre, mais retournant sur leurs pas, ils se frayèrent un chemin à travers la foule, de plus en plus envahissante, des femmes et des hommes en habit noir ou en brillant uniforme.

Ils avaient été vus par Mme et Mlle de Labatière, qui arrivaient de leur côté, et qu'ils accostaient au bout d'une tminute.

L'ancien marin un instant séparé de sa femme et de sa fille les rejoignit, et l'on échangea quelques paroles amicales.

Dix minutes plus tard, Paul Yveling entrainait dans une valse Mlle de Labatière.

Ils firent seulement quelques tours bousculés par les uns bousculant les autres.

—Il'est impossible de danser, dit la première la jeune fille je n'ai jamais vu, je crois, autant de monde.

—En effet, la soirée est particulièrement animée, répondit Paul

Et glissant sous le sien le bras de Mlle de Labatière :

—Si nous nous promenions un peu ?

—Mais oui, si vous voulez.

Ils sortirent du cercle compact et mouvementé qui les enserrait et passèrent dans le second salon, où la circulation était plus facile.

Ces jeunes gens, au bras l'un de l'autre, formaient un des plus jolis couples du bal.

Paul Yveling, avec sa figure mâle et fière, sa prestance, sa distinction innée semblait le seul homme digne de cette belle fille souple au visage expressif et des roses, nimbé de l'or pâle des cheveux, dont les crèpuscures légères donnaient aux traits quelque chose de vaporeux, d'idéal.

Elle était tout habillée de gaze d'un bleu de myosotis, comme le bleu de ses yeux ; la jupe garnie de boutons de roses pâles, comme les roses de son teint.

Le décolleté du corsage dégageait un peu les épaules, délicates, mais d'un pur modelé ; deux fleurs ouvertes, piquées à la naissance de la gorge, étalaient sur la chair leurs pétales odorants.

Régine de Labatière était de celles qui sont capables d'éveiller la passion sincère et vibrante, capables de retenir pour jamais le cœur qu'elles ont conquis.

Régine venait d'atteindre ses vingt ans ; depuis deux ans on la conduisait dans le monde ; sa grâce simple autant que le charme de sa personne avaient attiré autour d'elle nombre d'admirateurs.

Cependant aucun prétendant, sinon très fortuné, du moins ayant à offrir à une femme une position assez sérieuse pour lui assurer l'aisance, ne s'était présenté.

C'est ce que Mlle de Labatière n'avait point de dot.

Et par cette fin de siècle, où tout sentiment se tait devant la question d'argent, les jeunes filles n'ont guère de chance, à moins qu'un hasard exceptionnel, de se voir épouser pour leur beauté....

Certes à l'âge de Régine, il n'y avait point de temps perdu.

Mais un père et une mère éprouvent d'autant plus de hâte à caser leur progéniture, qu'ils craignent de ne pouvoir le faire comme ils le voudraient.

L'ex-capitaine de frégate était vieux ; il ne restait après lui, à sa femme et à son enfant, qu'une modique pension qui les forcerait à vivre à peu près en dehors du monde.

Et Régine, son idole, sa fille, connaitrait les tristesses du célibat forcé, l'ennui des longues journées de solitude, et aussi tous ces vagues, tous ces indéfinissables malaises qui, chez la femme faite pour aimer et pour créer, se montrent, et s'exacerbent parfois jusqu'à devenir un supplice.

La fleur s'étiolerait, se fanerait sans que le vent doux qui caresse et fécon-

de ait passé sur elle ; la rose se détacherait de sa tige sans qu'un rayon de soleil l'eut fait s'épanouir et vivre.

M. et Mme de Labatière avaient suivi des yeux aussi longtemps que possible. Régine et son danseur.

Et dans leur regard on lisait sans peine leur pensée.

Henri de la Roche, resté auprès d'eux, la saisissait toute entière cette pensée.

Les questions que le père et la mère lui avaient posées au sujet de Paul Yveling révélaient du reste leurs secret desir ; sous-chef de bureau au ministère de la marine avec trois cent mille francs de fortune et des espérances : l'héritage d'un oncle resté vieux garçon, — ce dernier était pour Mlle de Labatière un parti plus que convenable.

Un sourire bizarre, comme celui qui plissait ses lèvres au cours de son dialogue avec Paul, à leur arrivée dans le bal, y passa encore, furtif.

Le jeune homme quitta M. et Mme de Labatière pour se diriger vers le salon où Paul et Régine s'étaient engagés

Car lui ne les avait pas perdus de vue.

Il les aperçut, tout au bout, mar chant vers la sortie opposée.

Ils cherchaient évidemment quelque endroit moins envahi ; peut-être espéraient-ils la solitude du tête-à-tête.

— L'affaire est dans le sac, marmotta-t-il ; il dit vrai.... il ira jusqu'au mariage.... Les hommes sont de fieffés coquins.

Seulement vers les trois heures du matin, les deux amis se retrouvaient au vestiaire.

En descendant le grand escalier ils échangèrent quelques paroles.

— Eh bien interrogea Henri de la Roche.

—Eh bien ! répondit Yveling, je suis décidé.

—Comment vas-tu te.... débarrasser.

— Mon oncle m'aidera.

Ce fut tout.

Dehors, une rangée de voitures s'alignait, les cochers aux trois quarts endormis sur leurs sièges.

Ils se serrèrent la main, et pendant que Henri de la Roche ouvrait la portiere d'un fiacre, Paul Yveling s'en allait à pied, le col de fourrure de son pardessus relevé jusqu'à ses oreilles.

Quelques instants plus tard, la famille de Labatière montait dans un landeau de remise, qui attendait devant le ministère.

Régine, tandis que la voiture roulait, laissait aller sa tête en arrière, comme si elle allait céder au sommeil.

Elle ne s'endormit point pourtant.

Si son regard restait fixe entre ses paupières mi-closes, sa petite bouche avait de temps en temps un frémissement qui ressemblait à un sourire.

Elle rêvait tout éveillée.

Et c'était un rêve d'amour qui passait dans cette jeune tête.

C'était un rêve d'amour qui faisait palpiter ce cœur, sous la gaze légère du corsage.

Et elle le voyait, ce rêve fait depuis longtemps déjà, depuis des mois, devenir une réalité.

Elle aimait, et elle était aimée, d'un profond, d'un ardent amour.

Elle ne doutait point qu'elle n'appartint à Paul un jour, qu'elle ne devint sa femme.

Sa femme ! Quel horizon de bonheur ce mot ouvrait devant ses yeux ravis !

Jamais Régine n'avait trouvé la vie si belle que ce soir, où la voiture l'emportait, entre son père et sa mère, avec l'image du bien-aimé dans la pensée et à ses oreilles le murmure encore des paroles douces, des paroles brûlantes qu'il lui disait tout à l'heure, dans le bal, pendant qu'elles appuyait à son bras

Quinze jours après le bal du ministère de la marine, vers la fin de janvier, un homme d'une soixantaine d'années gros, court, à la figure apoplectique, arrivait essoufflé au quatrième étage d'une maison de la rue Boissy-d'Anglas.

Il reprit haleine au moins pendant

deux ou trois minutes, levant à plusieur reprises la main vers le bouton de cuivre placé sur le côté de la porte devant laquelle il venait de s'arrêter, puis brusquement, comme quelqu'un qui prend un parti, il sonna.

Une jeune bonne ouvrit.

—Ah! monsieur Yveling ?

—Madame est chez elle ?

—Oui, monsieur.

—Et son père!

—Tous deux sont au salon.

La bonne se disposait à introdurre immédiatement le visiteur.

Celui-ci l'arrêta du geste.

—Pas si vite que je me débarrasse...

Il s'apprêtait à enlever son pardessus ; mais il se ravisa, accrocha seulement son chapeau à une des patères de l'antichambre, un couloir tout garni de chinoiseries, et ouvrit lui-même la porte du salon.

—Quelle figure il a aujourd'hui ! murmurait la bonne, en voyant cette porte se refermer sur luir

Dans la pièce coquette, avec des plantes vertes à chaque coin, une jeune femme en robe d'intérieur bleu clair, garnie de gipure crème, travaillait, assise devant une table au milieu de laquelle brûlait une lampe à abat-jour de tentelle piqué de nœuds de rubans.

Elle releva la tête, une jolie tête brune, expressive et intelligente, un peu trop énergique peut-être, mais dont les yeux noirs, des yeux de velours, attiraient.

—L'oncle Yveling ? Quelle bonne surprise !

Elle s'était levée, et, souriante, allant à lui, l'embrassait sur les deux joues.

—Vous dînerez avec nous ?

Non.. ce n'est pas mon jour.

—Qu'importe, puisque vous êtes à Paris.. Quelle circonstance a pu vous faire quitter Asnières un samedi, et par un froid pareil ?

—J'avais affaire...... Je voulais vous parler.

—Nous parler ? A mon père ?

—Non, à vous.

Elle regarda ; un pli rapprocha ses sourcils lisses et droits, tracés en coup de pinceau, une pâleur envahit son village d'une matité chaude

—Quoi ?...... qu'y a-t-il ?.. Vous toujours si gai, si plein de belle humeur, vous voilà contraint.. vous changez de couleur.. Oncle Yveling... mon oncle, qu'y a-t-il ?

—Mais rien... rien...

—Si...... vous venez m'annoncer une mauvaise nouvelle.

Sans répondre, il tomba sur un siège, soufflant comme tout à l'heure, des gouttes de sueur au front.

Elle fit deux pas, et, se prenant la tête à pleines mains, l'œil épouvanté, les lèvres blanches ·

—Paul est malade...... un accident est arrivé ?....... Paul est mort !

—Mais non, mais non, ma pauvre Rosalie, calmez-vous... Paul est à cette heure en aussi bonne santé que vous.

—Est-ce vrai ?.... Vous ne mentez pas ?

—Puisque je vous le dis.

L'oncle s'était remis debout, il s'empara des mains de la jeune fille et essaya de la regarder en face.

Ses yeux gris bleu, de ces bons yeux à fleur de tête, qui rient vite, et qui se mouillent vite, se détournèrent avant de s'arrêter sur les siens.

Il répéta :

—Ma pauvre Rosalie !

Puis, la lâchant, il commença par arpenter dans tous les sens le salon, bousculant les chaises, gesticulant, le visage empourpré, le cou gonflé, mâchonnant des jurons, répétant, à dix reprises, les deux mêmes mots :

—Fichue commission ! Fichue commission !

La jeune femme, immobile, les bras pendants, le regardait.

A l'angoisse qui crispait ses traits, succédait insensiblement une expression d'étonnement, un étonnement qui redevint de l'inquiétude.

Une crainte la saisisssait, concernant l'état d'esprit de l'oncle Yveling.

Le froid lui avait-il frappé sur le cerveau : cette surexcitation était-elle du délire ?

Mais M. Yveling se calma : il s'épongea le front avec son mouchoir et reste devant la fenêtre, immobile aussi.

Rosalie l'entendit murmurer :

—Je ne savais pas que cela me coûterait autant !

—Quoi donc ? interrogea-t-elle.

Il tressaillit, surpris comme s'il ne l'eût point sue là ; puis, il parut faire sur lui-même un grand effort, essuya la sueur qui lui perlait aux tempes, et serrant de nouveau dans les siennes les mains de la jeune fille :

—Ma chère petite, voulez-vous que nous causions tranquillement.. comme de bons amis ?

—Que nous causions... certes, pourquoi pas ?... mais de quoi ?.... parlez vite, vous m'effrayez .....

—Du calme, vous dis-je.. et surtout soyez sûre, bien sûre, vous m'entendez, que moi, je vous resterai toujours dévoué.

Il venait de s'asseoir sur le canapé.

Sans éprouver la terreur folle de tout à l'heure, Rosalie se sentait prise d'une indicible appréhension

Son cœur battait à coups redoublés elle avait la gorge serrée, la langue sèche.

Elle s'assit à la place qu'elle occupait quelques instants avant, près de la table, le coude appuyé au bord, le menton dans la main, les prunelles fixées sur cet homme qui n'avait apporté chez elle jusqu'alors que de la gaîté, et qui semblai y entrer ce soir pour y pronostiquer le malheur.

Ce dernier dit brusquement :

—Paul ne vous semble-t-il pas bizarre, depuis quelque temps ?

—Ah ! fit-elle, voyez-vous qu'il s'agit de lui.

—Je n'ai pas dit que non.. Répondez-moi.

Rosalie hésita une seconde.

—En effet, son caractère a changé, s'est aigri.. Je crains qu'il ne soit malade.. J'ai voulu à plusieurs reprises lui faire voir un médecin, mais...

—Physiquement, interrompit M. Yveling, il va bien, c'est le moral qui est at teint.

—Le moral ?

—Le cœur.... si vous préférez

—Je ne comprends pas dit Rosalie.

—C'est pourtant bien simple.. Je m'exprime le plus clairement possible ; je crains un entrainement.. hors de son ménage.

Elle pâlit davantage, mais elle dit d'un ton bref.

—Mon pauvre oncle, gardez, je vous en prie, par vous, ce que vous pouvez savoir qui soit susceptible de me chagriner. Je n'ai point la jalousie mesquine ; si Paul s'est laissé prendre par un caprice je ne veux rien y voir.... Il Il me reviendra toujours.

Sa bouche avait un pli de fierté, tandis qu'au coin de ses yeux des larmes s'amassaient.

L'oncle Yveling ne la regardait plus il reprit :

—Si ce n'était qu'un caprice, je penserais comme vous.

—Croyez-vous que ce puisse être autre chose ? demanda t-elle.

—Hélas ! oui..une affection.

—Ah ! ah ! une affection.

Rosalie se redressa en poussant un rire strident.

A son tour elle marchait d'un pas saccadé.

Elle eut un grand geste d'ironie, vint se poser devant son interlocuteur, et avec le même rire :

—Une affection ! Paul, une affection pour une autre femme !.. cela non.. je ne le crois pas .je.. ne le crois...

Un sanglot arrêta dans sa gorge la fin de la dénégation ; et les larmes refoulées qui étaient montées à ses yeux jaillirent impétueuses et brûlantes.

Elle retomba sur son siège, mit ses mains sur sa figure, puis d'une voix étouffée :

—C'est vous qui venez me raconter de telles histoires ?..J'aurais cru plutôt que vous eussiez tout fait pour que je ne les apprisse pas.

M. Yveling répondit, très grave, très triste :

—Si j'ai consenti à me charger de la mission que je remplis en ce moment, c'est pour en adoucir le plus possible la cruauté.

Elle tressaillit, laissait retomber ses mains, les larmes se séchèrent sur ses joues.

—C'est une mission que vous remplissez, murmura-t-elle.

Il fit signe que oui, le gosier serré un léger brouillard sur les yeux.

Et refoulant encore son émotion, devant cette femme muette et attérée, reprit, lui, de surexcitation, pressé d'en finir, il lança cette phrase :

—Paul ne vous épousera pas.

—Vous mentez ! jamais Paul ne mariera une autre.

—Ma pauvre fille.

—Jamais, vous dis-je !

Elle riait encore, d'un rire douloureux.

Elle reprit, avant qu'il eût placé un mot :

—Vous parlez dans votre scepticisme, dans votre égoïsme d'homme inutile, de célibataire dont la vie s'est perdue et qui n'a jamais su aimer..Paul n'est point ce que vous croyez, il a de la loyauté, il a du cœur—Il peut, certes, il peut, je le répète, subir un entrainement, commettre une de ces escapade sur lesquelles on doit fermer les yeux mais m'abandonner ? non ! non! non !

A deux pas de lui, elle le toisait indignée et méprisante.

La colère gagna M. Yveling.

Il se leva, étendit le bras dans un mouvement énergique :

—Il est assez lâche pour cela..Car il a beau dire, c'est de la lâcheté !

—Vous mentez, s'écria-t-elle encore, par pitié, dites-moi que vous mentez !

—Je voudrais pouvoir vous le dire une dernière fois, c'est une mission que je remplis.

—Non, cela n'est pas vrai... vous commettez une infamie !

—Je vous donne ma parole d'honneur que je viens ici envoyé par lui.

Il lui sortit des lèvres un tel cri, les traits de la malheureuse s'immobilisèrent dans une telle contraction d'angoisse que le veillard frémit de la tête aux pieds.

Il s'avança les bras ouverts, la soutint au moment où elle chancelait, la fit asseoir sur le canapé.

Il répétait :

—Oui, c'est un lâche ! un lâche !

Maintenant la tête en arrière, les doigts crispés dans ses cheveux, elle pleurait avec des sanglots profonds, étouffés qui la secouaient à la briser.

L'oncle Yveling recommençait à gesticuler, incapable de rester en place, entremêlant d'imprécation à l'adresse de son neveu les mots de pitié qu'il envoyait à la jeune femme, les consolations qu'il essayait sans qu'elle les entendit toujours, affalée sur le siège où il l'avait amenée, les larmes s'échappant en ruisseaux de ses paupières, les lamentations mourant sur ses lèvres blèmes.

Et cela devint si uavrant qu'il prit au pauvre homme l'envie de fuir.

Mais il ne pouvait la quitter que lorsqu'il serait sur qu'elle ne se porterait pas à quelque extrémité, que lorsqu'elle serait consolée.

Il s'assit près du guéridon où brûlait la lampe à abat-jour de dentelle, et attendit.

Au bout de quelques minutes, Rosalie se redressa.

Un tremblement l'agitait encore ; elle tamponna à plusieurs reprises avec son mouchoir ses yeux tuméfiés, refoula un dernier sanglot et relativement calme :

—Ai-je bien compris, monsieur ?. C'est une rupture que vous venez m'annoncer ?

—Oui, une rupture.

—C'est lui qui vous a chargé de cette commission ?

—C'est lui.

—Il ne pouvait pas me la faire lui-même ?

—Il n'en a pas eu le courage.

—Et il a eu celui de vous l'imposer ?

—Je vous ai dit que je considérais comme lâche l'action de mon neveu, répondit avec véhémence M. Yveling

—Je la trouve si lâche, moi, que je n'y crois pas. .Je m'explique : il se peut que Paul ait eu l'intention de reprendre sa liberté, mais cette intention, il ne la mettra pas à exécution.

Le veillard hocha la tête.

—Laissez-moi dit-il, avant qu'il eût ouvert la bouche pour lui répondre ; je ne m'exprimait pas ainsi, j'avais quelque chose à me reprocher ; je n'ai rien absolument rien.... Il le sait ; il m'estime car il m'a follement aimée,—le sentiment enfin de ce que serait ma vie s'il m'abandonnait le rendraient auprès de moi alors qu'il aurait arrêté le projet de nouer d'autres liens.

M. Yveling eut le même mouvement de tête.

Elle ne lui permit pas encore de desserrer les lèvres.

Brusquement, elle s'était levée, pour approcher un siège du sien ; elle posa sa main brûlante sur la main de l'oncle, lui parlant le buste penché, le visage près de son visage.

—Savez-vous comment nous nous sommes aimés ?.. Cela a commencé dès l'enfance : nos parents étaient voisins, là-bas, dans notre petite ville du Midi plus tard, cette amitié fraternelle s'est changée en amour.. Quand Paul fut envoyé par son père à Paris pour finir ses études,nous nous jurâmes d'être l'un à l'autre.. de nous épouser.. La vie cruelle devait avoir raison de nos espérances.. Ma mère mourut ; elle ne passédait que sa pension de veuve d'officier, j'étais orpheline n'ayant pour toute fortune qu'un réel talent affirmait-on, de pianiste, et ma voix de mezzo qui pouvait m'ouvrir les portes du théâtre Avec quelques centaines de francs en poche, une lettre de recommandation pour Roger, l'éminent professeur du Conservatoire, je vins à mon tour à Paris..C'était l'époque des examens, je fus admise d'emblée, comme élève . Mais il fallait vivre.. Par bonheur, Roger, qui s'intéressait à moi, qui me croyait de l'avenir, me procura quelques leçons.. Je n'eus besoin de l'aide pécuniaire de personne.. Nous nous vimes d'abord. Paul et moi, tous les dimanches. comme se voient un frère et une sœur.

Mais nous nous adorions chaque jour davantage.. La lutte ne pouvait durer.. Il devint jaloux, jaloux même du public qui m'aplaudirait, plus tard. Il me fit quitter du Conservatoire peu m'importait cet avenir brillant que l'on me prédisait, je préférais à tout son amour.. Et vous voudriez qu'à présent que je lui ai sacrifié mes succès d'artiste, peut-être la gloire : à présent que je ne puis plus recommencer ma vie, vous voudriez qu'il m'abandonnât ?.. Mais il serait le dernier des misérables! Mais le plus vil des hommes na ferait point cela !

Un sanglot rauque sortit encore de la gorge de la jeune femme ; sa main se crispa plus violemment sur celle de l'oncle Yveling.

Si vous saviez de quelle attendresse il m'a entourée de quelles gâteries !.... Non encore une fois ce n'est pas possible ; dites-moi que vous vous êtes livre à une plaisanterie féroce dites-moi que vous avez voulu m'éprouver. Mais il va me le dire lui...... car il va revenir de son ministère...... Quelle heure est-il ?

Elle courut à la cheminee regarda la pendule et recula avec effroi.

— Il devrait être là. .pourquoi n'est-il pas rentré ?

—Il ne rentera pas repondit M. Yveling.

— Il ne rentera pas ?

— Lisez.

Aussi décomposé qu'elle, sa main

tremblante comme la feuille, il lui tendit une enveloppe qu'il venait de tirer de sa poche,

Elle la saisit, la déchira avec emportement et lut d'une voix sourde coupée de hoquets

"Pardonne-moi ; je ne suis pas si coupable que tu pourrais le croire, une passion insensée m'a saisi.. Toujours tu resteras dans ma pensée, mais nous ne devons plus nous revoir.. Ton avenir est assuré je me marie."

Elle n'alla pas plus loin.

Le papier lui échappa, tomba à terre.

Ses yeux, démesurément dilatés, restèrent une seconde fixés comme des yeux de folles.

M. Yveling, les bras pendants, la tête baissée, attendait.

Un mouvement rapide de Rosalie le tira de sa stupeur.

Elle se rapprochait de la table, se baissait sous la lampe, et relisait tout haut avec une voie étrange, ces trois mots :

"Je me marie."

Elle fixa sur cet homme, qui tremblait à deux pas d'elle, ses prunelles effrayantes ; et de cette même voix, qui semblait celle d'une outre femme, elle dit :

—Il va se marier ?

—Oui.

—C'est irrévocable !

—Oui

—Je voudrais le revoir...... Au moins une fois......

L'oncle ne répondit pas.

—Vous avez dit qu'il ne reviendrait point ! reprit-elle.

—Il fit un signe affirmatif.

—J'irai le trouver.

—Vous ! fit le vieillard avec une énergie soudaine, vous être trop fière pour cela.

—Quand on aime on peut devenir la plus lâche des créatures.

—Vous l'aimez encore ?

Ses yeux flamboyèrent plus fort.

A son tour, elle ne répondit pas.

Le sang qui lui était monté aux joues s'en tirerait ; elle avait de nouveau la lividité d'une morte.

—Je sais ce que j'ai à faire, articula-t-elle.

—Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil, ma pauvre enfant... Dédaignez-le, oubliez-le... Vous pouvez être heureuse ailleurs...

Rosalie eut un sourire aussi méprisant que douloureux.

—Vous m'engagez à chercher un antre ami ? C'est lui qui parle sans doute encore par votre bouche.. Après l'abandon l'insulte. Il fallait que..

M. Yveling l'arrêta..

—Vous vous méprenez. Vous pouvez à votre tour, vous marier.

—Je ne tromperai jamais personne.

—Sans tromper, il est possible.. on ne sait pas.. Vous êtes digne d'être heureuse.. et vous le serez.. En attendant vous fixerez vous-même le chiffre de la rente que....

—Ah ! taisez-vous !...dit-elle avec une violence qui fit reculer son interlocuteur, debout depuis un instant en face d'elle, et partez. partez !

Le vieillard marcha machinalement vers la porte.

Comme il allait l'ouvrir, la jeune femme se précipita.

Il se sentit saisir les deux mains, et il la vit à ses genoux, levant vers lui sa figure convulsée, ses yeux désespérés.

Des mots inarticulés, des plainte s'échappaient de ses lèvres.

—Non..c'est un mensonge.. Paul m'abandonner, quand il m'a quittée... cet après.midi.. en m'embrassant.... comme chaque jour.. Il m'aime, je le sais.. j'en suis sûre !.. Il sait bien que sans lui je ne pourrai vivre.. Ne partez pas restez... pour me dire... qu il reviendra ! Dites... dites... reviendra-t-il ?

—Allons, oui... répondit le vieillard, étranglé par l'émotion, je vous promets de faire mon possible...pour cela. ..

Elle se leva.

Sans le lâcher, elle le regarda bien en

face et demanda, avec son calme qui donnait froid :

—Est-ce bien vrai ?

—Je vous le jure ! .....

Elle continua à le regarder : il détourna la tête.

Alors, les bras inertes, en reculant pour s'adosser au mur :

—Je le vois, c'est-fini !

Elle lui montra pour la seconde fois la porte.

—Vous ne voulez pas que je reste avec vous ce soir ?demanda-t il,

—Non j'ai besoin d'être seule... Dites-lui seulement qu'il est responsable de ce qui arrivera.

—Rosalie, ma chère Rosalie, promettez-moi que vous ne ferez pas d'extravagance.

Elle alla à la porte, l'ouvrit elle-même.

—Je vous rèpète que j'ai besoin d'être seule.

—Moi, je ne veux pas vous laisser seule......

Il faut que nous causions.

—Demain... je serai calme, résignée peut-être...Nous nou sentendrons.

—Laissez-moi rester encore quelques minutes.

—Eh ! non ! vous dis-je... Ne voyez-vous pas que votre présence m'exaspère !

Elle revenait à sa violence à son agitation.

M. Yveling sortit lentement.

Rosalie attendit que la porte se fut refermée sur le vieillard.

Une fois seule elle regarda autour d'elle.

Puis ses paupièpes se fermèrent ; une longue plainte tremblante glissa de sa bouche se terminant par un cri de folie.

Elle s'élançait vers la fenêtre l'ouvrait d'un seul mouvement et enjambait la barre d'appui.

L'ongle Yveling qui resté dans l'antichambre avait entendu ce cri, se précipita dehors.

Le corps d'une femme se brisait dans le rue aux pieds d'un passant.

III

La veille Henri de la Roche avait vu Paul Yveling.

Il savait que celui-ci venait de prendre une irrévocable décision.

Avec ses grands yeux bleus ses cheveux d'or les perles de sa bouche avec sa chair tentante de blone et aussi sa grâce sa bonté son esprit délicat et tendre Régine l'avait pris.

Henri de la Roche avait été mis au courant de la démarche que l'oncle Yveling.

Dans l'après-midi du jour suivant le vieillard monterait ses quatre étages de la rue Bossy-d'Anglais que lui-même plus d'une fois avait gravis allant dîner sans cérémonie chez Paul.

Et cet après midi, comme M. Yveling qui venait de la rue Royale, tournait le coin de la rue Boissy-d'Anglais Henri de la Roche, venant du fonbourg Saint,Honoré, tournait l'autre coin.

Henri s'arrêta à l'engle du trottoir et regarda le vieillard pénétrer dans la maison qu'habitaient Rosalie et ses parents.

Puis il se mit à se promener sur le trottoir opposé.

Il marchait d'un pas nerveux, allant et venant dans le même parcours, levant souvent la tête vers une fenêtre éclairée du quatrième étage, qu'il savait être celle du salon des parents de Rosalie cette promenade dura au moins une heure.

Tout à coup, comme il regardait encore, arrêté juste vis à-vis de l'immeuble cette fenêtre s'ouvrit toute grande.

A peine eut-il le temps de pousser un clameur, en s'élançant au travers de la rue.

Une forme de femme se dressait dans l'embrasure illuminée.

D'un coup la malheureuse faisait le saut dans le vide, les bras tendus, la robe flottante.

Elle tomba près de lui.

On jetait de grands cris ; deux fiacres qui se croisaient s'arrêtaient court, les cochers jurant manquant d'écraser les piétons qui se précipitaient.

En un clin d'œil, un rassemblement se forma autour de la désespérée.

Ellegisait là, comme un paquet, couchée decôté la face livide dans des cheveux noirs dénoués.

Les jambes vacillantes, la sueur à la racine des cheveux, Henri de la Roche regardait d'un œil terne le corps abîmé, sans vie peut-être, dans son peignoir bleu clair garni de dentelle et de flots de rubans.

On porta la jeune femme dans la pharmacie la plus proche.

Rosalie n'avait aucune blessure apparente, son cœur battait encore ; de graves lésions internes amèneraient-elles la mort ?

Une voiture des Ambulances urbaines, requise par un sergent de ville au poste de police voisin, transporta la jeune femme à l'hôpital Beaujon.

Le lendemain matin, Henri de la Roche s'y présentait pour demander de ses nouvelles.

Par un extraordinaire hasard, elle n'était pas grièvement blessée.

Tout le poids du corps avait porté sur le genou droit.

La rotule s'était pour ainsi dire dédoublée et fracturée en six fragments.

Ce matin même le chirurgien en chef procéderait à l'opération : sûture, au fil de fer, des deux fragments principaux, suture du périoste des autres.

Si aucune complication ne survenait si la fièvre qui depuis son retour à la vie n'avait pas quitté la jeune fille cessait, elle en serait quitte pour six semaines de lit.

Trois jours après l'accident, Henri accompagnait l'oncle Yveling au chevet de la blessée.

Immobilisée sur son lit celle-ci du bout de la salle où elle se trouvait, les avait vus venir.

Elle les regarda s'avancer avec de grands yeux brûlants baissant lentement les paupières à mesure qu'ils approchaient les fermant tout à fait lorsqu'ils furent près d'elle.

Elle resta ainsi de longues minutes, indifférente comme glacée tandis qu'ils demeuraient tous deux à la regarder ne trouvant pas une parole.

Enfin elle rouvrit les yeux qu'elle arrêta sur M. Yveling.

Ce regard contenait une interrogation poignante.

Il comprit et détourna la tête.

Elle murmura d'une voix très faible Et lui.

— Il n'a pas pu venir.

— Ah ! fit-elle dans un espèce de râle tandis que le rouge de la fièvre lui remontait aux pommettes.

—Il n'a pas osé plutôt, reprit le vieillard.

— Pourquoi ?

— Il a craint.... que sa vue ne vous fit mal.

Pour la seconde fois, Rosalie ferma les yeux.

Ses lèvres s'étaient serrées, elle n'articula plus une parole.

Les deux hommes partirent.

Henri revint seul, quelques jours plus tard.

— Et Paul ? lui demanda t-elle, avant qu'il se fût informé de sa santé.

Il répondit à cette question par une autre, sans cacher son embarras.

— Vous n'avez pas eu sa visite ?

— Non.

— Il devait la faire, cependant.

Puis, s'asseyant près de son lit :

— Voyons, mademoiselle, ne vaut-il pas mieux qu'il ne vienne pas ?

Se soulevant un peu, elle enfonça son coude dans l'oreiller, et ses doigts crispés dans ses cheveux qui paraissaient plus noirs autour de son visage exsanguë, ses grands yeux de flamme arrêtés sur les yeux pâles du jenne homme :

— Vous a-t-il chargé de me dire qu'il ne viendrait point ?

— Oui, fit Henri de la Roche.

— Ah !

Rosalie avait mis dans cette simple exclamation, tout le mépris, toute la douleur, toute la haine que peut contenir l'âme d'une femme dont la suprème illusion vient de s'evanouir.

Henri demeura un instant muet, évitant son regard, comme si c'était à lui que s'adressait la menace qu'il contenait.

Puis Rosalie laissant retomber sa tête sur l'oreiller, il parla,

Et apprenant ce qui était arrivé, Paul était pris d'une crise vraiment effrayante de désespoir.

Il accourut à l'hôpital ; on ne voulait pas lui laisser voir la jeune femme.

Le lendemain, n'osant plus s'y présenter, dans la crainte de n'avoir à recueillir que cette phrase brutale : Elle est morte! il attendit avec angoisse que lui, Henri de la Roche, lui apportât des nouvelles.

Lorsqu'il connut le résultat de sa visite, une détente s'opéra dans son organisation.

Il pleura, s'accusant, jurant d'oublier l'amour qui l'avait détaché de Rosalie, de revenir, de racheter par une tendresse plus grande le mal qu'il avait fait.

Cette dernière venait de rouvrir les yeux.

Elle les tenait de nouveau fixé sur le jeune homme.

Voyant que celui-ci s'arrêtait, elle desserra les lèvres

— Et puis ? fit-elle.

— L'homme est faible.. .. Ses plus grandes résolutions net iennent qu'à un fil.... Pourquoi la nature nous a-t-elle ainsi pétris, exposé à toutes les tentations, et sans force pour leur résister ? .. ..Paul sait qu'il ne pourra plus être ce qu'il était pour vous... Il sait que s'il vous revenait aujourd'hui il vous quitterait demain....Ne vaut-il pas mieux qu'il vous épargne les déchirements d'une entrevue qui serait la dernière ?......Ne serait-il pas plus coupable s'il vous rendait un espoir destiné à être brisé ?......

— Infâme ! fit-elle avec la même intonation que tout à l'heure.

— Vous l'avez trop aimé pour ne pas lui pardonner.

— Lui pardonner !

Cette fois elle riait, d'un rire silencieux qui découvrait ses dents blanches, serrées, petites, aigues ; et la flamme de ses yeux força encore Henri à regarder ailleurs.

Elle ne vit point, elle, l'éclair qui traversa les prunelles du jeune homme.

Elle ne remarqua point le frémissement de ses lèvres.

A son tour, elle parlait

— Dites lui bien qu'entre nous, désormais c'est la guerre sans merci, la guerre à mort ! Que je le hais autant, plus que je ne l'ai aimé, qu'il me trouvera au moment où il s'y attendra le moins entre lui et elle. ....Dites-lui que je veux vivre que je vivrai pour son malheur......Allez !

Elle étendit la main, le renvoyant, le chassant.

Henri ne se leva point.

Il se pencha légèrement sur le lit et demanda :

— Me permettez-vous de venir vous voir.

— Quoi-je besoin de votre visite ? . L'ami de Paul Yveling est un ennemi pour moi,

— L'ami de Paul Yveling ne s'est chargé de la mission qu'il remplit mademoiselle que dans l'espoir de vous amener à une résignation.

— Je ne suis point de celles qui se résignent je suis de celles qui se vengent ?

— Vous l'aimez toujours ?

— Je le hais ! vous dis-je.

— La haine est encore de l'amour.

En prenant cette main dans la sienne le jeune homme tressaillit.

La jeune femme ne demanda plus :

— Et Paul ?

Mais à peine de la Roche assis à son chevet elle posa cette interrogation :

— Vous connaissiez avant notre rup-

ture ses projets de mrriage ?

— Je les connaissais. .... J'ai essayé en vain de la faire revenir sur résolution.

— Ce n'est pas vrai ! dit elle en le gardant bien en face.

—Mademoiselle.

— Ne protestez pas.. Cette résolution vous l'avez encouragée plutôt.. ...Et vous avez pensé que méprisée je serais bienheureuse de vous trouver.

— Ce que vous me dites là est cruel. Je ne nierai point éprouver pour vous depuis longtemps une affection respectueuse....

Henri demeura une seconde de silence puis relevant le front qu'il avait courbé ;

— De quoi suis-je coupable ?

— De rien...... vous le seriez si vous manquiez de franchise à mon égard.... . Je vous en prie ne m'interrompez pas ; je suis faible le moindre mouvement fût-ce celui de tourner la tête sur l'oreiller répond dans ma jambe brisée.... Laissez-moi m'expliquer avec calme.... Quel que soit le sentiment que vous poussez à mettre tout en œuvre pour m'être agréable. Je voudrais savoir qui il épouse ?

Henri la regarda fixement.

Il dit enfin :

— Vous répondre serait encourir peut être une bien grande responsabilité.

— Si je ne le sais pas par vous je le saurai par d'autres.

—Que ferez-vous quand vous le saurez ?

—Je l'ignore.

—Vous essaierez d'empêcher le mariage ?

—Je l'ignore, vous dis-je.

—Croyez moi, oubliez-le... méprisez-le... il ne mérite pas votre haine... Des jours heureux peuvent encore luire... N'est-ce pas quelque chose que de sentir à côté de soi un dévouement ?

—Ce dévouement c'est le vôtre !

—Pourquoi pas ?

Ses sourcils noirs et lisses se rapprochèrent, ses yeux redevinrent farouches.

Elle dit d'une voix brève :

—Trève de grands mots !... Ainsi donc, un marché : soyez mon allié...

Le regard de la jeune femme se fit troublant, fascinateur.

— Ce serait vrai ? balbutia-t-il.

— Quand je serai vengée ! répliqua-t-elle sourdement.

La dissemblance de leurs deux natures, l'antipathie qu'il devinait, sous la politesse avec laquelle, pour être agréable à Paul, Rosalie le recevait, avaient été autant de stimulants.

—Est-ce entendu ? fit-elle, être-vous avec moi ?

—Certes, je suis avec vous, répondit-il sans hésiter.

Alors. parlez..Avec qui se marie-t-il

Avec Mlle Régine de Labatière.

—Je ne connais point ce nom.. Elle est donc bien riche ?

—Elle est pauvre.. Le père, ancien marin ne lui donne point de dot.

Les lèvres de Rosalie frémirent.

—Alors.. vraiment..il l'aime !

—Oui

—Elle est belle-

—Très belle.

—Plus que je le suis ?

- Une autre beauté.. Très blonde, très blanche, avec des yeux bleus presque aussi admirables que sont vos yeux noirs.

—Et elle a quel âge ?

—Vingt ans,

Elle ferma les paupières, les tint un instant closes, ses traits immobilises dans une expression de souffrance et de rage.

—A quand le mariage ? demanda-t-elle en rouvrant les yeux.

La date n'en est pas encore fixée : la demande officielle n'est pas faite.

—Alors rien n'est fait ?

—Ce n'est plus qu'une question de formalités. Paul a voulu que la rupture entre vous et lui fût définitive, avant de demander la main de Mlle de Labatière.

—C'est un sentiment de délicatesse qui l'honore, Vous êtes certain, que cette demande n'a pas été faite ?

—Absolument.

— Revenez me voir dès qu'elle le sera.

On était au jeudi, Henri revint le dimanche.

La veille M. de Labatière avait accordé la main de sa fille à Paul Yveling Le mariage devait avoir lieu six semaines plus tard.

— Dans six semaines murmura Rosalie il y aura quinze jours que je serai sortie d'ici le chirurgien me l'a promis ce matin.

Et elle tourna sa tête du côté du mur le visage à moitié caché dans l'oreiller.

Il ne lui arracha plus que des monosyllabes,

Durant un mois c'est-à dire jusq'à sa sortie de l'hôpital Rosalie reçut deux fois par semaine la visite d'Henèi de la Roche.

L'oncle Yveling était venu la voir à plusieurs reprises.

Celle.ci refusa d'entendre parler de rien.

Elle enjoignit au vieillard de ne plus reparaître, Celui-ci partit en lui disant.

— Du jour où vous changerez d'avis vous n'avez qu'un mot à m'écrire. Je ferai ce que vous voudrez.

— Jamais ? répondit-elle.

M. Yveling ne revint plus.

Ainsi que le médecin le lui avait promis. Rosalie sortit de l'hôpital six semaines juste après y être entree.

Elle marchait en boîtant mais cette claudication ne tenait qu'à un reste de faiblesse qui disparaîtrait avec le tempa.

Amaigrie, pâlie, elle sembla à Henri de la Roche, qui vient la chercher accompagné de la mère de la jeune fille pour la conduire au domicile de ses parents rue Richer au cinquieme étage un corps de logis bâti entre deux cours.

Elle possédait quelques beaux bijoux donnés par Paul dans différentes circonstances, à une fête, à un anniversaire.

Cela, c'était sa propriété : elle pouvait en disposer. La vente de ces bijoux lui rapporta une douzaine de mille francs.

Cette somme lui permettrait d'attendre.

Attendre quoi ?

Elle l'ignorait, elle ne savait point où tes événements la précipiteraient, vers quel abime ils la feraient rouler.

Si elle se résignaient à vivre, et pour vivre, il faut manger elle chercherait des élèves, donnerait ues leçons de chant.

Le soir même de son entrée dans le logis, elle ouvrit son piano et chanta cet air des saisons, de Massé ;

O mon Piepoe, ô mon bien aimé..

Lorsqu'elle arriva à cetre phrase :

Celle que tu devais choisir pour femme sa voix avait une intonation si profonde. si haineuse, que sa mère qui l'écoutait, se sentit impressionnée à en pâlit, à en trembler..

En achevant ; C'en est fait, ton cœur m'est fermé .. elle se leva, resta un instant droite devant l'instrument qur vibrait encore en une lourde plainte et répéta, se tordant les bras, ce mot jeté tant de fois :

—Misérable ! misérable :

IV

Un soir, vers cinq heures, comme il sortait de son ministères. Paul Yveling reconnut, qui l'attendait à l'angle du trottoir, celle qu'on appelait Rocalie David.

Il devint fort : non de peur, il s'était fait à l'idée des dangers qu'il pouvait courir, er butte à la vengeance d'une personne exaspérée. L'impression qui le prit, fut un serrement de cœur, une angoisse poignante Il marcha au devant elle et lui tendit la main. Les traits durs de la jeune fille se détendirent.

Deux larmes perlèrent brusquement, au bout de ses cils, sous sa voilette,

Paul mesura la somme de tendresse qu'il avait eue pour elle à ce moment où il la retrouverait à l'angle de cette rue, guettant comme une malheureuse qui cherche aventure, n'arrache pas du cœur une affection par la seule raison qu'on voudrait l'en arracher.

Alors même qu'une autre plus ardente s'y est implantée il reste de l'ancienne un souvenir qui est comme un germe indéracinable indestructible.

Paul Yveling avait dû pour ne pas revoir son amie au moment où il la savait couchée sur un lit d'hôpital brisée par son épouvantable chute déployer une force de volonté excessive Il s'était plus d'une fois traité d'infâme et plus d'une fois il s'était senti le désir de courir vers elle d'implorer son pardon, de pleurer à ses pieds.

Mais la revoir, c'était raviver toutes les angoisses, tous les déchirements subis déjà: il sentait son affection trop implacable pour en faire le sacrifice.

Qu'il fut cruel, qu'il fut lâche, qu'il méritât le mépris, le ressentiment de celle qu'il l'avait conduite au suicide, et dont il repoussait l'appel,, il se l'avouait sa conduite était monstrueuse.

Placé entre ces deux amours, le nouveau et l'ancien, il avait eu de tels instants de torture intime, qu'il pensait lui aussi à en finir, à se sauver d'une ignominie par la mort.

Mais si pour Rosalie il n'était pas de plus sûr refuge que le néant, si la fin de tout semblait l'unique remède à son désespoir, pour lui, une fois écoulés les sombres jours de remords, une fois le calme, la résignation venus à l'abandonnée, l'horizon s'ouvrait brillant, plein de pourpre et d'or, plein d'azur.

Elle résisterait au choc de la tempête.

Et voilà que son énergie, sa volonté tombèrent à la première rencontre.

Cette femme qui le regardait, implorante, qui lui parlait, la voix étranglée de larmes, qui tremblait comme si elle eût été la coupable, cette femme [illegible] jusqu'au fond de son être.

Elle lui demandait de le suivre de venir seulement causer quelques heures, passer une soirée avec elle et sa mère la dernière.

Ne pouvaient-ils rester amis ?

Il se laissa entraîner.

Ils allaient lentement, elle s'accrochant à son bras.

La marche de Rosalie était chancelante avec ce mouvement de claudication qui rendait à Paul cette promenade le long des rues plus pénible, plus angoissante.

Ils mirent une heure pour atteindre le logement. La jeune fille f[illegible]onter à dîner par sa mère et ils essayèrent de manger, vis-à-vis l'un de l'autre comme autrefois.

Mais dans leur gosier serré, les bouchées ne passaient point.

Quand leurs regards se rencontraient ils y voyaient la même expression morne, navrée ; leurs yeux semblaient si dire : tout est fini !

Pourtant, leurs cœurs battirent à le faire souffrir.

Ce fut une soirée d'ivresse, âcre, violente où les larmes coulèrent.

Quand il voulut partir Rosalie eut un cri de désespoir, Le reverrait-elle ?

Il ne répondit point : elle comprit..

Elle supplia, elle se traina à ses genoux, elle parla d'en finir, elle se tuerait par le revolver ou le poison .

Cette fois elle n'échapperait pas à la mort.

Il lui promit de revenir.

Chacune de ses paroles était un mensonge : elle sentait de plus en plus qu'il ne reviendrait pas

Elle avait accroché ses doigts aux vêtements de Paul ; il fallut que celui-ci employât presque la force pour les dénouer.

Pendant qu'elle restait pantelante les yeux fixés sur cette porte qui venait de se fermer sur lui il s'en allait brisé, meurtri mais inflexible dans sa résolution.

Rosalie ne s'était pas trompée ; il ne devait pas venir.

Ce fut à la fin d'avril que Paul Yveling se maria.

Les Labatière étaient d'une vieille famille et avaient conservé beaucoup de relations ; ils étaient à ce que leur fille eût ce jour-là autour d'elle un nombreux cortège d'amis.

La cérémonie eut donc lieu [illegible] un certain éclat.

Au retour on servit un [illegible] Régine fit les honneurs avec [illegible] exquise.

Le soir les jeunes gens irai[illegible] Asnières où ils passeraient [illegible] de noce.

Le surlendemain seulement [illegible] raient en voyage.

Paul avait un congé de six semaines: il en profiterait pour visiter [illegible] avec sa jeune femme. Puis ils reviendraient à Asnières s'installer pour l'été. C'était l'oncle Yveling qui donnait cette [illegible] à son neveu.

Contiguë à la propriété qu'il hab[illegible] et qui lui appartenait se trou[illegible] une villa bâtie en chalet [illegible] au milieu d'un assez joli [illegible].

La maison était suffi[illegible]ment [illegible] pour permettre aux jeunes gens d'offr[illegible] l'hospitalité à M. et Mme de Labat[illegible] pendant la belle saison.

De cette façon Régine ne serais pas seule durant les abscences de son mari forcé de se rendre chaque jour à son ministère.

Paul loua donc le chalet à la grande satisfection de M. Yveling qui arrivait un âge où la solitude est lourde et qui d'après les ennuis occasionnés par le mariage de son neveu, qu'il avait sincèrement blâmé, se sentait presque heureux de la résolution prise par celui ci se réjouissait à la pensée de goûter entre lui et sa jeune nièce, qu'il trouvait adorable, un peu de ces joies de famille dont sa vie de célibataire était privée.

M. et Mme Labatière ne viendraient habiter la ville qu'après le départ de leurs enfants.

Ceux-ci trouveraient, au retour, tout à fait complète une installation qui se bornait, pour le moment, à leur appartement privé, la décison de passer à Asnières leur nuit de noce n'ayant été pris[illegible] que quinze jours avant le mariage Cet appartement se trouvait situé au premier étage, les chambres des deux époux séparées par un palier.

La plus vaste la chambre nuptiale fenêtre ouvrant directement sur le balcon qui faisait le tour de la maison.

A côté une petite pièce ménage pour [illegible] de bains et cabinet de toilette.

Pendant les deux jours qu'ils y resteraient avec leur voyage, une seule domestique les servirait.

Ils prendraient leurs repas chez M. Yveling.

[illegible] porte percée dans le mur séparant les deux propriétés, qui avaient certainement appartenu jadis à la mêm[illegible] personne, et condamnée depuis long temps d'un côté et de l'autre, avait ét[illegible] débarrassée de ses barres de fer rouillé[illegible] les verrous tirés, rétablissait les com[illegible]nications.

On passerait de l'un chez l'autre sa[illegible] moindre dérangement.

Les nouveaux époux arrivèrent au [illegible]et vers dix heures du soir.

L'oncle, parti avec eux de Paris, ren[illegible]it chez lui en même temps qu'ils montaient chez eux.

La femme de chambre, après avoir demandé les ordres de monsieur et de madame, alla se coucher sous les combles

Régine était seule dans la chambre bleue.

Elle dénoua ses cheveux [illegible], qui toumbèrent en cascades, comme des flots d'or liquide sur ses épaules, jusqu'à ses hanches ;

—Je reviens, tout à l'heure dit Paul à sa femme.

Elle demeura [illegible] chancelante.

Puis elle passa dans le cabinet de toilette.

Elle sortit revêtue d'une longue chemise de nuit couverte de dentelles

Ses cheveux restaient flottants.

Elle était un peu pâle, mais ses yeux brillaient, sa petite bouche frémissante avait de furtif sourires.

Et elle gagna la couche, où elle se glissa, écoutant, retenant son souffle, plongée dans une perplexité angoissée.

Régine attendait l'époux.

Il lui sembla qu'un léger bruit se produisait de l'autre côté de la cloison; elle enfonça sa tête dans l'oreiller.

Couchée sur le côté, le visage contre la murraille, le bras gauche allongé sur le couvre-pied de satin, elle ferma les paupières.

Son cœur palpitait si fort qu'elle entendait ses battements ; ils emplissaient ses oreilles, et le froissement des portières, le bruit de pas glissant sur le tapis, n'y arrivait qu'imperceptiblement.

Elle ne bougeait pas le visage contre la muraille plus émue à mesure qu'elle le sentait approcher.

Ce n'était point lui qui était là.

Régine quittait à peine son cabinet de toilette que derrière le paravent qui cachait la baignoire un frôlement se produisit une des feuilles de ce paravent trembla, et une femme sortit de cette cachette où le plus futile hasard eût pu la faire découvrir.

Par une fente de la draperie qui séparait le cabinet de la chambre à coucher elle plongeait son regard du côté du lit et lentement elle écartait cette portière.

Maintenant elle se tenait à deux pas de la couche rigide froide comme une statue ses prunelles, plus noires que la nuit, seules vivant, dans son visage de pierre, un bras levé, les doigts crispés autour du manche d'un couteau, dont la lame effilée luisait.

Une minute pas même quelques secondes d'hésitation.

Elle se pencha une main appuyée sur le bord du lit, leva plus fort son bras qui s'abaissa aussitôt en un mouvement brutal, rapide, féroce.

Cela rendit un son mat, gras.

La femme s'éloignait à reculons, le masque toujours immobile, comme figé les pupilles démesurément dilatées, brillant du même éclat fulgurant.

Elle s'arrêta, pour croiser ses bras sur sa poitrine et regarder la porte par laquelle il allait venir.

L'attendait-elle ?

Voulait-elle lui montrer son œuvre ?

Une contraction passa sur son visage un tressaillement agita son corps.

Elle venait d'entendre du bruit.

Fut ce l'épouvante de son forfait, fut ce la crainte du dénouement, auquel cependant elle devait être préparée, qui la fit agir ?

Elle n'avait qu'à se retourner pour atteindre une des portes-fenêtres.

Elle fit jouer d'un brusque coup l'espagnolette et s'élança sur le balcon, tirant fébrillement sur elle les deux battants

Le rideau de damas bleu retomba.

Paul Yveling entrait dans la chambre de sa femme.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

C'était par Henri de la Roche que Rosalie avait connu les moindres détails du mariage de Paul Yveling.

Henri continuait à entretenir avec Paul des relations d'amitié.

Il poursuivait vis-à-vis de lui seul le double rôle qu'il jouait vis-à-vis des deux, rôle que la jeune femme devait comprendre trop tard et que Paul Yveling ne devait point comprendre du tout.

Rosalie gardait sur elle assez d'empire pour cacher à cet homme qui ne semblait point avoir conscience de l'odieux de sa conduite son mépris et son exécration, aussi bien qu'elle devait lui cacher ses âpres projets de vengeance.

Cette vengeance que serait-elle ?

Elle ne savait.

Les circonstances guideraient sa volonté, le hasard la conduirait.

Ce qu'elle s'était juré, c'est que le châtiment viendrait la nuit même de leurs noces.

Surgir, froide et terrible, à l'heure voulue se tuer à leurs pieds, ou les tuer, eux...

Sans s'arrêter à rien, elle était décidée à tout.

Elle sut qu'avant de partir pour l'Italie, il passeraient deux jours à Asnières.

Elle connaissait le chalet qu'ils devaient habite.

N'était-elle pas allée maintes fois avec Paul chez M. Yveling, qui l'appelait sa nièce, et se montrait pour elle aussi bon que pour son neveu ?

Ils avaient passé là, dans ce jardin où il lui était permis de dévaster les platesbandes, nombre de dimanches d'été.

Comme elle avait été heureuse !

Maintenant c'était l'enfer.

Le jour du mariage dans l'après-midi elle partit pour Asnières.

Les deux propriétés, de la gare d'environ un kilomètre, se trouvaient un peu à l'écart isolées des autres habitations.

Elle arriva devant en moins d'un quart d'heure, et s'rrêta pour regarder au premier étage du chalet deux fenêtres grande ouvertes.

Elle vit des étoffes claires, de jolis meubles de campagne.

Le soleil entrait de tous côtés dans la maison coquette.

Il était gai, leur nid d'amour.

Jamais son coeur n'avait recélé autant de haine qu'en ce moment, où, arrêtée contre un arbre de l'autre côté de la route elle regardait avec ses yeux de flamme, ses yeux de folle.

Et c'était bien une folle, une sombre folie, que cette hantise, cette idée fixe de vengeance, ce besoin de meurtre.

Elle palpait dans sa poche un revolver armé.

Les attendrait-elle à la gare, à la descente du train !

Les frapperait-elle quand ils franchiraient le seuil de la chambre nuptiale !

Il faillait qu'elle pénétrat dans maison.

Le hasard devait la servir.

Les deux habitations semblaient, moment où elle s'arrêta devant, momentanément abandonnées.

M. Yveling était à Paris où il assistait au mariage de son neveu.

Les domestique d'un côté et de l'autre avaient pris congé.

Ils ne rentreraient probablement qu'à la nuit.

Rosalie par un effort puissant de volonté rappela ses souvenirs.

Trois portes donnaient dans la propriété de M. Yveling.

L'une la porte grillée faisait face à la maison.

Une autre très étroite pratiquée dans le mur à l'extrémité du jardin et qui ouvrait sur une prairie non loin de la Seine.

Enfin la troisième par laquelle on pouvait communiquer avec le chalet.

Par la porte donnant sur la prairie maître de la maison passait souvent.

Il aimait l'été s'en aller de bonne heure dans une tenue négliglé le long du fleuve son grand chien Nestor gambadant autour de lui.

A plusieurs reprises lorsque les jeunes gens couchaient à Asnières, il les avait emmenés dans sa tournée matinale, où ils étaient partis ensemble pour des parties de pêche.

L'oncle, un peu brouillon un peu distrat, devait égarer plus d'une fois la clef de cette porte.

Ennuyé de cela, il finit par faire poser un de ces serrures à secret, que les voleurs ne peuvent forcer.

Lui, Paul et Rosalie étaient seuls à connaître l'endroit où le doigt devait se poser pour que le ressort jouât.

La jeune femme se mit à longer pré-

ıpitamment le mur de droite du jarin.

Elle en tourna l'angle, fit une trenaine de pas et arriva à la petite porte.

C'était toujours la même serrure.

Elle chercha quelques secondes, pous-.a le ressort.

Elle était dans la place.

Un flegme terrible, qui ne devait pas l'abandonner, était venu à celle qui voulait se venger lui faisait entrevoir, avec une lucidité étrange, les conséquences de ses moindres actes.

Elle repoussa la porte et se mit à longer, du côté de la propriété voisine, le mur à l'intérieur.

Tout à coup, un grondement sourd, suivi de furieux aboiements, retentit non loin d'elle.

Elle s'arrêta net, prise de peur.

Mais, aussitôt remise, rassurée, elle appela :

—Nestor !

Et le grand épagneul noir, qui bondissait au milieu des plates-bandes, cessa de japper, pour venir, en tournant la queuë et poussant de petits gémissements, s'abattre à ses pieds.

Elle eut un éclair d'attendrissement, baissa pour le caresser.

—Pauvre Nestor ? je n ai plus que ı.... qui m'accueille ici.

Et se redressant,elle continua à raser mur, le chien la suivant ou la devanınt, en donnant joyeusement de la ɐix.

D'instinct, Rosalie marchait vers la porte de communication.

N'éu it-il pas plausible que cette porte eût été rouverte

Sa prescience ne se trompait pas.

Elle n'eut qu'à faire jouer le pene pour qu'elle cédât.

Nestor la regarder passer de l'autre côté tout disposé à la suivre si elle n'eût encore pris la précaution de repousser la porte.

Il gratta un moment, gémit aboya, puis s'en retourna lentement à sa niche

Rosalie fit en partie le tour du chalet.

Elle s'arrêta sur la droite, au pied d'un escalier rustique construit sous l'auvent formé par le balcon et qui aboutissait à ce balcon de façon que l'on pouvait accéder au premier étage sans pénétrer à l'intérieur du logis.

Elle monta, arriva aux fenêtres ouvertes sur la façade et n'eut qu'à entrer dans la chambre bleue.

Un regard lui suffit pour se rendre compte qu'elle n'y trouverait aucun recoin où elle pût se cacher.

Elle ouvrit la porte devant elle, puis une autre vis-à-vis, sur le palier, celle de la chambre du mari.

Cette pièce, tendue de cretonne, avec un lit étroit, était petite.

Deux eaux-fortes qu'elle connaissait et une panoplie d'armes diverses ornaient les murs.

Paul, qui ne gardait du mobilier de la rue Boissy-d'Auglas, que quelques objets auxquels il tenait, entre autres ceux-ci, les avait fait transpoter à Asnières, dans cette pièce, qu'il n'habiterait guère.

Au milieu de la panoplie se trouvait un poignard italien à la lame très aigue qu'elle avait regardé quelquefois.

Elle s'en saisit, le glissa dans sa poche.

Peut-être serait il plus sûr que le revolver.

Alors elle retourna dans la première chambre.

Par la fenêtre ouverte, elle vit une femme entrer dans le jardin.

C'était la domestipue sans doute.

Rosalie, en jetant encore un regard autour d'elle, aperçut la portière qui masquait l'entrée du cabinet de toilette.

Elle y pénétra, écarta le paravent sachant la baignoire et se blottit derrière.

Elle devait rester là longtemps.

Durant cette attente interminable dans cette immobilité qui devenait une torture, pas une défaillance, pas une terreur de l'action qu'elle s'apprêtait à commetre.

Sa fièvre ne faisait que croître exciter son désir de meurtre.

Elle entendait sonner à la grille, entrer dans la maison.

C'étaient eux.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le crime accompli, elle s'enfuit par où elle était venue descendant l'escalier de bois courant vers l'issue que lui permettrait de regagner le jardin voisin de raser le mur pour retrouver la porte donnant sur la prairie.

Elle y arrivait à cette porte ..... à peine cinquante pas encore......

Le chien Nestor débusqua de nouveau à l'angle d'un allée.

Il lui sauta à la tête avec des japements de joie.

Elle hâte le pas l'écartant du bras à chaque bond.

La nuit était sombre et lourde chargée d'orage.

Poursuivie par l'épouvante qui brusquement s'était emparée d'elle occupée a repousser cet animal qui pouvait trahir sa présence la criminelle n'aperçut point à quelques pas en avant une ombre immobile barrant le chemin.

Elle étouffa un cri en entendant une voix qui disait :

—A qui fais-tu donc tant de fête, mon bon chien ?

Elle recula.....

Il était trop tard.

Son mouvement en arrière éveillait spontanément la méfiance de M. Yveline qui faisait ainsi chaque soir son tour de jardin en fumant un cigare.

Il l'avait empoignée par le bras avant qu'elle pût le voir.

Il la reconnut.

Les doigts,de M. Yveling se desserrèrent, son cœur s'arrêta de battre.

A peine la pensée d'un malheur avait-elle envahi son cerveau, qu'il lui sembla qu'un poids énorme le comprimait, l'écrasait :

A son tour, il recula, s'adossa au mur, les jambes molles comme du coton, les bras inertes, des fourmillements dans le bout des doigts.

Elle avait repassé la porte dérobée, elle était loin, allant droit devant elle, vers Asnières.

Elle se trouva près d'une station de fiacres, monta dans le premier qui allait rentrer vide à Paris, le cocher fatigué d'attendre un "bourgeois" qui ne venait point.

Durant le trajet, Rosalie David, renversée dans un coin de la voiture, demeura en proie à une torpeur complète.

Seulement, lorsque le fiacre s'arrêta rue Richer, devant sa maison, elle se réveilla.

Pendant qu'elle payait le cocher, un homme sonnait à la porte.

Elle la franchit avant qu'il l'eût repoussée et sans donner son nom, le locataire ayant jeté le sien en passant devant la loge, obscure comme l'escalier elle gravit les marches à sa suite.

Il s'arrêta sur le palier du cinquième tâtonna un moment et heurta contre une porte, juste en face celle du logement habité par Mme David.

Il était entré lorsque cette dernière arriva à la sienne, qu'elle ouvrit fébrilement, la clé trouvée après un instant de recherche au fond de sa poche.

Rosalie alluma une lampe posée sur une table au milieu de la première pièce, qui servait de salle à manger. et, la lumière faite autour d'elle, s'assit les mains appuyées sur ses genoux, la tête sur la poitrine, immobile.

Sa respiration sortit bientôt, sifflante, saccadée, de sa gorge ; son visage, qu'un éclat de fièvre animait, se décomposa rapidement.

Elle se dressa d'un mouvement nerveux, et comme elle fixait devant elle son regard, dardant ses yeux sur ces yeux étranges, qui lui faisaient peur et l'attiraient.

Puis. elle recula, lentement, se regardant toujours.

Et, fouillant des deux mains ses cheveux en désordre, les traits pétrifiés par l'horreur, elle articula à deux reprises, d'un ton rauque :

—J'ai assassiné, moi !.... J'ai assassiné ! ! !

Le logement situé en face de celui de Mme David, composé comme le sien de deux petites pièces et d'une cuisine, était habité par trois personnes : la mère et les deux filles.

Mme Badolle était une femme de quarante-cinq ans, à la figure triste et douce, une de ces pauvres figures qui disent toute une vie de souffrance, de martyre.

Depuis plusieurs années qu'elle habitait la maison elle avait su se concilier les sympathies respectées et plainte de ceux qui la connaissaient.

On n'ignorait pas l'inconduite du mari ne reparaissant guère au logis que pour s'emparer du peu d'argent gagné à grand'peine par les pauvres femmes — la mère couturière les brutalités si elles résistaient à ses exigences-

Il est des êtres marqués dès la naissance par un sceau de malheur qui souffrent au moral qui souffrent au physique de ceux-là qui chaque jour en gravissant leur calvaire peuvent se répéter la troublante l'insondable question:

Pourquoi vivre ?

Mme Badolle avait épousé par amour lui apportant une dot assez belle un musicien un de ces artistes perdus dans la foule des talents médiocres pleins d'eux-mêmes se figurant appartenir à le catégorie des génies inconnus et qui par paresse plutôt que par découragement tombent dans la débauche.

Egoïste féroce comme tous ceux qui se croient des grands hommes alors Charles Badallle avait eu vite fait de croquer la dot de sa femme.

Son violon ne pouvait même pas le nourrrir : la misère vint le père abandonna à peu près le logis.

Mme Badolle avait du courage et du goût ; elle chercha des ouvrages de couture fit entrer sa fille ainée en apprentissage et lorsque celle-ci put la seconder parvint à se former une petite clientèle.

Après tant de jours sombres où le pain même avait manqué, s'ouvrait une ère de tranquillité.

Pendant deux ans, Charles Badolle n'avait point donné signe de vie ; les siens en étaient à se dire ; Pourvu qu'il ne reparaisse pas !

Il devait reparaitre hélas !

Ces deux années le musicien les passait à vagabonder en province avec une actrice qui avait eu ses beaux jours, — il y avait longtemps — et qui de dégringolade en dégringolade était tombée aux rôles de mères nobles drns les théâtres ambulants.

Ils rentrèrent à Paris absolument dans la " dèche „

En attendant qu'ils trouvassent à utiliser leurs talents il fallait manger.

Badolle reintégra le domicile conjugal se fit héberger pendant six mois et retourna à sa vieille conquêt en raflant le peu d'argent économisé par sa femme et sa fille.

Dès lors il ne reparut plus que pour les pressurer pour les sucer jusqu'à la moelle.

Ce qui pouvait subsister chez cet homme de sons moral ce qui pouvait vibrer encore en lui d'affection parternelle, ce qui y restait de dignité de respecté de soi-même avait sombré tout à fait dans cette liaison rassemblage de deux natures dégradées avilies.

Tandis que l'ex-jeune première trouvait par-ci par-là dans un théâtre des boulevards extérieurs l'occasion de jeter de sa voix éraillée au milieu des grandes scènes pathetiques les déchirantes exclamations :

" Ma mère ! „ ...... " Mon père !
" Mon enfant...... rendez-moi mon enfant ! „

Lui allait faire danser dans les bastringues sortant de là généralement gris roulant parfois en bas du trottoir avec sa boîte à violon.

L'individu qui à onze heures du soir montant l'escalier devant Rosalie David c'était Charles Badolle.

En frappant contre la porte il avait dit d'une voix qui suppliait :

—C'est moi.... laissez moi entrer.
Il dut frapper à trois reprises avant qu'on se décidât à l'introdure.

La troisième fois ce fut plus une prière qu'il formula mais une injonction menaçante

— Dépêchez-vous ou je fais du potin !

La porte s'ouvrit et une grande jeune fille parut une lumière à la main passant le seuil en regardant l'homme, qui prenait une physionomie doucereuse

Elle avait, elle, les sourcils froncés, un pli de chaque côté de la bouche.

Le père et la fille se toisèrent une minute, lui sans avancer elle sans reculer.

Jeanne Badolle avait vingt-deux ans, des cheveux châtains, abondants, avec un joli reflet d'or bruni, des lèvres charnues, un nez un peu retroussé, de grands yeux d'un gris verdâtre.

Les yeux étaient ou très doux ou très durs

Ils venaient de prendre une expression de colère qui les rendait fulgurants.

—Que veux-tu ? demanda-t-elle, sans reculer d'un pas.

- Entrer d'abord, grommela-t-il.

—La petite est de plus en plus mal, elle n'a pas besoin d'émotions.

—Je ne suis pas venu non plus pour lui en donner.

—Ta seule présence la secouerait.... Dis-moi ce que tu veux et. ....

—Je veux entrer, je te le répète ; que diable ! je suis chez moi, ici.

—C'est moi, moi seule, qui suis chez moi..... Tu le sais bien, le loyer est à mon nom, ce qu'il a de meubles aussi.. ... J'ai le droit de te renvoyer.

—Tu mettrais ton père à la porte, sans cœur ?

Et, passant outre en l'écartant du bras :

—Ton père, qui n'a ni pain ni abri.. Assez de manières, ou, je te l'ai dit, je fais du potin. ..

Il se trouvait dans la place et marchait vers la seconde pièce, pendant que Jeanne, pâle et plus sombre, fermait la porte.

Dans cette seconde pièce, la mère était assise près d'un lit de fer, devant une table où les bobines de fil s'emmêlaient avec les morceaux d'étoffe.

Une lampe à pétrole munie d'un large abat-jour en carton vert projetait sur ce fouillis sa lumière crue tout en laissant dans la pénombre les trois quarts de la pièce.

Mme Badolle blanche les yeux craintifs restait comme immobilisée sur sa chaise gardant entre ses doigts tremblants l'aiguille avec laquelle elle cousait une robe d'enfant restée sur ses genoux.

Son regard se fixa à peine sur son mari.

Elle le tourna immédiatement vers le lit d'où sortait une faible exclamation ;

—C'est papa ?

Il y avait dans ce lit une petite créature si petite ou plutôt si amaigrie, — car, sous les couvertures, le corps allongé dont les pieds touchaient le bout de la couche indiquaient une de ces croissances brusques qui détruisent souvent l'organisme—si amaigrie donc, que l'on se demandait si ce n'était pas l'ombre d'un être qui avait fini de vivre.

Le front et les joues présentaient la teinte jaune des figures de mortes.

Les lèvres, parfois livides, redevenaient vite d'un rouge de sang ; dans les yeux luisait alors la flamme tremblante qu'donne au regard cette clarté cette prof.. deur semblant venir de l'au-delà, comme si les mystères d'une autre existence débarrassés peu à peu du voile impénétrable qui les couvre n'avaient plus de secrets pour lui.

L'enfant répéta en soulevant un peu sa tête qui retomba aussitôt sur l'oreiller :

—C'est papa.

Lui, s'arrêta, remué par cette voix, qu'on eût dit venir de très loin, et fixa du côté d'où elle partait, des prunelles

obscurcies, tandis que ses lèvres balbutiaient :

— Oui.... c'est moi.... ma Lolotte

Et prenant la chaise de sa femme, qui s'était levée, il vint se mettre tout près de la petite, le dos courbé, les mains croisées sur le bord du lit, la contemplant avec stupeur.

Si bas qu'un homme soit tombé, si oublieux qu'il ait été de ses devoirs, si atrophié que soit son cœur, la voix du sang est susceptible de trouver en lui un écho.

C'était sa fille, c'était sa chair, une portion de lui cette petite malheureuse qui s'en allait, rongée des méninges aux entrailles par la tuberculose, mourant pour ainsi dire morceau par morceau, se reveillant chaque jour d'une crise qu'on croyait la dernière pour souffrir encore et se rattacher à la vie.

Elle était toute gamine lorsqu'il avait fui son ménage, et elle allait avoir quinze ans.

Il ne s'etait jamais demandé peut-être si sa femme pourrait donner du pain à ses enfants ; il savait Charlotte depuis longtemps malade, et il ne pensait à s'informer d'elle que lorsqu'il voulait arracher quelque chose à la sœur aînée.

Il n'avait point cru, le jour où on le lui avait dit, du reste que l'enfant fût perdue.

On voulait, tout en lui racontant que l'on dépensait tout l'argent gagné, en médicaments, l'empêcher d'en demander.

La petite grandissait, elle passait un mauvais moment, elle en sortirait comme tant d'autres.

Ce jour-là, on ne lui mentait donc point.

Et ce qu'il éprouvait était de la terreur : oui, une terreur à le faire trembler devant ce cadavre vivant, sous le regard de ces yeux grands ouverts, étranges lumineux, qui le sondaient, remuaient le bourbier d'où sa conscience étouffée semblait se dégager pour jeter un cri :

Pardon !

Et sa bouche bégayante ne savait que redire :

— Ma Lolotte..ma pauvre Lolotte.

— Est-ce que tu reviens..pour toujours ? demanda-t-elle de sa voix étouffée, t'en iras-tu encore ?

Il n'osait répondre, mentir à cette mourante.

Elle répéta, les yeux plus ardents, suppliant et ordonnant à la fois :

— Est-ce que tu reviens ?

— Oui fit-il en pressant sa main se décharnée qu'elle semblait prête à se détacher du poignet.

— Jure.. je voudrais que tu jures.

Et comme il hésitait encore :

— Ecoute dit-elle approche-toi.. car je veux te parler tout bas.. J'ai bien peur.. je ne voudrais pas mourir. et pourtant je ne vivrai plus..... longtemps.. Quand je dors, j'aperçois des choses.... qui m'effraient et qui m'attristent.... Je me sens enlevée emportée dans l'air.. Je n'ai plus de bras plus de jambes.. plus de tête.. je suis rien.. Les autres ne me vo[illegible] moi seule sais que j'existe.. mais je [illegible]te sans souffrir.. car je n'ai plus de corps.. Et je suis avec maman et Jeanne et avec toi aussi.. et comme je ne peux plus souffrir, je vous voir tous les trois heureux... Aujourd'hui j'ai encore rêvé cela. et je me suis réveillée en disant : papa viendrai ce soir..... n'est-ce pas maman ?

Mme Badolle inclina la tête affirmativement.

Il lui montait au gosier des sanglots qu'elle ne voulait pas laisser éclater.

Combien en avait-elle refoulé de larmes depuis le jour où la jeune fille avait pris le lit !......

Celle-ci n'en sortait plus qu'enlevée dans ses bras, comme un petit enfant ; elle l'asseyait sur ses genoux, près de la fenêtre, quand le soleil donnait, navrée plus profondément lorsqu'elle la voyait sourire à ce soleil si beau et si chaud du printemps, qui dans leur cage réjouissait la fauvette et le rouge-

gorge, les oiseaux aimés de Charlotte, oui, plus profondément navrée que lorsqu'elle l'entendait crier : "Je ne veux pas mourir !"

La petite reprit, ramenant son regard fixe et brillant sur celui de son père, qui restait morne et incertain

—Tu vois, je le savais. . Jure-moi, papa, jure...... et tiens parole... surtout ! sienne avec une force nerveuse telle qu'il n'eût pu, lui semblait-il, desserrer les doigts sans les briser.

—Je te le jure ! prononça Charles Badolle.

Les yeux de sa fille s'agrandirent encore, devinrent plus fixes, semblant vouloir le sonder plus à fond.

Comme tout à l'heure, il se troubla

Ses paupières s'étaient closes ; un souffle court, précipité, glissait de ses lèvres, entr'ouvertes dans un sourire indécis.

Alors, la tête de Charlotte retomba sur l'oreiller, et elle murmura ;

—Vois-tu, papa, si tu manquais à ta parole, ça te porterait malheur.

Ses paupières battirent une seconde, puis se fermèrent tout à fait.

Jeanne se pencha sur le lit, approcha son oreille de la bouche de l'enfant et se releva avec un soupir de soulagement.

Cette dernière respirait encore.

Depuis l'avant-veille, chaque fois qu'elle retombait dans cet état comateux si voisin du dernier sommeil, sa mère et sa sœur croyaient le moment arrivé.

Et souvent, après une demi-journée de prostration. Charlotte se ranimait, demandait à manger parlait de façon à donner un espoir à celle qui l'entouraient. si le médecin ne lui eût depuis longtemps enlevé tout espoir.

Sans s'occuper de son mari, Mme Badolle s'était rassise près de la table et avait repris son ouvrage.

Jeanne fit comme elle ; un silence complet régna dans la chambre.

Les deux femmes, le dos courbé, tiraient l'aiguille.

Il fallait veiller tard chaque soir pour subvenir aux dépenses quotidiennes occasionnées par la maladie.

Badolle, sur sa chaise, restait immobile les bras croisés, feignant de s'assoupir.

Revenu de con émotion, le musicien réfléchissait.

Il en étaient arrivés, lui et sa troupe ambulante au dernier degré de la misère.

Depuis plusieurs jours, le musicien hésitait à se présenter chez sa femme.

La dernière fois qu'il y était venu pour lui extorquer de l'argent la scène avait été terrible.

C'était à Jeanne qu'il avait eu affaire et la jeune fille s'adressa en face de lui inébranlable dans sa résistance, prête à appeler à l'aide s'il tentait quelque violence.

Charles Badolle était parti comme il était entré les poches vides.

Son renvoi du bastringue où il violonnait le poussait ce soir-là à une tentative désespérée.

Il était bien résolu à ne pas sortir cette fois qu'il n'eût ce dont il avait besoin.

Donc renversé sur sa chaise les yeux clos il songeait.

De quelle façon s'y prendrait-il ?

Que ferait-il si on lui refusait ce qu'il demandait ?

Il ne pouvait donner le coup de grâce à la pauvre petite qui dormait près de lui. en faisant ce qu'il appelait du "potin".

Il ne pouvait non plus s'en retourner sans argent.

Et sa troupe avec laquelle il parcourait le pays la laisserait-il se débander ?

Est-ce que sa femme courbée sur sa besogne et sa troupe ambulante ne devaient pas, quelques torts qu'il eut, partager avec lui leur salaire ?

Est-ce qu,elles n'étaient pas sa propriété sa chose ?

Les plus grandes aberrations parais-

sent à certains des déductions toutes naturelles.

Charles Badolle en était arrivé à se croire vraiment en droit d'arracher à sa femme et à sa fille leur salaire, pour se l'approprier et en faire profiter sa troupe.

Fort de cet argument, le violoniste, dont l'attendrissement se dissipait tout à fait, essayait sans y parvenir d'élaborer sa scène.

Le seul parti auquel il pouvait s'arrêter était de passer la nuit là.

Il rouvrit les yeux, se redressa, approcha doucement sa chaise de la table et, les coudes appuyés au bord, regarda successivement Jeanne et sa mère.

Elles le sentaient, ce regard, qui de l'une allait à l'autre, s'arrêtant tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, appelant une parole ou seulement un autre regard.

A la fin, cela les gêna.

Elles relevèrent presque simultanément la tête.

Lui, arrêta ses yeux sur ceux de sa femme.

Il savait bien que c'était la plus faible, celle dont la bonté demeurait prête au pardon.

Il vous reste une pitié qui pousse à toutes les indulgences.

S'il voulait rentrer au foyer, il y retrouverait sa place

—Qu'es-tu venu faire, interrogea-t-elle, en laissant aller, comme à son entrée, son ouvrage sur ses genoux.

Jeanne répondit avant lui, sur un ton amer et sarcastique :

—Te rafler ton argent si tu en as !... Inutile de poser cette question !

—Qu'en sais-tu ? fit le père d'un ton tranquille.

—Tu l'as dit en entrant ; ni pain ni abri..

Cela signifie, je pense ...

—Cela signifie que je viens vous demander asile, voilà tout.

—Pas si haut ! fit Mme Badolle en montrant le lit.

Jeanne regarda de ce côté, puis se levant pour se pencher sur sa sœur.

Elle revint s'asseoir en hochant la tête et murmura :

—Elle est dans ce sommeil comatique dont rien ne la tire.

—N'importe, reprit la mère, elle peut s'éveiller ; attention à vos paroles.

La jeune fille avait posé, comme son père, ses coudes sur la table.

Elle dévisageait celui-ci sans sourciller.

—Tu es venu pour nous demander asile, fit-elle lentement.

—Oui.

—Jusqu'à quand ?

Et comme il ne répondait point :

—Jusqu'à demain, reprit-elle avec son même sourire.

—Qu'en sais-tu ?

—Tu n'es point venu pour cela, fit-elle avec un geste brusque.

Badolle feignit une hésitation.

—Eh bien ! non, je n'étais pas venu pour cela...... Mais je ne savais pas la petite dans un état pareil ..... Je lui ai promis de ne plus m'en aller.. Il dépend de vous que je tienne parole.

—Mais je ne tiens pas, moi, à ce que tu reviennes, répondit Jeanne : nous ne sommes tranquilles que quand tu n'y es pas.

—Tais-toi, ma fille, supplia la mère.

—On ne se douterait jamais que c'est à ton père que tu parles ! fit Badolle de sa voix calme.

—Ah ! ah ! mon père !

—Tais-tois ! répéta Mme Badolle.

—Laisse-la donc, laisse-la donc, je ne lui en veux pas . Elles est jeune ; plus tard elle comprendra qu'on peut subir des entraînements, qu'on a quelque fois moins de torts qu'on n'en paraît avoir.

—Enfin, reprit Jeanne, qui se calma soudain pourquoi es-tu ici ?

—Je suis traqué, poursuivi.. On me met en prison si je n'ai pas cent francs demain..

—En prison ! fit-elle, haussant les épaules, ce n'est pas à nous qu'il faut

venir raconter une pareille histoire ! . . Et serait-elle vraie, que nous n'y pourrions rien.

Vous avez bien un billet de cent francs d'avance ?

— Si nous l'avions, dit à son tour Mme Badolle tremblante ses paupières gonflées brusquement de larmes nous le garderions pour . . . . .

Elle n'acheva pas mit son mouchoir sur ses yeux et reprit d'une voix étouffée :

Ce sera peut-être fini demain.

Il y eut silence.

Jeanne, redevenue sombre, regardait le lit.

Le père, toujours les coudes sur la table, baissait la tête.

La mère continuait à pleurer.

— C'est effrayant, la vie que nous menons . . . Charlotte nous prend dans la journée les trois quarts de notre temps, nous travaillons la nuit, et nous n'y arrivons pas . . Les clientes se fatiguent et s'en vont . . d'un autre côté, les médicaments coûtent cher : si . . cela dure, ce sera la misère noire . . noire !

—Puis, je suis sûr que vous avez des gens qui vous doivent, fit Brdolle.

—Pas beaucoup, malheureusement . . Une ou deux personnes insolvables, chez qui l'huissier perdrait son temps.

Il ne dit plus rien.

Mme Badollé s'était remise au travail. Jeanne eu fft autant.

Pendant un quart d'heure, elles tirerent l'aiguille sans articuler une parole.

Tout à coup la jeune fflle se redressa.

—Je réfléchis . . . . . . C'est demain matin qu'il me faut aller acheter la dentelle de Mme de Labatière si je veux qu'elle ait san corsage pour après-demain.

—Tu as raison, c'est demain matin, répondit la mère . . . . . Dans quelle maison prendras-tu ça ?

—J'ai envie de voir aux "Grands Magasins", il y avait dernièrement de très belles guipures à bon compte ; j'y trouverai mon affaire.

—As-tu calculé ton métrage ?

—Ouit huit mètret.

—Si tu es à sortir demain à la première heure, il faut te coucher, ma fille . . . Je veillerai jusqu'à ce que tu sois reposée.

—Mais tu n'en peux plus toi-même, ma pauvre mère.

—Moi, je n'aime pas à courir ; est-ce que ce n'est pas sur toi que tout repose ici : . Couche-toi à quatre heures, je te promets de t'appeler.

—Allez donc vous reposer toutes deux fit Badolle ; je ne perdrai pas la petite de l'œil, vous pouvez être tranquilles.

—Non ! dirent ensemble les deux femmes.

—Vous n'avez pas confiance en moi, même pour ça ! C'est fort !

—Charlotte est habituée à nous, dit Mme Badolle ; il faut qu'elle nous voie l'une et l'autre quand elle ouvre les yeux.

— Eh bien, soit reste . . Mais je resterai avec toi.

—Tu es libre.

Jeanne ne rangea son ouvrage qu'à regret, et sur les instances réitérées de sa mère.

Elle éprouvait une appréhension à laisser celle ci vis-à-vis de son père.

Dans le fait, que craignait-elle ?

Elle avait vu ce dernier trop sincèrement ému pour redouter une scène maintenant.

Du reste, elle serait debout a la première alerte.

Depuis plusieurs nuits déjà, tour à tour, la mère et la fille se couchaient à demi habillées.

La malade avait de ces crises nécessitant leur presence immediate auprès de son lit.

Elles dormaient d'un demi-sommeil, qui n'était qu'un repos relatif, presque aussi pénible que la veille, et duquel elles sortaient brisées.

Une fois Jeanne passée dans la pièce voisine Mme Badolle se renversa sur sa chaise les paupières pesantes, la fi-

gure tirée prise d'une fatigue insurmontable.

Son mari la regardait puis faisait des yeux le tour de la chambre.

Une pensée fixe s'était logée dans la cervelle du musicien.

Sa fillle venait de parler d'un d'achat de dentelles à faire dans la matinée.

Elle mentait donc. Elle avait son porte-monnaie garni.

La pauvre petite Charlotte, à l'état elle se trouvait réduite, ne devait pas coûter ce que prétendaient les deux femmes.

Il lui en fallait, à lui, de l'argent ; il lui en fallait absolument.

Le regard du violoniste s'arrêta sur une commode placée au pied du lit, entre ce lit et la porte qui communiquait avec la chambre de Jeanne et qui restait ouverte.

C'était du tiroir du haut que sa femme, la dernière fois qu'elle satisfaisait à ses exigences, tirait la bourse où elle enfermait ses maigres épargnes.

Le meuble était vieux, avec des boutons de cuivre à chaque tiroir, et depuis bien longtemps la clé devait en être perdue car il ne se souvenait pas l'avoir jamais vue.

Se trouvait-il toujours à la même place, le magot ?

Mme Badolle sursauta soudain sur sa chaise.

Elle sortait des l'assoupissement où elle était involontairement tombée.

Pendant que son mari allait s'étendre sur un vieux canapé pl·.é juste en face de la commode, elle reprenait encore son travail, ne levant la tête que pour regarder le visage de sa Charlotte, à demi enfoui dans l'oreiller, immobile comme un visage de cire, les narrines pincees, la bouche exsangue à présent, le corps raide sous le drap, sans un tressaillement.

Dans lumière blanche de la lampe, elle ait aussi, la pauvre femme, la figure une et affreusement tirée.

Une ligne noire estompait ses yeux, s'élargissant en cercle sur ses joues ; des rides creuses traversaient les tempes, barraient le front, déprimaient le menton.

A quarante-cinq ans, elle en paraîtrait plus de cinquante-cinq.

Les douleurs, les fatigues, les privations avaient mis leur empreinte sur les traits d'une façon cruelle.

Son enfant morte, la triste créature aurait épuisé la coupe amère.

Il lui semblait qu'elle ne pourrait plus souffrir.

L'heure passait, et Mme Badolle sentait à différentes reprises l'invincible fatigue la ressaisir.

Plusieurs fois, elle s'était retournée du côté du canapé où s'étendait son mari.

Elle avait laissé à chaque fois peser sur lui son regard chargé de cette pitie qu'ont les âmes honnêtes pour ceux qui sont sortis du droit chemin.

Le musicien semblait dormir.

Elle baissait de nouveau les yeux sur son ouvrage ou s'appuyait un instant au dos de sa chaise, les reins brisés, des bourdonnements dans les oreilles, à bout de forces.

Le besoin de sommeil redevint si violent qu'elle y céda comme elle l'avait fait il y avait une heure.

Cette fois, elle s'endormit lourdement profondément, les mains inertes sur son ouvrage—la robe d'enfant qu'elle eut voulu achever — la tête inclinée en avant, le menton touchant la poitrine.

Charles Badolle fixait sur sa femme ses yeux grands ouverts.

Il garda durant dix bonnes minutes l'immobilité qui faisait croire à celle-ci qu'il dormait.

Puis, avec der précautions infinies, il se leva du canapé.

Dans le lit, la petite Charlotte venait de remuer.

Lui qui ne quittait point des yeux la mère ne remarqua pas le mouvement de l'enfant.

Ce mouvement d'ailleurs était si fai-

ble que les couvertes avaient à peine bougé.

Une distance de deux pas séparait Badolle du meuble qu'il voulait ouvrir.

Il la franchit sans faire crier le parquet.

Les paupières de Charlotte se soulevaient, et ses prunelles erraient avec leur vague étrange devant elle.

Son père tira les boutons de cuivre du premier tiroir.

Nul autre bruit qu'un craquement très faible.

Le misérable se retourna.

Mme Badolle ne bougeait pas.

Il commença à fouiller.

Une expression de désappointement et de rage convoit ses traits.

Point de porte-monnaie ; il se trouvait changé de place.

Il tira un second tiroir.

Même déception.

Où l'avaient-elle logé ?

Sur elles, sans doute, l'une ou l'autre.

Et son regard coula vers la jupe de sa femme.

Il distingua la pèche, qui pendait sous le mérinos grisaille, tiraillant l'étoffe.

L'ouverture en était visible, entre les plis écartés.

Il n'avait qu'à s'avancer, à allonger la main.

Il n'hésita point.

Tremblant, non de l'horreur de son action, mais de la crainte de ne point réussir le regard allumé de convoitise, il mit un genou à terre, se pencha, tendit le bras, plongea ses doigts avides dans la poche béante.

Au moment où il en retirait le porte-monnaie, qui était bien là, en effet, il vit, braqués sur lui, les yeux de la petite phtisique.

Sans lâcher sa proie, il se redressa brusquement.

Déjà un cri emplissait l'appartement.

Charlotte articulait d'une voix rauque, stridente :

—Maman ? il te vole !

Mme Badolle se dressa tout d'une pièce, réveillée d'un seul coup.

Lui, allait franchir d'un bond le seuil de la chambre, qu'il lui fallait traverser pour atteindre le palier.

Jeanne parut derrière son père, à demi vêtue, et l'arrêta par le bras.

Il entrevit la scène, il eut peur....

L'enfant dans sa maigreur de squelette se dressant, la main tendue de son côté, la mère prête à s'élancer, la fille aînée lui serrant le bras à entrer ses ongles dans sa chair.

En même temps que cette peur, l'empoignait une honte, le sentiment de son infamie.

Mais cela n'eut même pas la durée d'un éclair.

Elles se tireraient toujours d'affaires, elles, tandis que ma troupe.

Sa femme arrivait sur lui.

—Rends cela ! dit-elle, montrant le porte-monnaie, qu'il serrait dans sa main.

—Rends cela ! fit Jeanne d'une voix haletante.

Il lut, dans les yeux de l'une et dans les yeux de l'autre, la même résolution désespérée.

Elles quitteraient ... Elles ameuteraient la maison, on viendrait à leur secours. . . .

D'un coup de coude si violent que celle-ci tomba, en allant heurter la commode il se débarrassa de l'étreinte de Jeanne

Et pendant que la mère, effrayée, se précipitait vers elle, il se jetait sur la porte de sortie, tournait la clef, s'élançait dans l'escalier sombre, tenant la rampe, s'y rattrapant, lorsque le pied lui manquait.

Il était en bas et avait demandé le cordon à la concierge, lorsque Jeanne, étourdie de sa chute, sa tête ayant porté sur un angle du meuble, dont deux tiroirs étaient ouverts, bouleversée de fond en comble, se releva.

Elle retira sa main, qu'elle venait de porter à son front, tâchee de sang.

Des gouttelettes perlaient à la racine des cheveux, près de la tempe.

Charlotte vit cela de son lit et, prise d'une crise d'étouffement, noua ses doigts dans les draps, le buste raidi, la poitrine soulevée, répétant :

J'ai peur ! j'ai peur !

Tandis que Mme Badolle courait à elle, Jeanne n'avait que le temps d'atteindre le canapé

L'émotion, plus encore que le coup qu'elle s'était donné en tombant, la bouleversait à ce point qu'elle se sentait défaillir.

La mère se trouva placée entre ses deux filles, dont l'une, suffoquant de plus en plus, pouvait d'un moment à l'autre, exhaler son dernier souffle, tandis que l'autre, évanouie, restait sans secours.

La pauvre femme s'épouvanta.

Quelqu'un avec elle. une voisine.... qu'elle ne restait pas seule.. elle devenait folle !

Elle alla heurter à la porter qui faisait face à la leur sur le palier.

La personne qui habitait là, Mme David, était une nouvelle locataire Elle s'informait fréquement de la jeune malade et entrait même quelquefois pour la voir.

Après avoir heurté, Mme Badolle sonna encore.

Une femme aussi blême qu'elle, les vêtements dans des désordes qui pouvaient venir, aux yeux de quiconque s'en fût préoccupé, de la hâte avec laquelle elle les avait revêtus, se montra, demandant d'un air hagard :

—Qu'y a-t-il ?.. Que me veut-on ?

Rosalie David, qui après de longues minutes de prostration, s'était traînée jusqu'à son lit, pour s'y jeter tout habillée, tirée de l'assoupissement où elle finissait par tomber, avait cru, en entendant sonner puis heurter à la porte, avoir affaire à une descente de police.

On venait pour l'arrêter.

La pensée du suicide n'entra plus dans son cerveau troublé.

Elle alla ouvrir.

Eelle ne comprit pas d'abord ce que lui voulait sa voisine, et la suivit machinalement.

Seulement, l'orsqu'elle fut dans la chambre de la malade, ses idées redevinrent lucides.

Elle ranima Jeanne, pendant que la mère ouvrait la fenêtre pour lui donner de l'air, frictionnait ses tempes avec de l'eau de Cologne.

La crise fut longue, terrible.

A différentes reprises, la tête de la jeune fille roula sur ses épaules et l'on put croire qu'elle avait cessé de souffrir

Mais ce n'était pas la fin.

L'heure de la delivrance n'avait pas sonné pour la petite martyre.

La tenture bleue du lit, défaite de son embrasse, tombait à la tête, l'enveloppant d'une presque obscurité.

Au travers de la couverture, le bras de Régine s'allongeait.

La main tranchait sur le satin du même bleu que les rideaux ; elle avait comme une teinte morbide dans cette pénombre de la couche.

Paul se pencha et dit :

— Régine !

Elle ne répondit point ; elle ne bougea poine.

Il s'incline plus fort :

— Régine !

En se penchant il lui toucha les doigts.

Paul Yveling recula, un frisson glacé l'envelopant, le prenant de la nuque aux talons.

Dans un geste inconscient, il arracha les rideaux qui masquaient la moitié du lit.

Et il vit quelque chose d'affreux, de si affreux, qu'il se fit en son cerveau comme un craquement et qu'il demeudra une minute, après s'être rejeté en arrière, sans pouvoir jeter un cri, ni faire un mouvement.

Ses yeux, hors des orbites, se fixaient sur un point sombre, une large tache, maculant la blancheur du drap, violemment écarté des épaules de la jeune femme.

Cette tache, elle était .oui... il voyait

bien.... Cette tache était rouge.

Il fit un pas, courbé en deux, puis un autre

Et cette fois, il distingua, ce qu'il prenait d'abord pour une erreur folle de son cerveau, le manche du poignard italien, qu'il avait accroché lui-même à la panoplie de sa chambre, planté droit entre ses épaules de marbre.

En poussant un cri, il l'arracha.

Il souleva le corps inerte, le coucha sur le dos.

Le visage était livide, avec les paupières closes.

Aux commissures des lèvres, une mousse vermeille suintait.

Puis, la bouche s'entr'ouvrit, et des gorgées de sang s'en échappèrent coup sur coup.

L'arme, enlevée de la blessure, provoquait une double hémorragie.

Absolument fou, Paul courut à la fenêtre, jeta dans la nuit des appels déchirants :

—Au secours ! au secours !

Puis, revenant à la porte de la chambre, il répéta sur le palier :

—Au secours !

Quand la bonne descendit de sa mansarde, elle vit près de l'entrée béante de la chambre, qu'il n'osait franchir, l'oncle Yveling, pâle comme un linge, bégayant :

—Qu'y a-t-il ?...... Qu'y a-t-il !

—Je ne sais pas, fit-elle, ses dents se heurtant l'une contre l'autre.

Le jardinier et sa femme, puis la vieille bonne de M. Yveling, accourait derrière leur maitre.

Celui-ci avança enfin.

Le jardinier n'eut que le temps de le soutenir, de l'amener jusqu'à un fauteuil, en face de celui où Paul était assis, Régine étendue sur ses genoux, dans sa longue chemise de soie blanche, souillée de sang, comme les cheveux blonds qui pendaient.

—Un médecin, dit le malheureux, les yeux égarés, un médecin !

La femme de chambre s'élança dehors.

Il s'écoula au moins trois quarts d'heure avant que le docteur arrivât.

Il trouva Paul Yveling dans l'attitude où son oncle l'avait trouvé, gardant sur ses genoux le corps inerte, le soulevant, le serrant contre sa poitrine, baisant la bouche froide, poussant d'épouvantables sanglots, des plaintes navrées.

En entrant dans cette chambre, l'œil du médecin, d'abord fixé sur lui, s'était baissé sur le parquet, vers un point brillant : le poignard arraché par Paul de la blessure.

—Courez éveiller le commissaire de police, dit-il à l'oreille du jardinier ; qu'il arrive immédiatement :

Et comme celui-ci hésitait :

—Dépêchez-vous la justice nous chercherait noise, aux uns et aux autres.

Cette menace décida le brave homme.

Le docteur s'approcha du fauteuil toucha le bras de Paul.

—Je suis le médecin ; laissez-moi examiner la blessure.

—Le médecin ! fit celui-ci ; oh ! oui.. dites-moi qu'elle n'est pas morte, sauvez-la ! sauvez [illegible] !

—Aidez-moi à la poser sur le lit.

—Je la poserai seul...... Ne la touchez point.. Vous n'avez le droit de la toucher que pour la sauver.. Vous ne sortirez pas d'ici que vous ne l'ayez rappelée à la vie.. que je ne l'ai entendue parler.. que je ne l'ai vue me sourire.

Le docteur le regarda.

—Il est fou, pensa-t-il.. C'est dans un accès de fo[illegible] il l'a tuée.

[illegible]ndant qu'avec l'aide de la femme [illegible] jardinier, [illegible]levait le vêtement de nuit, et se re[illegible] compte de la gravité de la blessure, Paul marchait à travers la pièce avec des gestes d'insensé.

Il ne s'arrêtait que pour s'approcher du lit et, s'arrachant les cheveux, répéter :

—Elle est morte ! elle est morte ! elle est morte !

Puis il reculait, détournant la tête.

On eût dit qu'il n'osait même plus la regarder.

Et il reprenait sa marche extravagante, d'un bout à l'autre de la chambre, sans voir dans le fauteuil, contre le mur, son oncle complètement immobile, l'œil terne et fixe.

Brisé enfin, il s'affaissa sur le siège où l'avait tenue, sa Régine, froide, ensanglantée.

La sueur coulait en grosses gouttes de son front.

Il se mit à trembler de tous ses membres, ses dents grincèrent ; une fièvre violente l'empoignait.

Lorsque le commissaire de police entra, accompagné d'un agent, Paul Yveling, dans une minute de calme relatif, demandait au médecin, toujours courbé sur le lit :

—Vit-elle ?

—Oui, répondit brusquement celui-ci

Trois fois, il jeta ce cri comme il avait jeté l'autre :

—Elle vit ! elle vit ! elle vit !

Et il poussa un rire strident, un rire qui finit en une exclamation de fureur.

Ces hommes qui s'avançaient, venaient-ils pour la lui prendre, sa femme, sa Régine ressuscitée ?

Il fondit sur le premier, le commissaire de police.

Celui-ci se méfiait et fit un mouvement de côté qui l'empêcha d'être renversé.

L'agent mit aussitôt la main au collet de l'agresseur.

Mais les forces de ce dernier semblaient décuplées.

Il fallut que les trois hommes déployassent toute leur vigueur pour arrivor à le maîtriser.

On l'entraîna dans la seconde pièce et, une fois les bras et les jambes ligottées, on l'étendit sur le lit.

Pendant qu'il divaguait, l'agent restant de garde à son chevet, le commissaire rédigeait un procès-verbal sur le rapport du médecin et des dome tiques.

Cette scène de violence, le grave état de la blessée, avaient empêché qu'on s'occupât de M. Yveling toujours immobile dans un fauteuil.

Lorsque le médecin eut fait à Régine un premier pansement il se retourna vers celui-ci qu'il avait à peine aperçu.

Cette absence de mouvement la fixité du regard le renseignèrent d'un seul coup.

Il put vite se convaincre qu'il ne se trompait point.

Le vieillard était frappé de paralysie.

Les yeux, se ranimant, errèrent à travers la pièce, s'arrêtèrent sur le lit avec une expression d'épouvante.

Mais les traits restaient pétrifiés, la langue sans mouvement dans la bouche.

Il lui était impossible d'articuler une parole.

Le lendemain, sous cette rubrique . Le drame d'Asnières, les journaux du soir racontaient l'histoire suivante :

"Un crime bizarre, crime passionnel, ou simplement action inconsciente, accomplie par un fou, s'est déroulé la dernière nuit à Asnières, dans des circonstances particulièrement romanesques.

"M. Paul Y... .., sous-chef de bureau au ministère de la marine, avait épousé le matin même Mlle Régine de L......, fille d'un ancien capitaine de frégate, jeune personne d'une beauté remarquable et d'une honorabilité incontestée.

"C'était un mariage d'amour ; éperdument épris l'un de l'autre, les deux jeunes gens semblaient devoir couler les jours radieux d'une longue lune de miel.

"Avant de partir pour un voyage en Italie, ils avaient résolu de passer quelques jours à Asnières, dans une jolie villa non loin de la Seine.

"C'est là qu'aurait lieu la nuit de noces.

"Hier soir, vers dix heures, ils y arrivaient

"Que se passa-t-il !

"D cris au secours ! parvinrent

bientot jusqu'à la maison voisine, où habite l'oncle du marié.

"On se précipita et on trouva dans la chambre nuptiale Paul Y.., serrant entre ses bras le corps ensanglanté de celle qui venait à peine de quitter sa blanche robe d'épousée,

" Le poignard qui avait servi à la frapper était tombé sur le tapis.

"Car l'idée d'un suicide, d'un acte désespéré de la part de la jeune femme, doit être absolument écarté.

"Le coup a été porté dans le dos, entre les deux épaules, et a perforé le poumon.

"A l'heure où nous mettons sous presse, la blessée est à toute extrémité.

"Paul Y.. . a-t il agi sous l'empire d'une subite folie !

"Cette tragédie cache-t-elle quelque mystère qui s'éclaircira !

"Des deux acteurs du drame, l'un est peut-être mort à cette heure, l'autre divague.

"L'oncle du marié, accouru le premier avec ses domestiques, et qui eût peut-être été capable de fournir quelques renseignements à la justice, a éprouvé un tel choc devant le spectacle qui s'offrait à lui, à son entrée dans la chambre nuptiale, qu'il a été frappé d'une paralysie générale.

M. et Mme de L.., prévenus, sont au chevet de leur fille.

"Leur stupeur égale leur désespoir . la pauvre mère fait mal à voir.

"On se perd en conjectures."

Rosalie David lut et relut ce compte rendu relativement exact.

Elle était bien vengée.

Ce n'était point l'oncle qui la trahirait.

La veille la jeune femme avait invité à Henri de la Roche pour le jour même.

Voulait-elle tenir le pacte fait entre eux pendant son séjour à l'hopital ?

Avouerait-elle cyniquement son crime à ce complice involontaire, qui avait naïvement cru à sa résignation ?

Que lui dirait elle ?

Et croirait-il à ce qu'elle pourrait lui dire !

Comme elle venait de jeter de côté le journal froissé, déplié d'une main frémissante et parcouru avec affolement, qui l'avait renseignée sur les suites de son épouvantable forfait, elle entendit sonner à sa porte.

Rosalie tressaillit, le sang lui afflua au cœur.

Venait-on pour l'arrêter ?

Ainsi que tous les criminels, elle avait peur du châtiment.

Elle était à l'avance, bien résolue, le meurrre accompli, à tourner son arme contre elle-même.

Et l'instinct de la conservation, qui aussitôt après, la poussait à fuir, parlait maintenant plus haut encore chez elle.

Les tortures morales endurées l'a néantissaient à ses propres yeux.

Pourquoi aurait-elle eu pitié, quand il n'avait point eu pitié, lui !

Elle n'atteignait pas le moment où elle sentirait son cœur mordu, déchiré par l'implacable r[illegible].

Sa fureur [illegible] folie de vengeance, la s[illegible] toujours.

Son rictus [illegible] cruel, tandis qu'en ses prunelles [illegible] une lueur de triomphe.

Un second coup de sonnette, vigoureux, impatient, la força à aller ouvrir.

Un employé du télégraphe lui tendit une dépêche.

Elle repoussa la porte et déchira le pointillé.

Ce télégramme venait d'Henri de la Roche.

Attendez pas, oncle mourant m'appelle. obligé de partir de suite en Vendée.—A bientôt, vous écrirai.

—Tout est pour moi ! prononça-t-elle en déchirant la dépêche, tout !

## VII

Dans l'appartement situé en face de celui de Mme David, " professeur de chant et de piano ", chez les dames Ra-

dolle, le reste de la nuit avait été terrible,

Jeanne et sa mère, pour ne pas éveiller la petite Charlotte, retombée dans son sommeil comateux, aussitôt après le départ de leur voisine, passaient dans la pièce à côté.

Les deux femmes s'asseyaient, incapables de rester debout, brisées par les émotions qui venaient de les assaillir.

Jeanne demeurait fort pâle, secouée par un tremblement fébrile qu'elle n'arrivait pas à maîtriser.

Mme Badolle la regardait, comme hébétée, sans force pour penser, incapable de dire un mot.

L'agitation de la jeune fille s'apaisa et fut suivie d'un anéantissement presque aussi complet que celui dans lequel sa mère restait plongée.

Un silence absolu régnait, un silence lugubre.

Mme Badolle ne l'eut point rompu de sitôt, s'enfonçant volontairement à présent dans sa torpeur éprouvant, chaque fois qu'une lueur lucide traversait son cerveau, la peur d'un réveil qui ramènerait de noirs soucis, qui la rejetterait dans la terrible réalité.

Mais Jeanne n'était point de celle que les événements terrassent longtemps.

Nature impérieuse, la réaction arrivait vite chez elle.

Elle glissa la main sur son front brûlant, considéra quelques secondes la pauvre créature aux traits flétris, aux cheveux blanchis, repliée sur elle-même, les bras pendants, la tête inclinée, comme s'abandonnant pour recevoir le coup qui l'achèverait.

Une immense pitié se lisait dans son regard.

Cette pitié fit bientôt place à de la colère.

Elle se leva, posa sa main sur l'épaule de cette femme, dont les prunelles atones se détournaient des siennes, et la secouant :

—Maman, éveille-toi !..Eveille-toi, voyons !.. Il ne s'agit pas de rester là, immobile comme une borne. Réponds... Tu avais mis en sûreté le billet de cent francs, n'est-ce pas !

De la tête elle fit signe que non.

—Mais réponds donc ! gronda Jeanne exaspérée.. Les gestes ça ne dit rien.. Est-ce oui ou non ?

—Non.. Je te l'ai déjà dit, gémit-elle ; je l'avais laissé dans le porte-monnaie.

—Ce n'est pas possible !

—Hélas ! ce n'est que trop possible !.. Je n'avais plus à bouger de la maison il y était en sûreté.

—Eh bien ! exclama Jeanne en marchant violemment dans la pièce, eh bien nous voilà propres !.. plus un sou ! plus un sou ! plus un sou !

Elle vint se planter devant sa mère, les bras croisés, s'inclinant vers elle :

—Qu'allons-nous faire ?..dis un peu.. Qu'allons-nous faire ?

—Est-ce que je sais, moi ?.. est-ce que je sais ?

—Que mangerons-nous ?.. Que donnerons-nous à la petite ?

—Est-ce que je sais, moi ? continua à bégayer Mme Badolle.

Et Jeanne, les bras croisés au-dessus de sa tête, les poings crispés :

—Oh ! le misérable ! le misérable ! un père peut-il être aussi infâme..Y a-t-il un Dieu qui puisse permettre de pareilles choses !

—Tais-toi ! tais-toi ! sanglotait la malheureuse femme.

—Que je me taise ?..Non, oh ! non, par exemple !.. Il faut que je me soulage..que je l'insulte, cet homme qui voit sa fille mourante et qui vole le peu d'argent qui servirait peut-être à l'enterrer.. Ce n'est plus mon père, c'est un coquin.. Oh ! laisse-moi parler, j'étoufferais !

Et pendant un quart d'heure au moins elle exhala en imprécations, en malédictions, toute l'indignation, tout le désespoir dont son âme débordait.

Jamais Mme Badolle ne l'avait vue dans un pareil état.

Elle eut peur qu'elle devint folle.

Enfin, un flot de larmes, de ces larmes

qui, seules, soulagent dans les grandes exaspérations ou dans les grandes douleurs, s'échappa de ses yeux.

Elles coulèrent longtemps, pressées, énormes, lourdes comme les gouttes d'une pluie d'orage, pour s'arrêter, leur source tarie, l'apaisement arrivé.

Et Jeanne se mit à raisonner, froidement presque.

—Donc, il ne nous reste plus un sou.. Qu'avons-nous à vendre ? rien... Il n'y a plus ici qu'un meuble ayant une valeur : l'armoire à glace... Si le brocanteur l'enlève, dans quoi les quelques clientes qui nous restent se regarderont-elles à l'essayage ?.. Puis, si le logement est tout à fait vide, elles s'en iront, comme les autres . Depuis que nous ne faisons plus aucun crédit, depuis que j'ai été frappé sans relâche à leur porte nous en avons perdu les trois quarts. . Celles qui ne nous ont pas encore quittées, je le répète, finiront les imiter.. Nous ne pouvons pas vendre l'armoire à glace..

" Alors quoi ?. . Ta montre, à porter au Mont-de-Piété ?. . Tu l'as donnée à la petite depuis qu'elle garde le lit.. Elle y tient, elle l'a toujours sous son oreiller. . . . Quand les idées noires lui viennent, quand elle nous dit, par exemple, qu'elle veut être enterrée avec sa robe de communiante, elle ajoute : " et avec la montre de maman ". . C'est le seul bijou qu'elle ait jamais eu . . . . Comment veux-tu que nous lui prenions la montre.

—Oh ! jamais cela, jamais ! fit la mère se voilant la face ; on l'enterrera avec......

—Mais en attendant, dit Jeanne avec une froideur cynique, si elle te demande tout à l'heure quelque chose à mangar, que lui donneras-tu ? . . . Dis, que lui donneras-tu en attendant qu'on l'enterre ?

Mme Badolle serra plus fort ses mains sur son visage.

Un grand frisson la prit.

—Peut-être trouverons-nous à emprunter quelque argent ! murmura-t-elle.

—Emprunter ! et à qui ?.. Nous avons déjà essayé bien inutilement . .

Le peu qu'on nous a prêté nous n'avons pas pu le rendre . . . Nous devons à l'épicier, au boulanger au boucher. . . . . Personne ne nous donnera et personne ne devra nous faire crédit.

—Alors... alors... il ne nous reste plus qu'à mourir ?

—Tu as raison, répondit la jeune fille de sa voix brève.

—Eh bien, finissons-en ! fit la mère se levant à son tour, la saisissant par le bras et lui parlant près de la figure, ses yeux dans les siens : veux-tu ? dis, veux-tu ?...

—Oui, je veux !

Elles restèrent ainsi une minute, se regardant, toutes deux haletantes, la bouche tordue, farouches et sombres.

—Un réchaud bondé de charbon, articula la première, d'un ton plus rauque, tout bien fermé, calfeutré... Nous nous endormirons pour toujours.. pour toujours...

—Oui, fit encore Jeanne.

Et, de nouveau, elles garderent le silence, continuant à se dévisager.

Tout à coup, dans la pièce voisine, Charlotte appela :

—Maman !

Mme Badolle lâcha sa fille.

Elles se tournèrent vers la porte, mais ne bougèrent pas plus que si leurs pieds eussent été attachés au parquet.

—Maman ! répéta la petite entre deux quintes de toux.

Jeanne se pressa les tempes avec la paume de ses mains.

—Mon Dieu ? mon Dieu ! prenez-la . . . . . prenez-la donc, si vous existez ?

Puis, à sa mère :

—Vas-y, toi. . . . Elle verrait que j'ai pleuré, elle croirait que c'est parce qu'elle va mourir !

Mme Badolle ouvrit la porte et s'approche du lit.

Charlotte, presque assisse sur sa couche, les oreillers empilés derrière elle,

la regarda s'approcher. une expression d'angoisse sur son petit visage décharné' où luisaient ses yeux étranges.

—Maman, dis.... .est-ce que j'ai rêvé ? Ou bien est-il venu ?

—Qui ?

—Papa......Il était là ... Il fouillait les tiroirs de la commode il a glissé sa main dans ta poche.. et il a pris......ton porte-monnaie... il t'a volée ?

—Tu as rêvé, ma chérie.

—Il n'est point venu ?

—Non.

—Il me semblait bien pourtant.... que c'était vrai......que je le voyais.

—Tu as rêvé, je t'assure !

—Ah ! tant mieux ? .....C'est que s'il l'avait pris, le porte-monnaie, comment feriez-vous, toi et ma sœur? ... Ah ! quel rêve ! comme il m'a fait souffrir !

—N'y pense plus, ma Lolotte, c'était un cauchemar.

—Et Jeanne ? demanda la jeune poitrinaire, où est-elle ?

— Elle se repose, elle dort.

Je voudrais bien qu'elle vienne.. .. moi.... aussi ... que je tien-.nain.. comme je tiens la tienne

— Elle est très fatiguée tu sais....

— Je t'en prie.. elle se recouchera Jeanne !

La jeune fille paru sur le seuil de la chambre.

— Me voici fit-elle ; si tu soufflais la lampe maman ?.. Ca sent le pétrole la mèche est à sec.

La mère comprit.

La lampe éteinte, la malade ne verrait point le boulversement des traits de sa sœur.

— Là disait Charlotte de sa voix qui n'était plus qu'un souffle, asseyez-vous toutes deux bien près de moi.... bien près.... que je vous sente .... Voyez-vous quand je touche vos mains je ne suis plus si froide mon sang se réchauffe..Et puis, vous me retiendrez, si le grand fantôme blanc qui était tout à l'heure encore à tourner de mon lit, veut m'emporter...... N'est-ce pas que je ne mourrai pas ?

—Tu vas mieux, ma petite Lolotte, tu vas beaucoup mieux.

—Oui, je le sens......J'ai plus de force...... Le soleil achèvera de me guérir......Il fera encore du soleil, n'est-ce pas ? c'est si bon !...... Et tu me prendras sur tes genoux, maman...... Mais bientôt je marcherai, va...... et tu verras . ... vous verrez comme je travaillerai, comme je vous aiderai !......

—Oui, tu nous aideras.

Cette conversation continua, les deux femmes assises tout contre le lit, écoutant et répondant tour à tour.

Le jour entrait blafard, incertain, dans la chambre.

L'enfant parlait toujours, un sourire à la bouche, le front irradié.

Puis, tout à coup, elle dit :

—J'ai faim...... Jeanne, tu m'as romis hier de m'acheter une aile de poulet...... en bas, chez le rôtisseur.

—Je tiendrai ma promesse, mais il faut attendre.

—Longtemps ?

—J'irai voir dans la matinée...... s'il y en a, car peut-être......

—Il y en a toujours chez celui-là, ou chez un autre.

Et l'enfant riant :

—Du poulet ! comme je le mangerai de bon cœur...... Oui, je vais mieux...... je vais bien mieux !

Jeanne voulut retirer sa main.

Charlotte la retint, une angoisse subite dans les yeux.

—Ne t'en va pas...... Ne vous en allez pas . j'ai froid..

Elles restèrent, attendant que d'eux-mêmes les doigts qui s'accrochaient aux leurs se desserrassent.

La malade porta son regard vers une cage accrochée au mur, près de la fenêtre, où s'éveillaient deux oiseaux, le rouge-gorge et la fauvette qu'on lui avait donnés un an auparavant.

La fauvette pépiait, elle allait lancer sa première roulade.

Le rouge-gorge sautait de bâton en bâton, avançant jusqu'aux barreaux, s'arrêtant pour regarder de ses yeux noirs, étonnamment expressifs, du côté de la couche.

C'était le préféré de Charlotte.

Quand la fenêtre était fermée, fréquemment on le lâchait dans la chambre.

Il venait se percher, à la tête du lit, et à l'oreille de l'enfant il disait sa chanson mélodieuse et triste, très douée, ressemblant au murmure d'un filet d'eau qui coule sur un lit de cailloux.

Ou bien, sautillant sur la couverture, il arrivait tout près de son visage, qu'il becquetait comme pour la réveiller, et lui faire souvenir qu'il n'avait point eu sa pitance,—le ver de farine que la jeune fille sortait d'une boîte posée sur la table, à son chevet, seule nourriture avec laquelle on puisse espérer garder quelque temps cet oiseau, le plus familier, le plus gracieux des oiseaux en captivité, mais à qui il faut à tout prix des insectes pour nourriture, comme il lui faut pour abriter ses amours la mousse et la verdure des bois.

Il y avait plusieurs jours que "Fifi" n'avait point quitté sa prison, plusieurs jours qu'il jeûnait, n'allant au chènevis dont se régalait la fauvette qu'à regret, poussé par la faim.

La provision de vers n'avait pas été renouvelée.

Aussi, il ne chantait plus, se pelotonnait en boule, plumes hérissées, bec sous l'aile, ses grands yeux de petit oiseau ne s'ouvrant guère qbe pour regarder le lit, où son amie l'oubliait, son amie qui allait mourir.

Et elle devrait sentir aussi, la bestiole, le viscère fragile qui était son cœur se ralentir, s'éteindre.

Elle devrait avoir froid, oui, bien froid dans le coin de la cage où la fauvette, dressant, agitant sa tête noire, lançait ses notes joyeuses, ses trilles assourdissantes.

Ce matin-là, Fifi aussi semblait vouloir revivre.

Il attendait le soleil.

Et le soleil perça d'un rayon brusque la fenêtre ; un rayon qui sema sa poussière d'or dans la chambre désolée.

Les paupières de Charlotte se baissèrent sur ses yeux.

Sa tête s'enfonça dans l'oreiller.

Elle murmura :

—Il faudra faire sortir Fifi, tout à l'heure......quand je m'éveillerai.... que c'est bon, le soleil !

Puis, avant de se rendormir :

—Tu n'oublieras pas.... .Jeanne.. J'ai faim !

Les deux femmes se levèrent et, comme toujours, avant de s'éloigner du lit, écoutèrent.

La respiration de la jeune fille était égale, calme.

Elles retournèrent dans l'autre pièce dont elles repoussèrent encore la porte.

—Nous n'avons pas le droit, dit Jeanne de hâter sa fin.

—Non, fit la mère.

—Je vais descendre demander à un brocanteur qu'il nous achète l'armoire à glace.

—Va.

Une heure plus tard,—il était sept heures et demie du matin,—Jeanne Badolle, qui n'avait pas été longtemps partie, rentrait chez elle avec un marchand de meubles

Ce dernier lui offrit vingt-cinq francs de l'armoire.

La pauvre fille avait la triste expérience de ces sortes de marchés.

Chaque pièce du petit mobilier qui garnissait l'appartement s'en était allée.

Elle savait qu'elle n'obtiendrait qu'un prix dérisoire de celle-ci.

Pourtant elle s'était fait encore illusion.

Elle comptait sur une cinquantaine de francs.

Après bien des débats, elle en obtint trente.

Un autre ne lui donnerait pas plus : moins peut-être.

Le pire de la situation, c'est que du travail qui leur restait à faire, les deux femmes étaient en partie payées, les clientes à qui il appartenait, prises de pitié pour leur position, ayant consenti à leur en avancer le prix.

La propriétaire du corsage que Jeanne devait garnir de dentelle, Mlle de Labatiere, avait confié, pour l'achat de cette dentelle, à la jeune, fille, le billet de banque enfermé avec une douzaine de francs dans le porte-monnaie trouvé au fond de la poche de sa femme par Charles Badolle.

La façon de ce corsage et celle d'une robe d'intérieur étaient les seules qu'il restât aux couturières à toucher.

L'argent leur serait remis aussitôt la livraison faite.

Jusqu'au mariage de celle-ci, les dames Badolle avaient habillé Mlle de Labatière, comme elles habillaient sa mère.

Mais les toilettes de noce de la jeune fille étaient commandées chez un faiseur à la mode.

Le mariage avait eu lieu la veille, le corsage et le peignoir ne devaient être livrés à Mme de Labatière que dans quelques jours, lorsqu'elle partirait s'installer à Asnières, où elle passerait l'été, chez son gendre et chez sa fille.

Mme de Labatière n'avait point de fortune ; elle s'était livrée dans ces derniers temps, à des dépenses forcées, et ne serait point en état de rendre les cent francs qu'elle avait avancés, non sans quelque difficulté d'ailleurs, en laissant voir l'ennui et la gêne que cela lui causait.

Puis, croirait-elle à l'histoire que lui raconterait Jeanne ?

Une fille accusant son père d'une action aussi basse que celle commise par le sien ne lui semblerait-elle pas coupable et dénaturée ?

Et pourtant..pourtant !

Il faudrait bien qu'elle la lui dise !

Si elle pouvait acheter cette dentelle à crédit.

Mais où ?

Chez qui ?

Elle avait signé à plusieurs reprises à des fournisseurs, des billets qu'elle ne pouvait payer à échéance.

Il ne lui restait aucun crédit ; nulle part !. ....nulle part !......

Enfin, elle allait tenter des démarches, tenter l'impossible......

Qui sait, un hasard......oui, le hasard la servirait peut être.

Jeanne Badolle sortit sur les dix heures du matin, après avoir dit à sa mère :

—Ne t'inquiète pas si je ne rentre que vers la fin de l'après-midi ou même vers le soir......Je vais essayer partout, il faut en sortir !

Oui, repondit celle-ci : il faut en sortir quand nous ne serons plus que nous deux, nous verrons ce que nous avons à faire.

Jeanne mit le pied dans la rue. Elle étais habillée d'une robe unie en étoffe loutre, la veste pareille, très ajustée, moulant sa taille comme un corsage.

Une toute petite capote, faite d'un bout de velours, assortie comme nuance à la robe, et ornée par devant d'une aigrette de ruban bleu clair, avec des brides du même ton, très étroites, nouées prés de l'oreille, la coiffait comme ne l'eût pas fait peut être un chapeau venant de chez une bonne modiste.

La jeune fille, qui portait sa robe depuis plus d'un an, et s'était fait elle-même le chapeau dans des rognures, était décente, comme il faut, dans cette toilette.

A la voir, on ne devinait point la gêne noire qui régnait en son logis, ni la désespérance affreuse qui le plus souvent était en son cœur

Ce jour-là cependant son visage gardait l'empreinte d'une de ces tristesses qui ne trompent point.

La bouche était serrée, les paupières restées pesantes comme du plomb après la nuit d'insomnie et les pleurs versés,

voilaient à demi les yeux ; les sourcils se rapprochaient, sans détentes passagères, crispés par la griffe d'une pensée poursuivante.

Jeanne n'avait point l'âge où les larmes flétrissent, où le chagrin creuse sur le visage des sillons qui l'altèrent et le vieillissent.

Cette expression tourmentée, la pâleur transparente du teint, donnaient à sa physionomie un charme douloureux qui ne faisait point tort à sa beauté.

Elle longea la rue Richer jusqu'au faubourg Montmartre, et monta le faubourg jusqu'au boulevard, sur le trottoir de droite.

Comme elle en tournait le coin, recevant brusquement dans les yeux le soleil qui brillait de tout son éclat de printemps, un jeune homme, venant en sens inverse, se heurta contre elle.

Il était blond, mince, l'œil bleu, la moustache soyeuse, et paraissait vingt-trois ou vingt-quatre ans.

Lui aussi semblait, pronfondément triste.

Lui aussi avait ce froncement des sourcils et cette crispation de la bouche qui dénotent le boulersement de l'âme.

Comme il soulevait son chapeau en disant:

—Pardon ?— son regard passa sur le visage navré de la personne avec laquelil venait de se rencontrer.

Et celle-ci s'éloignant sans que ses paupières lourdes se fussent relevees, sans qu'un muscle de sa face rigide eût tressailli, sans qu'elle eût paru l'apercevoir enfin, il se retourna murmurant.

—Pauvre femme !

Puis, soudain, rebroussant chemin, il se mit à marcher derrière elle, à une distance suffisante pour qu'elle ne remarquât pas qu'il le suivait, si elle venait à se retourner.

Elle allait. d'un pas inégal, la tête un peu penchée, ne pensant guère vraiment à cela, indifférente à tout ce qui se faisait autour d'elle, n'ayant qu'une idée : arriver à se procurer ce jour-là cette dentelle qu'il lui fallait, pour garnir le corsage de Mme de Labatière.

Jeanne Badolle se dirigeait vers la Bourse.

Elle connaissait dans ce quartier deux maisons de gros, où elle s'était présentée déjà pour demander un crédit qu'on lui avait refusé.

Elle ferait une dernière, une suprême tentative.

Si de nouveau elle échouait, elle irait dans une autre, où elle devait de l'argent, parlerait au patron, l'attendrirait peut-être,

Elle frissonnait.

Elle le voyait, le patron, seul avec elle dans son bureau, la regarder de ses yeux où passait une flamme.

Ce regard de libidineux, elle l'avait subi plus d'une fois.

Elle savait ce qu'il voulait dire ; complaisance pour complaisance.

Et à chaque fois elle s'était détournée, elle était partie la tête haute.

Jeanne entra successivement dans les deux magasins, voisins l'un de l'autre, on lui fit, hélas ! la réponse qu'elle redoutait.

Il n'y avait pas à insister.

Le double affront snbi, elle se retrouva dans la rue, deux larmes jaillissant de ses yeux qu'elle essuya du bout du doigt.

A ce moment elle était face à face avec le jeune homme qui l'avait heurtée au coin du faubourg Montmartre.

Elle le regarda sans le voir et reprit sa route, de la rue Vivienne, allant rue d'Aboukir.

Rue d'Aboukir, elle demanda immédiatement à parler au patron.

Le patron n'était point à son magasin.

Il n'y viendrait sans doute de longtemps, sortant à peine d'une grave maladie.

Elle ne présenta que pour la forme la requête.

La réponse fut ce qu'elle avait été délà, catégorique, inflexible.

Et Jeanne sortit encore, horriblement oppressée, l'œil sec, cette fois,

mais empreint d'un de ces désespoirs qui vont au coeur des plus indifférents.

Une minute, elle s'arrêta, sur le trottoir, portant la main à son front, comme pour ressaisir ses idées.

A quelle ressource recourir ?

Quelle démarche tenter qu'elle n'eût tenté déjà ?

Une éclaircie se fit soudain dans les ténèbres de ses pensées.

Il lui restait les "Grands-Magasins"; comment n'y songeait-elle plus !

Et bien vite, elle se remit à marcher ; elle se dirigeait vers la rue Turbigo.

Là, point de crédit à demander, on n'en faisait à personne.

Mais elle pouvait prendre ce dont elle avait besoin, "à condition".

Dernièrement encore, elle agissait de la sorte.

Nulle raison pour qu'on lui refusât aujourd'hui ce qu'on lui accordait quelques semaines plus tôt.

Dans trois ou quatre jours, on passerait reprendre la pièce de dentelle.

D'ici là, elle aurait fait sa livraison à Mme de Labatière.

Jeanne entra dans une large porte vitrée, aux battants toujours en mouvement, dans l'immense local où se pressait la foule la plus agitée, composée surtout d'acheteuses.

Elle traversa les rayons de ganterie, de soierie, de blanc, et s'arrêta aux guipures.

A un bout du comptoir, les unes sur les autres, dans un pêle-mêle tel qu'il règne constamment du haut en bas de ces caravansérails de la coquetterie féminine, des pièces de dentelle, blanche, noire, écrue.

Jeanne prit tour à tour les dentelles noires, les déplia, les examina.

L'"occasion" dont elle parlait à sa mère la veille, semblait épuisée.

—Vous n'avez plus cette guipure à dix soixante-quinze, que j'ai vue il y a deux jours, demandait elle au commis.

—A dix soixante-quinze ? je ne crois pas.... Ca été enlevé en vingt-quatre heures..la valeur etait de quatorze quatre-vingt-dix.

—Je sais..Combien c'est ennuyeu ? Mais êtes vous certain ?

—Presque certain.... Pourtant, je vais m'en assurer.

Il se mit à fouiller dans des cartons, tandis que la jeune fille, à l'extrémité du comptoir, soulevait un autre amoncellement de dentelles.

Pendant qu'il cherchait et qu'elle cherchait de son côté, une réflexion traversa rapide comme l'éclair, l'esprit de Jeanne Badolle.

Le sang, remonté un peu à ses joues, lui afflua au cœur

Elle croyait avoir trouvé une solution, elle se trompait.

Non qu'elle ne rencontrât pas son affaire dans tout cela

Elle voyait deux ou trois spécimens, fort avantageux également qui garniraient très bien les basques et le devant du corsage de sa cliente.

Mais voilà à quoi, dans son ardeur à trouver la solution qui la tirerait de son cruel embarras, elle n'avait pas songé :

Quand elle livrerait ses effets à Mme de Labatière, celle-ci lui en paierait la façon

Or, cette façon atteindrait à peine la moitié de la somme qu'elle lui remettait quelques jours auparavant pour les fournitures.

Avec quel argent les paierait-elle, ces fournitures, lorsqu'on viendrait pour toucher, des "Grands-Magasins."

Le dilemme était le même.

Pas moyen de sortir de là.

Et dans le cerveau de la malheureuse fille un travail recommença, exaspérant, pour arriver à la décevante conclusion ; elle restait acculée au fond de l'impasse.

Alors, une rage s'empara de Jeanne, une rage qui la faisait trembler, en fouillant, sans rien voir à présent, dans cette marchandise qu'elle ne pouvait se procurer.

Ce bouillonnement intérieur lui por-

ta encore le sang au visage.

Puis, sa pâleur reparut de nouveau, plus livide.

Elle venait de poser la main sur une coupe détachée de son carton, sur laquelle était piquée une simple étiquette qui fixait son attention, un moment détournée.

Sur l'étiquette il avait : 3 mètres — francs 75c

C'était la guipure en question, la guipure qu'elle devait venir prendre avec son argent.

Quelle folie la poussa !

Comment se laissa-t-elle aller à des actes extrêmes !

On ne s'en rend souvent pas compte.

Elle ne réfléchit pas, ne pensa même pas à se justifier à ses propres yeux.

Elle ne se demanda pas si l'action de son père excusait la sienne.

Le commis restait sous son comptoir, cherchant toujours.

La jeune fille laissa tomber plusieurs pièces de dentelle, se baissa pour les ramasser.

Et accomplissant ce manége, elle glissa dans sa poche le coupon de guipure.

—Je ne trouve pas, dit l'employé : c'est certainement épuisé.

—Bien, merci.

Et elle s'en alla sans hâte, par les rayons qu'elle avait travorsés pour venir, s'arrêtant ici, là, pour palper une étoffe, pour regarder une nouveauté.

Le vol accomplit, un remords aigu, une terreur profonde entraient en elle, se cachaient sous son apparence d'imperturbable tranquillité : le remords de son action, la peur qu'elle n'eût eu un témoin.

Elle avait envie de rétrogrador. d'aller reporter à sa place la dentelle soustraite, et pourtant elle n'osait se retourner, elle n'osait la tirer de la poche.

Il lui semblait, à tout instant, qu'une main allait s'abattre sur son épaule, qu'une voix allait articuler à son oreille :

—Voleuse !

Si elle eût regardé derrière elle, peut-être eût-elle été rassurée d'ailleurs.

Plusieurs personnes venaient à la file sans paraître se soucier de ce qu'elle faisait.

L'inspecteur même qui se promenait à distance ne semblait pas fixer sur elle plus que sur tout autre, son regard scrutateur.

Quant au jeune homme blond, qui depuis plus de deux heures, s'attachait à ses pas, sans qu'elle le remarquât il n'avait nullement un physique à lui inspirer de la méfiance.

Jeanne voyait devant elle une grande porte béante, par où entraient e sortaient en se bousculant, les acheteuses.

Au delà, la rue avec son clair soleil ! la liberté, l'impunité.

Ah ! elle ne pensait plus à le restituer, son larcin.

Ce bout de dentelle, c'était le salut pour elle et sa mère.

Faisait-elle tort à quelqu'un :

Ils étaient vingt fois millionnaires, ceux à qui elle l'avait dérobé, et les commis ne sont point responsables des vols faits dans les magasins.

Elle allait fendre la foule qui encombrait le passage, lorsque l'étreinte, la terrible etreinte, qu'elle ne redoutait plus, s'aqpesantit sur son épaule.

Son sang se glaça, ses yeux se fermèrent ; elle s'arrêta, la respiration suspendue.

—Venez avec moi, disait une voix assourdie, mais dure, péremptoire ; point de résistance, vous ne récolteriez que du scandale.

Par un mouvement instinctif, elle porta la main à sa poche.

Une autre main l'avait saisie avant qu'elle s'y glissât.

—N'essayez point de vous débarasser, il y a déjà vingt témoins qui ont l'œil sur vous...... Evitez l'esclandre.

Jeanne regarda autour d'elle.

On s'a. ·était, on se la montrait : des gens disaient :

—Une voleuse qu'on vient de prendre en flagrant délit.

Les doigts de l'inspecteur, un monsieur froid, mis avec la correction d'un gentleman, serrait toujours le poignet de la jeune fille.

Celle-ci marchait, ainsi qu'on marche dans un cauchemar, sans savoir où elle allait titubante, la sueur au front.

Et derrière venait le jeune homme blond presque aussi décomposé qu'elle, ayant dans les yeux une immense pitié.

Ses lèvres tremblantes, comme s'il eût voulut articuler une protestation.

Il passa tout à coup devant l'inspecteur qui ne lâchait pas sa proie.

Il lui barra le chemin.

—Ayez pitié de cette pauvre fille. .. Je m'offre à rembourser la valeur de ce qu'elle a pris.

Le monsieur correct fixa sur lui un œil froid.

Et l'écartant de la main :

—Il n'est pas question de remboursement ; j'arrête une voleuse, je fais mon devoir.

—Vous voyez bien que c'est une malheureuse......

—Laissez-nous passer, monsieur ; votre intervention ne ferait qu'aggraver la situation, vous mettrait vous-même dans l'embarras.

—Une dernière fois ..... Regardez-la donc..... A-t-elle la mine de..

—Elles sont toutes comme cela, quand on les pince.

Et, inflexible, le policier en cravate blanche continua à pousser en avant la jeune fille, dont un brouillard couvrait la vue, tandis que les jambes fléchissaient, prêtes à lui refuser leur service.

Elle se raidit, recouvra quelques forces, descendit plusieurs marches et se trouva dans une petite pièce où se tenait une femme qui la fouilla.

Le paquet de dentelle fut retiré de sa poche.

Jeanne se réveilla lorsqu'elle entendit la voix dure de tout à l'heure dire très haut :

—Allez chercher un sergent de ville!

Elle poussa un cri, se jeta à genoux, joignit les mains :

—Non ! non ! non !...... Ah ! je vous en prie, laissez-moi vous dire... vous dire pourquoi j'ai fait cela.... Je ne suis point une voleuse... Ecoutez-moi.... écoutez moi seulement !..

—Un sergent de ville ! répeta l'inspecteur au garçon en livrée qu'il venait d'appeler.

Elle se releva, s'élança sur la porte qu'elle barra, les bras tendus.

—Ecoutez-moi. .... je vous en conjure, mon Dieu ! mon Dieu !

Elle jeta ces : " Mon Dieu !" si violemment et si désespérément qu'ils furent entendus de l'autre côté de la porte.

Quelqu'un poussait là à l'instant où elle retombait à genoux.

Un homme entrait, un gros homme à la lèvre lippue, aux yeux à demi-voilés par des paupières épaisses.

Nu-tête, il avait le crâne aux trois quarts chauve.

Habillé de fin drap noir, une chaîne de montre sans breloques, mais énorme, s'étalait sur son gilet blanc.

L'inspecteur s'inclina devant lui, le garçon souleva sa casquette, la femme qui venait de fouiller la jeune fille le salua.

C'était certainement un personnage ; le patron où le principal associé.

Jeanne qui regardait tour à tour ces trois visages, cherchant sur l'un ou sur l'autre une pitié qu'elle n'y trouvait point, saisit cette expression de déférence obséquieuse.

Ce fut vers le nouveau venu qu'elle tendit les bras.

Elle recommença ses supplications, ses protestations.

Lui, la considérait, les paupières plus appesanties sur ses yeux à fleur de tête, avec un regard qui coulait sur elle, qui la détaillait tout entière.

Elle était belle ainsi, ses prunelles agrandies dans l'effarement du désespoir ses larges prunelles claires aux étranges lueurs.

Sa poitrine haletait, soulevant son corsage ; ses mains tremblaient, jointes, serrées l'une contre l'autre ; tout son corps frémissait, vibrait, dans ce paroxysme d'effroi.

Et le regard lourd continuait à peser sur elle.

On n'entendait que des sanglots rauques, des mots entrecoupés :

—Ayez pitié de moi...... Je ne suis pas.... une voleuse.. c'est la misère.. ma sœur se meurt.. ayez pitié de moi...

—Qu'a-t elle pris ? demanda le patron à l'inspecteur.

Celui-ci montra le corps du déli.

Cette dentelle, monsieur.

Le gros homme ramena sur la jeune fille son regard terne.

—Levez-vous, fit-il, et suivez-moi... Je consens à écouter vos explications.

Elle ne comprit pas d'abord et continua à sangloter.

—Vous entendez, fit brusquement celui qui l'avait arrêtée en lui mettant la main sur l'épaule ; M. Chaumel est assez bon pour vouloir vous écouter..... Debout, allons, et passez dans son bureau.

Jeanne obéit, retrouvant un certain sang froid.

Elle suivit M. Chaumel, qui rentrait dans une pièce, d'où il était sorti quelques instants auparavant en laissant la porte ouverte derrière lui.

Les trois employés restés dans le cabinet où l'on amenait les voleuses, les suivirent des yeux.

Le visage de l'inspecteur demeurait impassible.

Celui du garçon et de la fouilleuse gardèrent jusqu'à ce que ce dernier fut sorti de la pièce, la même indifférence.

Mais, dès qu'ils se trouvèrent seuls, ils se lancèrent un coup d'œil d'intelligence.

Elle se tirera d'affaire, elle e * sincère.

—Pour sûr ! exclama la femme.

Jeanne Badolle se trouvait maintenant dans le bureau de M. Chaumel.

C'était une vaste pièce plus que confortable, luxueuse, et ne ressemblant que par la grande table Louis XIV, où s'étalaient des paperasses de toutes sortes, au cabinet d'un travailleur.

Il y avait une profusion de tapis, de tentures, qui devaient en faire, au milieu de la rumeur bruyante de l'énorme local où passaient journellement des milliers de personnes, un endroit presque silencieux, discret en tout cas, un autre où le maître était bien chez lui.

Quelques bronzes d'art, quelques tableaux de prix, des meubles de style, des sièges larges et bas, en formaient l'ameublement.

Dans le fond de la pièce, un divan chargé de coussins, un lit de repos où le richissime M. Chaumel, qui, chaque jour, régulièrement, passait l'après-midi aux Grands-Magasins, s'effondrait pour sa sieste.

Jeanne, aussitôt entrée, se colla au mur, la tête inclinée, la poitrine encore palpitante, attendant.

Lui, la porte fermée, d'un pas pesant, alla s'asseoir dans le vaste fauteuil placé devant la table Louis XIV.

Il se tourna de côté, s'inclina vers la jeune fille et dit :

—Approchez.

Celle-ci avança de quelques pas.

M. Chaumel lui désigna un siège.

Comme tout à l'heure, il la regardait, avec une fixité bizarre.

Elle restait les paupières baissées, essayant de rassembler ses esprits, n'y parvenant que lentement.

M. Chaumel rouvrit la bouche, parlant sur un ton sévère, dur.

—Vous avez volé de la dentelle ?

Jeanne répondit, relevant le front, d'une voix triste, mais ferme.

—Je me suis laissée aller à dérober un coupon de guipure.

—Comment vous êtes-vous livrée à une pareille action !

C'est toute une histoire, fit-elle avec effort ; permettez-moi, monsieur, de vous la raconter ..... Surtout, croyez-moi.

—Je vous croirai si elle est croyable, cette histoire ..... Etes-vous mariée ?

—Non monsieur.... J'habite avec ma mère et ma sœur.... une jeune sœur qui n'a pas quinze ans et qui est mourante.

—Une sœur mourante..... une mère infirme ... n'est-ce pas ?

Les lèvres du patron se plissaient ironiquement.

Une flamme de sarcasme passait dans ses yeux.

—Une mère, qui comme moi, se tue au travail, répondit Jeanne avec ce calme qui lui était soudain venu : ma sœur est malade depuis de longs mois, nous luttons contre la misère...... Elle nous a vaincues !.... Mon père, qui mène une inconduite notoire, nous a pris hier l'argent destiné à l'achat de cette dentelle qu'il me faillait absolument fournir à une cliente.... je voulais demander qu'on me le livrât à condition. Tout à coup je me suis souvenue que je n'aurais pas plus l'argent pour la payer dans trois ou quatre jours, qu'aujourd'hui....J'ai pensé à ma sœur que je serais peut-être forcée de laisser jeter dans la fosse commune, une folie m'a prise......Je l'ai ramassée, glissée dans ma poche....Je le répète, monsieur, une folie......

—C'est un mot qui n'excuse rien, fit M. Chaumel, toutes celles qui emplissent leurs poches dans nos magasins, prétendent avoir agi inconsciemment, et toutes elles ont à débiter une histoire dans le genre de la vôtre.

—Oh ! je vous jure, monsieur. ..

—Nous n'y croyons plus, reprit le patron, impassible ; et comme nous avons autre chose à faire que d'aller aux preuves, nous ne nous laissons point fléchir.

Le visage de la malheureuse fille reprit son expression d'angoisse.

Elle n'eut point l'énergie d'articuler une parole.

Mais ses yeux suppliaient, ses grands yeux affolés, hagards.

—Il arrive cependant, poursuivit son juge, que nous nous laissons, ou plutôt que je me laisse attendrir.

Un éclair d'espoir traversa ses prunelles ; elle balbutia :

—Je mérite votre indulgence, je vous le jure......je mérite votre pitié.

—Est-ce vrai ?

—Faites-moi reconduire chez moi on pourra se rendre compte que je ne mens point.

—Je viens de vous dire que nous avions autre chose à faire que de chercher la preuve des assertions des coupables

—Alors, monsieur, quoi ?.. que demandez-vous ?..Vous venez de me dire aussi que vous n'étiez pas inflexible!

–Certes, je ne suis pas inflexible.

Il y eut un silence.

Elle dardait de nouveau sur lui son regard poignant.

Elle serrait ses mains, jointes encore, sur ses genoux : ses lèvres tremblaient.

—Certes, répéta-t-il.

Et toujours, elle considérait.

Elle essayait de scruter ce visage de sphinx.

Elle essayait de surprendre, sous ces paupières épaisses l'expression des yeux.

Les yeux restaient mornes.

Jeanne Badolle avait espéré : une éclaircie s'était faite dans son horizon.

M. Chaumel avait singulièrement adouci sa voix devant tant de détresse.

—Ma chère enfant, vous avez commis un vol ; quel que soit le motif qui vous ait fait agir, vous n'en êtes pas moins à présent stigmatisée, marquée au front d'une tache infamante..Vous sortirez d'ici, non je le répète encore, non entre deux sergents de ville, pour passer du Commissariat au Dépôt et de là à Saint-Lazare, mais la tête haute,

sans un regard braqué sur vous, sans rencontrer sur votre chemin ceux qui vous y ont vu entrer. . Voyez. .cette issue qui donne sur un autre escalier, je puis vous l'ouvrir.

Il désignait de la main une draperie qui retombait sur la porte, à l'extrémité du cabinet.

Les yeux de Jeanne suivirent ce geste, s'arrêtèrent sur la porte qui s'ouvrit devant elle et Jeanne était libre.

Et depuis quinze ans qu'il se trouvait à la tête de la colossale maison de nouveautés, devenue la plus importante de Paris, M. Chaumel avait dû rencontrer plus d'une occasion semblable à celle qui se présentait.

Parmi le clan des voleuses qui pillent par métier les comptoirs des grands magasins, il s'en trouvait bien une de temps à autre intéressante comme la jeune fille qui se tenait à cette heure devant lui, et commettant son premier larcin

M. Chaumel était vaincu par les larmes et le ton de sincérité de la jeune voleuse. Il l'avait congédiée lui faisant cadeau de la dentelle qui devait sauver sa situation.

VIII

Celui qui depuis sa rencontre avec elle au coin du boulevard Montmartre suivait Jeanne Badolle et avait voulu s'interposer quand l'inspecteur qui venait d'arrêter la malheureuse l'entraînait pour la faire fouiller le jeune homme blond aux yeux bleu, dont la fine moustache retroussée, la coupe des cheveux et la démarche, — cette démarche spéciale à ceux qui pratiquent l'équitation journalière—resemblaient à celles d'un officier en bourgeois tout récemment sorti de Polytechnique ou de Siant-Cyr, le jeune homme au visage triste que le triste visage de cette inconnue avait ému, s'informait une fois celle-ci disparue, de ce qu'il adviendrait d'elle.

Un commis complaisant lui répondit.

Ou elle serait remise entre les mains des gardiens de la paix ou si c'était un premier larcin, si M. Chaumel, le patron se laissait fléchir on la relâcherait, la peur qu'on lui aurait faite jugée suffiante comme moyen de répression.

Le jeune homme continua à se renseigner.

Est-ce que dans le premier cas, on lui laisserait retraverser les magasins ?

Pas du tout ; non pour lui épargner cette humiliation, il faut être sans pitié pour cette catégorie de créatures, mais parce que, pour la clientèle même les scandales doivent être étouffés.

Il n'est nullement agréable à une dame de penser qu'en parcourant les rayons elle peut se trouver nez à nez avec une voleuse et risquer même de se voir au moment où s'y attend le moins dépouillée de son porte-monnais. En général on évite que les visiteurs se doutent de rien.

La femme qu'on venait de surprendre sortirait ou libre ou conduite au commissariat par la porte donnant à l'autre extrémité de la maison et qui servait d'entrée aux marchandises.

Le jeune homme alla se poster à l'angle du trottoir où donnait la porte grande ouverte, conduisant à la fois aux sous-sols et aux étages supérieurs du vaste bâtiment

Il devait rester là, immobile ou se promenant, sans quitter des yeux l'endroit qu'on lui avait désigné, plus d'une longue heure.

Il consultait pour la dixième fois sa montre, s'impatientant, attendu quelque part, n'ayant point encore déjeuné, et commençant à se sentir l'estomac fortement tiraillé, lorsqu'une femme franchit cette porte, s'élançant dans la rue avec précipitation, ayant l'air de se sauver.

Il la reconnut.

Elle lui sembla plus pâle qu'il ne l'avait déjà vue, avec un bouleversement des traits plus marqué.

Après une vingtaine de pas faits précipitamment, elle s'arrêta net.

Il la vit se mirer dans la glace d'une devanture.

Elle allait maintenant d'un pas lourd pénible, souvent trébuchant.

Elle reprenait maintenant le chemin des grands boulevards.

Le jeune homme était à ses côtés.

Il la regardait, remarquant sur ses lèvres une crispation de souffrance.

Et le soleil brillait ; le ciel était bleu l'air tiède.

Les arbres de chaque côté des trottoirs ressemblaient à d'énormes bouquets d'un vert tendre.

Il vous arrivait de partout des parfums doux et pénétrants.

Elles avaient le corsage fleuri, les Parisiennes, trottinant sous le clair soleil, comme seules trottinent les parisiennes sveltes et provocantes, avec le rire aux lèvres et le pétillement de la vie dans les yeux.

C'était le printemps.

Et il voyait si bien, lui le poursuiveur acharné de la pauvre fille, que pour elle tout était noir, sans ciel bleu et sans soleil et que le parfum des fleurs n'arrivait pas jusqu'à elle et que le rire des autres de celles qui passaient heureuses n'avaient point en elle d'écho qu'il lui vint la hardiesse de l'accoster.

—Mademoiselle, dites-moi......n'êtes-vous point malade?

Elle ne tourna point la tête de son côté ; elle n'entendait point

—Mademoiselle, répondez-moi........ Je suis un ami......Arrêtez-vous, vous êtes horiblement pâle......Prenez mon bras, je vous en prie.

Elle allait toujours. Ces paroles n'atteignaient pas plus ses oreilles que les paroles des gens qui passaient.

Il se tut, prenant le parti de la suivre, jusqu'au bout.

Avec elle, il tourna le coin du faubourg Montmartre.

Elle s'engagea dans la rue Richer, il s'y engagea également.

Séparés un instant par les piétons qui se croisaient sur le trottoir : ils marchèrent de nouveau côte-à-côte.

A l'instant où elle franchissait le portail de la maison qu'elle habitait, Jeanne Radolle se sentit arrêtée par le bras.

Elle eut un mouvement de peur et étouffa un cri.

Celui qui se permettait de l'appréhender ainsi devina son impression.

—Je suis un ami, dit-il, comme tout à l'heure : mademoiselle, je voudrais vous parler.

Mais elle, se dégageant violemment:

—Laissez-moi, monsieur !

—Je suis un ami, répéta-t-il, en soulevant son chapeau

—Laissez-moi! fit-elle encore.

Puis, avec un rire strident :

—En voilà un autre !....C'est le jour, décidément, c'est le jour !

Et elle se précipita dans l'escalier, le laissant cloué au sol.

Seulement, au bout de deux minutes le jeune homme prit un parti.

Il marcha vers la loge et demanda à la concierge, qui cousait près de la fenêtre :

—Qui est cette personne qui vient de monter ?

—Quelle personne ? demanda celle-ci en relevant la tête.

—Une de vos locataires, sans doute; grande, pâle, des yeux très clairs.

—Elle vient de monter à l'instant?

—A l'instant.

—C'est une honnête fille, monsieur.

Et la concierge une femme d'une cinquantaine d'années, à la figure peu avenante, se remit à travailler.

Celle-la aussi se méprenait sur ses intentions.

Il vit bien qu'il n'obtiendrait rien d'elle, et s'en alla lentement.

—Une malheureuse que la misère poursuit, pensait-il, en repassant le seuil de la maison ; je ne pouvais rien pour elle, que de lui faire accepter une pièce de cent sous..si elle y consentait?....Pauvre fille !..il y en a tant comme cela dans Paris!

Et le jeune homme blond s'en retourna du côté du faubourg Montmartre,

perdu bientôt dans la foule des passants.

Jeanne venait de rentrer chez elle.

Elle avait toujours une clef dans sa poche, et ouvrit la porte avec précaution.

Une fois cette porte repoussée, elle l'arrêta pour écouter.

Aux exaspérations violentes succède généralement le calme complet.

La jeune fille, en se retrouvant dans la maison où sa mère et sa sœur l'attendaient, oublia presque son arrestation dans le magasin.

Les péripéties terribles traversées au cours de ces quelques heures d'absence s'effacèrent de sa mémoire.

Son larcin, son arrestation, ne lui apparurent plus que comme des choses lointaines, des aventures arrivées à une autre qu'à elle, ou qu'on lui aurait racontées.

Jeanne tendait donc l'oreille

Aucun bruit n'y venait, mais sa mère l'avait entendue rentrer.

Celle-ci arriva sur la pointe du pied.

Ses yeux étaient rougis de larmes ; elle serrait son mouchoir sur sa bouche.

Mme Badolle n'eut pas besoin de parler.

Jeanne porta ses deux mains à son cœur et murmura :

C'est fini !

Non, fit la mère d'une voix étouffée ; on croirait qu'elle t'attend

Puis, se rapprochant de sa fille, tout près de son oreille.

—Elle a eu une crise comme jamais elle n'en a eu..épouvantable ! J'ai été chercher Mme David ; à nous deux. nous avions toutes les peines du monde à la maintenir....Elle criait, tu sais..comme toujours..qu'elle ne voulait pas mourrir..Ah! mon Dieu! elle a encore de la force..Aura-t-elle eu du mal..pour partir !

Jeanne n'entendait plus ; elle entrait dans la seconde pièce.

Mme David la voisine complaisante que la couturière allait réveiller la nuit d'avant se tenait assise près du lit.

La jeune fille regarda Charlotte,

La tête aux cheveux devenus rares collés en mèches sur les tempes, trouait l'oreiller.

Un peu penchée sur l'épaule elle restait immobile, la bouche entr'ouverte, les yeux mi-clos.

La jeune fille toucha les mains . elles étaient froides, aves le pouce infléchi vers les paumes.

Jeanne prix le petit miroir posé sur la table de la nuit et l'approcha des lèvres bleuissantes.

L'enfant respirait encore.

Sa sœur s'assit,à son chevet essayant de réchauffer dans ses doigts brûlants los doigts glacés de Lolotte

— Elle a mangé ce matin son aile de poulet dit Mme Badolle, s'approchant encore.

Jeanne fit un geste bref : et la pauvre mère se tut.

Un silence profond régnait dans la chambre.

On eût dit que ces trois femmes retenaient leur souffle guettant le passage de ce fantôme voilé decrêpe qu'on appelle l'ange de la mort.

Un bruit d'ailes troubla ce calme profond.

Toutes trois tressaillirent.

Allait-il s'arrêter sur la couche l'ange sinistre puis s'envoler avec cette jeune âme, qui avait tant de peine à briser son enveloppe de chair !

Quelque chose tomba sur le lit une toute petite créature une bestiole emplumée. Fifi l'oiseau favori de Charlotte.

Fifi, comme il en avait l'habitude, sautilla jusqu'à la figure de sa jeune maîtresse.

Mais il n'avait plus le sautillement d'autrefois léger, joyeux, accompagne du chant très donx dont les modulations enflaient sa gorge fragile toute palpitante.

C'était par bonds pénibles lourds, en affaissant, les pattes repliées sous lui

qu'il était arrivé là, sur le coin de l'oreillier.

Il s'y accroupit en boule, ferma les yeux, les rouvrit tout grands.

Et pendant que le rouge-gorge essayait de se redresser avec un faible gazouillis, Charlotte, rouvrant aussi les yeux, vit sa mère, sa sœur. et sourit.

Le gazouillis de l'enfant s'arrêta ; le sourire de l'enfant s'éteignit.

Et l'enfant et l'oiseau moururent, penchant tous les deux la tête.

Mde Badolle poussa de grands cris, de grands sanglots.

Jeanne avait les yeux secs les traits rigides.

Elle ferma sur les prunelles vitreuses les paupières de la morte, la baisa au front et dit :

— Tu es bienheureuse !

Et elle commença avec un sang-froid étonnant, la suprême toilette.

Dans la soirée même, toutes les voisines vinrent voir la jeune fille, étendue sur son lit, dans sa robe de première communion.

Chacune s'offrit pour passer la nuit : les dames Badolle refusèrent.

Mme David resta seulement jusqu'à minuit.

Les deux femmes étaient seules.

Elles demeurèrent longtemps à genoux, contre la couche, le front dans les mains.

Jeanne se releva la première, embrassa encore Charlote et toucha l'épaule de sa mère.

Celle-ci se dresse à son tour.

Elle regarda le cadavre couvert de son voile blanc.

C'était son enfant qui était là, c'était sa chair, cette chair morte que la terre allait prendre.

Un jour, après de terribles douleurs, elle avait vu dans un berceau, près de son lit d'accouchée, un être sorti de ses entrailles un enfant, sa seconde fille.

Elle l'avait soulevé dans ses mains défaillantes, puis en la couvrant de baisers, elle avait pleuré, pleuré de joie et qui sait, peut être aussi de tristeste ; les mères ont peur des cruautés de l'existence pour leurs petits.

Et, depuis ce jour-là, que de careses !

Que de fois encore elle l'avait couvert d'embrassements, pétri entre ses mains, ce frêle corps, qui était une partie d'elle-même. pue sa vie avait animé.

C'était la joie de la maison, le rayon de soleil de ce foyer triste, abandonné par celui qui eut dû en être le gardien et le protecteur.

Puis l'inexorable mal se déclara, l'enfant ne pouvait se faire femme.

La mère espéra, comme espèrent les mères, alors que depuis longtemps il n'y avait plus d'espoir.

Et maintenant que Charlotte était morte..... elle pouvait mourir.

— Viens-tu ? fit Jeanne du seuil de l'autre chambre.

Sans répondre, elle jeta un dernier regard au cadavre et passa dans la première pièce, dont sa fille ferma la porte.

—Couche-toi, dit celle-ci lui montrant le lit, le seul meuble qui y restât depuis que le brocanteur avait enlevé l'armoire à glace.

Mme Badolle s'étendit tout habillée sur la couche, fermant aussitôt les yeux.

Jeanne se baissa devant la cheminée, dont elle releva brusquement la plaque de tôle.

Un réchaud de fonte, assez large, chargé de charbon de bois, qui s'allumait, se trouvait sous cette cheminée.

La jeune fille, une main de chaque côté de la bouche, commença à souffler de toutes ses forces.

Au bout de quelques minites, elle se relevait, attirait le réchaud au milieu de la chambre et se mettait à boucher soigneusement les intertices des portes et de la fenête qu'elle voila d'une couverture, accrochée à deux clous.

Jeanne Badolle accomplissait cette besogne avec un calme imperturbable.

Lorsqu'elle fut terminée, lorsqu'elle se fut assurée qu'aucune fissure ne pouvait laisser passer les gaz délétères la jeune fille à son tour marcha vers le lit.

Sa mere avait rouvert les yeux qui regardèrent fixément.

—Tu n'as pas de regrets ! demanda Jeanne d'une voix brève.

—Aucun, répondit la première.

—Tu veux mourir ?

—Oui.

Jeanne se rapprocha du récipient qui allait, dans la chambre hermétiquement close, distiller la mort.

La combustion commençait, lente, mais sûre.

L'odeur du charbon se répandait déjà, alourdissant le cerveau.

—Mourons ! dit-elle en s'étendant à son tour sur le lit.

Elle passa ses bras autour du cou de sa mère, qui l'enserra par la taille. Et les deux femmes ne bougèrent plus.

Mais au bout de quelques minutes, Jeanne se dégagea de l'étreinte qui l'emprisonnait.

Mme Badolle balbutia, sans rouvrir ses paupières :

—Où vas-tu.. Tu ne veux plus.

—Si, je veux, fit-elle d'une voix sourde, mais j'ai besoin de remuer, de marcher. Je ne saurais attendre ainsi la fin.

Elle se glissa hors du lit resta un instant assise sur le bord, les doigts noués dans le drap, la tête baissée.

Puis elle se dressa sur ses jambes.

Jeanne porta brusquement les mains à son front.

Une douleur pénétrante lui traversait le cerveau, accompagnée d'étourdissements, qui lui eussent fait perdre l'equilibre, si elle ne se fût rattrapée au panneau du lit.

Ses tempes battaient comme si ses veines allaient se rompre.

Ses yeux, qu'elle voulait ouvrir, s'emplissaient de larmes.

Une contraction la prit à la gorge. en même temps qu'à l'estomac elle éprouvait une brûlure atroce.

La vapeur répandue dans la chambre devenait plus épaisse.

La bougie laissée allumée sur un coin de la cheminée, vacillant, semblait près de s'éteindre.

L'asphyxie commençait.

La jeune fille avait encore toute sa lucidité d'esprit.

Elle se rendait parfaitement compte de la situation.

Dans quelques secondes peut-être, il serait tard pour réagir, pour lutter contre la mort.

Car à ce moment suprême, à ce terrible moment où, par son propre vouloir, elle allait s'élancer dans l'éternité, la malheureuse éprouvait une défaillance, cette terreur de l'inconnu qui fait reculer les plus braves.

Elle sentait le désir de vivre, comme jamais elle ne l'avait senti.

L'instinct de la conservation s'éveillait avec une force indomptabla.

En titubant, Jeanne marcha du côté de la fenêtre.

Elle n'avait qu'à arracher ce rideau soigneusement accroché tout à l'heure, à faire jouer l'espagnolette, à tirer un des battants,

Elle était.. elles étaient sauvées.

Elle s'arrêta à mi-chemin.

Vivre !

Pourquoi ?

Sa sœur était morte sa mère épuisée, a bout de force pour souffrir, à qui, le lendemain, elle n'aurait peut-être pas à donner un morceau de pain.

Que ferait-elle désormais sur la terre?

Tout était sombre, sinistre autour d'elle : plus noir, plus sinistre que cet au-delà qui l'épouvantait.

Oui, il fallait mourir.

Elle revint vers le lit et regarda sa mère.

La pauvre femme restait dans la même immobilité.

Elle devait, usée comme elle l'était, s'enfoncer sans révolte dans le grand sommeil.

Jeanne s'accrocha pour la seconde fois au panneau du lit. Ses oreilles bourdonnaient plus fort ; son cœur sautait dans sa poitrine par bouds désordonnés.

La compression du cerveau devenait plus stupéfiante, la respiration s'embarrassait davantage ; l'anxiété augmentait en même temps que le fer rouge qui lui brûlait la poitrine la brûlait plus atrocement.

C'était horrible.

Elle qui croyait s'endormir pour toujours, sans souffrance !

Mais l'intelligence restait nette encore.

Jeanne continuait à se poser la terrible question :

—Faut-il mourir ?

Sur la cheminée, la bougie, vacillant davantage d'instant en instant, s'éteignit. Et, dans la nuit profonde de cette pièce, calfeutrée de toutes parts, la lutte continua pour l'infortunée, lutte morale et physique, bientôt inutile.

Eût-elle voulu marcher comme tc . à l'heure vers la fenêtre, qu'elle n'y fût point parvenue.

L'asphyxie la paralysait, l'étreignait, inexorable.

Jeanne Badolle perdit connaissance.

Il était quatre heures du matin.

.........................................

L'événement tristes, depuis longtemps prévu, qui s'était dénoué ce jour là, chez les voisins, devait servir à Rosalie David de dérivatif, l'arracher momentanément à ses terribles préoccupations.

Tandis qu'elle se multipliait pour leur être utile, qu'elle guettait avec la mère, au pied du lit, le dernier soupir de Charlotte ses pensées se détournaient du drame de la veille : elle oubliait qu'elle avait assassiné.

En même temps, ses terreurs s'engourdissaient.

Quoique la paralysie dont avait été frappé M. Yveling, l'état mental dans lequel se trouvait Paul, lui assurassent pour le moment l'impunité, elle craignait une enquête qui aboutirait à des poursuites contre elle.

Revenue à un calme relatif, Rosalie, comme tous les coupables, pensait à se créer un alibi.

Cet alibi était facile à trouver.

De Paris à Asnières, la distance est courte.

Elle n'avait été absente de chez elle que de deux heures de l'après-midi à onze heures du soir.

Qui s'en était aperçu !

Personne pas même la concirge.

Hors de [illegible] lorsqu'elle était partie, cette dernière venait de se coucher lorsqu'elle était rentrée derrière M. Badolle qu'elle suivait dans l'escallier, sans que certainement il se souciât d'elle.

N'ayant point jeté son nom au passage, qui pourrait lui dire : "Vous avez passé ailleurs que chez vous cette demi-journée ?

Mme David, dont les offres de service pour la veille funèbre n'avaient point été acceptées en se retrouvant chez elle sentit revenir le cortège de frayeurs qui l'assaillaient depuis la veille.

Elle passa une nuit agitée, fiévreuse, ses rares instants de sommeil peuplés de visions plus affreuses les unes que les autres.

Le réveil était brutal, pénible, atrocement angoissant.

Elle se mettait sur son séant, la gorserrée, une sueur froide inondant tout son corps.

Et elle était plusieurs minutes à reprendre sa respiration, malade à croire qu'elle allait étouffer, qu'elle allait mourir.

A l'aube, elle se leva, s'habilla, se mit à vaquer à des soins de ménage.

Mais elle replaçait au même endroit l'objet qu'elle venait de déplacer.

Elle ne savait ce qu'ell faisait.

A un moment elle ouvrit son piano en tira quelques accords.

Elle le referma nerveusement.

Etait-elle folle. ?

Cinq heures n'avaient pas sonné, tout le monde dormait encore dans la maison.

Elle avait oublié les dames Badolle la petite morte d'à côté.

Rosalie donna un coup de démêloir à ses cheveux en désordre, passa un peu d'eau fraîche sur son visage, boutonna son peignoir et sortit pour traverser le palier et frapper à la porte en face de la sienne.

Elle n'avait pas refermé celle de son logement qu'une forte odeur de charbon la prenait aux narines.

—D'où cela vient-il ? murmura-t-elle il y a de quoi être asphyxié.

Et elle frappa précipitamment chez Mme Badolle.

Mais la cuisine ne donnait pas près du palier.

Comme on ne vint point lui ouvrir, elle frappa de nouveau, puis sonna, carillonna.

Peine perdue.

Et l'odeur la gênait, la saisissait maintenant au gosier.

Debout contre cette porte, il lui semblait qu'elle partait de là.

Elle tapa avec les deux poings, en proie à de sombres idées.

Rie

Il y avait à cet étage deux autres locataires.

Rosalie sonna chez eux.

Bientôt tout le cinquième fut en révolution.

On essaya d'ébranler la porte qui résista à tous les efforts.

Elle était fermée au verrou de sûreté et le serrurier lui-même n'arriverait à l'ouvrir qu'en opérant une pesée qui la dégagerait de ses gonds.

Le concierge avait un ciseau : on s'en servit d'abord sans succès.

Puis enfin elle craqua, s'ébranla : l'entrée était libre.

Tout le monde recula, sans respiration.

L'atmosphère de la pièce vous suffoquait, s'arrêtait immédiatement dans la poitrine.

Une femme se précipita, s'entourant la main de son mouchoir, frappant avec le poing une des vitres de la fenêtre, après avoir arraché la couverture qui la cachait.

C'était Mme David, la locataire qui avait donné l'éveil.

L'air entra par le carreau brisé, en même temps que le grand jour pénétrait dans la chambre, et que l'acide carbonique se répandait au dehors.

Alors on vit sur le lit deux femmes, l'une étendue, le visage caché dans l'oreiller, l'autre jetée au travers de la couche, sur le dos, les bras en croix.

Ses pieds touchaient le sol, ses mains étaient crispées dans les couvertures.

Les cheveux épars voilaient à demi le visage, d'abondants cheveux châtains à reflets fauves.

La première était la mère, l'autre la fille.

Quelqu'un, pour donner le plus d'issue possible aux gaz mortels qui sans doute avaient eu raison de ces deux existences, ouvrit la porte de la seconde pièce.

C'était un homme : il recula.

Il y avait un autre cadavre sur cet autre lit : la plus jeune fille vêtue de blanc sous son voile de communiante.

Quel drame cruel, que celui qui s'était passé là !

En attendant que le médecin et le commissaire de police, que l'on était allé chercher, arrivassent, on essaya de ranimer les deux femmes.

Elles restèrent froides, les lèvres violacées, les membres rigides

## IX

Henri de la Roche, ainsi qu'il l'avait télégraphié à celle qui deviendrait sa femme, s'était trouvé fortuitement appelé en Vendée, par un oncle, ou plutôt un grand-oncle paternel, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis plusieurs années.

Ce parent, un vieillard de quatre-vingts ans descendant d'un de ces compagnons de Charrette et de Catuelineau qui ne craignirent pas, pour ce qu'ils appelaient la bonne cause, de mettre leur pays à feu et à sang, était au plus mal avec son neveu, un dissipateur qui

lui avait fait payer plusieurs dettes d'honneur, et qu'il avait fini par renier comme indigne de porter le vieux nom des de la Roche.

Henri avait donc été fort surpris, en recevant la lettre, écrite de la main même du vieillard, d'une écriture un peu irrégulière, mais ferme encore, qui lui demandait de quitter sur-le-champ Paris pour accourir en Vendée.

Cette lettre, brève, donnait bien l'idée du caractère de son signataire.

Mon neveu,

"Je vais mourir, mon tour est venu.

"Peut-être en ai-je encore pour quarante-huit heures, peut-être pour huit jours ; je doute que j'aille plus loin.

"J'ai à vous parler : prenez le plus prochain train.

" Comté Hugues de la Roche."

Henri n'hésita point.

L'oncle possédait une fortune respectable, de laquelle il lui avait bien promis de ne pas lui laisser un sou.

Le jeune homme pensa ;

—Au moment de comparaître devant le Père Eternel, ce vieillard a-t-il des remords, se dit-il que ce qu'il possède revient de droit au petit fils de son frère ?..

Et, sa valise bouclée, il monta dans un fiacre qu'il fit arrêter au premier bureau de poste, d'où il lança à Rosalie le telégramme qui lui annonçait son départ.

En même temps, il en envoyait un au château de la Roche pour prévenir de son arrivée.

Tout le temps du voyage, Henri roula dans son cerveau mille projets.

Il se voyait remis à flot avec l'héritage qu'il palperait bientôt.

C'était la vie facile qui pour lui, acculé par ses créanciers, allait recommencer.

Il les désintéresserait suffisamment pour qu'ils le laissassent en repos et, tout en se réservant cette fois une poire pour la soif, il ferait fructifier, à la Bourse ou sur le turf, un capital qui lui rapporterait de belles rentes.

Sportsman ou boursier, l'un et l'autre peut-être......

A moins que la fortune de l'oncle, plus belle qu'il ne le croyait, ne lui permit de mener sur ses seuls revenus la vie à grandes guides.

Henri arriva à la Roche-sur-Yon le matin.

Une vieille berline l'attendait à la gare.

Il reconnut sur le siège le domestique qui servait à la fois de cocher et de pale-frenier, au château, depuis des temps immémoriaux, et qu'il voyait pour la première fois, neuf ans auparavant, c'est-à-dire lors du dernier séjours qu'il faisait chez son oncle.

—Bonjour, Blaise, comment cela va-t-il, là-bas ?

—Pas fort, monsieur, répondit Blaise en soulevant sa casquette.

—Enfin, rien n'est désespéré ?

—On ne sait pas.

—Mon oncle a-t-il une maladie, ou est-il simplement malade de vieillesse ?

—Monsieur le comte prétend que c'est la fin : je n'en sais pas davantage.

Et une larme roula dans l'œil du vieux serviteur, puis tomba sur sa moustache grise.

Henri, qui venait d'ouvrir la portière, demanda encore :

—Que dit le médecin ?

—En fait de médecin, M. le comte n'a vu que son notaire......Etes-vous monté, monsieur ?

—Voilà...... allez bon train, Blaise.

Blaise grommela quelques mots inintelligibles ; sa figure renfrognée se renfrogna plus encore ; il enfonça sa casquette dans sa nuque, claqua son fouet et les deux grands chevaux roux qui traînaient la berline partirent d'un trot allongé, gagnant la campagne, s'engageant dans une route bourbeuse où le véhicule cahotait, tombant d'une ornière dans l'autre.

Le trajet dura une heure et demie.

Le château apparut, perché sur une petite éminence, dominant une vaste

plaine en partie couverte de bruyères et de marécages.

L'endroit était désert, sauvage.

C'était bien là le repaire, au temps de la chouannerie, d'un chef de ces bandes fanatiques qui ne faisaienent jamais de quartier aux vaincus.

Sans style bien défini, les bâtiments dataient d'une époque assez reculée, gris, sombres, avec des tourelles qui semblaient prêtes à crouler.

Il y avait des pans de murs en ruines, où grimpaient des lianes et des ronces.

La nuit, de ces pierres rongées par le temps devaient sortir des oiseaux des ténèbres, des hiboux hululant à la lune avant de prendre à travers la campagne leur vol lourd, à la recherce des petits oiseaux endormis.

Le corps de logis du milieu était seul à peu près en bon état.

On y accédait par un double perron sur lequel ouvrait la porte d'un vestibule pavé de larges dalles.

Au premier étage se trouvait la chambre du comte, qu'éclairaient quatre hautes fenêtres, aux vitres étroites.

Ce fut là qu'entra Henri de la Roche, annoncé par un domestique.

Près de l'une des fenêtres, dans un fauteuil de chêne sculpté, se tenait le vieillard.

Habillé d'une robe de chambre, enveloppé dans une couverture, la tête couverte d'une calotte de velours, il avait un tremblement de froid.

A en juger par la longueur de jambes, étendues les pieds posés sur un coussin, par la hauteur du buste encore droit, le comte avait dû être d'une puissante stature, un de ces hommes de fer qui semblent d'un autre âge, et s'en vont comme ils sont venus, sans maladie, parce qu'il faut s'en aller, faire place à ceux qui arrivent.

On cherchait une ressemblance entre le grand-oncle et le petit-neveu.

Elle n'existait guère plus comme physionomie que comme taille.

Les traits du premier étaient énergiques, le front haut, le nez aquilin, la bouche dure : ceux du second, sans caractère, efféminés,

Peut-être pourtant dans les yeux, quoique les prunelles du vieillard fussent, même à ce moment, où sa vie s'éteignait, d'une grande vivacité, tandis que celles du jeune homme restaient sans grande expression, on eut trouvé quelque rapprochement.

Ils étaient du même bleu acier, un peu ronds sous l'orbite.

Là s'arrêtait la ressemblance matérielle.

Pour le moral, pas le plus léger point de contact.

Aussi ces deux natures étaient-elles profondément antipathiques l'une à l'autre.

Henri demeura une seconde sur le seuil de la chambre, puis s'avança sans trop de hâte, sachant la mesure qu'il fallait garder vis-à-vis de celui dont l'appréciation à son égard n'avait sans doute pas varié.

Quand il ne fut plus qu'à trois pas du fauteuil.

—Vous m'avez demandé, mon oncle; je suis accouru . ...

—Je le vois, mon neveu.....Asseyez-vous. ....le plus près possible de moi.

Et sortant sa main de dessous sa couvertnre, le comte Hugues de la Roche montra de son long doigt osseux, une chaise que son neveu approcha aussitôt de lui.

—Je veux croire, reprit ce dernier, que vous voyez votre situation beaucoup plus grave . ...

Le comte l'interrompit encore, de sa voix brève, quoique calme.

—Je vois ma situation telle qu'elle est..... Il y a deux ans que mes forces déclinent..... de mois en mois, de semaine en semaine. de jour en jour...... Je vous l'ai dit : c'est la fin .....

—Espérons que vous vous trompez..

—Trêve de banalités, je vous en prie; je ne vous ai point fait venir pour vous

en demander....Savez-vous pourquoi je vous ai appelé ?

—Pourquoi ?... . Je suppose que c'est parce que cela vous fait plaisir de me voir.

—C'est que je voulais vous faire faire connaisance avec votre cousine Huguette.

—Ma cousine Huguette ! répéta Henri d'un air sincèrement étonné.

—Mais oui

—Mon oncle..

—Approche donc, petite.

Le vieillard avait haussé le ton, en détournant légèrement la tête.

—Me voici, grand-père, répondit une voix douc.

Et il se fit à l'extrémite opposée de la chambre, du côté d'où partait la voix un remue-ménage de chaises.

Henri regarda.

Une jeune fille aux cheveux blonds, assise devant une petite table, sur laquelle elle se tenait les deux coudes appuyés, venait de se lever.

Un journal se trouvait déplié sur cette table.

Elle faisait la lecture à l'aïeul lorsque le domestique était venu prévenir celui-ci de l'arrivée d'Henri de la Roche.

L'étonnement de ce dernier approchait de la stupéfaction.

Cette jeune fille lui semblait jolie, autant qu'il pouvait en juger dans le faux jour où elle se trouvait placée.

Il n'était pas au bout de son étonnement.

Huguette—puisqu'elle s'appelait Huguette—s'avança vers le fauteuil du comte.

Henri faillit laisser échapper un geste de surprise.

“ La cousine ”— cette cousine dont il ne soupçonnait même pas l'existence—venait d'attraper deux béquilles, appuyées contre le mur, et s'en servant dextrement, arrivait près de son grand-père.

Aux pieds de celui-ci se trouvait un tabouret sur lequel elle s'assit, les béquilles posées à terre.

Et elle leva son visage vers le vieux comte de la Roche.

C'était un doux visage, fin, d'une pâleur diaphane, maladive, le réseau des veines paraissait aux tempes, une teinte violacée sous les yeux d'un bleu profond comme le bleu du ciel.

Les cheveux blonds de lin, réunis en deux nattes, pendaient plus bas que la ceinture ; il dégageaient le front, large, intelligent.

La bouche, gracieuse, souriait comme par habitude, montrant de petites dents d'enfant.

Le comte posa la main sur cette tête de vierge, son visage dur s'adoucit.

Il caressa de ses doigts tremblants les jolis cheveux soyeux.

—La voilà, mon neveu, dit-il, en regardant Henri, la voilà votre cousine Huguette.

Celui-ci eut un sourire qui était une grimace et murmura :

—Charmante !

—Va-t'en, petite, dit le vieillard en laissant glisser sa main le long de la joue de la jeune fille : je te ferai demander aussitôt que j'aurai besoin de toi.

—Eh bien à tout à l'heure, grandpère.

Elle reprit ses béquilles, et adressa à Henri un léger signe de tête, et rougissante s'en alla, très vive, plus vive que si elle n'eut point besoin de leur secours.

Les deux hommes restaient seuls.

Le comte avait fermé les paupières et ne bougeait plus.

Dormait-il !

Se recueillait-il ?

Le front plissé, la bouche serrée, Henri attendait.

Une colère sourde grondait en lui, l'étouffait.

Qu'est ce que cet avorton qu'on lui jetait dans les jambes !

Etait-ce pour lui présenter son héritière que M. de la Roche l'avait fait venir ?

Il regardait le vieillard, momifié dans ses couvertures, et son regard distillait toute la rage qu'il ressentait.

Il eût voulu ouvrir la bouche, parler, interroger.

Rien ne lui venait : puis, son gosier serré, se fut refusé à laisser passer une parole.

Il n'avait qu'à attendre.

Au bout de dix minutes environ, le comte rouvrit les yeux.

Il considéra son neveu, avec une fixité gênante.

Mais celui-ci avait reconquis assez d'empire sur lui-même pour subir cet examen.

Si les traits continuèrent à exprimer son étonnement, ils ne révélèrent pas sa colère.

—Vous avez besoin d'éclaircissement, mon neveu ! dit M. de la Roche.

— J'avoue mon oncle qu'ils me sont nécessaires.... pour comprendre.

—Je n'en doute pas....Ecoutez-moi.... et prêtez-moi une oreille attentive....J'ai la voix faible par instant....cela m'épuise de parler beaucoup.

Henri se rapprocha.

—Je vous écoute,. parlez bas, je comprendrai toujours.

—Ne m'interrompez pas, surtout.

-Non, mon oncle.

Le comte commença :

—Cela vous surprend de trouver ici, une cousine que vous ne vous attendiez pas à y trouver.... .C'est une histoire, je vais vous la raconter....Vous savez que j'avais un fils, le seul enfant que m'ait donné votre tante, morte au bout de quelques années de mariage.. Cette mort devait briser ma vie, je ne devais plus avoir de bonheur..Mon fils fut ce que vous êtes, un viveur, un débauché.

Le jeune homme esquissa un geste que le vieillard arrêta d'une parole.

--Vous m'avez dit que vous ne me couperiez pas la parole..Oui, il m'abreuva d'inquiétudes, de tristesse. Au événement le transforma que je considérais alors comme néfaste. J'ai eu tort je le confesse aujourd'hui ; il rencontra une femme intelligente, belle, honnête.. il l'aima et il en fut aimé, éperdument. Elle n'avait ni dot, ni nom, je restai inflexible et refusai mon consentement à leur mariage. Ils passèrent outre.. Ils espéraient que le temps, la naissance de leur fille m'amolliraient.. Je ne suis pas, vous le savez, de ceux qui reviennent sur une décision. Mon fils mourut sans que je l'eusse revu. C'est le remords de ma.. ..

Le vieillard s'arrêta, sa voix s'éteignant lentement dans sa gorge.

Il y eut encore un silence.

Henri de la Roche sentait revenir sa fureur sourdre de tout à l'heure.

C'était bien l'héritière, cette bancroche, qui se tenait un instant auparavant assise aux pieds du vieillard.

Alors, que faisait-il ici, lui ? Rongeant son frein, il attendit la fin de l'histoire.

Elle était ce qu'il prévoyait qu'elle serait, dès le préambule.

La jeune femme éleva de son travail sans recourir à l'aïeule inflexible, sa fille Huguette— du nom de celui-ci.

Puis, un jour,la maladie la terrasse elle aussi se sentit frappée à mort.

Elle écrivit alors au comte, lui léguant l'enfant de son fils.

Quand M. de la Roche, que l'appel suprême de cette mère, fière et digne, tant qu'elle s'était sentie l'énergie de lutter, devait enfin émouvoir, arriva de Paris dans l'étroit logement où elle avait enduré tant de misères, la pauvre femme venait de rendre le dernier soupir.

On lui montra la petite fille.

Elle ressemblait d'une manière frappante à son père.

C'était bien le visage de celui-ci enfant.

Il ne pouvait la renier.

En même temps que la voix du sang s'élevait, haute, puissante, réveillant en lui cette libre paternelle qu'il croyait morte, il ressentait un étrange sentiment, fait de pitié et de mépris pour ce frêle rejeton d'une souche finie, rameau

poussé sur un arbre mort.

Il avait été, lui, le dernier homme digne de ce nom, de la lignée des de la Roche.

Son fils, délicat comme sa mère, épuisé par les excès d'une jeunesse orageuse, ne pouvait maintenir la race.

Du côté de son petit-neveu, à présent l'heritier du nom, la situation serait à peu près la même.

Henri de la Roche lui paraissait—à lui, robuste vieillard—malingre, chétif, avec des dispositions à mener la vie brûlée, qui le conduirait là où les excès avaient conduit Gontran de la Roche, son propre fils.

C'était pour lui tout ce qui restait, cette petite-fille qu'une coxalgie clouait dans une voiture de malade.

Qu'allait-il faire de cette pauvre mignonne ?

Le comte s'informa, consulta plusieurs sommités médicales.

On lui indiqua sur une plage de l'Océan une sorte de maison de santé dirigée par un médecin où on élevait les enfants chétifs.

Il s'assura que les petits pensionnaires s'y trouvaient comme en famille, y rencontraient tout le confort possible, et y plaça Huguette.

Où serait-elle mieux ¿

Pourrait-il la faire soigner, en Vendée, dans son vieux donjon bran... comme on la soignerait ici ?

L'enfant devait rester là six années, durant lesquelles tout le monde ignora comme on l'avait toujours ignoré, que le comte de la Roche avait une petite-fille.

Deux fois l'an, le vieillard allait la voir et il se faisait donner tous les quinze jours de ses nouvelles.

La guérison pour Huguette n'était pas à espérer.

L'état général allait en s'améliorant.

Le moment critique de la formation passa sans trop d'encombre : relativement la jeune fille se portait bien.

Mais elle marcherait toujours avec des béquilles, elle serait toujours une infirme.

Quand elle eut quinze ans—il y en avait trois de cela—le grand père la fit venir auprès de lui.

Les larges escaliers, les corridors sombres du château, les vastes pièces aux fenêtres hautes, retentirent d'éclats de voix et de rires joyeux.

Gaie, rieuse, autant qu'aimante et bonne, n'ayant point encore été placée dans un milieu où elle eût pu souffrir de son infirmité, conservant toutes les naïvetés de l'enfance, Huguette devait vite se faire chérir par le vieillard hautain qui jadis se montrait sans pitié.

Elle avait été la joie de ses dernières années, le rayon de soleil qui n'arrivant qu'au déclin de la vie, fait qu'on le trouve plus beau.

Aussi, lorsque M. de la Roche sentit ses forces baisser, l'abandonner, chaque jour ; lorsqu'il se sentit marcher vers la tombe, éprouva-t-il, lui, le stoïque, que la mort n'épouvantait point, une tristesse, une angoisse.

Que deviendrait Huguette lorsqu'il serait parti

La marier !

Il y pensa.

On ne l'épouserait que pour sa fortune—si toutefois l'épouseur se rencontrait — car la jeune fille allait devenir une héritière.

Il n'était pas admissible qu'on pût prendre pour elle-même, si jolie qu'elle fût de visage, et quelles que fussent ses qualités, une malheureuse fille destinée à marcher toute sa vie avec des béquilles.

Il en est tant de bien faites que l'on n'épouse que pour leur argent.

Celui qui demanderait la main d'Huguette ne verrait certainement dans sa femme qu'une bailleuse de fonds.

Si encore il était honnête, s'il ne devait pas la rendre malheureuse !

Pourtant, point d'autre parti à prendre que de lui chercher un protecteur légal.

Le comte Hugues de la Roche vivait isolé du monde, dans le château de ses pères.

Comme relations, il n'avait conservé que deux ou trois vieux amis.

Il s'adressa à eux, leur demandant de l'aider d'essayer de trouver à sa petite fille quelque brave garçon à qui il pourrait la confier sans crainte.

Le brave garçon ne se trouva point.

On conseilla au comte de renoncer à son idée.

La jeune fille serait beaucoup plus heureuse célibataire, libre, qu'en puissance de mari.

Mais le comte était entêté.

C'était devenu chez lui une idée fixe, une marotte : marier Huguette.

D'autres, plus disgraciées, n'avaient-elles point trouvé des épouseurs !

Il ne mourrait tranquille que s'il en dénichait un pour elle.

Le temps passait, les jours, les semaines, les mois,

Son sang se glaçait lentement dans ses veines : la fin approchait.

Il se souvint du petit-fils de son frère.

Et l'idée fixe de nouveau le hanta.

Il s'adressa à des tiers pour savoir quelle vie menait le jeune homme depuis plusieurs années qu'il n'avait plus entendu parler de lui.

On lui répondit qu'Henri semblait s'être rangé.

Entré au Ministère de la Marine, il y remplissait, à la satisfaction de ses chefs ses fonctions.

La résolution du vieillard fut bientôt prise.

Ce fut cette résolution qui dicta sa lettre à son neveu.

Maintenant, tous deux se regardaient le comte penché légèrement en avant, le coude appuyé sur le bras du fauteuil Henri adossé à sa chaise, les jambes croisées, en apparence aussi impassible que celui-ci.

—Donc, reprit M. de la Roche, qui venait de causer, sans que le jeune homme essayât de l'interrompre, — décidé à marier ma petite-fille, j'ai pensé à vous, mon neveu.

—A moi ! fit Henri ; c'est impossible mon cher oncle.

—Pourquoi est-ce impossible !..Vous n'avez pas, que je sache, convolé en justes noces ?

—Je suis toujours célibataire.

Eh bien ! alors !

—Huguette est ma cousine.. Vous savez ce que donnent les mariages consanguins !

—Votre cousinage ne me paraît pas assez rapproché pour présenter les inconvénients dont vous parlez.

—Sans doute, s'il ne fallait pas compter avec l'état de santé de votre petite fille.

—Ma petite-fille n'est pas, à cette heure, plus délicate que tant d'autres jeunes personnes qu'on marie. J'ai là dessus l'avis des médecins.. Huguette se trouve parfaitement en état d'être épousée : la coxalgie dont elle a souffert lui a raccourci une jambe de façon à l'empêcher de marcher sans aide, voilà tout... Son organisme n'a pas été atteint.. Elle ne sera jamais un colosse, mais elle est très capable de supporter les fatigues du mariage.

—Vous comptez sans la maternité.

—Mais, mon oncle !

—Mon neveu, Huguette est mon héritière..Ma fortune s'élève à quinze cent vingt-quatre mille francs..C'est joli, vous ne me saviez pas aussi riche ?

—Non, fit Henri sans barguiner, je vous croyais sept ou huit cent mille francs au maximum.

—J'ai thésaurisé pour ma petite fille, et j'ai fait quelques opérations avantageuses....Voulez-vous être son mari, vous vivrez de vos rentes, c'est je crois la profession qui vous convient le mieux.

—N'est-ce pas la plus belle des professions ? fit le jeune homme en inclinant la tête.

—Vous n'êtes pas une mauvaise nature, poursuivit le vieillard, toujours imperturbable, vous aviez même des

qualités, que vous devez avoir encore.. Je pense que vous voilà blasé sur les jouissances qui vous ont fait jeter aux quatre vents votre patrimoine et que vous ne demandez qu'à mener une existence rangée.

—Ne l'ai-je pas prouvé ? fit Henri, chez qui se faisait une brusque évolution d'idées : du jour où il a fallu que je travaille, j'ai travaillé.... Du jour où je me déciderai à rompre avec le célibat, je serai un mari duquel je ne suppose pas que puisse se plaindre une femme.

—Je veux le croire. Il a pu se rencontrer dans notre famille des viveurs, des dissipateurs, mais le cœur n'a jamais fait défaut. Puis, vous êtes le dernier du nom, vous ne voudriez pas, maintenant que l'effervescence de la première jeunesse est passée, de traîner ce nom dans la boue ; Elle vous rendra en bonheur ce que vous aurez pu lui sacrifier. Henri de la Roche, me jurez-vous sur la tombe de vos ancêtres, qui sont les miens, de rendre votre femme heureuse !

Le vieillard s'était redressé.

Il s'était mis debout sur ses jambes flageolantes.

Il dominait son neveu du geste et de la voix.

—Ne faites pas de serment sans bien réfléchir à son importance, reprit-il ; ne jurez point sur des cercueils pour trahir ensuite votre parole : car vos ancêtres resteraient-ils insensibles dans leur tombe, que je m'en lèverais, moi, pour vous châtier.

Le comte Hugues de la Roche se redressait encore.

Il ne tremblait plus sur ses jambes : sa haute taille semblait plus haute: ses yeux où brillait une flamme latente, étaient plus fulgurants.

Il sentait ses paupières battre, ses yeux incapables de soutenir l'éclat de ces yeux.

L'énergie du comte n'était que factice, elle tomba d'un seul coup.

Ses jambes flageolèrent, et si le jeune homme ne l'eût soutenu, il eût perdu l'équilibre.

Celui-ci l'aida à se rasseoir dans son fauteuil, où il resta dix minutes.

En attendant qu'il reprit l'usage de la parole, son neveux réfléchissait et trouvait la situation de plus en plus acceptable.

Sa femme le gênerait peu.

Bien petite la place que tiendrait auprès de lui cette pauvre disgraciée.

Certes, il ne la rendrait pas malheureuse.

Ils vivraient en frère et sœur sur un pied de bonne amitié.

Huguette n'en demanderait pas davantage, c'était certain.

M. de la Roche sortait insensiblement de son inertie.

Ses prunelles reprirent leur éclat de fièvre, ses lèvres remuèrent.

Il parla de nouveau.

Henri dut se pencher sur lui et prêter l'oreille pour entendre.

La voix du viellard était devenue très faible haletante.

—Eh bien, ce serment ?.. Etes-vous décidé à le faire.. à le tenir ?

—Certes, mon oncle.. Cependant je demande le temps de la réflexion.. Je veux bien peser les devoirs qui m'incombent, avant de les prendre à ma charge.

—Et combien de temps vous faut-il ? Je n'en ai guère, moi, à vivre.

—Donnez-moi seulement une journée.. jusqu'à demain.

—Soit..Mais pesez bien les choses. Vous ne demandez point comment je marierai Huguetre.. Sous quel régime ?

Les sourcils d'Henri eurent un froncement rapide.

—Sous celui de la communauté, je suppose, mon oncle !

—Oh ! certainement non, mon neveu sous le régime dotal.

Il pâlit.

—Je suppose que vous n'y voyez pas d'inconvénient, reprit le comte, qui recouvrait sa vigueur fébrile.

J'y vois ce que tout homme verrait à ma place. Le mariage accompli sous le régime dotal est une injure faite au mari.

—Sauvegarder les intérêts de la femme est pourtant une chose toute naturelle. . Il y a des circonstances où, contre la volonté du mari, ils se trouveraient en danger, si la loi n'était là pour les protéger. . Je ne veux point que la fortune que je laisse à ma petite.fille soit sujette à ces variations dangereuses. . . Je ne veux pas qu'Huguette puisse se trouver dans la gêne un jour. . qui sait, dans la misere !

—Si vous n'avez pas confiance en moi il ne faut pas me la donner.

—J'ai confiance en vous en tant que mari, c'est-à-dire que je crois que vous serez bon pour elle. . . Comme administrateur, c'est autre cho-e. . Vous n'êtes pas capable de gérer une fortune. . Vous n'avez pas pour cela assez le plomb dans la tête.

— J'ai fait des progrès, mon oncle.... je vous assure que je suis aujourd'hui. .

—Ne discutons pas...J'entends encore une fois sauvegarder la fortune de ma petite-fille. . Vous pouvez en dépenser les rentes, mais il vous sera interdit de toucher au capital.

—Si cette décision est irrévocable, ne songez pas à moi. . jamais je ne me marierai dans de pareilles conditions.

—Vous avez donc l'intention d'écormer immédiatement la dot de votre femme !

—Aucunement. . Je considère, je le répète, un pareil contrat comme insultant pour l'amour-propre du mari.

—Mon cher neveu, rien ne me fera démordre de ma résolution. . Si je vis assez longtemps ponr marier Huguette, ce qui n'est pas probable, je ferai dresser ce contrat de telle façon que je l'entendrai. .Si je meurs avant qu'elle le soit, son suteur, le baron de Livray, un vieil ami, un autre moi-même, la mariera comme je l'aurais fait. Ainsi donc, réfléchissez. . Vous êtes ici chez vous... Allez, venez comme vous l'entendrez ; restez, partez, à votre guise. Mais dites-moi, le plus vite possible : oui ou non.

Le vieillard fit un geste qui indiquait que l'audience était terminée.

En même temps, il étendait la main vers le cordon d'une sonnette tombant à sa portée, le long de la muraille, et le tirait d'un coup sec. . .

Henri se leva au moment où un domestique entrait.

Le jeune homme s'inclina devant son grand-oncle et sortit lentement, sans une parole

M. de la Roche le suivit du regard, de ce regard brillant, fixe, pénible à supporter.

Et il ne vit pas, l'aieul, s'entr'ouvrir l'avenir, sa main n'écarta pas le voile qui le lui dérobait.

Il ne vint pas au vieillard imbu de son idée et qui dans cette union de sa petite-fille et du dernier des de la Roche voyait, en outre de l'avenir de celle-là assuré, le nom sauvé des compromissions qui pourraient le salir un jour, il ne vint pas au comte Hugues de la Roche la crainte que ce mariage, qu'il aurait fait, n'amenât des résultats absolument opposés à ceux sur lesquels il comptait.

Dans son cerveau que l'anesthésie de la vieillesse paralysait assez pour n'y pouvoir laisser place à un raisonnement dont la puissance eût combattu ses déductions, la lumière n'éclata pas.

Il vit disparaître le jeune homme sans une arrière-pensée, très calme au contraire, sûr que celui-ci arriverait à ce qu'il voulait.

Comme il longeait le large couloir aux dalles sonores qui menait à l'escalier conduisant à son appartement, Henri entendit dans le même escalier un bruit qui le fit tressaillir. C'etaient les béquilles d'Huguette, frappant sur les marches de pierre.

La jeune fille, venant du rez-de-chaussée, franchissait les dégrés avec une agilité qui tenait du prodige.

Elle atteignit le palier du premier

étage comme le jeune homme y arrivait.

—Mon cousin ! exclama-t-elle soudain toute rouge encore, fixant sur lui ses beaux yeux bleus humides.

—Oui, petite cousine, c'est moi..

—Vous quittez grand-père ?

—Je le quitte à l'instant.

—Alors, je puis retourner près de lui.

—Je ne sais s'il fallait que vous attendiez ma sortie pour le faire ?

—Je le crois, puisqu'il m'a renvoyée dès que vous êtes entré.

Et le domestique que M. de la Roche avait sonné un instant auparavant paraissait au bout du couloir ;

—Voilà Jérôme qui je suis sûre a l'ordre de m'appeller. Au revoir, mon cousin.

—Au revoir, petite cousine !

Henri la regardait s'éloigner, toujours vive, légére, avec des allures d'oiseau sautant de branche en branche.

—Que c'est dommage ; murmura-t-il ; elle a vraiment une jolie tête !

Et rêveur, il monta l'escalier qui conduisait au second étage du château.

Une demi-heure plus tard, on sonnait la cloche du déjeuner.

Henri se trouva seul vis-à-vis d'Huguette, dans la salle à manger lambrissée, en chêne, avec de très anciens bahuts, chargés de vieilles faïences, une cheminée immense dans laquelle, malgré le soleil du dehors, on avait jeté un fagot qui pétillait, lançant de grandes flammes claires sous le manteau avancé.

Huguette resta toute rose tout le temps du repas.

Embarrassée d'abord puis bientôt mise à l'aise par son cousin, elle s'anima, babilla comme une petite fille qui possède, pourtant la raison d'une femme.

Oui, c'était bien un mélange de l'enfant et de la femme que cette créature blonde et fragile, dont les premières années s'étaient passées dans l'immobilité douloureuse des appareils qui paralysent sans redresser, étiolent plus que le mal lui-même.

De bonne heure, elle avait eu de ces pensées graves qui mûrissent, sans pour cela détruire la candeur et la naiveté.

Elle sembla à Henri de la Roche, blasé et aussi sceptique presque à l'égard des jeunes filles qu'à l'égard des femmes, le type idéal de la vierge qu'aucune impureté n'a jamais effleurée.

Le vieillard l'avait dit et son amour d'aïeul ne l'égarait point.

Huguette devait être un ange de douceur, en même temps qu'elle devait posséder une vive intelligence.

Et mentalement, il se répétait :

—Est ce dommage !..est-ce dommage qu'elle ne soit qu'une infirme!

Après le déjeuner, Huguette remonta près du grand-père, sans qu'Henri osât l'y suivre, le comte aimant rester seul avec sa petite-fille, à certaines heures de la journée.

Ils se retrouvèrent dans le parc vers les quatre heures de l'après-midi.

En se promenant, ils causèrent.

La jeune fille voulut qu'il lui parlât de Paris.

Elle y avait passé sa petite enfance, et s'en souvenait comme d'une ville où il y a beaucoup de monde dans les rues, beaucoup de voitures, et où les maisons sont très hautes.

Elle préférait, elle, la campagne, la liberté des champs, le grand air et le grand soleil.

—Mais si vous vous mariez et que votre mari vous amène à Paris ? hasarda son cousin.

—J'ai du cœur.. Seulement....

Seulement ?

—Je ne me marierai probablement pas.

—Pourquoi donc ne vous marieriez-vous pas, Huguette ?

—Est-ce que je suis comme une autre ? Regardez-moi

—Je vous vois très jolie, avec de beaux cheveux, de beaux, yeux une bouche mignonne....

—Oui, de figure, peut-être suis-je comme tout le monde.. Mais de corps.. Aussi, je le répète à grand-père, chaque

fois qu'il me parle d'un mari : personne ne voudra de moi .....

—Mais si, petite cousine, quelqu'un voudra de vous, soyez-en sûre...Et comme vous l'aimerez bien ce quelqu'un vous rendra heureuse.

Huguette ne répondit pas.

Elle regarda Henri qui fixa ses yeux sur les siens.

Et elle rougit encore, très fort, cette fois en se détournant.

—Elle sait à quoi s'en tenir sur les projets de son grand-père, pensa le jeune homme.

Ils regagnèrent le château, lentement continuant a causer, mais de choses indifférentes, comme ils avaient fait pendant le déjeuner.

Les deux jeunes gens se séparèrent sur le palier du premier étage, la où ils s'étaient rencontrés le matin, l'un remontant encore chez lui, l'autre retournant à son poste, dans la chambre du vieillard

Ils ne devaient point se retrouver en tête à tête ce soir-là.

Huguette dinait près de son grand-père.

Henri fut servi seul à manger. Il lui fut permis, vers les huit heures d'entrer pour souhaiter le bonsoir à M. de la Roche

Il ne resta pas plus d'un quart d'heure auprès du comte.

En sortant de sa chambre, il s'enfonça un cigare aux lèvres, dans le parc

La nuit était belle, un ciel constellé d'étoiles avec une lune qui se levait au-dessus des grands arbres.

L'air était frais, imprégné d'acres senteurs de verdure.

Il faisait bon respirer, après cette journée de mai, presque aussi chaude qu'une journée de juin.

Tantôt le jeune homme allait d'un pas lent. mesuré.

Tantôt il marchait vite, soulevant son chapeau et exposant son front au vent qui passait.

Il avait jeté son cigare, pour en rallumer un autre, qu'il jeta avec le même geste brusque, à peine quelques bouffées tirées.

Après être allé tout droit devant lui il rebroussa chemin, et également en droite ligne, il revint vers le château.

Les bâtiments se dressaient juste en face de lui Trois fenêtres de la facade seulement étaient éclairées, celles de la chambre du comte.

Et l'on voyait derrière les vitres étroites de l'une d'elles, sur laquelle les tentures n'avaient pas été refermées, se dessiner d'intervalle en intervalle, une tête de femme qui se baissait et se relevait comme si elle eût été penchée sur un ouvrage ou sur un livre.

Huguette travaillait à quelque tapisserie ou faisait la lecture à haute voix.

Soudain, Henri, qui devait longer un bout du mur pour regagner ensuite la grande allée, vit se dresser à quelques pas en avant une ombre sem[illegible] tir de terre.

Hé ! là ! fit-il, qui est [illegible]

L'ombre ne bougea point

Il arriva dessus, et reconnut un [illegible] pâtre, qu'il avait vu dans l'après-midi conduisant un troupeau de chèvres à travers la prairie.

Pourquoi es-tu ici, mon ami, à une heure pareille ! demanda-t-il.

J'étais étendu dans l'herbe, je me reposais.. il fait bon ce soir, fit le paysan avec un rire un peu bête, quoique l'expression de sa physionomie, la vivacité de son regard, dénonçassent une certaine dose d'intelligence naturelle

Singulier endroit ! fit Henri en haussant les épaules

Et il passa outre, continuant son chemin sans se retourner.

L'autre, tranquillement, s'allongea de nouveau à terre.

Il avait un coude enfoncé dans le gazon, la tête soulevée, le menton dans la main

Il regardait la fenêtre qu'avait regardée le futur comte de la Roche, où le profil d'Huguette apparaissait derrière les vitres éclairées.

Quand, sur cette fenêtre, retomba le

lourd rideau qui la voilait pour la nuit le pâtre se releva escalada le mur et disparut de l'autre côté.

A ce moment, Henri pénétrait dans sa chambre, au second étage du château.

Cette chambre était situé eau bout de l'aile droite des bâtiments, dans une des tourelles qui la surmontaient.

On y jouissait d'un point de vue très étendu, par les beaux temps.

Par ce soir de clair de lune, la vallée s'étalait, singulièrement agrandie, baignée de clartés mystérieuses traversées d'ombres fantastiques.

Les oiseaux de nuit, au vol lourd, et au cri guttural, sortaient des vieilles pierres des murailles et commençaient leur chasse.

Le jeune homme regardait ce panorama étrange, fait de ténèbres et de lumiére, droit devant sa fenêbre ouverte, les bras croisés, les prunelles fixes.

Le cri guttural d'un hibou le fit tressaillir.

Il ferma la fenêtre, et marchant du côté de son lit, il murmura :

—Le sort en est jeté, j'aurai quatre vingt mille francs de rentes.

X

Lorsque M. et Mme de Labatièrt, au fait du drame dont leur malheureuse fille avait été la victime, arrivèrent à Asnières, fous de désespoir, Régine n'avait pas rendu le dernier soupir.

Ils la trouvèrent couchée dans le lit nuptial, ou les draps et les oreillers maculés de sang avaient été changés, aussi blanche que la batiste dans laquelle sa tête s'enfonçait, avec une respiration si faible qu'il fallait coller l'oreille contre sa bouche pour la saisir.

La pauvre mère n'eut que la force de baiser son enfant au front.

Titubante, elle sortit de la chambre, et, une fois dans la pièce voisine, se laissa aller à une épouvantable crise de sanglots, suivie d'une complète prostration.

—Rosalie David n'est.ce-pas vous qui en avez été l'instigatrice ?

Le visage de Rosalie David exprima une surprise profonde

—Moi monsieur le juge !.. Et comment pourrais-je l'avoir été .?

— Où avez-vous passé la journée du 28 avril date du mariage de M. Yveling et de Mlle Labatière ?

— Chez moi.

-- Vous n'avez pas bougé de votre domicile !

— Je suis descendue le matin pour mes provisions et je ne suis pas ressortie.

— Qui me donnera la preuve de ce que vous avancez ?

-- Qui ? je n'en sais rien...Mais je ne crois pas qu'on fasse celle du contraire.

— C'est bien... l'enquête nous apprendra jusqu'à quel point on doit ajouter foi à vos paroles...

Pourquoi n'aviez-vous donné, en sortant de l'hôpital Beaujon, votre adresse à personne !... Pourquoi vous êtes-vous cachée.!

Pour la première fois, Rosalie eut un mouvement de révolte.:

—Et à qui aurais-je laissé mon adresse ?.... Oui certes je me suis cachée ..... Eaillait-il me donner en spectacle à des indifférents ou ennuyer de ma douleur les amies qui m'avaient connue heureuse !

Le magistrat feignit de consulter quelques paperasses.

Et, relevant brusquement la tête :

—Laissez-moi votre adresse actuelle, et tenez-vous à la disposition de la justice.

—Je m'y tiens dès aujourd'hui, répondit Mme David, en écrivant le nom de sa rue et son numéro sur le papier qu'on lui montrait.

Puis, avant de s'en aller, le juge ayant frappé sur un timbre et l'huissier paraissant pour la reconduire :

—Je vous en prie, monsieur, prenez en pitié mes angoisses..J'ai conservé pour Paul Yveling une affection sincère

..Est-il bien dans l'état où on le dit ?..

Les médecins chargés d'examiner peuvent seuls répondre à votre question et ils ne l'ont pas encore fait.

Le ton était bref, sec.

Rosalie s'inclina et suivit l'huissier de service.

Dans la rue elle respira à pleins poumons.

Car, pour ne pas se troubler devant cet homme froid, tranchant, dont chaque question portait, il lui avait fallu un effort inouï de volonté.

Elle étouffait dans ce cabinet sévère sombre en tête à tête avec lui.

Il lui semblait, à maintes reprises, qu'elle allait défaillir.

Oh ; que c'était bon le grand jour, l'air, le soleil.

Et dire que, si un soupçon réel eût effleuré l'esprit du magistrat, si un indice l'eût mis sur la bonne piste, au lieu de respirer cet air tiède, de regarder ce beau soleil, de passer libre dans la rue, elle n'eût quitté son cabinet, après l'interrogatoire, que pour marcher entre deux gardes, le long de ces couloirs obcurs du Palais de Justice, qui le connaissait de réputation, jusqu'à la cellule où on l'eût enfermée prisonnière.

Oh ! certes, si on l'attaquait ouvertement elle se défendrait.

Mais qui l'attaquerait ?

Personne ne l'avait vue.

Soudain son cœur cessa de battre : un frisson lui glissa entre les deux épaules.

Et M. Yveling ?.. l'oncle Yveling !

Complètement paralysé, aussi incapable de proférer une parole que de faire un signe, il n'était pas pour le moment à craindre.

Mais que sa langue se déliât, qu'il arrivât seulement à prononcer un nom, le sien.. elle était perdue !

C'était là le danger.

Heureusement, à cet âge, la paralysie n'est guère curable.

De plus, elle affecte généralement le cerveau comme les membres.

Chez M. Yveling. il n'avait pas dû résister à la violence de l'attaque.

Le pauvre homme, sans doute ne se souvenait de rien.

En ce qui concernait ses sentiments vis-à-vis de son ancien ami, Rosalie n'arrivait pas à s'en rendre un compte bien exact.

Dans son cœur, la haine avait succédé à l'amour.

Et sa haine était profonde, comme avait été son amour.

Pourtant, devant les résultats de son œuvre sanglante, l'arrestation de Paul, accusé de meurtre, sa folie, elle l'avait senti tressaillir, ce cœur qu'elle croyait mort, insensible à toute autre impression qu'au ressentiment.

L'horreur de son action l'avait saisie, plus grande.

Elle en envisageait avec stupeur les conséquences dans l'avenir.

Paul en cour d'assises, jugé, condamné peut-être, envoyé au bagne.

Ou bien, à jamais privé de la faculté qui permet à l'homme de raisonner et de se diriger, enfermé dans une maison de fous.

Entre ces deux alternatives, elle eût choisi la dernière pour lui.... et pour elle.

Il ne sont pas à plaindre, les insensés qui vivent dans un rêve, en dehors des cruautés de l'existence.

Ils ne sont pas à plaindre, ceux qui ne pensent plus, puisque penser c'est souffrir.

Avant que son intelligence s'effondrât Paul avait passé par des heures terribles.

C'était le châtiment.

Il n'avait même plus, à présent, le souvenir de l'effrayant tableau qui lui montrait sur le lit, un poignard planté entre les épaules, Régine ensanglantée.

Cette folie, cette perte de mémoire, était pour elle encore une sécurité.

Paul, revenant à la raison, se souvenant, l'accuserait.

Fatalement elle succomberait dans la lutte.

Aussi était-ce avec angoisse qu'elle

ouvrait chaque matin les journaux.

Elle ne respirait que lorsqu'elle y avait vu que le "meurtrier se trouvait toujours dans le même état".

Rosalie subirait cette torture quotidienne jusqu'à ce que les médecins légistes se fussent prononcés.

Pendant un quart d'heure elle marcha, en proie à cette agitation qui faisait vibrer tout ses nerfs, la surexcitait à la faire souffrir.

Rosalie s'était présentée à dix heures et demie dans le cabinet du juge d'instruction.

Midi allait sonner bientôt.

La jeune femme n'avait rien pris le matin avant de partir de chez elle.

Elle se sentit une défaillance et entra dans un petit restaurant, où elle se fit servir à déjeuner.

Quand elle eut mangé, ses forces revenues et le calme aussi, elle se souvint qu'elle devait être cet après-midi même à deux heures à l'hôpital Lariboisière, où elle allait prendre Jeanne Badolle, la malheureure fille, à qui elle avait sauvé la vie, en faisant enfoncer la porte par laquelle s'échappait l'acide carbonique dont l'odeur la saisissait aux narines, dès sa sortie sur le palier.

Le médecin appelé alors. voyant que la jeune fille respirait encore, après les premiers secours donnés, la faisait emporter à l'hospice.

Pour la mère, tous les soins devenaient inutiles. La mort était arrivée au bout d'une heure à peine d'asphyxie.

Ce fut uue révolution dans le quartier, que cette fin poignante.

Nombre de voisins suivirent les cercueils de Mme Badolle et de sa plus jeune fille.

La concierge de la maison où les couturières habitaient depuis longtemps, estimées de leur entourage, avait fait une collecte destinée à parer aux frais de l'enterremeut, et à l'achat d'un terrain provisoire.

Au moins si Jeanne revenait à la vie, si on la sauvait elle ne chercherait pas en vain au cimetière le coin où reposaient sa mère et sa soeur.

Tous les locataires s'intéressaient à la pauvre fille et tous donnèrent leur offrande.

Mme David en sortant du restaurant monta en omnibus et arriva à l'heure dite à la porte de l'hospice

Jeanne parut, pâle maigre, le buste courbé, l'œil morne.

La bouche s'entr'ouvrit comme pour esquisser un sourire, lorsqu'elle se trouva en présence de la maîtresse de piano

Mais le sourire n'y parut point.

Les lèvres restèrent rigides.

—Merci.

—Appuyez-vous sur moi, lui dit la jeune femme ; vous devez être bien faible.

— Oui. . bien faible.

Et elle passa son bras sous celui de Mme David.

Elles firent vingt pas dans la rue ; cette dernière arrêta un fiacre, y fit monter sa cempagne. prit place à côté d'elle et donna leur adresse au cocher, rue Richer.

Elles échangèrent seulement quelques paroles pendant le trajet-

Jeanne ne répondait guère que par monosyllables aux questions de Mme David sur sa santé.

Un poids l'oppressait, plus lourd à mesure que la voiture roulait se rapproprochant du but de la course.

La jeune fille avait saisi la main de sa compagne et la serrait nerveusement.

—Du courage ! disait celle-ci ; du courage, ma pauvre petite !

Le fiacre s'arrêta.

Les deux femmes descendirent, Mme David la première·

Elle paya le cocher, entraîna Mlle Badolle et passa avec elle devant la loge.

La concierge leur fit un simple signe de tête.

Il avait été convenu qu'on laisserait monter la jeune fille sans l'arrêter.

Une parole de bienvenue ne ferait qu'accroître en ce moment l'émotion qu'elle devait éprouver.

Qu'ils semblèrent à Jeanne Badolle durs à gravir ces cinq étages.

Non que ses forces physiques lui fissent défaut.

La jeune fille avait été huit jours très malade.

Puis le mieux était venu, les derniers malaises avaient disparu.

Elle s'était recrochée à la vie, avec l'âpreté de ceux qui ont vu de près la mort et qui en ont gardé l'épouvante.

Oui, Jeanne voulait vivre quoique son existence fut désormais sans but sans espérance.

Elle voulait vivre par pur instinct, par besoin de respirer, de regarder la lumière, d'aller, de venir, de voir s'agiter autour d'elle ceux qui, comme elle, étaient avides de ciel bleu et de soleil.

Puis, elle n'était pas tout à fait seule au monde.

Elle se savait entourée de sympathie, et elle possédait une amitié qui l'aiderait à surmonter les désespoirs qui viendraient encore l'envahir.

—Vous ne pouvez rentrer dans votre triste logis, lui avait dit Mme David, à une des visites qu'elle lui avait faites : non seulement à cause des poignants souvenirs qui vous y attendent, mais parce que, pour vous seule, l'appartement est trop coûteux. Il y a une chambre libre sur le palier ; voulez-vous que j'y fasse transporter vos quelques meubles, que je vous l'installe pour le jour où vous sortirez d'ici ?... Nous vivrons l'une avec l'autre, nous prendrons nos repas en commun.. ainsi, vous ne serez pas seule, livrée à vos pensées..

Jeanne à cette proposition, avait eu une effusion de reconnaissance.

Et dès ce jour même, Rosalie s'était occupée de l'installation de la jeune fille, dans la pièce dont elle lui parlait.

De suite, on mit à louer l'appartement des dames Badolle, et comme dans ce quartier central, les petits logements sont rares, il se trouva pris au bout de quelques jours.

Donc Jeanne allait passer sans la franchir, devant cette porte que tant de fois elle avait ouverte pour rentrer chez elle, se retrouver entre sa mère et sa sœur.

C'est ainsi la vie.

C'est ainsi, hélas ! tout passe, tout se brise.

Tout ce qui a été joie, tendresse, bonheur, s'éteint, s'évanouit s'envole !..

Et le passé ne revient pas.. Jamais, jamais ! jamais !

Quand elle la frôla, cette porte, une défaillance saisit la pauvre fille.

Elle s'adossa au mur une main sur son cœur et ferma les yeux.

Elle revoya au-delà dans la seconde de pièce la petite sœur couchée tout en blanc sur son lit puis la scène entre elle et sa mère la scène suprême la chère femme s'étendant sur la couche sans une appréhension, sans une revolte, calme les traits reposés comme soulagée plutôt heureuse d'en finir.

Et le réchaud tiré au milieu de la chambre, toutes les issues bouchées, panneau supérieur de la porte une fente suffisante pour laisser échapper quelques gaz délétères existait, — et les premières oppressions les bourdonnements d'oreilles, les effrayantes douleurs de tête. la lutte contre l'étouffement, contre la mort qui venait ...

Elle porta ses mains à son visage, murmura dans son sanglot sourd :

—Maman.. Charlotte.. Oh ! mon Dieu ! oh ! mon Dieu !

Rosalie la prit par le bras, l'entraîna doucement.

Elle la fit d'abord entrer chez elle, lui avança une chaise, la débarrassa de son chapeau. Puis elle demeura quelques instants devant elle, à la contempler.

—Pauvre fille ! se disait-elle, pauvre infortunée !.. tu as souffert autant que j'ai pu souffrir.. mais pas plus.. oh ! non ?.. Et toi, tu peux pleurer, crier, te lamenter, tu trouveras des amis pour te consoler.. Tandis que moi.. moi..

je dois tout garder.. garder mon secret......

Et tout haut, d'une voix si pleine de pitié, qu'elle arrêta les larmes de Jeanne, qu'elle apaisa la crise effrayante qui la secouait.

—Ma pauvre enfant, je n'essaierai point de vous consoler.. Je vous dis seulement que vous avez en moi .une amie vous n'êtes point seule au monde vous pouvez vous fier à quelqu'un..Oui je suis votre amie.. comptez sur moi.

La jeune fille la regarda longuement comme si elle voulait lire en elle

Puis, elle lui tendit sa main amaigrie qui tremblait.

—Merci, balbutia-t-elle, oh ! merci.. Mais voyez-vous, ils sont si déchirants les souvenirs que j'ai retrouvés.. en rentrant ici.

—Aussi, je vous le répète, je ne cherche point à vous consoler. le temps seul peut mettre un peu de baume sur vos blessures il faut que des jours et des mois s'écoulent pour que vous ressentiez quelque soulagement.

—Si vous disiez des années !

Elle cacha sa figure dans ses mains, recommençant à sangloter violemment.

Et fixant encore sur Mme David ses yeux que les pleurs voilaient :

—Non, pas non plus les années..le temps lui-même ne peut m'apporter des consolations. J'aurai désormais, toujours l'horreur des gens et des choses, l'horreur de l'existence !..Pourquoi, pourquoi, mon Dieu ! ne suis-je pas partie avec ma sœur, avec ma mère, elle n'éprouvent pas, eux, ces horribles angoisses du coeur qui sont mon partage elles ne souffrent plus dans leur pauvre corps. C'est fini c'est le repos A l'hopital j'ai essayé plusieurs fois de mourir pourquoi m'en a-t-on empêchée.

On ne devait pas répondit Rosalie en secouant lentement la tête et pourtant c'est un devoir Moi aussi j'ai traversé des heures terribles moi aussi j'ai voulu mourir.

On m'a sauvée poursuivit son interlocutrice sans paraître avoir entendu son exclamation comme suivant la pente fatale de ses pensées pour moi pour d'autre il eut mieux valu me laisser mourir

Elle prononça cette dernière phrase d'une voix si sourde que Jeanne Badolle n'en saisit point le sens.

La seule chose qu'elle vit clairement ce fut qu'elle avait en face d'elle une femme qui pouvait la compromettre, parce qu'elle avait souffert, et cette sympathie née de la reconnaissance que lui inspiraient les procédés si affectueux de Mme David, s'accrut en un instant : le malheur les liait plus étroitement.

Elles se taisaient maintenant toutes deux, Jeanne assise sur une chaise, Rosalie le coude appuyé sur la tablette étroite de la cheminée de la petite salle à manger ou elles venaient de pénétrer.

Tandis que la première se redressait, les yeux levés vers celle-ci, la jeune femme courbait la tête, le buste affaissé, un bras pendant le long du corps.

Une ride la ride profonde qui maintenant creusait son front, rapprochait davantage ses sourcils d'un noir intense : la prunelle était dure dans sa fixité voilée à demi, par la paupière bistrée.

La bouche si rouge autrefois, attestant cette richesse du sang cette violence de tempérament des femmes du Midi, décolorée maintenant, avait un pli qui la déprimait.

Jeanne Badolle n'avait point connu sa nouvelle amie elle v[illegible]ait bien pourtant que le sceau qui m[illegible]rquait au front Mme David n'était point celui des années, mais le sceau de la douleur. Un frisson passa sur la jeune femme ; elle se redressa revenue à elle-même, et ses yeux rencontrèrent encore ceux de son amie.

Elle fit deux pas vers elle, à son tour lui tendant la main.

—Ainsi, le malheur nous unit, il nous lie..pour toujours peut-être. Nous nous encouragerons mutuellement dans nos heures de défaillance.

—Je crains que, ayant trop souvent à le faire vous ne renonciez à la tâche, fit Jeanne en se soulevant pour serrer dans les siennes cette main qu'on lui tendait.

—Non, je ne me découragerai pas.. Vous êtes jeune, vous avez dix ans de moins que moi, l'avenir peut vous sourire encore, tandis qu'il m'est à tout jamais fermé.

—L'avenir ? ..Ah ! si vous saviez . il est plus sombre puor moi qu'il ne peut l'être pour vous.. il est sans espoir !

—Allons donc ! si vous n'avez pas aimé, vous aimerez, vous rencontrerez un honnête homme.

Jeanne l'interrompit par un rire si étrange, que Rosalie tressaillit.

La jeune fille s'était écartée d'elle, reculait, plus pâle toujours avec son rire bizarre, effrayant. Elle dit, posant un doigt sur sa poitrine, qui se soulevait :

—Un honnête homme vouloir de moi ?..de moi, Jeanne Badolle ? Ah ! ah ! vous ne savez donc pas ?.. Ah !

De nouveau elle se voila la face avec ses deux mains. Elle ne pleurait plus un rouge intense envahissait son visage, lui montait jusqu'aux cheveux.

Une minute elle demeura dans cette posture, la tête renversée en arrière.

Mme David le regardait toujours.

Y avait-il un mystère aussi dans la vie de cette jeune fille ?

La perte si cruelle des siens. L'isolement, la misère n'expliquaient-ils pas suffisamment son désespoir ?

Rosalie n'interrogea point.

Elle était trop éloignée des confidence pour les susciter chez les autres.

Elle ne voulait rien dire, elle ne voulait rien savoir.

Mme David attendit qu'un revirement s'opérât encore chez Jeanne. Ce ne fut pas long,

La pâleur chassa bientôt du front de la jeune fille le nuage de pourpre qui le couvait.

Elle éprouva de nouveau comme une défaillance, revint au siège qu'elle avait quitté, et y demeura la tête basse, une stupeur sur les traits.

A son tour la maîtresse de piano s'était assise

Elles restaient là, perdues dans leur sombre rêve, ne sachant plus si elles vivaient.

Si le fardeau des souvenirs était plus lourd pour Rosalie David, que pour Jeanne Badolle, elle avait aussi plus de force de résistance, plus d'énergie.

Ce fut elle qui chassa la première, le cortège de papillons noirs se poursuivant devant ses yeux, bruissant à ses oreilles en un tourbillon qui se resserrait s'épaississait, invisible et étouffant Elle ouvrit la bouche, comme quelqu'un à qui la respiration manqui.

Puis elle se leva et se mit à marcher dans la pièce étroite, parlant d'une voix tour à tour plaintive, farouche. saccadée.

– Voilà ce qu'est l'existence, ma pauvre petite ; d'une façon ou d'une autre à part quelques privilégiés, à part certaines natures, sur qui tout glisse, nous avons à soutenir d'effroyables luttes. Ah! combien de fois ne me suis-je pas demandé —je pourrais dire chaque jour et à chaque heure —depuis que le malheur m'a touchée pourquoi nous étions au monde, pourquoi nous vivions ..., Qu'est-ce que la vie..Naître et meurir passer dans la cohue des êtres qui pleurent, qui souffrent tour à tour, sur cette boule qu'on appelle la terre.. traîner des années, ses espoirs déçus ses douleurs morales et ses douleurs physiques puis partit.. sauter le terriblis pas, vers lequel on court en vain parfois, et qu'on voudrait fuir, lorsque la main inexorable du Destin, qui fauche, qui brise tout, vous pousse à le franchir. Oui, la voilà, l'existence compliquée pour les pauvres,—et il y en a !— du souci permanent du lendemain, du perpétuel combat pour le pain. Elle n'est supportable que remplie par l'affection, par l'amour.. Lorsque tous les deux vous manquent, lorsque vous êtes seul... seul

oh ! qu'il est affreux, ce mot !...tout votre courage s'en va, la mort serait la délivrance !

Oui, la délivrance, répéta Jeanne, sortie de sa torpeur, et qui écoutait, les yeux agrandis, haletante.

Et, s'approchant de celle qui venait de lui parler, comme elle-même eût parlé ;

—C'est pour cela qu'il faut mourir !

Rosalie lui posa la main sur le bras, l'attirant près de la fenêtre ouverte, fenêtre à demi-mansardée, la seule du logement qui donnât sur la rue ;

—Non.. respirez.. à cette hauteur, l'air est bon presque pur.. regardez le soleil, regardez le ciel bleu.. et écoutez la rumeur qui monte . Vous êtes jeune, vous êtes jolie, je vous l'ai dit, le temps aura raison de vos désespoirs.. l'avenir vous appartient.. Dans ce Paris qui gronde au-dessous de nous, vous pouvez être parmi ces privilégiées dont je viens de parler.. Vivez, pour jouir plus tard.. comme j'ai vécu pour me venger.

Ces derniers mots, elle les prononça si bas encore que Jeanne n'en comprit point le sens.

La jeune fille secoua énergiquement sa tête.

—Jurez-moi, dit Rosalie, que vous n'essaierez plus de vous donner la mort.

—Et pourquoi voulez-vous que je vive ? fit Jeanne Badolle avec emportement ; ma mère et ma sœur sont parties ; je puis m'appliquer ce mot effrayant que vous venez de prononcer : seule.. Car celui que je devais respecter et chérir, celui que je n'ose point nommer.. mon père, l'auteur de tous les malheurs qui nous ont assaillis, et qui m'ont laissée seule debout, n'est plus pour moi qu'un étranger, pire qu'un étranger !.. Voyons, pour qui voulez-vous que je vive ?

—N'avez-vous donc rien qui puisse vous rattacher à l'existence ?

—Rien !

—Vous n'avez pas de famille plus ou moins éloignée, des amies ?

—Non, je n'ai pas de famille, à Paris du moins ; comme amis, ayant toujours vécu dans notre intérieur, ma mère et moi, nous n'avons pu faire que des relations banales .. nous travaillions trop pour aller chez les autres ou pour recevoir qui que ce fût.

—Mais moi, ne me comptez-vous point pour une amie ?

—Oui, c'est vrai...

—Puis, voyons, n'y a-t-il pas en vous-même au plus profond de votre abattement, au plus fort de votre désespérance, quelque chose qui vous rattache à cette existence, que vous trouvez avec juste raison atroce ?.. N'avez vous pas un mobile quelconque qui vous engage à vivre ?.. En dehors de votre père, que vous pouvez mépriser, mais qu'il vous est défendu de haïr, n'y a-t-il pas quelqu'un qui vous a fait du mal et que vous seriez contente un jour de savoir malheureux ?.. Cela soutient, l'espoir de voir les méchants payer leurs infamies......

Une flamme traversa les prunelles de Jeanne Badolle.

Ses lèvres tremblèrent, le sang empourpra encore son visage.

Comme Mme David la considérait sans parler, attendant sa réponse :

—Vous avez raison, dit-elle, je ne veux pas mourir avant d'avoir vu le châtiment d'un misérable.

J'ai touché juste, pensa Rosalie ; elle est sauvée.

En effet, à partir de ce moment, Jeanne retrouva un calme relatif.

Tout le reste de cette journée, les deux femmes le passèrent ensemble.

Le soir, avant de quitter sa voisine pour aller dormir, la jeune fille demanda :

—Vous ne savez pas si quelques-unes de mes clientes sont venues pendant mon séjour à l'hôpital.

Si, deux ou trois : la concierge à gardé leurs noms, elle vous les donnera.

—Parmi ces noms, avez-vous enten-

du prononcer celui de . Mme de Labatière ?

L'émotion qui s'empara de Rosalie à cette question l'empêcha de remarquer l'hésitation avec laquelle Mlle Badolle l'avait formulée.

Si grande, si soudaine que fût cette émotion, la jeune femme ne la laissa pas deviner.

—Non, dit elle, je ne m'en souviens pas, du moins.

—Je comprends parfaitement reprit Jeanne après un instant de réflexion, qu'elle ne soit que venue. Vous devez avoir eu connaissance du drame d'Asnières ? Il m'est tombé sous la main il y a quelques jours à l'hôpital un journal qui en parlait, je me le suis fait raconter en détail. Quelle n'a pas été ma stupeur en voyant que cette jeune femme frappée le soir de ses noces, par son marie, d'un cour de couteau, n'était autre que Mlle Régine de Labatière la fille de ma cliente.

—Labatière, fit Mme David, comme si elle cherchait à rappeler ses souvenirs, en effet, c'est le nom qu'ont donné les journaux-- Parfaitement... je suis au courant de cette affaire.

—Il faut que le mari, poursuivit Jeanne, ait été, comme on le pense, frappé de folie . Ah ! la pauvre jeune fille, elle eût bien mieux fait d'épouser son cousin, qui l'adorait.

—Elle avait un cousin qui l'adorait ?

—Oui. . du moins à ce que racontait la domestique, depuis dix ans dans la maison, et, malgré son dévouement à ses maîtres bavarde comme tous les domestiques. Le pauvre garçon aurait eu, paraît-il, de ce mariage, un chagrin immense.

—Vraiment ?

—D'autant plus immense qu'il se croyait aimé.

—Il y avait eu des promesses échangées ?

—Les commérages de la domestique n'allaient pas jusqu'à cette confidence.

—Qu'était-il, ce pauvre jeune homme ?

—Il sortait de l'Ecole polytecnique : de l'avenir, mais pas de fortune

— Les parents n'auront pas voulu, dit tranquillement Mme David.

Je le crois.

—Il est à Paris ?

—Il parait qu'il aurait demandé à partir en mission, en Afrique.

—Ah !

Cette exclamation sortit aussi tout naturellement de la bouche de Rosalie David.

Alors, fit-elle, il n'est plus en France ?

—Je n'en sais rien ; mais je ne l'ai jamais vu.

Sur cette parole les deux femmes se séparèrent.

Jeanne entra dans la chambrette louée à son nom par sa voisine, et où celle-ci avait fait transporter le peu qui restait de l'humble mobilier d'autrefois.

Elle se coucha aussitôt, faible encore, fatiguée de cette journée d'émotions, et chassant, par un prodigieux effort de volonté, les souvenirs poignants, elle essaya de s'endormir.

Rosalie, elle, ne se mit point de suite au lit.

Accoudée à la barre d'appui de cette fenêtre vers laquelle elle avait attiré la jeune fille dans l'après-midi elle resta à regarder le ciel.

Après une très belle journée, le temps se tournait à l'orage.

Il roulait là haut des nuages qui faisaient la nuit plus noire : il passait dans l'air lourd des courants électriques

La jeune femme tressaillait parfois, comme frappée par des décharges rapides.

Elle avait denoué ses cheveux d'un noir lustré, où les fils blancs se glissaient chaque jour davantage : ils tombaient en une masse ondyante sur ses épaules,

Le front découvert était barré toujous de cette ride qui donnait à la physionomie une expression dure, le même pli restait au coin des lèves, Dans les

grands yeux noirs attachés, comme s'ils tentaient de sonder ce qu'il y avait au delà, aux nuées roulant les unes sur les autres, passait fréquemment cette lueur de fièvre qui les rendait plus beaux.

A quoi pensait-elle la malheureuse.

A son crime ?

A cette maheureuse, qui demeurait entre la vie et la mort, avec la blessure horrible de son coup de couteau !

A l'homme qu'elle avait aimé, arrêté comme un assassin, et qui ne quitterait peut-être l'infirmerie de Mazas que pour être interné à l'hospice de Bicêtre, "quartier des aliénés !"

Ou bien à l'oncle Yveling, ce vieillard toujours si bon pour elle, resté son ami le seul témoin de sa présence à Asnières à l'heure du crime, et frappé— heureusement pour elle — d'une paralysie générale l'empêchant d'articuler une parole ?

Non.

La pensée de Rosalie n'allait ni vers l'un ni vers l'autre.

Ce n'était point le remords qui, en ce moment, et coup sur coup, la faisait tressaillir.

Elle n'avait plus de remords.

Régine de Labatière pouvait revenir à la vie, Paul Yveling à la raison.

Pour sa vengeance, il importait peu ; elle la jugeait suffisante.

Même, si elle eût fait des aveux, c'eût été dans le but d'obtenir ce double résultat.

Paul échappant au sort qui le menaçait et acquitté par un jury qui le déclarerait responsable, ne se souviendrait-il point peut-être assez du passé pour soupçonner son ancienne amie.

Et quand même, oserait-il l'accuser ?

Mais son interrogatoire du matin, dans le cabinet du juge d'instruction, la laissait inquiète.

Il faillait à tout prix qu'elle assurât momentanément du moins, sa tranquillité.

Et les dernières phrases prononcées par Jeanne Badolle revenaient obstinément à ses oreilles.

En même temps, elle se rappelait l'allusion faite tout dernièrement par les journaux, à propos justement de ce cousin dont venait de lui parler la couturière.

Et celle-ci avait dit qu'il devait partir pour une mission lointaine.

Qui sait s'il n'était pas déjà en Afrique ?

Lorsqu'elle quitta sa fenêtre pour enfin se mettre au lit Rosalie murmurait :

—N'importe, il faut en essayer. .cela peut réussir.

## XI

Ce jour où Jeanne Badolle se trouvait accompagnée par un jeune homme blond, élancé, à la tournure militaire, qui depuis la rue Montmartre la suivait attendant sa sortie des diverses maisons de nouveautés où elle avait pénétré pour arriver avec elle aux Grands Magasins et intercéder en sa faveur au moment où l'inspecteur l'arrêtait — avait été comme celui-là même où elle sortait de l'hôpital pâle, languissante, le cœur broyé par les tristes souvenirs, un beau jour ensoleillé, plein de gaieté plein d'éclats de rire et de chansons.

Pourtant, lui aussi, le jeune homme blond qui la guettait encore à cette porte par laquelle elle devait quitter l'immense caravansérail de la coquetterie féminine, libre ou entre deux sergents de ville. lui aussi, avant même qu'il n'eût à s'apitoyer sur la pauvre fille, avait le visage pâle, le regard douloureux.

Il semblait de ceux à qui la vie doit sourire. et on le sentait étreint par son chagrin poignant, un de ces chagrins qui ne cèdent à aucun dérivatif, que la joie des autres ne fait qu'accroître.

Après avoir conduit jusqu'à chez elle celle dont il s'était fait tout à l'heure le défenseur, et demandé en vain à la concierge, qui ne lui répondit que par ces mots : " C'est une honnête fille, monsieur, " des rengnements sur son comp-

te, retournant sur ses pas, il remonta jusqu'aux boulevards.

Là, il prit un fiacre et se fit conduire au Ministère de la Guerre.

Le jeune homme remit sa carte à l'huissier de service.

Sur le carré de bristol, il y avait ce nom :

JACQUES DE LABATIERE
Lieutenant du Génie

Il ne fit pas antichambre longtemps.

Au bout de quelques minutes le lieutenant de Labatière était introduit dans le bureau d'un officier d'ordonnance du ministre, un capitaine de deux années seulement plus âgé que lui et dont il etait l'ami.

Les deux jeunes gens se serrèrent la main cordialement.

—Et bien ? interrogea le lieutenant de Labatière, en s'asseyant sur le siège placé à un coin de la grande table, couverte de paperasses, sur laquelle l'officier travaillait.

—Eh bien, c'est fait, répondit celui-ci, tu pars pour le Sénégal.

—Ah ! merci ! exclama le jeune homme avec un grand soupir.

L'autre le regarda un instant, soucieux, ému.

—J'ignore si c'est un service que je t'ai rendu en appuyant ta demande et en la faisant aboutir, dit-il,— car étant le plus jeune des compétiteurs, c'était toi qui avais le moins de chances, — le climat est affreusement meurtrier là-bas.. Nous venons encore de recevoir la nouvelle de..

—Je le sais, interrompit son ami, et peu m'importe.. la vie est trop stupide chose pour que j'y tienne.. Emporté bêtement par la fièvre jaune, massacré par les sauvages ou atteint par une fluxion de poitrine, je ne puis que mourir un peu plus tôt, un peu plus tard.. J'aime mieux tôt que tard.

—Allons, ton parti n'est pas encore pris, mon pauvre Jacques !

—Mais si, il est pris.. Ma révolte est apaisée, je te le jure !.. Hier, en sortant de l'église, où je l'ai vue si belle dans sa robe de mariée.. si belle qu'elle ressemblait à quelque créature idéale n'appartenant point au monde terrestre, quand je l'ai vue, son bras sur celui de cet homme, mon cœur d'abord a bondi dans ma poitrine à m'étouffer, tout mon être s'est soulevé de colère, de désespoir. . Puis, lorsque j'ai surpris le regard qu'en descendant ainsi à son bras les marches du chœur elle a levé sur lui, un revirement s'est opéré en moi.. J'ai compris qu'elle l'aimait.. et je lui ai pardonné.

—Tu m'avais dit n'avoir rien à lui pardonner !

—Le mal qu'elle m'a fait involontairement.. et elle m'en a fait plus que personne au monde, nul ne pourra le comprendre jamais....

" En effet, elle ne m'a rien promis.. Je l'ai aimée en silence, sans qu'elle s'en aperçoive sans doute.. elle n'avait pour moi qu'une amitié de sœur.

—Vous étiez presque frère et sœur, dit le capitaine ; cousins germains, c'est trop proches parents pour devenir mari et femme, mon cher ami.

—J'ai dû te l'expliquer, nous étions cousins germains sans l'être. Je suis le fils d'une sœur de M. de Labatière, née d'un autre lit, et qui n'était, par conséquent, que sa demi sœur. Nous ne sommes donc, moi et Régine, que des demi cousins.. Aussi, n'est-ce pas la raison de parenté qu'ont alléguée mon oncle et ma tante ; ils m'ont démontré qu'avec ma solde je ne pouvais nourrir une femme et élever des enfants.. Je n'avais plus rien à répondre.

—Malheureusement, c'était la vérité... il nous faut, à nous autres militaires, courir après la fortune, ou rester vieux garçons ; la solde que nous octroie le gouvernement ne nous permet point de nous marier selon notre cœur ; le revenu même de la dot réglementaire ne pare pas aux dépenses de la femme—je parle des dépenses de nécessité première.

—On ne peut dire qu'une chose, c'est que ton oncle et ta tante ont eu raison.. leur fille, tout en ne possédant pas, elle,

un sou de dot, est habituée à un confort que tu n'aurais jamais pu lui donner. Qui sait si cette jeune femme eût supporté avec résignation cette misère que tant d'officiers sont occupés à cacher toute leur vie ! Va, tout est peut-être pour le mieux.. Pars pour le Sénégal puisque tu veux aller au Sénégal.. quand tu reviendras, avec le grade de capitaine et peut-être la décoration, tu trouveras une héritière qui t'aimera et que tu aimeras ; elle t'apportera l'argent tu lui apporteras la gloire.. vous serez quittes.

Jacques Labatière secoua la tête.

—Je ne me marierai pas, c'est fini !

—Allons donc !.. Enfin ce n'est pas le moment d'aborder cette question... Tu sais qu'il faut que tu t'embarques dans huit jours !

—Dans huit jours ! tant mieux ! J'ai hâte d'être loin, de vivre de ma nouvelle vie. L'air de Paris m'est plus néfaste, mon cher Taverrier, que ne me serait en ce moment l'air de Saint-Louis.

Comme le jeune lieutenant achevait de parler, l'huissier parut remettant une carte au capitaine Taverrier.

Celui-ci eut un mouvement d'humeur.

—Faites attendre, grommela-t-il ; dans quelques instants.

Jacques de Labatière se leva.

—Je te laisse.. Nous nous retrouverons tout à l'heure, à notre restaurant.

—C'est cela.. j'y serai à six heures précises : si nous prenions un cabinet ? nous serions plus à l'aise pour causer.

—Parfaitement.. le premier arrivé le retiendra.

Leurs mains se tendirent encore l'une vers l'autre ; ils se séparèrent après une étreinte énergique.

A l'heure dite, le capitaine Georges Taverrier montait l'escalier du restaurant où il prenait habituellement ses repas, escalier conduisant aux petites pièces réservées, qu'affectionnent les amoureux, et que choisissent ceux qui ont à parler affaires, ou qui veulent manger tranquilles.

Le garçon le fit entrer dans le cabinet où l'attendait depuis cinq minutes le lieutenant de Labatière.

Lorsque le capitaine eut refermé la porte, il vit Jacques debout devant lui d'une pâleur de mort, froissant dans sa main un journal qu'il lui tendit brusquement en disant d'une voix étranglée.

—Lis !..

Taverrier prit le journal, une feuille du soir, parue une heure plus tôt, et vit de suite, au milieu de la première page, en gros caractères, cette rubrique :

LE CRIME D'ASNIÈRES

—Que veux-tu que je lise, fit il, étreint brutalement par une émotion dont il ne se rendait pas compte,, le contre-coup de celle éprouvée par son ami.

—Cela, répondit celui-ci, d'une voix plus rauque.

—Le crime d'Asnières !

—Oui.

En un instant le capitaine Taverrier eut parcouru le "fait divers".

—Eh bien ! interrogea-t-il, ayant peur de deviner.

—Tu ne comprends pas !.. Tu ne vois pas ces initiales ?.. C'est à Asnières qu'ils sont allés passer leur nuit de noce.

Le capitaine pâlit à son tour.

—Voyons, es-tu bien sûr !.. du calme. Ce n'est pas possible !

—C'est d'eux qu'il s'agit, ce ne peut-être que d'eux.

—Ce journal se trompe.

—Voyons-en d'autres.

Et violemment Jacques de Labatière sonna

Le garçon accourut.

—Les journaux ! tous les journaux que vous avez ici !

—Journaux du soir !

—Tous, je vous dis !

—Qu'est-ce que ces messieurs désirent pour dîner ?

—Rien ! fit le capitaine Tavarrier ; pour le moment du moins.

Le garçon les connaissait tous deux.

Il les regarda d'un air ahuri et s'esquiva, pour reparaître promptement, apportant ce qu'on lui avait demandé.

Fiévreux, les deux amis consultèrent les feuilles qu'ils avaient sous les yeux.

Deux seulement—du soir, comme la première—parlaient du drame.

Elles le racontaient de pareille façon les initiales étaient les mêmes.

Il n'y avait plus à douter ; la jeune femme assassinée était Régine de Labatière ; l'assassin Paul Yveling, son mari depuis quelques heures.

—Je pars ! fit Jacques en prenant son chapeau accroché à une patère.

—Où vas-tu ? demanda Georges Tavarrier.

—Là-bas.. me rendre compte, m'informer si elle n'est pas morte,

Il vit bien qu'il était inutile de tenter de l'arrêter.

—Je te suis, fit-il.

Et ils sortirent l'un derrière l'autre, suivis par le regard ébahi du garçon, qui se disait qu'il devait "se passer quelque chose".

Les deux jeunes gens arrivèrent à Asnières, au chalet, rempli toute la journée des allées et venues de la justice, vers les sept heures et demie du soir.

Ils furent reçus par M. de Labatière.

Il sembla à Jacques que son oncle avait, depuis la veille, vieilli de dix ans.

La seule vue de l'ancien capitaine de frégate eût suffi, n'eût-il pas été averti, pour lui annoncer un malheur.

—Comment va-t-elle, articula-t-il en fixant sur cet homme, hier encore droit, vigoureux, aujourd'hui courbé, chancelant, un vieillard, au regard empreint de toute l'anxiété de son âme.

M. de Labatière ne répondit pas.

De sa paupière brûlée de fièvre, une larme tomba sur sa moustache grise.

C'était la première qui coulait de ses yeux, depuis l'instant où il avait vu sa fille sans connaissance sur un lit, ses cheveux blonds épars, souillée de sang, ses paupières closes, ses lèvres blêmes comme clouées l'une à l'autre.

—Elle est morte ! bégaya Jacques.

Le père secoua négativement la tête.

—Ah ! fit le jeune homme dont le cœur se remettait à battre.

Et avec prière

—On peut la voir, n'est-ce pas ?

M. de Labatière recouvra l'usage de la parole.

—Non.. sa mère seule reste auprès d'elle.. Il est absolument défendu d'entrer dans sa chambre.

—Même en ne faisant aucun bruit. Même en n'articulant pas une parole !

—Personne, pas plus moi que toi n'a le droit d'en franchir le seuil

Il y eut un silence.

Puis, Jacques questionna le vieillard.

Mais celui-ci n'arriva point à satisfaire sa curiosité anxieuse.

L'état de Régine était désespéré, il faudrait un miracle pour la sauver.

Voilà ce que lui avaient dit les médecins.

Quant à la cause de l'horrible drame sur lequel la pensée du malheureux père n'osait s'arrêter, il n'en voyait point d'autre que celle d'un accès de folie de la part de son gendre.

On avait emmené celui-ci ligotté, poussant des rugissements de bête fauve.

Régine avait été frappée par un insensé.

La voix du vieux marin s'éteignit dans un sanglot qui déchira brutalement sa poitrine.

Jacques saisit ses mains, qu'il serra avec violence.

—Mon oncle, mon pauvre oncle, c'est atroce !

Ce dernier le regarda un instant, puis se dégagea et, faisant un grand geste de désespoir :

—Ah ! pourquoi.. pourquoi ne te l'avons-nous pas donnée !

Jacques ne répondit pas

Il avait la conscience qu'un mot pouvait exacaspérer cette douleur jusqu'à la

pousser aux extrêmes limites.

Et il fallait à ce père, pour supporter l'affreuse catastrophe, une énergie prodigieuse.

Le jeune homme voulait rester, passer la nuit, près de son oncle.

Celui ci, revenu à un calme relatif, et le capitaine Taverrier, demeuré durant toute cette scène à l'écart, au fond de la pièce, l'en dissuadèrent.

Ce dernier parvint à l'entraîner : ils rentrèrent ensemble à Paris.

Le lendemain, le jeune lieutenant reparaissait à la maison d'Asnières.

Le surlendemain encore.

Quatre jours seulement le séparaient de celui où il partirait pour le Sénégal.

Il redoutait maintenant, autant qu'il l'avait désiré, ce moment où il lui faudrait dire adieu à la France.

Il eût voulu rester, guetter le retour à la vie de celle qu'il avait aimée, qu'il aimait toujours.

Mais il ne pouvait, à présent refuser de remplir la mission sollicitée avec tant d'acharnement, un mois plus tôt.

Ce n'était plus un privilège qu'on lui accordait, c'était un devoir qu'on lui imposait

Il fallait le remplir.

Georges Taverrier le lui fit comprendre.

Il lui promit de le tenir au courant de tout ce qui pourrait l'intéresser.

Hélas ! lorsque Jacques recevrait la lettre de son ami, des semaines se seraient écoulées depuis le jour où celui-ci l'aurait écrite.

Régine serait morte, peut-être alors qu'il l'espérerait sauvée.

La veille de son départ, quand il eut dû s'occuper d'une foule de détails matériels, auxquels heureusement le capitaine voyait pour lui, Jacques de Labatière entrait encore dans le chalet, tout entouré de verdure et de fleurs, sur lequel la Mort continuait à planer étendant son aile noire, au-dessus du lit, près duquel veillaient un père et une mère éplorés.

Avant de s'en aller, avant de voguer vers ce pays brûlant où il avait des chances de rester, comm il le disait, atteint par le fléau qui y règne à l'état endémique, ou massacré par quelque horde noire, Jacques réclama la suprême faveur de pénétrer dans la chambre où Régine avait été frappée,—la chambre nuptiale,—et où elle était restée.

Cette faveur ne pouvait lui être refusée.

Son oncle l'introduisit,

Régine sommeillait.

La respiration s'échappait, courte, sifflante, de sa bouche entr'ouverte.

Deux plaques rouges marquaient ses pommettes : la fièvre était ardente.

Elle n'ouvrit point les yeux ; elle ne prononça que quelques paroles, des paroles délirantes qu'il ne comprit point.

Jacques la regardait, la gorge étranglée, des larmes sous les paupières.

Il ne put articuler un mot.

Un quart d'heure au moins, il demeura debout, au pied du lit, immobile, les yeux rivés à ce cher visage qu'il ne reverrait peut-être jamais plus.

Puis il s'en alla, marchant [illegible]ons, se retenant pour ne pas crier.

Mais quand il fut en bas, [illegible] avec son oncle, sorti [illegible] sion eut lieu.

Le vieux marin [illegible] ques s'y jeta.

Et les deux hommes [illegible] des sanglots bruyants, [illegible] fants.

Deux heures plus tard Jacques de Labatière retrouvait le capitaine Taverrier au restaurant, où ils dînaient d'habitude dans ce même cabinet particulier que, huit jours auparavant, ils désertaient avant de s'être mis à table.

Jacques donnait à son ami sa dernière soirée à Paris.

Elle fut mortellement triste, cette soirée.

Le morne chagrin de l'un gagnait l'autre ; puis ces séparations par elles-mêmes ont quelque chose de solennel.

L'ami qui reste se demandait, avec

un vague effroi, si ce n'est pas la dernière fois qu'il serra la main de celui qui s'en va.

Il ne songe point que ce qui est écrit est écrit dans le livre du destin, et que l'aiguille qui tourne au cadran de l'Eternité s'arrête, inflexible, à l'heure marquée pour la fin de chaque créature.

Jacques de Labatière prenait un train de nuit.

Le capitaine de Taverrier le conduisit à la gare, passa avec lui sur le quai d'embarquement.

Quand le coup de sifflet eut retenti, annonçant le départ, et que le train s'ébranla, Jacques agita son chapeau et cria :

—Adieu !

—Au revoir ! répondit son camarade, essayant d'affermir sa voix.

Mais le spasme au cœur qui l'avait étreint toute la soirée le comprimait plus fort.

La figure à la fois énergique et douce du jeune lieutenant restait devant ses yeux, alors que les Wagons filaient et qu'il ne le voyait plus,

Il rentra dans dans la salle d'attente en murmurant:

—Pauvre Jacques!

XII

Il y avait quinze jours que le lieutenant Jacques de Labatière voguait en pleine mer, et trois semaines qu'avait eu lieu le drame de la villa d'Asnières.

Le silence commençait à régner autour de cette affaire à flot.

Georges Traverrier, qui y cherchait matin et soir les moindres détails le concernant, ne fut pas peu stupéfait d'y trouver les lignes suivantes:

(( Un important aveu vient d'être enregistré par l'ins truction au sujet du crime d'Asnières.

(( Le drame prend comme nous l'avions pressenti d'ailleurs, une tournure absolument passionnelle; le mari n'aurait (( vu rouge )) qu'après la révélation d'une intrigue lui prouvant qu'il n'aurait pas eté.. le premier aime

() Voici ce qui s'est passé.

(( Avant hier le magistrat chargé de débrouiller cet imbroglio a reçu une missive, conçue à peu près en ces termes

(( Monsieur le juge d'instruction.

(( Voulez-vous savoir comment a été amenée chez M. Paul Yveling la folie furieuse qui lui a fait poignarder sa femme!

(( En arrivant à la villa d'Asnières Paul Yveling a trouvé sur une table, dans sa chambre, une lettre, lui racontant les amitiés de Mlle de Labatière avec un de ses cousins, et signée par ce cousin lui-même.

"Une explication a dû avoir lieu et c'est sans doute au cours de cette explication qu'il a frappé.

"Voilà la vérité, la seule

Le jeune homme, qui n'avait agi que sous l'empire du désespoir que lui causait le mariage de sa cousine, a éprouvé les remords les plus cuisants en voyant le résultat de sa dénonciation.

"Il est parti pour le centre de l'Afrique chercher la mort chez les sauvages au service de la France. "

Ces lignes lues, Georges Taverrier s'arrêta.

Sa moustache s'était hérissée, ses sourcils bien arqués sur ses yeux d'un gris d'acier se rapprochaient énergiquement, donnant au regard, à la phisionomie tout entière une expression de dureté menaçante.

—Qu'est-ce que cette histoire ! grommela-t-il en arpentant avec fureur sa chambre de garçon ; qui a pu la forger ?. Quel ennemi Jacques s'est-il fait lui qui est la générosité, la loyauté même ?

Il marcha ainsi de long en large pendant cinq minutes, ramassa le journal qu'il venait de jeter par terre et son front se creusant davantage, lut la suite.

"Il est certain, comme le dit le billet anonyme, que cette lettre émane du cousin même de Mlle de Labatière, un jeu-

ne officier, parti en mission il y a une quinzaine de jours.

"Il aura prié un ami de la mettre à la boîte. au bout d'un laps de temps convenu.

"Cette révélation, si elle explique le drame, ne change point la face des choses.

"La victime n'est point encore hors de danger ; le meurtrier, interné provisoirement à l'hospice Sainte-Anne, y demeure en observation.

"De Saint-Anne il sera transféré à Bicêtre, ou bien il passera en cour d'assises, suivant le rapport des médecins aliénistes.

"C'est égal, le rôle joué dans cette affaire par le "cousin" est un triste rôle.

"On comprend qu'il ait demandé la "périlleuse mission" d'où il reviendra peut-être avec la croix d'honneur."

Cette fois, le capitaine Taverrier lacéra le journal avec rage,

—Qu'est-ce que c'est que cette ignominie ? murmura-t-il ; qui a pu inventer cela ?

Car dans son esprit pas un doute ne naissait.

Jacques était incapable d'un infamie.

Son amour eût-il été payé de retour Régine eût-elle trahi ensuite pour un autre tous ses serments qu'il n'eût jamais—encore bien moins après le mariage qu'avant—révélé à son rival le mystère des baisers échangés.

Il eût juré, sur ce qu'il avait de plus sacré, que le lieutenant de Labatière était la victime d'une machination.

D'ailleurs, Jacques qui se confiait à lui, comme on ne se confie point quelquefois à un frère, se fût trahi, lui eût avoué la faiblesse à laquelle il s'était laissé aller, égaré par la jalousie et par le chagrin.

Le capitaine passa une journée fiévreuse, pénible.

Il lui prit d'abord l'envie d'aller au bureau du journal dans lequel il avait lu les lignes qui déshonoraient son ami.

Il se rendit compte qu'il lui faudrait entrer dans tous les bureaux de rédaction de Paris, car tous les journaux parlaient dans le même sens.

Puis il pensa à solliciter une audience du juge d'instruction.

Celui-ci l'écouterait-il ?

Ne lui demanderait-il pas compte de son intrusion dans cette affaire ?

Non seulement cette intervention pouvait ne pas changer la face des choses, mais elle ferait peut-être en ce sens qu'elle attirerait davantage l'attention sur un incident oublié dans quelques jours, plus de mal que de bien.

Puis il ne lui était pas permis, à lui officier, de se mêler à de semblables histoires, étant donné surtout le poste qu'il occupait.

Il se voyait déjà blâmé par son ministre, remplacé peut-être, envoyé dans quelque trou où il se morfondrait plusieurs années.

Si cette disgrâce eut dû laver Jacques de Labatière de la calomnie dont on le salissait, il l'eût courageusement encourue.

Mais, encore une fois son intervention pouvait lui être plus nuisible qu'utile.

Après de violents combats avec soi même, le capitaine Taverrier résolut de se taire.

Cette résolution ne devait pas tenir longtemps.

Le soir, au cercle où il se rendait presque chaque jour,—composé absolument de l'élément militaire,— il entendit prononcer dès son entrée le nom du lieutenant Labatière.

Cela était inévitable.

Il s'y attendait, et pourtant il se sentit pâlir.

Sans affectation, il s'éloigna du groupe vers lequel il s'était dirigé d'abord.

Il s'assit à une table de whist.

Le jeu le favorisait peu et il perdit plusieurs parties.

Au bout d'une heure, Georges Taverrier se leva.

Autour de lui encore, on prononçait le nom de son ami.

Des paroles de blâme arrivaient à ses oreilles, des exclamations indignées.

Son sang bouillait dans ses veines.

Lorsqu'il entendit cette épithète : Lâche ! envoyée à celui qui ne pouvait y répondre, il lui sembla qu'elle s'adressait à lui.

—Ah ! non . pas cela, par exemple vous mentez, mon cher, Jacques de Labatière n'est pas un lâche.

Celui à qui il faisait cette réponse, un capitaine comme lui et en très bonnes relations avec lui, changea de couleur.

—Chacun ici pense comme moi ; je ne mens point, rétractez cette parole, Taverrier.

—Je ne rétracte rien, et chacun à tort de penser comme vous.

—Vous viendrez nous dire que l'action de prévenir le mari....

—Labatière n'a point prévenu le mari : cette histoire est forgée à plaisir.

—Tous les journaux sont unanimes..

—Allons donc ! les journaux, la presse ! vous me parlerez de sa loyauté, peut-être ?

—Ici, elle n'est que l'écho de l'instruction ; il n'y a pas à dire le magistrat a parfaitement reçu cette lettre... elle est claire.

—C'est une calomnie, l'œuvre d'un envieux, d'un lâche pour le coup.

—Le lieutenant de Labatière n'avait point d'ennemis.

—Vous le reconnaissez.. il n'avait que des amis.. Un homme qui n'a que des amis est incapable d'une infamie.

—La passion, la déception, est-ce qu'on sait ?—Son départ montre qu'il a éprouvé tous les regrets possibles..Mais trop tard.. Vous avez beau le défendre, il n'en a pas moins commis un acte indigne.

—Encore une fois, vous mentez !

—Taverrier !

—Eh bien ?

—Les deux hommes, blêmes se regardaient dans les yeux.

—Voyons, voyons, messieurs, faisait-on de tous côtés.

—Rétractez-vous ! répétait l'insulté.

—Dites que vous ne croyez point ce que vous venez de raconter, répondait insulteur.

—Je voudrais ne point le croire...., Malheureusement, comme tout le monde, je dois me rendre à l'évidence.

—Vous appelez évidence des racontar de journaux ?

—En cette circonstance, c'est l'évidence absolue.

—Ah ! vraiment, vous trouvez cela ? La discussion s'envenimait.

—Messieurs ! messieurs ! répétait-on autour d'eux.

—Je trouve cela comme tout le monde, dit le capitaine, très échauffé, puis au surplus, je ne vous dois pas compte de mes appréciations..Vous ne vous rétractez pas ?

—J'en suis loin....

—J'en ai menti !

—Oui.

—Mes témoins seront chez vous, demain à la première heure.

Les miens les y attendront.

—Voyons, messieurs, hasardèrent encore quelques voix.

Mais il n'y avait plus aucune médiation possible.

Le capitaine Taverrier retournait, l'allure calme, vers la table de whist, où le jeu, pendant la courte scène qui venait de se passer, avait été suspendu, et demandait à deux joueurs de lui servir de témoins.

Pendant ce temps, son adversaire constituait les siens ; les arrangements furent pris le soir même.

Le duel eut lieu, discrètement, l'affaire ne devant point sortir du cercle intime où la discussion s'était déroulée.

Taverrier fut touché par son adversaire au défaut de l'épaule, une éraflure qui le contraignit simplement à garder la chambre pendant quarante-huit heures.

Après le combat, les deux capitaines s'étaient serré la main, redevenus bons amis.

On ne devait plus prononcer devant Georges Taverrier le nom de Labatière.

Mais ce dernier restait en suspicion.

Le calme fait dans sont esprit, Taverrier comprenait parfaitement le sentiment généralement éprouvé à l'égard de son ami.

Maintenant ne lui venait-il pas à lui-même, de temps en temps, comme un doute, une vague crainte que Jacques n'eût commis dans un mouvement d'aberration, l'acte qu'on lui reprochait ?

Il faillit, pour en avoir le cœur net, le lui demander dans une lettre.

Puis il se révolta contre la cruauté blessante d'une pareille question.

Coupable, les remords de Jacques Labatière étaient de ceux que l'on ne doit pas agraver ; innocent de l'acte qu'on lui reprochait, il n'avait pas besoin de savoir, alors qu'il lui fallait toute sa force morole, comme toute sa force physique, pour résister aux fatigues et aux dangers d'une expédition lointaine, la calomnie qui courait sur son compte.

Sa première lettre n'en parlait pas plus que ne devaient en parler les suivantes. Il annonçait à Jacques un mieux sensible dans l'état de Régine de Labatière.

A moins de complications imprévues les médecins considéraient la blessée comme sauvée.

Régine, en effet, après plusieurs semaines de fièvre, de délire ou de prostration, s'était réveillée pour se raccrocher à l'existence.

A vingt ans, la nature a des ressources qui dénoncertent toutes les prévisions.

Si dangereuse que fut la blessure, si affaiblie que se trouvait la jeune femme par l'hémorragie qui en avait été la conséquence, elle sortit victorieuse de sa lutte avec la mort.

Quand Régine revint à la connaissance des choses, quand sa mémoire se réveilla, elle questionna.

Elle ne voyait pas son mari : allait-il venir, pourquoi n'était-il pas ici ?

D'avance, les réponses étaient prêtes.

Il ne fallait à la convalescente aucune secousse, aucune émotion.

Son cerveau affaibli ne supporterait le moindre choc.

Mais, sans force aussi pour discuter le plus ou moins de logique d'une explication, il serait facile, jusqu'à ce qu'elle pût subir la révélation, de lui faire croire ce que l'on voudrait.

On dit à Régine qu'elle avait été prise d'une pleurésie aiguë, accompagnée d'une fièvre des plus violentes qui mettait ses jours en danger ; que son mari l'avait veillée sans vouloir jamais laisser sa place à d'autres qu'il s'était fatigué au point qu'il était tombé malade à son tour ; enfin qu'une fois elle-même hors de danger, les médecins décidaient Paul à partir avec son oncle, pour quelques semaines aux eaux, à Vichy.

Suivant eux, d'ailleurs, il lui fallait à elle, une tranquillité que la présence de son mari eut troublée.

Les deux ou trois premières fois qu'on lui raconta cette histoire, Régine parut s'en contenter.

Au bout de plusieurs jours, elle fit quelques objections. Puis, le surlendemain, elle se mit à discuter.

Si Paul n'etait plus malade— heureusement, mon Dieu ! car elle eut ressenti les plus affreuses angoisses, cela l'étonnait bien qu'il consentit à demeurer si longtemps loin d'elle.

Mme de Labatière avait beau lui dire qu'il ne faisait qu'obéir à la double prescription du docteur, avec l'égoïsme qui caractérise ceux qui souffrent, Régine répétait qu'elle trouvait cela étrange, qu'il eût dû être auprès d'elle.

Ah ! certes, on eût pu lui prescrire une saison aux eaux, à elle, lui défendre de rester près de son mari ; si elle eût senti celui-ci triste, s'ennuyant à périr, elle fût revenue bien vite, s'installer dans sa chambre, certaine que sa convalescence eût marché plus rapidement, elle là.

Il ne l'aimait donc point...... autant qu'elle l'aimait ?

Et pas de lettres ; il ne s'informait même pas de sa femme.

—Mais si, lui dit sa mère, qui voyait la fièvre empourprer de nouveau ses joues, nous lui écrivons chaque jour, et chaque jour nous avons une lettre de lui.

—Et tu ne me la montres pas ?. . . Oh ! maman . . . . . maman . . . . . .

—Encore une défense de la Faculté, mon enfant.

—La Faculté !

Régine fondit en larmes.

—Demain, tu la verras, dit Mme de Labatière en l'embrassant, mais je t'en prie, calme-toi . . . Car c'est à condition que, jusque là, tu serais raisonnable, que je te la donnerai à lire.

Régine, en ce moment, était assise dans un grand fauteuil, sur ce balcon du premier étage, dont Rosalie David avait fait le tour pour se glisser dans la chambre nuptiale.

Une tente en toile, dentelée de rouge, avait été posée de façon à la garantir absolument du soleil et du vent.

C'était la première que Mme Yveling s'asseyait là.

Dans la propriété contiguë, sous une tente également, mais en bas, au jardin, un homme était assis dans un fauteuil.

Un fauteuil à roulettes de paralytique.

C'était le pauvre oncle Yveling, perclus des quatre membres le regard morne, la bouche muette, désormais un être sans volonté, sans énergie, une loque humaine.

Si Régine l'eût apercu, elle eût crié qu'on la trompait.

Mais on avait eu soin de rouler le fauteuil du vieillard derriere les massifs.

Et Mme Yveling ne se doutait point qu'au lieu de faire une saison à Vichy, il se trouvait à quelques pas irrémédiablement frappé, lui, par le coup qui avait failli la tuer.

Comme Mme de Labatière se penchait de nouveau sur elle, pour l'embrasser, Régine la retint, en passant un bras autour de son cou.

—Pauvre mère, pardonne-moi de te faire de la peine. Comme tu es pâle, comme tu est changée tu as donc été bien inquiète ?

—Si j'ai été inquiète ma chérie !. . plus que je ne l'ai jamais été dans tes maladies d'enfant. . C'est pour cela, vois-tu qu'il faut un peu de raison de ta part. Si je te vois toujours agitée, nerveuse, l'inquétude me reprendra, me terrassera à mon tour Ma chère petite, je t'en supplie, fie-toi à ceux qui l'entourent, fie-toi à moi Aie de la patience, il t'en faut encore.

—Eh bien, j'en aurai. . . . . j'en aurai . . . . . . Ah !. .

Le bras de la jeune femme retomba.

Sa tête se renversa plus pâle, sur le fauteuil.

—C'est cette douleur murmura-t-elle cette douleur entre les deux épaules, qui me répond dans la poitrine au moindre mouvement

—Oui il faut tenir tu le sais à peu près immobile. . C'est la suite de la pleurésie.

Cela passera, mais tu t'en sentiras un certain temps encore.

Mme de Labatière était rentrée dans la chambre pour y prendre un flacon de sels qu'elle glissa sous les narines de sa fille.

Celle-ci la rapoussa, ayant sur ses lèvres, qui redevenaient roses, un sourire.

—Oh ! c'est inutile à présent . . . . Je me sens forte. . . . Je veux être forte, puisque c'est seulement lorsque je serai tout à fait bien que Paul reviendra.

Mme de Labatière sans répondre, alla se rasseoir dans un fauteuil faisant face à celui de sa fille.

Elle reprit un ouvrage de tricot, un grand châle en fin lainage bleu clair qu'elle faisait pour celle-ci, mis de côté depuis dix minutes.

Mais avant de recommencer à tratravailler, elle le laissa retomber sur ses genoux,

—Tu l'aimes donc bien ton mari ! fit-elle comme quelqu'un qui sort avec

peine les mots de sa gorge :

—Oh ! oui ! répondit Régine au fond de son cœur.

La mère poussa un soupir.

—Plus que moi ? demanda-t-elle.

Et la jeune femme sourit encore.

—Allons, voilà maman jalouse. . Pauvre petite mère, mais ce n'est pas la même chose. . pas du tout, je t'assure.

—Je sais bien. . aussi, n'est-ce point de la jalousie que j'éprouve. c'est de la crainte.

- Comment cela ? de la crainte.

—Oui, j'ai peur que tu ne tombes de ton rêve tout d'un coup. . Les hommes ne sont jamais ce que nous les croyons ma chérie.

—Comment te figures-tu donc que je crois mon mari ?

—Comme un être parfait ... l'idéal que se font toutes les jeunes filles.

—Oh ! combien tu te trompes, maman. . . .

Je suis sûre que Paul a de grandes qualités mais je lui crois aussi de petites imperfections. . . . . C'est bien plus gentil, du reste ; comme il aura souvent à me pardonner quelque chose, je veux avoir à lui pardonner aussi.

Mme de Labatière poussa un souper, plus profond que le premier.

Cette fois, Régine la regarda, absolument surprise.

—Dieu veuille que tu n'éprouves pas de désillusion, fit lentement la pauvre ame.

—Et quelle désillusion voudrais-tu que j'éprouve ?

—Le sait-on. . . . . Enfin admettons qu'elle arrive,-je la supporterais-tu couragensement.

Maintenant il y avait de l'effarement dans les yeux bleus de Régine.

--Mon Dieu ! fit-elle, qu'y a-t il onc ?

Et elle redevint très pâle. elle se mit à trembler.

- Mais rien, il n'y a rien. . . . affirma sa mere effrayée, c'est une simple supposition. . . .

—Je t'en prie, maman, ne fais plus de ces suppositions-là. . . . . elles me causent trop de peine.

—C'est fini, je n'en ferai plus. . Vois comme tu es encore faible. . Allons, abordons un autre sujet.

Mais la jeune femme ne prétendait point aborder un autre sujet.

Les mères sont inventives lorsqu'il s'agit de la santé de leurs enfants.

Mme de Labatière passa sa soirée à écrire une missive de deux pages, en déguisant son écriture pour que sa fille ne flairât pas une supercherie

Régine n'avait jamais reçu de lettre de celui dont elle n'était la femme que de nom

Elle ne soupçonna rien.

Toujours faible d'ailleurs, la vue un peu trouble, elle distinguait les mots, sans s'attacher aux caractères.

Paul, qui écrivait soi-désant à Mme de Labatière, ne parlait que de sa femme.

A la fin de la lettre, il donnait de ses nouvelles à lui.

Sa cure, elle ne serait guère terminée avant quinze jours.

Il espérait du moins qu'il pourrait, à ce moment. venir retrouver Régine

Cette dernière ne parvint pas à retenir ses sanglots.

Quinze jours ! Il lui semblait que cela ne finirait jamais.

Sa mere ne s'inquiéta pas en la voyant pleurer.

Les larmes soulagent plus qu'elles ne font de mal.

La pauvre femme pensait que dans ce laps de temps de quinze jours, les occasions se présenteraient pour elle de mettre petit à petit sa fille au courant de la vérité.

Les pleurs de Régine se séchèrent.

Elle relut la lettre, y posa les lèvres à plusieurs reprises, et la glissa sous son oreiller.

L'après-midi comme la veille, la jeune femme se leva et resta plus long temps sur le balcon.

M. de Labatière était allée à Paris.

Il ne rentra que le soir, vers 8 heures.

Mme de Labatière descendait dans la salle à manger, où deux couverts se trouvaient mis.

L'ancien capitaine de frégate était plus nerveux que d'habitude.

Sa femme devina de suite qu'il venaitd'éprouver une nouvelle contrariété.

Elle voulut l'interroger.

Il répondit, très brusque :

—Mangeons d'abord, je meurs de faim.

Il toucha à peine le repas, repoussant d'un premier mouvement chaque plat qu'on lui présentait n'y revenant qu'après des instances réitérées.

Et quand ils eurent fini, quand la domestique eut enlevé la nappe, que la porte se fut refermée sur elle, le vieux marin alla pousser la fenêtre grande ouverte sur le jardin, revient s'asseoir près de sa compagne, et tirant un journal de sa poche, il le lui tendit en disant :

--Lis ma pauvre amie.. J'aurais voulu te le cacher, mais tu le sauras demain.

—Quoi encore ? balbutia Mme de Labatière, depliant le journal d'une main hésitante.

—Oh ! rien si l'on veut.. une amertume de plus pour nous, simplement.

Il appuya ses coudes sur la table, mit son visage dans ses mains et resta immobile jusqu'à ce qu'une exclamation de sa femme le tirait de sa torpeur.

—Ce n'est pas possible, Jacques n'a pas fait cela !

—J'ai dis comme toi.. et pourtant.. c'est clair.. trop clair....

—Ce n'est pas possible ! répéta-t elle je jurerais qu'il n'est pas coupable d'une pareille lâcheté.

—Qui veux-tu qui ait forgé cette histoire ?

— Je l'ignore, mais voyons.. Ce serait epouvantable !.. Nul mieux que lui ne savait l'honnêteté, la purete de Régine...

Et il aurait inventé cette scène odieuse Et il aurait inventé cette odieuse chose.. que raconte.. ce.. journal !

M. de Labatière ne répondit pas.

Il se mit à marcher à grands pas, se pressant de temps en temps le front.

—Tu as raison, Jacques n'est pas capable d'une telle bassesse. Quelle qu'ait été sa déception, elle n'a pu le pousser à un acte de cette sorte.. Mais alors. pourquoi ces racontars !. L'accusation est claire, précise, elle ne peut atteindre que lui.. La nature humaine est si compliquée un moment de folie. Le remords l'a assailli, il est parti, espérant mourir par là.. Sa mort même ne rachètera rien. Oh ! malheureux ! malheureux !

Ce n'est pas lui.. je te dis que j'en jurerais.

Il la regarda comme s'il voulait trouver sur son visage la confirmation de ses paroles.

Mais déjà on pouvait y lire, remplaçant l'incrédulité pleine d'indignation du premier moment. le trouble de l'incertitude.

Ainsi que son mari, elle avait d'abord jeté un cri de protestation.

Puis, tout en lui répondant, elle venait de relire l'article. Et le doute, le terrible doute, la mordait au cœur.

Oui, tout cela était précis. d'une precision cruelle.

Le drame s'expliquerait, dit celui-ci après plusieurs minutes de silence. Il fallait bien qu'un jour on connût la vérité.

Puis, comme elle ne répondait point

--Tu ne trouves pas ?

—Certes, murmura-t-elle. cela expliquerait tout....

"Mais non.. non.. je ne pourrai jamais croire....

—Paul Yveling, à la lecture de cette lettre, sera devenu fou.. il aura frappé comme un fou.. reprit M. de Labatière

- Ah ! certainement. Ce misérable journal parle d'explications.. mais d'un mot, Regine n'aurait elle pas détourné la colere de son mari ! Il n'avait qu'a

regarder dans ses yeux pour y voir le fond de son âme....

—Certes, répliqua le père ; il n'y a pas eu entre eux un mot échangé ; notre fille qui se souvient des moindres détails de son mariage se souviendrait également de la discussion.. Rappelle-toi ce qu'elle nous a dit : Paul l'a amenée dans sa chambre, puis il a passé dans la sienne.. Elle s'est mise au lit..il lui semble avoir entendu des pas... puis elle parle d'une douleur subite, violente, dans le dos.. Elle aura perdu immédiatement connaissance.. comme l'ont affirmé, du reste, les médecins.

Oui, fit Mme de Labatiere, en frissonnant de tout son corps.

—Certes, la voilà, l'explication, reprit son mari, c'est la vérité plausible... En s'accusant, l'auteur de ce drame, qui a failli coûter la vie à notre fille qui a mené Paul Yveling dans une maison de fous, a fait la lumière sur le mystère que personne ne réussissait à sonder.. A quoi cela sert-il ? C'est une mauvaise action de plus.. C'est une autre infamie. Vois-tu maintenant la réputation de Régine ouvertement attaquée ?....

Quoi qu'on dise désormais, quoi qu'on fasse, son honneur de jeune fille restera pour certains, compromis.. Ah ! le malheureux !.. le misérable ;

Et M. de Labatière serrait ses poings la figure convulsée, des larmes de rage et de désespoir sous les paupières.

Sa femme ne trouvait plus la force de répondre.

Elle était positivement atterrée.

—Je suis allé, reprit le vieillard d'une voix tremblante, dans plusieurs bureaux de rédaction ; j'ai pu me rendre compte que l'on n'inventait rien, que la lettre en question avait été reçue par le juge d'instruction.. On m'a promis partout l'insertion des lignes dans lesquelles je parle de l'amitié d'enfance de Régine et de Jacques, sans qu'il eût jamais été entre eux question d'amour, de l'aveu qu'en fit Jacques de celui qu'il éprouvait pour sa cousine, lorsqu'il apprit les fiançailles de celle-ci avec M. Yveling.... ma réponse, la réponse de Régine consultée..Tout cela est simple, clair.. Y croira-t-on ?

—Et pourquoi n'y croirait-on pas ? dit Mme de Labatière ; pourquoi le mal prévaudrait-il, pourquoi le mensonge l'emporterait-il sur la vérité ?

L'indignation du capitaine de frégate avait atteint son paroxysme.

Certes, si son neveu se fut trouvé à Paris, il y eût eu entre eux une scène de violence qui eût pu finir d'une façon tragique.

Le vieux marin, fort de tout un passé d'honneur, souffrait doublement, comme homme et comme père, du bruit fait autour de son nom.

Il fut long à s'apaiser ; cette soirée compta parmi une des plus mauvaises passées depuis la catastrophe qui avait failli ravir à M. et Mme de Labatière leur fille unique.

Ce fut elle, la mère, qui, apaisant l'exaspération de son mari, ramena sa pensée vers l'enfant qui avait été leur joie et qui était à présent toute leur existence.

Que leur importait lemonde, ils avait leurs fille vers laquelle devaient converger toutes leurs pensées.

Il faudrait bien apprendre à Régine la vérité.

Le moment redouté approchait, où les subterfuges employés s'effondraient d'eux-mêmes, où l'explication s'imposoit,

Ils n'auraient pas trop de toute leur tendresse pour atténuer le coup porté à leur malheureuse enfant.

Que leur importait, en effet, le monde et ses méchancetés ?

Leur fille seule comptant pour eux ; qu'ils la conservassent. c'était tout ce qu'ils demandaient.

## XIII

Ce jour où la lettre anonyme adressée au juge d'instruction était publiée par toute la presse parisienne. Rosalie David descendait ainsi que de coutume

de bon matin pour acheter les journaux.

Avant de rentrer chez elle en remontant l'escalier, elle en avait déplie un journal et lu ce qu'il contenait relativement au drame d'Asnières.

Comme le captaine Taverrier M. et Mme de Labatière elle pâlit très fort en parcourant les lignes qui donnaient la clé du mystère.

Une fois chez elle, elle s'assit près de la fenêtre tira de sa poche deux autres journaux — chaque jour elle en achetait plusieurs, à des marchands différents — et y chercha la rubrique, qu'elle trouva bientôt.

Ils racontaient la même histoire que le premier.

—Cela a pris, murmura-t-elle plusieurs fois, je suis sauvée !

Un quart d'heure plus tard, on frappait à sa porte.

Elle ouvrit, croyant que c'était Jeanne Badolle, et ne fut pas peu étonnée de voir la concierge qui lui dit :

—C'est moi ; voilà le courrier.

Depuis deux mois qu'elle habitait la maison de la rue Richer, l'ancienne de Paul Yveling, qui n'avait donné à personne, excepté à Henri de la Roche, son nom et son adresse ne recevait point de lettres.

La premiere assignation du juge d'instruction lui avait été apportée par un agent, qui ne la lui remettait qu'après lui avoir fait subir un interrogatoire.

Et la concierge lui tendait deux enveloppes, en glissant sur l'une d'elle celle qu'elle avait mise par-dessus, un regard tout particulier.

—Merci madame Piret, fit la maitresse de piano en repoussant le porte aussitot.

Et de suite elle avait lu :

La porte "Cabinet du juge d'instruction n'était pas refermée qu'elle s'affaissait sur la chaise qui se trouvait à côté, livide, la sueur aux tempes.

Au moment où elle se croyait sauvée, le péril allait-il renaitre ?

Rosalie appuya une main sur son cœur qui battait follement.

Allons ! du courage ! il faut tenir tête jusqu'au bout à l'orage.

La jeune femme décacheta l'enveloppe.

L'invitation à se rendre dans le cabinet du magistrat était pour ce matin même, à dix heures.

Alors, en lisant et relisant le papier, elle se mit a parler tout haut :

—Aurait-on reconnu mon écriture ! C'est impossible... on ne l'a jamais vue. Puis personne ne pourrait la reconnaître... c'était une grosse ronde, informe. J'ai été mettre la lettre près de l'Ecole militaire... Non, ce n'est pas cela,.. Eh bien, nous le verrons, ce que c'est,.. A dix heures ! Je n'ai que le temps de m'habiller.

En se levant, la seconde lettre restée sur ses genoux, tomba à terre.

—Qu'est-ce que c'est que celle-là ? fit elle en la ramassant.

Elle l'ouvrit et courut à la signature : Henri de la Roche.

Depuis son départ de Paris, Rosalie David n'avait point eu de ses nouvelles.

—Nous lirons cela plus tard, fit-elle, jetant la lettre sur la table ; quand je reviendrai ...si toutefois je reviens.

A dix heures précises, Rosalie David était introduite dans le cabinet du juge d'instruction,

—Vous connaissez, lui demanda brusquement celui-ci, la famille de Labatière ?

—Non, monsieur.

—Vous ne saviez pas le nom de la fiancée de M. Yveling.

—Je l'ai appris par les affiches...

—Dites-vous bien la vérité ?

—L'exacte vérité.

Elle avait dans la voix, dans les yeux en tel air de franchise, qu'elle eût abusé le plus incrédule.

Le juge pourtant, reprit froidement, la sondant d'un regard de plus en plus inquisiteur :

—Nous avons la preuve du contraire.

—La preuve du contraire ! répéta-t-el-

le, avec un étonnement parfaitement joué, et sans qu'un muscle de sa figure bougeât ; je ne crois pas, monsieur.

—Vous vous obstinez à affirmer qu'avant le mariage de votre ancien ami vous ne connaissiez pas la famille de Labatiere, ou du moins que vous n'aviez pas de renseignements précis sur son compte ?

—Je continue à l'affirmer.

—Le jour du mariage, vous n'étiez pas allée à l'église ?

—Non, monsieur.

—Vous êtes vraiment restée chez vous ?

—Je suis restée chez moi.

—Dans quel but, m'avez-vous envoyé ceci ? demanda plus froidement encore le magistrat en plaçant sous les yeux de la jeune femme une lettre écrite en gros caractères, une espèce de ronde, mal formée.

—Ceci, fit-elle, baissant la tête sur le papier ; qu'est-ce que ceci ?

—Lisez.

Elle parcourut les premières lignes.

—Mais c'est la lettre que les journaux publiaient ce matin !

—Vous lisez donc les journaux ?

—Je les ai toujours lus.. et je les dévore depuis le drame dont Paul Yveling a été malheureusement le héros.

Le regard du magistrat devenait de plus en plus perçant.

Rosalie David le soutint, montrant la même tranquillité grave et triste.

—N'est ce pas tout naturel ? fit-elle avec un mouvement de tête lent : ce qui le touche ne me touche-t-il pas.. toujours.. malgré tout !

Et, reposant le papier sur le bureau :

—Je comprends que la justice cherche à se renseigner, mais faut il encore que les apparences lui donnent raison.. Vraiment, monsieur le magistrat, il me semble que ma non-participation à toute cette douloureuse affaire est assez clairement établie pour que l'on m'épargne des interrogatoires pénibles.. Comment veut-on que ce soit moi qui aie écrit cette lettre ! Il faudrait admettre pour cela que je sois au courant des moindres incidents de la vie des personnes que je ne connais point, dont je n'ai jamais entendu parler.. Et alors même que je les connaîtrais, pourquoi cette lettre anonyme ! . .

—Pour vous disculper.

—Me disculper de quoi ?

—D'avoir écrit à Paul Yveling celle qui les renseignait sur les soi-disant amours de Régine de Labatière avec son cousin... En accusant celui-ci, vous égariez les soupçons.

Le sang monta aux joues de la jeune femme.

—Les deux actions sont aussi viles l'une que l'autre ; je n'ai commis ni l'une ni l'autre... Dans quel but voudrait-on que je les eusse commises ?

—Par vengeance.

—Je vous ai dit l'autre jour, monsieur, qu'après l'acte de désespoir qui m'a poussée au suicide, je n'avais plus éprouvé qu'une tristesse profonde, puis une pitié à l'égard de l'homme qu'un amour nouveau égarait assez pour m'oublier. Je vous ai dit que lorsqu'on a aimé comme j'ai aimé, on peut pousser le dévouement, le renoncement de soi-même jusqu'à se sacrifier pour le bonheur de celui qui brise votre vie.

Si j'avais eu des idées de vengeance j'aurais d'abord essayé de faire manquer par tous les moyens possibles, le mariage de mon ami ! . Je me suis cachée, je ne demande qu'une chose : me tirer d'affaire sans le secours de personne, trouver quelques élèves en attendant que je puisse, si je ne suis pas trop vieille pour cela, arriver au théâtre.

—Au théâtre ! répéta le juge, oubliant son rôle d'interrogateur, pris d'un intérêt pour cette femme au visage pâle, aux grands yeux de velours, qui parlait avec cettte assurance qui s'impose quelques préventions qu'on ait pu voir.

—J'avais beaucoup de voix, dit elle j'ai été élève du Conservatoire...Mon ambition était le théâtre, il m'a empêchée de suivre cette carrière...Pourrai-

je chanter encore, pourrai-je m'y faire à présent un avenir ?.. il est bien tard !

Le magistrat avait déjà repris son impassibilité professionnelle

— Ainsi, dit-il, après une seconde de réflexion, vous affirmez n'avoir jamais connu, n'avoir jamais eu un renseignement sur la famille de Labatière ?

— Je l'affirme, monsieur.

— Vous pouvez vous retirer.

Elle salua et s'en alla, toujours grave et triste.

Et le juge la suivit d'un regard qui déclarait sa pensée.

— Cette femme n'est pour rien là-dedans.

Tout n'accusait il pas, en effet, l'absent, l'officier à présent au Sénégal, tout jusqu'à son départ même ...

Son action eût pu, s'il fût resté à Paris, lui attirer un blâme sévère, mais elle ne tombait pas sous le coup de la loi.

Jacques de Labatière ne trouverait de châtiment que dans ses remords mêmes.

En se revoyant dehors, Rosalie David comme lors de sa première comparution devant le juge d'instruction, respira à pleins poumons.

Son émotion avait été moins grande que la première fois, et pourtant elle s'était rendue compte que le danger pour elle restait le même.

Elle avait senti que l'ombre d'une défaillance la perdrait.

Un interrogatoire prolongé eût peut-être amené cette défaillance.

Oui, maintenant, elle respirait.. comme l'autre jour, mais plus largement, sans qu'il lui restât un poids sur le cœur.

Elle se sentait délivrée de la crainte d'être démasquée

Ou de ces pressentiments funestes ou prophétiques.

Il sembla à elle, assassin de Régine de Labatiere, que l'impunité lui était désormais assurée.

Sa conscience, du reste, se trouvait singulièrement allégée.

On annonçait la convalescence de Régine, on affirmait la folie de Paul.

Les fous ne pensent pas ; il est des folies qui sont douces.

Pourquoi plaindrait-elle son ancien ami.

Pourquoi plaindrait elle Régine de Labatière

Rosalie David se sentait maintenant une pierre à la place du cœur

Elle avait été trop cruellement frappée, elle avait éprouvé trop d'amertumes, pour ne [illegible] éprouver une profonde différence envers ceux qui étaient ses victimes et la cause de son malheur.

Elle ne leur en voulait plus.

N'était-ce pas tout ce qu'elle pouvait faire : désarmer.

En rentrant chez elle, Mme David s'arrêta dans la loge.

Elle s'empressa de s'informer auprès de la concierge si on n'était pas venu la demander.

C'était un prétexte.

Elle avait deviné la curiosité de celle-ci, le matin, lorsqu'elle lui tendait la lettre à l'enveloppe révélatrice.

Sur la réponse négative, de Mme Piret, elle lui dit :

— C'est qu'on m'avait parlé de quelqu'un qu'on devait m'envoyer pour une leçon.. Figurez-vous que je viens de faire une corvée ennuyeuse.

— Vraiment ! fit Mme Piret, alléchée par cette entrée en matière.

— J'ai des amis, chez lesquels j'allais souvent autrefois.. du temps de mon mari.. Ils plaident en séparation . Il y a eu toutes sortes d'histoires, les torts sont égaux d'un côté et de l'autre, me voilà appelée pour déposer... Vous voyez d'ici mon embarras !

— Je crois bien, ce n'est pas commode de ces affaires-là.

— Non, surtout quand on a de la sympathie pour les gens et qu'on ne voudrait pas les charger. Malheureusement, j'ai assisté à une scène capitale.. et je n'ai pu que dire la vérité.

— Bien sûr, on ne peut pas mentir, en pareil cas.

—Enfin, j'espère qu'on ne me rappellera pas.. Mlle Badolle est-elle chez elle ?

—Je ne l'ai pas vue descendre.

Rosalie monta lentement ses cinq etages.

Elle frappa à la porte, tout au fond du couloir, qui était celle de la chambre occupée par Jeanne.

La jeune fille travaillait.

Elle avait retrouvé de l'ouvrage et elle tirait l'aiguille du matin au soir, comme autrefois.

La vie laborieuse, précaire — car la petite couturière, chez qui la besogne n'affiue pas assez pour lui permettre de rémunérer des ouvrières, gagne juste de quoi manger et payer son terme — recommençait pour elle.

Jeanne ne se sentait pas forte elle ne le serait pas de longtemps, sans doute, trop ébranlée pour retrouver promptement la vigueur de sa jeunesse.

Il lui faudrait végéter des semaines et des mois, avant d'avoir dans son tiroir un ou deux louis d'économies.

Pourtant l'avenir ne l'inquiétait pas ; elle voulait bien vivre ; que lui importait le reste !

Un désintéressement profond, morne, l'avait envahie.

Une seule pensée la faisait vibrer : celle de l'homme qui l'avait fait arrêter.

Quand elle traversait son cerveau, Jeanne Badolle redressait le front, ses yeux brûlaient d'une flamme intense, ses lèvres articulaient des mots de haine.

Puis, sa tête retombait sur son ouvrage.

Pourquoi penser à la vengeance ?

Cela lui rendrait-il le bonheur ? Cela ramènerait-il auprès d'elle sa mère enterrée avec sa petite sœur ?

Puis, que ferait-elle, pauvre fille perdue dans Paris, contre ce puissant, ce roi du négoce, qui remuait l'or à pleine main et faisait mouvoir, comme des marionnettes tenues par des fils invisibles, des centaines d'hommes, de femmes, suspendus à sa volonté, que d'un signe, sur une plainte injuste ou fondée, il pouvait jeter dans la rue.

Ne retomberait-elle pas sur elle, sa vengeance ?

Ne lui jetterait-on pas à la tête le vol commis, les quelques mètres de dentelle glissée dans sa poche ?

Il fallait se borner à espérer dans l'avenir pour ce tigre que son désespoir, l'histoire de son malheur n'avait point attendri, un châtiment qui viendrait d'ailleurs.

Mme David ne resta près de la jeune fille que quelques minutes.

Elles prenaient leurs repas ensemble chez la première, faisant tour à tour la cuisine.

C'était une économie, et au moins elles ne se trouvaient pas seules en face de leur assiette.

Ce matin-là, Jeanne ayant un travail pressé, et, ne pouvant s'en occuper, Rosalie avait, en descendant, demandé chez le restaurateur qu'on lui montât deux portoins pour midi et demi.

A peine était-elle rentrée qu'on apporta le déjeuner.

Jeanne parut.

La jeune femme venait de prendre sur la cheminée la lettre d'Henri de la Roche.

Elle la glissa dans sa poche, en remettant encore à plus tard la lecture.

Aussitôt Mlle Badolle retournée au travail, elle tira le papier de sa poche et lut :

" Chère Rosalie,

"Que pensez-vous de votre ami !

"Voici presque un mois que j'ai quitté Paris, et à part la letttre que je vous ai écrite, quelques jours après mon arrivée ici, vous n'avez rien reçu de moi.

"Cependant vous êtes constamment présente à ma pensée, mais chaque jour je croyais revenir, l'état de mon oncle s'améliorant plutôt.

"Il etait convenu que je partirais le lendemain puis le lendemain le comte me retenait, le jour suivant la même chose, et toujours ainsi.

"Comme je vois que je ne pourra

point abandonner le château avant quelques semaines, je viens vous demander de vos nouvelles.

"J'ai soif de vous lire, longuement : êtes vous bien portante, êtes-vous moins triste ?

"Que devenez-vous, enfin.

"Surtout ne prenez pas en mal mon silence, ne croyez pas que j'ai pu vous oublier un instant.

"Je le répète, vous n'êtes point sortie de ma pensée.

"Des nouvelles, n'est-ce pas ? des nouvelles bien vite.

"Je vous vois depuis plusieurs nuits, en des rêves sombres ; j'ai peur que vous ne soyez malade, qu'il ne vous soit arrivé quelque chose.

"A vous, chère amie, bien à vous d'affection.

HENRI DE LA ROCHE."

"Ecrivez-moi poste restante à la Roche-sur-Yon."

Rosalie déchira la lettre en petits morceaux qu'elle jeta d'une poignée par la fenêtre de la rue.

Elle les regarda s'éparpiller au vent.

Voilà le cas qu'elle faisait de l'amitié d'Henri de la Roche.

Son départ, si propice à un moment où elle se fût trahie peut-être, vis-à-vis de lui, l'avait singulièrement soulagée.

Il eût deviné, en ces premiers jours d'agitation, que c'était elle qui avait commis le crime.

Qui sait si l'horreur du forfait ne l'eût pas tourné contre celle qui en était l'auteur ?

Tandis que, lorsqu'il reviendrait, elle lui prouverait facilement qu'elle ne devait d'être vengée qu'à un concours de circonstances absolument en dehors de sa volonté.

La lettre d'Henri ne dénotait pas qu'il eût à son égard la moindre méfiance.

Il ne savait sans doute rien ; les journaux de la Roche-sur-Yon ne parlaient point du drame qui, pendant une semaine avait passionné tout Paris.

Rosalie ne se trompait qu'à demi.

Le journal légitimiste que recevait deux fois la semaine le comte Hugues de la Roche avait bien parlé en son temps de l'"Affaire d'Asnières". Mais Henri arrivait à peine au château, et il ne pensait guère à jeter les yeux pas plus qu'il ne devait y songer, durant tout son séjour, sur cette feuille remplie de nouvelles locales, et politiquant comme on le faisait cinquante ans auparavant.

Transplanté brutalement du boulevard des Italiens au fond de la Vendée, dans la sauvage contrée qu'habitait depuis son enfance le vieux chouan dont il convoitait l'héritage, le jeune homme ne pensait même pas à Paris, à son ancienne vie.

Un seul souvenir le poursuivait, celui de cette Rosalie, autour de laquelle il tournait depuis si longtemps désirant ardemment, une rupture, elle et Paul Yveling préparant cette rupture, qui se consommait bientôt.

Ses machinations manquaient aboutir à un résultat tragique.

Rosalie s'élançant de sa fenêtre dans la rue au moment où il passait, et tombant à ses pieds, eût pu se fracasser la tête.

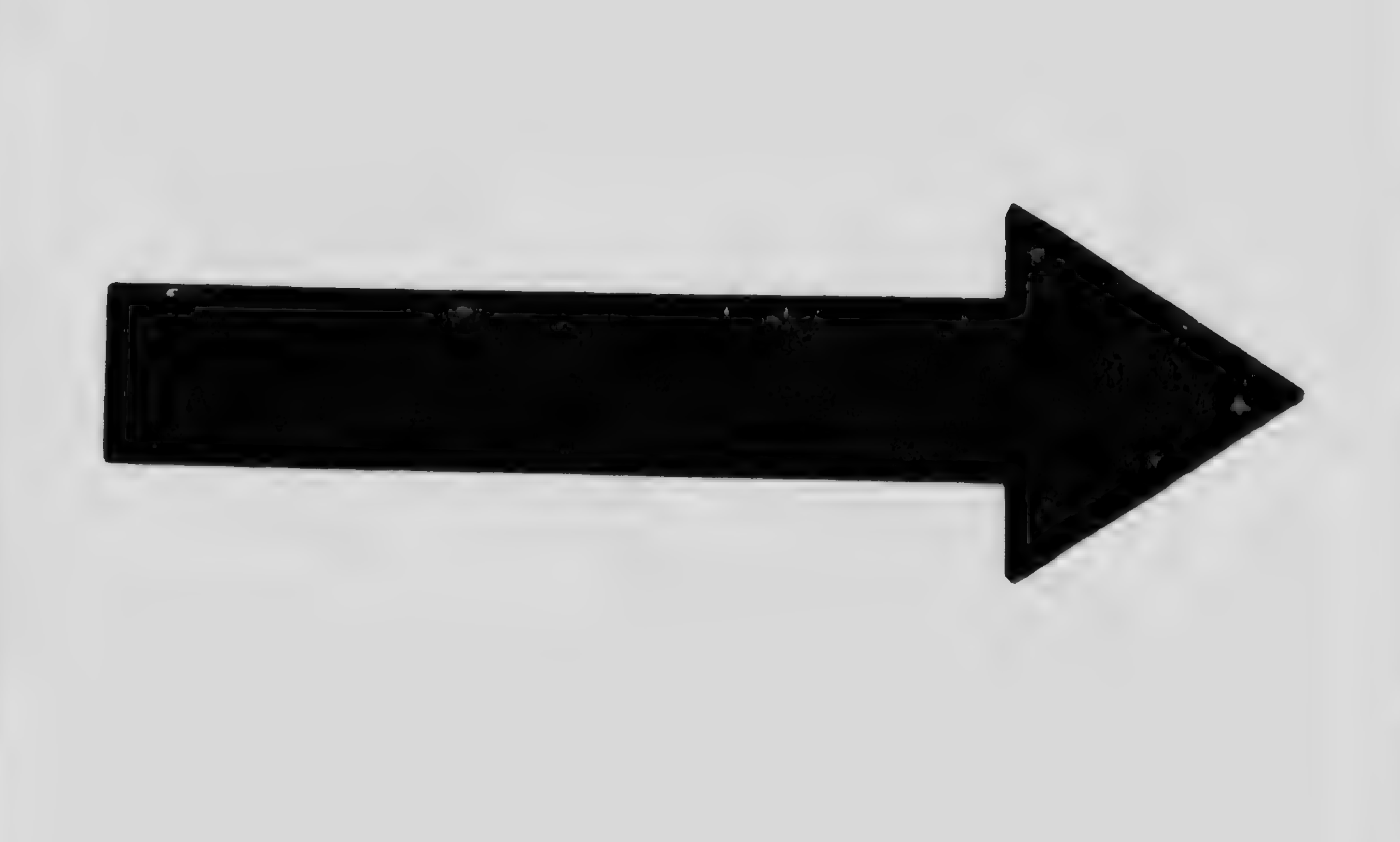
Elle en avait été quitte pour six semaines de lit ; les choses s'étaient arrangées, elle semblait prendre son parti de la situation.

Tout est bien qui finit bien.

Cela n'empêchait pas qu'un frisson lui passait dans le dos, lorsque la scène de la rue Boissy-d'Anglas, ce soir où il allait guetter la sortie de l'oncle Yveling, porteur du funeste message, pour monter immédiatement après chez la jeune femme et commencer à jouer son rôle de consolateur, lui revenait en mémoire.

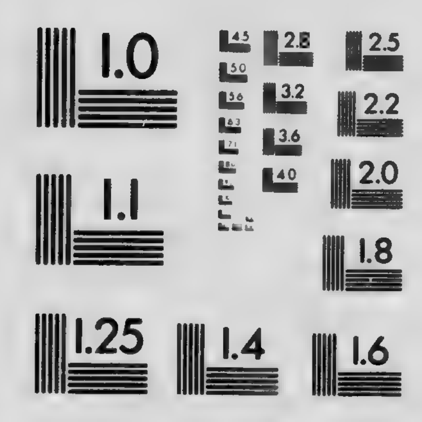
Le corps s'abîmant sur le pavé presque au moment où un grand cri fendait l'air, le transport à l'hôpital, tout cela repassait devant ses yeux troublés, aux heures de remords.

Elles étaient rares, il est vrai, et le deviendrait de plus en plus.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)






La surprise qui l'attendait en arrivant en Vendée, les intentions que son oncle manifestait à son égard, devaient chasser rapidement les souvenirs importuns.

Il avait bien, maintenant d'autres chiens à fouetter.

Voilà qu'il lui fallait ou épouser Huguette, la petite infirme, ou perdre l'héritage du vieux comte.

Mais Rosalie !

Il en était à ce paroxisme de passion qui ne le cède à aucun autre sentiment, si vif qu'il soit.

Rosalie lui avait promis de l'épouse son mariage n'allait-il pas la dégager de cette promesse !

Puis, ce mariage ne paraîtrait-il pas à la jeune fille une lâchete !

Comprendrait-elle qu'il eût pris une femme, alors qu'il prétendait ne penser qu'à elle !

Il la considérait donc comme une de ces créatures à qui on fait accroire ce qu'on veut ?

Certes, libre de tout entraînement, sans cet amour au cœur, puissant, tenace comme tout ce qui excite une convoitise qui n'a point été assouvie, Henri eût accepté plus facilement la proposition de son oncle.

Huguette resterait au logis.

La petite cousine serait une épouse modèle, soumise, dévouée.

Pourvu qu'elle se crût aimée, pourvu qu'il eût pour elle quelques attentions, ignorante du monde comme elle l'était, elle vivrait heureuse en l'aderant.

Mais toujours revenait la pensée de Rosalie.

Son visage aux prunelles de braise, aux lèvres ardentes, surgissait à côté de la blonde tête très fine, aux doux yeux, au front veiné de bleu, aux lèvres à peine rosées, d'Huguette de la Roche.

Allait-il le perdre, pour cette mièvre créature, sautant sur des béquilles, unique héritière du comte !

Henri n'avait répondu à son oncle ni oui ni non.

Celui-ci lui avait dit :

- Restez ou partez, cela vous regarde ; vous connaissez ma volonté ; je ne changerai rien aux dispositions que j'ai prises.

Il restait, la froideur, la gêne, qui régnait d'abord entre lui et sa cousine se changeant peu à peu en une camaraderie très franche du côté de l'enfant, peut-être aussi du sien.

Le comte semblait se reprendre à vivre.

Il était de ceux là qui résistent tant qu'une lueur vacille ; la lampe s'éteindrait, après avoir jeté une flamme brillante.

Il y avait donc un mois qu'Henri de la Roche était au château, un mois qu'il vivait entre le vieillard et sa petite-fille.

La première huitaine lui avait paru horriblement longue.

Puis, il se faisait à l'existence de farniente et de plein air qu'il menait dans ce pays, aussi riant en cette saison d'ete qu'il devait être sombre en hiver.

C'était, au pied du château, à la façade crénelée, une vaste plaine hérissée de collines, formant de petites vallées, sillonnées de ruisseaux clairs qui couraient sous les herbes.

C'étaient des chemins étroits, creusés entre des haies vives, bordées d'arbres rejoignant leurs branches en un berceau de verdure.

Et derrière le castel, au-delà de la pente plus rapide, en haut de laquelle les murs affaissés montraient encore mâchicoulis, le paysage changea brusquement, la lande s'étendait à perte de vue, couverte de grands genêts et d'ajoncs épineux.

Henri avait fait avec Huguette maintes excursions dans la vallée riante et la lande sauvage.

La jeune fille conduisait un joli attelage, deux mules dociles que son grand-père avait achetées pour elle, et avec lesquelles il la voyait sans crainte s'en aller pour quelque promenade, de laquelle elle lui revenait avec une fraîcheur aux joues qui le rendait content,

lui faisait oublier les heures lentes de la solitude.

Les deux jeunes gens restaient dehors des après-dîners entiers.

Le comte ne voulait pas qu'ils se crussent tenus de rentrer à cause de lui plus tôt qu'ils ne l'eussent voulu.

Huguette, qui d'abord ne tenait pas compte de ce desir, et revenait juste pour l'heure de la lecture, finit par y accéder.

Le temps s'écoulait vite, du reste.

Ces demi-journées passées à côté d'Henri, — qui lui racontait tant de choses intéressantes sur la vie à Paris, sur les voyages qu'il avait faits en Suisse, en Italie, en Russie, pendant — que les grelots des mules sonnaient sur la route, — filaient si rapidement que si le soleil n'eut baissé à l'horizon, s'ils n'eussent vu dans la campagne les pâtres regagner l'étable, ni l'un ni l'autre n'eût pensé à reprendre la direction du vieux donjon.

Le comte espérait beaucoup de ces tête-à-tête ; il espérait tout.

L'amour de ce vieillard — égoïste comme tous les vieillards — pour sa petite-fille rayonnait avec une intensité qui semblait devoir englober ceux qui l'entouraient, Huguette n'eût-elle pas forcé l'affection par ses qualités aimables.

Il savait bien qu'il n'était pas possible de la connaître sans se sentir attiré vers elle.

Il l'aimera, murmura-t-il, en pensant à Henri ; si ce n'est pas de la passion, ce sera une tendresse sérieuse, le meilleur gage du bonheur pour une femme.. Ce garçon a été fou, il n'est pas mauvais . La fortune d'Huguette sauvegardée, je partirai tranquille, l'enfant sera heureuse

Ce vieillard qui allait mourir demeurait aveugle dans sa confiance.

L'avenir est fermé aussi bien pour l'homme qui touche du pied la tombe que pour celui qui commence la vie.

L'aïeul s'en va, espérant pour les êtres chers qu'il laisse l'existence heureuse ensoleillée. Et les ténèbres s'épaississent souvent à l'horizon .

Le sort sera plus cruel pour ceux qui ont à parcourir leur chemin à travers le monde qu'il ne l'a été pour lui, arrivé au bout de la course

Celui qui meurt a payé son tribut à la souffrance, au doute, au désespoir.

C'est fini de la maladie, qui brûle le sang, qui travaille les chairs, met au cerveau cette perpétuelle terreur du néant.

Car l'homme vit avec l'incessante appréhension de l'"au delà ".

Il peut, brave, gouvernant ses nerfs, emporte par les évenements, la regarder en face, l'affreuse camarde, la voir arriver sans pâlir ; au fond de lui la peur subsiste : il la maîtrise, il ne l'étouffe pas.

Il peut dire qu'il ne craint point la mort ; il peut l'appeler, il peut la chercher.. S'il laisse à sa fièvre le temps de tomber, s'il laisse la réflexion traverser son esprit, l'envie de reculer l'éteindra, sa bouche s'ouvrira pour jeter un cri de supplication, un cri d'épouvante.

Le suicide est une folie.

Il est des fous dont l'idée fixe se réveille, à peine disparue. Il est des suicidés qui ne sont arrivés à leurs fins qu'après s'être manqués plusieurs fois.

Mais combien !

La première tentative guérit généralement de ce besoin d'en finir éprouvé dans une excitation passagère.

Oui, la peur de la mort court derrière nos talons, surgit au milieu d'un danger réel, comme elle surgit, poussée au cerveau, par quelque malaise vague, par quelque impression morale indéfinissable, dans un lieu de plaisir, à une table où se croisent les saillies des convives, dans un bal où tournoient les couples des danseurs

Il ment, celui qui dit ne jamais l'éprouver.

A moins qu'il ne soit une brute, dès que s'effeuillent les illusions de la pri

me jeunesse, dès qu'il a conscience du but qu'il a à remplir, de la tâche qui lui est dévolue : perpétuer la race, laisser des créatures qui en laisseront d'autres, et ainsi de suite à travers les âges, l'homme, — qui trouve dans la vie, à quelques exceptions près plus de déboires que de joies, — s'y accroche et redoute le fatal moment.

Le comte Hugues de la Roche qui parlait froidement de l'autre monde et prenait ses dispositions, avant de quitter celui-ci, quoique à un âge où les facultés sont émoussées et les sensations amorties, eût peut-être voulu vivre encore, non seulement pour rester le protecteur de sa petite-fille, mais pour respirer cet air pur qui arrivait à ses poumons, par la fenêtre ouverte pendant quelques instants, pour voir ce beau soleil inondant la vallée aux vertes collines et aux clairs ruisseaux

L'après-midi était brûlante sans pourtant cette lourdeur accablante de beaucoup d'après midis d'été.

Henri était sorti seul, ce jour-là.

Huguette n'avait point quitté le parc qui s'étendait en pente jusqu'à la vallée devant le château.

La jeune fille, croyant son grand-père endormi, allait s'asseoir sous un très vieil arbre à la ramure puissante, dans laquelle se nichaient des nuées d'oiseaux.

C'était son endroit préféré.

Elle apportait son ouvrage, le plus souvent quelque vêtement destiné à un enfant pauvre, et elle travaillait à l'ombre du chêne centenaire, enveloppée du froufrou d'ailes de la gent plumée, qui, familière, voletait autour d'elle, avec qui parfois, elle jasait, ou dont elle écoutait les trilles assourdissants, les roulades tendres, les appels provocants.

C'étaient ses amis, les oiseaux ; gens et animaux aimaient Huguette "la petite comtesse", ainsi que l'appelaient les paysans.

Elle entrait dans les chaumières comme chez elle ; on l'y recevait toujours à bras ouverts, quoique avec un respect doublé pour cette infirmité qui, aux yeux des paysans, ne constituait pas un défaut pour cette infirmité physique, mais ajoutait, au contraire, un charme touchant à sa personne,

La petite comtesse, sans ses béquilles n'eût pas été " la petite comtesse."

Dans l'admiration naïve qu'ils professaient pour cette créature fragile, si blanche et si blonde, entrait un étonnement que leur habitude de la rencontrer n'atténuait point, pour sa grâce à se mouvoir, sa pétulante vivacité.

Huguette de la Roche n'avait que des amis dans la vallée. Elle eût compté sur plus d'un dévouement, si elle eut eu besoin de faire appel à l'appui de quelqu'un.

Parmi ceux qui se seraient levés à sa voix, se trouvait le pâtre, qu'on appelait Paulin Pascot, fils d'un vieux serviteur du comte et orphelin depuis plusieurs années.

Il était un peu plus âgé que la jeune fille.

Enfants encore tous deux, lorsque Huguette arrivait en Vendée, Paulin avait plus d'une fois fabriqué devant elle, avec le bout de son couteau, des esquifs de bouleau qu'on faisait naviguer sur le bord de l'étang aux eaux rousses, voilées par les feuillages des saules, tout au bout du parc ou sur un des ruisselets qui couraient les prés.

C'était lui qui leste, vigoureux, grimpait aux arbres pour lui cueillir des cerises vermeilles qu'elle convoitait.

C'était lui qui escaladait le coteau pour y chercher la fleur sauvage qu'elle ne pouvait aller cueillir : lui qui lui amenait sa belle chèvre Noirande, qu'elle voulait traire elle-même, pendant qu'il tenait, sous la mamelle gonflée, la tasse qu'elle allait tout à l'heure porter à ses lèvres.

Au temps des fraises, au temps des mûres, il laissait son troupeau sous la garde de ses chiens et passait des heures dans la forêt à chercher au pied des arbres le petit fruit rouge parfumé et à se déchirer les mains aux ronces où

pousse la baie noire sucrée, si savoureuse.

Puis en ramenant ses chèvres vers le village, il montait au château pour lui apporter sa récolte.

Depuis un an ou deux, le pâtre et la petite comtesse se rencontraient moins souvent.

Huguette devenue jeune fille, ne prenait plus plaisir à voir naviguer les bateaux qu'il creusait dans un morceau de bois.

Elle ne battait plus des mains, lorsqu'il s'accrochait aux genêts pour saisir la fleur éclatante qui attirait ses regards, et elle se contentait de caresser Noiraude au passage.

L'aïeul, encore vigoureux lorsqu'il était allé la chercher en Normandie s'affaiblissait peu à peu.

La jeune fille comprenait le rôle qu'elle avait à remplir auprès de lui

Elle était à la hauteur de la tâche qui lui incombait.

Elle et Paulin restèrent bons amis, mais ils se virent de moins en moins.

Ou plutôt Huguette ne vit plus guère Paulin.

Lui, l'apercevait bien sans qu'elle s'en doutât, alors qu'elle passait à proximité de l'endroit où il gardait ses bêtes, attendant en vain qu'elle tournât les yeux de son côté.

Lorsqu'il y avait trop longtemps qu'il ne l'avait vue, il se glissait dans le parc par une trouée, se couchait dans l'herbe et regardait les hautes fenêtres de la chambre du comte, sachant bien qu'à un moment donné elle se montrerait à l'une ou l'autre, à la large entrée du perron par laquelle [illegible]ait sortir.

C'est ainsi que l'avait surpris Henri de la Roche.

Et quand ce joli visage pâle, nimbé de cheveux blonds, lui était apparu dans l'encadrement de la fenêtre, quand il avait vu la jeune fille descendre les degrés de pierre, le pâtre s'en allait content.

La petite comtesse se portait bien ; c'était tout ce qu'il demandait.

Cette après-midi où Mlle de la Roche se tenait seule assise sous le grand chêne, Paulin vint a longer la haie vive qui d'un côté, bordait le parc.

Il appela ses deux chiens, leur dit quelques mots brefs en leur montrant d'un geste de commandement le troupeau, et se glissa par la trouée qui d'habitude lui livrait passage.

Cette trouée se trouvait à cinquante pas à peine de l'arbre dont l'énorme tronc cachait entièrement Huguette.

Il ne pouvait la voir.

La jeune fille l'avait entendu siffler ses chiens, leur parler

Presque aussitôt, un bruit de branchages froissés arrivait à son oreille.

Puis, elle entendit marcher avec précaution.

Elle se pencha de côté et poussa un éclat de rire.

—C'est toi, Paulin ? Qu'est-ce que tu viens faire.. marauder ?

Lui s'arrêtait, rouge, embarrassé, les mains gauches.

Mais il reprit vite son aplomb.

—Non, mademoiselle ; je voulais vous voir pour vous demander si vous vouliez des fraises ce soir.. La forêt en est pleine ...

—Et tu ne pouvais pas passer par la grille ?

—C'est plus vite fait.

—Oui, j'en veux.. je les adore, les petites fraises des bois, tu le sais bien.. Mais on ne te voit plus du tout, Paulin.

—Mademoiselle, je suis toujours par les champs.

—Moi aussi ; seulement nous ne prenons pas le même côté ; mes mules ne me mènent point là où grimpent tes chèvres.. Ah !

—Quoi donc ? fit le pâtre, regardant où regardait Huguette.

Un homme arrivait, en complet d'été, avec un grand parasol clair, ouvert, l'abritant du soleil ardent de l'après-d'îner.

Paulin baissa les yeux sur Mlle de la Roche.

Celle-ci était devenue toute rose ; une pâleur glissa sur le visage bruni du paysan.

Il s'écarta de deux pas, puis tourna le dos pour partir.

—Eh bien ! je vous fais peur mon garçon ! dit Henri d'un ton cordial ; nous sommes amis, pourtant, nous avons fait plus d'un bout de conservation ensemble.

Paulin, qui venait de remettre sur sa tête son large béret de drap foncé, répondit en se retournant.

-Qui non monsieur, je n'ai point peur ; je venais demander à Mademoiselle si elle voulait des fraises ce soir puisqu'elle en veut, je me dépêche d'aller en cueillir. .puis mes chèvres m'attendent là-bas.

—Bah ! elles sont habituées à vous attendre, vos chèvres. .Ce sont des bêtes dociles. et belles, ma foi ! de la premiere à la dernière. . Savez-vous que vous feriez votre effet, à Paris, sur nos boulevards ?

—Monsieur veut se moquer de moi ? dit Paulin dont la figure placide ne bougeait plus.

Campé bien droit en face d'Henri de la Roche, le pâtre formait avec ce dernier un contaste frappant.

Grand robuste bien découplé, des traits énergique, avec beaucoup de douceur dans les yeux, il était le type du jeune gars vivant en plein air, sans ses passions de brute qui se lisent sur le visage de certains paysans.

Un cœur loyal battait sous cette poitrine large, une âme honnête vibrait sous cette envoloppe rude.

Paulin Pascot était de ces natures capables de vouer à un être faible une adoration essentiellement respectueuse conduisant à tous les dévouements.

Le pâtre pouvait rencontrer un jour, s'il ne l'avait déjà fait quelque pasteur que mettrait dans ses veines la fièvre de l'amour.

Il en était bien certain, et la pensée ne lui venait point que la différence de leurs conditions, eût dû le garer de ce sentiment.

Car il était ce sentiment pur comme le ciel bleu, où s'allument le soir, les, milles clous d'or qu'on appelle les étoiles celui de l'être fort pour l'être qu'un souffle semble devoir briser.

La pâleur qu'avait amenée sur le front de Paulin le trouble visible de la jeune fille, à l'approche de son cousin n'était point le résultat d'une jalousie inconsciente mais d'une crainte.

On racontait dans la vallée que le comte voulait marier sa petite-fille avec son petit neveu.

Celle ci quitterait alors le pays pour aller habiter Paris.

En écoutant cette histoire pour la première fois, le pâtre avait ressenti un grand choc.

La petite comtesse à Paris!

Qui veillerait sur elle, qui la protégerait, dans cette grande ville, où l'on dit que fourmillent les dangers !

Il ne pensait point qu'elle pouvait avoir un défenseur en son mari.

Ce neveu du vieux comte, mince, pâle, les cheveux rares, les membres grêles, qui ne paraissait occupe qu'à soigner sa propre personne, ne lui semblait point capable de procéger une femme, ayant, comme la petite comtesse, besoin d'un protection constante. .

Puis, il ne la verrait plus . jamais plus.

Le vieux nid d'aigle perché si haut sur la colline, qu'il dominait toutes les collines d'alentour, ne serait point la demeure de ce Parisien, qui y venait pour la première fois.

Il était peu probable qu'il y ramenât sa femme.

Le paysan s'était fait ces réflexions, et c'est pourquoi, en voyant rougir la jeune fille il avait pâli.

Les racontars entendus dans la vallée recevaient leur confirmation.

Mlle de la Roche devait être "promise" à son cousin.

Comme il regardait ce dernier avec

des yeux interrogateurs, Henri répondit :

—Mais oui, vous feriez de l'effet sur nos boulevards ; je ne plaisante pas !.. Vous ignorez que nous rencontrons dans les rues de Paris, des pâtres en béret comme vous, suivis de leurs chèvres.

—A Paris ?

—Parfaitement.. Ils s'arrêtent de porte en porte. Là où on leur fait signe d'arrêter, traient leurs bêtes, tour à tour, et nous vendent leur lait hors de prix.. Dès mars ou avril, ils paraissent.. Ils retournent passer l'hiver chez eux.

—Pas possible, monsieur !.. Je me suis pourtant laissé dire que, dans la capitale, comme vous dites, il n'y avait point de pâturages.

Ils habitent hors des fortifications. Puis, dans la capitale, on peut tout se procurer, même de l'herbe, par voitures...

—Elle ne vaut pas celle que mes chèvres broutent dans la Lande.. le lait doit s'en ressentir.

—Certes, ce n'est point le lait de Noiraude.. mais nous nous en contentons.. Nous autres Parisiens, mon garçon, nous savons nous contenter de ce que nous avons.

—Vous avez bien raison, monsieur, si vous ne pouvez pas faire autrement.

Et, soulevant son béret, Paulin Pascot s'en alla par l'endroit où il était venu....

Ses chèvres broutaient à cent pas sur le versant du coteau.

Paulin descendit en sifflotant, le front rasséréné le regard presque joyeux.

A la tête de son troupeau, il s'en alla vers la forêt pour y cueillir les fraises qu'il devait porter au château.

En une heure, sa moisson était faite.

Comme il allait remonter vers l'antique demeure, respectée dans le pays autant qu'elle l'était jadis, à l'angle du bois, où l'attendaient encore ses bêtes dociles, il rencontra une paysanne de dix-sept à dix-huit ans, robuste comme lui, fraîche, des yeux clairs et des dents éclatantes.

—Tiens, Simone ! tu montes là haut ?

—Oui, et toi ?

—Moi aussi, porter des fraises à ma demoiselle.

—Et moi, porter mon lait et mon beurre. Veux tu que je t'épargne la course ?

—Ma foi ! oui, tu n'auras qu'à remettre le panier à la cuisine.

—Je te retrouverai en descendant ?

—Oui, je ne quitterai d'ici qu'à la nuit.

Trois quarts d'heure plus tard, Simone reparaissait à la lisière du bois, où Paulin se tenait, surveillant ses bêtes qui paissaient dans le pré, de l'autre côté du chemin.

Elle s'assit à côté de lui, sur le bord du talus, et comme sérieux, il semblait réfléchir, le regard fixe devant lui, elle se mit à le taquiner, le pinçant, le décoiffant, lui envoyant des bourrades, ainsi qu'on fait entre gars et filles sans y voir de mal, quoique cela mène souvant loin.

Paulin et Simone étaient du reste tres camarades.

On pensait qu'ils se marieraient, et on ne s'inquiétait pas des privautes qui pouvaient avoir été prises par le gars, autorisées ou non par la fille.

Chacun est libre aux champs.

Les amoureux s'échappent d'une meule, comme les oiseaux s'envolent d'un taillis.

Personne ne s'en soucie

Ils savent ce qu'il en retourne les uns et les autres, de faire des bêtises ; tant pis pour ceux qui s'y laissent prendre.

Le pâtre resta indifferent au tracasseries de Simone.

Puis, il faillit se fâcher : il n'était pas en train de rire.

Mais, en disant cela, il ramenait vers lui, un bras passé autour de sa taille, celle qu'il venait de repousser.

—Ecoute-moi, dit-il, est-ce que tu n'aimerais pas aller à Paris ?

Elle écarquilla les yeux.

Pourquoi cette question ? Qu'est-ce qui lui passait par la tête ?

Bien sûr qu'elle irait volontiers à Paris ?

Comme lui, sans parents, elle fût partie déjà pour se placer là-bas ainsi que plus d'une fille des champs, qui avait maintenant de beaux gages, au lieu de rester servante de ferme, à travailler comme un cheval, pour arriver à mettre tout juste quelques écus dans son bas de laine, chaque année, — oui, elle fût partie s'il avait voulu partir aussi.

Mais il aimait sa lande, il aimait son troupeau....

Etait-ce pour la faire enrager, qu'il lui parlait de Paris ?

Rien de plus sérieux au contraire.

Et Paulin exposa à Simone les projets qu'il pouvait former d'après ce que lui avait dit le neveu de M. le comte.

La jeune fille battit des mains ; il ne lui restait qu'à partir.

Elle se placerait, elle, en arrivant.

Lui, vendrait aussi cher que les autres le lait de ses bêtes.

Et quand ils auraient réalisé quelques économies, ils se marieraient comme c'était convenu.

Le pâtre abattit cette grande joie.. d'une parole.

Il réfléchissait pendant les deux heures écoulées depuis sa conversation avec M. le baron.

Si les Parisiens ne buvaient pas de lait de chèvre l'hiver, il était trop tard cette année pour partir : le jeu ne vaudrait pas la chandelle.

Il fallait attendre le printemps prochain, ne pas risquer de manger le peu d'épargne qu'il avait, sans la certitude de gagner sa vie.

Simone resta désappointée.

Mais elle comprit qu'il parlait juste : il fallait attendre à l'année prochaine.

## XIV

Henri et Huguette restèrent en tête à tête après le départ de Paulin Pascot.

Henri s'assit aux pieds d'Huguette dans l'herbe haute, et se mit à la regarder.

Celle-ci avait repris son ouvrage.

Elle cousait un petit bonnet où l'on eût à peine logé le poing, un de ces béguins de toile qui font partie de la layette d'un nouveau-né, destiné à quelque villageoise dont la famille allait s'augmenter.

Huguette tirait un peu nerveusement l'aiguille.

Elle était plus rose que tout à l'heure, lorsque son cousin apparaissait brusquement, débouchant d'un taillis.

Vraiment ravissante.. ainsi..la tête un peu penchée, sa fine tête mutine, auréolée de ses cheveux d'or pâle.

Et plus le regard d'Henri s'attachait à elle, plus le nuage rose s'étendait, envahissant le cou flexible, entouré d'une collerette de dentelle.

L'étoffe claire du corsage se soulevait inégalement.

Il voyait son cœur battre, il l'entendait presque..

Et lui aussi, le blasé, le sceptique, qui eût tout sacrifié tout brisé pour lui se trouvait pris par un trouble vague, comme une sensation de douceur inéprouvée encore, dans laquelle il se plongeait avec un véritable délice.

Oui, elle était charmante ainsi, la petite comtesse.

Les béquilles cachées dans le gazon, assise sur le fauteuil pliant, qu'un domestique avait apporté, il oubliait qu'elle était infirme, le buste chez elle gracieux, bien pris, dans sa mièvrerie, ne révélant pas le défaut de la démarche.

Le silence régnait toujours.

Les oiseaux eux-mêmes se taisaient, dans le grand chêne, comme s'il ne voulaient point toubler cet instant où l'aveu peut-être allait s'échapper.

C'était une paix profonde, une immense paix.

Le bleu cru du ciel apparaissait entre les feuilles immobiles : aucun souffle ne bourbait l'herbe haute d'un vert intense.

Il semblait qu'il n'y eut de vivants, au milieu de ce calme, qu'eux d'eux : Henri et Huguetse.

L'émotion de cette dernière, loin de s'atténuer, allait croissant.

Cela finit par devenir pénible, une vraie souffrance.

Le petit bouquet s'échappa de ses doigts tremblants.

Elle releva la tête, en se détournant, sans arrêter les yeux sur le jeune homme.

Lui, prit sa main, quasi diaphane aux doigts faiselés.

Il la retint dans la sienne et la regarda.

Cette main exangue où les veines se voyaient toutes, sans saillir, jolie, et fine et si frêle, eut à elle seule révélé la fragilité de cette enfant, descendante d'une race robuste, dont le dernier mâle allait partir, car Henri de la Roche n'était lui aussi, qu'un rejeton dégénéré, la branche rachitique sortie du tronc de l'arbre généalogique, comme du tronc du vieux chêne où s'abritaient les deux jeunes gens s'échappaient des rameaux sans vigueur.

La main mignonne frémit entre les doigts d'Henri de la Roche, essayant de se dégager.

Il la rétint doucement et murmura :

—Régardez moi, petite cousine.

Mais elle détourna encore la tête ; il ne vit plus de son visage que le profil charmant, voilé par les crêpelures légeres des tempes.

Deux longues nattes, très épaisses, lui tombaient plus bas que la taille.

On eût dit que tout ce que l'organisme avait de vigueur s'était concentré dans cette chevelure.

En soulevant ces lourdes masses, on se demandait s'il n'eût pas mieux valu les livrer à la cruauté des coups de ciseaux, que de laisser cette tête fléchir sous leur poids.

Henri soupesa les nattes l'une apres l'autre, jouant avec les boucles mêlées au nœud de ruban qui les attachait à chaque bout.

Il n'avait pas lâché la main de la jeune fille et dit pour la seconde fois :

—Regardez-moi petite cousine.

Elle fit un mouvement lent, qui lui permit de voir son visage, sans pourtant l'avoir en face du sien.

—Alons repeta-t-il regardez-moi.. Huguette.

Alors, ses yeux bleus rencontrèrent les yeux d'Henri.

Un voile brillant les couvrait ; une larme arriva brusquement au coin des paupières.

—Eh bien ! dit-il stupéfait, vous pleurez ?

Elle souriait déjà.

C'est votre faute si je pleure.

— Ma faute ! a moi !

—Oui, monsieur !.. Pourquoi m'avez-vous dit, ce matin, que.. qu'il faudrait penser bientôt.. à regagner Paris.

—C'est pour cela ?... comment... voyons, Huguette, ne pleurez plus !

—Si, là ! fit-elle, se dégageant cette fois de son étreinte et se détournant de nouveau, mais avec un mouvevement de dépit, je veux que vous ayez le remords de m'avoir fait pleurer.

Et elle éclata en sanglots, le visage caché dans ses mains, les larmes coulant entre ses doigts.

Henri resta quelques secondes sous le coup de cette surprise, où à l'ennui de ce chagrin qu'il causait, se mêlait cette satisfaction d'amour-propre qui prend tout homme lorsqu'il se voit l'objet de l'attention d'une femme.

Puis, son cœur,—ce cœur qu'il sentait vraiment battre — s'émut sincèrement.

Il n'avait jamais peut-être, au cours de son existence de viveur, rencontré de sentiment vrai.

Les pleurs de cette enfants le tou-

chaient plus qu'il n'eût pu le dire.

Il ne savait que murmurer son nom :

— Huguette.. Huguette....

Et elle, avec une mutinerie de petite fille ;

—Laissez moi.. c'est très mal de faire de la peine à ceux qui ne vous en font point.. Oui, je veux que vous ayez des remords.

—Voyons, cousine, il faudra bien que je m'en aille

Elle se mit à sangloter plus fort.

—Mais, dit il, se penchant vers elle, si vous le vouliez, je ne partirais pas seul.

La jeune fille tressaillit de la tête aux pieds.

Elle laissa retomber ses mains.

Ses larmes s'étaient subitement séchées ; une seule perlait encore, arrêtée à la commissure de ses lèvres roses.

—Savez-vous ce qu'il faudrait, demanda Henri, pour que je ne parte pas seul.

Elle répondit avec une naïveté qui avait quelques chose de navrant :

—Grand-père prétend qu'il faudrait que vous m'épousiez.. Je lui ai répondu, quand il m'a dit cela, que vous ne voudriez jamais être mon mari.

Et pourquoi ne voudrais-je pas être votre mari ?

—Pourquoi ? fit-elle plus triste encore ; faut-il que je vous le dise ?..Parce que je suis une pauvre infirme.... et qu'une infirme ne trouve pas à se marier.

—Quand elle est jolie comme vous, et surtout bonne, aimable comme vous l'êtes, elle rencontre tout comme une autre, et peut-être plus facilement qu'une autre, un homme qui ne demande qu'à être son compagnon dans la vie, à partager ses joies et ses peines..Si j'étais cet homme-là ?

Elle ne répondit point.

Elle le regardait bien en face, avec ses grands yeux d'un bleu de bluet si doux, si francs, où l'on pouvait voir toute son âme, où l'on pouvait lire ses plus intimes pensées.

—Grand-père avait donc raison, fit-elle, son visage s'irradiant tout à coup, puis rougissant comme tout à l'heure.

—En quoi avait il raison ?

—Il ajoutait que vous m'épouseriez, parce que vous m'aimeriez.

—Oui, il avait raison. je vous aime, petite cousine.

—Bien vrai ? . Au point de me demander en mariage.

—Certes, au point de vous demander en mariage

—Alors, vous m'emmenerez à Paris ?

—Naturellement ; une femme doit suivre son mari.

—Quel bonheur ! fit-elle avec une joie folle, que je suis contente !

—Est-ce seulement parce que vous irez à Paris que vous êtes contente ? ne m'aimez-vous pas un peu ?

—Oh ! beaucoup ! beaucoup !

Elle dit ces deux mots avec tout son cœur, en se faisant prendre la tête à pleines mains, en se laissant mettre sur le front un baiser, puis deux, puis trois.

Cette fois, elle eut un petit cri, étouffé sous un autre baiser.

Henri la lâcha, pâlissant, se leva et resta un moment immobile, lui tournant le dos.

Le raisonnement lui revenait.

Est-ce qu'il allait "s'emballer".

Un sourire, son sourire de sceptique, passa sur ses lèvres.

Bah ! la solitude, la campagne.. tous ces feuillages, toute cette verdure..

Puis, elle était vraiment jolie, cette petite Huguette.

Au reste, il valait mieux cela ; elle aurait au moins l'illusion qu'elle était aimée.

Henri se retourna vers la jeune fille.

Huguette venait de reprendre le béguin qu'elle confectionnait

Mais ses doigts tremblaient plus fort que tout à l'heure.

Elle ne pouvait tenir l'aiguille.

Il se rassit dans l'herbe, encore tout près d'elle, et il reprit sa main.

—Alors, petite cousine, vous voulez bien être ma femme ?

Elle n'osait même point le regarder.

—Voyons, Huguette, je ne vous fais pas peur ?.. Causons tranquillement, comme de bons amis ; dites, voulez-vous bien être ma femme ?

Elle était trop émue pour répondre, pour articuler le oui qu'elle avait jeté avec tant de franchise quelques minutes auparavant.

Une perturbation s'opérait chez la jeune fille, d'autant plus troublante qu'elle était plus vague.

Jusqu'alors Huguette de la Roche, en dépit de ses rougeurs subites devant son cousin, était restée une enfant ; ce baiser rapide et brûlant avait suffi pour opérer la transformation, la femme se révélait en elle.

—Vous ne voulez pas me dire, reprit Henri, s'il faut que je hasarde ma demande auprès de mon oncle ?.. Si j'aurai des chances d'être agréé ? .

—Vous le savez, fit-elle av... effort, ne viens-je pas de vous l'apprendre ?

C'est vrai. Je vais le trouver alors. A t... à l'heure, cousine !

Cette fois, il ne baisa que le bout de ses doigts.

Huguette le regarda partir.

Son trouble s'était évanoui ; ses yeux brillaient de bonheur.

Quand il eut tourné l'allée dans laquelle il venait de s'engager, elle joignit les mains avec force, avec ferveur, et articula, regardant toujours ce coin de chemin par lequel il avait disparu.

—Je l'aime !. je l'aime !.. lui aussi il m'aime bien.. Oh ! comme je serai heureuse !

Pauvre Huguette !

Henri marchait vers le château, se répétant :

—Il vaut mieux que cela soit ainsi, oui beaucoup mieux.

Il franchit d'un pas leste, les marches verdies, aux pierres disjointes, du large perron ; il traversa le haut vestibule, aux dalles sonores, monta l'escalier à la rampe massive, et rencontrant dans le corridor du premier étage, le valet d... chambre du comte, un vieux serviteur, comme tous ceux qui se trouvaient au château, il fit demander audience à celui-ci.

M. de la Roche était tel que son petit neveu le voyait, six semaines plus tôt, le jour de son arrivée en Vendée.

Vêtu de la même robe de chambre molletonnée, il restait enfoui dans la vaste bergère qu'il ne quittait plus que pour son lit.

La fenêtre, ouverte quelques instants au soleil avait été refermée, le feu de bois qui constamment brûlait dans l'âtre, entretenant une température égale, ranimé.

Oui, le vieillard semblait tel qu'Henri l'avait vu, ce jour-là.

Et cependant, quiconque ne l'eût pas revu depuis ce moment, l'eût trouvé changé, plus maigre encore, quoique cela fut pour ainsi dire impossible, plus ossifié.

Les tons d'ivoire de la peau, s'accusaient, se fonçaient, l'éclat des prunelles au fond des orbites, devenait plus étrange, avec cette transparence, qu'ont les yeux des moribonds, comme s'ils perçaient, déjà, les brumes de l'au delà.

Il ne faudrait même plus un souffle pour éteindre la flamme qui vacillait.

La lampe qui manquait d'huile ; elle avait épuisé jusqu'à la dernière goutte.

Le vieillard somnolait, lorsque Jean, le domestique, vint l'avertir que son neveu lui demandait audience.

C'...ait la première fois, depuis leur entretien à l'arrivée d'Henri, que celui-ci sollicitait un tête-à-tête.

Le comte H...gues de la Roche secoua cette torpeur, qui était comme le commencement du néant, il ressaisit ses idées qui devaient rester lucides jusqu'au bout.

Pourquoi son neveu voulait-il lui parler ?

Le nonagénaire sentit dans sa poitrine, où il lui semblait qu'il ne battait plus, son cœur sauter par grands coups.

Et la tête blonde de sa petite fille passa devant son regard. Son pressentiment ne l'aurait donc pas trompé !

Il en était sûr, on ne pouvait connaître Huguette sans l'aimer.

Henri venait lui demander de la lui donner.

Le jeune homme était là.

Le comte ne le laissa pas parler le premier.

— Eh bien ! mon neveu, vous y arrivez !

— Mon oncle !...

— Oui.. Ne barguignons pas, vous savez que j'aime qu'on y aille franchement. Je vous avais dit que votre cousine avait été une charmeuse, me suis je trompé ?

—Mon oncle, en effet, ma cousine m'a absolument charmé.

— Et vous venez me demander ?..

—Sa main.. J'espère que vos dispositions n'ont pas changé ?

— Mes dispositions ne changent pas comme cela du jour au lendemain.. Si les sentiments d'Huguette sont les vôtres......

— Je le crois, mon oncle.

— Où est l'enfant ?

— Dans le parc, je la quitte.

—Qu'on aille me la chercher.

Et le vieillard saisit le cordon de sonnette qui pendait à côté de lui.

Le domestique parut.

—Jean, faites dire à mademoiselle que je la demande ; elle doit être sous le gros chêne.

— Oui, dit Henri, elle y était du moins il y a cinq minutes.

— Tout de suite, monsieur le comte, fit le domestique.

M. de la Roche laissa retomber sa tête sur les coussins empilés de la bergère.

Ses paupières se fermèrent lentement, et il tomba dans une immobilité qui eût pu effrayer son neveu, s'il ne l'eût vu presque toujours ainsi.

Ce fut seulement lorsque Huguette entra qu'il rouvrit les yeux.

La jeune fille arrivait, vive, avec sa légèreté d'oiseau, allant de branche en branche.

Henri n'était point habitué à cette démarche, comme les paysans de la vallee.

Les béquilles, pour lui, étaient toujours les béquilles.

Le charme, sous lequel il restait presque malgré lui, tomba tout à fait.

Huguette se trouvait déjà auprès de l'aieul.

Celui ci prit dans sa main décharnée la main fluette de l'enfant et demanda :

—Est ce bien vrai, que tu l'aimes ?

— Oui, répondit-elle.

— Bien vrai ? reprit le vieillard.

— Oui, fit elle encore.

— Et tu seras contente d'être sa femme ?

—Oui.

Le comte chercha la main d'Henri, la rapprocha de celle d'Huguette, et les tenant dans les siennes.

—C'est bien.. soyez heureux ; aimez vous.

A toi, ma fille, je n'ai point de conseils a donner.. je sais ce que tu vaux, je sais que tu resteras l'ange du foyer, l'épouse dont parle l'Ecriture.. Vous, mon neveu, je vous connais moins, mais vous êtes un de la Roche : vos écarts de jeunesse n'ont pu influer sur votre loyauté ; si vous prenez l'engagement de rendre votre femme heureuse, vous le tiendrez.. et vous le prendrez ce soir.. devant le portrait de vos aieux..

—Je le prendrai quand vous voudrez, mon oncle, car je suis sûr de le tenir.

Le vieillard se tut, renversé encore sur les coussins.

Mais sa somnolence cette fois ne fut pas longue.

Une fièvre le prenait qui mettait à ses

pommettes parcheminées, une plaque rouge ; la flamme de ses yeux luisait plus intense, la vigueur semblait revenir dans ses membres.

On eût dit qu'une décharge électrique avait passé sur lui qui le galvanisait.

Le comte sonna encore son domestique et donna ses ordres.

Le soir même, à huit heures, le grand salon du château était illuminé.

M. de la Roche y descendit, appuyé sur le bras de son valet de chambre.

Le curé du village s'y trouvait avec Huguette et Henri.

Le comte s'assit un moment dans un des fauteuils de bois sculpté, recouverts de tapisseries.

Dans le fond de la vaste pièce, les serviteurs s'étaient rangés.

Sur les murailles apparaissaient les portraits des aieux, conservés de génération en génération ; chevaliers bardés de fer, nobles et puissantes dames, très raides dans leurs atours d'apparat beaux seigneurs à culottes de soie et à jabots de dentelle, belles comtesses très décolletées, avec la mouche au coin des lèvres.

Ils semblaient tous là, depuis la croisade.

Et tous semblaient tourner leur regard vers Henri de la Roche, le dernier du nom.

Le comte mit encore l'une dans l'autre les mains des deux jeunes gens.

Sans le concours de personne, il se leva et dit, montrant dans un même geste les peintures solennelles et souriantes :

—Jurez !.. Jurez sur vos aieux qui vous voient et vous entendent, d'être pour votre femme un protecteur sûr, un ami fidele ; jurez de la rendre heureuse, et aussi de respecter le nom que vous portez.. jusqu'à la mort !..

—Je jure ! fit Heuri de la Roche le bras étendu.

Le vieux chouan se tourna alors du côté de la cheminée.

Au-dessus, un Christ en cuivre ciselé, étendait ses membres pantelants.

—Jurez ! fit-il, sur celui-là qui est mort pour nous, sur le rédempteur de l'humanite.. Henri de la Roche, je vous confie ma petite fille.. Faites encore le serment que vous la rendrez bien heureuse.

--Je le jure ! dit pour la seconde fois Henri, le bras étendu.

Il était pâle, la sueur perlait à ses tempes, y collant les cheveux.

Huguette aussi paraissait très émue.

Elle tremblait sans trop savoir pourquoi, frappée de l'étrangeté de la scène beaucoup plus sans doute que par cette promesse qu'exigeait l'aieul, et dont elle ne voyait pas l'urgence.

Pourquoi Henri ne l'aimerait-il pas, toujours ?

Elle croyait que quand on s'aimait, c'était pour la vie.

Et il lui avait dit sa tendresse elle avait confiance, elle.

L'enfant n'avait jamais menti, elle ne supposait pas qu'on pût mentir, lorsqu'il s'agissait surtout de choses graves comme celle de donner son cœur.

Le comte Hugues de la Roche s'était rassis,

--Vous êtes fiancés, dit-il, bientôt vous serez mari et femme.

Il causa quelques minutes avec le curé.

Le lendemain, celui ci irait en personne prévenir le notaire qui immédiatement dresserait le contrat.

Puis il écrivit au vieil ami du comte, le baron de Livry, qui habitait Poitiers choisi par celui ci, comme tuteur de sa petite-fille, au cas où il mourrait avant de l'avoir mariée.

M. de la Roche remonta l'escalier. Comme il l'avait descendu, au bras de son domestique.

Lorsqu'il fut couché, Huguette entra ainsi que de coutume, dans sa chambre, et s'assit au pied du lit, attendant qu'il fût endormi.

Quand il sentait que le sommeil ne viendrait point, au bout d'un quart

d'heure ou d'une demi-heure, son grand-père lui disait :

—Va ma mignonne, il est temps que tu reposes.. à demain.

Elle l'embrassait tendrement.

Le vieillard carressait ses cheveux, et elle gagnait sa chambre.

Ce soir-là, le comte avait la fièvre : le sommeil serait long à venir.

Déjà, une fois, il renvoyait sa petite-fille, qui voulait attendre encore, lorsque la sonnerie de la cloche, à la grille du château, arriva jusqu'à son oreille, extraordinairement affinée.

—Qui vient à cette heure ?..Regarde donc, Huguette.

La jeune fille souleva le rideau d'une des hautes fenêtres.

—Il fait nuit noire, dit-elle ; je vois seulement Jean qui traverse la cour... Il est à la grille.. le voilà qui revient.. seul....

C'est le facteur, peut-être..Pourtant, il ne passe plus, à cette heure..

—Non ....

—Faut-il que je descende ?

—S'il y a quelque chose, nous allons le savoir.

Puis, la voix si faible soudain, qu'on eût dit qu'elle allait lui manquer tout à fait :

—Va, ma mignonne, va te reposer.. et dors bien..dors bien.. .

Huguette se haussa pour coller ses lèvres à son front jauni.

Il n'eut pas la force de lui faire sa caresse habituelle.

Elle put croire qu'il allait dormir

Mais la porte de la chambre s'ouvrant très doucement pourtant, le comte se dressa sur son séant.

—Quoi ?.. qu'y a-t-il ?.. Une dépêche. Est-ce de Poitiers ? Livry a été malade.. est-il retombé ?

—Grand-père, calmez-vous !

—C'est de Poitiers.. Jean, lisez !

Le valet hésitait.

Il était trop tard.

Il n'avait point pensé, en entrant, la depêche à la main, à l'émotion qu'il pou-pouvait causer à son maître.

—Lisez ! répéta celui-ci, avec son ancien ton de commandement.

Il ouvrit le papier bleu, mais n'osa articuler les mots qu'il contenait.

La jeune fille le lui prit des mains.

A peine y avait-elle jeté les yeux, qu'elle le laissait tomber à terre.

—Livry est mort ! articula Hugues de la Roche.

Il ne reçut pas de réponse.

—Ah ! mon pauvre camarade.. mon pauvre.. ca..ma..ra..de..

Il y eut dans la chambre le bruit d'une respiration obstruée, un bruit de râle.

Le serviteur, qui pliait sur ses jambes, et Huguette, épouvantée, virent le vieillard se dresser encore sur son séant et retomber d'un seul coup en arrière.

Le comte Hugues de la Roche était mort.

## XV

Il y avait deux mois que l'aïeul reposait dans le caveau où dormaient, au fond de leurs tombeaux de pierre, les ancêtres sur lesquels Henri de la Roche avait juré d'être, pour celle à qui on le fiançait, un protecteur dévoué un ami fidèle.

La mort du baron de Livry, dont la nouvelle hâtait peut-être de quelques heures celle de M. de la Roche, devait être pour lui ce qu'on appelle un hasard heureux.

Le comte n'était pas homme à confier ses affaires à tout le monde.

Il avait rédigé un testament, non pour faire de sa petite-fille sa légataire universelle : elle était son héritière directe et toute sa fortune lui revenait de droit mais pour spécifier sa volonté de remettre sa tutelle entre les mains de M. de Livry, ou si celui-ci, se trouvant trop âgé, récusait cette charge, de lui demander de ne la confier qu'à quelqu'un qui en serait digne.

Le baron, de huit ou dix ans plus jeune que le comte, aussi robuste que lui, paraissait devoir lui survivre d'autant.

Jamais celui-ci n'eût cru qu'il partirait avant lui.

—Il aura, si je ne l'ai pas, le temps de marier Huguette, pensait-il.

Cette confiance l'avait empêché de prendre un autre confident pour ses projets concernant l'avenir de la jeune fille.

Le curé, qui venait plusieurs fois la semaine faire une partie de besigue avec lui, savait bien son désir de la marier, mais le comte ne lui avait jamais fait part des conditions dans lesquelles il la marierait.

Le notaire qui s'occupait de gérer la fortune de M. de la Roche n'avait point entendu celui-ci aborder la question de l'établissement de sa petite-fille.

Henri n'était point le plus proche parent d'Huguette

Celle-ci avait un oncle maternel, à qui revenait le droit de la tutelle.

Cet oncle, vieux garçon, se souciait peu de cet embarras.

Il y eut une assemblée de famille dans laquelle les fiançailles se trouvèrent ratifiées.

Et chacun fut d'avis qne le mariage devait se faire le plus tôt possible ; naturellement ce fut le régime de la communauté qui prévalut.

Par un chaud matin d'août, la petite comtesse sorti de l'église au bras de son mari.

Huguette avait voulu, sans le secours des béquilles, en s'appuyant sur Henri, faire le trajet de l'autel à la voiture arrêtée au bas des marches.

Elle y parvint lentement, mais sans éprouver, pour ainsi dire, de fatigue.

Et, plus jolie dans sa blanche toilette, l'air ému et heureux à la fois, tout en songeant au grand-père dont elle avait été l'adoration, et que, tout à l'heure encore, avant de sortir du château, elle pleurait amèrement, Huguette de la Roche se disait que peut-être un jour elle pourrait marcher comme les autres.

Il y avait, elle le savait, de très grands médecins à Paris.

La science possédait maintenant tant de ressources !

Elle avait entendu parler quelquefois, lorsque son grand-père s'entretenait d'elle, par exemple, avec le baron de Livry, qui venait le voir plusieurs fois par an, de cures si merveilleuses, qu'un espoir, à ce moment, où elle se sentait fière de n'avoir de soutien que le bras de l'homme pour qui son cœur débordait de tendresse, pénétra si profondément en elle qu'il ne devait plus l'abandonner

Dès cet instant, l'idée fixe entra dans son esprit : marcher sans le secours de ces affreuses béquilles pour lesquelles elle se sentait auparavant cet attachement relatif qu'on a pour les objets dont on ne peut se passer.

Pour être une femme comme une autre, pour pouvoir accompagner partout où il irait son mari, la comtesse de la Roche serait prête à tout.

Le deuil, au château, était trop récent pour qu'il y eût après la cérémonie nuptiale aucune réjouissance.

Des secours qui les mettaient à l'aise pour longtemps avaient été distribués la veille aux pauvres de la vallée.

Ils devaient fêter, eux, le mariage de leurs bienfaitrice.

Ils espéraient que de Paris elle ne les oublierait pas.

Celle-ci avait du reste promis de revenir chaque année aux beaux jours.

Mais, à la majorité, les paysans hochaient la tête.

Il leur semblait qu'ils ne la reverraient de longtemps, leur petite comtesse

—Et qui sait, si on la reverra ! dit l'un d'eux qui se trouvait au premier rang de la haie formée sur son passage.

Celui à qui il s'adressait, Paulin Pascot, le pâtre, ne répondit pas.

Il suivait d'un regard troublé, la mariée qui descendait les marches de l'église.

Et ses yeux, tout à coup, s'attachèrent au marié, ne virent plus que lui.

Et il y avait quelque chose dans son

regard de dur, de menaçant.

—Ah ! grommela le pâtre, qu'il ne la rende pas malheureuse au moins !

La voiture fila vers le château.

Le soir, les nouveaux mariés prenaient le train à la Roche-sur-Yon.

La petite comtesse était partie !

XVI

Un après-midi, vers cinq heures, les portes de l'asile Sainte-Anne, à Paris, s'ouvraient devant un véhicule qui suivit la rue de la Santé jusqu'à la barrière de Gentiliy, puis monta la pente conduisant au sommet du coteau sur lequel se dressent les vastes et imposantes constructions qui composent l'hospice de Bicêtre.

La voiture franchit la porte principale donnant sur l'avenue de Villejuif, traversa plusieurs bâtiments, séparés par les jardins, pour s'arrêter devant le dernier, qui forme un quartier spécial : la sûreté de Bicêtre, pour les aliénés dits criminels.

Un gardien en descendit, puis un homme suivi d'un autre gardien.

Cét homme était grand, avec les épaules courbées, l'allure affaissée de quelqu'un qui vient de subir un grand choc physique.

Le visage, quoique creusé, gardait des apparences de jeunesse, mais les cheveux étaient tout gris.

Il y avait dans les yeux noirs, surmontés de sourcils noirs aussi, qui barraient étrangement le front pâle, cette atonie des regards sans pensée, si impressionnante, si triste.

On amenait un sou à l'hospice.

Avant de sortir de Sainte-Anne, on lui avait passé la camisole de force.

Il marchait les bras emprisonnés dans les longues manches ramenées derrière le dos.

La précaution eût paru inutile à ceux qui ignorent avec quelle rapidité les malheureux dont le cerveau a perdu son équilibre passent de l'affaiblissement absolu à l'extrême agitation.

Le nouveau pensionnaire de Bicêtrel était dans une période de calme.

Les gardiens le conduisirent à la cellule qui lui était destinée.

On le débarrassa de la camisole de force, et on le laissa seul entre les cloisons qui séparaient des autres l'espèce de cage, grillée comme celle d'un animal féroce qui serait désormais son antre.

Sinistre l'intérieur de ce bâtiment où l'on enferme les aliénés coupables de meurtre ou de tentative de meurtre.

Au rez-de-chaussée, une grande salle circulaire, où se tiennent les gardiens qui ne perdent rien de ce qui se passe dans les cellules entourant cette espèce de préau, dont elles sont séparées seulement par la grille qui les fait ressembler à des cages de fauves.

Dans chacune d'elles un malheureux s'agite, crie, chante, parle à des êtres imaginaires, ou bien reste inerte, tapi dans quelque coin, ou jeté sur son lit, épuisé par son dernier accès.

Au fond de ces cellules meublées d'un lit, d'une chaise et d'une table, se trouve une porte donnant sur des jardins.

Ces jardins sont séparés entre eux par des murs.

Trois ou quatre aliénés seulement peuvent s'y promener dans le même enclos, s'occuper à jardiner, suivant que les gardiens croient devoir ou non leur en laisser la latitude.

Celui que l'on venait d'amener resta un moment devant la grille, promenant dans la grande salle de garde un regard qui ne s'animait point.

Il tourna ensuite pendant cinq minutes dans la cellule, puis alla s'asseoir sur le pied du lit, où il resta immobile, les yeux fixés à terre.

Les gardiens causaient entre eux.

Comme à chaque entrée, ils ne s'entretenaient que du nouveau venu.

Celui-là était, du reste, un pensionnaire intéressant, le héros d'un de ces drames qui font monter le tirage des journaux.

Oui, ce fou n'était autre que Paul Yveling, le sous-chef de bureau au ministère de la marine, qui avait épousé la fille d'un capitaine de frégate en retraite, Mlle de Labatière, et qui, le soir des noces, enfonçait un couteau entre les deux épaules de sa femme.

Cette scène, une fois évoquée, la mémoire de chacun se réveilla.

C'est qu'il y avait trois mois que cela avait eu lieu.

Et en trois mois il s'était passé tant d'autres drames que l'oubli se faisait presque autour de celui-là.

Le n° 15 — c'était le numéro de la cellule qu'occupait le nouveau — n'était donc pas un criminel vulgaire.

Le mystère continuait à planer sur la cause de cette folie, que rien, autrefois, n'avait fait pressentir.

On l'expliquait bien, à présent, par le reçu d'une lettre anonyme, qui aurait révélé au jeune marié des relations entre celle à qui il venait de donner son nom et un cousin, parti maintenant pour le Sénégal.

Mais en était-on bien sûr ?

Quoi qu'il en fût, Paul Yveling restait un fou sympathique.

On lui témoignerait, quand on le pourrait des égards.

Depuis longtemps, il n'avait pas eu de crises de fureur.

Si les accès ne revenaient que de loin en loin, ces bonnes intentions seraient plus faciles à mettre à exécution.

L'heure du repas du soir sonnait.

Les quelques pensionnaires encore au jardin rentrèrent chez eux.

Un calme relatif régnait dans cette enceinte emplie par moments de cris, de blasphèmes, de gémissements.

Un domestique de l'établissement poussait devant lui, en longeant les grilles, une espèce de petit wagonnet chargé de gamelles contenant les portions de chaque aliéné, portions que quelques-uns se mirent à dévorer et auxquelles d'autres touchèrent à peine, malgré les exhortations des gardiens.

Paul Yveling fut de ces derniers.

Son calme semblait se changer en prostration.

Il fallut le mettre au lit, sans quoi il eût passé la nuit assis, les bras pendants, le menton dans la poitrine, ses yeux atones fixés toujours sur le même point.

—En voilà un qui dormira, dit l'infirmier chargé de sa surveillance, en le quittant pour monter dans le dortoir de garde situé à mi-hauteur des cellules et d'où l'on peut voir, à travers les barreaux qui les garnissent de bas en haut, ce qui s'y passe.

Nuit et jour, les aliénés sont surveillés ; à la moindre alerte le personnel est sur pied.

Contre toute prévision, le No. 15 fut excessivement agité.

A partir de onze heures, il commença à parler, à se démener.

D'autres, du reste, faisaient comme lui.

Il fallait avoir un sommeil à toute épreuve pour reposer dans cette promiscuité, capable de rendre fous ceux qui ne le sont pas.

Vers le matin, après deux heures d'une somnolence coupée de cauchemars, il articula tout à coup, dans un grand cri, un nom, un nom de femme :

—Régine !

Et sautant à bas de son lit, il se mit à bondir dans sa cellule, menaçant ses ennemis imaginaires, se jetant contre les murailles, entremêlant ses vociférations d'exclamations d'épouvante, d'horreur.

Il fallut lui passer la camisole de force.

A neuf heures, le chef de service suivi de ses internes, en faisant sa tournée habituelle, s'arrêta dans la cellule de Paul Yveling.

Celui-ci restait dans un état de surexcitation extrême

Le médecin ordonna un bain, avec la douche froide, puis continua son inspection, entrant chez les uns, se con-

tentant de demander, en passant, aux autres de leurs nouvelles.

Il y en avait qui répondaient d une façon toute naturelle ; quelques-uns hurlaient des menaces, d'autres disaient :

— Ça ne va pas mal, mais on me persécute toujours . toujours ces gens-là à ma suite . débarrassez m'en je vous en prie.

Le No 15 se laissa mettre au bain sans trop de résistance.

Le cou pris dans une sorte de carcan, un apareil adapté en travers de la baignoire, de façon à maintenir la tête au-dessus de l'eau, sans pour cela condamner le malade à une position incommode, tandis qu'une plaque posée à l'extrémité l'empêche de jeter les jambes hors de l'eau, il garda d'abord une immobilité complète.

Mais, quand la douche glacée lui tomba sur la tête, d'autant plus violente que la crise avait été plus forte, ce fut un hurlement qu'il poussa.

Recoquillé en boule, il trouva le moyen, le cou toujours pris dans la lunette, de tourner sur lui-même en un mouvement de rotation rapide.

La bouche grande ouverte écuma les yeux sortaient de l'orbite.

C'était hideux.

Puis il cessa de remuer, les jambes s'allongèrent dans la baignoire.

Le gardien ferma le robinet de la douche, au bout de quelques secondes.

Après une heure seulement, pendant laquelle le calme était complètement revenu, le fou sortit de la salle de bains.

Il regagna sa cellule, comme la veille, le regard atone, les épaules voûtées, les bras pendants.

Le No. 15 n'était plus un individu qui pense, qui agit suivant les lois normales de la nature. mais un être dont les idées errent sans s'arrêter jamais, sans se fixer, dans le domaine du vague où passent les fantômes qui mettent la peur au cerveau.

Oui, voilà ce qu'était devenu en quatre mois Paul Yveline.

Il y avait un abîme entre ces deux hommes : celui du bal du ministère de la marine, jeune, beau, le front heureux, l'œil brillant, sanglé dans son habit noir, ganté de gris perle, et celui-là que les gardiens reconduisaient à sa cellule, vêtu de la longue capote des pensionnaires de Bicêtre, affaissé comme un vieillard.

Le coup de couteau de Rosalie David — la maîtresse délaissée,—avait eu de terribles conséquences.

Si l'ardente et vindicative jeune femme, qui pendant dix années restait sa compagne, qui l'aimait exclusivement, l'eût vu dans cette déchéance lamentable, peut-être en eût-elle éprouvé tant d'horreur qu'elle se fût jetée aux genoux de cet insensé, qui ne l'eût point comprise, pour implorer son pardon.

Sans doute, elle aussi, avait été cruellement frappée ; sans doute, Paul avait montré un féroce égoïsme au moment de la rupture.

L'implacable passion qui le détachait d'elle n'était point une excuse.

Il lui devait bien, pour tout ce qu'elle lui avait sacrifié, pour les longs jours de bonheur qu'elle lui avait donnés, pour toute son affection, tout son dévouement, de lutter contre cet amour, de l'arracher de son cœur.

Il lui en devait, quelle que fût sa violence, le sacrifice.

Que ne lui avait-il dit sa faiblesse ?

Oh ! elle eût pleuré, elle eût crié mais elle eût puisé dans son amour des forces pour la soutenir.

Qui sait si, le cœur broyé, pantelante, brisée, morte, elle n'eût pas elle-même parlé de séparation.

Il y a des femmes qui poussent jusqu'au renoncement absolu leur tendrese. . . . .

Rosalie eût pu être de ces femmes-là

Mais cette habileté a lui mentir jusqu'au dernier jour, cette façon de la quitter, cette lâcheté de partir comme à l'ordinaire en lui mettant un baiser au

front, quand il savait que c'était le dernier, qu'il ne reviendrait pas. .

Et à l'hôpital, pas une visite !

Savait-elle s'il n'eût pas mieux aimé qu'elle se fût fendu la tête sur le pavé, que de la voir seulement blessée, bientôt remise de son épouvantable chute.

Des regrets ? non, oh ! non. . il avait été trop infâme !

Et cependant, si elle l'eût vu ainsi, si elle l'eût vu dans cette pièce grillée de laquelle on pouvait regarder les autres malheureux, derrière leurs barreaux ; si on lui eût dit : Le voilà, celui que tu as aimé, qui restera, malgré la défection, l'homme à qui tu as donné les prémices de ton cœur et de ta bonté, qui laissera en toi l'inoubliable souvenir des premières heures d'amour, la voix de la pitié eut crié plus fort que celle du ressentiment, et, déchirée par un atroce remords, elle eût maudit l'aberration qui l'avait poussée au crime.

La journée ne fut pas aussi mauvaise pour le numéro 15 que l'avait été la nuit.

Le bain calmant, la douche stupéfiante, avaient fait leur effet ; elle se passa relativement tranquille.

Mais de deux heures du matin à cinq heures, des accès se reproduisirent.

Le médecin à sa visite ordonna de nouveau la douche et le bain.

Le patient les subit, moins furieux que la veille.

Il semblait comprendre que de ce traitement devait résulter un bien pour lui.

Pendant quelques jours on le lui fit subir ; l'amélioration alla en s'accentuant

Peut-être était-ce une dernière grande crise

Le cas semblait curable aux médecins qui s'étaient livrés, pendant le séjour de Paul Yveling à Sainte-Anne, à une étude journalière de sa folie.

Se trompaient-ils ?

Ils ne se prononçaient pas d'ailleurs catégoriquement, mais encore moins assignaient-ils un terme à cette folie.

Personne non plus ne les interrogeait à ce sujet.

Paul Yveling n'avait pour toute famille que son oncle, maintenant paralysé, ne pouvant ni parler ni écrire, par conséquent faire connaître ses désirs ou sa volonté.

Un ou deux amis étaient venus, pendant les premières semaines qu'il se trouvait en observation à Sainte Anne, s'informer de son état.

Puis personne n'avait reparu une fois sa folie constatée.

Le héros du drame d'Asnières était à peu près oublié.

Si quelques-uns pensaient encore à lui, ils ne jugeaient pas à propos d'aller voir un malheureux qui ne les reconnaîtrait pas.

Les visites dans les hospices d'aliénés sont pénibles, impressionnantes.

Il faut qu'il s'agisse d'un être cher, quand ce n'est pas la curiosité, le besoin d'étudier le milieu, qui vous y pousse, pour qu'on se décide à en franchir le seuil.

Nul, probablement, n'avait pour Paul Yveling une affection capable de le faire passer sur ces raisons d'un ordre tout spécial.

Il resterait abandonné dans ce quartier de Bicêtre, appelé : “ la Sureté ”, avec le voisinage des criminels irresponsables que la justice envoit là, d'où plusieurs ne sortiront plus et d'où les autres ne sortiront, les guérissables, qu'après un long temps d'épreuves et demandés par leur famille avec insistance.

Qui réclamerait la sortie de Paul Yveling, en admettant que les pronostics des medecins se réalisassent ?

Serait-ce sa femme, Régine de Labatie, cette belle et douce Régine, dont les yeux bleus l'avaient charmé au point de lui faire oublier et dédaigner le regard de son ancienne amie.

Serait-ce Régine, qui ignorait encore la tragédie dont elle avait été victime et attendait son mari, recevant ces soi-disant lettres de Vichy, que sa mère écri-

vait pour elle — les lisant chaque matin avec avidité !

Le jour même de l'arrivée à Bicêtre de celui dont l'absence commençait à lui paraître tout à fait anormale, la jeune femme descendue au jardin, ses forces lui permettant maintenant de se promener un peu, venait de s'arrêter sous un berceau de clématites, où se trouvait le grand siège à bascule qui lui servait tour à tour de fauteuil et de chaise longue.

Mme de Labatière, assise devant un guéridon où était posée une corbeille à ouvrage, travaillait.

Elle releva la tête, au moment où sa fille paraissait à l'entrée de la tonnelle.

— Viens t'asseoir, ma chérie ; il me semble que tu marches beaucoup ; tu vas te fatiguer, et tu dormiras mal cette nuit

— Ne t'inquiète pas, maman, je suis très bien ...

C'est si bon, vois tu, lorsqu'on a été condamnée des mois entiers à l'immobilité, de sentir qu'on peut faire encore usage de ses jambes.

—C'est égal, il ne faut pas d'excès ; voici le troisième jour que tu descends au jardin et..

—C'est le mauvais temps qui m'en a empêché, interrompit Régine : j'étais en état de le faire depuis quinze jours.. Je t'en prie, chère petite mère, ne t'inquiete pas....

Et elle s'éloigna de nouveau.

—C'est qu'elle se sent capable de marcher, murmura Mme de Labatière.

Puis, avec un profond soupir, une inexprimable angoisse sur le visage, elle articula :

— Le moment approche, demain aujourd'hui peut-être, il faudra tout lui raconter

Et elle poussa un autre soupir, comme si elle eût éprouvé le regret, la pauvre femme, de ne plus la voir languissante, sa Régine, dans un grand fauteuil, croyant tout ce qu'elle lui disait, comme, lorsqu'elle était petite, elle croyait les histoires qu'elle lui racontait.

En contournant les massifs, Mme Yveling se dirigeait vers la maison.

Elle la longea du côté de cet escalier extérieur, conduisant au balcon de bois par lequel Rosalie David avait pénétré dans la chambre à coucher, pour aller se cacher derrière le paravent du cabinet de toilette, et y attendre l'arrivée des deux époux, le jour du mariage.

Puis, elle passa dans le potager qui s'étendait derrière, rasant le mur séparant la propriété de celle de l'oncle de son mari.

Elle s'arrêta contre la porte qui les faisait communiquer.

Cette porte était fermée à double tour.

Régine n'essaya point de l'ébranler, mais sa physionomie marqua sa déception.

Elle resta appuyée au mur, pâle fatiguée, d'ailleurs, elle avait marche trop vite.

La jeune femme porta la main à son front, ferma les yeux, comme prise d'un étourdissement.

Mais, brusquement, elle redressa la tête ; on parlait de l'autre côté du mur.

Il y avait un certain temps que Régine ne voyait des domestiques aller et venir dans le jardin voisin.

Depuis qu'elle circulait d'une pièce a l'autre et qu'elle descendait pour prendre l'air, on prenait mille précautions de l'autre côté, pour sortir le paralytique.

Mme de Labatière, prévenue, s'arrangeait de façon à détourner sa fille de l'endroit où elle eût pu l'apercevoir.

Ce manège, répété à plusieurs reprise dans la journee, devait bien finir par echouer.

On en userait jusque-la.

M. et Mme de Labatière, à mesure qu'ils voyaient approcher l'inévitable, le fatal instant des explications, faisant tout pour le reculer. Ils étaient de plus et plus conuaincus que le coup serait terrible.

Mais Régine arrivait à ce degré d'inquiétude qui porte à toutes les hypothèses.

Régine était certaine qu'on la trompait.

Comment la trompait on, pourquoi ? Dans quel but ! Elle n'eut su le dire, seulement une terreur entrait peu à peu en elle.

Ce matin là, elle se réveillait, le cœur étreint comme par une griffe

Il y avait plusieurs mois qu'elle était mariée, et depuis le jour de ses noces, elle n'avait pas vu son mari.

Les saisons à Vichy ne sont que de vingt ou vingt et un jours.

Comment Paul restait il si longtemps là bas ?

Autour d'elle, le mystère régnait : qu'y avait-il, qu'était il arrivé !

A plusieurs reprises déjà elle interrogeait la femme de chambre

Si habillement qu'elle s'y prit, elle n'arrivait pas à en rien tirer.

Or, ce matin-là, elle prenait la résolution de se glisser dans la propriété de l'oncle et de faire parler ses domestiques.

Voilà pourquoi la jeune femme affectait à se promener, un plaisir qu'elle n'éprouvait point.

Pour que sa mère ne prit pas l'éveil, elle avait d'abord parcouru le jardin anglais qui s'étendait devant le chalet.

Et maintenant, qu'elle s'était glissée dans le potager, appuyée à cette porte au-delà de laquelle des voix se faisaient entendre, elle tendait l'oreille.

C'était le jardinier qui devait parler avec Marie, la vieille bonne au service de M. Yveling, depuis vingt-cinq ans.

On entendait des coups de bêche, qui coupaient la conversation.

Cette conversation etait sans doute engagée depuis un moment, car Régine ne saisit que quelques phrases, les dernières :

—Ainsi la jeune dame ne sait rien encore !

—Rien. .... mais vous comprenez, François, que ça ne peut pas durer. Au premier jour elle nous verra promener M. Yveling ; on ne peut le tenir constamment dans le même coin du jardin, le cher homme. .... Puis, elle finira par trouver drôle qu'il ne revienne pas, son mari.

Ça, bien sûr, ça ne peut plus durer longtemps.

— Pauvre M. Paul ! pauvre M. Paul !

Et les pas de la servante, qui s'éloignait, crièrent sur le gravier

Il sembla à Régine que son cœur cessait de battre.

Ses oreilles bourdonnèrent, une sueur glacée perla à ses tempes

Elle se raidit, s'essuya le front, ouvrit tout grands ses yeux, fit trois pas en chancelant, puis, se raffermissant sur ses jambes, elle se mit a marcher, à courir plutôt, vers la tonnelle où elle venait de laisser sa mère.

A mesure qu'elle approchait, ses jambes ployaient de nouveau, ses oreilles bourdonnaient plus fort, le voile s'apaisissait devant ses yeux.

A l'entrée du berceau aux longues grappes embaumantes, Mme Yveling s'abattit en arrière, les bras en croix criant :

Paul est mort ! Paul est mort !

Sa mère se leva d'un seul coup, en jetant un appel strident.

Les deux domestiques accoururent.

On releva la jeune femme, qu'on transporta dans la maison.

Une fois étendue sur le divan du salon, on s'empressa de la faire revenir à elle.

Régine ne reprit que lentement ses sens.

A peine avait-elle rouvert ses yeux que la fièvre s'emparait d'elle.

Lorsque M. de Labatière revint de Paris, où il allait presque chaque jour, le vieux marin ayant plus que jamais besoin d'activité, de mouvement, il revit le médecin au chevet de sa fille.

L'accès dura toute la nuit.

Au jour seulement, la jeune femme s'endormit.

Le réveil fut calme.

Régine demeura assez longtemps sans ressaisir la plénitude de ses facultés.

A mesure que la notion des choses lui revenait, son visage prenait une expression d'angoisse.

Son père et sa mère, qui ne s'étaient pas couchés, guettant son reveil avec une inquiétude mortelle, sentirent toutes leurs craintes renaître

La crise éclata, mais une crise favorable, une explosion de larmes.

Et comme la vieille en tombant à l'entrée du berceau de clématite, elle articula :

—Paul est mort !

M. de Labatière fit signe à sa femme que la tâche commençait pour elle.

Sa présence en ce moment serait plutôt nuisible, rendrait cette tâche plus ardue.

La mère, seule avec sa fille, en viendrait plus facilement à bout.

Il attendrait dans la pièce voisine, prêt à rentrer au premier appel.

Mme de Labatière s'assit tout contre le lit, prit la main de Régine et son visage amaigri, pâli, aux paupières rougies par les veilles et aussi par les pleurs, tout près du village convulsé de la jeune femme, elle commença avec cette voix de tendresse si profonde qu'ont les mères lorsque leur enfant souffre :

—Non, ma fille, non....il n'est pas mort.

Les sanglots de Régine cessèrent brusquement.

Elle se dressa sur son néant, puis, un coude dans l'oreiller, les yeux voilés encore de larmes, mais brillants d'espérance.

—Est-ce vrai ?

—Je te l'affirme.

—Alors qu'ai-je entendu hier ?..On parlait de l'autre côté du mur, chez l'oncle Yveling......La vieille Marie disait :

Pauvre monsieur Paul !

—Et..c'est tout ?

—N'est ce pas assez......J'ai compris ...

—Tu as mal compris, puisqu'il vit

--Tu me le jures !

—Je te le jure, mon enfant..

—Pourtant, il y a quelque chose .. que vous me cachez......Je le sens depuis longtemps .....Les paroles de la vieille Marie prouvent que mes pressentiments ne me trompaient pas....
Maintenant, je réclame la vérité.

—Je vais te la dire..Mais te sens-tu forte..très forte !

—C'est donc bien terrible ?

—C'est triste....

-- Il n'est pas mort, tu me l'as juré.. Peut-être est-il bien malade.

—Non pas au physique, mais au moral.

—Je ne comprends pas.

—Il a fallu enfermer ton mari dans une maison de santé.

—Il y a plusieurs sortes de maisons de santé, articula Régine, la gorge étranglée.

—Paul a eu un accès de fièvre chaude qui l'a conduit à..

—Achève, maman, je t'en conjure ! Toutes les réticences me font plus de mal que la vérité brutale..Paul est-il fou ?..

--Oui.

Régine eut un soubressaut, puis demeura sans parole, épouvantée

Et, avec un grand geste de dénégation :

—Mais ce n'est pas possible, on ne devient pas fou ainsi. sans un choc.... Est-ce qu'il y avait des fous dans sa famille ?

—Je ne l'ai jamais entendu dire.

—Alors, si ce n'est pas héréditaire, il n'y a pas à désespérer, il guérira.

—Qui sait ?

..Oh ! je t'en prie, laisse-moi l'espoir ; je serais trop malheureuse s'il me fallait penser qu'il n'y a pas de remède.

—Alors même qu'il guérirait, la securité ne peut plus exister pour toi.....

—Qu'importe ! je connais mon de-

voir et saurai le remplir ! Me voilà bien, me voilà fort, ma première sortie sera pour lui .....Demain... aujourd'hui, nous irons le voir !

—Jamais le docteur ne te permettra une pareille imprudente.

—Je la prendrai, la permission... J'aurai la fièvre tant que je ne l'aurai pas vu.

Elle glissait à bas de son lit, cherchait ses vêtements pour s'habiller.

—Ma chérie, calme-toi .....Non seulement ta convalescence n'est pas assez avancée pour que tu t'exposes à une émotion telle que celle que tu veux affronter, mais les médecins ne laissent personne approcher ton mari.

—Ils me laiseront, moi, il le faudra bien......

Je suis sûre que Paul me reconnaîtra. Qui sait si ma vue ne lui apportera pas une réaction salutaire.

—Ta vue, au contraire, ne servira qu'à l'exaspérer davantage.

—Oh ! fit Régine.

Elle s'était appuyée au mur, près de cette porte ouverte qui faisait communiquer la chambre avec le cabinet de toilette.

Et, toute blanche dans sa longue chemise de nuit, avec ses cheveux à demi dénoués, tombant sur ses épaules, elle regardait sa mère.

Mme de Labatière prit sur un siège le peignoir de flanelle que, dans sa hâte fébrile à chercher ses effets, Régine avait touché sans le voir, le jeta sur les épaules de sa fille, l'enveloppa, et, saisissant lse mains de celle-ci, qui se laissa entraîner vers un fauteuil, où elle s'affaissa, elle dit, penchée sur elle, après lui avoir mis un baiser sur le front.

— Il vaut mieux tous te dire aujourd'hui Le grand coup est porté : tu supporteras le reste avec un courage égal à celui que tu viens de montrer. Un drame a eu lieu ici, ma Régine, le soir même de tes noces un drame dont tu as été la victime.

—Moi !

—Oui, toi on' t'a retrouvée ne t'effraie pas cela est loin on t'a retrouvée ensanglantée dans les bras de ton mari qui te berçait sur ses genoux, comme on berce un enfant.

On m'a retrouvée dans les bras de mon mari, ensanglantée ? répéta Régine, repoussant sa mère des deux mains.

- Ne t'effraie pas, supplia celle-ci il faut bien que je te dise la vérité si tu ne la savais point, tu persisterais dans ton dessein d'aller le voir, et tu ne dois pas le voir...... Te souviens tu de ce qui s'est passé entre vous à votre arrivée ici ..... dans cette chambre ?

Rien ne s'est passé d'anormal, murmura la jeune femme..

Rappelle tes souvenirs, consulte froidement ta mémoire.. tu pourrais avoir à répondre prochainement à des gens dont c'est le devoir de t'interroger....Cette affaire a soulevé un grand tapage, la justice en a été aussitôt saisie ...

“ L'instruction ne sera close que lorsque tu auras fait ta déposition....On a attendu jusqu'à que tu aies la force de supporter cette formalité, mais il faudra qu'elle soit remplie.

Régine restait de nouveau atterrée Elle écoutait sa mère, en fixant sur elle des yeux agrandis.

Sa langue se collait à son palais : aucun son ne montait de sa gorge aride.

-Tu ne te souviens pas ! fit Mme de Labatière : cherche bien.

—Je n'ai pas à chercher, dit celle-ci au bout de quelques minutes de silence je suis entrée ici avec Paul..il m'a quittée pour passer dans sa chambre, je me suis mise au lit.

—Et il est revenu ?

—Sans doute.

—Vois-tu, que tu ne te rappelles pas exactement....

– A partir de ce moment seulement et encore. Il me semble que je m'étais blottie tout au fond...contre le mur... il me semble aussi avoir entendu comme des frôlements d'étoffes, un bruit

étouffé de pas sur le tapis.... Puis.... ha ! je me rappelle à présent, au moment où il se penchait sur moi, un grand froid dans le dos..comme si ... une larme.. ...

—Le coup de poignard ! exclama Mme de Labatière, le coup de poignard !

—Mon Dieu ! que dis-tu ? prononça la jeune femme, oh ! mon Dieu !

—Tu en portes la marque entre les deux épaules, reprit la mère, tu peux la toucher.

Elle écarta elle-même le peignoir de sa fille, lui fit tourner les bras derrière la nuque, lui mit le doigt sur la cicatrice qui couturait la peau satinée.

- Sens tu ?

Oui

Elle dégagea sa main.

Et aussi pâle que tout à l'heure, si pâle que l'on pouvait croire qu'elle allait encore tomber en syncope, elle murmura :

—C'est lui qui a fait cela ?

—Il t'a frappée avec un poignard qu'il avait décroché de la panoplie, dans sa chambre.

—C'est impossible ! c'est impossible !

—De la folie !

—Comment un homme qui a été ce qu'il a été pendant toute cette journée de notre mariage peut-il se trouver pris ainsi de folie.

C'est pourquoi je te demande si aucune discusion n'a éclaté entre vous.. Aucune explication !...

—Une explicatiou ! et laquelle ?... A propos de quoi ?

—Le sais-je ? fit Mme de Labatière, dont la voix faiblissait.

Il écoutait à la mère de dire à sa fille à cette enfant honnête à quelle cause on attribuait l'accès de démence de Paul Yveling qu'il ne lui avait couté d'être une femme sans mari une vierge épouse

Cependant il fallait qu'elle sut jusqu'au bout la vérité.

Le magistrat instructeur parlerait lui.

Il avait hâte de clore l'instruction et devait interroger la jeune femme au premier jour.

Un silence s'était fait entre la mère et la fille.

Elles se regardaient, Régine interrogeant des yeux, Mme de Labatière, hésitant toujours à répondre.

Il y a encore quelque chose ? demanda la jeune femme haletante.

Oh ! quelque chose de moins grave......

Une vilaine action a dû être commise —je dis : a dû, parce que malgré l'évidence je me refuse encore quelquefois à y croire—par une personne qui possédait notre estime et notre affection.... par un parent..que tu aimais comme un frère.

— Un parent que j'aimais comme un frère, dit Régine ; je ne vois que Jacques.... .

—C'est de lui, malheureusement qu'il est question .... .

Peut-être demain, peut être aujourd'hui, verrait-on sa voiture s'arrêter devant la grille de la villa.

—Quelle action mauvaise, mon cousin a-t-il pu commettre ?

—Alors que tu l'aimais en frère, Jacques t'aimait d'amour en enfant.

—Je le sais.. Lorsqu'il a su mon mariage, il m'a fait cet aveu.. Je vous l'ai dit, à toi et à mon père.. Mais j'aimais Paul.. je n'aimais que lui.. je n'avais pas la force de me sacrifier.

—Eh bien, Jacques s'est rendu coupable d'une ignominie.

—Il en est incapable !

..Ca été notre premier cri...... Puis il faut bien se rendre à l'évidence...... et elle est pour ainsi dire palpable...... Un moment de folie aussi.... la nature humaine est si complexe......

—Enfin, qu'a-t-il fait ?

Il s'est vengé de n'être pas aimé, en essayant de détruire le bonheur de son rival...... Il a ecrit à Paul Yveling, une lettre, parvenue à ce dernier, ici, on ne sait pas comment, et qui a détermi-

né chez lui l'effroyable crise qui l'a rendu assassin.

—Cette lettre, que lui disait elle ?

—Des infamies ? Elle attaquait ta réputation, ma fille . . . .

—Maman .

Elle allait si loin, que ton mari, le malheureux ! je te l'ai dit, a perdu la tête..

—Enfin ..... enfin.... que disait-elle cette lettre ?

Eh ! veux-tu le savoir ? .. ne comprends tu pas ?.... Je répeté . attaquait ta réputation.

Un flot de sang empourpra le visage livide de Mme Paul Yveling.

—Le misérable !

Mais aussitôt, avec indignation, avec violence :

—Non, Jacques n'a pas écrit cette lettre, il me le dirait lui-même que je ne le croirais pas. .non, non, cent fois non !

Mme de Laffatière ne répondit pas.

Elle aussi, son mari lui-même, avait eu cette révolte et ces cris de colère.

Puis, la révolte s'était apaisée.

La colère s'était tournée non plus contre les accusateurs de Jacques de Labarirre, mais contre l'accusé.

"Calomniez ' calomniez ! il en restera toujours quelque chose."

Cette vérité que Beaumarchais a mise dans la bouche du plus antipatique de ses personnages, le Basile du Barbier de Sévillé, et du Mariage de Figaro, a toujours été et sera toujours une vérité.

Qu'elle vienne de haut ou qu'elle arrive de bas, qu'elle ait les apparences de la sincérité ou que le mensonge saute aux yeux, grossier ; qu'elle parte d'une source connue ou qu'elle sourde d'on ne sait qu'elle tourbe, elle laisse une trace ineffacable quand elle ne pénètre pas dans les esprits, avec la force d'une conviction.

Toutes les apparences parraissaient ici contre Jacques de Labatière.

Son expédition lointaine, aussitôt après le drame, était la confirmation de sa mauvaise action, une affirmation à la lettre non signée qu'il faisait mettre a la poste après son départ par quelque ami.

Tout indiquait qu'il était coupable.

Le coupable, d'ailleurs, ne pouvait être que lui.

Mme de Labatiè , attendit que l'effervescence de sa fille fût apaisée.

Elle lui raconta les détails qui constituaient, hélas ! d'indéniables preuves de cette culpabilité.

Mais au cours de cette même journée le premier souçon devait l'effleurer.

Si cette chose monstrueuse, celle-là. cheté de celui à qui elle portait non seulement une affection fraternelle, mais qu'elle considérait comme un modèle d'honneur et de loyauté, ne lui parut pas certaine, elle commençait à lui sembler plausible.

Elle n'osait plus dire :

Jacques n'a pas fait cela !

En elle même, elle murmurait :

—Oh ! le malheureux ! le malheureux.

Elle était retombée dans un état languissant, ne mangeant plus, dormant mal, pouvant à peine faire quelques pas dans le jardin au bras de son père ou de sa mère.

Ceux-ci s'inquiétaient

Le docteur les rassura.

Il n'y avait dans la situation rien d'alarmant;

Le physique supportait le contrecoup du choc moral subi par la jeune femme.

Il fallait que cette émotion s'atténua doucement.

La résignatisn viendrait, et la nature la jeunesse, triompheraient encore une fois.

Ce que le médecin, dans son expérience du cœur humain, avait prévu se produisit.

La jeune femme se reprit à vivre : elle se résignait.

Résignation douloureuse, seulement peut être apparentée, voilant la révolte grondant au fond du cœur . . . le

contre la destinée, qui avait fauché avant qu'il fut éclos son bonheur, qui avait détruit son rêve si doux, son rêve d'amour.

Mais si le rêve brillant s'était évanoni, l'amour subsistait.

Il n'avait point sombré dans le cataclysme ; le coup de poignard de son mari, affolé de jalousie, n'avait point coupé dans le cœur de Régine de Labatière le germe qui y avait grandi, qui en avait pris la meilleure part.

Il lui restait un espoir, un espoir en cet avenir qui paraissait fermé pour elle, rivée à la chaîne, esclave sans maître, reine sans royaume, épouse sans époux.

Paul guérirait de cette folie.

Elle le retrouverait tel qu'elle l'avait connu, si tendre, si épris, se repentant de son action inconsciente ; le voile embaumé de l'horizon se déchirerait pour lui montrer encore l'avenir radieux l'avenir heureux.

La basse calomnie, l'infamie retomberait sur celui qui l'avait commise.

Autour d'eux il n'en subsisterait point de trace.

Régine ne cachait à sa mère aucune de ses pensées.

Mme de Labatière, bien qu'elle ne le partageât pas, se garda de lui enlever cet espoir, qui était le signal de la renaissance complète, de son retour à la santé parfaite.

Elle voyait sa fille reprendre goût aux moindres choses de l'existence, et sa joie intime n'égalait que la cruauté des angoisses qu'elle avait subies.

Une fois déjà, les deux femmes étaient allées ensemble à Paris, pour différentes courses, sans que cela fatiguât Régine

—Si tu veux, dit un soir la mère à sa fille, en faisant nos emplettes demain, nous nous arrêterons rue Richer, chez notre couturière.

—Chez Mme Badole ? dit Régine.

—Oui. .elle a un corsage à moi, que j'avais commandé avant. .ton mariage . .Je me demande même pourquoi elle ne me l'a pas envoyé. .

— Il n'est pas fait sans doute.

— Depuis quatre mois !. . Enfin c'est décidé nous y allons !

—Mais oui demain. . une course de moins !

C'était par un de ces après-midi de la canicule où dans l'atmosphère surchauffée ne passe pas une bouffée d'air respirable où montent jusqu'aux logements les plus élevés au mansardes les plus près du ciel toutes les fades odeurs des rues grouillantes.

Il faisait chaud au cinquième de la rue Richer.

Rosalie David assise à son piano le store vert baissé sur la fenêtre de la petite salle à manger venait de jouer ce morceau appelé la "sonate pathétique" où Beethoven a mis toute son âme et et tout son génie.

Les derniers accords mouraient dans la pièce aux murs nus, et la jeune femme les mains tombées sur ses genoux, la taille affaissée, les yeux attachés au clavier qui, sous ses doigts agiles, avait chanté, prié, pleuré, semblait écrasée sous le poids de cette mélodie admirable qu'elle venait de jouer en artiste.

La musique, c'était sa consolation.

C'était aussi une exaspération à sa révolte, quand la révolte la saisissait, contre cette destinée qui l'avait, à l'âge où bouillonnent chez la femme toutes les ardeurs, jetée dans l'isolement avec le regret cuisant des jours heureux qui ne reviendront pas, avec le souvenir de l'effroyable action commise. . . .

Car la surexcitation des premiers temps tombée, l'énervement apaisé, la réaction s'opérait, l'amertume, le découragement, le dégoût tombaient sur elle.

La santé de Rosalie s'était déséquilibrée ; des faiblesses soudaines la prenaient, des malaises qu'elle n'avait jamais ressentis.

Ses traits s'amaigrissaient, se creusaient elle sentait dans son organisme une perturbation profonde.

La jeune femme ne s'en inquiétait point.

Se soigner, pourquoi ? Pour qui !

Elle pensait au contraire que si la mort venait, ce serait la délivrance.

Et elle espérait qu'elle viendrait.

Du côté pécuniaire, sa situation, si elle n'était pas en ce moment critique le deviendrait.

Elle avait assez d'argent pour vivre encore dix-huit mois.

Mais après ?

Depuis trois mois que dans le quartier elle essayait de trouver des leçons elle n'avait pu se procurer qu'une élève petite fille de son boulanger.

Et quelle leçon ! deux francs l'heure.

Encore les parents trouvaient-ils cela cher. On leur offrait à vingt sous.

Mme David faisait insérer de temps en temps une annonce dons les journaux.

Jusqu'alors aucune n'avait porté de fruits.

Sans relations, — car elle était bien résolue à mourir de faim plutôt que de demander protection à qui que ce soit— elle pressentait combien il lui serait dur de gagner sa vie par le professorat.

Le théâtre ?

Son ancien rêve...

Qu'il était loin !

Non seulement elle ne possédait plus les moyens pour y arriver, qui dix ans plus tôt se trouvaient à sa disposition, mais sa voix magnifique, qui eût fait d'elle peut être une étoile n'était plus qu'une faible réminiscence de ce qu'elle avait été.

Graduellement, elle avait baissé, s'était éteinte.

C'était la dernière tristesse, la suprême déchéance elle n'était plus bonne à rien.

Elle avait essayé, ce jour-là, de chanter avant de jouer cette sonate pathétique qu'est le chef d'oeuvre du genre.

Rien, pas un son.

Voilà ce que se disait Rosalie, ainsi immobile dans la petite pièce étouffante, devant l'instrument encore vibrant.

Elle tressaillit tout à coup se redressa sur le tabouret où elle restait affaissée.

On avait sonné à la porte en face de chez elle celle de l'ancien logis des dames Badolle, encore vacant.

Elle se leva et ouvrit la sienne ; deux personnes étaient sur le palier.

—Chez qui allez-vous, mesdames demanda-t-elle, comme elles se retournaient.

—Chez la couturière.

—Mlle Badolle !

—Oui.

—Elle a changé de logement, c'est maintenant la porte au fond du corridor...... Mais elle n'est pas chez elle en ce moment ; je suis chargée de répondre aux clientes qui viendraient en son absence.

Elle n'est pas chez elle ! dit la plus âgée des deux dames, d'un air désappointe.

Est la plus jeune très blonde très blanche, très jolie, avec un air de fatigue, de faiblesse qui ne la rendait que plus intéressante, murmura en s'appuyant au mur:

— Comme nous avons eu tort de ne pas nous informer à la loge . Je me serais bien passée de monter ces cinq étages.

— Tu n'en peux plus ma pauvre enfant ?

— Non mère c'est le mot je n'en puis plus ! .....

— Entrez mesdames dit Rosalie, vous vous reposerez ; Mlle Badolle du reste, ne peut tarder elle devait être de retour pour quatre heures.

— Il en est quatre et demie fit la mère en regardant sa montre en effet si elle a promis d'être rentrée pour quatre heures elle ne peut tarder.

Et consultant sa fille d'un coup d'œil

— Je suis presque tentée d'accepter l'offre de madame.

— Mais oui.. acceptons-la puisque madame veut bien nous recevoir,

Puis en franchisant le seuil du petit appartement comme pour s'excuser de la facilité avec laquelle sa mère et elle

se rendaient à l'invitation qui leur était faite.

— J'ai éte très malade et je ne suis pas forte encore.

Les deux femmes passaient devant Rosalie qui les regarda non sans éprouver un de ces traissaillements rapides imprévus qui sont comme l'avertissement sinon d'un péril du moins d'un événement anormal.

Ses yeux s'attachaient pourtant de préférence à la jeune fille blonde au pâle visage.

Etait-ce cette nuance des cheveux qui attirait son attention ?

Elle était blonde celle que Paul lui avait préférée et qu'elle n'avait point voulu voir avant le mariage alors que cela lui eut été si facile de se trouver sur son chemin.

Elle le savait par Henri de la Roche, dès leur premier entretien au sujet de cette union.

Et tout ce dont elle se souvenait, le seul spectacle qui lui restât devant les yeux, c'était la chevelure éparse sur l'oreiller, la chevelure d'or bientôt souillée du saug que son coup de couteau avait fait couler.

Depuis, elle ne rencontrait pas une fois une tête lui rappelant celle-là, sans penser à la terrible scène dont elle avait été l'héroïne.

La jeune femme avançà des sièges à la mère et à la fille.

Cette dernière venait de porter à ses narines un flacon de sels.

Le sang remontait à ses lèvres, la vie reparaissait dans ses yeux.

L'inquiétude qui se lisait dans le regard de la première se dissipa,

—Quitte pour la peur, murmura-t-elle.

—Oui, répondit la jeune fille, j'avais monté trop vite

Et, regardant le piano ouvert :

—C'est vous, madame, qui jouiez si supérieurement la sonate pathétique ?

—Supérieurement est un bien grand mot, dit Rosalie en ébauchant un sourire ; j'aime beaucoup ce morceau, et je suis arrivée à le rendre passablement.

— C'est à dire en artiste consommée fit la mère avec conviction.

Puis s'adressant à sa fille :

—Tu aurais besoin de pas mal travailler pour arriver là.

—Oh ! oui.

—Mademoiselle est musicienne.

—Pendant quelques années j'ai beaucoup travaillé mon piano ; puis mon zèle est tombé... J'aurais eu besoin de continuer mes leçons, je n'en ai plus voulu

—Elles vous ennuyaient !

Nous allions dans le monde. Je n'avais plus le temps.

—Mais maintenant.

—Oh ! maintenant. . ce n'est plus le temps qui me manque.

Elle articula cette réponse sur un ton profondément mélancolique.

Et, regardant sa mère :

—J'ai envie de me remettre à mon piano....

—Tu aurais raison, mon enfant. . . cela nous ferait bien plaisir, à ton père et à moi.

—Je reprendrai des leçons.

—C'est cela.

—Mais avec qui ? Je n'ai pas encore entendu jouer par des professeurs dans des prix abordables cette symphonie de Beethoven comme madame la jouait. . Car nous étions depuis un moment sur le palier à écouter.

—Vous l'aimez donc beaucoup, cette sonate ?. . Voulez-vous l'entendre encore ?

—Oh ! madame, c'est trop de gracieuseté... Nous n'y avons aucun droit.

—Je suis professeur de piano, dit la musicienne d'un ton plus froid, en s'inclinant devant les deux dames.

Celles-ci répondirent en s'inclinant aussi, et en faisant un ah ! de surprise.

Rosalie se rassit en face de l'instrument, le Pleyel que lui avait acheté Paul Yveling, il y avait quelques années, le seul meuble emporté du petit appartement, si confortable, de la rue

Boissy d'Anglas, parce qu'avec ses bijoux cela lui appartenait à elle, rien qu'à elle, et parce qu'aussi ce serait son gagne-pain.

Le prélude exécuté brillamment, les doigts de l'artiste se mirent à parcourir le clavier avec des palpitations d'ailes, des langueurs soudaines, merveilleux de sûreté et d'agileté.

Elle y mettait tout son talent, surtout toute son âme, déployant une virtuosité qu'elle n'y avait point apportée encore.

La mère et la fille étaient sous le charme : c'était fini qu'elles écoutaient toujours.

Rosalie, sans quitter son tabouret, se tourna vers elles, avec un sourire etrange, comme forcé.

La plus jeune des deux dames se leva, et allant s'appuyer au piano :

—Encore toutes mes félicitations, c'est véritablement admirable.

Et, revenant aussitôt vers sa mère :

—Tu ne vois pas d'inconvénient ce à que je demande à madame de vouloir bien être mon professeur ?

—Comment, ma chérie, j'en serai enchantée si cela t'est agréable. . . .

Alors, se rapprochant de la musicienne :

—Seriez-vous assez aimable pour achever mon éducation musicale.

—C'est vous qui êtes on ne peut plus aimable mademoiselle de penser à moi pour cela.

—Vous voulez bien vous consentez à me compter au nombre de vos élèves.

—Mais avec le plus grand plaisir. . Je vous ait dit ma profession,

—Est-ce que tu commencerais de suite ? demanda la mère ?

—Certainement. . J'ai besoin de travailler, de m'adonner à quelque chose... Si madame est libre. . . . C'est que nous ne sommes pas en ce moment à Paris.

Elle parlait avec une volubilité un peu nerveuse, ses joues se rosant, ses yeux s'animant.

—Nous habitons Asnières, dit sa mère avant que la maîtresse de musique eût répondu.

Celle-ci se sentait trémir.

-Asnières est trop près de Paris pour que ce soit un empêchement, répondit-elle pourtant d'un ton très naturel.

— D'autant plus que nous rentrons à Paris dès le mois d'octobre.

A ce moment on frappa à la porte

—Mlle Badolle ! dit Rosallie en allant ouvrir, je reconnais sa manière de s'annoncer.

C'était en effet Mlle Badolle qui, avant de rentrer chez elle, venait s'informer si personne n'était venu pour elle.

—Mme de Labatière ! exclama-t-elle en reconnaissant sa cliente.

Rosalie, chancelante, crispa sa main au dossier d'une chaise.

Personne, heureusement, en ce moment ne la regardait.

Elle était remise, lorsque Mme de Labatière lui dit :

—Puisque la course ne vous effraie pas, nous n'avons plus qu'à nous entendre sur les conditions . . Voulez-vous nous dire quels sont vos prix, madame ?

—A Paris. . je prends . cinq francs l'heure. Je vous en prendrai six. . pour aller là-bas.

—C'est tout naturel. . . . . . Ces conditions paraissent raisonnables ; n'est ce pas, Régine ?

—Mais oui . . . . C'est maintenant les jours et les heures qu'il nous faut arrêter.

Et elle regardait, de ses beaux yeux francs et doux, d'un bleu pur, cette femme au teint pâle, aux traits réguliers, aux prunelles d'un noir d'encre, qui restait impasible devant elle.

Celle-ci répondit, d'un ton où il n'y avait pas la moindre hésitation :

—C'est à vous de choisir, c'est le moment des vacances, je suis à peu près libre, vos jours et vos heures seront les miens.

Il y eut entre les deux dames une consultation qui dura quelques minu-

tes puis on arrêta les mercredi et samedi de chaque semaine, de quatre à cinq.

Mme de Labatière donna sa carte, Rosalie remit la sienne.

Et la mère et la fille passèrent chez leur couturière.

Les vêtements noirs de Jeanne Badolle, son visage amaigri, triste, frappèrent seulement Mme de Labatière.

Régine, distraite des chagrins des autres par la peine qu'elle enfermait en elle, égoïste dans son malheur, s'était de suite assise, se sentant toujours fatiguée, et écoutait machinalement, sans s'y mêler, le commencement de la conversation.

Mme de Labatière se souvenait de la petite sœur, si longtemps malade.

Elle était morte sans doute ; c'était son deuil que portait la jeune fille.

—Vous avez pris un logement plus petit, ma pauvre enfant, dit elle, assez embarrassée pour entrer en matière.

— Oui madame répondit Jeanne il a bien fallu.

—Il est de fait que si vous n'êtes plus que vous deux Mme Badolle .....

Jeanne fit un geste brusqu : sa figure devint plus pâle encore.

— Je suis seule à présent.

— Comment.. seule ?

— Ma mère est au cimetière près de ma pauvre Charlotte.

— Votre mère ! exclama Mme de Labatière avec une douloureuse surprise.

— Oui.

Qu'est-il donc arrivé ?

— C'est vrai? vous n'avez rien su... Vous aviez assez de vos propres tourments, bien assez.... Ah ! madame, comme la vie est cruelle !

— Atrocement cruelle ! fit d'une voix lente Régine de Labatière.

Jeanne le regarda.

Régine fixait sur elle comme tout à l'heure sur Rosalie David ses yeux bleus encore adoucis empreints d'une indicible tristesse d'une infinie pitié.

Et ce regard de ces deux femmes, jeunes toutes deux, et toutes deux si inflexiblement touchées par la main du malheur, devait faire naître une sympathie, cette sympathie qui unit les êtres à quelque milieu qu'ils appartiennent, qui nivelle toutes les conditions, qui rapproche toutes les distances.

—Qu'est-il arrivé ? répéta Mme de Labatière de sa voix surprise et émue.

—Ah ! madame, murmura encore la pauvre fille, qui cacha son visage dans ses mains.

Mais aussitôt les laissant retomber, montrant sa figure contractée, au regard sombre, dur.

—Charlotte venait de rendre le dernier soupir, nous n'avions plus d'argent plus de pain... nous voulions mourir... C'est seulement au cimetière que les pauvres sont tranquilles... Nous avions allumé un réchaud, dans la chambre bien calfeutrée... pas assez encore... J'avais oublié une fente à la porte... le gaz s'est échappé par là... les voisin ont pris l'éveil... Moi, je respirais encore quand ils ont enfoncé la porte, on m'a sauvée.

De grands frissons secouèrent coup sur coup les deux femmes.

Elles restèrent d'abord muettes, l'une et l'autre, les yeux fixés sur cette infortunée dont la mort n'avait pas voulu.

Régine ne trouvait point de paroles, puis, elle savait que dans certains cas les paroles exaspèrent plus qu'elles ne calmen, brisent plus qu'elles ne relèvent.

—Malheureuse ! murmura Mme de Labatière, mais le suicide est un crime.

—Je vous ai dit que nous n'avions plus de pain.... La misère noire était chez nous.

—On n'a pas le droit de se tuer, Dieu......

—Dieu ! exclama Jeanne.

—Mon enfant, ne blasphémez pas.

—Je ne blasphème pas, dit la jeune fille avec un calme soudain, j'ai cru, je ne crois plus.

— Dieu n'éprouve que pour récompenser plus tard, fit Mme de Labatière qui, sans être une dévote, était une croyante.

—Je ne crois plus, redit Jeanne, de ce ton morne, fatal n'offrant de prise à aucune discussion.

—Cela reviendra . Vous avez cédé à un moment d'aberration, au désespoir que vous causait la perte de votre chère petite. Oh ! Je vous plains. Et votre malheureuse mère a succombé !

—Elle était morte lorsqu'on est entré.... On m'a transportée à l'hospice. .... J'en suis revenue, vous voyez.. je travaille, j'essaye de vivre.

—Et vous n'avez plus, au moins, d'idées de suicide ?

—Je n'en ai plus...... On craint la mort, lorsqu'on l'a vue de si près.

—Il faut reprendre courage, vous êtes si jeune ..... Nous avons tous, en ce monde, notre somme de bonheur et de malheur.. .. le bonheur reviendra.

—Ah ! ce... non.. avec de pareils souvenirs...... Mais enfin, je vivrai, puisque je n'ai plus l'énergie de recommencer..... Parlons d'autre chose, madame...... Vous venez pour votre corsage.. .. que je devais garnir de dentelle

—Parfaitement.. ... Je comprends maintenant pourquoi vous ne l'avez pas renvoyé...... vous n'y avez plus pensé !

—En effet, je n'y avais plus pensé.. pourtant, depuis quelques semaines, cela me tourmente, mais je n'osais pas vous écrire que.....

—Quoi donc !

—Que .... dans les derniers jours de la maladie de ma sœur, sans que nous nous en rendions compte, ma mère ni moi...... nous avons dépensé de l'argent que vous m'aviez avancé pour acheter de la dentelle......

—Ce n'est pas un crime, vous deviez me le dire sans crainte.

—Cet argent, reprit Jeanne, dont la figure défaite s'était empourprée, je ne suis pas arrivée encore depuis que je retravaille à l'économiser tout entier.. Voilà pourquoi j'attendais.

—Il se trouve que je puis vous le rendre, dit simplement Mme de Labatière en ouvrant son porte monnaie ; je vous avais donné cent francs !

—Oui, madame, cent francs.

Et tendant la main pour recevoir les cinq pièces d'or que sa cliente lui présentait :

—Merci...... oh ! que vous êtes bonne. .... Nous rabattrons de suite, avec les façons, si vous voulez, madame.

C'est cela ..... ma fille veut justement se faire faire pour septembre une petite robe de demi-saison...... Alors. vous aurez bientôt ner ce corsage ?

—Dans deux ou trois jours...... je m'y mettrai dès demain.

—Vous me la rapporterez à Asnières Voici notre adresse :

Et elle remit sa carte à Mlle Badolle comme elle l'avait remise à Mme David.

On causa encore pendant environ un quart d'heure, Régine prenant part à la conversation.

La mère et la fille encourageaient la pauvre affligée.

Régine surtout essayait de lui donner cet espoir en l'avenir qu'elle même avait recouvré, qui vivait en elle avec une intensité qui effrayait parfois ceux qui l'entouraient.

Jeanne les remercia, touchée de leur sympathie ; mais elle ne croyait plus rien. Elle les reconduisit jusqu'à la rampe de l'escalier, puis rentra en hâte dons sa chambrette pour remettre son chapeau qu'elle avait enlevé et aller de suite faire l'achat de cette malheureuse garniture qui manquait, quatre mois plus tôt, de la conduire en prison.

Pendant qu'une fois recoiffée elle prenait les mesures oubliées du corsage la maîtresse de piano, qui derrière sa porte guettait le départ des dames de Labatière. frappait chez elle, tournant, avant qu'on lui eût répondu, la clé restée sur la serrure.

—Eh bien, dit-elle en entrant, en

voilà une chance pour moi ; une lecon de trouvée.

—J'en suis contente, fit Jeanne ; ces dames sont charmantes, je vous l'avais dit.

— C'est bien, cette Régin de Labatière qui a épouse Paul Yveling ?

— C'est bien elle.

— Elle parait parfaitement remise de son coup de couteau.

— Oui quoique amaigrie, pâlie... Mais il lui faudradu temps pour se refaire complètement.

— Je crois bien après une pareille aventure, c'est même extraordinaire qu'elle soit ainsi . Quelle jolie personne !

— Très jolie.. une beauté !.. et si aimabe si peu poseuse.

— Dans tous les cas on ne parle plus du tout de cette affaire elle est enterrée.

— Puisque le mari a agi dans un moment de folie !

—Seulement.. . cette folie aurait été motivée.

—Est-ce vrai ?. .C'est possible, après tout, mais je ne puis croire à autre chose qu'à la calomnie...... Du reste, ce cousin dont elle n'a pas voulu et qui s'est vengé d'une si infâme façon s'est rétracté dans cette lettre au juge d'instruction,

—Oui seulement le mal était fait et quel mal !

—Je la plains beaucoup, dit Jeanne je suis sûre qu'elle mérite d'être heureuse.

—Et moi aussi.. sans la connaître Elle est très sympathique .

— Je me sauve fit Melle Badolle, j'ai encore le temps d'aller acheter la dentelle pour le corsage.. De cette façon, je pourrai m'y mettre demain matin.

—Alors à ce soir, dit Mme David en sortant la première pour retourner chez elle.

—A ce soir, répéta la jeune fille, déjà dans l'escalier.

Elle descendit rapidement les deux premiers étages : puis elle ralentit son allure, éprouvant brusquement dans les bras daes les jambes dans tout l'être, une fatigue bizarre qu'elle rescentait de plus en plus souvent, accompagnée d'une éblouissement qui la forçait à s'appuyer au mur.

Depuis sa tentative d'asphyxie, Jeanne se portait mal.

Pendant près de deux mois, après sa sortie de l'hôpital, elle était sujette à des troubles des voies digestives accompagnés de vomissements qui la fatiguaient beaucoup.

Tout son organisme ne pas devoir se rétablir de sitôt.

Eût-elle été dans une situation d'esprit à se soucier de sa santé, qu'elle ne se fut point inquiétée.

Elle savait que les secousses du genre de celle qu'elle avait volontairement subie laissent généralement des traces qui sont longues à disparaître.

Elle en aurait pour quelque temps sans doute à recouvrer sa santé d'autrefois.

L'étourdissement s edissipa, et Jeanne se remit à descendre, mais plus doucement, éprouvant encore cette fatigue qui ne se dissipait d'habitude que lentement.

Quand elle arriva sur le trottoir ses jambes se raffermirent.

Encore quelque minutes et elle serait tout à fait bien.

Tout à coup elle les senti de nouveau fléchir ; elle s'appuya encore au mur.

Une voix venait de frapper son oreille une voix connue qu'elue n'avait pas entendue depuis la dernière nuit de veille au chevet de la petite Charlotte

Un homme s'arrêtait devant elle misérable les yeux boursoufflés le teint terreux.

Coiffé d'un chapeau haut de forme au poil rougi d'une redingote râpée jusqu'à la corde il portrait une boite à violon dont le délabrement attestait le long usage.

—C'est toi fit-il.

La figure blême de la jeune fille se contracte, ses yeux lancèrent des éclairs.

Elle voulut passer, son père lui barra le chemin.

—Jeanne !

—Laisse-moi.. va-t'en.. Laisse-moi te dis-je.. Vois-tu je serais capable de faire un mauvais coup......

Le regard était si terrible la voix si rauque qu'il recula.

Mais elle n'avait pas la force d'avancer.

Adossée à la maison, près de la porte cochère, la poitrine soulevée, elle respirait péniblement, comme étouffée.

Lui, revenait près d'elle, et il murmurait en chevrotant :

—Si tu savais les remords que j'ai eus ..... si tu savais, tu ne m'en voudrais pas.... Je passe à chaque instant par ici, sans oser monter, sans même oser entrer dans la maison.... J'ai peur...... j'ai peur qu'on ne m'apprenne.... Comment va-t-elle . Charlotte !

Le regard terrible, voilé un instant par les paupières, le foudroya encore.

—Elle est morte ! dit Jeanne d'un ton scandé de colère et d'amertume.

—Charlotte ! fit-il dans une sorte de sanglot brusque.

Et deux larmes, deux vraies larmes, glissèrent des yeux du musicien.

Il murmura encore :

—Et elle.... comment va-t elle !

—Qui ?

—Ta mère !

Ce fut lui, cette fois, qui plia sur ses jambes ; ce fut lui qui s'adossa à la porte cochère.

Et là, contre cette maison, frôlés par les allants et venants, ne soupçonnant guère ce qui se passait entre ce père et cette fille, aussi livides l'un que l'autre, ils restèrent : lui, défaillant, hébété ; elle, tremblante d'indignation et de douleur.

Plusieurs minutes s'écoulèrent.

Elle ne parlait point

Il ne montait que des injures aux lèvres.

Et elle ne voulait pas les dire retenue par cette pudeur filiale qui subsiste lors que la tendresse est morte.

Une voix lui criait :

— C'est un misérable mais c'est ton père tu ne dois pas l'insulterr

Puis, cette rage qui l'avait saisie le soir où il entrait dans leur petit logement, où il s'asseyait entre sa pauvre mère courbée sur son ouvrage et Charlotte mourante, revint, prenant le dessus.

Cet homme avait perdu ses droits à son respect, comme il avait perdu ses droits à son affection.

Cet homme n'était plus que l'auteur des malheurs sans nom qui empoisonneraient sa vie de leur souvenir ; son arrestation dans les "Grands Magasins."

Puis celle, dans la chambre close, emplie d'acide carbonique, pendant que sa mère lentement échappait au supplice de vivre, sa lutte à elle, avec la mort

Elle se réveillait à l'hôpital ; elle était seule au monde.

Voilà ce qu'elle lui raconta, la figure tout près de la sienne, avec ce sourd accent de désespoir, de haine, qui rendait sa parole plus cruelle, plus implacable,

Il l'écoutait dans un hébêtement absolu.

Et comme elle lui répétait :

—Voilà, voilà ce que tu as fait ! son intelligence sembla se réveiller.

Ses yeux fixés, sur elle, se voilèrent encore, de nouvelles larmes en tombèrent.

Et, dans un sanglot qui arracha sa poitrine, il articula .

—Je suis une canaille !

—Oui, fit-elle, tu ne le répéteras jamais assez.. Maintenant, j'espère que tu ne repasseras plus ici. Et si le hasard nous remettait sur le même chemin, ne me parle point. .Je ne suis plus ta fille. .tu entends ? je ne suis plus ta fille !

Elle dit encore :

—Va-t'en !

Et il partit poursuivant sa route, sa boîte à violon d'une main, voûté, cassé, pitoyable, en portant le temps en

temps à ses yeux un lambeau de mouchoir.

On se retournait sur ce pauvre père qui pleurait en marchant.

Jeanne le suivit.

Pourquoi ?

Parce qu'elle allait du même côté peut-être, peut-être aussi mue par une force plus puissante que toute son indignation, que toute sa volonté, entraînée par cette voix du sang qui s'élève au moment où l'on s'y attend le moins et qui vous pousse, invincible,

Elle n'était qu'à quelques pas derrière lui, et réglait son allure sur la sienne.

Il s'arrêta contre une maison ; la jeune fille s'arrêta aussi.

Charles Badelle remit son mouchoir dans sa poche, puis, s'avançant sur le bord du trottoir, regarda le numéro placé au-dessus de la porte.

Ce n'était point là qu'il allait.

Il reprit sa route, courbé toujours en deux, un peu plus loin regarda encore le numéro et s'engouffra cette fois sous une porte dont un seul battant était ouvert, et devant laquelle arrivait une minutes après sa fille.

Jeanne se dissimulait derrière le battant fermé, regarda dans la cour.

Et son cœur se crispa, non plus sous l'impression de tout à l'heure, mais dans une angoisse subite et poignante.

L'homme qui se tenait au milieu de cette cour entourée de hauts bâtiments aux fenêtres desquels des têtes apparaissaient çà et là, dans sa longue redingote fripée, élimée, avec son pantalon rapiécé, son chapeau déformé, et raclant son violon en prenant des attitudes inspirées, était véritablement lamentable.

Parmi ceux qui le regardaient, quelques-uns pouvaient rire ; mais d'autres, certes, haussaient les épaules avec pitié.

Charles Badolle n'avait maintenant d'autres ressources que d'aller jouer des solos dans les cours.

Il tournait le dos à la porte cochère, il ne pouvait la voir

Jeanne ne bougeait point.

Pendant une demi-heure au moins l'archet manœuvra sur les cordes craindes.

Deux ou trois sous seulement étaient tombés.

Le musicien s'arrêta pour lever la tête et promena autour de lui son regard anxieux.

Et Jeanne entendit une voix enrouée geignarde, répéter à plusieurs reprises.

Messieurs mesdames n'oubliez pas un pauvre artiste malheureux père de cinq enfants et ayant sur les bras une femme malade.. Messieurs mesdames n'oubliez pas un pauvre artiste malheureux !

La griffe se resserra sur le cœur de la jeune fille : le violonistes n'en était pas à son premier coup d'essai de mendicité.

Un autre sou tomba

Ce fut tout.

Charles Badolle remit l'instrument dans la boîte délabrée redit une dernière fois : " Messieurs mesdames n'oubliez pas un pauvre artiste malheureux et quitta la cour non sans en avoir fait plusieurs fois encore le tour du regard.

Sa fille était passée sur le trottoir opposé.

Elle continua à suivre.

Il entra dans trois maisons où d'habitude sans doute on lui permettait de jouer car il souleva simplement en passant devant la loge son chapeau crasseux et ouvrit de suite sa boite à violon.

Trois fois encore quelle que fut sa volonté de fuir ce spectacle Jeanne y assista qu'il soupçonnat sa présence.

Il était six heures et demie du soir.

La dernière recette avait été fructueuse : Charles Badolle qui dans la rue venait de compter et de recompter son gain traversa la chaussée devant la boutique d'un mastraquet chez lequel il entra.

Jeanne vit qu'on lui servait sur le zinc une absinthe.

Il l'avala d'un trait, hésita un mo ment, fit quelques pas vers la porte puis retourna vers le comptoir, en demandant une autre absinthe.

Et Jeanne s'éloigna, le cœur toujours oppressé, avec cette pensée cruelle que si cet homme avait voulu, ils eussent pu être tous heureux.

La jeune fille marcha cinq minutes droit devant elle, sans trop savoir où elle allait.

Puis le calme lui revenant elle s'arrêta pour consulter, dans une boulangerie, l'horloge placee au dessus du comptoir.

Aussitôt, elle rebroussa chemin.

Il n'était plus l'heure de faire, ce jour là, son acquisition.

Elle rentrerait trop tard.

Et elle ne voulait pas que Mme David l'attendit longtemps.

Il fallait remettre son emplette au lendemain.

En vingt minutes, Jeanne Badolle atteignit la rue Richer.

Il faisait très chaud : elle était fatiguée en sueur elle avait ralenti le pas et marchait maintenant, péniblement Jeanne tressaillit aussi violemment qu'elle avait trissailli lorsqu'elle s'était trouvée face à face avec son pere.

Sur le trottoir vis-à-vis un homme qu'elle venait de reconnaitre s'arrêtait pour le regarder passer.

C'était le jour aux rencontres.

Elle avait déjà fait celle-là, elle lui était peut être plus pénible que la première.

La jeune fille s'engouffra sous le porche de l'immeuble où elle occupait maintenant la plus modeste chambre, et se jeta dans l'escalier avec une terreur véritable.

Mais en arrivant devant le logement de Mme David, elle n'eut que le temps de tirer le cordon de la sonnette.

Elle se trouvait mal.

—Quoi donc ? fit celle-ci, effrayée, en la voyant si pâle.

—Il me poursuit fit-elle d'une voix étranglée ; il me poursuit.

Et elle tomba sur une chaise, une sueur froide sur tout le corps.

Rosalie l'aida à s'étendre sur le canapé, lui fit respirer du vinaigre, lui en bassina les tempes : et lorsqu'elle la vit bien revenue à elle la questionna de nouveau :

—Que vous est il arrivé ?

Jeanne la regarda indécise.

—Je viens de rencontrer mon père fit-elle avec effort.

—Pauvre petite ! je comprends Mais vous êtes exposée à cela, il faudra prendre sur vous.

—Vous comprenez, je ne l'avais pas vu depuis ce soir où..Vous vous souvenez, je vous ai raconté...

— Je crois bien que je me souviens Ne revenez pas là-dessus allez, ma pauvre Jeanne.... chassez tout cela..Mettez notre couvert si toutefois vous vous en sentez la force, pendant que je bats les œufs pour l'omelette.. Nous aurons avant un bon potage, après, une salade.. par ces chaleurs, vous êtes comme moi, la viande ne vous dit rien-

Mme David faisait son possible pour être gaie ; sa jeune amie s'efforçait de sourire.

On eût dit qu'elles voulaient se mentir l'une à l'autre.

Mais elles ne se trompaient pas mutuellement.

Elles dînèrent devant le petit guéridon poussé près de la fenêtre au store levé, le soleil venant de disparaître derrière les toits.

D'abord, elles essayèrent de causer de choses indifférentes.

Mais le dialogue languissait.

Alors, la maîtresse de piano mit la conversation sur les dames de Labatière chez lesquelles Rosalie irait donner le surlendemain sa première leçon.

Elles avaient fini de manger depuis un quart d'heure que, les coudes sur la table, en se regardant, elles parlaient toujours de ces dernières.

Enfin, Jeanne recula sa chaise.

—Allons, dit elle, il faut se remettre

à l'ouvrage, j'ai encore à travailler ce soir.

—Comment, votre journée n'est pas terminée ?

—Mais non, j'ai perdu tout mon après-midi en courses, je vais me rattraper.

—Vous vous lèverez plus tôt demain.

—Il faudra que je me lève tôt quand même, vous le savez, ça ne m'est pas facile de joindre les deux bouts.

—A ce compte-là, vous ne reprendrez pas de forces, ma pauvre enfant.

—Tant pis, que voulez-vous !

Elle se leva d'un seul coup, comme prenant résolument son parti

A peine debout, sa main se crispa au dossier de la chaise, elle étouffa un cri.

—Eh bien ! fit Mme David, la voyant aussi pâle que lorsqu'elle lui avait ouvert la porte.

Jeanne arrachait les agrafes de son corsage, celles de sa jupe, enlevait son corset avec une précipitation fébrile.

—C'est cela, mettez-vous à l'aise, disait la pianiste, c'est ce que vous auriez dû faire tout à l'heure.. je vous le disais.

La jeune fille respirait coup sur coup en rattachant lentement ses jupes, en rapprochant du mieux possible son corsage.

Soudain un cri sourd lui remonta aux lèvres, elle chercha de nouveau un appui.

Puis brusquement, elle se raidit, recula jusqu'à la muraille, joignit ses mains et les levant au-dessus de sa tête, articula :

—Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

La face était convulsée, les yeux sortaient des orbites.

Cette physionomie dénotait une angoisse si profonde ; les plaintes qui, une fois criée cette invocation ressemblant à un anathème, s'échappèrent des lèvres crispées, étaient si douloureuses, que Rosalie David se sentit remuée jusqu'au fond du cœur.

Elle prit les pauvres mains désespérément serrées, les retint dans les siennes, et demanda d'une voix pleine d'effection et de pitié

— Mais qu'y a-t il donc ? Vous me cachez quelque chose, vous avez tort.. Je suis votre amie, sûre, dévouée.. il est si bon de se dévouer à quelqu'un.. cela soulage.

Des sanglots affreux emplirent alors la pièce.

Jeanne s'était dégagée de l'étreinte de la jeune femme.

Elle se tordait les bras.

Et elle disait au milieu des hoquets violents :

—Mais c'est épouvantable !.. Mais c'est épouvantable !

—Quoi ? demandait Rosalie.

Comme elle répétait sa question au moins pour la dixième fois, Jeanne se calma brusquement.

Elle la regarda bien en face, avec des prunelles fixes qui restaient dilatées.

Et elle lui jeta en pleine figure ces mots, qui la firent reculer :

Je suis damnée !

Vous ! fit Mme David avec une véritable stupeur.

—Je ne me trompe pas ? Ma mère est damnée parce qu'elle s'est suicidée et c'est moi qui l'ai poussée à cet acte criminel..Ah ! pourquoi la mort n'a-t-elle pas voulu de moi !.. Pourquoi ?

Et les sanglots recommencèrent sans larmes, la secouant à la briser.

Elle s'était affaissée sur le canapé ; elle restait les coudes sur ses genoux, la paume de ses mains serrées sur les tempes, ses yeux agrandis, fixés devant elle.

Par l'échancrure de son corsage, on voyait sa gorge très blanche ; chaque sanglot la faisait bondir : Jeanne était belle dans son désespoir.

Rosalie David n'en ressentait pour elle que plus de pitié.

Quel drame y avait-il encore derrière cette révélation ?

—Pauvre fille ! murmura-t elle en la contemplant, la gorge serrée par l'émotion, pauvre fille !

Quand Jeanne de nouveau s'apaisa,

elle vint s'asseoir auprès d'elle.

Elle croyait pouvoir parler, l'encourager, la consoler.

Et rien de ce qu'elle sentait dans son cœur ne lui montait aux lèvres.

Les encouragements, les consolations étaient difficiles.

Ce fut Jeanne qui parla.

Oui, Mme David était son amie, une amie sûre, elle le sentait.

A elle, elle pouvait tout dire, tout .

Et elle lui raconta cette vérité odieuse, que tout à l'heure, sous la porte cochère, dans sa colère dans son désespoir, elle lançait à la face de son père.

L'acte indigne de celui-ci, volant à sa mère le dernier argent, au chevet de la petite sœur agonisante ; l'extrémité terrible où cela les mettait, si terrible qu'elle se trouvait irrisistiblement entraînée à commettre un larcin......

Jeanne ne s'arrêta que lorsqu'elle eut tout dit.

Rosalie David sentait un frisson courir sur sa chair, son visage mat devenait d'un rouge foncé, ses lèvres tremblaient d'indignation.

—Est-il possible qu'il se commette de pareilles infamies! articula t elle ; est-il possible ?

Elle éclatait d'un rire strident, d'un rire de folle.

Echevelée, avec sa gorge découverte, ses jupes à peine rattachées, elle se mit à marcher dans la pièce étroite, se heurtant à la table, aux chaises gesticulant follement.

Elle prononçait des mots sans suite, elle s'arrachait les cheveux.

Elle parlait de mourir ; cette fois elle ne se manquerait pas.

Elle se jetterait dans la Seine.

Rosalie la laissait faire encore, la laissait dire.

Elle savait bien que la réaction est plus complète quand la crise a atteint son paroxisme.

L'apaisement viendrait.. peut-être la résignation.

Puis, quelque chose de bizarre, une sensation physique jusque-là inéprouvée, un bouleversement qu'au plus fort de ses catastrophes morales, au milieu de ses impressions les plus vives, elle n'avait point ressenti, se passait en elle.

Ces mots :

—Je suis damnée !

Cette phrase articulée avec une rage inexprimable, un furieux désespoir, retentissait étrangement dans tout son être.

On eut dit qu'elle y faisait vibrer une corde, qui jamais n'y avait tressailli.

Et, tout en continuant à s indigner elle le répétait ce mot comme s'il eût réveillé dans son cœur un écho :

—Damnée !

Ainsi qu'elle le pensait—n'avait-elle pas, elle aussi, traverse toutes les phases du désespoir, et ne savait-elle pas que le calme arrive toujours après l'orage ?—l'anéantissement complet succéda chez Jeanne à la surexcitation qui la faisait ressembler à une folle.

Elle retomba sur le canapé.

Et cette fois elle y resta, sans pensée, inerte vaincue.

Rosalie, qui était allée s'asseoir près du piano, la regardait, se demandant comment elle pourrait consoler cette pauvre fille.

Ah ! c'est que quand le cœur est pris sous le poids des lourdes douleurs, quand le cerveau ne pense plus que pour souffrir des maux dont rien ne console, le corps, enveloppe dédaignée de l'âme meurtrie, peut souffrir à son tour, la chair peut frémir dans des angoisses journalières ; elles ne sont rien, elles passent sans qu'on s'y arrête, jusqu'au jour où le moral vaincu se trouve à la merci de la matière.

Elle aussi en avait subi, de ces angoisses physiques qui autrefois, alors qu'elle était une femme choyée et heureuse, l'eussent préoccupée, inquiétée, auxquelles maintenant elle ne s'arrêtait même pas.

Elle aussi avait depuis quelques mois l'organisme détraqué.

Rosalie, qui jouissait auparavant d'une santé superbe, était prise à chaque instant de malaises vagues, de crises qu'elle appelait des crises d'estomac, durant plus ou moins longtemps, et qu'elle mettait sur le compte des terribles secousses qui avaient ébranlé ses nerfs.

Maintes fois, il lui était arrivé, comme Jeanne venait de le faire, d'enlever brusquement son corset, menacée d'une syncope subite.

Et l'ancienne amie de Paul Yveling regardait toujours Jeanne Badolle.

Et tout à coup elle devint aussi pâle que celle-ci tout à l'heure l'était devenue.

Elle se leva du même mouvement, prompt, crispa également ses doigts sur le dossier de la chaise.

Mais elle, elle ne dit pas une parole, ne poussa pas un soupir.

Elle se contenta de fermer les yeux, de serrer les lèvres blanches.

Puis, se raidissant, dominant sa faiblesse, Rosalie David s'approcha de Jeanne Badolle, lui posa la main sur l'épaule.

Celle-ci vibra des pieds à la tête.

Elle se redressa.

On eût dit qu'elle sortait d'un rêve.

Mais ses prunelles voilées, incertaines, reprirent leur sombre éclat.

—Je n'essaierai point de vous consoler, lui dit Rosalie, il n'y a point de consolation à vous donner......Tout ce qu'on peut vous dire, c'est d'avoir du courage....Il vous en faut, et vous en aurez ...

Elle allait protester.

Mme David l'en empêcha en lui posant la main sur sa bouche.

—Non, pas de malédictions.

Jeanne écarta la main de son amie, et ne l'écoutait plus.

Elle avait marché vers la fenêtre ouverte et comme ce jour où, sortie avec elle de l'hospice depuis une heure, Mme David risquait devant cette fenêtre ses premiers encouragement, elle plongeait en bas, dans la rue, son regard, écoutait la rumeur qui montait, et se disait peut être, en redressant la tête :

—L'avenir est à moi !

Rosalie s'approchait aussi.

Mais elle, elle ne regardait pas, n'écoutait rien.

Elle avait ces yeux fixes qui dénotent une concentration d'idées sur un point unique.

Ce regard voyait loin, et toujours la même chose : il sondait aussi l'avenir.

Les deux femmes passèrent encore une heure ensemble.

Jeanne était trop agitée pour travailler comme elle en avait l'intention

Elle quitta sa voisine en lui disant qu'elle allait se coucher.

Elle était très tranquille, il n'y avait plus rien à craindre de son côté.

A peine fut-elle partie que Rosalie sortit, elle, de son calme, qu'elle parvenait à conserver jusqu'au bout.

Il s'échappa de sa poitrine un soupir, ressemblant à un gémissement, un soupir qui se termina par un sanglot aussi rauque, aussi déchirant que l'étaient ceux de Jeanne Badolle, une heure auparavant.

Et elle, qui non plus à présent ne croyait à rien, elle prononça, non dans une imprécation, comme la jeune fille, mais dans une prière, ces mots :

—Mon Dieu ! oh ! mon Dieu !

Puis, avec une supplication intense, lentement, scandant ses paroles comme si elle croyait les faire mieux entendre et mieux écouter :

—Cela n'est pas, je suis folle.. cela ne peut pas être . Non, n'est-ce pas ?... non.. oh ! ce serait affreux !

Et elle répéta encore :

—Mon Dieu ! mon Dieu !

Puis affaissée, abîmée sur elle-même, elle resta un moment sans mouvement comme Jeanne, après la crise, restait sur le canapé.

Mais les découragements ne duraient pas longtemps, chez cette femme toute d'énergie.

Plus grande était la catastrophe, plus puissante était la réaction.

Rosalie se leva, pressant fortement dans sa main son front en feu, puis avec un geste farouche :

—Demain, nous verrons !

Le lendemain, dès huit heures et demie du matin, Mme David longeait la rue Montmartre, en regardant les maisons du côté opposé à celui qu'elle avait pris.

Elle s'arrêta en face de l'une d'elles, à hauteur de la rue d'Aboukir, et resta une minute sur le trottoir, à examiner la façade.

Au-dessus de la porte cochère, entre deux des fenêtres du premier étage, une enseigne brossée par un peintre peut-être célèbre.

La jeune femme traversa la rue, pénétra sous le porche et demanda à l'entrée de la loge :

—Où est le bureau de placement ?

—A l'entresol, la porte à droite, répondit la concierge.

Rosalie monta vingt marches d'un escalier assez sombre et mal tenu, et sonna à la porte de droite.

Une servante, au tablier sale, lui ouvrit

—Madame est occupée en ce moment dit elle, je ne sais pas si elle pourra recevoir .. En tout cas, il faudra attendre.

—J'attendrai... j'ai le temps.

—Alors, entrez ; je la préviendrai d'ici quelques instants.

Quand elle sortait du bureau de placement c'était un grand serrement de cœur, une déception égalant la joie qui l'avait saisie, alors qu'elle entrevoyait l'espoir d'un bon emploi.

Lorsque Rosalie David se retrouva dans la rue, elle flageollait sur ses jambes.

Il lui semblait que la terre allait se dérober sous elle.

Elle n'avait plus qu'un plaisir du reste, c'est qu'elle s'entr'ouvrit pour l'engloutir.

Etait-ce possible ?. ..

Etait-il bien vrai qu'elle ne trouverait pas d'emploi. Elle était seule au monde Paul Yveling qu'elle avait tant aimé avait épousé Régine de Labatière et maintenant le pauvre garçon était fou, enfermé dans un cabanon de Bicêtre.

Machinalement, la jeune femme avait repris le chemin par lequel elle était venue.

Elle se retrouva devant sa maison, y entra, monta ses cinq étages, sans s'en rendre compte.

Puis, comme elle ouvrait sa porte, quelque chose de blanc, par terre, lui tira l'œil, ramena dans son cerveau la notion de la réalité.

Ce quelque chose était une lettre que la concierge en montant son courrier du matin avait glissée là.

Rosalie connaissait l'écriture de cette suscription.

Cette lettre venait d'un ami ; elle n'était pas seule sur la terre.

En ce moment, un mot de sympathie devait lui sembler infiniment plus précieux qu'il ne lui eût semblé en toute autre occasion.

Elle déchira l'enveloppe et lut, prononçant les mots à mi-voix :

"Chère amie,

"Il y a des jours, que dis je, des semaines, que je remets à écrire, et pourtant j'ai la plus grande hâte d'avoir de vos nouvelles.

"Vous n'avez point répondu à la lettre que je vous ai adressée de la Roche-sur-Yon, il y a deux mois et demi ; quoique subissant les angoisses de l'attente, je n'ai point osé vous écrire.

"Pourquoi ?

"C'est toute une histoire à vous raconter, toute une confession qu'il faut que je vous fasse ; vous connaissez assez la vie pour comprendre les extrémités auxquelle ou se trouve quelquefois poussé.

"Moi qui n'aime que vous, Rosalie, moi qui, depuis que vous avez bien voulu me donner un espoir, ne vis que pour atteindre à sa réalisation, j'ai été contraint, par des circonstances d'une gravité exceptionnelle, à.. me marier."

Rosalie s'arrêta.

Sa figure, revenue au calme, se contracta de nouveau.

—Ah ! fit-elle en froissant la lettre dans sa main, ils sont tous les mêmes.. tous !

Quelques instants, elle demeura ainsi le papier entre ses doigts crispés, ses yeux plus noirs dans son pâle visage jetant des flammes.

Etait-il nécessaire de lire jusqu'au bout ?

Henri de la Roche prétendait n'aimer qu'elle, ne vivre que po elle.

Et il se mariait....

Elle s'approcha de la fenêtre et comme elle l'avait fait pour la première elle jeta au vent la lettre déchirée.

Puis, croisant ses bras sur sa poitrine, d'une voix sourde, mais emprunte d'une énergie indomptable !

Eh bien, soit ! puisqu'il faut lutter, nous lutterons !

Mme David venait de partir pour la rue Montmartre lorsque Jeanne Badell le sortit de sa chambre.

La première debout freppait à aporte de son amie.

C'était tantôt l'une, tantôt l'autre.

Aujourd'hui pas plus Rosalie que Jeanne ne pensait à le faire.

La jeune fille descendait l'escalier, presque furtivement, ainsi que sa voisine l'avait descendu, craignant d'être arrêtée par elle au passsage.

Dehors, elle se mit à marcher précipitammeut d'abord, comme Rosalie l'avait fait.

Puis, comme elle, elle ralentit le pas.

Elle allait droit à uu but.

Jeanne Badolle se rendait aux Grands Magasins.

Elle qui s'était juré de ne jamais remettre les pieds dans cet endroit maudit, y retournait afin d'y faire l'acquisition de la garniture de corsage pour la quelle elle se faisait arrêter en fiagrant dellit de vol.

Elle s'était dit une chose, très plausix ble. du reste, c'est depuis l'aventure qui amenait de si douloureuses, de si terribles conséquences, quatre mois avaient passé, plus qu'il n'en fallait pour que l'inspecteur qui l'arrêtait, la femme qui la fouillait, ne la reconnussent pas eux-mêmes.

Car bien d'autres visages, bien d'autres types de voleuses, de vraies voleuses, celles-là, que la passion immodérée de la toilette portait au larcin, ou qui en faisaient un métier, qui en tiraient des bénéfices pécuniaires, avaient passé devant eux.

Nul ne reconnaîtrait la pauvre fille aux quelques mètres de dentelles, poussée vers la chambre de fouille par l'homme inexorable en redingote noire et en cravate blanche.

Jeanne suivit la rue Montmartre jusqu'aux halles.

Le magasin était tout à l'entrée de la rue Turbigo.

Lorsqu'elle y arriva, elle s'aperçut que les commis commençaient seulement les étalages.

—Plus tard, murmura-t-elle : il ne doit guère y être, lui, avant dix heures.

Et comme son estomac, tiraillé par la faim, Jeanne n'ayant rien pris avant de partir, commençait à crier très haut, la jeune fille avisa une petite crêmerie, où elle entra, pour y prendre un déjeuner.

Elle absorba lentement le mélange de chicorée et de mauvais lait additionné d'un petit pain qu'on lui servit tout chaud, et, lestée dans sa matinée, sortit de l'établissement.

Le cœur luibattit bien fort, lorsqu'elle franchit le seuil du hall où lee acheteurs commençaient leur va-et-vient.

Mais peu à peu se elle remit.

Les commis la regardaient, lorsqu'elle passait entre les comptoirs, le long des galeries où s'étalaient les étoffes et les bibelots, comme ils regardaient tous les acheteurs qui circulaient, les interpellant parfois pour leur offrir leur marchandise.

Elle se promena à travers le magasin dont elle n'ignorait aucun détour, pendant plus de trois quarts d'heura, cherchant parmi les autres, l'inspecteur qui avait procédé à sont arrestation.

Tous devaient être à leur poste ; elle ne reconnut point l'inflexible personnage.

Décidement, elle n'avait rien, absolument rien à craindre.

Jeanne s'arrêta au rayon de dentelle devant lequel elle avait passé et repassé.

Elle fit son choix, paya à la caisse et se dirigea du côté du bureau de M. Chaumel.

Car la jeune fille était entrée aux Grands-Magasins avec l'intention formelle de n'en pas sortir sans avoir vu le patron.

Mais comment s'y prendre pour arriver jusqu'à lui ?

Sous quel prétexte lui demander audience ?

Elle ne savait, elle n'avait bâti aucun plan. Elle espérait uniquement dans le hasard pour la servir.

Le hasard, en effet, se tourna de son côté.

M. Chaumel, en personne, sortit de son cabinet.

Elle, si troublée la veille, lorsqu'elle le rencontrait dans la rue, garda un visage impassible.

Lui, fit un pas en arrière, devenant pourpre, puis, pâlissant, suffoqué.

—Excusez-moi, monsieur, dit Jeanne je désirerais beaucoup vous parler.

On les regardait. Le patron se remit.

Il se retourna, rouvrit la porte qu'il venait de fermer sans mot dire.

La jeune fille passa devant lui, s'avança tout droit au milieu de la pièce

M. Chaumel repoussa la porte et, d'un pas pesant, gagna le large fauteuil de son bureau.

Jeanne Badolle, qui regardait du côté de la fenêtre, se retourna lentement vers lui.

Elle gardait son visage rigide ; son regard avait le calme d'une eau qui dort.

Elle le posa sur l'homme que, quatre mois plus tôt, ses protestations, ses prières, la cruauté de sa situation, n'avaient point attendri.

C'était lui qui tremblait.

Effondré comme une masse dans ce fauteuil d'où il donnait ses ordres en dictateur, d'où il jugeait en potentat moindres délits, sa figure aux joues tombantes, couvertes d'une teinte bilieuse, ses gros yeux exprimant une angoisse mêlée de plaisir, le richissime négociant paraissait à la pauvre ouvrière plus répugnant qu'il ne lui avait paru peut-être jamais autrefois.

Et, comme elle continuait à le regarder, l'hypnotisant avec ses grands yeux fixes, l'anéantissement ou mettant sur sa chair des frissonnement rapides, allumant dans ses veines la fièvre qui, depuis le jour du crime, l'avait repris à maintes reprises, il ne sut que montrer un siège à quelques pas de son bureau et balbutier

— Asseyez-vous... nous causerons.

— Soit, fit-elle seulement au bout d'une minute : en effet, un entretien entre nous est nécessaire.

Et elle prit place sur la chaise que M. Chaumel lui montrait.

Ses yeux ne se détournèrent point de ce dernier.

Il venait de dire :

— Nous causerons.

Elle attendait qu'il parlât.

Mais il ne trouvait rien.

Il était devant elle, de plus en plus annihilé, de plus en plus à sa merci.

Et Jeanne se rendit compte de l'influence qu'elle avait sur lui.

Elle eut pour la première fois l'intuition de ce que peuvent certaines femmes sur certains hommes.

Elle eut, avec le sentiment de sa beauté, le sentiment de sa puissance.

Un frisonnement, à elle aussi, lui passa sur le corps.

Elle entrevoyait la vengeance ; elle voyait au châtiment.

Durant la nuit sans sommeil qu'elle avait passé, Jeanne Badolle, harcelée de pensées sombres, s'éloignait pourtant des résolutions extrêmes.

Un si puissant besoin de vivre était en elle, sa force, sa jeunesse se révol-

taient à un tel point contre ce dessein d'en finir une bonne fois avec la vie. s'imposant d'abord comme unique remède à ses maux. que la pensée de suicide ne devait plus lui revenir.

—Eh bien fit-elle, comme M. Chaumel gardait toujours le silence : je croyais que vous vouliez causer. . Qu'avez-vous à me dire !

—Et vous !. . Car vous êtes bien venue ici pour quelque chose !

Le millionnaire semblait avoir surmonté son émotion.

Il se penchait d'un air aimable vers sa visiteuse.

—Oui, fit celle-ci, dont le regard se fit plus dur ; je suis venue pour quelque chose.

—Pourquoi ?

—Pour vous défendre de me suivre, comme vous le faites depuis quelque temps ; pour vous dire que je ne veux plus vous trouver sur mon chemin.

—Vous ne pouvez m'empêcher de passer dans la rue lorsque vous y passez.

—Ni vous, vous ne pouvez m'empêcher de vous le défendre.

—Certes . et si nous voulons discuter longtemps sur ce ton, nous n'avons pas fini. . Je reste libre de vous suivre contre votre volonté.

—Quel but poursuivez-vous !

Il se pencha de nouveau vers elle.

—Je vous aime !

— Moi, je vous hais !

—Je le sais. . que m'importe. . Vous ne me hairez pas toujours

—Qui vous donne cette assurance !

—Vous n'ignorez pas que je suis très riche, je veux vous faire la vie belle.

—Et si je méprise votre richesse autant que je vous méprise !

—Des paroles, mon enfant : bientôt vous penserez autrement.

—Si je préfère ma pauvreté à l'or que vous me donneriez !

— Vous ne direz pas toujours cela.

Et si je le disais toujours !

M. Chaumel tressaillit encore ; son trouble de tout à l'heure revenait.

Jeanne Badolle exerçait sur lui une véritable fascination.

Elle était vraiment troublante dans ses vêtements de deuil, cette jeune fille pâle, amaigrie, aux lourds cheveux châtains, serres en une torsade lui cachant la nuque, aux yeux bizarres, d'un bleu vert comme une mer glauque, très grands dans son visage émacié.

La bouche charnue avait conservé sa fraîcheur purpurine.

Ses lèvres sanglantes accusaient la singularité du visage.

Jeanne Badolle n'était point une beauté : mieux que cela : elle avait une de ces physionomies à caractère qui ne s'oublient point lorsqu'on les revoit souvent, ne paraissent jamai banales.

On sentait, dans cette petite tête de femme, nne intelligence naturelle, supérieure à bien des intelligences cultivées au dessus de la condition où Jeanne se trouvait placée.

Certes, elle était capable, d'inspirer un amour vrai du cœur.

Elle l'avait inspiré.

Cet homme, qui n'était plus jeune qui avait vécu pour une vie fatigante, pour marier une femme sans dote, était amoureux, vraiment amoureux, de cette petite ouvrière qu'il avait autrefois accusée de vol.

L'attitude qu'il reprenait confirma Jeanne dans cette croyance qu'elle ferait de lui son esclave, si elle voulait.

Jeanne n'était point une rouée, mais une simple et honnête fille habituée à marcher très droit son chemin sans s'occuper de ce qu'il adviendrait de sa façon de faire.

Pourtant, avec sa compréhension nette des choses, son intuition féminine, developpée par les événements, elle devait aller sans se tromper vers le but auquel elle voulait arriver.

Ce but était bien clair, bien net : assurer le reste des jours de son malheureux père repentant qu'elle avait maudit.

Et une fois cette sécurité acquise, se

montrer inflexible pour son persécuteur.

Devant cet homme si profondément troublé qu'il ne trouvait plus de paroles elle se disait ce que son amie lui avait répété maintes fois : que l'avenir lui appartenait.

M. Chaumel à force d'efforts sur lui-même, parvenait à recouvrer pour la seconde fois san sang-froid.

Il sourit d'un sourire qui fit grimacer toute sa figure.

—Si vous deviez vous montrer toujours inflexible, prononça-t-il en appuyant sur les mots, seriez-vous ici !

—Je vous ai dit pourquoi j'y étais.

—Est-ce vraiment tout juste pour me dire cela, voyons ?

—Et pour vous apprendre aussi, fit-elle, en le perçant de son regard clair, pour vous apprendre que je veux me venger de l'injustice que vous m'avez faite en m'accusant de vol.

M. Chaumel reçut le coup que reçoivent en pareil cas tous les opprimeurs.

L'émotion qu'il éprouva fut cette fois tout à fait désagréable.

Elle se refléta sur son visage, suffisamment, pour que Jeanne Badolle en devinât la nature,

Les traits de la jeune fille eurent une contraction qui les bouleversa et que le millionnaire n'aperçut point.

Il baissait ses paupières épaisses sur ses yeux devenus inquiets.

Quand il releva les paupières, le patron des Grands Magasins dit:

—Je suis taut prêt à faire mon devoir, que voulez-vous que je vous donne pour vous avoir fait passer pour voleuse ?

Ce fut au tour de Jeanne à se taire.

Elle savait ce qu'elle voulait, mais elle n'avait point arrêté la demande qu'elle devrait taire.

M. Chaumel attendit quelques secondes puis, voyant que la réponse ne venait point :

—Voulez vous être heureuse c'est-à-dire riche.. Car pour vous être riche, c'est être heureuse.

—Oui, dit-elle.

—Quelle erreur ! fit-il en assourdissant sa voix, quelle erreur ! Je suis riche, moi, je manie l'or à pleines mains et je suis un malheureureux, plus malheureux que le dernier de mes employés..et je serais ainsi jusqu'au jour.. où vou aurez pitié de moi !

—Peut-être allez-vous me parler de votre amour fit-elle de son ton incisif et méprisant ; ne prononcez pas un tel mot, odieux blasphème ..... Vous avez commis une infamie, terni ma réputation en m'accusant de vol, m'empêchant par-là de gagner ma vie. Ne croyez pas me tromper, je ne suis pas de celles qu'on trompe.

—Votre erreur est complète...... Vous ne connaissez point le cœur humain, vous êtes trop jeune...... cela viendra..... cela vient pour tout le monde.

J'ai été un misérable, en vous traitant trop durement, et vous avez raison de me traiter en misérable... l'homme a des moments d'aberration, dont il ne se rend pas compte ; vons avez été la victime d'un de ces moments-la..Je l'ai déploré, regretté autant qu'on peut regretter une chose irréparable ...J'ai tâché d'oublier, j'ai essayé de me persuader que l'accusation que j'avais portee contre vous n'avait jamais existé.. Mais le remords m'a poursuivi, implacable..Ah ! tenez..ne revenons pas sur cette page maudite, que j'espère en arracher à force de repentir....Me pardonnerez-vous !..dites que vous me pardonnerez un jour !

Pas un muscle de la figure de la jeune fille ne bougea.

Mais elle parvint à cacher le dégoût qui du cœur lui montait à la gorge, l'etranglait.

Cet homme gras, court, à la lèvre épaisse, au regard stupide, ne trouverait jamais grâce devant elle.

Il lui fallait une terrible force de caractère pour commencer cette comédie, qu'elle s'était juré de continuer jusqu'au bout.

Il répéta, incliné plus fort vers elle, avec un tremblement :

—Me pardonnerez-vous ?

—Cela dépendra de l'avenir, dit-elle, se détournant pour qu'il ne vit pas l'éclair qui traversait ses yeux.

—Je ferai ce que vous voudrez, fit il encore, mais promettez moi. ....

—Nous verrons....

Puis, poussée, par un sentiment supérieur à sa volonté, par un besoin de jeter à la face de celui devant lequel chacun s'inclinait, comme on s'incline devant le veau d'or, tout son ressentiment revint et elle dit :

—Ne savez-vous point ce qu'il est survenu après que, comme une folle, j'ai fui d'ici ?..Je suis arrivée pour voir mourir ma sœur.. et alors, sans, ressources, je n'ai plus pensé qu'à partir aussi.. à entraîner ma mère avec moi dans la mort. la pauvre femme avait la première prononcé ce mot, qui pour nous était un mot de délivrance. et ce sera pourtant le remords de ma vie, que d'avoir allumé ce réchaud.. qui l'a aphyxié.. alors que moi, j'ai résiste..

Elle enfouit son visage dans ses mains un grand tressaillement la secoua.

M. Chaumel tressaillit également.

—J'ignorais cela, fit-il, après un instant de silence ; votre nom, l'adresse que vous maviez donnée, m'étaient restés dans la mémoire comme votre visage me restait devant les yeux.. Ce n'est qu'au bout d'un certain temps que je vous ai vue sortir.. j'étais fixe.

Elle l'entendait à peine.

Elle était perdue dans le rêve douloureux du passé.

Comme chaque fois qu'elle évoquait le souvenir de sa mère et de sa sœur, le drame, les événements qui l'avaient précédé lui revenaient en mémoire, comme s'ils dataient de la veille.

Et c'était affreux, affreux, cette impression, cela l'affolait.

Et, en pensant soudain qu'il était là, à deux pas d'elle, l'infâme qui, l'avait accusée de vol il lui prit une rage qui la fit se dresser devant lui, plus blême, avec des prunelles fulgurantes.

—Le pardon ! bégaya-t-elle, le pardon ! ah ! ah ! jamais.. jamais !

Le buste en arrière, les bras raides, les mains crispées, elle semblait prête à bondir, à frapper.

M. Chaumel recula son fauteuil.

Il la regardait maintenant les yeux bien ouverts, fixément.

Il la détaillait des pieds à la tête.

Ainsi, exaspérée, elle était vraiment belle, d'une beauté plus étrange, plus excitante.

En la regardant, le patron des Grands Magasins avait pitié d'elle.

Il croyait que Jeanne Badolle oublierait.

Il ne bougea pas de son siège, fixant toujours sur elle ses yeux aux paupières grasses,pensant bien qu'elle se calmerait plus vite, s'il s'il ne disait rien.

Il ne se trompait pas.

La jeune fille fit taire brusquement son ressentiment, dompta ses nerfs révoltés.

Elle pensait à son père, plus malheureux que coupable.

Il ne fallait pas détruire l'espoir du pardon avant de l'avoir fait naître.

Aller trop loin, c'était risquer de perdre ce qu'elle venait chercher, l'assurance que son père ne mourrait pas délaissé dans les rues.

Jeanne retomba sur sa chaise, tint encore un instant sa figure dans ses mains, puis, une fois de plus dévisagea M. Chaumel.

Les prunelles vertes de Jeanne Badolle l'hypnotisaient de nouveau.

—J'ai dit, fit-elle d'une voix lente, très adoucie, que tout dépendait de l'avenir. Je le repète..il se peut que ma haine .. se transforme en reconnaissance.

M. Chaumel eut un mouvement soudain.

Sa figure s'anima, ses yeux prirent une expression suppliante.

—Merci...... j'espère que ce mot de reconnaissance est sincère. J'espère que le pardon que je réclame, je l'ob-

tiendrai tout entier. Je vous ferai riche, je vous ferai la plus heureuse et la plus belle.

—Je ne demande, je ne veux rien pour moi.

—Il faudra bien que vous acceptiez pour vous, si vous voulez que votre père [illegible] profite.

Elle ne répondit pas.

Il reprit :

—Il faudra bien que vous me laissiez vous entourer du luxe dont vous êtes digne.

Jeanne eut un geste négatif.

—Je n'ai que faire de votre luxe. Je resterai telle que je suis, je travaillerai jusqu'au jour où vous aurez assuré les vieux jours de mon père... Ce jour là, vailà ce que j'attends de vous : vous placerez sur ma tête une somme dont les intérêts me suffiront à vivre.,. Je n'en demande pas plus.

Les sourcils de M. Chaumel eurent le même froncement que tout à l'heure.

Puis, sa physionomie revint à cette froideur qui la rendait si impénéatrable que personne, pas même les hommes de confiance du maître, ne pouvaient y retirer une impressiou.

—Ma chère enfant, dit-il, d'un ton fort, nous ne nous entendrons pas.

Jeanne ne se démonta point.

Je comprends, dit elle, vous n'envisagez point votre devoir de la même façon que je l'envisage. Vous préféreriez payer un subside, quitte à le supprimer quand il vous plairait.

M. Chaumel, lui non plus, ne broncha pas.

—Quand cela serait ! articula t il.

—Vous auriez tort, je préfère encore faire vivre mon père de mon travail que de constracter un marché

—Un marché ! c'est un bien vilain mot.. Je croyais qu'avant tout vous vouliez le soustraire à la misère ? Je croyais qu'à tout prix vous vouliez pour lui une autre existence que celle qu'il a.

—C'est, en effet, mon plus grand désir.

M. Chaumel interrompit, en éclatant d'un rire sourd, profondément ironique

Sans s'occuper de ce rire sourd, Jeanne, toujours avec calme, mais la tête haute, je nen veux point, de conditions... Je suis l'outragée ; je les pose, je n'en accepte aucune. Je n'al rien à me reprocher, moi, rien, rien.. pas même ce vol que vous m'avez reproché.. J'avais pensé que peut-être un remords sincère vous ferait accomplir une action généreuse.. j'étais naive en vérité ! Adieu, monsieur, cet entretien doit nous suffire, nous sommes renseignés l'un sur l'autre.. Restez avec votre crime sur la conscience . adieu !

Elle marchait vers la porte, d'un pas lent, mais sur.

Elle toucha le bouton ; elle allait sortir.

—Mademoiselle ! fit la voix tremblante du négociant.

Jeanne Badolle se retourna.

Elle le vit deboût, très pâle, s'appuyant d'une main à son grand bureau en chêne.

—Vous reviendrez sur vos paroles bégaya-t-il.

[illegible] n'y reviendrai pas ; vous savez [illegible] veux ; vous n'avez qu'à repond. [illegible] non.

[illegible]e suis prêt à vous jurer de le faire si vous consentez....

—A quoi !

—A me permettre de temps en temps d'aller chez vous et votre père.

Jeanne n'hésita qu'une seconde.

Elle n'avait plus peur de cet homme; elle saurait réprimer ses audaces.

Elle sentait que des deux, le plus fort maintenant, c'était elle.

Cependant, pour que son plan réussit—elle ne l'avait oublie qu'un instant —elle devait jouer son rôle en comédienne habile.

Dans l'intérêt de sa vengeance, comme dans celui de ses projets d'avenir en ce qui regardait son père il était urgent qu'elle ne l'oubliât plus.

Vous viendrez quelquefois, dit elle, de loin en loin, soit.

—Vous indiquerez vous-même le jour où je pourrai le faire sans vous déranger.

— Oh ! pas dans la maison où j'habite maintenant. Je veux en sortir pour louer une autre où je vivrai avec papa.

—Où irez-vous ?

—Je ne sais encore. louer n'importe où, loin de mon quartier, J'espère que les quelques clientes qui me sont restées ne refuseront pas, à présent, de me donner du travail.

—Pour changer de logement, pour vous installer, il vous faut de l'argent...

Jeanne frisonna.

Elle ne pourrait peut-être pas payer sa chambre avant de quitter la rue Richer.

—J'en trouverai, dit-elle.

Et elle ouvrit la porte sans que cette fois il la retint.

Lui aussi avait son plan.

La misère, qui quatre mois plus tôt conduisait la jeune fille à une action coupable, serait sans doute son plus puissant auxiliaire.

Dans peu de temps elle accepterait peut-être avec joie ce qu'elle refusait aujourd'hui avec fierté.

Le millionnaire se disait qu'il aurait raison de cette opiniâtre résistance.

Voila pourquoi il la regarda partir, se sentant la sécurité de quelqu'un pour qui la victoire est chose certaine.

C'était la lutte du pot de terre contre le pot de fer.

C'était lui, le pot de fer destiné à briser tôt ou tard l'imprudent qu'il aurait ménagé d'abord.

Oui, la victoire lui appartenait.

Il se répétait cela, vautré dans son large fauteuil, au milieu du confort de cette pièce qui ressemblait plus avec l'intimité de ses sièges bas, la volupté de son lit de repos, au bueno-retiro, à la garçonnière dun viveur, qu'au bureau d'un personnage tel que l'était celui-là, redouté de tout un monde d'employés, poursuivi des obséquiosités d'une légion sans cesse renouvelée de solliciteurs.

Il est vrai qu'à côté de celle-ci et y communiquant par une portière capitonnée comme la muraille, se trouvait une pièce plus sévère, où le négociant donnait ses audiences commerciales.

Ni dans l'une ni dans l'autre n'arrivait d'autre bruit que celui de la rue.

Rien de la rumeur qui tout le jour grondait dans l'immense local n'y pénétrait.

Le patron était bien chez lui.

Et pendant qu'il rêvait à ce triomphe d'autant plus précieux qu'il aurait été plus chèrement acheté,Jeanne Badolle marchait d'un pas nerveux à travers les rues de Paris.

La physionomie de la jeune fille avait cette expression sombre qui, le jour où elle sortait de chez elle, avec l'intention de se procurer de la dentelle qu'il lui fallait à tout prix, poussait à la suivre, le jeune homme blond, aux yeux bleus, qui n'était autre que Jacques de Labatière, l'amoureux dont la tristesse prenait en pitié la tristesse des autres

Avant de rentrer chez elle, Jeanne voulait voir si elle ne trouverait pas un autre logement.

Et, pour ne pas trop s'éloigner du centre, tout en quittant le quartier où elle était connue, elle avait remonté la rue de Rivoli, puis la rue Saint-Antoine, jusqu'à la Bastille.

Dans ce dernier parcours, la jeune fille s'arrêtait à plusieurs reprises, pour y grimper des étages, visiter de modestes locaux qu'elle trouvait encore trop chers.

Il allait sonner une heure de l'après-midi

Elle se sentait exténuée.

Son petit pain, son café au lait du matin étaient depuis longtemps à ses talons.

Elle chercha encore une modeste cremerie puis elle alla s'asseoir tout au fond de la pièce où étaient alignées quelques tables et quelques chaises, vides à peu près, l'heure du déjeuner étant passée.

Jeanne demanda un ordinaire, bouillon et bœuf, mangea rapidement et prit

à la tête de ligne l'omnibus Bastile-Wagram.

Elle allait voir maintenant d'un autre côté, dans les environs de la gare Saint-Lazare.

Ce serait bien près de son quartier, mais après tout, pourvu que ce ne fût pas dans sa rue, c'était tout ce qu'il fallait.

Les loyers augmenteraient peut-être encore aussi, seulement, elle se trouverait dans son centre de clientèle.

Jeanne avait un amer sourire en prononçant ce mot.

Elle s'était décimée peu à peu, sa clientèle, pendant la maladie de sa sœur où sa mère et elle, occupées par la pauvre petite poitrinaire, épuisées par les veilles, les angoisses, le défaut de nourriture, n'arrivaient pas à rendre l'ouvrage à l'heure dite.

Depuis son retour rue Richer, elle avait retrouvé un peu de besogne.

Cela lui donnait du pain.

C'était tout. Et ce peu, du jour au lendemain, pouvait lui manquer.

Elle se sentanit si affaiblie, tellement à la merci des malaises qu'elle avait peur.

Ce qu'il était sombre, qu'il était noir l'avenir !

Combien cette démarche à laquelle elle s'était décidée sans en prévoir les résultats l'éclairait peu !

Jamais elle n'aurait de bonheur, jamais !

Et Jeanne Badolle les yeux cols, comme endormie au fond de l'omnibus qui la cahotait sur le pavé des rues étroites qu'il longeait, pensait à sa vie perdue, oui perdue !

Elle n'avait point aimée encore, elle n'avait point eu son roman, la petite ouvrière.

Elevée par une mère qui recevait jadis une bonne éducation et qui pendant longtemps ne lui laissait guère faire des courses dans Paris ; d'une nature fine, distinguée, très réservée, Jeanne ne devait prêter aucune attention aux propos tenus sur son passage, lorsque plus tard elle prenait la direction du travail ayant pour ainsi dire affaire seule aux clientes.

Et le hasard n'ayant point jusqu'a lors placé sur son chemin l'homme qu devait faire battre son cœur, lui révéle ces horizons inconnus, après lesque toute jeune fille aspire et que ces rêv lui montrent si bleus.

Du reste le labeur était pour elle, pe dant les deux dernières années surtou si acharné, les inquiétudes si grandes, que ces rêves s'espaçaient de plus en plus.

La vie cruelle ne lui laissait même point le temps de former des projets plus doux que la réalité.

Pourquoi y revenait-elle, maintenant ?

Pourquoi, du fond de sa tristesse, un désir d'aimer, un désir furieux, montait-il lui gonflant le cœur, lui faisant battre les tempes, mettant des larmes sous ses paupières closes.

C'est que Jeanne n'était point faite pour l'infernale existence dans laquelle elle allait se jeter.

Elle avait été créée pour l'amour, non pour la haine.

Elle était dans le monde pour y semer ce qu'il y avait en elle, de bonté, de générosité, et aussi de rire et de joie.

Au lieu de cela, elle ferait le mal.

Elle avait l'amertume aux lèvres, e le dégoût au cœur.

Quelle existence !

L'omnibus s'arrêtait devant la gare St. Lazare.

La voix du conducteur, qui annonçait la station, tira Jeanne de sa songerie douloureuse

Elle descendit machinalement, et s'engagea de même, dans la première rue qu'elle rencontra.

—C'était la rue d'Amsterdam.

## XIX

Rosalie David, au retour de sa visite au bureau de placement de la rue Montmartre, une fois jetée au vent, les pre-

mières lignes à peine parcourues, la lettre qu'Henri de la Roche lui écrivait pour lui annoncer son mariage, était revenue à son énergie habituelle.

Elle l'avait dit !

—Puisqu'il faut lutter, nous lutterons.

Sa voix était ferme, son regard réso-

Vers la fin de la matinée, la jeune femme se souvint qu'elle devait donner ce jour-là sa première leçon à Régina de Labatière, ou plutôt à Mme Paul Yveling.

La veille au soir elle hésitait encore à ce sujet.

Elle ne savait si elle n'enverrait pas un télégramme à Asnières pour dire qu'on ne l'attende pas et si, ensuite, sous un prétexte ou sous un autre, elle ne refuserait pas la leçon.

Maintenant elle se sentait bien résolue.

Le hasard qui lui donnait ses entrées dans la place, était trop favorable, trop inespéré, pour qu'elle n'en profitât point

Personne, chez les Labatière, ne la connaissait.

Mais Rosalie, tout à coup, devint horriblement pâle

A côté du chalet où elle pénétrait furtivement, le jour du mariage, se trouvait la maison de l'oncle Yveling.

Elle ne pouvait pas accepter, elle ne pouvait pas aller là-bas.

Cette idée qui, au milieu de toutes les idées, se tournant et se retournant dans son cerveau, ne lui était pas venue, y jaillissait brutale, concluante dans un coup de massue.

Non seulement, l'oncle pouvait s'il allait mieux, la reconnaîte, prononcer son nom, mais il y avait sa domestique, la vieille Marie, qui avait toujours accueilli Rosalie qui l'aimait beaucoup même, mais sur la discrétion de qui elle ne pourrait peut-être pas compter.

Il y avait François, le jardinier depuis 30 ans au moins au service de M. Yve-

Si l'un ne la trahissait pas, l'autre certainement parlerait.

Et Rosalie se répétait à présent :

—C'est impossible ! c'est impossible!

L'heure passait.

Au milieu de la prostration qui suivai ses dernières réflexions, affaisée sur une chaise, les yeux fixes, les mains inertes sur ses genoux, la jeune femme éprouva, comme Jeanne, cette faiblesse physique qu'amène le besoin.

Elle n'avait point pensé au déjeuner, et si Jeanne comptait sur elle pour cela, elle allait se trouver, comme elle, réduite à portion du restaurant.

Mme David sortit pour aller frapper à la porte de sa voisine.

Malgré le calme qui, la veille au soir, lui étai revenu, la jeune fille s'était-elle portée à quelque extrémité ?

Elle frappa plus fort, appela, puis descendit pour s'informer à la loge.

Heureusement, la concierge avait vu partir Melle Badolle de bon matin, à peine dix minutes après Mme David.

Rassurée, Rosalie fit ce que Jeanne faisait à peu près à la même heure dans un autre quartier.

Elle entra dans la crèmerie-restaurant où elle avait l'habitude de se servir, demanda une portion et son bifteck aux pommes dans une assiette, remonta chez elle pour déjeuner.

Elle déjeûna chez elle, cette fois, mangeant avec l'avidité de quelqu'un qui a faim, sans se soucier de ce qu'il mange.

Si la nuit porte conseil, un repas copieux change quelquefois le cours des idées.

Le moral remonte avec le physique.

Rosalie avait recouvré cette énergie audacieuse qui la portait à tout braver.

Il adviendrait ce qu'il adviendrait, elle partirait pour Asnières.

Elle y était à trois heures de l'après-midi.

De la gare à l'habitation qu'elle connaissait trop il y avait un quart d'heure de marche.

Mme David franchit d'un pas léger

la distance qu'il fallait parcourir pour y arriver.

Ce fut M. de Labatière qui vint ouvrir.

Rosalie toujours habillée de noir à présent avait très grand air dans sa robe simple, coiffée de sa petite capote, sur laquelle elle serrait une voilette unie.

L'ancien marin la salua avec une politesse un peu brusque, mais empreinte de cette courtoisie que les vicissitudes de la carrière la plus avantureuse n'enlèvent pas à certains hommes.

—Mme David, probablement, dit-il en repoussant la porte

—Oui, monsieur.

—Si vous voulez, madame, je vais vous conduire près de ma femme et de ma fille.. Elles sont sous cette tonnelle que vous voyez d'ici.. Il y fait très bon, on vous y portera des rafraîchissements

—Mais, monsieur, je n'ai besoin de rien.. vraiment.. de rien.

—Je suis sûr que si : il fait une chaleur torride..Pardonnez-moi d'aller devant vous.

—Je vous en prie..

Elle le suivit, dans cette allée qu'elle avait déjà prise, tournant derrière la maison.

Elle passa près de cet escalier de bois conduisant au balcon du premier étage, par lequel on pouvait pénétrer à l'intérieur du chalet.

Ils etaient a dix pas de la tonnelle, à l'entrée de laquelle apparaissait Régine.

Rosalie eut un éblouissement.

La jeune femme, vêtue d'un simple costume de campagne, en étoffe légère, un fond blanc semé de tout petits bouquets bleus, apparaissant entre les feuillages où glissait le soleil, était jolie à ravir.

Ses cheveux magnifiques auréolait d'or pâle son visage aux purs contours de vierge de missel.

Fiancée, fine avec cette grâce de la jeune fille, que n'avait point encore remplacé le charme troublant de la jeune femme, elle lui apparut comme l'idéale beauté, la beauté chaste, devant laquelle l'homme s'incline, bientôt fasciné.

La veille, bien qu'elle lui eut produit une impression analogue, l'effet n'avait pas été aussi entier.

Elle comprit plus encore l'égarement de Paul.

Elle l'excusa plus aussi.

Sa surprise n'avait duré que l'espace d'une seconde, le temps de baisser les paupières et de les relever.

Régine s'effaçait pour se laisser passer, avec un mouvement de tête et un sourire gracieux.

Mme de Labatière fit apporter une légère collation.

Rosalie accepta un fruit, puis elle accompagna les deux dames au salon.

La leçon commença

Il y avait plusieurs mois avant son mariage — que Mme Yveling n'avait fait de musique.

Les doigts étaient lourds et n'attaquèrent d'abord que maladroitement le clavier.

Mais bien vite l'agilité reveillée l'elève ne serait pas une élève banale.

Pour terminer la leçon, Mme David et Mme Yveling jouèrent un morceau à quatre mains.

Mme de Labatière, assise au salon où elle avait apporté son ouvrage,—la bonne dame ne pouvait rester une minute inoccupée,—venait de le laisser tomber sur ses genoux, et, renversée sur son siège, écoutait, en regardant, les deux musiciennes.

L'ancien capitaine de frégate, resté dans le jardin, s'accoudant à la fenêtre ouverte, près de laquelle se tenait sa femme, les regardait aussi.

Pas plus chez le père que chez la mère, un pressentiment une impression pénible ne surgissait.

Qui eût pu penser, même ceux qui en avaient été indirectement les victimes, en voyant ces deux femme dont les doigts se frôlaient sur les touches d'ivoire, l'épaule de l'une touchant parfois l'épaule

de l'autre, les cheveux de la jeune fille effleurant les cheveux noirs de la jeune femme, que tout un drame s'etait déroulé entre elles, sans que l'une d'elles en eût eu conscience que la seconde s'était rendue, à l'égard de la première, coupable d'un assassinat.

Lorsqu'elles se levèrent, M. de Labatière fut frappé du contraste existant entre la maitresse de piano et sa fille.

C'était la beauté brune et la beauté blonde, avec une dizaine d'années de différence, l'une seulement éclose, l'autre arrivée à l'épanouissement.

Car, malgré la fatigue des traits Rosalie restait assez séduisante pour retenir le regard.

Peut-être même en était-il pour elle comme pour Jeanne Badolle, par exemple : sa pâleur, le cercle de bistre de ses grands yeux de velours, en attirant davantage sur elle l'attention, accusaient cette beauté bien typique de la femme du Midi, aussi provocante que son tempérament est impétueux.

Les yeux du marin rencontrèrent les yeux de la pianiste.

Aucune étincelle n'avait jailli du regard de celle-ci.

Pourtant M. de Labatière détourna le sien.

Il lui glissait entre les deux épaules un de ces frissons qui ne trompent point.

Bel homme, vigoureux, fort bien conservé pour ses soixante ans, tout en étant, comme le sont les marins, très bon mari, il avait éprouve bien souvent ce frisson, non pas seulement lorsque loin de sa femme, après de longs mois de navigation, il débarquait dans quelque contrée exotique, où la vue d'une naturelle de l'endroit, qu'elle fût noire, jaune ou blanche, le faisait tressaillir de la plante des pieds à la racine des cheveux, mais à Paris ou ailleurs, à côté de Mme de Labatière, tant il est vrai que chez l'homme le cœur et les sens n'ont, le plus souvent, rien à voir ensemble.

Le petit tremblement qui venait de le secouer était de nature à l'inquiéter.

Comment lui, maintenant vieux, assagi depuis des années, lui que hantaient de si cruels soucis, pouvait-il éprouver cette sensation qu'y avaient fait glisser jadis, certains regards !

Ces yeux-là, pourtant, n'avaient rien de provocant, mornes plutôt, tournés vers des choses qu'eux seuls pouvaient voir.

L'impression du visage était une gravité approchant de la tristesse.

Cette femme souffrait ou avait souffert.

Qui était-elle ?

Ni Mme de Labatière ni Régine n'en savaient rien, ou plutôt ne savaient qu'une chose, que leur avait dite leur couturière, c'est que Mme David était veuve, et absolument sans famille.

Elle semblait digne, en tout cas, que l'on s'intéressât à elle, très distinguée d'allures, très réservée.

L'émotion de M. de Labatière se dissipa aussi vite qu'elle était venue.

Ce n'était qu'une impression de passage.

Il félicita Mme David, qui resta environ dix minutes encore au salon, assise près de Mme de Labatière, puis se leva pour partir.

La mère et la fille sortirent derrière elle.

Elle descendirent, l'une après l'autre, le perron, au bas duquel se tenait l'ex-capitaine de frégate.

Comme Rosalie arrivait à la dernière marche, une voiture de malade, que poussait un domestique, débusqua du coin du chalet.

En jetant un regard de côte, elle l'aperçut et resta soudain clouee au sol.

Dans cette voiture, un homme était assis, complètement immobile, avec des yeux ternes et vagues.

Une grande barbe blanche, broussailleuse, tout autour du visage, lui tombait presque à la ceinture.

Le chapeau de paille qui l'abritait du soleil achevait de lui cacher en grande partie les traits.

Si méconnaissable qu'il fût à présent Rosalie le reconnut de suite, cet homme.

C'était celui que pendant des années, elle avait appelé l'oncle Yveling.

Son cœur b ttit à se briser Et aussitôt une sueur glacée mouilla ses tempes.

Sous son large chapeau de paille, le regard atone du vieillard s'était allumé.

Il s'attachait à elle avec une intensité de vie si soudaine et si extraordinaire, qu'elle eut frappé le plus indifférent.

Mais le domestique faisait évaluer la voiture vers un petit sentier latéral, afin de ne pas gêner la circulation principale

Et Rosalie suivait de l'œil le véhicule qu'il poussait, le paralytique lui tournant le dos, son chapeau de paille apparaissant seul, de droite et de gauche, suivant les mouvements du conducteur.

Et personne ne verrait le regard qu'elle seule avait aperçu, le terrible regard de ce malheureux, qui ne pouvait plus parler, qui pouvait même pas faire un geste pour désigner la coupable, l'auteur du crime dont la victime était cette blonde Régine, qui descendait le perron derrière elle.

Il eût vite révélé, ce regard, que le cerveau vivait toujours, si les membres étaient morts.

Mais nul sans doute n'en eût compris l'expression.

Et Rosalie David fût sortie quand même de la villa la tête haute, en serrant la main de Régine de Labatière.

La maîtresse de piano avait surmonté son émotion lorsque Mme Yveling lui dit à mi-voix, répondant au mouvement d'arrêt de la jeune femme, qu'elle prenait pour un mouvement de surprise :

—Mon oncle.. un pauvre vieillard complètement impotent.

—Au sujet duquel nous sommes bien ennuyés en ce moment, acheva Mme de Labatière ; il avait une bonne très dévouée, mais très âgée, morte il y a quinze jours presque subitement ; nous venons de prendre un domestique homme qui paraît faire l'affaire ; mais cela durera t il ?.. Il faut de notre part une surveillance de tous les instants.. d'autant plus grande que nous avons dû chercher aussi pour M. Yveling une cuisinière.. la cuisinière et le domestique ne paraissant pas absolument sympathiser.. Un ménage ferait mieux l'affaire.

—Certes, dit Rosalie, dont le cœur venait de battre encore, mais de triomphe.

La vieille Marie disparue, morte, c'était le danger écarté.

Le hasard, une fois encore, se déclarait en sa faveur.

Restait bien François le jardinier.

Mais François, âgé également, ne tarderait pas, peut-être, à prendre sa retraite.

Puis un détail lui revint soudain, qui détruisit sa dernière crainte :

Le brave homme de jardinier ayant une maladie des yeux, une espèce d'ophtalmie chronique, portait de gros verres fumés qui l'avaient fait surnommer par les enfants du pays le père Lunette.

Il ne reconnaissait son monde que lorsqu'on arrivait sur lui.

Rosalie pouvait passer à quelques pas de l'endroit où il travaillait, sans que sa présence l'intriguât

Ces pensées rassurantes affluèrent en une seconde dans son cerveau.

Son émotion était bien réellement surmontée lorsqu'elle arriva à la porte de sortie.

Là, elle se retourna vers la mère, et la fille qui la suivait toujours.

A cet instant, Régine s'arrêtait, et sa mère avec elle, devant un massif de rosiers.

—Quelques rose, dit la jeune femme, cela s'accepte pour rentrer à Paris.

—Vous êtes trop aimable.. Mais vous allez dégarnir ces arbustes

—Il en éclôt de nouvelles chaque matin..Demain nous en aurons d'autres

Du bout des ongles, sans déchirer ses doigts fins aux épines, la jeune femme cueillait quelques boutons mi-ouverts, qui achèveraient de fleurir dans l'eau.

Mme David, retournant sur ses pas, s'était approchée du massif.

—Assez, disait-elle, assez, madame, je vous remercie.

Et, ni l'une ni l'autre des deux femmes ne la regardant— Mme de Labatière essayait d'atteindre au milieu du parterre une superbe rose thé— celle-là tout à fait épanouie — elle chercha des yeux la voiture du paralytique.

Le domestique qui la poussait arrivait près de la porte, mettant en communication les deux propriétés.

Il laissa le véhicule au milieu de l'allée, pour ouvrir cette porte par laquelle il allait passer.

A peine poussée un chien s'élançait un grand épagneul, qui, malgré les appels de l'homme, sauta à travers le jardin.

—Allons, voilà encore Nestor par ici! exclama Mme de Labatière : quel grand fou !

Rosalie pâlit de nouveau.

Elle tendait la main pour prendre les fleurs qu'on ne lui donnait point assez vite.

Mais les deux dames, demi contrariées demi souriantes, regardaient le chien qui accourait vers elles bride abattue.

Ce chien est assommant ! fit la mère en essayant, avec de grands gestes, de le renvoyer ; il va nous déchirer, nous salir

—Au revoir, disait Rosalie ; mesdames, je crains de manquer mon train.

—Votre bouquet ! votre bouquet ! exclama Régine, en lui tendant les roses.

Elle tenait la porte.

Elle se retourna encore, cette fois pour prendre les fleurs.

Le chien était là. Il fit d'abord deux ou trois gambades autour de Mme Paul Yvelng.

Il allait, inévitablement, et malgré la défense préventive de la jeune femme, lui sauter à la tête, histoire de témoigner sa satisfaction de la voir, quand ses démonstrations se tournèrent d'un autre côté, en changeant absolument de formes.

Au lieu des éclats de voix annonçant franchement sa joie, ce furent de petits jappements, si doux qu'ils ressemblaient à des plaintes, de ces cris assourdis qu'ont ces bonnes bêtes, les meilleurs amis des hommes, lorsqu'ils n'ont pas vu depuis longtemps une personne chère à leur cœur de quadrupède.

Et maintenant Nestor rampait, se traînait sur le gravier, tournait autour de Mme David en resserrant le cercle de ses évolutions, jusqu'à ce que, s'abattant sur le dos, se roulant à ses pieds, il redoubla ses jappements, qui devinrent sur-aigus.

Puis, revenant à sa joie exubérante, il se remit à bondir, mais cette fois autour de la maîtresse de piano et finit par lui mettre ses deux pattes sur les épaules, en lui donnant un coup de langue sur la figure.

—A bas, Nestor, criaient à qui mieux mieux la mère et la fille, ah ! la vilaine bête.

—Laissez-le donc, mesdames, j'aime beaucoup les animaux et particulièrement les chiens.

Rosalie avait encore recouvré sa belle assurance.

Tout en écartant Nestor d'un bras, elle continua :

—Les bêtes sentent à qui elles ont affaire. Voyez si nous ne sommes pas déjà de vieilles connaissances.

—C'est extraordinaire, fit Régine, ce chien n'est démonstratif qu'avec nous, qui le gâtons, tout en paraissant le tenir à distance.. Il accueille assez mal généralement les étrangers. On croirait vraiment qu'il vous connait depuis longtemps.

—Pour ma part, je n'en reviens pas, murmura Mme de Labatière.

—Je vous le dis, c'est une intuition ; j'ai expérimenté cela plus d'une fois.. Avec un geste, je suis devenue l'objet de manifestations plus que sympathi-

ques de la part d'animaux qui ne m'avaient jamais vue.. comme aujourd'hui.

—Vous aviez donc fait ce geste ?

—Oui.. histoire de tâter encore l'expérience. Allons, mon bon chien, c'est assez.. assez, voyons !

Nestor se calmait, mais avec des retours d'excitation qui semblaient maintenant fatiguer celle à qui ils s'adressaient.

Enfin il obéit.

S'allongeant près d'elle, le museau enfoui dans la terre, il se contenta de couler ses bons yeux tendres de son côté, remuant sa queue en panache, en disant :

— Je t'ai retrouvée, je suis content, ne t'en va pas.

Elle comprenait, comme elle avait compris l'expression du regard du paralytique, tout à l'heure.

Maintenant elle pouvait partir.

Elle dit une dernière fois au revoir et s'en alla en fermant brusquement la porte derrière elle, poursuivie par les appels de Nestor, qui eût voulu la suivre.

Et, en marchant sur la route pleine de soleil, elle pensait qu'un rien suffirait à la trahir, alors qu'elle s'était crue à l'abri de tout danger.

Quoiqu'elle n'y fréquentât personne, etait éte vue plus d'une fois dans Asnières, par des ge i certes la reconnaîtraient.

Une indiscrétion auprès des Labatière déjouerait ses plans.

Tres heureusement, les deux maisons n'avaient pas de voisins tout proches et elle pouvait gagner la gare par des chemins détournés.

Puis, on atteignait la fin d'août : si le mois de septembre n'était pas très beau M. et Mme de Labatière rentreraient avec leur fille, à Paris, avant la fin.

Que Rosalie échappât jusque-là à la curiosité publique et tout irait ainsi qu'elle le désirait.

Pendant qu'elle regagnait la gare, hantée par ses réflexions, Régine, passant son bras sous celui de sa mère faisait avec celle-ci un tour de jardin.

Elles parlèrent, naturellement, .. Mme David.

La pianiste plaisait à Régine ; moins à Mme de Labatière, qui cependant n prouvait aucune prévention contre le.

Sans doute sa réserve, son impassibilité, l'impressionnaient.

Elle eût mieux aimé, près de sa fille une personne souriante et gaie.

C'était justement cette gravité mélancolique qui allait à la jeune femme.

Elle plaignait tout ceux que le sort avait eprouvés.

Ses sympathies volaient vers eux.

Mme Yveling ne repondit bientôt plus que par monosyllabes à sa mère malgré les efforts de celle-ci pour continuer la conversation.

Son visage était devenu d'une morne tristesse

Ses grands yeux d'un bleu profond se voilaient insensiblement.

Mme de Labatière entendit comme un sanglot étouffé.

Elle étouffa un soupir.

Sa fille souffrait et elle ne pouvait la consoler.

La jeunesse de Regine allait-elle être vouée à l'isolement et aux larmes ?

Les deux dames regagnèrent la tonnelle où elles travaillaient à l'arrivée de la maîtresse de piano.

M. de Labatière les y rejoignit bientôt.

Le nuage répandu sur le front de sa fille lui fit froncer les soucils.

Mais, affectant aussitôt une sérénité bien loin de son esprit, il se mit à parler aussi de Mme David.

Puis, comme Régine semblait sortir de son rêve douloureux, il lui demanda un peu de musique.

Elle se fit prier et finit par céder.

Et le père se disait ce que la mère s'était dit :

—Si elle pouvait s'intéresser à quelque chose ! cela la détournerait de son idée fixe.

Comme Mme Paul Yveling se mettait au piano, dans le salon aux meubles couverts de housses blanches du chalet d'Asnières, Rosalie David débarquait à Paris, gare St-Lazare, et retournait à pied chez elle.

Jeanne Badolle venait de rentrer.

L'entendant ouvrir sa porte, elle sortit sur le palier

Les deux femmes ne se demandèrent pas d'explications au sujet de leur absence.

Jeanne pénétra chez sa voisine, s'assit sur la première chaise venue, un coude appuyé sur le dossier, le front dans la main, et resta sans dire une parole.

Mme David défit son manteau, son chapeau, passa dans la seconde pièce puis vint s'asseoir auprès, à deux pas de son amie.

—Eh bien ! interrogea-t elle.

—Quoi ! fit Jeanne en redressant la tête aussitôt

— Tout votre courage est revenu !

— Oui, tout mon courage. Voilà du reste, ce que je viens de faire.

Et elle raconta l'emploi de sa matinée sa visite aux Grands Magasins, son entretien avec le patron.

Puis elle dit sa volonté de n'accepter son aide qu'à des bonnes conditions.

Elle ne voulait lui avoir, en ce qui la concernait, aucune obligation.

Mme David ne pouvait que l'approuver dans cette dernière résolution.

Mais elle se demandait si elle resterait en état de la tenir.

Enfin, elle verrait.

Les circonstances seules modifieraient ses intentions.

Lorsqu'elle apprit à Rosalie qu'elle allait se loger ailleurs, celle-ci répondit brusquement :

—Moi aussi !

Jeanne avait vu rue d'Amsterdam une chambre et une cuisine qui lui conviendraient.

Mme David trouverait peut être tout près de là.

Il fut convenu que le lendemain elles iraient chercher ensemble.

## XX

C'est à Biarritz, plage du midi, qui est une des plus belles plages de France Barrant le fronton de la petite porte encadrée de verdure, on lit ces trois mots.

### VILLA DES PINS

Une grille masquée de lierre entoure a propriété ; de chaque côté du perron des lauriers blancs et des lauriers roses, et derrière l'habitation, une des plus coquettes sinon une des plus importantes de cet endroit ravissant où tout le monde cosmopolite se donne rendez-vous, un fouillis de pins et de tamaris.

Il y a aussi près de la grille un superbe magnolia dont les fleurs éclatantes embaument.

Du rez-de-chaussée de la villa on découvre la mer à perte de vue.

Elle est calme comme un lac, bleue comme le ciel.

Au loin s'éclaircit la ligne d'un gris violet qui dérobe à l'œil les espaces mouvants.

Le soleil brille.

Et voila que du disque aveuglant, un globe rouge se dégage qui semble d'abord rester immobile, puis lentement descend, touche le flot qui frissonne, s'abîme dans la mer.

Et il n'y a plus, sur l'immense nappe glauque, qu'une longue barre de pourpre et d'or.

A gauche, la chaine des Pyrénées s'embrume ; les petits nuages floconneux courent de cime en cime, s'accrochent aux pentes sombres, se rassemblent, s'épaisissent sur les montagnes.

C'est le jour qui finit..

Sur le peron de la villa, appuyée à la balustrade rustique, comme la grille, tapissée de lierre, une jeune femme se tient les yeux fixés devant elle, admirant ce spectacle qu'elle admire chaque soir.

Puis, quand le soleil a disparu dans l'onde, quand les hautes cimes perdues dans le brouillard se sont évanouies, son

regard revient vers la jetée de planches qui longe la plage, et tout au bout de laquelle se trouve située l'habitation.

Les promeneurs se font rares, qui viennent jusque-là.

L'heure du dîner sonne et chacun rentre à son hôtel ou à sa villa.

Une ombre, comme une inquiétude, s'etend sur la physionomie très douce de la jeune femme.

Elle se retourne, saisit une béquille a poignée de velours rouge, posée contre la balustrade. et descend les degrés du perron, cette béquille passée sous son bras gauche ; puis vive, légère, elle se dirige vers la grille, s'ouvre d'une petite main impatiente et se porte sur la porte.

La comtesse Huguette de la Roche attend son mari.

Depuis trois mois qu'elle a quitté la Vandée, elle a changé, la petite comtesse

Son visage mutin a pris une expression toute sérieuse, empreinte de mélancolie

Regrette t-elle sa vie de vie de jeune fille, son inconscience d'autrefois ?

Non, sans doute.

Car elle est heureuse : elle croit l'être du moins.

Henri se montre très bon pour elle il la gâte, ainsi qu'on gâte une petite fille.

Elle ne voudrait pas cela.

Elle aimerait être traitée en femme comme les autres le sont par leur mari.

En se mariant, Huguette de la Roche était innocente autant qu'un enfant qui vient de naître.

Des années passées au château entre son grand-père et de vieux serviteurs, il ne lui restait aucun souvenir capable de l'amener à découvertes auxquelles on ne l'avait point préparée

Aimer, pour elle, c'etait donner son cœur tout entier, livrer ses plus intimes pensées.

Elle le croyait, quand elle était sortie de la petite eglise du village au son joyeux des cloches, et qu'elle avait passé au bras de son mari, dans sa robe blanche, voilée de tulle léger tombant de ses cheveux où l'attachaient des branches d'oranger.

Henri de la Roche n'avait rien trouvé de mieux à faire, en quittant la Vendee que d'amenir sa femme sur cette plage fréquentée surtout par des étrangers, où l'on ne s'occupe ni des uns ni des autres et où l infirmité d'Huguette n'attirerait pas la même attention qu'ailleurs.

Celle ci, qui avait passé une partie de son enfance au bord de la mer, l'adorait.

Elle trouva la plage ravissante.

La villa des Pins était libre depuis quelques jours.

Il était écrit qu'elle abriterait la lune de miel du jeune ménage.

Huguette n'avait emmené personne à sa suite.

La parole d'Henri était pour elle un oracle, et celui-ci l'engageait à laissé en Vendée la paysanne attachée spécialement à son service, comme inapte à remplir, à Paris, les fonctions de femme de chambre.

A leur arrivée à Biarritz, ils prirent pour les servir un menage de montagnards qui se plaçait à bons gages chez les gens arrivant sans domestiques.

La femme servit à Huguette de camériste, une Bayonnaise ayant eté prise comme cuisinière.

Cette femme, une brave creature, que l'infirmite de sa jeune maitresse avait des les premiers jours attendrie, eut vite la confiance de celle-ci.

Douee de cette perspicacité qui caractérise certaines natures incultes, de cette expérience que lui avait donnée son contact avec tant de maitres, la montagnarde n'eut pas de peine à deviner que ces jeunes gens ne menaient pas l'existence de tous. . . .

Quelques mots que dans sa vivacité de méridionale elle laissant echapper devant Mme de la Roche achevère d'eclaircir le mystère que celle-ci sentait planer autour d'elle et qui obscurcissait son horizon.

Elle était mariée sans l'être.

Elle n'était la femme de son mari que de nom.

La mélancolie entra dans le cœur d'Huguette.

Une crainte l'avait traversé, y faisant une blessure aussi cruelle qu'un coup de poignard.

Son cousin ne l'avait-il épousée que par pitié, pour répondre au vœu du grand-père, lui servir uniquement de protecteur d'ami ?

Ne l'aimait-il point comme elle l'avait cru, comme on aime celle qui doit être votre compagne pour la vie.

Ah ! sa pitié ! quand sa pauvre âme à elle, debordait d'une si infinie tendresse !

Et l'obsession, l'idée fixe, marcher comme tout le monde, revint dans son pauvre cerveau, la tortura, lui mettant dans le sang comme une fièvre.

A force d'efforts, elle parvint à jeter une béquillle qui la soutenait du côté où la coxalgie avait raccouri la jambe de façon à en nécessiter l'emploi.

Mais c'était celle-là qu'elle aurait voulu briser.

Quelquefois, comme elle l'avait fait le jour de son mariage, elle s'accrochait au bras d'Henri n'ayant plus d'autre appui que lui.

Cette marche était si pénible pour lui et elle le devinait si bien, qu'elle y renonça.

Et sa peine devint plus amère.

Huguette était persuadée que du jour où elle serait comme une autre femme, Henri l'amerait, non plus d'amitié, mais d'amour.

Depuis qu'ils étaient mariés, et par conséquent à Biarritz, où ils arrivaient le surlendemain de leur mariage, M. et Mme de la Roche ne sortaient guère ensemble qu'en voiture.

Tous les jours, à l'heure de la marée, Huguette descendait vers la mer avec sa femme de chambre.

Son bain pris, sa réaction faite, elle venait s'asseoir sous la tente dentelée de rouge, où son mari la rejoignait.

Il lisait les journaux pendant qu'elle travaillait.

Après quoi, ils causaient, "potinaient" comme disait Henri, qui, les trois quarts du temps en allées et venues, connaissait tous les racontars.

Et il la quittait, pour recommencer sa promenade sur la plage où, après l'exhibition en costume de bain, venait l'exhibition en claires toilettes des jolies femmes aux types différents qui se donnaient là rendez-vous.

Puis il reparaissait, repartait encore jusqu'au moment où l'on regagnait l'habitation coquette qu'on appelait la Villa des Pins.

Cet après-midi, Huguette, un peu fatiguée, n'avait pas pris son bain habituel et était restée à la maison.

Les heures lui avaient semblé longues et quoique, lorsqu'elle allait sur la plage ils ne rentrassent jamais plus tôt, elle s'impatientait, s'inquiétait.

Là, sur la porte, à le guetter, elle éprouvait une vraie angoisse.

Son imagination travaillait ; elle croyait qu'elle ne le reverrait point.

La jetée de planches était tout à fait déserte.

On n'entendait plus ni éclats de rire ni cris d'enfants.

Enfin un homme parut, tournant le coin d'une maison, à quelque cinquante mètres de là.

C'était lui.

Huguette ne retint pas un cri de joie qui arriva jusqu'aux oreilles du bien-aimé.

En une minute, il était près d'elle.

—Eh bien ! qu'y a t il, mignonne ? Vous me supposiez perdu !

—Presque..Je me suis tant, tant ennuyée cet après-diner !

Et elle passa son bras au tour du cou d'Henri, posant sa tête sur son épaule.

Il la regarda plus longuement qu'il ne l'avait encore regardée.

Elle lui parut vraiment fort jolie, avec ses yeux humides de la couleur des pervenches, la teinte rose que le vent de la mer mettait maintenant à ses joues,

et le sourire moitié content, moitié triste, qui retroussait sa petite bouche.

Il garda un moment ses prunelles attachées aux siennes.

Puis, un bras passé autour de sa taille, la soulevant de terre en un mouvement presque violent, il l'embrassa.

Avant qu'elle eût eu le temps de se reconnaître, Huguette était à terre.

Et lui, qui n'avait jamais eu pareil emportement, grimpait le perron en disant.

Vite, mignonne, j'ai très faim !

Ils dînèrent, comme chaque soir, devant la baie ouverte de la salle à manger, le vent leur apportant en bouffées les senteurs du magnolia.

Huguette était devenue très gaie, très mutine, ayant de ces mots, de ces taquineries qui font perdre la tête à l'homme le plus fort.

Or, Henri de la Roche n'était point de ces hommes là.

En se mariant, il se disait qu'ils vivraient, lui et sa femme, en frère et sœur.

N'était-ce pas bien beau qu'il éprouvât pour elle une affection dont il ne se fut pas certes cru capable !

La bonté, la grâce d'Huguette avaient eu raison de sa sécheresse de cœur, de son scepticisme.

Il sentait auprès de lui une petite amie tendre, dévouée.

Il serait pour elle un ami affectueux un protecteur.

Marié sous le régime de la communauté, administrant, par conséquent, de droit, la fortune de sa femme, il ne ressentait pas la crainte que celle ci lui demandât compte.

Plus tard, ils ré[illegible]eraient simultanément un testame[illegible]ls s'institueraient héritier l'un de l[illegible]e.

Et il serait tranquille pour l'avenir.

Après le diner, ils sortirent ensemble de la villa.

Huguette n'avait point pris sa béquil-il n'avait pas voulu.

La villa des Pins était une des dernières de la plage, une des dernières de la nouvelle ville.

Le soir peu de promeneurs arrivaient jusque là.

Leurs allées et venues s'effectuaient dans un autre parcours, du côté du Casino, très fréquenté, ayant une magnifique terrasse sur l'Océan.

Les jeunes époux se trouvaient à peu près seuls de ce côté.

La mer s'avançait violente, tourmentée, comme elle l'est presque toujours dans ces parages.

Elle avait de superbes vagues, dont l'écume jaillissait brillante.

—Oh ! que nous aurons une belle soirée, fit Huguette, pendue au bras de son mari, quel bonheur !

Tu es donc bien contente ?

C'était la première fois qu'il la tutoyait ; elle devint plus rose, toute rose de plaisir.

-Oui, je suis contente, très contente.. Vous êtes si bon pour moi..

—Pourquoi ne me dis-tu pas : tu

—Je n'ose.. puis vous n'aviez pas encore commencé.

—Je viens de le faire Allons, à toi..

-Mais il faut.. il faut me parler.. je ne peux pas dire comme cela : tu.. sans raison.

Il se mit à rire, l'enleva d'un seul coup, la porta jusqu'au rivage.

Il prit place à côté d'elle et demanda :

—Qu'as-tu ?.. Ton petit cœur est bien gros, il me semble !.. Est-ce que j'aurais été méchant à ton égard !

—Oh ! non. tu es bon.. bien bon ! mais parfois je suis si désolée !

—Désolée de quoi !

- De n'être pas.. de n'être pas comme une autre ?

Elle avait lâché le grand mot.

C'était la première fois depuis leur mariage que la comtesse de la Roche faisait devant son mari une allusion à son défaut physique.

Ce dernier ne répondit point immédiatement ; ses sourcils se fonçaient

La pauvre petite était maladroite.

Pourquoi rappeler son infirmité, son cauchemar à lui !

Il fit un effort pour dire :

— Vous êtes beaucoup mieux qu'une autre .. plus jolie.. meilleure.

Elle sentit cet effort et il lui sembla que son cœur se figeait.

Elle voulut parler : il ne lui vint rien : sa bouche était froide.

— Voyons, fit Henri, pas de tristesse ; sois gaie comme toujours, ma chérie, gaie comme l'oiseau qui vit heureux parce qu'il est aimé.. Tu sais bien que je t'aime..

Elle tourna ses yeux vers les siens, voulut sourire encore et éclata en larmes.

Ce fut tout ce qu'il trouva à dire.

Il était terrassé par cette douleur brusque, convulsive, qui secouait la jeune femme comme si elle allait la briser.

Les sanglots se heurtaient dans sa poitrine, s'échappaient de sa gorge, rauques, déchirants, suivis d'autres, plus rauques et plus déchirants.

Elle avait appuyé son bras sur le guéridon, et cachant dedans son visage, elle restait là, avec des sursauts de tout le corps, n'essayant même plus d'étouffé ses cris.

Il ne voyait que sa lourde chevelure cendrée qui lui écrasait la nuque.

Elle était magnifique cette torsade enroulée sur cette tête frêle.

Jamais Henri n'avait dénoué des cheveux aussi longs, aussi épais que les cheveux d'Huguette.

En ce moment, dans l'immense compassion qui l'étreignait, — cette enfant avait mis dans son cœur des sentiments inéprouvés jusqu'à ce qu'il la connût — il ne pensait qu'à cela ; cette masse soyeuse, trop belle, c'était la parure anormale d'une déshéritée.

Sa pitié s'accroissait encore en regardant la tête abîmée dans les bras pliés.

Et par une étrange perversion de la pensée, tout à coup il se souvint de Rosalie.

Elle se dressa devant ses yeux, telle qu'il l'avait vue si souvent.

Il la voyait grande, admirablement prise, avec ce teint pâle des brunes du Midi, ces yeux ardents, ces cheveux noirs, cette bouche qui saignait comme une grenade ouverte.

C'était la statue de chair, animée par l'étincelle magique, la statue vibrante qui tressaille sous le choc d'un regard, et dont le regard fait bondir le cœur.

Entre ces deux créatures, entre cette femme telle que l'a rêvée l'amour et cette autre femme dont le désespoir éclatait dans le murs clairs du petit salon, il y avait une distance que rien n'atténuait.

Et il sembla à Henri de la Roche que ce n'était point vrai, qu'il n'avait pas été pour Huguette autre chose qu'un frère, et qu'en tout cas, il ne pourrait plus être autre chose..

Il la laissa pleurer, il la laissa se calme d'elle même.

Quand ses derniers sanglots s'éteignirent, repris par la pitié profonde qui, à défaut d'amour, lui ferait peut-être tenir l'engagement de la rendre heureuse, contracté solennellement dans la salle basse du vieux château vendéen, devant les ancêtres immobiles dans le cadre sculpté, devant l'aïul qui lui montrait le Christ, Henri la prit par les épaules, la força à se redresser, amena lui-même sa tête sur sa poitrine, et la tenant bien serrée contre lui, il essaya de lui parler raison.

Mais rien ne convainquit Huguette.

Il se fatiguerait d'une femme qu'il ne pouvait montrer à personne, emmener nulle part.

Un jour, il ne l'aimerait plus, et elle mourrait ce jour-là.

Elle voulait être comme une autre !

Ou plutôt elle n'était pas si exigeante, elle ne demandait qu'à ne plus se servir de sa maudite béquille

Marcher sans appui, voilà ce qu'elle ambitionnait.

Et elle lui raconta les conversations entendues autrefois, dont elle était le sujet.

On avait parlé à son grand-père d'une opération à faire, à la suite de laquelle un séjour plus ou moins prolongé dans un appareil ramènerait la jambe gauche et si ce n'était aux proportions de la droite, du moins la rallongerait suffisamment pour permettre à la jeune fille de marcher sans soutien.

Le comte avait hésité pendant un certain temps, puis il s'était révolté à l'idée du martyre qu'il faudrait faire subir a son Huguette.

Elle même gardait un tel souvenir de son enfance torturée, de la gouttière où elle restait immobilisée, de la longue voiture où elle passait des journées couchée sur le dos, seule avec un livre d'images, avec sa poupée, ou entourée petits garçons et de petites filles qui gambadaient, elle s'était trouvée si heureuse, quand, à son tour, bientôt aussi agile qu'eux, elle avait pu se mêler à leur jeux, que lorsqu'on abordait cette question devant elle, elle avait toujours crié :

—Je ne veux pas ! je ne veux pas !

Maintenant, elle voulait.

Que serait-ce, quelques mois de supplice, si le résultat était au bout ?

Et elle lui arracha la promesse qu'une fois installés à Paris, on verrait les grands médecins.

Et lorsqu'elle l'eut, cette promesse, son sourire heureux reparut.

Elle ne pleurerait plus.

Il y avait une heure que cette scène s'était passée lorsque M. de la Roche sortit de la villa des Pins.

Il pleuvait toujours, mais Henri avait besoin d'air.

Puis il voulait faire une petite course qu'il faisait chaque jour bien inutilement depuis une quinzaine : aller à la poste, pour y demander s'il n'y avait pas à son nom une lettre bureau restant.

A une troisième reprise, Henri de la Roche avait écrit à un ami.

Il revint ce jour-là, comme il revenait toujours, bredouille.

Il devait en être ainsi jusqu'à la fin de son séjour à Biarritz.

## XXI

Lorsque Mme David retourna pour la seconde fois à Asnières, les dames de Labatière lui apprirent une nouvelle qui d'abord le surprit désagréablement et qu'elle envisagea ensuite comme une chose tout à fait heureuse pour elle au contraire.

Un médecin, ami de la famille, ayant comme homme de science, une autorité incontestable, était venu la veille, et, devant l'état toujours languissant de la jeune femme, avait donné à ses parents un conseil que ceux-ci se décideraient sans doute a mettre à profit.

Un changement d'air était absolument nécessaire à Mme Yveling.

En outre, les voyages, les distractions seraient pour ses chagrins les meilleurs dérivatifs.

La mer, paraissait ce qui lui convenait le mieux comme séjour.

Mais la saison trop avancée ne lu permettait pas une installation ailleurs que sur une plage du Midi.

Et comme plage du Midi, il n'y avait guère que Biarritz.

Le mois de septembre passé là au cours duquel on pourrait entreprendre quelques excursions dans les Pyrénées et même visiter la côte d'Espagne serait doublement agréable.

Le premier mot de Régine, en réponse à ce projet, avait été un non catégorique.

Elle ne voulait pas quitter Asnières.

Elle donnait comme prétexte que laisser l'oncle de son mari entre des mains mercenaires serait manquer à ses devoirs.

On lui prouva que le pauvre vieillard auprès de qui une personne de confiance dans une situation assez précaire, que connaissait Mme de Labatière, viendrait tout le temps de cette absence, n'en pâtirait aucunement.

Et la jeune femme dit : oui, en soupirant profondément.

Elle s'éloignerait de Paul, de celui qu'elle espérait fermement revoir, guéri, et plein d'amour, comme elle l'avait connu

Mais, si elle revenait forte, aussi forte que jadis, personne ne l'empêcherait de tenter des démarches pour le visiter, d'essayer de le faire sortir de ce cabanon où, s'il n'était pas fou complètement, il le deviendrait.

De son côté, Rosalie se disait :

—Tout ce mois je vais être libre, je pourrai agir comme bon me semblera je n'aurai plus le souci d'être reconnue à Asnières. Puisque les leçons doivent commencer sérieusement à leur retour nous aviserons à ce que nous ferons.

La maîtresse de piano avait été revoir la veille de cette seconde visite à sa nouvelle élève, un tout petit logement dans un immeuble voisin de celui où Jeanne Badolle arrêtait le sien.

Le hasard favorisait leur désir de rester voisines.

Tout en n'habitant pas la même maison, la cour était commune pour les deux bâtiments elles se voyaient de leur fenêtre, pouvaient même converser à l'occasion.

En attendant que les événements modifiassent leur situation, elles avaient résolu de ne r[illegible] changer à leurs habitudes.

Ces deux femmes qui s'isolaient du monde, qui ne voulaient point de sa pitié qui préféraient se priver des amitiés qu'elles eussent pu encore y rencontrer et cacher à tous leur détresse, avaient besoin l'une de l'autre.

On ne peut vivre absolument seul.

On ne peut concentrer toujours en soi ses impressions.

Les joies comme les désespoirs, les désespoirs comme les joies éclatent un jour.

On a besoin d'exhaler son allégresse, de même qu'on a besoin de crier sa souffrance.

Il faut des oreilles qui nous entendent comme il faut pour arriver à surmonter les tristesses de cette vie où nous jeta le caprice de deux êtres que la nature poussa l'un vers l'autre, réunis dans une étreinte,— un cœur qui pleure quand nous pleurons, et qui soit heureux avec nous.

Jeanne devinait chez Mme David une amitié sincère, une compassion profonde.

Rosalie sentait chez Jeanne un de ces attachements, faits de sympathie réelle, de reconnaissance intraduisible pour l'appui qu'elle en avait reçu aux heures terribles où sa raison fléchissait, où elle se sentit pantelante, écrasée sous les souvenirs, sans force pour continuer à vivre.

Désormais, leurs existences étaient liées.

Le sort pouvait les séparer, les lancer dans des aventures qui, à un moment donné, les porteraient peut-être à des trahisons réciproques.

Leur volonté n'y serait pour rien.

Ni l'une ni l'autre n'oublieraient cette amitié, née aux heures douloureuses, qui mutuellement les fortifiait, les encourageait.

Quinze jours après avoir pris la résolution de quitter la maison de la rue Richer, les deux femmes étaient libres d'aller ailleurs.

Dans ces quartiers du centre, les petits logements sont rares et se louent vite.

La concierge de la rue Richer, à qui Mme David glissait la pièce, trouvait rapidement des locataires, et sans rien dire au propriétaire, qui depuis de longues années lui laissait un peu la main haute dans son immeuble, permettait, à celle-ci ainsi qu'à Mlle Badolle, de déménager.

Mme David, du reste répondait du loyer.

Elles s'installèrent donc en même temps rue d'Amsterdam.

Les deux maisons étaient bien tenues.

Elles pouvaient recevoir, l'une des

élèves l'autre des clientes, sans rougir du local.

Rosalie avait demandé au propriétaire l'autorisation de poser à l'entrée de la porte une plaque en marbre sur laquelle on lisait en lettres dorées :

COURS DE SOLFÈGE ET DE PIANO

Leçons particulières

La maison était une de ces anciennes bâtisses où l'on retrouve des pièces vastes, garnies de placards, commodités qui manquent totalement aux logements modernes.

La jeune femme n'avait que deux chambres dont l'une, très grande, où elle recevrait les élèves . s'il lui en venait.

En somme, elle se trouvait beaucoup mieux que rue Richer.

Aussitôt son modeste mobilier rangé de façon à paraître le plus confortable possible, elle se remit à travailler son piano, à essayer sa voix.

Ses doigts avaient retrouvé toute leur agilité, toute leur assurance d'autrefois.

Sa voix restait couverte, tout en demeurant chaude, sympathique.

Rosalie ne désespérait plus.

—Cela reviendra, murmura-t-elle:

Mais l'angoisse la prenait, très vive, au sujet de ses leçons.

La somme qu'elle réalisait avec la vente de ses bijoux n'irait plus bien loin.

Quoi faire !

Mme David qu'on avait toujours vue rue Richer vêtue de noir, ajouta, en arrivant rue d'Amsterdam, deux biais de crêpe en bas de sa robe et un voile derrière son chapeau.

—Personne, avait-elle dit à Jeanne, n'a besoin de savoir qui je suis.. Je dois absolument passer pour une veuve dont le mari vient de mourir : il est donc nécessaire que l'on me croit en grand deuil.

—Vous avez raison, répondait la jeune fille je voudrais pouvoir faire comme vous.. Mais forcément je dois revoir mes clientes . Il m'en reste si peu déjà les dernières me seront-elles fidèles ?

—Vous en ferez d'autres.

—Vous ne savez pas ce qu'il me faudrait ! dit Jeanne après un silence.

—Quoi donc !

—Un entreprise.. pour les Grands Magasins, je suppose.

—Oui, ce serait très bon.. Mais ne pourriez-vous pas.. par lui !

—Par cet homme ! certes oui.. seulement, voudra-t il !

—C'est bien le moins qu'il veuille.. Comment voulez-vous qu'il s'y refuse ?

—Oui, c'est bien le moins.. et cependant, je n'y compte pas.

—Vous devriez vous occuper de cela, de suite.. Ne pas perdre un instant.

—C'est mon intention, j'irai aujourd'hui.

Cette conversation avait lieu un matin, Jeanne prenant avec Mme David son café au lait, comme elle le faisait rue Richer.

L'après-midi, la jeune fille, à l'heure où elle savait trouver le patron, se rendait aux "Grands Magasins".

Elle n'eut qu'à faire passer son nom pour être reçue

M. Chaumel l'accueillit, à la fois sérieux et aimable, essayant d'éteindre la flamme qui, à sa vue, animait ses yeux mornes, et de refouler la satisfaction qu'il éprouvait à cette pensée :

—Enfin, la voilà.. c'est un pas de plus.. elle y arrivera !

—Jeanne lui exposa le motif de sa visite.

Et il lui promit formellement de donner droit à sa requête.

—Revenez demain, dit-il, j'aurai certainement arrangé l'affaire.

Le lendemain, Jeanne reparaissait juste à la même heure.

M. Chaumel avait la physionomie absolument contrariée.

—Figurez vous, ma pauvre enfant, que je n'ai pas abouti.. Oui, moi, le maître ici, je dois m'incliner.. Pourtant, je

le déclare il sera comme vous le désirez.. Voici le cas : vous savez, ou vous ne savez pas, que si je suis le principal actionnaire et le directeur de cette maison, beaucoup d'intéressés qui font partie du conseil d'administration ont voix au chapitre.. Or, il y a chez nous des règles établies de fondation, contre lesquelles je ne puis m'élever.. Les entreprises de travaux à l'aiguille, ou autres, sont des espèces de monopole qu'on n'accorde que dans telles et telles conditions.. Il faut, pour en déposséder les titulaires, des raisons valables... Tout est pris en ce moment, et aucune de ces raisons n'existe... Puis-je, moi, chef d'établissement fournir l'exemple d'une infraction à ces règlements, en mettant à la porte quelqu'un qui ne l'a pas mérité ?

—Pourquoi m'avez-vous donnée hier une promesse aussi positive ? demanda froidement Jeanne Badolle.

—Je croyais qu'il y avait des places vacantes ; or, la dernière a été donnée il y a deux jours à une veuve chargée de famille.. Voulez-vous que je commettre cette infraction au règlement dont je viens de vous parler ? on la renverra purement et simplement.

—Si cette femme est chargée de famille, ce serait sans doute lui ôter le pain de la bouche.

—Je le crains. son mari avait une position honorable : en le perdant, elle s'est trouvee forcée de se mettre à l'œuvre.. Il est probable qu'en lui donnant de la besogne, nous la sauvons de la misère.. Si je n'avais cette arrière-pensée, je vous avoue que j'aurais exigé qu'on la renvoyât sous un prétexte, une mauvaise raison quelconque. sans même vous parler d'elle.

—Vous avez bien fait de m'en parler... Au cas où je l'aurais appris, j'aurais eu des remords.. Je suis seule, après tout Je n'ai que mon père à entretenir et je puis encore travailler

—Je vous ai dit que jamais je n'accepterais rien pour moi : jamais !

—Ce ne serait pas pour vous, mais pour votre père.

Elle eut un geste farouche.

Assise sur une chaise au coin du bureau devant lequel se tenait, avachi dans son large fauteuil. M. Chaumel, Jeanne se leva brusquement.

—Voulez-vous que l'on remercie cette femme ? demanda encore le négociant.

—Non !

Il se leva aussi. péniblement gêné par cette corpulence qui le faisait traiter irrévérencieusement par ses employés de bœuf gras.

—En tout cas, reprit-il, marchant pour la reconduire, vous êtes sur les rangs : à la première vacance..

—Combien cela peut-il durer ? demanda-t-elle en se retournant.

—Quelques mois, tout aussi bien qu'un an. deux ans.

Elle ne répondit pas. ouvrit la porte et s'en alla, en la refermant sur elle.

Avec une vivacité dont personne ne l'eût cru capable, M Chaumel regagna son bureau, frappa sur une sonnerie électrique.

Immediatement, un homme parut par la porte opposée.

—Vite ! dit le patron, elle est dans le corridor.

L'homme, quelque commis de confiance, s'éclipsa sans articuler une syllabe.

Deux secondes plus tard, il marchait derrière la jeune fille, qui traversa les magasins et se retrouva dehors.

Elle retournait à pied chez elle, bien que la course fût longue.

Il la suivit jusque là, dépassa la porte sous laquelle elle était entrée, traversa la rue pour aller s'installer à la terrasse d'un café, où il resta deux heures à absorber des consommations et à lire les journaux.

Au bout de ce temps, certain qu'elle habitait la maison, puisqu'elle n'en était point ressortie, il s'en alla, regagnant les Grands Magasins, pour donner au patron l'adresse de celle qu'il avait filée.

Tout en s'en revenant, Jeanne, qui ne se doutait guère de la poursuite dont elle était l'objet, pensait :

—Est-ce vrai, ce qu'il m'a dit ?.. Après tout, il est peut-être sincère.. pourtant il me semble bien que s'il avait voulu, sans retirer aux autres le pain de la bouche.. Enfin, si la misère me tue, je serai bien débarrassée.

Ce jour même où Jeanne Badolle éprouvait cette déception, atténuée il est vrai par une sorte de pressentiment, une bonne fortune arrivait à Mme David.

Son logement, situé dans le second corps de bâtiment, au fond de la cour avait trois fenêtres.

Ces trois fenêtres donnaient en face de celles d'un grand et bel appartement moitié en façade, moitié sur cour, habité par des locataires jouissant certainement d'une large aisance.

Rosalie avait vite aperçu deux fillettes de dix à douze ans, quelquefois le père et la mère, qui s'approchaient d'une des fenêtres lorsque, les siennes grandes ouvertes, elle se mettait à son piano.

Elle eut de suite comme une idée que les petites lui seraient confiées.

C'était sa réclame, à elle, de jouer ainsi de façon à être entendue

Sûre de son talent, elle ne pouvait mieux faire que de contraindre les autres à le constater, sans les fatiguer pourtant.

Ce mois de septembre, très beau, forçait pour ainsi dire a tenir partout les fenêtres ouvertes.

Lorsqu'elle étudiait, qu'elle "entretenait" ses doigts avec des gammes ou des exercices, elle fermait les siennes.

Si elle jouait du Chopin ou du Beethoven, ou quelque autre mélodie des maîtres modernes, elle les rouvrait.

Et la musique arrivait, sentimentale ou enlevee, grave ou s'égrenant en notes légères en cascades joyeuses, aux oreilles de ceux qui habitaient en face.

Bientôt il y eut d'autres locataires qui se mirent aux fenêtres.

Et la réputation de la maitresse de piano se trouva faite dans la maison de la rue d'Amsterdam, comme elle était faite dans celle de la rue Richer

Seulement, rue d'Amsterdam, cela devait porter des fruits.

Donc, dans l'après-midi où Jeanne Badolle retourna aux "Grands magasins", pour y recueillir une fin de non-recevoir une dame sonna à la porte de Rosalie, accompagnée de deux fillettes blondes qui regardaient souvent dans la cour.

La jeune femme reconnut leur mère et avança un siege avec quelques mots polis.

La visiteuse aborda la question apres s'être nommée Mme Germont. -- Ses filles, l'ainée surtout, montraient de grandes dispositions pour la musique.

Jusqu'alors, les deux petites n'avaient pris des leçons qu'avec leur institutrice, jeune personne très instruite, mais pianiste fort ordinaire.

M. et Mme Germont avaient pu juger du talent de Mme David et désiraient lui confier l'éducation musicale de leurs enfants.

Cela leur convenait d'autant mieux que les petites n'auraient qu'un escalier à monter pour prendre leurs leçons ou suivre les cours de solfège.

Mme David remercia.

La question du prix fut débattue sur le champ et les deux femmes causèrent.

Rosalie dit qu'elle avait été au Conservatoire, dans la classe de chant de Roger.

Elle voulait arriver au théâtre.

Puis elle se mariait, et en se mariant elle abandonnait cette idée.

Devenue subitement veuve, il lui fallait penser à l'avenir.

Elle se decidait à aborder le professorat.

La situation était intéressante.

Un courant sympathique s'établit entre les deux femmes.

Mme Germont recevait beaucoup, du mois de décembre au mois d'avril.

Il lui arrivait de demander a des ar-

tistes de valeur leur collaboration à ses soirées.

Elle espérait que Mme David voudrait bien être du nombre

Celle-ci remercia encore.

La mere et les fillettes ne s'en allèrent qu'au bout d'une heure.

—Allons, c'est un commencement, murmura Rosalie, je ferai ici des relations. .l'avenir s'éclaircit.

En fait de relations, la jeune femme devait vite en faire d'autres.

Sur son palier, un très large palier, où on eût trouvé deux pièces d'une de nos maisons modernes, donnaient plusieurs portes, dont l'une ouvrait sur une chambre habitée par deux jeunes gens que la concierge lui avait dit être deux amis, étudiants en médecine.

Ces jeunes gens n'avaient qu'un défaut— car on pardonne seulement aux grands artistes le tapage qu'ils font,— encore, cela dépend des heures — l'un de jouer de son crincrin, l'autre de taper sur son piano, à des moments où le commun des martyrs songe au repos.

Comme ils payaient régulièrement leur terme, le propriétaire hésitait à leur donner congé.

Cela arriverait, s'obstinaient à "musiquer" quand tout le monde dormait.

Mme David s'aperçut vite que la concierge n'avait rien exagéré.

Quatre ou cinq fois par semaine, on était sûr de ne pas s'endormir avant deux heures du matin.

Un jour, elle guetta leur sortie et leur demanda un moment d'entretien.

Ils entrèrent chez elle avec empressement, la félicitant ensemble de son talent de pianiste, la remerciant de leur fournir l'occasion de lier connaissance.

Lajeune femme s'y prit de façon à ne les froisser en rien.

Elle leur promit de faire de la musique avec eux, et il sortirent en lui promettant, à leur tour, de fermer le piano et de remettre le violon dans sa boîte à minuit sonnant.

Ils devaient tenir parole.

Des liens de bonne amitié étaient noués entre les jeunes mélomanes et leur voisine

Cette dernière, en apprenant qu'ils faisaient leur externat à l'hôpital Beaujon, avait eu un instant de crainte.

Elle ne se souvenait point les y avoir vus pendant ses deux mois de séjour à cet hôpital après sa chute par la fenêtre.

Mais eux à un moment donné, ne se rappelleraient-ils pas le drame dont elle avait été l'héroïne et ne reconnaîtraient-ils pas en elle cette héroïne.

La réponse qu'ils firent à une de ses questions la rassura.

Ils entraient trois mois plus tôt seulement à Beaujon.

Il y en aurait sept bientôt que la jeune femme en était sortie.

Tout ceci se passait une quinzaine après l'installation de Mme David rue d'Amsterdam.

Depuis dix jours, la famille de Labatière avait quitté Paris.

On s'était arrêté à Bordeaux pour quarante-huit heures, afin de visiter la ville.

Puis, on avait repris le train pour Bayonne Biarritz.

M. et Mme de Labatière et leur fille descendaient à l'hôtel où ils avaient retenu leurs chambres.

Dès le lendemain de leur arrivée, ils choisirent l'endroit de la plage où ils s'installeraient de préférence, un peu à l'écart du gros baigneurs, avec seulement quelques tentes espacées, quelques parasols ouverts.

M. de Labatière ficha en terre celui qu'ils avaient joint à leurs bagages, en toile grise rayée de bleu, et l'on s'assit sur des pliants en regardant l'horizon.

Les dames avaient apporté leur ouvrage ; le vieux marin ses journaux.

On n'a point, en dehors des promenades et des parties de pêche, d'autre passe-temps, à la mer, que celui de lire ou de travailler

Bientôt M. de Labatière, qui ne pouvait longtemps tenir en place, annonça à sa femme et à sa fille qu'il allait pous-

ser une reconnaissance du côté du phare afin de leur faire faire cette promenade le lendemain, lorsqu'elles seraient remises des fatigues du voyage.

Il n'était pas parti depuis un quart d'heure, que Régine et sa mère voyaient arriver, accompagnée d'une femme brune grande et vigoureuse, ayant la coiffure des femmes du pays ; un foulard enroulé autour du chignon,— une frêle et blonde créature, marchant appuyée sur une béquille.

Un homme les suivait a une cinquantaine de pas, jeune, habilité d'un élégant complet de flanelle claire, et portant sur un bras un châle de lainage blanc.

La domestique avait ouvert la tente et installé sa maîtresse, lorsqu'il arriva à l'entree.

Cette tente était à proximité, un peu plus en avant sur la plage que le parasol à rayures bleues.

Le jeune homme qui venait de s'arrêter devant leva les yeux du côte du parasol.

Il eut un mouvement d'hésitation, puis de surprise.

Mme de Labatière et Mme Yveling avaient, en même temps, le même geste

Elles se levèrent en le voyant s'avancer hâtivement vers elles.

-M. de la Roche ?

-Mesdames. vous ici.. Et depuis quand ?

—Depuis hier . C'est tout nouveau comme vous voyez.

—Où donc êtes-vous descendues ?

—Hôtel des étrangers.

—Ah ! vraiment.. on y est mal, à ce que j'ai entendu dire.

—Je crois que nous y serons bien.. et vous, où logez vous donc ?

Henri de la Roche se retourna en étendant le bras sur la gauche :

—Moi, j'ai loué un petit chalet, au bout de la plage, tout pres d'ici.

—Un chalet ! exclama Regine, vous êtes alors avec des amis ?

—Je suis..

Henri avait un air absolument embarrassé, presque le rouge au front.

-Je suis.. marié, fit-il, ébauchant avec peine un sourire.

—Marié, vous ! Nous n'en avons rien su... ..

—Cela s'est fait très précipitamment... d'une façon tout à fait inopinée.. Appelé au chevet d'un grand-oncle décédé aujourd'hui, je me suis laissé toucher par la bonté, le charme.. je dirai surtout par le malheur d'une petite cousine. que vous venez de voir .

-Ah !

Cette unique syllabe s'échappa simultanément de la bouche des deux femmes.

Elles résumait toute une reponse faite d'étonnement, de pitie, d'approbation.

-Et Paul ! demanda Henri, dont la gêne avait disparu.

Ni Mme de Labatiere ni Mme Yveling n'articulèrent un mot.

Elles s'étaient rassises, presque aussi pâles l'une que l'autre.

Il n'est pas avec vous ! demanda leur interlocuteur.

—Comment pouvez-vous nous faire une pareille question, balbutia la mère :

—N'est-elle pas toute naturelle ! Mais qu'avez-vous, mesdames ?

-Vous ne savez donc rien !

-Que saurais-je ! en rentrant du mariage d'Yveling, j'ai trouvé une dépêche venant de Vendée et me réclamant au plus vite..J'ai passé deux mois là ... sans nouvelles de personne. absolument séparé du monde.

—Sans lire les journaux !

On n'y recevait que des journaux locaux : la tentation ne m'est jamais venue de les ouvrir.. Mais ces réticences me font peur.. Qu'y a-t-il....

La pauvre dame regarda sa fille.

Régine était toujours blanche comme un lis, avec les lèvres mortes, les paupières mi-closes.

Mais on voyait son cœur battre sous la légère étoffe de son costume de plage.

Elle rouvrit les yeux, qu'elle tint une seconde fixés devant elle ; ses narrines battirent, aspirant la brise vivifiante qui la ranimait.

Et calme, se tournant, avant que sa mère eût répondu, vers l'ami de son mari, elle lui dit :

—Tout un drame s'est passé la nuit de nos noces.. Paul, pris d'un accès de folie furieuse, m'a frappée d'un coup de couteau

Ce fut au tour d'Henri de la Roche à pâlir d'une pâleur blafarde d'abord, puis verdâtre comme si une peur soudaine changeait la nature de ses impressions.

—Paul ! exclama t il

Et aussitôt, sans lui laisser le temps de rouvrir la bouche :

Etes-vous sûre que c'est lui !

– Qui voulez vous que ce soit !..

—En effet, fit-il, toujours aussi troublé ; mais Paul fou !.. cela me semble impossible.

—C'est pourtant vrai.. si vrai qu'il est en ce moment à Bicêtre.. interné avec les aliénés criminels.

—Mais que me dites vous là !..C'est absolument épouvantable !

—Epouvantable ! répéta Mme de Labatière, frissonnant au souvenir de l'atroce scène.

Mme Yveling regardait encore la mer.

Ses narrines palpitaient plus fort : sous son corsage son cœur bondissait.

Henri reprit, surmontant petit à petit son émotion :

—Jamais chez lui, rien n'avait fait prévoir cette catastrophe.. et il n'y a pas eu, je crois, de cas de folie dans sa famille.

—Aucun répondit Mme de Labatière.

—Aucun, répeta Régine, qui se retourna de nouveau vers M. de la Roche.

—Alors, cette folie a été provoquée. Il y a eu quelque chose !

—Certes, reprit la jeune femme, il y a eu quelque chose.

—M. de la Roche, si vous le voulez bien, fit Mme de Labatière, n'allons pas plus loin. Je vous dirai ce qui est arrive dans un autre moment, il est extrêmement pénible pour ma fille de

—Pourquoi ne pas apprendre au contraire la vérité de suite à M. de la Roche ! interrompit Régine : une fois connue de lui, nous n'y reviendrons pas... Tu peux la lui dire devant moi.

Sa mere hésita.

Puis, pensait peut-être aussi qu'il valait mieux ne pas revenir sur un tel sujet, elle commença d'une voix qui sortait avec peine de sa gorge :

Un homme que nous estimions, un parent, presque un enfant pour nous, a commis une infamie

Henri poussa un soupir.

On eût dit qu'un poids se soulevait de dessus sa poitrine.

Régine ne semblait plus a la conversation.

Elle regardait au loin encore, comme si elle suivait les voiles blanches qui oscillaient de vague en vague.

—Notre neveu, Jacques de Labatière, reprit son interlocutrice, aimait ma fille d'amour, elle n'avait pour lui qu'une amitié fraternelle. Il fut atterré en apprenant son mariage, et le desespoir, la jalousie, le poussèrent à un acte misérable.

Il écrivit à M. Yveling une lettre qu'il lui fit parvenir on ne sait comment,–tous les mystères ne sont pas éclaircis dans cette incroyable affaire,–une lettre où il calomniait odieusement sa cousine. Ce malheureux Paul a éprouve une de ces commotions cérébrales qui enlèvent à un homme sa raison. Il a décroché un poignard d'une panoplie et il a frappé.. Quand on est arrivé, il berçait sur ses genoux le corps sanglant de sa femme.. C'est un miracle qu'on nous ait sauvé notre fille

Jacques de Labatiere a fait cela, murmurait Henri avec stupeur.

—Hélas ! il a bien fallu nous rendre à l'évidence.. Pris de remords, il s'est exilé, il a demandé une mission dangereuse, dans l'Afrique centrale. Avant de

partir, un billet anonyme émanant certainement de lui a fait clore l'instruction.. Il avouait la vérité.

Et Henri répétait :

-Lui.. Jacques de Labatière !

Sans être lié avec le jeune officier, il le connaissait assez, le rencontrant souvent chez les Labatière, où il fréquentait et où Paul Yveling avait eu par lui ses entrées, pour le savoir loyal.

Aussi, son premier sentiment fut il une incrédulité mêlée d'indignation.

Mais Henri de la Roche savait, par sa propre expérience, à quelles compromissions peut mener une passion déçue.

Puis, c'était une preuve de culpabilité, que ce départ pour les régions périlleuses, où tant d'autres ont laissé leur vie, coïncidant justement avec la tragédie dont il s'avouait pour ainsi dire l'instigateur.

Et, d'ailleurs, Henri aimait mieux croire cela qu'autre chose.

Car, aux premiers mots de Régine, un soupçon le mordait.

L'amie délaissée, répudiée avait-elle combiné une de ces vengeances dignes de l'affront subi !

Cette version, admise par les Labatière eux-mêmes, d'une mauvaise action commise par leur neveu, laquelle mauvaise action amenait des conséquences que certes celui ci n'avait pas prévues, il fallait bien qu'elle le fût aussi par lui.

Quand, du reste, en quelques mots, Mme de Labatière lui eut appris les détails de l'affaire, il fut également convaincu.

C'était bien Paul qui avait frappé, ce ne pouvait être que lui.

Les évènements s'étaient chargés de venger Rosalie.

Henri demeura au moins trois quarts d'heure à causer avec les deux dames.

Il s'était assis sur le pliant que venait d'abandonner l'ancien capitaine de frégate et il ne pensait pas qu'à quelques pas de là, Huguette attendait qu'il vînt lui dire qui étaient ces personnes avec lesquelles il paraissait en si bons rapports

Enfin, en se retournant sur son siège il vit la tête de la jeune femme dépasser de la tente, plantée une trentaine de pas plus loin.

Huguette s'impatientait, essayait de deviner s'il n'avait pas fini de causer

Henri sentit qu'il était temps d[illegible] cet entretien.

Le meilleur moyen pour cela, c'et de présenter sa femme.

Il descendit vers la tente, et [illegible] bientôt, accompagné de celle que regardaient tout à l'heure avec compassion mère et la fille.

D'un bras autour de la taille [illegible] soutenait.

Elle arrivait, souriante, et s'[illegible] le pliant, entre Mme de Labatière [illegible] Régine.

En quelques minutes, la connaissance était faite, les sympathies naissaient

On se revit le lendemain, le surlendemain les jours suivants.

Henri avait mis sa femme au courant du drame incroyable qui marquait nuit des noces de Régine de Labatière.

Jamais l'ombre d'une allusion ne devait être faite à cet événement.

Régine qui éprouvait bientôt pour Huguette une de ces affections que la compassion exagère, bien payée de retour par celle ci, à qui l'effrayant malheur de cette jeune femme à peine plus âgée qu'elle de deux ou trois ans allait au cœur, ne prononça pas une fois le nom de son mari.

Elle enfermait en elle toutes ses impressions.

Même vis-à-vis de ses parents, elle gardait le silence sur ce sujet.

En revanche, Huguette parlait

Elle racontait son enfance, sa vie près de l'aïeul, dans le vieux château au fond de la Vendée.

Elle racontait l'arrivée de son cousin

Elle avouait que tout de suite elle l'avait aimé.

L'aïeul était mort.

Il s'ét dent mariés, Henri l'emmenant … jou. même des noces.

Un séjour de vingt-quatre heures à …ris, puis ils partaient pour Biarritz, … ils habitaient depuis six semaines.

Elle était heureuse… heureuse.

Mais à peine avait elle prononcé ce …ot qu'elle tressaillait.

Une ombre se répandait sur son visa… radie.

Des larmes voilaient ses beaux yeux …uriants.

Et sa voix devenait oppressée.

Non. elle n'etait point heureuse elle … le serait jamais.

A moins que l'opération, la terrible …pération, dont n'avait point voulu le …rand père, qui l'aimait tant, ne réus…

Elle voulait marcher sans béquilles.

Régine ne pouvait s'empêcher de fris…nner devant cette résolution froide, …rêtée, inébranlable.

Elle essaya d'en détourner Huguet…

Elle vit bien que c'était inutile.

Cette jeune femme, plus frêle qu'une …lette frêle de quinze ans, avait déci…ment, à cet égard du moins, une in…émptable volonté.

Et l'amitié de Mme Yveling pour Mme de la Roche prenait de plus en …us le caractère de celle d'une sœur ai…née pour une jeune sœur qui a besoin …e protection et surtout de tendresse.

Dans l'état d'esprit où elle se trouvait, Régine ne désirait, ne voulait même pas faire de relations sur cette plage où elles sont faciles, quitte à ne durer que quelques semaines.

Elle avait acquiescé à ce voyage, à … absence d'un mois ou deux.

C'était tout ce qu'on pouvait lui demander

Mener à Biarritz la vie de Casino, inutile d'y songer pour elle.

Elle consentait à quelques excursions … quelques promenades sur mer.

A part cela, elle réclamait sa tran…uillité

M. et Mme de Labatière se félicitaient de … rencontre du jeune ménage.

…out ce qui apportait une diversion au… …es de leur fille devait les char…me…

Et … aussi se prenaient de sympa… … elle qu'on devait appeler par … …te comtesse.

… la Roche ne leur avait ja… … ni sympathique, ni antipa…

… de ces liaisons mondaines … connaissances que l'on voit … on … reçoit chez soi … …ue on en reçoit … été d'abord Paul Yve… … …

… jeun… …ar devenait moins indifférent … …ur où il leur faisait part des sentiments de son ami pour Régine.

Quoi qu'il fût la cause indirecte de l'union malheureuse de leur fille, il ne lui gardait pas rancune

De même qu'en dehors des promenades auxquelles ne pouvait prendre part Huguette les trois femmes étaient presque constamment ensemble, l'ancien capitaine de frégate et le comte de la Roche devinrent bientôt des inséparables.

Aimant l'un et l'autre l'agitation, le mouvement, ils se donnaient rendez-vous pour aller ici ou là.

Ils venaient ensuite raconter aux dames ce qu'ils avaient entendu, les potins de plage comme Henri le faisait auparavant pour Huguette.

Maintenant le parasol était souvent laissé.

On se tenait plutôt sous la tente, toujours au même endroit, un peu écarté, non loin de la villa des Pins.

Mais les deux jeunes femmes à l'heure du bain étaient forcées de se mêler, à cause d'Huguette, à ceux qui comme elle prenaient leurs ébats dans l'eau salée.

Celle-ci avait besoin du baigneur, pour la porter des cabines à la mer, et de la mer aux cabines

Une fois dans l'eau, elle se tirait d'af-

…ure, nageant comme un poisson, en dépit de son infirmité.

Régine aussi savait nager.

Elles rivalisaient de vivacité.

Ce moment était un des bons moments de la journée.

Après le bain la réaction, la promenade au bord de la mer.

Régine voulait que son amie acceptât son bras, malgré les objections de celle-ci, qui craignait de la fatiguer.

On s'arrêtait sans qu'elles y fissent attention, pour les voir passer, les prenant peut être pour les deux sœurs : l'une infirme, délicate, s'appuyant sur l'autre grande bien prise, toutes deux blondes, avec de jolis visages.

Lorsqu'on les regardait de près pourtant, on ne trouvait entre elles aucune ressemblance.

Les lourds cheveux d'Huguette avaient cette teinte cendrée que l'on rencontre si rarement : ceux de Régine, les tons dorés des portraits du Titien.

Le bleu des yeux de Régine ressemblait à celui des myosotis.

Les yeux d'Huguette étaient du bleu violet de pervenche.

Le visage, chez la première, avait une régularite de lignes qui faisait paraître plus chiffonné le minois délicieux de la seconde.

On ne pouvait que répeter une chose c'est qu'elles étaient bien jolies toutes deux, et qu'il etait bien malheureux que la seconde, au lieu d'avoir la taille et la démarche de la première, ne fût qu'une pauvre petite infirme.

Le mois de septembre passa ainsi, puis la première quinzaine d'octobre.

De part et d'autre, on pensait à rentrer à Paris.

Le compte de la Roche s'entendit avec ses amis pour partir une semaine d'avance, afin de procéder à l'installation de l hotel qu'il avait loué lorsqu'il y était passé venant de Vendée.

M. et Mde de Labatière se chargeait de lui ramener la jeune femme.

Bien qu'elle dût y retrouver son mari, dont l'abscence lui etait très sensible, la petite comtesse quitta Biarritz avec tristesse.

Lorsque, montée dans la voiture, elle se sentit emportée vers la gare une dernière fois elle se retourna vers l'habitation coquette tapissée de lierre.

Deux larmes jaillirent de ses yeux.

Régine, assise en face d'elle, lui pressa doucement les mains.

— Vous y reviendrez l'année prochaine, fit elle de sa voix affectueuse.

— J'y ai été si heureuse ! murmura Huguette en refoulant un sanglot.

Aussitôt debarqué à Paris, le comte de la Roche allait chez le tapissier, avec lequel du reste il s'était entendu d'avance pour l'aménagement de l'immeuble loué avenue Montaigne, tout près des quais.

Il prenait avec lui ses dernier arrangements, lui donnait rendez vous pour le lendemain dans l'immeuble et retournait à l'hôtel Continental, où il était descendu.

Il avait fort bien dormi dans le sleepingcar où il montait à Biarritz.

Aussi se sentait il frais, dispos, comme s'il eût passe une bonne nuit dans son lit.

Une fois dans sa chambre il procéda à sa toilette, une de ces toilettes minutieuses auxquelles les hommes soigneux de leur personne accordent un temps suffisant.

Si Henri de la Roche manquait de cette apparence qui constitue la beauté du sexe fort si la taille etait grêle, le visage efféminé, il avait pour lui cette distinction qui révèle la race ou plutôt l'affiliation à une lignée dégénérée, n'ayant plus rien de commun avec les aïeux robustes et rudes dont le vieux comte, mort quelques mois plus tôt, rappelait l'image.

Les succès qu'Henri avait eus auprès de ses amis il les devait à cette finesse tout aristocratique, à ce cachet qui ne s'acquiert point et que certaines gens prisent au delà de la force physique.

Il était de ceux qui savent frapper à la porte d'un cœur et en forcer l'entrée

Ceux de ses amis s'ouvriraient-ils ?

C'était à eux qu'il pensait en procédant à cette toilette soignée qui lui eût donné l'accès au cercle le plus élégant.

Depuis qu'il était à Paris Henri de la Roche oubliait tout à fait, en dépit de ses préoccupations d'installation, qu'il était marié.

Revoir ses amis qui depuis des années lui inspiraient les plus furieux désirs du jeu c'était la seule chose qui le préoccupait vraiment.

Aussitôt habillé, il quitta l'hôtel, sauta dans un fiacre et se fit conduire rue Richer

Il éprouva une véritable stupeur lorsque la concierge lui annonça qu'un de ses meilleurs amis du cercle avait déménagé.

Et déjà il mettait la main à son gousset lorsque d'elle même la bonne femme lui dit :

—Mais si monsieur désire son adresse...... il m'a permis de la dire aux personnes qui me la demanderaient.. Je crois du reste, me souvenir de monsieur ... C'est lui qui avait arrêté l'appartement.

—Parfaitement, c'est moi ... J'ai fait un très long voyage, c'est pourquoi j'ignorais que ...

—Voilà, monsieur, rue de Gand 80.

--Merci bien.

Henri avait congédié sa voiture.

—Il en arrêta une autre au passage, et donna au cocher l'adresse indiquée

Rapidement il arriva au no 80 de la rue de Gand.

M. Perron ? demanda-t-il en entr'ouvrant la porte de la loge.

Son cœur battait, il se sentait pâlir. Il avait peur d'une déception.

Une voix répondit :

—Au fond de la cour, troisième étage, la porte en face.

Il est chez lui ?

Il doit y être, je l'ai vu rentrer tout à l'heure.

Le comte de la Roche traversa la cour et monta d'une haleine les trois étages.

Il vit, sur la porte de face, une plaque où il lut :

Professeur de gymnastique

D'une main nerveuse, il sonna.

M. Perron en personne vint ouvrir.

Il recula.

Lui, restait immobile sur le seuil.

—Eh bien ! fit-il, reprenant son aplomb, entrez donc !

Il obéit.

Et quand il eut refermé la porte, qu'il se fut retourné vers lui, il balbutia cette phrase plus que banale :

—Vous ne vous attendiez pas à ma visite, n'est-ce pas ?

--Certes non, répondit-il d'une voix calme sans affection de froideur.

Le jeune homme lui montra un siège comme il l'eût fait à n'importe quel visiteur

Il s'assit machinalement.

—Vous voilà de retour de Biarritz ? fit-il avec ce naturel qu'il devait conserver pendant la plus grande partie de la conversation.

—Depuis ce matin vous le voyez, à peine débarqué je vous retrouve.

—Vous êtes allé rue Richer ?

—Oui, on m'a donné votre adresse.

—Je vous remercie de ce bon souvenir

Henri ne l'avait point encore regardé bien en face.

Il arrêta ses yeux sur les siens.

—Vous ne m'avez pas pardonné ? demanda-t-il, essayant d'affermir sa voix.

—Qu'ai-je donc à vous pardonner fit Perron d'un air étonné.

—Mon. mariage.

—Je suis satisfait, au contraire. quand vous ne m'avez pas invité à vos noces.

Henri tressaillit.

—Je vous ai écrit dans quelles conditions je m'étais marié.

Oui. .... par obéissance à votre oncle.... par dévouement à votre cousine.... c'est très beau et vous avez très bien fait.

—Vous raillez !

—Non pas, fit-il avec un geste in-

différent ; je trouve, en vérité, que vous avez bien agi.... Vous n'étiez pas obligé à m'inviter.

—Il faut toujours tenir quand on a promis, quoi que l'on ait promis.

—Allons donc ! fit-il, tandis que le sang lui montait d'une bouffée au visage.

—Non ..... Vous avez raison, avant tout, je veux que vous m'aimiez un peu.

—Je ne veux pas vous aimer.. moins encore qu'autrefois.

—Parce que ?

—Parce que toute ma passion, cette passion que je croyais morte, s'est réveillee... parce que j'aime Paul plus que jamais.

Il sembla absolument atterré.

Il est vrai que vous m'avez toujours promis de m inviter à vos noces vous ne l'avez pas fait, je ne vous en tiens pas rancune, n'êtes-vous pas content !

Trève à ces histoires. Savez-vous l'épouvantable malheur qui est arrivé depuis votre séjour à Biarritz !

Henri sembla absolument atterre.

Oui repit Perron l'épouvantable malheur qui a frappé la famille Labatière, le cataclysme de la raison de Paul Yveling et son séjour à Bicète.

—Les échos de cette affaire ne me sont point point arrivés a Vendée je la connais seulement depuis six semaines. C'est à Biarritz que je l'ai apprise Vous ne devinerez pas par qui !

—Par la famille de Labatière.

Il eut un sursaut.

—Comment savez-vous que la famille de Labatière est à Biarritz !

—J'ai donné avant son départ avec ses parents, quelques leçons de gymnastique aux domestiques de Mme Paul Yveling.

La surprise d'Henri de la Roche se changea en stupeur.

Perron lui expliqua, sans qu'il pensât à l'interrompre, quel concours de circonstances l'avait amené à donner des leçons de gymnastique aux domestiques des Labatiere.

Il espérait y entendre parler de Paul, y avoir de temps en temps des nouvelles de l'ancien malheurenx ami

Après le récit, Henri serra la main de son camarade et s'en alla content ; il ne doutait de rien pour l'avenir.

—Allons, pensait il, en descendant l'escalier, je n'aurai bientôt plus de remords..tout s'arrange. la folie de Paul doit être guérissable. Cela m'etouffait par moment cette tragédie C'est égal, c'est bien bizarre !

Pendant que Henri de la Roche et son ami plaignait le sort de malheureux Paul Yveling, l'auteur du drame, Rosalie David se trouvait dans une situation précaire à cause d'une maladie qui la conduirait peut être au tombeau. Avec la peur de la mort, naissait en elle le remords. Elle était cause que Paul Yveling était fou et enfermé dans l'asile des criminels. Comment réparer cette faute énorme avant de laissr la scène du monde pour comparaître devant le juge des juges!

Il fallait que la porte du cabanon qui était sa prison s'ouvrit devant lui.

Quand Rosalie pensait à cette abominable chose : Paul parmi les aliénés, un frison de glace lui courait sur le corps ses cheveux se hérissaient, elle avait des gestes violents, repoussant l'affreuse vision

Et un désir la mordait plus tenáce à mesure que les jours passaient un désir qu'il lui faudrait mettre à exécution à tout prix.

Elle voulait le voir, le malheureux fou au risque d'être reconnue par lui, dans l'espoir même de provoquer une crise qui le ramènerait à la raison

Aux conséquences pour elle-même, de cette crise, elle ne s'arrêtait même point Il adviendrait ce qu'il adviendrait.

L'important, c'était que Paul sortit de cette géhenne, où peut être on l'avait jeté sans qu'il eût perdu la raison

Alors, seulement, elle dormirait tranquille.

Mme David, tombée usr une chaise, fût restée plongée dans ses réflexions,

qui annihilaient complètement son énergie physique, longtemps encore, peut-être, si la sonnette de sa porte n'eût retentti brusquement. Elle se leva, comdosa en un instant son visage et alla ouvrir.

C'étaient des élèves, les petites voisines de la cour, qui venaient prendre leur leçon.

Lorsqu'elle la leur eut donnée, la maitresse de musique vint se mettre à sa fenêtre

Elle apercevait dans la cour plus étroite de la maison voisine Jeanne Badolle a sise près de la sienne et tirant l'aiguille sans lever la tête.

Elles avaient, pour s'appeler chacune une manière de tousser qui ne manquait jamais son effet.

Mme David allait éveiller, de cette façon, l'attention de son amie, lorsque celle-ci dressa soudain le buste, puis se leva aussi brusquement qu'elle se levait tout à l'heure lorsqu'on sonnait à sa porte.

Quelqu'un lui nrriue, se dit-elle, quelque cliente..souhaitons-le.

C'était. en effet, à souhaiter.

Jeanne n'avait plus beaucoup de clientèles.

En eût elle eu, d'ailleurs, davatange, qu'elle ne sût pas arrivée à les contenter.

La santé de la pauvre fille ne s'affermissait point, ou contraire.

Elle avait une maladie des plus pénibles, à chaque instant obligée d'interrompre son travail, ce qui ne contentaient guère les personnes qui lui en donnaient encore

Irait-elle jusqu'au bout, en gagnant le pain qu'elle mangeait ?

Sans cette communauté des repas avec Mme David. qui les lui rendait moins coûteux, elle ne fût pas arrivée a se nourrir suffisamment.

Et combien de menues choses encore cette dernière payait réparément, ou en lui diminuant le prix sur leurs petits comptes.

Malheureusement ses ressources, a elle aussi, s'épuisaient.

Alors, que ferait Jeanne ?

Rosalie, qui avait tant de confiance maintenant en l'avenir pour son propre compte, ne voyait guère d'issue pour Jeanne Badolle, a un moment donné, que celle par laquelle celle-ci, elle le comprenait mieux que personne ne l'eût compris, ne voulait pas sortir, quelque critique que fût la situation.

Accepter, dès à présent. l'argent de celui qui s'était rendu coupable, à son égard, d'une lâche accusation de vol, c'était l'autoriser à des assiduités qu'elle se rendait incapable de supporter.

La voix s'arrêta dans sa gorge.

Pâle de colère, elle repoussa la porte et s'élança vers lui.

Ses dents se desserraient : elle dit en le toisant de la tête aux pieds :

Je croyais qu'il était convenu que vous ne reviendrez pas ici en l'absence de mon père.

—Et c'est toujours convenu, répondit-il avec son flegme habituel ; je ne viens pas le moins du monde vous harceler. . . . .

Mais vous ne pouvez faire que je vous porte de l'intérêt ! je vous ai rencontrée il y a quelques jours, sans que vous me voyiez—vous ne direz pas que je n'y apporte pas de discrétion – je vous ai trouvé tellement mauvaise mine que je n'ai pu résister au besoin de venir prendre de vos nouvelles. Vous ne pouvez pas m'en vouloir.

— Je n'accepte pas ces raisons. Il a été arrêté, bien arrêté, lors de l'entrevue que j'ai eue avec vous dans votre bureau, il y a deux mois que vos visites seraient très espacées, donc point. Combien votre présence m'est pénible plus que pénible, odieuse ah ça vous ne comprenez point combien je vous hais.

Elle avait eu déjà de ces rages.

Elle lui avait craché plus d'une fois a la face depuis ces deux mois, sa haine et son mépris.

Cela glissait sur lui.

Ou plutôt, c'était stimulant

M. Chaumel éprouvait une satisfac

tion, qu'il cachait sous son apparence impassible, à se sentir le point de mire de ses yeux démeraude, ressemblant alors à des yeux de tigresse.

Pourtant, cette fois, fut-ce tactique ou finit-il réellement par être impatienté, il sortit d'un seul coup de son apathie.

—Décidément, ma chère enfant, dit-il, vous allez trop loin...... Je comprends que vous m'ayez haï... mais votre haine n'a plus sa raison d'être.. Je suis à même de réparer ce que vous appelez mon crime, et je ne demande que cela...... Vous avez accepté la réparation, à quoi servent à présent de telles scènes !...... Si vous n'êtes pas en ce moment dans un appartement confortable, luxueux, avec des domestiques autour de vous, c'est que vous ne le voulez pas.... . Que puis-je vous offrir de plus ?...... Demandez-le, vous l'aurez......

Elle l'interrompit.

—De pareilles offres ne rachètent rien je vous l'ai dit assez.

—Mais de perpétuelles ré riminations n'empêchent pas ce qui est..Ce qu'il adviendra, le savez vous ! C'est que votre père pâtira de votre obstination à me traiter en ennemi.. A l'avance, je me désintéresse de lui..Vous ferez comme vous pourrez.

—Misérable !

—Eh ! pas plus misérable que tant d'autres !... . J'en ai assez, de vos insultes, c'est à prendre ou à laisser ; vous m'accueillerez en ami, vous me permettrez de vous donner ce bien être qui devient pour vous indispensable, ou vous ne me reverrez jamais.

—Eh bien, je ne vous reverrai jamais ?

—Ce n'est pas votre dernier mot.

—C'est mon dernier mot ! .....

—Vous le regretterez.

—Non !

—Alors adieu !....

—Adieu.

Il partit sans un regard, en homme qui a bien pris sa résolution.

Et elle le laissa partir sans un mouvement vers lui.

Et quand elle entendit son pas sonner sur le palier elle fit un geste farouche.

— Non, la misère, la faim, la mort.. plutôt que cet homme devant mes yeux je ne peux plus ! je ne peux plus !

Lui, en descendant l'escalier, soufflait comme un phoque.

—Qu'ai-je fait là ! grommelait il, une bévue ?..Allons, nous le verrons bien.

Quand Jeanne raconta à Mme David la scène qui avait eu lieu entre elle et M. Chaumel, celle-ci la regarda avec plus de pitié que d'habitude.

Et comme Jeanne répétait :

Voyez-vous, je ne puis plus

Rosalie dit :

—Ma pauvre enfant, comment vous donner un conseil ?..A votre place, je ne sais pas ce que je ferais.

Jeanne dit dans un sanglot rauque :

—A ma place, vous auriez sans doute plus de courage que je n'en ai, vous en finiriez avec l'existence.

Rosalie ne se doutait point que la personne qui venait de sonner à la porte de Mlle Aadolle n'était autre que le ricqissime M. Chaumel, le patron des Grands Magasins.

C'était la deuxième fois au moins qu' il venait rue d'Amsterdam.

Jeanne Badolle demeura comme interdite à sa vue.

Sa surprise fut telle qu'elle n'eut point la force de lui barrer l'entrée.

Le gros homme était dans la place avant qu'ellè s'en fût rendu compte.

Elle voulut parler.

—Non, oh ! non..j'en aurais moins que vous, du courage..Que voulez-vous ? Il faut attendre ...Vous ferez ce que les évènements voudront que vous fasssez......Ne vous désespérez point.

—Si je pouvais mourir en sachant mon père à l'abri de la misère !

—Ne parlons plus de mourir....ma petite Jeanne, ne me faites point de peine.

—Oh ! je serais désolée de vous en faire, vous qui êtes si bonne......

Rosalie lui avait pris la main ; elle la serrait avec force.

Et ces deux femmes, se regardèrent d'un de ces longs regards qui en disent tant, qui révèlent toutes les misères d'une vie dont il faut supporter le fardeau.

Si les défaillances, chez Jeanne, restaient fréquentes, elles étaient surmontées rapidement.

La jeune fille avait dans ses desseins de ces revirements bien compréhensibles, qui ne laissent place à aucune résolution sérieuse.

Tantôt elle se disait qu'elle préférait mourir avec son père dans la pauvreté.

Tantôt elle le voulait riche, assez riche pour pouvoir narguer les cruautés du sort qui l'avaient vaincue.

Et à certains moments, pour elle-même, elle la désirait cette richesse, elle le voulait, cet argent, qui est la seule vraie compensation aux vicissitudes de l'existence.

L'argent ne fait pas le bonheur, non, certes, puisque le bonheur est un mythe, puisque nous ne pouvons espérer en ce monde qu'une tranquillité et des jouissances relatives, puisque l'esprit humain est ainsi fait que l'eussions-nous à portée de notre main, nous nous détournerions pour chercher mieux encore, assoiffés de changement.

Mais combien l'argent qu'on méprise embellit l'existence.

Combien il aplanit de difficultés.

Combien il pallie de revers, que de positions il transforme.

Elle le savait plus que personne, Jeanne Badolle qui pous donner à sa sœur mourante ce dont elle avait besoin, vendait pièce à pièce le pauvre mobilier du ménage, et enfin, sans ressources, abreuvée de tristesses et de dégoûts cherchait avec sa mère, un refuge où cette dernière seule devait entrer.

Aussi lui venait-il également des envies féroces de briller, de jouir, coûte que coûte, de sortir à tout prix de l'ornière où, fille malade elle s'enfoncerait plus qu'[illegible]t, ne possédant plus même l'estim[illegible] ux qui la lui avaient toujours [illegible].

Com[illegible] le fois Jeanne devait-elle passer [illegible]re par ces alternatives si diverses.

Quel sentiment triompherait !

Elle ne le provoyait point, se défendant tour à tour contre l'un et contre l'autre.

Dix jours après Perron avait reçu la visite d'Henri de la Roche, celui-ci s'installait avec sa femme dans le petit hôtel de l'avenue Montaigne.

Les Labatière rentraient dans l'appartement qu'ils occupaient depuis des années, depuis que le capitaine de frégate avait pris sa retraite, rue de Londres, près la place de l'Europe.

Le logis était malheureusement trop petit pour y caser l'oncle Yveling, que Régine ne voulait point laisser seul à Asnières.

Mais on trouve un peu plus loin un appartement qui ferait bien son affaire.

On pourrait le voir tous les jours, plutôt deux fois qu'une, se rendre compte de la façon dont il était soigné.

Du reste, la vieille dame qu'avant de partir pour Biarritz on lui donnait pour gouvernante resterait désormais auprès de lui.

Avec elle, la sécurité était complète

Le premier soin de Régine en arrivant à Paris, avait été de s'occuper de son mari.

Le médecin ami de la famille, qui avait conseillé le séjour à Biarritz, s'était occupé du malheureux.

Il avait pénétré dans l'hospice de Bicêtre, et il avait pu se rendre compte que l'état de Paul Yveling restait, sinon le même, puisque les crises étaient plus rares, du moins qu'il n'avait pas varié assez pour faire encore espérer une solution favorable.

—Mais ne pourrait-on le tirer de là ? demanda la jeune femme ; ne pourrions nous le faire soigner dans un établisse-

ment particulier où l'on me permettrait de le voir ?

On ne vous permettrait pas plus de le voir dans un établissement particulier ; son état s'y oppose absolument.. Votre visite serait susceptible de compromettre le succès du traitement. D'un autre côté il reçoit à Bicêtre les soins qu'il n'aurait meilleurs nulle part. .. Puis et avant tout, il y a la justice..de laquelle nous dépendons.

Régine tressaillit.

Ce mot de justice lui donnait toujours froid.

-L'instruction n'est-elle pas close depuis trois mois ?. Cette affaire n'est-elle pas enterrée ?

—L'instruction est close, l'affaire enterrée en ce sens que toute poursuite est abandonnée, le juge d'instruction se trouvant devant un coupable irresponsable....Ce coupable reste néanmoins sous sa tutelle pendant un certain laps de temps. On ne le relaxera que bien certain qu'il n'est plus un danger pour ceux qui l'entourent..c'est-à-dire lorsque revenu à une situation d'esprit tout à fait normale, il aura prouvé qu'aucune rechute n'est plus à craindre.

—Et cela peut durer combien ? demanda tristement Mme Yveling.

—Un laps de temps indéterminé, répondit le docteur, nul ne le savait ... La guérison n'étant pas arrivée aussitôt après la première période d'excitation, il est à craindre qu'elle se fasse attendre....Les traitements dans ces maladies sont quelquefois fort longs.. Mais quand ils doivent agir efficacement....

—Est-ce le cas ? interrompit Régine ; ne me trompez-vous pas ? Je suis assez forte à présent pour supporter la vérité, et si vous me bercez d'un espoir qui ne devrait pas réeliser, vous me feriez beaucoup de mal.

—Aussi ne veux-je point le faire.. La vérité, la voilà ; jusqu'à présent, le cas est considéré comme curable...... Espérons que l'opinion des éminents spécialistes auxquels il a été soumis, ne variera point.

Oh ! oui, espérons-le, fit-elle, pendant que deux larmes tombaient lentement de ses yeux.

Le médecin la regardait, touché, cherchant en vain quelque chose qui pût la consoler.

Comme il fallait qu'elle l'eût aimé, pour aimer encore le pauvre fou qui avait failli la tuer.

Le temps heureusement accomplirait son œuvre

L'amour s'atténuerait, l'oubli viendrait.

En attendant Mme de la Roche dire que son mari viendrait la reprendre, elle avait éprouvé d'abord la velléité de partir

Cette idée devait disparaître en une minute.

Elle resterait.

Ce fut Rosalie que M. de la Roche aperçut la première debout près du piano, et remettant ses gants comme prête à partir.

Bien qu'il sût ses relations avec les Labatière, il ne s'attendait pas certes à la rencontrer ce jour-là chez eux.

Sa surprise fut si vive, qu'il fit un pas de recul.

Mais Henri de la Roche était homme de ressources.

Il recula encore, cette fois, de deux pas se trouva dans l'antichambre, enleva son pardessus qu'il accrocha rapidement à une patère, et dit en rentrant dans le salon, saluant et tendant la main de côté et d'autre.

— Il fait très chaud en entrant chez vous comment cela va-t-il, mesdames ? Et vous capitaine ?

—Très bien, très bien répondit-on.

Huguette avança, son front, qu'Henri effleura d'un baiser.

Le vieux marin présenta le comte à Mme David.

Il y eut de la part de chacun un salut d'échange le salut banal des gens indifférents l'un à l'autre.

Puis Huguette parlant avant que Mme David s'en allât, de son intention de prendre des leçons avec elle, son ma-

ri acquiesçant à son désir, devint très aimable avec le professeur.

Et comme la jeune femme était aussi prompte à exécuter ses résolutions qu'à les prendre, on convint de suite des jours où Mme David se rendrait avenue Montaigne.

—Comment accepte-t-elle de donner des leçons à Huguette ? se demandait Henri, en la regardant sortir du salon ; maintenant, promettre et tenir, sont deux elle trouvera sans doute un prétexte pour se dégager.

Mais Rosalie se présenta au dit ; elle devait revenir.

Un après-midi, ce fut le comte qui la reçut à la place de la comtesse. Celle-ci était un peu trop souffrante, obligée de garder la chambre.

—Pourquoi ne serais-je pas venue ? dit celle-ci : Mme de la Roche m'est très sympathique, j'ai besoin de gagner ma vie, rien ne s'est passé entre vous et moi qui n'empêche d'être la maîtresse de musique de votre femme.

—Certes, rien ne s'est passé.. D'un côté je trouve tout naturel de vous voir ici.... de l'autre, cela m'étonne un peu Vous m'avez interdit des visites fréquentes.

—Voyons, mon cher ami, ce n'est plus la même chose... Je vous ai donné la raison de cette interdiction; vous me compromettriez en venant chez moi.... je ne compromets personne en venant chez Mme de la Roche.

—Et je suis très content que vous y veniez, fit Henri, quelle que puisse être votre arrière-pensée.

Il la regardait dans les yeux.

Les lèvres de Rosalie David esquissère un sourire.

—Vous vous méfiez donc toujours ? fit-elle avec un mouvement d'épaules.

—Je ne me méfie pas ; seulement je me demande si vous n'avez pas un but.

—J'en ai un en effet, répliqua-t-elle, redeveuant sérieuse : éviter d'inspirer aucune défiance à la famille de Labatière... Or, comme je me suis recommandée à ces dames pour des leçons, elles trouveraient au moins étrange que je refuse la première qui se présente.. Le voilà, mon but.

Et Rosalie disait vrai.

La conversation en resta là.

Ne donnant pas sa leçon, Mme David ne pouvait s'attarder à l'hôtel de l'avenue Montaigne.

Elle s'en allait, après y être un quart d'heure à peine.

Elle remontait à pied jusqu'à l'Etoile pour y prendre l'omnibus qui la mettrait, gare Saint-Lazare, au bas de la rue d'Amsterdam.

Il n'était pas plus de cinq heures, et la nuit déjà venait, cette nuit des derniers jours d'octobre, triste froide, avec de grands coups de vent, qui font vaciller les becs de gaz, arrachent aux arbres des boulevards les quelques feuilles jaunes desséchées, qui vous pénètrent les moelles d'un froid de glace.

Ce froid prenait peu à peu Rosalie, lui figeant l'âme.

L'impression de la rue, au sortir de cette demeure où tout respirait le luxe le confort, la vie, était étrangement triste.

Aujourd'hui, elle allait rentrer dans un logis froid, désert.

Oh ! la vie ! la vie !

Et elle murmurait dans une plainte qui partait de sa bouche comme un sanglot, ces deux mots, mystérieux, terribles :

La vie !

---

## DEUXIEME PARTIE

### I

Paulin Pascot, le pâtre, et Simone Raquat, la pastoure, s'en allaient, en beaux atours de mariés, accompagnés de la moitié du village et précédés du violoneux, qui tirait de son crincrin enrubanné les sons les plus criards qu'il en eût jamais tirés, à la vieille petite église où le comte Henri de la Roche avait épousé sa cousine, pour y faire bénir leur union.

C'était par une matinée de mars toute pleine de soleil, toute pleine de gaieté.

Le Gazon était vert dans les prés ; il y avait des aubépines aux buissons, des feuilles tendres aux arbres, des chants d'oiseaux partout.

Au sortir de l'église, la noce, chantant et riant le violoneux toujours en avant, se dirigea vers la ferme où Simone servait depuis son enfance, et où l'on devait faire la noce.

Il faudrait, bien employer son temps car à cette noce il n'y aurait pas de len; demain.

Dès le jour suivant, les mariés partaient pour Paris, Paulin emmenant les plus belles de ses chèvres, afin de débiter leur lait aux gens de la grande ville, puisque d'autres le faisaient, lui avait affirmé M. Henri de la Roche.

Ils prendraient un train du soir, pour y arriver en plein jour.

Ils n'en demandaient pas plus : débarquer en plein jour à Paris.

Car on avait beau dire que Paris était grand, ils n'étaient pas si bêtes qu'ils ne trouvassent leur chemin jusqu'à la demeure de la petite comtesse.

Paulin avait eu son adresse par le notaire de la Roche-sur-Yon, qui gérait les intérêts que le jeune ménage laissait en Vendée.

Avant de quitter le pays, Mme de la Roche à qui il disait son désir d'aller vendre du lait là-bas lui recommandait de venir la trouver dès qu'il y serait arrivé — si toutefois il ne changeait pas d'avis, ce qu'elle lui conseillait beaucoup.

Mais ce qui entrait dans la tête de Paulin n'en sortait pas facilement.

Il changeait rarement d'avis.

Cependant il avait réfléchi à temps pour donner à Simone la joie d'être sa femme avant de quitter le pays.

Car, d'abord, il était convenu qu'ils ne se marieraient qu'après avoir gagné assez d'argent à Paris, chacun de son côté, pour se mettre en ménage.

Puis, réflexion faite, le pâtre pensant à l'ennui qu'ils éprouveraient l'un et l'autre de vivre ainsi séparés au milieu de tout ce monde parmi lequel ils n'auraient pas une connaissance, ils avaient resolu de passer dès à présent devant M. le maire.

Si on ne pouvait pas vivre au début sans que Simone se plaçât, ils auraient du moins la permission de se voir ouvertement aux moindres moments de liberté

Du reste, chacun, dans son for intérieur, se sentait une crainte qu'il tenait à anéantir.

Paulin n'était pas sans avoir entendu dire que des filles qui allaient servir dans la grande ville, bien peu demeuraient sages.

Si Simone se laissait entortiller par quelque beau parleur, si elle l'oubliait.

Pour Simone, elle avait un exemple de l'influence des milieux sur les hommes, volages de leur naturel, changeant par tempérament.

Deux amoureux quittaient ainsi le village, quelques années anparavant.

Les promesses avaient été solennellement échangées,

Lui se plaçait d'un côté elle de l'autre.

Au bout de six mois il ne voulait plus entendre parler d'elle.

Et la pauvre fille avait pleuré en vain toutes les larmes de son corps.

Jamais l'infidèle ne lui avait revenu.

Tandis qu'une fois mariés, c'est tout autre chose.

On a des droits réciproques, que l'on fait valoir s'il le faut....

Paulin et Simone s'aimaient d'ailleurs.

Ils avaient lui et elle, assez d'honnêteté, de loyauté, pour tenir les serments formulés à la mairie et à l'église.

Les deux jeunes gens partaient donc heureux, le cœur léger, avec un boursicaut suffisamment garni pour parer aux premiers frais.

Le pâtre avait vendu la moitié de son troupeau, ne gardant que les meilleures bêtes.

Il avait donné le plus jeune de ses

chiens emmenant l'autre Rustaud, un animal de cinq ans au poil rude à la tête broussailleuse où les yeux luisants se voyaient à peine vrai type de chien de berger doué d'un instinct qui dépaissait l'intelligence de bien des hommes.

A la Roche-sur-Yon on entassa les chèvres dans un wagon à bestiaux.

Il fut permis au chien de monter dans le compartiment de troisième classe où ses maîtres prenaient place.

Rustaud, dressé sur ses pattes de derrière, celles de devant appuyées à la portière, avançait la tête par la glace ouverte, semblant dire adieu aux landes et aux prairies où il avait gambadé depuis sa tendre enfance autour de son troupeau.

Mais quand la locomotive siffla, quand le train s'ébranla, l'animal affolé se réfugia sous la banquette, d'où il ne devait guère bouger jusqu'au lendemain.

Paum et Simone allaient eux aussi pour la première fois en chemin de fer.

Pendant un quat d'heure ils ne dirent rien : elle cramponnée des deux mains à la banquette lui u'osant pas en faire autant.

Puis ils se mirent à rire se trouvèrent très bien et jusqu'à ce qu'il fit nuit noire, restèrent la tête à la portière.

Alors, ils pensèrent à manger.

C'était l'heure de la soupe, leur estomac réclamait.

Du grand panier posé sous elle, et contre lequel Rustaud s'était blotti, Simone sortit une miche de pain bis, un quartier de lard. une bouteille de cidre.

Elle coupa les parts égales, pareil morceau de pain, pareille tranche de lard, et ils se mirent à manger du même robuste appétit, buvant l'un après l'autre à la bouteille.

Quand ils furent rassassiés, Simone replaça dans le panier ce qui restait des provisions, et ils se tinrent cois dans leur coin, où ils s'assoupirent jusqu'à ce qu'ils cherchassent une autre position pour la nuit.

Etendus sur la banquette dure, ayant chacun pour oreiller le paquet qui contenait leurs hardes, ils dormirent à poings fermés jusqu'au matin, se réveillèrent gais et dispos, heureux de se sentir toujours emportés vers l'endroit de leurs rêves : Paris.

—Allons, aujourd'hui, nous verrons la petite comtesse, dit Paulin.

—Ils avaient quelques heures encore de trajet devant eux.

Elles passèrent sans ennui ; c'était un repos pour eux, que ce voyage.

Et pourtant le pâtre, à mesure qu'il approchait du but, désirait plus l'atteindre.

Il répétait de plus en plus souvent :

—Nous la verrons bientôt.

Et il ajoutait avec une véritable appréhension :

—Pourvu qu'elle soit heureuse !

—Pourquoi pas ? faisait Simone ; quand on est riche on est heureux.

Il ns répondait point.

Mais quelque chose lui disait, à lui, que, même riche, on pouvait être malheureux

Enfin le train s'arrêta pour tout de bon ; on était à Paris.

Ce ne fut pas une petite affaire que de débarquer sur le trottoir de la gare Montparnasse les chèvres de Pauliu Pascot.

Le voyage avait été, pour ces bêtes nerveuses et craintives, arrivant tout droit de leurs landes, un apeurement continuel, que la voix de leur maître, l'air qui sifflait pour les rassembler lorsqu'elles étaient aux champs, et aussi les aboiements de Rustaud qui retrouvait son bien, ne firent cesser qu'un moment leur émoi.

Le pâtre avait heureusement pris la précaution de se munir d'une corde assez longue, qu'il passa dans l'anneau de leur collier près du grelot qui y était attaché, faisant un nœud à chaque fois, de façon que les bêtes marchassent li-

brement, sans se séparer les unes des autres.

Il demanda son chemin pour aller avenue Montaigne.

Ce n'était point difficile : suivre le boulvard des Ivalides, ils s'informeraient.

Et Paulin et Simore leurs chèvres derrière eux, allèrent tranquillement, reregardant à droite à gauche, avec des yeux un peu étonnés en mesurant la hauteur des maisons, mais s'attendant à rencontrer encore plus de monde qu'ils n'en rencontraient.

A Paris, on est habitué à tout voir, et à peine si quelques passants se retournaient pour dévisager ce grand gars portant au bout d'un bâton, deux paquets noués dans des morceaux de toile bise, cette fille au cotillon de campagnarde, au petit bonnet plat, courte, hâlée, le nez en l'air, les yeux curieux, un immense panier au bras, marchant derrière les chèvres, auxquelles elle allongeait de temps en temps un coup de gaule, quelque branche coupée à un arbre, avant de quitter le pays.

Boulevard des Invalides, on leur fit prendre l'avenue Duquesne.

Là, leur perplexité commença.

Beaucoup d'allées et venues de piétons, de croisements de voitures.

Les voitures, surtout, fiacres, omnibus, tramways, au rond-point de l'école Militaire, les effarèrent.

Comment traverser ?

Les chèvres, pressées les unes contre les autres, ou s'écartant en sauts brusques avec des velléités de rompre leur entrave, et Rustaud, oubliant le troupeau pour se frotter la queue basse, aux jambes de son maître, semblaient aussi en peine que Paulin et sa femme.

Enfin il faillait sortit de là.

Après une station d'un quart d'heure sur le trottoir où ils attendaient une éclaircie suffisante pour leur permettre d'opérer cette traversée qui les effrayait ceux-ci se décidèrent à la tenter.

Mais à peine avait-il fait trois pas sur la chaussée qu'un véhicule apparaissait à gauche les faisant reculer refoulant le troupeau éperdue.

Cela se produisit à trois reprises.

Simone s'en prenait aux bêtes manœuvrant de la gaule.

Paulin jurait Rustaud aboyait.

On s'arrêtait on riait autour d'eux :

— Traversera !

Traversera pas !

Par bonheur un sergent de ville apparut qui aida les pauvres diables à gagner l'autre trottoir.

Et une fois qu'il les eut mis à l'entrée de l'avenue Bosquet :

— Chez qui allez-vous donc comme ça avenue Montaigne ?

Chez M. le comte de la Roche.

— Lui mener ces bêtes ?

— Pour ca non.. C'est à nous ces bêtes-là..J'espère bien qu'elles me rapporteront gros, ici.

—Ah ! ah ! j'y suis, vous voulez vendre votre lait cet été ?

—C'est cela même, monsieur..C'est monsieur le comte qui m'a dit l'année dernière que ça se faisait..Alors, nous voila!

—Il vous attend, probablement ?

—Pas du tout. Mme la comtesse, avec qui j'ai joué, lorsqu'elle n'était qu'une petite fille, me porte beaucoup d'intérêt ; elle m'a fait promettre d'aller la trouver : j'y vais.

—Sans l'avoir prévenue ?

—Ma foi ! j'aurais été bien en peine de lui tourner une lettre.

Le gardien de la paix sourit d'un sourire gognenard : en frisant sa moustache.

—Et c'est votre payse que vous avez amenée avec vous.

—Ma femme ! dit Paulin en donnant une claque vigoureuse sur l'épaule de Simone, qui se mit à rire jusqu'aux oreilles.

—Mais vous n'avez pas encore tiré au sort, mon garçon :

—Dans deux ans juste Jarni ! si on prend un mauvais numéro, on partira.

—T'en prendras un bon fit Simone, quelque chose me le dit.

—Allons, fit le gardien de la paix, la confiance est une belle chose maintenant, vous n'avez qu'à suivre cetta avenue jusqu'à ce que vous arriviez aux quais. Vous voyez un grand pont devant vous, vous le longez. Au bout du pont vous demanderez.

—Merci, monsieur, vous êtes bien bons dirent-ils en même temps.

Ils reprirent leur chemin, pensant qu'à Paris, il fallait marcher bien longtemps pour arriver chez les gens.

Quand ils se trouvèrent sur le pont de l'Alma, ils s'arrêtèrent pour regarder.

La Seine, avec l'animation de ses rives, le va-et-vient de ses bateaux mouches et hirondelles, chargés de voyageurs, leur fit écarquiller les yeux.

Ils ne se remirent en marche que très lentement.

Au bout du pont, ils s'informèrent de nsuveau, comme on le leur avait dit.

On leur montra l'avenue Montaigne, de l'autre côté de la place

Il fallait traverser encore !

Comment feraient-ils cette fois !

Les véhicules arrivaient en tous sens il y en avait bien plus qne là-bas !

Ce fut un contrôleur d'omnibus qui entre le passage de deux voitures les mit de l'autre côté devant l'hôtel où ils allaient et qui faisait l'angle.

Simone fit manœuvrer le bouton de cuivre placé à droite de la porte pendant que Paulin s'efforçait de tenir ses chèvres en repos.

Rustaud assis sur son derrière la langue pendante fixait ser yeux brillants comme deux escarboucles dans ses poils emmêlés sur cette massive porte en chêne au-de-là, il croyait peut-être en sa confiance de chien trouver le repos la fin de ces étranges pérégrinations dans lesquelles depuis la veille, on l'entraînait.

Le cordon fut tiré de l'intérieur.

Simone n'entendit pas le bruit sec de la porte qui s'ouvrait.

Elle ne vit pas l'interstice indiquant qu'il n'y avait plus qu'à pousser le battant.

Paulin non plus.

— On n'ouvre pas vite dit il si tu recommençais !

Elle obéit allant plus brusquement la premiere fois la porte ne bougea pas.

Alors à une troisième reprise et de façon à arracher le bouton elle recommença.

— En même temps qu'une fenêtre du premier étage s'ouvrait, le battant était tiré brusquement.

—Ah ça ? qu'est-ce que vous voulez? gronda une voix en colère : voilà une idée de sonner comme ça.

Au-dessus de la tête des deux campagnards, à la fenêtre du premier étage, autre voix, une voix de femme disait :

—C'est un chevalier.. Allez plus loin, mon garçon.

Sinone ayant levé son nez retroussé aperçut une tête brune assez ébrouriffée coiffée d'un miniscule et coquet bonnet blanc, qui rentra, à peine cette parole dite, à l'intérieur.

Dans son immobilité forcée enveloppée de son peignoir bleu blanc ou rose, en fin lainage ou soyeuse étoffe garni de dentelle ou de flots de ruban, ses cheveux rassemblés en une épaisse natte terminée par des boucles qu'elle faisait elle-même en roulant des mèches sur ses doigts.

Elle s'occupait justement à tourner en anneaux l'extrémité de sa natte, voulant comme toujours être jolie, soignée, pour son Henri, qui allait rentrer déjeuner auprès d'elle, comme il le faisait chaque jour, lorsque Berthe lui posa cette question :

—Madame désirerait elle boire une tasse de lait de chèvre ?

La paysanne n'entendit donc point cette autre phrase :

—Madame désirerait-elle boire une tasse de lait de chèvre.

Elle était, comme la première, prononcée par Mlle Berthe, la femme de chambre de la comtesse de la Roche.

Mlle Berthe refermait la fenêtre, tout

en tournant la tête vers une chaise longue sur laquelle se trouvait étendue, dans un long peignoir bleu de ciel, une jeune femme aux magnifiques cheveux blonds, au visage pâle comme un lis, affiné, amaigri, éclairé par deux yeux bleu foncé, qui paraissaient immenses.

Depuis des mois, la comtesse Huguette n'avait pas posé un pied sur le parquet.

Elle ne quittait son lit que pour sa chaise longue, et sa chaise longue pour son lit, transportée de l'un à l'autre par son mari le matin et le soir.

— Ma foi non, je ne désire pas, répondit la comtesse, ce n'est d'ailleurs pas le moment, je n'aurais plus faim pour déjeuner...... Puis j'en suis dégoûtée.

— Comme il y a longtemps que madame n'en a pris, je pensais que peut-être le dégoût serait passé ; on en aurait mis une tasse de côte pour l'après-midi.

— Soit, essayons, dit la jeune femme, cela me faisait du bien autrefois.

— Alors, je rappelle le marchand.. Pourvu qu'il ne soit pas loin.

Et Berthe rouvrit la fenêtre, pour se pencher sur la barre d'appui.

Mais le pâtre était toujours là.

La femme de chambre s'aperçut seulement que le gars n'était pas en train de débiter le lait de ses chèvres, toutes liées l'une à l'autre et ne paraissant pas habituées du tout au va-et-viens des rues de Paris.

Les deux paquets noués au bout de son bâton, le panier que tenait à son bras la femme parlementant comme lui avec le concierge sorti sur le trottoir, la renseignèrent.

Ces gens-là avaient l'air de nouveaux débarqués.

En quête de renseignements ils heurtaient sans façon à la première porte venue.

La discussion entre eux et le suisse préposé à la garde de l'hôtel paraissait assez vive.

Elle monta aux oreilles d'Huguette, à qui il sembla distinguer quelques mots d'un patois connu.

— Berthe ! appela-t-elle avec une certaine impatience

— Madame ! fit la soubrette, se tournant encore vers sa maitresse.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Ce sont des campagnards qui ne font que d'arriver à Paris ils ont une dizaine de chèvres avec eux des bêtes magnifiques et un chien affreux qui ressemble au diable

— Eh bien que veulent-ils !

— Je ne sais pas au juste On croirait qu'ils demandent à entrer.

— A entrer ! fit Huguette, plus perplexe, sans cependant encore deviner la vérité.

— Madame désire-t-elle que je descende pour m'informer ?

— Oui, allez donc voir.

Berthe, avant de sortir, se pencha de nouveau, à peine quelques secondes.

— Justement voici M. le comte qui rentre..C'est trop fort, on croirait que M. le comte les connait

— Descendez donc ! fit Mme de la Roche, plus impatiente encore.

Puis, comme si un trait de lumière se fût fait dans son esprit :

Ce ne serait pas Paulin, par hasard !

Elle se mit à rire.

Berthe était hors de la pièce, et Mme de la Roche attendait, un coude enfoncé dans le coussin glissé derrière ses épaules le buste légèrement soulevé.

Ce ne fut point la soubrettee qui reparut la première.

Le comte franchit le seuil de la chambre d'Huguette.

Il riait à se tenir les côtes, pouvant à peine parler.

— Ça, par exemple, c'est trop fort, décidément, ces gens-là ne doutent de rien. Inénarrable ma chère Huguette, vous ne savez pas qui nous arrive.

— Je crois le deviner, répondit-elle, Berthe m'a parlé d'un paysan ayant dix chèvres derrière lui, qui veut à tout prix entrer. Ce paysan ne peut être que

Paulin Pascot le pâtre que vous connaissez.

—Précisément, ma chérie..Ah ! j'ai eu une fameuse idée de lui raconter qu'à Paris, on pouvait vendre le lait de chèvre, et vous en avez eu une moins heureuse de lui recommander de s'adresser à vous. Il arrive avec sa femme car il est marié.. Je crois bien que sa femme, c'est cette petite servante de ferme qui venait apporter chaque jour au château, de la crème et du lait.. Oui, ils nous tombent sur les bras, avec leurs bêtes et leurs paquets..—Ça, par exemple, c'est cocasse !

Huguette riait aux éclats.

—C'est trop fort ! faisait Henri en allant et venant dans la pièce, les mains dans les poches, c'est trop fort !

—Faites-les donc monter, mon ami.

—Ici ?..Avec leurs chèvres, avec leur chien, avec leurs paquets ?

—Ils laisseront tout cela en bas.... Oh ! faites-les monter, dites !

—Si cela doit vous amuser..je ne demande pas mieux ; je vais les chercher.

Il sortit rapidement, laissant la porte ouverte derrière lui.

Et Mme de la Roche les entendit monter, leurs lourds souliers faisant grincer les marches sous le tapis qui couvrait l'escalier.

Ils parurent, suivant le comte, qui s'efforçait de tenir son sérieux.

—C'est Paulin ! c'est Simone ! exclama Huguette : tous les deux à Paris !

Oui.. tous les deux, mademoiselle.. madame..balbutia Paulin enlevant son béret, qu'il tourna dans ses doigts.

Il n'en dit pas plus long.

Il regarda avec des yeux étonnés d'abord puis navrés, Mme le la Roche, la compagne de ses jeux d'enfant, "sa petite comtesse", étendue sur le siège d'où elle semblait ne pas pouvoir bouger.

L'ampleur du vêtement aux coquillés neigeux de Valenciennes dissimulait mal la maigreur de la jeune femme.

Dans ce fouillis d'étoffes et de dentelles, elle paraissait plus mièvre qu'il ne l'avait jamais vue.

En la voyant si pâle, en regardant ses mains exsangues, diaphanes, le pâtre sentit son cœur se serrer dans sa large poitrine et comme des larmes lui voiler la vue, lui sourdre au coin des paupières.

Simone aussi était stupéfaite.

Pour sûr la petite comtesse avait fait une maladie grave.

L'expression joyeuse de la physionomie de celle-ci atténua leur surprise.

Elle interrogeait, d'ailleurs, il fallait répondre.

Eh bien, comment arrivez-vous ainsi, sans nous prévenir ?

La parole revenait de droit à Paulin, comme l'ancien compagnon de jeux de la petite fille du vieux comte.

Ce fut lui qui répondit :

—Oui...... nous aurions pu le faire...... mais nous avons pensé que ce n'était pas la peine, comme vous m'aviez dit, madame la comtesse, de venir vous trouver.

—En effet, et je suis très contente que tu sois venu, mon ami.. ...Mais Paris ce n'est pas la campagne, on ne débarque pas comme cela...... Enfin, peut-être sais-tu où te rendre.... avec tes chèvres.

—Ma foi non, je n'en sais rien.. J'ai pensé que madame la comtesse nous indiquerait un endroit, ou que monsieur le comte nous dirait ce qu'il faut faire.

Et il se tournait vers ce dernier en train de mordiller sa moustache blonde ayant grand'peine à ne pas retomber dans une hilarité qui effarait ces deux naïfs enfants de la Vendée, arrivant tout de go chez sa femme, pour qu'elle les casât eux et leurs bêtes.

—Ce qu'il faut faire ? dit-il en regardant Huguette, je ne vois pas deux moyens de les tirer d'embarras, ma chère amie.

—Moi non plus, dit celle-ci, et nous avons certainement la même idée

Puis s'adressant au pâtre :

—Tu as bien de la chance mon pauvre Paulin que nous habitions un hôtel ayant écurie et remise..On casera tes bêtes comme on pourra, on te donnera une chambre, à toi et à ta femme, et demain vous chercherez vous-mêmes avec un domestique pour vous guider vers votre domicile..Quant à présent vous devez avoir besoin de manger.

Sans compter que nous en avons une belle faim ! Madame la comtesse, fit Simone avec son rire qui découvrait ses dents blanches de sauvageonne : de nos provisions il ne reste rien depuis longtemps au fond de mon panier.... Quant aux chèvres à Paulin, il leur faudra bien un peu d'herbe..... Mais avant tout il faudrait les traire. les pauvres bêtes, elle ont des pis que ça en fait mal.

—Où est-ce que nous trouverons de l'herbe ici ! exclama Paulin pour la première fois en peine de l'avenir.

M. de la Roche lui toucha le bras.

—A Paris on trouve tout, mon garçon. On vous dénichera à une vacherie quelconque la pitance de vos bêtes.... Mais c'est égal, vous ne doutez de rien, vous . Et, quand on ne doute de rien on arrive..Vous vous en retournerez un jour au pays avec un bas de laine bien rempli.

—C'est comme ça que je l'espère, monsieur le comte, et sauf vot' respect, c'est à vous que nous le devrons.

—Je m'en félicite.. .Allons suivez-moi....C'est l'heure du déjeuner pour tout le monde.

—Vous monterez cet après midi, dit la comtesse, quand je vous ferai demander.

Ils sortirent de la chambre aussi ahuris qu'en y rentrant avec le même regard de pitié pour la jeune femme couchée sur ce long siège, et qui semblait si gaie pourtant.

—Mme la comtesse est-elle malade demanda Paulin à voix basse, une fois en face du comte dans le vestibule.

—Non, mon garçon fit le comte à peu près sur le même ton. Mme la comtesse va aussi bien que la faiblesse de sa constitution le permet dans l'état où elle se trouve Mais il lui est défendu de faire un pas sous peine d'accident on lui redresse la jambe.

—Ah fit seulement le jeune homme

Et il sentit son coeur se serrerrer de nouveau.

Est-ce qu'il se pouvait qu'elle subit cette opération celle qu'un souffle semblait devoir renverser, celle qui s'était habitué à considérer, ainsi que tout le monde au village, comme un être en dehors des lois communes de la nature, et qui doit passer dans la vie sans se douter de ce qu'elle est.

—Jamais elle ne supportera ça, murmura-t-il à l'oreille de Simone, pendant que le comte passait devant eux pour donner des ordres.

—Non, jamais, repondit celle-ci avec conviction ; elle n'y résistera pas

Dix minutes plus tard, le mari et la femme casaient leurs bêtes, tant bien que mal, dans le coin d'écurie qui leur était destiné, et se mettaient en devoir avant de prendre place à la table de la cuisine, où on se promettait de "se payer leus tête", de traire les pauvres bêtes gênées par leur lait plus encore que préssées par la faim.

On en boirait, ce jour-là, du lait de chèvre, à l'office.

En effet, on s'en régala.

Mais on ne se livra pas à toutes les fumisteries préméditées contre le jeune couple, non seulement parce que M. le comte, qui prévoyait les intentions qu'on nourrissait à son égard. les avait interdites, mais parce que, si naïfs que parussent le mari et la femme, ils ne l'étaient pas assez pour ne pas retourner la balle à ceux qui la leur envoyaient.

Ils devinrent au contraire de suite les amis de tout le mode.

Vers trois heures, après une heure au moins passée dans la chambre de madame, tous deux, accompagnés du cocher Louis, s'en allèrent pour commencer à chercher un logis.

Louis les conduisit à Grenelles où il connaissait quantité de rues et de ruelles où le local exigé se trouverait peut-être.

Il ne se trompait pas.

Rue Dessaix, non loin de l'avenue Suffren, ils dénichèrent, au fond d'une impasse, une bâtisse occupée par deux ou trois ménages d'ouvriers, à laquelle se trovait adossé un hangar qui avait servi et pouvait, par conséquent, servir encore d'écurie.

Dans la maison, un local d'une seule piece se trouvait libre.

C'était autant qu'il en fallait aux deux paysans.

Au pays, Simone couchait dans un grenier ; lui les trois quarts du temps à côté de ses chèvres.

Ils n'étaient pas difficiles pour eux.

Mais il leur sembla que les pauvres bêtes ne seraient guère bien dans leur nouvelle étable, à l'étroit, sans air.

Le cocher leur fit comprendre que c'était très beau déjà de trouver cela.

Plus tard ils verraient à s'arranger comme ils l'entendraient.

Les chèvres, du reste, seraient souvent dehors ; elles ne souffriraient pas beaucoup de l'exiguité et du peu d'aération du hangar.

Paulin se décida à voir le propriétaire et convenir avec lui du prix.

En s'en retournant à l'hôtel, Louis le renseigna sur la façon de s'y prendre pour la nourriture de ses bêtes, ses pérégrinations avec elle à travers les rues, —naturellement il ne sortirait pas d'un certain parcours,—sur la façon d'avertir les clients sur le prix de la tasse et du litre.

Le lendemain, du reste, il s'aboucherait avec un chevrier qu'il rencontrait quelquefois du côté de l'Etoile et, sans avoir l'air de l'interroger, obtiendrait de lui des renseignements plus précis.

P uliu remercia.

Il lui faudrait un certain temps avant de se mettre au courant.

Il voyait bien que ce n'était pas si facile que cela de promener un troupeau dans Paris,

Fort heureusement, il avait un peu d'argent devant lui.

S'il ne gagnait pas de suite ce qu'il devait gagner il en serait quitte pour entamer le magot.

Lorsqu'ils rentrèrent avenue Montaigno le pâtre et sa femme furent de nouveau mandés chez Mme de la Roche.

Ils se trouvèrent dans le joli boudoir rose pâle qui communiquait avec sa chambre et où Huguette passait ses journées.

La petite comtesse y était encore seule.

Pour la seconde fois, elle les fit causer longuement.

Comment allait-on là-bas ?

Le vieux château ne paraissait-il pas bien morne, bien délabré, maintenant qu'il n'avait plus pour habitant que le vieux Blaise et sa femme, les plus anciens domestiques du comte.

Il y aurait un an bientôt que le grand-père était mort un an bientôt qu'elle était mariée.

Oh ! comme elle serait heureuse de retourner en Vendée.

Si elle mourait, elle voulait y être enterrée.

Et sa voix était devenue triste, pendant que sa tête retombait sur le coussin de la chaisse longue comme retomberait la tête d'un pauvre petit oiseau sans force pour voler dans le grand ciel bibre sans espoir pour la couvée prochaine.

La jeune femme devait rester sous cette impression, qui la prenait parfois, bien après la sortie de Paulin Pascot et de sa femme.

Lorsque Henri rentra, à six heures précices, comme il le faisait chaque jour, très exact à suivre la ligne de conduite qu'il s'était tracée conciliant la vie du dehors avec celle de l'intérieur, elle restait sous le coup d'une obsédante pensée.

Malgré son effort pour sourire, pour accueillir avec un visage gai et heureux

celui qu'elle aimait d'un amour toujours grandissant, Huguette ne parvint pas à chasser tout à fait le nuage qui couvrait son front.

Habitué à lire sur sa physionomie tout ce qui se passait en elle, son mari s'inquiéta, voulut savoir.

L'arrivée sans doute de ces deux grands nigauds de paysans qui, après l'avoir distraite, ravivait en elle des souvenirs douloureux !

Il avait raison..

C'était bien cela, mais il y avait autre chose aussi.

—Quoi donc, ma chérie ?

Et assis près de la chaise longue, caressant la petite main veinée de bleu qu'il tenait dans la sienne, vraiment affectueux et tendre il attendait.

Elle répondit, très grave, plus grave qu'il ne l'avait jamais vue :

—Je voudrais que nous ayons une conversation sérieuse mon ami.

—Et à propos de ton ami Paulin ?

Elle n'aimait pas le vous elle le boulait lorsqu'il l'employait trop.

—Non fit elle pas à cause de lui tiens tis voici une lettre que j'ai reçu ce matin ; elle répondait à une demande adressée par moi à M. Gombaud, notre notaire

—A lui-même. J'ai voulu savoir, ne me gronde pas au moins.

Si dans le cas où je mourrais.

Dans le cas où tu mourrais, ma pauvre Huguette.

—Tu serais mon unique héritier, fit-elle sans aucune émotion.

—A quoi vas-tu penser là mon Dieu ! Quelle vilaine idée !

—Pas du tout, c'est une idée toute naturelle ...On voit des femmes très bien constituée mourir et moi qui ne le suis pas.

—Toi qui ne l'es pas, comme tu dis, tu résisteras là où d'autres succomberaient. Mais comment vas-tu songer à ces histoires-là !

Henri paraissait fâché.

Au fond il était tout à fait satisfait de cette conversation.

Dès les premiers mots, il avait éprouvé un véritable soulagement.

Huguette pouvait mourir.

Et ils n'avaient point fait d'affaires.

Ils n'étaient point uniques héritiers l'un de l'autre.

Cette question était tellement délicate qu'il n'avait pas encore osé l'aborder.

L'affection reelle que d'ailleurs il éprouvait pour sa femme l'eût arrêter à défaut de ce sentiment de pure convenance.

Mais ni l'un ni l'autre ne le dominait assez pour l'empêcher d'y arriver.

Il le fallait.

Et il comptait bien trouver le moyen de le faire sans blesser le pauvre enfant, qui avait mis en lui toute sa confiance et tout son amour.

Or, voilà qu'Huguette y arrivait d'elle même : c'était parfait.

Celle-ci répondit de sa voix très calme, très grave :

—Il faut toujours penser à ce qui peut arriver.... Une femme qui aime son mari doit prévoir l'avenir ...Si c'était toi qui fusses riche, toi qui courusses un danger, ne songerais-tu pas à assurer ma tranquillité dans l'avenir ? Ne ferais tu pas en sorte de m'assurer la totalité de ta fortune au lieu de la laisser s'éparpiller à droite et à gauche, de façon que je n'en recueillerais que quelques bribes ?..... Voyons, dis-moi, n'agirais-tu pas ainsi que je veux agir !

Et comme Henri se taisait, paraissant toujours contrarié, attristé.

—Je t'aime, et si je devais partir sans être sûre que toi seul profiteras de ce que mon cher et grand père m'a laissé, j'aurais un remords pour l'éternité.

Elle le regardait de ses beaux grands yeux purs et tendres

Il lui entoura le buste de ses deux bras, se baissa vers elle, l'attira doucement sur sa poitrine.

Sincèrement ému, oubliant la question d'intérêt, il murmura.

—Pauvre chérie ! pauvre chérie !

—Cela ne fait pas mourir de prendre ses précautions et l'on est tranquille reprit-elle ; comme tu peux le voir, M. Combaud m'offre de venir causer demain ou après-demain avec moi... Je vais lui écrire, n'est-ce pas, que nous l'attendons ?

Pour toute réponse, il l'embrassa coup sur coup dans les cheveux.

Puis, au bout d'un instant de silence, il dit, la serrant toujours contre lui :

—Si tu y tiens absolument, je ferai ce que tu voudras, mais je te jure que c'est bien inutile, tout se passera on ne peut mieux. . .

—Oh ! je l'espère bien ! fit-elle qu'importe, vois-tu je serai plus tranquille

Et se dégageant, pour le regarder encore dans les yeux : Oui, je guérirai.

Il sourit et l'embrassa encore dans ses cheveux blonds et marcha vers une fenêtre.

Maintenant qu'il était tranquille par rapport à cette puissante question qui l'avait fort torturé, il se laissait prendre tout entier par sa pitié et par cette affection que savait éveiller en lui si égoïste, si blasé la petite-cousine dont il ignorait l'existence jusqu'au jour où il la voyait au château dans la grande chambre de l'aïeul en train de faire la lecture.

En quelques minutes, appuyé à cette fenêtre et feignant de regarder dans la rue, tout cet épisode de sa vie lui repassa par l'esprit.

D'abord il ne se souvient que de son animosité contre la béquillarde qui lui ravissait un héritage sur lequel il ne comptait pas trop c'est vrai, mais qui sans elle pourtant pouvait lui revenir.

Puis, la proposition, à brûle-pourpoint, sans ambages, du vieux comte.

Une répugnance qui surmontait tout, qui étouffait la voix de la raison, s'emparait d'Henri à cette idée d'épouser une infirme.

Et peu à peu l'infirme trouvait grâce devant lui.

Le charme de son caractère, sa bonté, forçaient la sympathie de son cousin.

Et sa tête était si jolie, si rieuse, qu'en la regardant on oubliait le reste.

La réflexion, d'ailleurs, devait venir au petit-neveu du comte.

Ruiné complètement, ne possédant comme unique ressource que les appointements dérisoires de son emploi au ministère de la marine dans le service de M. Paul Yveling nommé, lui l'année précédente, sous-chef de bureau il n'y avait pas d'autre moyen, pour sortir de cette situation plus que précaire, que de faire un riche mariage.

Or l'occasion, pour lui, ne se présenterait peut-être pas de si tôt : peut-être jamais.

Elle surgissait cette occasion.

Vraiment non, il ne serait pas assez bête pour la laisser passer.

Huguette et lui vivraient en frère et sœur, voilà tout.

Il avait juré de lui servir de protecteur, de la rendre heureuse

Ce ne serait pas manquer à son serment que de n'être pas pour elle un mari.

A quoi tiennent les résolutions les mieux arrêtées ?

Nul n'est maître de ses destinées.

Il devait suffire d'une soirée, d'un tête-à-tête sur un banc solitaire dans la grande brise saline, devant des vagues de feu, pour faire oublier à Henri de la Roche la ligne de conduite qu'il comptait suivre inflexiblement.

L'être frêle, blotti à coté était une femme vibrante d'amour.

Le baiser fraternel devait ce soir-là se changer en baiser d'amour.

Henri se retourna.

Ses beaux yeux couleur de pervenche s'attachaient à lui avec une expression de si ardente, de si absolue tendresse, qu'il en fut plus troublé.

Il revint à la chaise longue, se pencha encore sur sa femme, et pendant que ses lèvres fouillaient ses cheveux soyeux légèrement parfumés du parfum qu'il aimait, à part lui il murmura encore :

—Pauvre enfant !

II

Dès le lendemain de leur arrivée à Paris, Paulin Pascot et sa femme emménageaient avec leurs chèvres rue Desaix.

En trois ou quatre jours plus tard, Paulin intelligent dégourdi sous son air tranquille, se trouvait au courant du métier qu'il était venu y faire.

Après lui avoir bien indiqué de quelle façon il devait s'y prendre, lui avoir fait répéter sur une flûte achetée à la devanture d'un bazar, deux ou trois airs connus destinés à avertir les clients de son passage il lui traçait son parcours, lui faisant faire à peu près tous Passy, en prenant par l'Arc de Triomphe.

Le pâtre passait deux fois chaque jour, le matin, à la première heure, et l'après midi, entre quatre et cinq, à l'hôtel de l'avenue Montaigne.

Il ne voyait pas la petite comtesse, mais il avait des nouvelles par la femme de chambre, et il poursuivait son chemin satisfait.

Les nouvelles étaient bonnes.

Bientôt, du reste, il devait en recevoir plus directement encore.

Il arriva qu'on eût besoin à l'hôtel d'une bonne pour les gros ouvrages.

La comtesse pensa à Simone.

Cette gaillarde vigoureuse ferait bien l'affaire.

Ce fut avec une joie reconnaissante que celle-ci accepta l'offre.

Chaque soir, à six heures, elle serait libre et pourrait rentrer chez elle, afin de préparer le dîner de son homme.

Tout s'annonçait donc bien pour les nouveaux débarqués.

Aussi étaient-ils l'un et l'autre gais et contents.

Mme de la Roche se sentait heureuse aussi de les aider.

Depuis leur arrivée, du reste, elle avait retrouvé tout entière cette gaieté naturelle chez elle et qui semblait s'éteindre peu à peu.

Ni à Poulin, ni à Simone, sans doute, n'en revenait le mérite.

Huguette, maintenant, se sentait tranquille

L'acte était signé par devant notaire par lequel les deux époux se donnaient tout au dernier vivant

Et, comme si sa confiance en l'avenir dépendait de cette sécurité, elle n'éprouvait plus aucune de ces craintes vagues qui,, à mesure que le temps avançait, l'envahissaient.

Elle attendait avec impatience le moment où l'opération de sa jambe serait pratiquée.

Quant à son mari, il se sentait aussi heureux qu'elle, s'il était possible.

Comme elle, il avait presque confiance.

Débarrassé de la crainte qui le tourmentait depuis des mois, il faisait des vœux aussi ardents qu'auparavant pour que le moment si redouté se passât sans trop d'encombres.

Il voulait guérir sa femme il voulait surtout conserver son Huguette.

Il avait besoin, maintenant, de cette amitié tendre, de ce dévouement passionné qui le faisait vivre dans une atmosphère ambiante de quiétude, de douceur, inconnue avant d'être le mari de sa petite cousine.

Huguette devenait indispensable à sa vie ; sentiment égoïste s'il en fût, assez violent pour le porter à faire la tranquillité, le bonheur autour de la sienne.

Une semaine après la signature de cet acte qui anéantissait ses inquiétudes, il se rendit boulevard de la Seine voir une de ses cousines Mde L[illegible] de Lannoraie une excellente pianiste.

D'habitude, elle le recevait avec ce sourire qu'on accorde aux indifférents cette poignée de main qu'on donne à tout le monde

Ce jour-là, il la trouva pâle, défaite avec une lueur farouche dans les yeux.

—Mon enfant est malade ! dit-elle.

Elle se tenait sur le seuil de la pièce qui était sa chambre à coucher, où, près du lit, un flot de mousseline enveloppait un berceau.

Elle marcha vers ce berceau, écarta les rideaux, se pencha.

A côté d'elle, Henri de la Roche se penchait aussi.

Un enfant de quelques mois vagissait dans les petits draps bordés de dentelle.

La respiration s'échappait, oppressée, de sa faible poitrine ; ses yeux ouverts, des yeux noirs où se reflétait comme l'intelligence de ce qu'il l'entourait, restaient attachés au visage de sa mère.

—Qu'a-t-il ? demanda à mi-voix le comte de la Roche.

—Une bronchite.... C'est toujours grave chez ces petits êtres.

Deux larmes tombèrent de ses yeux brûlants sur la joue enfiévrée de l'enfant.

Elle se redressa aussitôt, essuyant du bout du doigt, en une caresse, sur l'épiderme si doux du visage, les larges gouttes amères.

Puis, s'écartant du berceau, ses yeux redevenus secs, une révolte dans l'attitude.

—A peine né, c'est la souffrance .. Ah ! vivre, c'est horrible tenez !

Elle se rapprocha de ce lit tout blanc si léger qu'il ressemblait à un nuage, et montrant le frêle être dont les yeux la cherchaient toujours :

—Le mal de vivre ! le voilà qui commence au berceau, nous l'adorons notre fils et parfois j'ai comme un remords l'ai l'effroi pour lui de l'existence, la peur des déboires, des amertumes, des luttes.

De tout petit enfant qu''il est je le vois adolescent, jeune homme puis derrière lui et les siens souffriront ce qu'il a souffert et les enfants des siens la même chose et cela, comme cela a a été, sans qu'on y puisse rien jamais oh !le mal de vivre !

Sa voix se brisait ; un sanglot rauque déchira sa gorge.

Elle crispa ses mains sur le bord du berceau et baissée encore sur son fils haletant éperdue :

—Si je le perdais, ce serait bien fini, cette fois....oh ! oui, fini !

—Vous ne le perdrez pas, fit Henri ; il ne faut pas avoir de pareilles idées, tous les bébes ne font-ils pas leurs petites maladies ?..Le vôtre est robuste, il aura vite raison de celle-là.

Instantanément, elle se calma : l'enfant venait de fermer le paupières.

—Mon Paul, mon petit Paul, murmura-t-elle, effleurant des lèvres le front où une mèche de cheveux soyeux, des cheveux bruns, commençait à dépasser du bonnet,

Et se redressant encore cette fois, elle ferma les rideaux

—Quand cela l'a-t-il pris ?demanda son visiteur avec un intérêt peut-être un peu forcé.

—Hisr soir ; je ne sais pas trop s'il a eu froid Je sors toujours avec la petite bonne : hier il faisait très beau. Mais c'est si délicat !

—Enfin le médecin ne vous pas alarmee ?

—On ne sait jamais ce qui peut se produire chez des enfants aussi jeunes, m'a-t-il dit ; il reviendra ce soir.

—Demain si vous le permettez, je viendrai voir aux nouvelles.

— Oui fit-elle.

Cette fois elle lui tendit la main en lui disant :

—A demain.

Cela signifiait :

Allez-vous-en !

Il n'essaya point de prolonger la visite.

Quand Mme de Lanoraie se retrouva seule, elle s'assit près du berceau de son fils, prit son front dans sa main et se plongea dans ses pensées.

C'était en décembre que l'enfant était né. Il était superbe ; Mde de Lanoraie voulait le nourrir elle-même ; très forte de constitution, cela ne lui coûterait point de mener de front ses devoirs maternels et ceux de pianiste.

Et cela lui eût-il coûté, qu'elle n'eût pas hésité.

La jeune femme prenait une petite

bonne qui se rencontra être intelligente et devouée,

Elle pouvait en toute confiance, pendant ses absences forcées, lui laisser la garde de son fils.

La seule chose qu'elle ne lui permit pas encore, était de sortir avec lui sans elle.

Mme de Lanoraie avait maintenant un noyau de leçons, qu'elle devait à peu près à ses jeunes élèves de la maison.

Son très réel talent de musicienne, sa voix superbe, la façon dont elle enseignait, lui faisaient prédire de côté et d'autre des succès prochains, tant comme professeur que comme artiste.

Car elle était suffisamment revenue, sa voix, pour qu'elle se fût hasardée à plusieurs reprises, dans quelques salons à se faire entendre.

Elle espérait bien que l'hiver prochain, lorsqu'elle aurait sevré son petit Paul, en travaillant régulièrement, elle reviendrait tout à fait.

Ainsi donc, comme elle en avait toujours eu la conviction, elle se retirerait d'affaire.

Quelques années de rigoureuse économie et elle arriverait à un confort relatif, elle pourrait élever son enfant comme elle le désirait.

Maintenant, près de ce berceau qui renfermait toute sa joie, tout son espoir elle se demandait avec une mortelle angoisse si ce rêve aurait son accomplissement.

Allait-elle donc se retrouver seule, sans personne à aimer, excepté son mari découragé plus qu'avant...... seule devant une petite tombe.

Puis, les noires idées s'évanouirent encore.

L'espérance s'éleva, radieuse, consolante.

Combien de fois la mère devait-elle passer par ces alternatives d'abattement et de confiance ?

L'enfant fut très malade.

Mais, soigné par un médecin bien certain de son diagnostic, le mal se trouvant pris à temps, on le sauva.

Un mois plus tard, il était un magnifique bébé, potelé, plein de vie, avec ses grands yeux éveillés, la soyeuse mèche brune qui sortait du bonnet s'arrondissant en boucle au milieu du front.

Mde de Lanoraie redevenait heureuse.

Heureuse !

Un cruel souci la rongeait.

Elle savait qu'il restait dans un état tout à fait stationnaire.

La raison n'avait point encore reparu.

Paul Yveling vivait dans une brume que nul ne pouvait percer.

Vivait-il même ?

Les brouillards qui enveloppaient son intelligence ne le plongeaient-ils pas plutôt dans une complète atonie ?

Le silence, pour ainsi dire continuel que gardait le pensionnaire de Bicêtre le faisait augurer.

Et c'était sur cette particularité que les médecins aliénistes, commis récemment encore à l'examiner, plaçaient leur espoir.

Yveling n'avait aucune de ces manies qui caractérisent chaque genre de folie.

Les crises qui se produisaient encore — de plus en plus rares d'ailleurs — n'étaient plus celles des fous furieux.

Il se pourrait qu'après une longue torpeur, la pensée se réveillât dans le cerveau paralysé du malheureux.

Des démarches seraient tentées prochainement pour qu'il fût permis de le transférer dans un établissement particulier.

M. Lanoraie gardait l'espoir que son cousin guérirait.

Avec cette force de conviction que l'amour seul peut donner, elle espérait en une réunion qui leur apporterait, à tous deux, le bonheur auquel ils n'avaient point goûté, et qu'ils n'auraient conquis qu'après une si terrible épreuve

Ainsi donc, sous peu, Paul sortirait

de cette prison où un cabanon lui servait de cellule.

Car, certainement, les démarches de la famille de Labatière, qui possédait beaucoup de relations, aboutiraient.

Or, une envie de plus en plus âpre, de plus en plus torturante poursuivait Mde Lanoraie.

Elle voulait le voir.

Un soir de la fin d'avril, la jeune femme venait de coucher son fils, après l'avoir bercé longtemps sur ses genoux, en tenant avec lui une de ces conversations que tiennent seules les mères, et auxquelles les tout petits ne répondent même pas par des bégaiements.

Le bébé dormait dans son berceau, la porte de la chambre refermée, tout bien clos, pas assez pourtant pour que la bonne ne l'entendit pas, si contre son habitude il s'éveillait avant que Mde Lanoraie se mît au lit.

Quoique le piano fût dans la pièce attenante, les sons n'en arrivaient que très assourdis dans la chambre à coucher.

La mère avait, du reste, été contrainte d'accoutumer son fils aux sons de cet instrument.

Quand son heure de sommeil était arrivée le petit eût dormi la porte de communication ouverte.

Ce soir-là Mme Lanoraie attendait des amies avec qui, au commencent de l'hiver elle consentait à faire de temps en temps de la musique, et qui la suppliaient dernièrement de leur permettre de nouveau, de venir quelquefois prendre ses conseils.

La pianiste n'avait aucune raison de refuser, au contraire.

Ses amies étaient des jeunes dames instruites distingués aimables, tout ce qu'on pouvait rencontrer de plus respectueux.

Si elle avait jamais besoin d'un service, —et cela lui était arrivé ; quand l'enfant était tombé malade, elle avait eu besoin de leur aide.

Sa qualité d'artiste lui permettrait d'ailleurs, quoi qu'elle en eût dit à son ami de recevoir qui bon lui semblait.

Ils arrivèrent toutes deux à neuf heures précises.

On causa un peu, puis la séance commença, moins longue qu'autrefois.

La semaine suivante, le même jour, elles revinrent.

C'était convenu.

Une heure et demie de musique, et le piano fut fermé, le violon remis dans sa boîte.

Mais la conversation devait se prolonger assez tard dans la soirée.

On causait médecine.

Mme Lanaraie avait abordé la question de la foi.

Ce sujet si triste, si intérssant en en même temps, était palpitant pour elle.

Elle tressaillit dans tout son être lorsqu'une des deux amies parla d'un ami, interne à Bicêtre.

— A Bicêtre ! ne put-elle s'empêcher de s'écrier, très pâle.

—Oui, madame.

L'abat-jour, baissé sur la lampe, en mettant son visage dans l'ombre empêcha qu'elle n'en aperçut l'altération.

— C'est que je connais quelqu'un à Bicêtre dit-elle chassant son émotion.

— Vous connaissez quelqu'un un aliéné ?

—Oui.... ou plutôt mon expression est inexacte, je connais beaucoup.... Oh ! c'est une histoire, tout un drame... Vous souvenez-vous de ce nom : Paul Yveling.

—Paul Yveling, répétèrent en même temps les deux amies.

—Je l'ai entendu, ce nom, fit la première, celui qui avait son camarade à Bicêtre.

—Moi aussi, dit l'autre.

—Et mais, je me souviens parfaitement, reprit encore son amie, Paul Yveling, c'est ce mari qui, la nuit de ses noces, frappa sa femme d'un coup de couteau.

—C'est lui-même, dit Mme Lanoraie.

—Comment, vous connaissez cette famille ? Vous avez pour amie la jeune

femme, celle-là qui a reçu le coup de couteau ?

Parfaitement.. elle se porte très bien aujourd'hui, quoique toujours un peu faible.

—La blessere était grave, autant qu'il m'en souvient..

—Oui, grave le coup a failli être mortel le rétablissement a traîné longtemps.

—Alors, vons ne connaissez pas le mari ?

Rosalie eut une seconde d'hésitation.

Elle répondit pourtant, sur un ton très naturel :

Les deux amies se mirent à parler en même temps.

—Quel homme est-ce !

—Il paraît que la jeune femme est une beauté ?

—Il y avait un cousin aussi .. le fameux cousin qui a été cause de tout.

—N'était-il pas parti pour l'Afrique?... Il y est encore ?

Les questions assaillaient de part et d'autre la jeune femme.

Elle dut y répondre, satisfaire les curiosités qu'elle avait éveillées.

Quand elle y fut parvenue, elle s'appesantit sur le désir de Mme Yveling de voir son mari revenir à la raison.

Elle parla de l'affection qu'elle éprouvait pour Mde Yveling.

Et comme déjà elle avait dit son désir de visiter une maison de fous, elie demanda catégoriquement à ses amis d'aller avec elle voir.

Paul Yveling, se rendre compte si les espérances de la pauvre jeune femme, que l'acte de folie du malheureux n'avait point détaché de lui étaient fondées.

Elle reçut cette réponse catégorique :

—Oh ! cela, madame, impossible, absolument impossible !

. Pourquoi donc ?

—Ce n'est pas lui que je visiterais ce serait l'établissement.

—Encore bien plus interdit aux femmes l'établissement ! Exéusez-moi de vous parler aussi crûment, mais chez les déments, la bête éveillée réclame plus de force que chez les gens dont la raison arrive à dominer la matière.. . Voir une femme qui pourrait amener parmi eux des crises qu'il est inutile de provoquer!

—Comment, jamais une femme n'a visité un hospice d'aliénés ?

—Si sans doute, mais probablement sans permission en fraude.

—Qu'appelez-vous en fraude !

—Par exemple, si vous faisait entrer de son propre chef. au risque d'encourir un blâme sérieux.

Mme Lanoraie se mit à rire.

—Eh bien, je serais désolée qu'il reçoive un blâme, mais s'il pouvait faire cela pour moi, il m'obligerait tout à fait.. Dites-le lui donc... Il n'est pas musicien ?

—S'il n'adorait la musique,est-ce que nous nous entendrions !... Mélomane même.. Il a bien rarement un jour de congé, mais si vous lui permettez de tenir sa partie dans nos petits concerts, quand il le pourra, vous le plongeriez dans une jubilation profonde.

—Il joue ?

—Du violoncelle... il a même un certain talent.

Je ne demande pas mieux que de l'inviter... seulement à une condition.

—C'est qu'il vous fasse visiter Bicêtre !

—Absolument !

—Quelle idée vous avez là !

—Je vous en ai dit la raison.. Je vous ai dit aussi, avant de vous la donner, cette raison, que j'avais toujours désiré voir une maison de santé.. Il y a de ces curiosités qu'on ne s'explique pas.. J'aime les émotions.

—Vous ne savez pas combien celle-là peut vous secouer..

—Je suis forte croyez-le.

—Vous nourrissez en ce moment . songez-y..l'enfant se ressentirait peut-être d'une imprudence.. certainement même.

Mme Lanoraie eut encore un moment d'hésitation.

Mais l'idée qui la poursuivait fut plus vive que sa crainte maternelle.

Elle veulait voir Paul ; il fallait, à n'importe quel prix, qu'elle le vît.

Du reste, elle éprouvait une pleine confiance en sa force morale.

Si souvent, depuis un an, elle avait été mise à l'épreuve, cette énergie cachée, sans que nul en soupçonnât la puissance, qu'elle comptait bien encore qu'elle triompherait.

Certes, le coup serait rude ; certes, elle devrait appeler à son aide tout ce qu'il y avait en elle de volonté pour surmonter le bouleversement de cette rencontre ; mais elle y arriverait, elle en était sûre.

Son fils ne souffrirait point de son obtination à affronter l'émotion redoutée pour elle beaucoup plus terrible qu'on ne le supposait.

— Je vous jure répondit-elle que cela ne me fera absolument rien.. Vous ne me connaissez pas, j'ai la force d'âme d'un homme.

— L'homme le plus fort reste impressionné devant le spectacle que vous aurez sous les yeux,

— Je ne prétends pas que je ne serai pas impressionnée, je crois le contraire.. Seulement, pas au point que vous le supposez.. Ainsi, il est certain que je l'ai été dix fois plus que je ne le serai. quand mon petit Paul est tombé malade.. Allons, mettez à votre ami le marché en main.

Elle souriait encore, très naturellement, avec une pointe de sarcasme.

—Je le lui mettrai, madame, je le lui mettrai, puisque vous y tenez tant.

—Nons verrons bien !....Et sur ce, mesdames voilà minuit, une heure indue ; il est temps de nous séparer.

Les deux jeunes dames prirent congé sans se faire prier l'avantage.

En fermant la porte sur eux, celle murmurait.

—Il faut que je le voie, il le faut ?.. Ce désir me ronge, il me fêtait plus de mal que ne me fera cette visite.

Huit jours plus tard, son amie lui annonçait qu'il avait vu la veille Senaincourt son ami le médecin.

—Votre offre le tente énormément, ajouta-t-elle mais il hésite ....

—Cela se conçoit, répondit-elle ; il faut qu'il réfléchisse.

La semaine suivante, Senaincourt avait réfléchi.

—Et le resultat de ses réflexions ? demanda Mme Lanoraie, dissimulant l'anxiété poignante qui s'emparait encore d'elle.

—Le voilà : il consent a tenter l'aventure, sans répondre du succès. Voulez-vous vous présenter dimanche prochain, à deux heures précises à l'hosoice de Bicêtre !..Il est de garde, et si les circonstances s'y prêtent, il vous fera pénétrer dans le quartier des aliénés criminels.

—J'y arriverai à deux heures juste, vous pouvez le croire.

On était au jeudi.

Mde Lanoraie fut pendant deux jours en proie à une surexcitation qu'elle ne parvenait pas à maîtriser.

Puis, le dimanche en s'éveillant, elle se sentit très calme.

Le grand moment approchait, et son cœur battait à peine.

Elle sortirait telle qu'elle l'avait dit, forte, maîtresse de ses nerfs, de sa visite à la maison des fous.

Son plan de trajet était arrêté depuis la veille.

Elle prendrait à la gare Saint-Lazare le chemin de fer de ceinture jusqu'à Montrouge·

De la gare de Montrouge elle gagnerait le parc Montsouris.

Elle y laisserait l'enfant avec sa bonne après avoir donné une dernière fois le biberon au petit.

Cela fut fait comme la jeune femme l'avait arrêté.

Elle déjeuna à onze heures ; a midi, elle montait en chemin de fer.

Elle eut temps de s'installer dans un des coins de cet endroit charmant : le parc de Montsouris, que trop de Parisiens ne connaissent que de nom.

Mde Lamoraie fit maintes recommandations à la bonne, entre autres celle de ne se promener que dans un certain parcours et de revenir s'asseoir toujours au même endroit, où elle la retrouverait.

Puis, après avoir embrassé passionnément son petit Paul, elle le lui mit dans les bras, les joues ballonnées, la mignonne bouche rose pleine de lait, repu à moitié endormi.

—Il va faire un bon somme, dit-elle ; je serai longtemps peut-être, tâchez qu'il prenne patience ; donnez-lui à sucer un gâteau.

Et rapidement elle s'en alla, se retournant avant de disparaître à un coin d'allée.

Sortie du parc, devant une station de voitures, elle monta dans celle qui se trouvait en tête.

—A l'heure, dit-elle au cocher ; conduisez-moi à l'hospice de Bicêtre.

—Vous savez que c'est hors de barrière, ma petite dame.

—Mais oui, je sais ...Allez, il faut que j'arrive à deux heures.

—Vous y arriverez, plutôt avant qu'après.

En effet, à deux heures moins cinq le fiacre s'arrêtait en haut de l'avenue de Villejuif, devant la porte principale de l'établissement dont la masse semblait écrasante.

Elle descendit, s'avança vers la porte massive et sonna.

Son cœur ne battait toujours pas.

On aurait dit plutôt qu'il s'arrêtait de battre.

La porte s'ouvrit et, lourde, retomba derrière elle.

III

Le samedi, la veille du jour où Mde Lanoraie partait pour l'hospice de Bicêtre, M de Laéatière se rendait au ministère de la guerre pour une demande qu'un de ses amis lui avait demandé de faire.

La Guerre et la Marine ont des accointances qui rapprochent les membres de l'armée de terre et ceux de l'armée de mer.

L'ancien capitaine de frégate connaissait plusieurs des officiers attachés au ministère entre autre le capitaine du génie Georges Taverrier, l'ami de son neveu Jacques de Labatière.

C'était précisément à celui-là que le vieux marin avait affaire.

Introduit dans son bureau, il conféra avec lui plus d'une demi-heure.

Il allait se retirer, reconduit jusqu'à la porte par le capitaine Taverrier, lorsque se retournant, il s'arrêta devant ce dernier.

—Est-ce donc vrai ce que disent les journaux ?

—Quoi donc ? demanda Taverrier.

—La mission Monglart est retrouvée ?

—C'est parfaitement vrai. décimee, réduite au tiers de son effectif.

—On connaît les noms des survivants ? demanda M. de Labatière, une hésitation dans la voix.

—Oui.

—Il est du nombre ?

—Il est du nombre.

—En êtes-vous sûr ?

— J'en suis d'autant plus sûr que j'ai reçu ce matin même une lettre écrite il y a plus d'un mois, c'est vrai, mais qui néanmoins confirme les dépêches arrivées hier.

— Une lettre de..

— Une lettre de Jacques.

Et retournant à son bureau, Georges Taverrier prit une enveloppe couverte de cachets postaux, qu'il tendit à son visiteur.

Celui-ci y jeta les yeux comme involontairement.

Il reconnut l'écriture de son neveu.

— Vous pouvez lire, fit le jeune homme.

— Non, merci.

Taverrrier n'insista pas.

Il remit la lettre sur son bureau.

— Il y a dix pages serrées, dit-il, qui relatent les dangers surmontés, la captivité subie.... C'est quelques jours

après la délivrance, quand la mission Nizard est arrivée pour les sauver, que Jacques a pu m'écrire.. Je garderai précieusement cette lettre, elle contient toute une relation des plus intéressantes. qui a en outre le mérite d'une absolue authenticité... On se demande comment des hommes ont pu résister aux fatigues, aux privations, aux tortures mêmes, que ceux-ci ont subies.

Si indifférent qu'il voulût paraître, si dur, qu'il fût pour les autres, étant du encore plus pour lui-même, le marin n'avait pu réprimer un tressaillement d'émotion, à la pensée des périls courus des souffrances endurées par celui qu'il avait aimé comme son enfant

—Ainsi, dit-il Jacques en a vu de toutes les couleurs.

—C'est le mot,

—Et comment va-t-il.., ou plutôt comment allait-il au moment où il vous a écrit !

—Assez mal encore, dévoré par la fièvre.. Cependant, hors d'affaire. il l'espérait...

—Pauvre garçon ! heureusement il est robuste,.. des muscles d'acier, il n'avait jamais eu une heure de maladie.

Puis, comme pour expliquer la détaillance qui, il le sentait, pouvait se refléter sur son visage :

—Cétait le fils de mon frère.. c'était un fils pour moi.. Pourquoi faut-il qu'il ait commis cette lâcheté !

— Est ont bien sûr qu'il l'ait commise ! articula le capitaine Taverrier.

M. de Labatière le regarda un instant avec fixite.

— Voyons mon cher ami, reprit-il d'une voix grave et triste, ne recommençons pas une discussion qui fatalement, aboutit à la même conclusion. Plus que vous, je voudrais douter, cela m'arive même féquemment..Mais le doute tombe devant l'évidence.. Jacques à eu un moment d'aberration qu'il a expié cruellement, j'en suis sûr. La-bas, au fond de cette sombre Afrique où l'homme civilisé livre au sauvage de ces luttes pacifiques dans lesquelles il succombe souvent, trahi, assassiné, dans une embuscade ou ce qui pire, retenu captif par une tribu féroce, — la faim, la soif, la fièvre, les traitements barbares, n'ont pas dû être la plus grande torture endurée par lui Le remords l'a pourruivi, l'a déchiré nuit et jour.. Je le plains !

Georges Taverrier demeura pensif, le front bas, les sourcils rapprochés.

Comme le marin le considérait sans mot dire maintenant, il releva tête.

— C'est singulier, fit-il, tout est contre lui, et je ne le crois pas coupable.

M, de Labatière ne répondit que par un geste incrédule.

—Ce n'est qu'à son retour oue nous saurons la vérité, reprit Taverrier.

—S'il revient, fit le vieillard.

—Oni.,. s'il revient.

Il y eut encore un moment de silence

—Vous n'avez jamais répondu à ses lettres ? demanda le capitaine

—Je vous l'ai dit.

—Aussi c'est à moi qu'il s'adresse pour avoir de vos nouvelles....Et il le fait si naturellement que, vous l'avouerai-je, le doute qui ne m'a jamais quitté pénètre plus avant dans mon esprit.. On ne parle pas avec sincérité lorsqu'on a quelque chose sur la conscience.. On n'aborde pas un sujet que la pudeur la plus élémentaire vons ordonne d'éviter lorsqu'on a commis une ignominie telle que celle dont il est accusé.. soi-disant accusé plutôt.

—Soi-disant ! répéta M. de Labatière, qui donc aurait pu combiner contre lui une machination telle que....

Il n'acheva pas.

A sa voix angoissée, on devinait qu'il n'attendait qu'un mot, confirmant ces doutes, dont Taverrier parlait et qu'il avait lui-même.

—Rien, répondit celui-ci, rien ne m'ôtera de l'idée qu'il y,là-dessous quelque mystère

L'anciel capitaine de frégate eut son geste de tout à l'heure, incrédule et désappointé.

Il tendit la main au jeune homme, puis, en s'en allant :

—Au revoir. dorénavant, ne reparlons pas de cela, c'est préférable.

—Je le crois dit Taverrier : l'avenir seul prouvera si j'ai raison.

Avant de franchir le seuil du bureau, M. de Labatiere se retourna :

—Je tiens à la vie, fit il, cela ne veut pas dire que j'aie peur de la mort : mais j'ai une fille que j'adore, une femme que j'aime profondément, j'espère aussi en l'avenir pour ma fille. .Eh bien ; je donnerais ce qui me reste à vivre pour savoir Jacques innocent.

Et, traversant l'antichambre, raide droit, sanglé dans sa longue redingote a revers de laquelle ressortait la rosette d'officier de la Légion d'Honneur, le vieux marin que Taverrier suivait des yeux, passa devant l'huissier de service qui lui ouvrait la porte donnant sur le grand escalier.

Le jeune capitaine du genie n'eût guère de temps à donner à ses réflexions depuis le moment du départ de M. de Labatiere, jusqu'à sa sortie de son bureau.

Ses fonctions auprès du ministre le forçaient à recevoir chaque après-midi quantité de visiteurs, solliciteurs ou autres.

Il n'avait pas eu le loisir de relire cette lettre, arrivée dans la matinée et parcourue pendant son déjeuner.

Ce fut encore en s'asseyant à sa table au restaurant qu'il l ouvrit.

Mais les allées et venues se croisant autour de lui, l'empêchaient d'apporter à sa lecture toute l'attention qu'il voulait lui donner.

Il remit la lettre dans sa poche, rentra chez lui, rue de Bourgogne, et s'étendant sur un canapé, sa lampe allumée pasée au milieu d'un guéridon, tout près de lui, il lut à tête reposée la longue épître, plutôt une relation de voyages et d'aventures qu'une lettre, qui venait de si loin, écrite depuis six semaines déjà, et dont le signataire peut-être n'était plus en vie.

Arrivé au passage où Jacques parlait de son oncle, de sa tante et de sa cousine le capitaine devint pourpre.

Il eut mouvement violent se dressa sur ses jambes, et arpentant la chambre à grands pas ;

— Non !.. non ! on ne me fera pas croire cela.. Voila un garçon qui dans une lettre anonyme, assez claire pour se faire reconnaitre, se serait accusé d'une action infâme, et qui dans sa correspondance avec moi se predrait en conjectures sur la cause du silence à son égard, de ceux dont il aurait détruit la tranquillité, le bonheur . Mais tout prouve qu'il ignore l'existence de cette lettre au juge d'instruction . Ah ! que je voudrais qu'il revienne '

Il retourna au canapé, et penché sous la lampe, lut encore, reprenant à l'endroit où il était resté.

" Oui, mon cher Taverrier, je m'étonne que mon oncle et ma tante gardent avec moi ce silence.

" Je leur ai écrit quatre fois, leur rappelant combien, à mon départ de Paris, les inquiétudes étaient grandes au sujet de Régine, les suppliant de me dire si elle était remise du terrible attentat dont elle a été la victime, leur dépeignant mes angoisses, si loin d'eux que je ne reverrai peut-être jamais.... Rien dans le courrier qui nous arrive jusqu'au fond du désert et jusqu'à la lisière des forêts vierges ; je trouve tes lettres, ami fidèle, d'autres lettres de compagnons sur lesquels je ne comptais point..pas une venant d'eux.

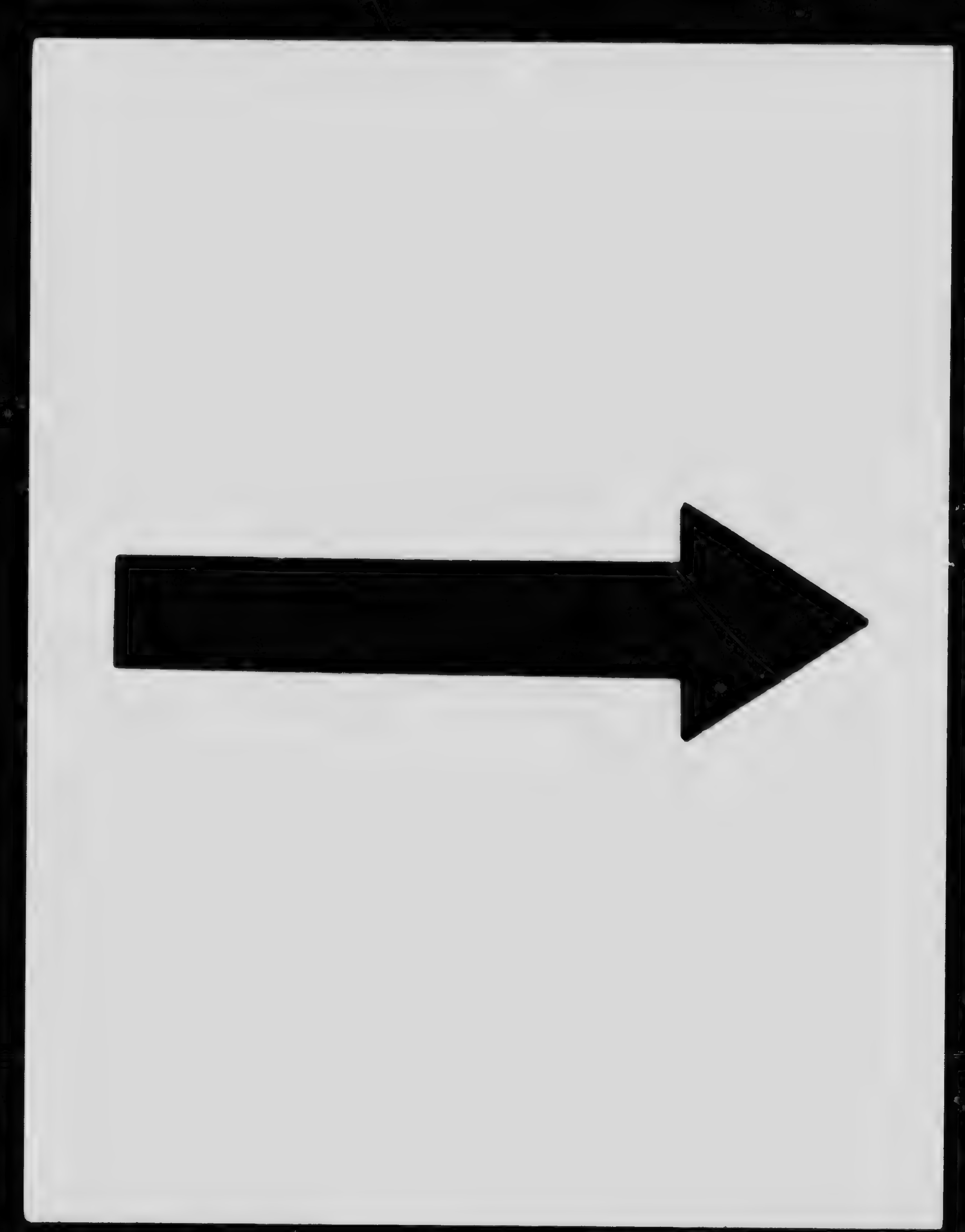
" C'est inoui ! C'est de la cruauté.. Je n'y comprends rien !

" Si je ne savais par toi que ma cousine est remise, que son pere et sa mère sont en vie, je les croirais morts tous trois.

" Je comprends encore que Régine ne m'écrive pas, mais ma tante mais mon oncle.

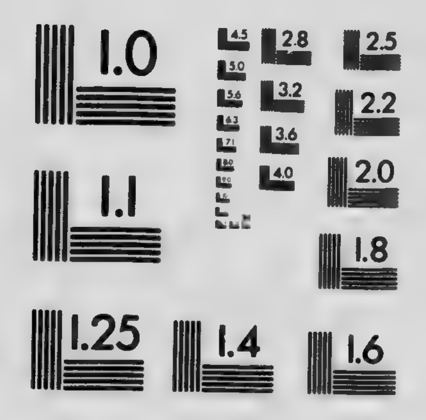
" Je t'en prie, tâche de savoir la cause de leur obstination à me laisser sans nouvelles.

" Ils ne peuvent cependant pas me



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)






APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

haïr ni me mépriser, parce que j'ai aimé leur fille.

" Ils m'aimaient assez pour que leur affection ne cède pas à une considération aussi mesquine.

" On n'est pas maître de son cœur.

" Ils doivent le sav... et il doivent m'estimer assez pou... mon sentiment ne les ait point blessés."

Le capitaine Taverrier s'arrêta encore.

— Non ! gronda-t-il, non ! ce garçon-là n'est pas coupable !

C'était la fin de la lettre.

Elle ne contenait plus que quelques phrases d'amitié et d'adieu.

Il la replaça dans son enveloppe et alla la placer au fond d'un tiroir de son bureau qui fermait à clé.

Puis il consulta sa montre.

Il était trop tôt pour se coucher.

Le jeune homme ne se mettait jamais au lit avant minuit.

Et ce soir-là, il se sentait trop énervé, trop agité pour contrevenir à ses habitudes,

Il sortit, traversa la place de la Concorde, longea la rue Royale et se trouva sur les grands boulevards qu'il monta jusqu'à l'Opéra.

Là, il tourna à droite et entra au cercle militaire.

La première personne qu'il rencontra en haut de l'escalier fut un jeune officier de la même arme que lui, qui lui tendit spontanément la main.

—Taverrier !

—Chaumel !

—Eh bien, comment cela va-t-il ?

—Pas mal, et vous ?

—On ne peut mieux..Je si heureux de remettre le pied sur le boulevard ne me semble point que viens de faire mes deux ans d'Afrique..que j'ai jamais été envoyé là-bas.

—C'est un bien beau pays, pourtant, l'Algérie.

—Oui, pas mal, de jolies bédouines avec des yeux de gazelle, une peau mate, la bouche en grenade..

"Mais on se fatigue de tout, et ce dont on se fatigue le plus, c'est de construire des ponts sur une route où personne ne passe...... Ah ! mon cher, suis-je content !..... Je n'ai jamais respiré comme je respire aujourd'hui.

Et Chaumel, passant son bras sous celui de Taverrier, l'entraînait dans le grand salon du cercle.

—Depuis quand êtes-vous à Paris ? demanda le second.

—Depuis hier....Et vive Paris, voyez-vous !....C'est égal, je n'en ai par l'air, mais je reviens assagi.... Papa sera satisfait :

Il lâcha le bras de Taverrier, puis passant le premier :

—Venez donc vous asseoir à cette table...Nous y serons bien tranquilles pour causer... Il paraît que la mission Monglart est retrouvéa... Et ce pauvre Labatière, avez-vous de ses nouvelles ?

J'en ai de toutes fraîches, aussi fraîches, du moins, qu'on peut les avoir de là-bas.

— Vraiment ? Racontez-moi cela... vous savez que je l'aimais beaucoup Labatière.

Les deux officiers étaient assis en face l'un de l'autre.

Ils se mirent à causer et quelques-uns de leurs collègues et amis venaient se joindre à eux.

L'un de ceux-ci, qui s'était approché le dernier, s'éloigna en entendant prononcer ce nom de Labatière.

Il était l'un des témoins de l'adversaire du capitaine Taverrier, dans le duel que celui-ci avait avec eu un de ses camarades, presque au lendemin du départ de Jacques pour l'Afrique.

Il savait par expérience ce qui pouvait résulter d'une pareille conversation, et ne désirait rien moins que de se trouver mêlé à une nouvelle affaire de ce genre.

Le sujet scabreux devait, en effet, être abordé, mais quand Georges Taverrier et Francis Chaunel se retrouvèrent en tête à tête, c'est-à-dire furent sortis du Cercle militaire marchant bras des-

sus bras dessous le long du boulevard.

A Tlemcen, où il était alors, Francis savait par les journaux toutes les péripéties du drame qui l'année précédente avait eu un grand retentissement.

Il lisait la lettre anonyme et comme tout le monde il mettait un nom au bas.

Voyons, était-ce possible que Labatière eut commis une pareille action ?

Lui ne l'en croyait point capable.

Il éprouvait un soulagement à voir que Taverrier pensait de même.

Les deux amis se quittèrent à hauteur de la Madeleine. le capitaine Taverrier retournant rue de Bourgogne, et le capitaine Chaumel se disant qu'il était peut-être temps aussi pour lui de rentrer.

Ayant endossé ce jour-là l'uniforme, il s'était juré de ne se livrer à aucune fredaine.

Francis Chaumel arrêta un fiacre et se fit conduire avenue de l'Alma.

Le fiacre s'arrêta devant un très bel hôtel dont plusieurs fenêtres étaient éclairées.

—Tiens ! grommela-il en traversant la cour pour gagner le perron, papa n'est pas encore couché !

Dans le vestibule, le domestique qui veillait lui dit que Monsieur avait demandé qu'il entrât chez lui avant de gagner son appartement.

Mon père est dans son cabinet ? interrogea-t-il.

— Oui, monsieur.

Le jeune homme prit à droite une large galerie couverte d'un épais tapis, aux murs ornés de tableaux, ayant tous une valeur plus ou moins considérable.

Le cabinet, la pièce aux fenêtres éclairées dans laquelle se tenait son père, était au bout.

Il entre.

M. Chaumel, le richissime M. Chaumel, le patron des "Grands Magasins, étalant sur un sopha recouvert de vieilles étoffes sa corpulence encombrante, lisait ses journaux, éclairé par une lampe à pied dont l'abat-jour très large rabattait la lumière autour de lui.

Il se dressa à demi, en voyant entrer son fils, et lui tendit la main.

—Ah ! ah ! te voilà !..... Je me disais : rentrera t-il ce soir, au moins. pour la première nuit.

—Ma foi ! je t'avouerai que je n'en avais guère envie ..... j'ai respecté l'uniforme, tout simplement !

—Alors, grand pendant, tu penses déjà à faire la fête, pour changer.. .

—Je t'avoue que c'est un peu dans mes intentions...... tu m'as créé et mis au monde pour ça...... mais tu as eu une singulière idée de vouloir faire de moi un militaire ..... j'étais tout juste bon à manger les millions que tu me laisseras...... Oh ! tranquillise-toi, je n'attends pas pour le faire ce moment-là... .. qui, je l'espère, viendra le plus tard possible.

— Tu l'es peut-être, toi !.. Non pas de morale. tu n'est pas à m'en faire.. sous aucun rapport.. Estime-toi bienheureux.. Tu aurais pu avoir un crétin d'enfant, et en somme tu as un fils dont tu peux être fier.. sorti de Polytechnique dans les bons numéros, capitaine à vingt-six ans.. Bigre ! qu'estée qu'il le faut de plus !

— Bien. je sus satisfait.. Amuse-toi tu est jeune. ne va pas trop loin, c'est tout ce que je te demande. je serais désolé si tu brisais ta carrière..

— Oh ! je n'en ai pas l'envie, elle présente des avantages que j'apprécie, entre autre celui de vous ménager pas mal de succès on amour. Le métier militaire. comme je le l'ai déjà dit est le plus beau des métiers quand on a de la fortune, le dernier quand on est pauvre.. ce n'est plus que l'esclavage sans compansations.. et quel esclavage l Sur ce, papa, une bonne nuit je dois être demain au Ministère, très tôt. il ne s'agit pas de s'endormir, on m'a promis quelque chose à Paris. Il faut qu'on me trouve quelque chose.

— Tu sais, promettre et tenir sont deux.

— Je ne le sais que trop.. Je sais aussi que tu ne demanderais pas

mieux une de me voir dans un trou de province.. Je te prévins que pour le coup je donnerais ma demission.

—Prends garde, je te déshérite !

M. Chaumel riait, ses gros yeux ternes traversés de cette tendresse paternelle qui perce dans le regard comme elle perce dans la voix, en dépit de toute volonté.

C'était un père faible, et ç'avait été pendant longtemps sa seule faiblesse : son fils.

Sans rendre sa femme malheureuse, il ne l'avait pas rendue heureuse non plus.

Quand elle était morte, après quelques jours de tristesse réelle, il n'avait plus pensé à elle.

On rencontre encore des maris dans ce cas-là.

Mais Francis avait toujours fait de son père ce qu'il voulu

Comme il venait de lui dire, il avait en somme, la chance qu'il ne fût pas un cretin.

Car eût il été un crétin, son indulgence eût été la même.

Peu lui importait du reste que son fils vécût de la grande vie.

Au contraire cela lui plaisait, il chassait de race.

La seule chose à laquel il tient était qu'il fit sa carrière.

Il nourrissait à son égard des ambitions auxquelles le jeune homme, d'ailleurs, en dépit de son scepticisme, et de son besoin de s'amuser s'associait.

Il y avait des militaires dans la famille.

L'oncle de sa mère, un vieux général, devait passer à son petit-neveu, sinon sa [illegible]tion tout entière, du moins une partie de ses goûts pour la caraière des armes.

Et comme le disait Françis, ce métier, avec de la fortune, était le plus agréable des métiers.

—Je n'ai pas peur de cela, fit le jeune homme, répondant à la menace paternelle, et tu le ferais, ce qui n'arrivera pas, que ma fortune personnelle me permettrait de vivoter gentiment .....

J'ai deux millions à moi, papa, et jusqu'à présent voyons, je ne t'ai pas coûté un sou.

—C'est vrai, c'est vrai, fit, riant toujours, M, Chaumel : mais tu le vois tu m'accuses à tort ; j'ai non seulement stimulé ton oncle, qui, tu ne le sais que trop, n'a jamais rien demandé pour lui, et ne veut rien demander non plus pour les siens, de façon à lui faire faire quelques démarches, — mais j'ai mis en mouvement toutes mes relations... Et si tu ne veux pas que je t'en laisse la surprise, je puis t'apprendre ce qu'on te dira demain au Ministère...

—Apprends !... apprends !... Comment ne l'as-tu pas fait déjà.

—Ta nomination comme officier d'ordonnance du général Vallot paraîtra dans deux jours à l'"Officiel".

—C'est vrai, papa ?... Tu ne blagues point ?

—On me l'a absolument affirmé. Après-demain, ce sera une chose faite.

— Viens sur mon cœur.. tu l'as bien mérité.. C'est égal tu es un brave homme..je relirai les paroles amères.. que j'ai pu t'adresser.. là.. là....

Et Francis qui avait passé ses bras autour du cou de l'auteur de ses jours embrassait celui-ci à chaque phrase, tantôt sur une joue tantôt sur l'autre.

Après cette effusion la conversation reprit et dura près d'une heure.

Enfin le père et le fils se quittèrent passant dans leurs appartements respectifs, où le valet de chambre de l'un et l'ordonnance de l'autre les attendaient assoupis sur une chaise.

Francis, quoi qu'il se fût couché tard, se leva tôt.

A la première heure il entrait au ministère de la guerre.

Il passa d'abord dans le bureau de Tavernier qui la veille, ne lui avait rien dit de précis.

Le général Vallot commandait à Versailles deux Régiments de génie.

Or Versailles c'est Paris pour les officiers garçon qui ont tout leur temps à

dépenser en dehors de leur service.

François pourrait y installer sa garçonnière comme autrefois.

Le jeune homme avait promis à son père de déjeuner avec lui.

Il rentra à onze heures et demie à l'hôtel de l'avenue de l'Alma

Le père et le fils se mirent à table et restèrent en tête à tête mangeant l'un et l'autre copieusement buvant largement et aussi gais l'un que l'autre.

Fracis, même le jour où il était sorti des examens de l'Ecole avec un bon numéro, n'avait pas vu son père aussi en dehors, aussi heureux.

Et quoi qu'il sût toute la place qu'il tenait dans son cœur et toute la joie qu'il ressentait à le retrouver, cette vivacité d'expressions qu'il n'était point habitué à rencontrer, ce regard aux paupières lourdes, bienveillant lorsqu'il se tournait vers lui, mais dur aux autres dans sa fixité morne et dédaigneuse, le surprenait.

Quoique sa corpulence lui semblât avoir augmenté encore, il lui trovait des airs rajeunis, des vivacités de mouvements qu'il n'avait pas avant leur séparation.

—Que s'est il passé ! se demanda-t-il moitié curieux, moitié goguenard ; il y a un événement dans la vie de papa.

—Ce soupcon s'accrut quand il vit ce dernier, après avoir regardé sa montre, avaler son café brûlant, comme pressé de partir.

—Eh ! eh ! fit-il, je croyais que tu aimais à déguster si lentement ton moka..... Tu as donc perdu les bonnes habitudes.

—Non pas, mais nous avons mis longtemps à déjeuner, et les affaires sont les affaires.... Tu sais combien je prise la ponctualité....Je suis toujours là-bas à l'heure règlementaire.

—Ah ça ! tu ne les lâcheras donc point, les affaires ?

—Ma foi ! le plus tard possible.... Tu connais mon caractère, je suis ennuyé blasé sur tout..Si ma vie n'était très occupée. elle deviendrait insupportable..Il me faut le brouhaha de mon magasin, le formidable, va et vient de la multitude.

—Et puis, ce que tu ne dis pas, et qui compte bien pour quelque chose, c'est......

—Allons, tais-toi !. ce temps-là est passé, grommela M. Chaumel en sortant de table pour entrer dans son cabinet.

—Oh ! je suis bien sûr de ne pas me tromper, tu as remporté quelqu'un de ces succès que j'apprécie..

Le négociant ne répondit pas

Il venait de sonner son valet de chambre qui lui apportait son chapeau et son pardessus.

La victoria l'attendait au bas du perron.

François appuyé à la rampe en fer forgé, une véritable œuvre d'artiste, le regarda monter en voiture.

—Et toi ! que vas-tu faire ? lui demanda son père, en s'affalant sur les coussins.

—Je n'en sais absolument rien... J'ai rendez-vous au cercle à trois heures avec des amis... Après nous verrons.

—Tu reviendras diner !

—Non, non, ne m'attends pas....Je te donne mes déjeuners ! quand aux dîners, tu sais....

—Je comprends..si nous ne nous revoyons pas, à demain.

—C'est cela : à demain.

Francis rentra, comme la voiture franchissait la grille de l'hôtel.

Il commanda le phaétpn pour trois heures moins le quart et passa dans le fumoir.

Il choisit un bon londres, et s'allongeant sur un divan, il se mit à tirer lentement, en amateur, les bouffées blanches qui se perdaient l'une après l'autre au-dessus de sa tète.

Trois quarts d'heure plus tard, un valet venait avertir M. Francis Chaumel que le phaéton était attelé.

IV

M. Chaumel père, en quitttant son

hôtel de l'avenue de l'Alma, s'était bien rendu aux Grands Magasins.

Il continuait à y aller régulièrement chaque après-diner.

Mais au lieu d'y rester jusqu'à six heures comme autrefois, il partait à trois heures et demie.

Ce n'était qu'une apparition.

Depuis trois mois, M. Chaumel ne faisait que passer dans son cabinet de la rue Turbigo

A la stupéfaction de tous, il avait remis entre les mains du principal intéressé ses pleins pouvoirs, et ne venait plus que pour sanctionner les actes de celui-ci

Décidement, le patron commençait à se fatiguer.

C'était le commencement de l'abdication.

Les employés avaient-ils à s'en féliciter.

Rien n'était changé dans l'organisation de la maison.

Les passe-droits existaient toujours ; le train-train restait le même.

Mais si, pour le menu fretin des commis et des demoiselles, le patron tout simplement se retirait peu à peu de la vie active, pour ceux qui entouraient directement M. Chaumel, existait une autre raison.

Depuis longtemps celui-ci n'avait semblé si bien portant, si gai, si allègre.

En quittant un jour la colossale maison, où il continuait à régner en maître, le millionnaire dit à son cocher:

— 5. boulevard Haussmann, maintenant. Dépêchez vous, je suis en retard.

La victoria fila rapidement.

Chaque jour, c'était le même ordre avec la même phrase au bout.

Le cocher y était habitué.

Ne le lui eût-on pas donné, qu'il l'eût exécuté sans rien demander.

Descendu boulevard Haussmann, M. Chaumel entra sous la vestibule dallé de marbre d'une de ces maisons confortables qui bordent cette voie large et belle.

Il s'installa dans l'ascenseur dont il pressa le ressort et qu'il arrêta au quatrième étage.

Devant lui, une large porte, à laquelle il sonna.

Du palier,on entendait des cris de tout jeune enfant.

A peine le timbre avait-il retenti que la porte était ouverte par une nourrice enrubannée qui promenait dans l'antichambre un poupon s'époumonnant à pleurer, tout prêt pour la promenade, habillé d'une riche pélisse de surah rose.

—Ah ! monsieur ! fit la nounou, une superbe Normande, qui devrait être capable de fournir à son nourrisson autant et plus qu'il ne lui en demandait.

—Eh bien ! eh bien ! on n'est pas sage, fit M. Chaumel.

—C'est la même chose chaque fois qu'on vient de l'habiller, répondit la Normande; d'habitude elle a fini quand monsieur arrive.. Aujourd'hui ça a duré plus longtemps.

—Elle n'est pas malade ?

—Malade ? ah ! ouiche ! Je n'ai jamais vu la pareille.. pas une colique, et gloutonne !....

—Allons, montrez-la-moi, nounou

Nounou marcha vers une porte ouverte sur le couloir, sa chambre et celle de l'enfant, toute blanche, sans autres tentures que des rideaux de mousseline, saine et claire.

Le bébé s'était tu.

M. Chaumel se pencha et de son gros doigt lui chatouillait le menton :

Une risette, Madeleine....allons une risette à grand-père !

Et le visage billieux, aux joues pendantes, s'approchait du mignon visage, si frais, aux yeux encore incertains, qui regardent sans fixer.

Enfin, Madeleine se décida.

La bouche contorsionnée eut un de ces vastes sourires, qui sont comme des ébauches de ceux qu'elle esquissera plus tard.

Par trois fois, le bébé répéta ce sourire.

Et le grand-père, content, après avoir effleuré des lèvres le front à demi caché par la ruche de la capote, dit à la nourrice :

—Tâche Nounou qu'elle continue à pousser comme cela...Vous savez ce que je vous ai promis.

—Oui, monsieur ; mais monsieur n'aurait rien promis, que ce serait la même chose...Je l'aime comme si c'était à moi... Je ne soignerais pas mieux la mienne.

Et se rapprochant de M. Chaumel qui s'éloignait, lui mettant encore une fois l'enfant sous les yeux :

—Monsieur commence-t-il à trouver qu'il ressemble à son père.

Il eut pour la petite, qui s'endormait dans ses atours roses, un dernier regard de tendresse et de complaisance.

— Peut-être un peu..elle ressemble plûtôt à sa mère a..Allons, promenez la bien.

—Si tu crois qu'elle a rien de rien, vieux fou ! pensait la Normande tu te mets joliment le doigt dans l'œil....

M. Chaumel avait longé de nouveau l'antichambre, et, tout au bout, était allé frapper à une porte.

—- Entrez ! répondit une voix de femme assez brève.

Il ne se le fit pas répéter, tourna le bouton de la porte et entra.

— C'est vous papa ? fit la même voix ; quel homme exact vous faites, ça en est a sommant !

— Oh ! oh ! nous avons nos nerfs il me semble, aujourd'hui !

— Cette enfant n'a jeté qu'un cri depuis une heure.. Rien ne m'exaspère autant que cela.. La nourrice a beau m'affirmer qu'elle n'est pas malade, je me mets en tête des idées qui me rendent folle.

—Vous vous y habituerez, toutes les mères sont comme vous, au début,.. Et vous, ma chère enfant comment cela va-t-il ?

—Oh ! très bien, très bien, comme toujours... inutile de me le demander.

Et la jeune femme qui, devant une glace—pendant que sa camériste, se haussant sur la pointe des pieds, lui attachait sa voilette, — tournait le dos à M. Chaumel qu'elle voyait cependant en plein après un dernier coup d'œil donné à sa coiffure, fit volte-face et se trouva devant lui.

—Que dites-vous de ce chapeau ? Je le trouve affreux, j'ai envie de le renvoyer.

—Pardonnez-moi, si je ne suis pas du même avis que vous, il me semble au contraire.

— Bien entendu, si je le trouve laid, vous le trouverez joli !

— Ma chere fille je vous assure que vous êtes absolument ravissante le chapeau vous sied à merveille.

—Nous partons ? fit-elle.

—A vos ordres, ma chère enfant.

Et il la suivit de son pas lourd, dans l'antichambre et dans l'escalier

Quelques minutes plus tard, installés l'un à côté de l'autre sur les coussins excellents de la victoria, ils étaient emportés vers l'Arc-de-Triomphe.

Cette journée d'avril était une des premières que le soleil du printemps eût éclairées radieusement

Aussi les promeneurs en voiture ou à pied se croisaient-ils, nombreux, dans l'avenue du bois, que la voiture longea bientôt.

Arrivée à la porte Dauphine, elle tourna l'allée qui mène à l'avenue des Acacias.

Là, les chevaux ralentirent leur allure.

Ils garderaient jusqu'au retour le pas ou le petit trot.

Le but était l'hippodrome de Longchamps, que l'on tournait pour revenir par les lacs.

Durant toute cette promenade, M Chaumel devait rencontrer plus d'un visage de connaissance, échanger plus d'un salut à ses amis.

—Tiens, papa !

M. Chaumel se retourna souriant et salua son fils d'un geste de la main.

Et Francis, en faisait autant,

adressant aussi un signe de la main.

A six heures et demie, la victoria s'arrêta boulevard Haussmann chez Mde Lamoraie.

Suivie de son père la jeune épouse monta dans un appartement où rien ne manquait ni comme confort, ni comme luxe.

La nourrice allait et venait d'une pièce à l'autre, berçant l'enfant dont l'heure de sommeil allait bientôt sonner.

M. Chaumel dînait ce soir-là en famille.

V

Suivant les indications reçues, Mme Lanoraie dès qu'elle eut franchi le grand portail de l'hospice de Bicêtre demanda M. Senaincourt.

Il avait prévenu le concierge qu'une parente de passage à Paris, devait venir le voir demandant qu'on le fit appeler, dès qu'elle serait là.

Lorsq . la vit, il sortit de la loge, l'abord a familièrement — ne voulant pas éveiller des soupçons qui, s'ils arrivaient jusqu'au directeur, lui attireraient peut-être de sérieux désagréments — lui demanda de ses nouvelles comme on en demande à quelqu'un des siens.

Seulement, quand ils se furent enfoncés dans les jardins qu'il fallait traverser pour arriver à la "Sûreté", Senaincourt, silencieux depuis un instant, aborda la question.

—Ainsi, madame, vous tenez absolument à visiter les aliénés !

— Oui, monsieur ; cela peut vous semble étrange, mais il y a longtemps que m'est venue cette curiosité .. et votre ami a dû vous dire quel intérêt j'avais à le faire à Bicêtre.

—Je suis au courant de ce qui vous y amène... Je sais aussi quelle sera ma récompense.

La jeune femme sourit.

—Quand vous voudrez venir faire de la musique chez moi, vous serez le bienvenu.

— Soyez sûre, madame, que j'irai quelquefois.. Chaque fois que j'aurai une soirée de libre, ce qui ne sera pas bien souvent, car ici nous sommes esclaves... Mais de cette façon, je risquerai moins de vous importuner

— Vous ne m'importunerez jamais, vous passez pour un excellent musicien, et j'épouverai un vrai plaisir à vous avoir comme concertant.

Le jeune homme s'inclina.

— Vous êtes mille fois aimable, madame, je crains que vous n'éprouviez une désillusion.. Mais, je le répète, je profiterai de l'invitation.

Puis, baissant tout à coup la voix :

— Le hasard nous sert ; le directeur est absent pour toute la journée ce qui provoque un certain relâchement dans le service...... du haut en bas de l'échelle... . Il n'y a à la Sûreté que deux gardiens, dont l'un cherchera certainement à s'éclipser pendant une heure dans le courant de l'après-midi. Celui qui restera est un brave homme que j'ai obligé à diverses reprises et qui me laissera enfreindre le règlement. .... Un pourboire glissé dans sa main sera, du reste, le meilleur des arguments ..... Nous entrerons et nous sortirons sans que personne que lui s'en doute . ... Seulement, vous devez attendre le moment propice.

— J'attendrai.

— Il faudra que je vous introduise chez moi, où je viendrai vous prendre au moment opportun.

— Introduisez-moi où vous voudrez, cela m'est parfaitement égal.

— Eh bien, madame, veuillez me suivre.

Le médecin tourna une allée assez étroite qui menait, en coupant au court, vers le corps de bâtiment où les internes avaient leur logement.

Mme. Lanoraie y entrant derrière lui monta un étage.

Elle longea un couloir au bout duquel ouvrait la chambre du docteur.

Il l'introduisit en disant :

— Voilà mon palais.

Et lui avançant une chaise :

— Cela manque de confort, mais je ne puis vous offrir mieux. Vous m'excuserez si je vous ai dit guetter le moment propice.

— Je vous en prie allez ; ne laissez pas passer ce moment.

— Oh ! n'ayez crainte, il n'est pas venu. Il faut que je vous dise encore de ne pas vous effrayer si vous entendez des cris bizarres.. Nous sommes placés entres la.. Voilà ce qu'on appelle " la Sûreté de Bicêtre ".

Debout devant la fenêtre, ouverte, Senaincourt étendait le bras à droite, puis à gauche.

Et Mme Lannoraie, à côté de lui, regardait tour à tour les bâtiments qu'il lui désignait.

—Vous pensez bien, dit-elle, que pour venir ici, je me suis armée de courage.... Je n'aurai peur de rien.

—En êtes-vous sûre ? demanda l'interne en regardant en face très sérieux ; si vous aviez présumé de vos forces..si le spectacle qui vous attend était au-dessus de tout ce que l'on vous a raconté !

—Et si, au contraire, il était au-dessous !.... Si, comme il arrive généralement mon imagiation, sur les histoires que l'on m'a faites, en dépassait l'horreur ?.. C'est ce qui va probablement arriver : soyez donc tranquille, moi je redoute rien.

—Soit, je vous ai aussi prévenue.... je n'aurai rien à me reprocher.

Et le jeune homme sortit, non sans ajouter en se retournant sur le seuil :

—Ne vous impatientez pas.

—Non, fit Mme Lanoraie.

Quand il eut refermé la porte, celle-ci qui s'était écartée de la fenêtre, y revint.

Elle se mit à contempler ce bâtiment vers lequel Senaincourt venait d'étendre le bras en parlant des fous.

Le calme répandu sur son visage avait subitement disparu.

Une contraction bouleversait ses traits tandis qu'elle portait une main à sa poitrine comme pour arrêter les battements de son cœur.

Il était là, entre ces murs sombres, à quelques pas d'elle.

Elle allait le voir.

A ce moment suprême, elle sentait s'évanouir sa force morale et sa vigueur physique.

Ses genoux pliaient ; la pensée se figeait dans son cerveau, tout son être s'anéantissait....

Elle était seule, elle n'essaya point de réagir. ..

Crispant ses doigts sur la barre d'appui de la fenêtre, la jeune femme ferma un instant les yeux.

Quand elle les rouvrit, elle les porta de nouveau sur ce bâtiment qui abritait les malheureux fous.

Et tout à coup elle tressaillit, comme si elle venait d'être frappée par une décharge électrique.

Un grand cri étrange, ayant quelque chose de la plainte et du rugissement, déchirait son oreille.

Cela venait du quartier des aliénés appelé " la Sûreté ".

Qui sait si ce n'était pas lui qui le poussait.

Ma Lanoraie se retira de la fenêtre, essuya son front couvert de sueur, et chercha le siège sur lequel elle s'était assise un instant en entrant.

Elle n'avait plus la force de se tenir sur ses jambes.

La réaction, pourtant, arriva vite.

Ce n'était qu'une faiblesse passagère.

Il valait mieux que cela fût arrivé tout de suite que tout à l'heure.

Maintenant elle était plus sûre d'elle.

Tranquille, en effet, elle inventoria d'un regard ce simple logis ou dormait et travaillait l'interne.

Un lit, garni de rideaux blancs — comme eût été un lit de jeune fille — deux chaises, une table, une bibliothéque faite de quelques de sapin ciré un poêle.

Ce regard jeté autour d'elle en dépit de sa volonté et comme poussée par un

ressort elle se leva et revint à la fênêtre.

La porte, en se rouvrant brusquement la fit se retourner.

Le docteur était là.

Venez, dit-il venez vite.

Elle ne dit pas une parole.

Froide à présent, résolue, elle le suivit pour la seconde fois.

Ils descendirent l'escalier, traversèrent un jardin, tournèrent le mur d'un batiment jusqu'à un autre mur qui entourait d'autres enclos, séparés entre eux par une clôture de même hauteur.

C'étaient des jardins de fous

Senaincourt poussa la porte de l'un deux qu'il referma au verrou, derrière la jeune femme, lorsque celle-ci fut passée.

Sur ce jardin une cellule était ouverte.

Un homme se tenait à l'entrée, grand, maigre, avec une longue barbe toute blanche.

— Je suis forcé de vous faire passer par ici, dit l'interne à la jeune femme ; par la porte principale, on pourrait nous voir. Celui-là est inoffensif, il suffira que vous lui fassiez en passant une révérence pour qu'il soit content.

Rosalie avait les yeux rivés à cet homme, qui en les voyant s'approcher redressait ses epaules courbées, levait orgueilleusement la tête se drapant dans un morceau d'étoffe n'ayant plus de couleur et qu'il portait sur son épaule.

Tout à coup, il articula d'une voix tonnante :

— Saluez ! prosternez-vous vous êtes devant le roi David.

— C'est le moment de la révérence, murmura Senaincourt, exécutons-nous.

Tous deux s'inclinèrent très profondément et passèrent devant l'insensé qui les laissa traverser en paix sa cellule.

Ils étaient dans la grande alle circulaire sur laquelle donnaient les cabanons.

Un seul gardien s'y trouvait celui dont l'interne s'était assuré la complaisance.

Si Mme Lamorsie n'eût eu ses idées tournées vers un point unique, elle eut compris toute la gravité qu'attachait le brave homme à sa condescendance envers l'interne au bouleversement de son visage, à sa façon de tourner les yeux de tous côtés pour voir si un gêneur n'apparaissait point.

La durée de cette visite serait pour lui un véritable supplice.

Et, dans sa moustache grise, il mâchonnait des sottises à l'adresse de cette (toquée) dont la curiosité lui apportait de telle transes..

—Je vais vous faire faire le tour de la salle, disait Senaincourt, Paul Yveling est de l'autre côté.

Elle n'eut pas le temps de répondre.

Un rire strident, suivi de vociférations entremêlées de paroles obscènes, l'empêcha de parler.

Et ce rire sembla trouver un écho de tous les côtés de la salle.

Des propos du même genre, jetés avec des voix furieuses, s'entre-choquèrent autour d'elle.

Ce fut, en moins d'une seconde, un de ces concerts terrifiants auxquels les oreilles ne s'habituent point.

Absolument affolée, la jeune femme regardait autour d'elle, détournant ses yeux d'un endroit, pour retrouver à un autre à peu près le même spectacle : un être humain s'accrochant, en essayant de l'ébranler, à la grille d'une cellule ou se contorsionnant derrière, lui envoyant des baisers ou lui montrant le poing.

—Votre presence les agite, dit Senaincourt souriant d'un sourire un peu forcé : je crois qu'il nous faudra passer rapidement.

Faut-il rebrousser chemin ?

—Non oh! non par exemple !

Et elle se raidit domptant ses nerfs, forçant ses yeux à regarder encore.

—Heureusement reprenait Senaincourt, il y en a pas mal dans les jardins et quelques-uns sont assez calmes pour résister à la contagion Voyez, celui ci

qui se réfugie au fond de sa cellule, il a la manie de la persécution et nous prend pour des ennemis. Cet autre qui nous interpelle d'un air béat est atteint de la folie mystique il se prend pour le pape tenez il nous envoie sa bénédiction

La jeune f [illegible]mme n'entendait plus.

Mais son [illegible]egard s'attachait malgré elle à ces visages blêmes ou congestionnés, convulsés ou d'un calme immuable à ces visages aux prunelles mornes ou hagardes, aux bouches baveuses, contractées ou marmottant en un mouvement machinal des paroles sans suite.

Etait-il, lui, dans ces furieux ou dans ces stupides que rien, semblait-il, n'[illegible] nimait plus ?

Elle appela l'interne qui marchait devant elle, longeant le grillage.

—Vous me direz quand nous appro cher [illegible]ns ?

—Nous y sommes, madame, la seconde cellule, je crois.

La visiteuse s'arrêta.

La faiblesse qui, là haut, dans la chambre de l'interne, l'avait saisie, la reprenait.

Son sang se glaçait, son cœur s'arrêtair de battre.

Elle faillit s'accrocher d'une main à une femme. Sortons, vous allez vous trouver mal...

—Non, non... ce n'est qu'un moment de faibiesse, je le surmonte[illegible]

L'interne, ne s'apercevant pas qu'elle s'arrêtait, continuait à ma[illegible]er.

Sa force de résistance revint en[illegible]re, faite de la tension de tous ses nerfs et d'un effort suprême de volon[illegible]

Le fou qui l'habitait passa [illegible] prêt à la [illegible] saisir.

— C'est ici.. C'est lui.. No[illegible] vons plus beaucoup de temp[illegible] me.

Et il se remit à discuter.

Un frissonnement passa sur la j[illegible] femme, plus grand que ceux qu'e[illegible] avait encore ressentis, la pénétrant jusqu'aux moëlles,

Puis, aussitôt, la réaction se fit, plus vive aussi qu'elle ne l'avait jamais éprouvée.

Quelle que fût son émotion, elle devait la dominer.

Et pourtant, c'était atroce.

Lui, cet homme maigre, les cheveux blancs, avec des yeux vagues qui erraient sans s'arrêter sur rien, lui....

Il était assis près de la table, les coudes sur ses genoux, courbe en deux, et la tête relevée vers la grille de son cabanon.

E[illegible]tendait-il les hurlements qui retentissaient dans la salle, avait-il le sentiment de l'endroit où elle se trouvait ?

Rien ne se reflétait sur son visage creusé, pas une sensation, pas l'ombre d'une pensée.

Et la visiteu[illegible] restait devant cette grille, qui la séparait de son cousin, les pupilles dilatées, les lèvres entr'ouvertes, comme prêtes à laisser échapper une de ces lamentations dans lesquelles s'exale le trop plein d'un désespoir sans nom.

Il fallait qu'on lui eût dit que c'était Paul Yveling pour qu'elle le reconnut.

Mais peut être l'interne se trompait-il de cellule.

Elle chercha la ressemblance entre le visage tant aimé jadis, qu'en l'invoquant elle voyait comme s'il eût été devant elle, avec son teint chaud, ses yeux noirs ses cheveux lustrés, avec la correction des lignes mâles et fières, et cette pauvre figure affaissée, eteinte, morte.

Elle l[illegible] trouva.

[illegible]its deprimés avaient bien la [illegible]gularité qu'elle leur connaissait, [illegible] yeux où manquait la flamme qu'y mettait jadis le rayonnement de l'intelligence, étaient bien les yeux de Paul, surmontés de leurs sourcils puissants.

Et sous la moustache mal taillée, elle suivit la ligne de cette bouche, maintenant fanée, avec un pli profond, aux [illegible]ures.

Voilà [illegible] qu'on avait fait de lui. Une [illegible]ance horrible l'avait amené là, dans

cet endroit plus affreux qu'elle ne se l'était imaginé, dans cette géhenne peuplée de damnés où son cerveau se fut écroulé, si on l'eût condamné à y séjourner seulement vingt-quatre heures.

Et elle ressentait une envie irrésistible de se jeter à genoux, devant ces barreaux de fer qu'on eût dit adaptés à la cage d'un fauve, de se rouler aux pieds du malheureux.

Mais le fou avait fait un mouvement Elle recula d'un pas de nouveau frissonnant

Le fou la regardait.

Il se levait.

Il s'avançait .

Il ne bougea plus.

Dans ces yeux, attirant maintenant ses yeux comme s'ils contenaient un fluide puissant, l'étincelle reparaissait l'étincelle de la pensée de la vie.

Le cerveau de Paul Yveling sortait de la paralysie, qui le frappait à la suite de l'exaspération des premiers temps de sa folie.

Clouée au sol, elle suivait sur sa physionomie la rapide transformation qui s'y produisait.

Rien de brusque, partant, dans ce changement ; une métamosphose naturelle, n'annonçant aucune exaspération des nerfs, aucun choc moral.

—Cousine ! murmura Paul Yveling.

Les lèves de la jeune femme remuèrent ; il ne s'en échappa pas un son.

Il souriait et répéta :

—Cousine !

—Madame, fit la voix de Senaincourt sortons, il est temps, l'autre gardien va rentrer.

Ét comme elle ne bougeait pas :

—Madame, je vous en prie, répéta-t-il, une indiscrétion pourrait avoir pour moi les plus graves conséquences, venez !

Et mettant sa main sur le bras de la jeune femme, il l'entraînait.

Celle-ci se laissa faire, incapable de résister. à bout de force.

Elle n'eut que celle de retourner la tête.

Collé au barreau, il la regardait partir, l'air étonné.

La cellule par laquelle ils étaient venus et par laquelle ils allaient partir, se trouvait situé à peu près en face de celle de Paul.

Lorsque celui-ci la vit y entrer pour disparaître à l'extrémité, il se fit sur son visage un bouleversement complet

Il s'accrocha aux barreaux qu'il secoua violemment.

Et dans deux appels rauques, il prononça encore ce nom :

Elle l'entendit :

Elle était au bout de sa résistance, ce fut le coup de grâce.

L'interne ne la soutenait plus.

Et elle tomba dans l'étroite allée du jardin où se promenait l'aliéné.

Ce dernier les appercevant, disait comme tout à l'heure en se drapant dans le lambeau d'étoffe qui était pour lui la pourpre royale.

Le bruit de sa chute fit retourner son conducteur, qui marchait rapidement, dans sa hâte de se retrouver hors de l'enceinte où nul hormis le personnel n'avait le droit de pénétrer sans une autorisation spéciale.

Cela fut plus fort que lui : il laissa échapper un juron.

Au diable les femmes qui veulent jouer à l'homme !

Est-ce que celle-là allait lui donner de l'embarras.

Il revint sur ses pas, s'assura qu'elle ne s'était point blessée en tombant, dégrafa rapidement son corsage, lui tapa dans les mains.

Elle ne revenait point à elle.

Serait-il forcé de la laisser là, pour aller chercher du secours !

Heureusement, dans le jardin, il y avait une conduite d'eau pour l'arrosage.

Senaincourt courut au robinet, mouilla son mouchoir et revint à la hâte bassiner le visage de la jeune femme.

A plusieurs reprises, il renouvela l'opération.

Celui-ci ne reprit que très lentement ses sens.

Debout à dix pas, le fou regardait, se redressant parfois, pour répéter son même refrain.

Des clameurs bizarres arrivaient toujours jusque-là, et frappèrent, à son réveil, les oreilles de la jeune femme

De suite elle se souvint.

A peine venait-elle de se remettre sur ses jambes qu'elle fit un mouvement d'effroi.

—Partons ; fit-elle. s'accrochant au bras de l'interne, oh ! partons

Il lui semblait qu'à travers ces clameurs, elle entendait la voix de Paul murmurer son nom.

Elle allait se trahir.

Il fallait fuir.

Senaincourt la fit monter dans sa chambre, lui donna un cordial.

Cela la remit tout à fait.

Elle eut l'énergie de sourire lorsqu'il lui dit :

— Voyez-vous, madame, que l'emotion était au-dessus de ce que vous croviez.

— Je l'avoue, fit elle, mais ce qui y a mis le comble, c'est la vue de ce malheureux, que j'ai connu dans toute sa jeunesse.. C'est épouvantable !

—Je vous ai à peine regardée, lorsque vous étiez en face de lui, le gardien me pressait de vous emmener.. Mais il me semble qu'il s'est approché de la grille..

— Parfaitement.... J'étais déjà très impressionnée, je le répète, cela a été le comble.

Il ne vous reviendra pas l'envie, j'en suis sûr de recommencer une pareille visite.

— Oh ! cela, jamais !

Elle se leva.

— Mais restez encore un peu. dit le jeune homme, vous n'êtes pas suffisamment remise.

— Si je suis très bien.... Il faut que je parte, en vous remerciant beaucoup. Quand aurai-je le plaisir de vous voir ?. le plus tôt possible, j'espère.

—Je prendrai une soirée de congé cette semaine ; seulement je ne sais pas si je pourrai ce soir-là me présenter chez vous.

—N'importe quel soir : je reste toujours chez moi et vous serez le bienvenu.... Pourtant, je préférerais que vous me préveniez afin d'avcir mes vcisins.

—Je compte être libre jeudi.

—Eh bien ! à jeudi donc....Au revoir et merci encore, monsieur.

—Je vous demande le plus absolu silence, madame ; que personne ne sache jamais que je vous ai fait visiter la Sûreté de Bicêtre.

—N'ayez pas peur, personne au monde ne le saura..Il y a des femmes qui peuvent garder un secret ; je vous le prouverai.

Elle souriait encore, d'un sourire forcé, qui après l'émotion subie était du reste tout naturel.

L'interne l'accompagna j'usqu'à la porte principale, et la regarda remonter en voiture.

—A jeudi, répéta la jeune femme.

Pendant que le fiacre s'ébranlait la jeune femme pensait :

—Jeudi je saurai ce qui est advenu, l'effet que ma visite a produit sur lui.

Une demi-heure plus tard elle retrouvait dans le parc de Montsouris à l'endroit où elle avait recommandé à celle-ci de se tenir la bonne et l'enfant.

La bonne l'apercevant à l'entrée de l'allée se levait du banc où elle berçait le petit Paul pour venir au-devant de sa maîtresse.

—J'ai la migraine.. Aussitôt qu'il aura bu, nous prendrons une voiture et nous rentrerons.

Sans rien ajouter, la jeune femme alla s'asseoir sur ce banc un peu à l'écart, où avant de partir, elle avait fait boire son fils, et tournant à demi le dos aux passants, elle prit un biberon plein de lait a son corsage.

Au bout d'une seconde, la petite figure du bébé s'empourpra ; jetant sa

tête en arrière, il se mit à pousser des cris perçants, les poings serrés, gigotant.

—Eh bien, eh bien, murmura la mère en lui faisant reprendre le biberon : un peu de patience voyons !

Il se remit à tirer, avec une avidité pareille.

Au bout d'un instant, même séance.

—Il est énervé, dit la jeune femme : il s'y prend mal : voyons, mon amour... voyons..

A une troisième reprise, la bouche du petit recommença son énergique mouvement de succion.

Il y allait désespérément, mettant toute sa force, et aussi tout son bon vouloir.

Aussi, quand sa bouche, une fois encore, lâcha prise, ce ne fut plus de la colère qui contracta sa mignonne figure mais un de ces chagrins, un de ces désappointements des tout petits, se révèlant à leur façon de pleurer, avec de grosses larmes de gros sanglots.

La jeune femme s'étant levée et serrant contre elle son petit Paul, elle se mit à marcher précipitamment jusqu'à la station, où elle reprit une voiture.

VI

Le pensionnaire de la cellule no 15, à la " Sûreté de Bicêtre ", entrait, une heure environ après le passage de l'interne et de la visiteuse que celui-ci avait amenée, dans une crise n'égalant en violence que celle des premiers temps de sa folie.

Après leur depart, il se tenait quelque temps contre la grille, silencieux,

Puis il articulait encore le nom jeté comme un appel à la jeune femme, au moment où elle disparaissait, et qu'elle seule devait entendre :

—Cousine !

Mais il le disait tout bas, si bas que perronne, même à côté de lui, n'eut pu le comprendre.

Puis il se réfugiait dans le fond de sa cellule, s'accoudait à sa table, et sa tête prise dans ses deux mains, restait dans une immobilité complète

Que se passait-il dans ce cerveau !

Paul Yveling avait reconnu sa parente.

L'évolution allait-elle se faire, complète ; la raison allait-elle revenir !

Il se leva de sa chaise, où il s'était affaissé, brusquement, avec une crispation de tous les muscles.

Puis il trembla de la tête aux pieds, pendant que sa physionomie passait par les expressions les plus bizarres de surprise, de colère, d'effroi.

Et son regard de plus en plus s'animait, vivait de la vie d'autrefois.

Alors, Paul Yveling se rapprocha de la grille qui le faisait prisonnier.

Il crispa encore ses doigts autour des barreaux, et les secouant avec une force prodigieuse :

— Où suis je ?.. Laissez-moi sortir d'ici.. Où suis je ?

Le vieux gardien ne se trouvait plus seul maintenant dans la salle.

On pénétra dans la cellule du no 15 au moment où il se jetait la tête contre les murailles, en criant toujours :

Laissez-moi sortir d'ici !

Le remède est invariablement, en pareil cas, la même mesure préventive ; On passa au n° 15, on le transporta dans un des cabanons où l'on isole les fous pendant leurs accès de fureur.

L'interne Sanaincourt le vit dans le courant de la soirée.

L'accès durait toujours.

Il y avait des mois et des mois qu'il n'avait eu une semblable crise.

Fallait-il attribuer celle-là à cette visite d'un genre auquel on n'était point accoutumé à la Sûreté, et qui amenait également chez deux ou trois autres pensionnaires une surexcitation très vive !

L'interne ne dormit point tranquille la nuit qui suivit.

Il était cependant sûr de la discrétion du gardien.

Celui-ci, en effet, ne devait point le trahir.

Nul ne sut, ni le directeur, ni le chef de service, ni les subalternes, qu'une infraction aux règlements avait été commise.

Nul ne songea à attribuer à un événement quelconque la transformation qui, le calme revenu, s'opéra chez Paul Yveling.

Pendant les longues heures où il resta prostré, le corps brisé, sans un mouvement, la pensée acheva de sortir de l'engourdissement qui depuis le choc de ce soir de noce où il trouvait sa femme ensanglantée sur son lit, un couteau planté entre les deux épaules — pesait sur elle.

Mais la mémoire ne devait revenir que progressivement.

Ainsi étendu sur son lit, débarrassé de l'ignoble camisole, les yeux clos, sans se rendre compte encore du lieu où il se trouvait, sans se souvenir même de la visite de sa cousine la veille, il vivait, en un rêve, de sa vie d'autrefois.

La jeune femme passait, repassait devant lui, parlait.

C'était le train-train habituel, l'existence de tous les jours.

Il lui semblait, ou plutôt il était certain, qu'il se trouvait couché dans son lit, sous les rideaux en damas de soie d'un jaune pâle.

On entendait, d'un côté, des rires de l'autre des chants.

Des cris aussi s'y mêlaient, et comme de longues litanies lentement psalmodiées sur un ton qui ne variait point.

Paul vit à une des extrémités de la salle une porte s'ouvrir, et un homme d'une certaine âge entrer, escorté d'une troupe de jeunes gens qui s'arrêtèrent Ils s'approchèrent, entourèrent son lit.

Et l'homme d'un certain âge parla, s'adressant à lui.

C'était certainement un matin de dimanche, un de ces matins de farniente qui revenaient une fois la semaine.

Point de ministère, point de bureau ; Paul se levait à onze heures.

Paul parla à lui-même et le son de sa propre voix le tira de cette torpeur douce.

Paul Yveling se mit sur son séant.

Il se retrouvait dans la cellule portant le numéro 15, avec d'autres cellule autour et vis-à-vis de lui.

Deux gardiens se promenaient en sens inverse d'un bout à l'autre du préau.

Des infirmiers allaient et venaient dans cette grande pièce circulaire.

—Eh bien, mon ami, cela va mieux, ce matin ; nous avons dormi, cette nuit ?

—Mais oui, très bien, bégaya-t-il machinalement, en se dressant sur son séant.

L'home lui tâta le pouls'

—Allons, tant mieux ; en effet, cela va bien, très bien.

..Etes-vous donc médecin ? demanda le numéro 15, dont la figure restait perplexe

—Je suis le médecin qui vous ai soigné.... Ne me reconnaissez-vous pas ?

—Je ne vous ai jamais vu.

—Je passe ici tous les jours, et je vous parle presque chaque jour.

..Tous les jours .. ? Mais....il y a donc longtemps que j e suis ici ?

— Un an.

— Un an !

Et Paul Yveling passa une main sur on front en sueur

Le docteur et les élèves fixaient sur leur malade des yeux où se lisait une attente qui était presque de l'anxiété.

Quant à celui-ci, son visage reprenait, très accentuée, cette expression d'angoisse qu'il avait eue la veille, après le départ de sa cousine

— Un an que je suis ici, reprit-il ; mais que'est-ce que c'est.. ici ?..

Et comme s'il entendait pour la première fois les clameurs de cette salle où régnait si rarement un silence complet.

Il allait bondir hors de son lit.

Cette fois il ne fallut pas employer la force pour le retenir.

Une simple étreinte du médecin, qui lui posa une main sur le bras suffit.

—Habillez-vous tranquillement mon ami et suivez-moi dans mon cabinet vous le dirai.

Paul Yveling regarda fixément celui qui lui parlait. Puis tranquille, horriblement pâle les gouttes de sueur lui perlant au font il se vêtit.

Sa cellule était la dernière dans laquelle le docteur était entré.

Lorsqu'il fut habillé, il marcha derrière lui, suivi des carabins

Ils avaient une partie de la salle à traverser avant d'atteindre la porte de sortie.

Paul regarda autour de lui.

Et la vérité jaillit devant ses yeux épouvantés ; il prononça d'une voix étranglée .

—Mais je suis dans une maison fous !

Le docteur lui posa encore la main sur le bras.

Il l'entraîna.

—Venez, nous allons vous expliquer cela.

Quelques minutes plus tard, Paul Yveling se trouvait seul avec le médecin aliéniste et le directeur de l'hôpital.

Ce dernier n'avait qu'à poser un doigt sur un bouton électrique, placé près de son bureau pour que l'on accourût, en cas de besoin.

Quand les deux hommes furent assis, le malade en face d'eux, assis également la conversation commença, engagée du reste par ce dernier.

— Ainsi, je suis dans une maison de fous ?.. depuis un an.. Je ne suis cependant pas fou.

—Non certes... Vous ne l'êtes plus. seulement vous l'avez été.

—Ce n'est pas possible... Moi, fou ? moi !... oh ! non ! non !

—Ce n'est que la vérité... Vous avez été très malade, on vous a amené ici.

Paul secouait la tête, restant incrédule, ne pouvant se faire à l'incroyable idée.

C'était le médecin qui parlait, le directeur se contentant d'écouter et d'observer.

— Regardez-vous, reprit le premier, un seul coup d'œil vous suffira pour vous rendre compte que vous avez fait une maladie.

Il montrait la grande glace qui surmontait la cheminée.

Son pensionnaire obéit.

Un coup d'oeil, en effet, suffit au malheureux qui sortait à peine des ténèbres de la folie, pour voir qu'on ne le trompait point.

Il recula, ayant peur de lui-même. Puis il fit encore deux pas en avant, pour se regarder de nouveau.

Etait-ce lui, cet homme aux cheveux gris, presque blancs, aux traits creusés, aux yeux fiévreux ?

Ce n'était pas un an qu'il était resté là, mais vingt années.

Et il sentait comme son cerveau craquer, la nuit se faire devant lui.

Il avait le sentiment que s'il faiblissait un instant, il retomberait dans cette nuit, il redeviendrait ce qu'on lui disait qu'il avait été : un fou !

Son énergie d'homme, sa volonté ou plutôt le lambeau d'énergie, de volonté qui sortait de ce nauvrage où il s'était abîmé, lui suffirait-il pour se ressaisir, prendre le dessus ?

Les deux hommes qui l'examinaient leurs yeux perçants, suivaient cette lutte intime de laquelle il pouvait sortir victorieux ou vaincu.

Elle fut courte, mais violente.

La volonté triomphait.

Paul Yveling était sauvé.

Il retomba sur ce siège où il avait pris place en entrant.

Et tout d'un coup, des larmes s'échappèrent de ses yeux, inondèrent ses joues.

C'etait navrant, le spectacle de cet homme secoué de sanglots, pleurant comme un enfant.

Pas un mot n'était prononcé, pas un geste n'était fait qui fût susceptible d'arrêter le cours de ce désespoir.

Les nerfs se détendaient, dans cette explosion de chagrin.

Elle dura plus d'une demi-heure.

En le voyant calme, le médecin se pencha, lui prit la main, la lui secoua.

—Là, vous voilà mieux ; voulez vous que nous remettions à demain la suite de cette conversation ?

Il secoua la tête.

—Non, je veux tout savoir... Il faut que vous m'appreniez ce qui m'est arrivé.

—Je craindrais, si je le faisais maintenant de vous fatiguer..- Voyons, vous sentez-vous de force à supporter aujourd'hui de nouvelles émotions?.. consultez-vous.

— Ce que vous avez à me dire est-ce si terrible ? demanda le no 15.

— C'est émouvant.. Moi, je préférerais remettre cela à demain.. Vous vous seriez reposé, vous vous seriez fait à cette idée que vous avez été malade.. mais que vous ne l'êtes plus.

Paul Yveling hésita.

Dans sa tête battaient des coups sourds.

Il avait conscience aussi de son besoin de repos moral.

— Croyez-moi, reprit le docteurs. reculons jusqu'à demain notre conversation.. Alors je vous promets de tout vous dire.

Il ne répondit point.

— Nous causerons alors longuement répéta de son ton persuasif son interlocuteur.

— Soit, demain, fit-il à mi-voix.

Puis brusquement.

— Mais vous n'allez pas me reconduire là d'où je viens ?.. Je sens que j'y perdrais ce que j'ai à cette heure de raison.. Non, pas dans cette salle.. je vous le dis, je deviendrais.. je redeviendrais fou !

— Non, vous n'y redeviendrez pas fou, on vous donnera ce que vous demanderez.. des journaux, des revues.. Cependant, je vous conseille, aujoud'hui, beaucoup de repos.. Surtout ne vous mettez pas l'esprit à la torture.. Je le répète, vous avez été très malade, vous voilà remis, il est nécessaire, si vous ne voulez pas retomber. de m'obéir.. Sous peu, vous serez rendu à votre famille.

Paul Yveling ne répliqua point.

Une lueur d'attendrissement avait encore passé dans ses yeux.

Les pleurs n'y remontaient plus.

Mais les traits restaient contractés par l'émotion.

Un gardien vint bientôt le prendre pour le reconduire dans sa cellule.

En y rentrant, il se jeta sur son lit et y resta la plus grande partie du jour.

Il poursuivait son rêve du matin, interrompu par la visite du médecin, accompagné de ses internes.

Et celle qui continuait à passer dans ce rêve c'était toujours la même.

Sa mémoire n'était pas revenue entière et sa cousine Mme Lanoraie dont la vue sans que personne s'en doutat sans qu'il s'en doutat lui-même avait reveillé son cerveau engourdi vivait seule dans sa pensée.

Puis il se souvint ; cette fois il savait où il était.

Il éprouva encore l'horreur de cet endroit où il avait vécu, lui disait-on, un an.

Est-ce que, vraiment, on allait l'y laisser.

Il appela un gardien, l'interrogea.

Celui-ci fit des réponses vagues et engagea le No 15 à se promener au jardin, à se distraire, lui répéta ce que le médecin lui avait dit : que lorsqu'il serait complètement rétabli, on le renverrait à sa famille.

Le mari de Régine de Labatière eut encore la conscience que s'il se laissait entraîner à s'exaspérer, il retomberait dans l'état d où il sortait.

Cette aptitude à se rendre compte des émotions éprouvées et des résultats qu'elles pourraient amener devait être, pour les médecins, le meilleur gage de guérison.

Néanmoins, il s'écoulerait un certain temps avant que l'on se hasardât à prendre, vis-à-vis de l'auteur du drame d'Asnières, des mesures de relaxion.

Les aliénés coupables de meurtre ou de tentative de meurtre ne sont rendus

à la liberté que sur la demande instante de leur famille, ou sur la réquisition du procureur de la République, après examen ou enquête.

On les garde en observation le plus longtemps possible, la responsabilité des actes d'aberration qu'ils pourraient encore commettre, incombant, pour ainsi dire, à ceux dont c'est la tâche d'en sauvegarder la société.

Il y a une quinzaine d'années, lorsqu'un aliéné criminel paraissait guéri, on le faisait séjourner plus ou moins longtemps avec les aliénés ordinaires.

Puis on protesta contre cette fusion des fous assassins avec des fous innocents de tout crime.

On maintient à présent les premiers dans leur quartier. guéris ou pas guéris.

Et comme il faudrait un service spécial si on séparait ceux qui reviennent à la raison de ceux qui restent dans leur délire, on les laisse ensemble, la premiscuité dût-elle retarder et même arrêter la guérison.

C'est cruel. inhumain ; mais le progrés n'a pas encore tout transformé.

Paul Yveling subirait la règle comme les autres.

Le lendemain, à l'heure de sa visite, lé médecin aliéniste retrouva son pensionnaire tourjours nerveux, raisonnant pourtant d'une façon plus lucide.

Il le fit conduire comme la veille dans le cabinet du directeur.

Sa première parole dès qu'il s'y trouva. fut celle-ci :

—Je vous en supplie, monsieur, ne me laissez pas dans cette pièce grillée d'où j'entends des divagations le jour et la nuit...Il n'est pas possible que vous me laissiez-là !

On lui fit croire qu'il en sortirait dans quelques jours, et avec des questions habilement posées le docteur essaya de réveiller ses souvenirs.

Comme il n'y parvenait [illegible] d'une façon satisfaisante, il abo[illegible] carrément la question :

—Et votre femme, seriez-vous heureux de la revoir.

—Ma femme ! fit Paul d'un air étonné.

Calmez vous mon ami,

La conversation n'alla guère plus loin ce matin là.

Paul voulut savoir encore comment avait débuté sa maladie pour quelle raison on l'avait enfermé dans cet hospice.

Ses questions furent éludées leur solution remise de nouveau au lendemain

S'il était flagrant qu'une transformation s'oppérait en lui favorable, il ne semblait pas que cette transformation dût amener de suite un résultat complet.

Il ne fallait rien forcer.

Ce cerveau,si fortement ébranlé, ne reprendrait que lentement son équilibre.

Si toutefois il le reprenait.

Si, après cette lueur de lucidité, la confusion n'y revenait point.

Alors, ce serait fini, la démence incurable, sans remède.

La guérison peut être lente; du moment où elle progresse sans rechute, c'est la guérison.

Les retours à la raison qui ne sont que passagers ne comptent point.

Il y a lésion, et pour la lésion cérébrale il n'existe point de remède.

Lorsqu'un aliéné a passé une période suffisante sans défaillance raisonnable, la science peut se prononcer sur son cas, sans trop craindre de tromper.

C'est pourquoi " l'observation " est nécessaire, indispensable.

Il s'écoula bien trois semaines avant que le médecin qui l'avait dans son service eût avec le no 15 une conversation décisive ; cet entretien réveilla ches ce dernier la mémoire tout entière.

Des démarches très pressantes étaient faites justement par la famille de Labatière pour le transfèrement du prisonnier dans une maison de santé privée.

L'état actuel d'Yveling ne pouvait que favoriser ce désir.

Mais auparavant il fallait s'assurer

qu'il y avait des chances pour que cet état se continuât.

—Voyons, mon ami, cela va de mieux en mieux, dit l'alieniste à son malade ; vous vous êtes résigné à subir le temps d'épreuves que nous sommes obligés de vous demander, vous serez sous peu hors d'affaire .. Mais, dites-moi, vous sentez-vous assez bien pour forcer votre cerveau à travailler... la fatigue que vous éprouviez subsiste-t-elle toujours?

—Moins, répondit Paul Yveling ; ainsi il me semble que je pourrai bientôt reprendre mon emploi à mon ministere.

—Pour cela il faut comme je vous l'ai dit que toutes vos facultés soient revenues telles qu'autrefois Ainsi la mémoire vous fait encore défaut.

Il y a une période de votre existence, très courte il est vrai et qui a précédé immediatement votre folie dont vous ne vous souvenez absolument pas.

—Laquelle ?

—Celle où vous vous être marié.

—Non je ne me souviens pas de cele. J'ai une amie que j'adore dont j'attends la visite avec impatience, visite que vous m'aviez promise, mais je ne me rappelle pas avoir légalisé notre situation.

—Vous avez épousé la fille d'un capitaine de frégate, Mlle Régine de Labatiere.

—Je ne connais pas ce nom.

—Voyons, faites un effort, suivez bien ce que je vous dis : Vous avez éte présenté dans cette famille par un ami qui se nomme le comte de la Roche.

—Ah oui, de la Roche.... Henri de la Roche ! un garçon très léger comme caractère mais compagnon agréable.

—Alors..Attendez, laissez-moi chercher.

Et, les sourcils contractés sur ses yeux fixes, le pensionnaire de la Sûreté de Bicêtre semblait faire un effort considérable pour se retrouver dans passé, dont une partie restait mystérieuse pour lui.

—En effet, murmura-t-il au bout de quelques minutes, il me semble bien que de la Roche m'a présenté dans une famillle..une famille où il y avait une jeune fille..blonde..très jolie..Comment l'appelez-vous ?

—Régine de Labatière.

—Régine..c'est cela. oui

—Eh bien ! cette jeune fille vous a inspiré un amour.

—Oh ! un amour, je ne le crois pas... J'ai pu la trouver bien .

—Reflechissez encore retournez en arrière.

Vous devez bien vous rappeler avoir fait cour à cette jeune fille ! reprit son interlocuteur.

— Peut-être, murmura-t-il; oui.. il me semble avoir dansé avec elle.. Elle était ravissante à ce bal. Voyons, à quel bal ! Mais ce bal du ministère.

Il avait prononcé ces derniers mots avec la précipitation de quelqu'un pour qui la lumière se fait brusquement.

Et, se frappant le front ;

— Je puis même vous dire quelle toilette elle avait.. il me semble qu'elle est devant moi. Une robe de gaze bleu de ciel, garnie de boutons de roses très pâles.

— Vous voyez qu'en faisant quelques efforts le passé vous revient..

— C'est vrai.. pourtant le reste m'échappe..

— Ecoutez-moi, dit le docteur, plus grave plus persuasif encore, il s'agit de reconstituer dans votre mémoire, qui sur ce sujet reste endormie, votre passé tout entier.. Ne protestez donc point contre ce que je vous dis, puisque c'est l'expression de la vérité pure.

— Vous me le dites, il faut que je le croie, en effet, répondit Paul avec un violent effort : peut-être aussi me rappellerai-je cela .. mais pas en ce moment.

— Pour le moment, acheva le docteur, vous préférez ne pas y songer ; vous avez peur de vous souvenir.. Il faudra surmonter cette impression.. Vous êtes marié, vous avez une femme

charmante qui vous aime, qui désire ardemment votre guérison..

Il répondit par un soupir étouffé.

C'était vrai, la force lui manquait pour fouiller encore dans ce passé pénible.

Il faudrait qu'il s'éclairât de lui-même, qu'il l'aveuglât pour qu'il y crût.

Cette lumière devait jaillir malgré lui, à l'improviste, le matin en s'éveillant, deux jours après cette conversation avec le médecin aliéniste.

Il avait fait la cour à Mlle de Labatière, il avait demandé sa main.

Il se voyait en habit noir, il la voyait en robe de mariée.

Il la conduisai à l'hôtel.

Le retour de l'église, le lunch, le départ pour Asnières, où ils devaient coucher, dans le chalet voisin de la propriété de l'oncle Yveling, tout cela lui revenait.

Mais une fois entré dans ce chalet, il ne savait plus.

Lorsqu'on apprit à Paul à quel acte il s'était livré sur la personne de sa femme il eut un haut le-corps et resta plus que jamais incrédule.

Les événements n'é' ient point encore assez clairs, assez précis dans son esprit, pour qu'il en tirât une déduction.

Ce dont. cette fois, lui semblait-il, il pouvait répondre, c'était de son inconscience.

Pourquoi eût-il frappé le soir, à coups de couteau, celle qu'il avait épousée le matin ?

—Vous étiez fou, lui répondit-t-on.

—Mais je n'ai pu devenir fou ainsi sans motif ?

Alors on lui raconta comment était venue cette folie.

Il lisait une lettre anonyme, une lettre infâme, calomniant celle à qui il venait de donner son nom.

Le sang lui affluant au cœur, il voyait rouge et frappait.

Lorsqu'on était accouru, on l'avait trouvé berçant sur ses genoux le corps sanglant de sa femme.

En même temps,elle le terrifiait.

Mais il avait donc une arme, de quoi s'était-il servi.

Il arrachait à une panoplie dans sa chambre un petit poignard italien.

C'était cette arme qu'il plantait entre les deux épaules de Régine de Labatière

Paul se sentait de plus en plus atterré.

Il se rappelait qu'il faisait partie de la panoplie, dans la chambre d'Asnière, qu'est-ce que c'est que toute cette histoire ?

—C'est l'explication de votre folie.

—Croyez-vous, fit-il avec une terreur qui le glaçait.

—J'en suis sûr, répondit le médecin ; vous n'avez aucun antécédent dans votre famille susceptible de faire craindre un retour du mal..

Ni du côté de votre père, ni du côté de votre mère, il n'y a pas eu de fous, n'est-ce pas ?

—Mais non, je ne l'ai jamais entendu dire ; ces choses-là se savent.

—Certes..C'est pourquoi vous pouvez être tranquille.

—Alors, pourquoi ne me rendez-vous pas la liberté ?

— Patience, cela viendra ; je ne suis par le maître il y a des règlements qu'il faut suivre.. Dans huit jours, on vous autorisera, je l'espère, à recevoir la visite de votre famille.

— De mon oncle ?

— Oui.... de votre oncle de vos parents.

Paul ne répliqua rien.

La visite qu'il eût la plus dési e, c'était celle de sa femme qu'on lui disait.

Les torts immenses, irréparables, qu'il avait eus envers elle, le coup de couteau qu'il croyait lui avoir donné rendaient plus cuisants ses regrets et son désir de la retrouver.

A ce moment où tous les jours oubliés lui revenaient en mémoire, la tentative de meurtre lui ap-

paraissait avec la cruauté de ses détails.

Il se demanda comment après cela, il pouvait encore vivre.

Pour un cerveau affaibli, ébranlé, ces révélations étaient particulièrement pénibles, lourdes à supporter.

Le pensionnaire de la cellule No 15 en resta une huitaine de jours malade, les nerfs surexcités, mais sans retomber dans l'inconscience, dans la prostration qui marquait la dernière phase de sa folie.

On crut devoir néanmoins reculer la visite qu'on lui avait annoncée jusqu'à ce qu'il en reparlât, qu'il la demandât.

Cela devait venir

Paul éprouvait de plus en plus l'horreur du lieu où le condamnait à rester un règlement stupide.

Il lui semblait qu'en demeurant longtemps parmi eux, ces déments le ramèneraient à la démence.

Il témoigna le désir de voir sa femme, se réclamant de la promesse qui lui avait été faite.

Deux jours plus tard, on appela au parloir le No 15.

Paul Yveling suivit le gardien le long du couloir qui menait à la pièce servant de chambre de réceptions.

Lorsqu'il entrait il était calme, grave, comme on l'est dans les instants solennels de la vie.

Il y avait devant lui trois personnes: M. de Labatière, sa femme et sa fille.

Tous les trois étaient si émus en le regardant, qu'ils n'arrivaient pas à articuler une parole.

Les deux premiers ne le reconnaissaient point.

Et leurs regards interrogateurs se tournaient vers le directeur, avec lequel ils venaient d'avoir une si longue conversation, semblant lui dire :

"Ne vous trompez-vous pas ? Est-ce bien là le mari de notre fille ?"

Elle, Mme Yveliug, ne le quittait pas des yeux ; de suite elle l'avait reconnu.

Et elle éprouvait une des plus douloureuses impressions, faites de pitié et de surprise, qu'elle eût éprouvées jamais.

Il lui fallut un effort surhumain pour ne pas éclater en sanglots en se jetant au cou de cet homme, si jeune, si beau le jour de leur mariage, et qui, maintenant paraissait un vieillard.

Mais les conditions de la visite avaient été inflexiblement réglées.

On devait se garder d'aggraver l'émotion qu'éprouverait le malade, à peine convalescent, par une démonstration quelconque.

A ce prix seulement, l'entrevue était permise.

Et Régine avait promis d'être forte ; elle devait tenir parole.

Lui aussi la reconnut.

En effet, il se souvenait l'avoir aimée aimée follement.

Mais, chose étrange, cet amour lui semblait mort.

Certes, quelque chose l'attirait vers elle.

Ce quelque chose ne ressemblait en rien à l'amour.

Il sourit, d'un sourir pâle, en tendant la main à cette jeune femme qui était sa femme.

Régine s'avança, y mit la sienne qui tremblait.

Et il la retint, regardant dans les yeux la pauvre enfant.

— Vous avez encore quelque sympathie pour moi, prononça-t-il ; il faut que vous soyez grande et généreuse.. Je devrais vous inspirer de l'épouvante et de l'horreur.

— Vous m'inspirez plus d'affection qu'avant, répondit-elle d'une voix étranglée : j'ai beaucoup souffert beaucoup pleuré.. Je ne vous en ai jamais voulu.

— Mais, cette trace chose que j'ai commise.. parait-il.. je ne m'en souvient pas.

— C'est l'excès de votre amour qui vous l'a fait commettre.. quand je l'ai connue, je vous ai pardonné.

— Vous êtes un ange.. Merci. Oui sans doute, c'est l'excès de mon amour,

il a fallu que je reçoive un coup terrible pour perdre ainsi la raison. Il y a dans tout cela un coupable, un misérable !

— Un malheureux que la jalousie a aussi rendu fou.. Tout est passé, vous êtes sauvé.. Nous serons heureux !

Ils parlaient tous deux à mi voix, sans rompre leur étreinte

M. et Mme de Labatière les regardaient, dominant peu à peu leur émotion.

Ce fut Paul qui, le premier, desserra ses doigts.

Il se tourna vers l'ancien capitaine de frégate et vers sa femme et il leur tendit aussi la main.

La conversation alors devint générale.

Paul s'informa de son oncle.

Pendant qu'on y était, on lui avait tout appris

Il savait l'état du pauvre homme, qu'il aimait comme un père, et dont il s'inquiétait vivement.

Lorsqu'on lui eut dit que cet état restait stationnaire, abordant un autre sujet—celui qu'il abordait chaque fois qu'il en trouvait l'occasion—Paul Yveling demanda jusqu'à quel moment on le laisserait enfermé dans cet enfer, où la raison la plus robuste eût fini par chanceler.

On lui apprit que les démarches auxquelles on se livrait depuis longtemps, démarches auxquelles sa situation actuelle donnait plus de poids, avaient abouti sinon à son élargissement complet, du moins à une mesure qui lui donnerait une satisfaction relative.

Dès le lendemain, il serait conduit dans un établissement privé, où il vivrait complètement séparé des autres, chez lui et traité avec tous les égards possibles.

— Pourquoi pas une liberté complète ? dit Paul en pâlissant, on ne me considère donc pas comme guéri ?

— Si fit le docteur ; mais c'est toujours la question du règlement ; je vous ai expliqué déjà ce que c'était que l'observation " Nous sommes tenus de nous y soumettre.. il faut que vous restiez encore sous la surveillance médicale

— Combien de temps ?

— Peut-être un mois, peut-être deux peut-être.. trois.

Pourquoi pas six, pourquoi pas un an ?.. Je finirai bien, avec une pareille hygiène, par devenir incurable.

Vous finirez par vous guérir complètement et sans crainte de rechute.. Du reste, comme vient de vous le dire madame, vous serez absolument chez vous et libre.. pourvu que vous ne sortiez pas de l'établissement.

" Vous recevrez votre famille tant qu'il vous plaira.... Voyons, la vie ne vous sera pas trop insupportable ?

— C'est vrai, dit Paul calmé, en comparaison surtout de ce que que j'ai ici.

La visite ne dura pas plus d'une heure.

Régine se sentait reprise d'une grande émotion en quittant son mari.

Lui reçut ses adieux avec le calme qu'il montrait en l'abordant.

Le lendemain dans l'après-midi. Paul Yveling quittait l'hospice de Bicêtre.

Pendant ce temps des choses graves se passaient chez Mde la Roche

Un après-midi, le comte trouva en rentrant avenue Montaigne la maison en révolution.

La comtesse venait d'être prise d'un mal subit.

M. de la Roche rétablit l'ordre, envoya immédiatement prévenir le médecin, un des plus célèbres de Paris, et monta auprès de sa femme.

Huguette, toujours sur sa chaise longue, dans son peignoir clair aux dentelles neigeuses, était d'une pâleur de morte le visage crispé les yeux agrandis.

Elle eut la force de se maîtriser, elle sourit quand elle vit son mari.

— Ma pauvre chérie ! fit-il.

Il la baisa longuement au front, et Huguette murmura : Oh que je suis malade.

Le docteur n'arriva que deux heures plus tard.

Il n'était pas chez lui au moment où l'on était allé le chercher, et il avait fallu, pour le prévenir, attendre son retour.

Il put se convaincre du reste que rien ne pressait et retourna bientôt— en fixant le moment où il reviendrait— auprès d'un autre malade.

A l'heure dite, il était là.

Il repartit encore, pour ne reparaître que vers minuit.

Jusqu'au matin, il demeura près de la comtesse.

Rien de plus que la veille.

Jusqu'alors la situation ne provoquait aucune inquiétude.

La jeune femme souffrait mais il n'y avait pas de complication.

Cependant le praticien avait des froncements de soucils brusques.

Le comte, qui s'en était aperçu, le prit à part et l'interrogea.

— Espérons, répondit-il, que cette atonie d'intestin ne va pas durer.

— En ce ces, qu'arriverait-il ?

— Eh ! ce serait grave !

— Vous m'effrayez !

— Il faut à tout prix que les intestins fonctionnent.

— Que ferez vous ?

— Nous attendrons... jusqu'à la dernière limite.. Et la dernière limite pour Mme da la Roche, ce sera ce soir.. Il faudra qu'elle soit délivrée.. a tout prix !

— A tout prix répéta le mari, avec un frisson.

Le docteur reprit :

— Je ne crois pas qu'il faille en arriver à l'opération.

Henri frissonna de nouveau.

Tous ses nerfs étaient secoués : de pâle. il devenait livide.

— La situation est-elle donc si grave balbutia-t-il la voix étranglée.

— La sitnation est-ello donc si grave, balbutia t-il la voix étranglée.

— Je dis que je ne crois pas qu'il faille en arriver là répondit son interlocutsur ; mais l'aide d'un confrère me sera, en tout cas, nécessaire.. Je vous engage à avertir votre medecin habituel. Je repasserai plusieurs fois dans la journée.. Si ce soir, je le répète nous ne sommes pas plus avancés que ce matin nous causerons.

— Enfin docteur, que ferez-vous ?.. Qu'entendez-vous par causer !

— Endormer la patience et procéder

— Ah ! docteur faites l'impossible je vous en prie !

— Je le ferai, je le tenrai du moins.

Et tendant la main au comte :

— Allons, ne vous mettez pas martel er tête nous ne sortirons.. Seulement je préfère vous prévenir.

— Sauvez ma femme ! fit Henri, avec un geste saccadé.

Les prévisions du célèbre médecin ne devaient que trop se réaliser.

Le soir, aucun modification n'était survenue dans l'état de Mme de la Roche.

Elle souffrait, d'atroces douleurs.

La malheureuse jeune femme se trouvait à bout de forces

Des syncopes arrivaint successives. de plus en plus longues.

Il fallait en finir.

Alors, Henri engagea Huguette à se laisser endormir.

Elle résista avec tout ce qui lui restait d'énergie morale et physique.

Elle ne voulait pas, elle avait peur de ne pas se réveiller.

S'il le fallait elle préférait souffrir plus encore.

Son mari parvint à la calmer : ce ne fut pas pour longtemps.

Lorsqu'elle sentit sous ses marines le mouchoir imbibé de chloroforme, elle essaya de crier, elle se débattit.

Il fallut la maintenir l'anesthérier malgré elle.

Cela présenta quelques difficultés.

Enfin, elle dormit.

Ses cheveux d'or encadraient son vi-

sage exsangué sa respiration s'échappait, siffiante embarrassée seulement sa poitrine tandis que des mots incohérents sortaient de sa bouche, dans ces halucinations du chloroforme qui sont pour le spectateur si pénibles à suivre.

Elle avait bien ruisi.

Quand tirée de son sommeil léthargique revenue à la conscience des choses la contesse de la Roche demanda.

Huguette resta de longs jours entre la de et la mort.

Les médecins ne pourvait répondre qu'elle arriverait à surmonter la terrible épreuve par laquelle ella avait passé.

Ce corps fragile abime déchiré reprendrait-il la force de vivre ?

Les êtres les plus faibles triomphent parfois des situations les plus critiques.

Mme de la Roche devrait se remettre de cette épouvantable secousse.

Le premier jour où on la leva, où on la porta sur cette chaise longue où elle avait passé tant de journées pénibles, la jeune femme reçut la visite de son médecin,

Henri se trouvait là.

Il reconduisit le docteur jusqu'à l'escalier en le faisant passer par le petit salon attenant à la chambre de sa femme.

Les deux hommes causaient à voix haute, et leur voix arrivait jusqu'à la comtesse.

— Cela marche bien, répéta le docteur avant de sortir de la pièce cela marche très bien ; mais souvenez-vous de ce que je vous ai dit : Il ne saurait plus être question de lui redresser la jambe !

— Chut ! fit le comte à mi-voix : elle va vous entendre.

Huguette, en effet, avait entendu.

L'espoir qui après sa douleureuse déchirement profond.

Oh ! c'était trop cruel, cela.

Lorsque son mari rentra dans sa chambre, des larmes noyaient les grands yeux bleus de la comtesse de la Roche.

— Qu'as-tu donc, ma chérie ? demande Henri en s'agenouillant près d'elle plus tendre plus affectueux que jamais.

Elle éclata en un sanglots qu'il n'a.. it jamais entendus.

— Ah ! fit-elle, détournant de ses deux bras raidis, j'ai entendu..

— Quoi donc ?

— Je dois rester boiteuse m'est plus permis d'espérer oh ! oh ! mon Dieu !

— Mon Huguette, tu as mal compris Pendant deux ou trois ans, il vaudra mieux.. je t'assure que tu as mal compris !

Elle secourait le front ; elle savait bien elle, qu'elle avait compris.

— L'aisse-moi pleurer disait-elle :

Il n'y avait en effet, qu'à la laisser pleurer.

Ce fut seulement lorsqu'il la vit se calmer d'elle-même qu'Henri essaya de la persuader.

Pour lui faire plaisir, elle feignait de la croire.

Mais elle gardait au fond de son coeur cette conviction morne qu'elle on serait jamais comme un autre femme.

Lorsque son mari l'eut quittée. Huguette se laissa aller à une nouvelle crise de déseespoir.

Elle s'atait levée.—en lui permettait de faire quelques pas dans la chambre —et avait marché à une large commode ancienne dont elle avait t. é un à un les tiroirs.

Chacun d'eux contenait une partie de ses objets qui lui rappelaient son séjour avec son oncle.

Et elle les avait touchés, baisés les uns après les autres.

Et quand elle eut tout remis en place, laissant des larmes sur chaque obcet, elle ferma les tiroirs à double tour et cacha la clé au fond d'un coffret.

C'étaient ses reliques, ses plus chères reliques, qui dormaient là.

Nul ne devrait y toucher nul ne devrait les profaner.

Huguette regagnait à peine sa chaise longue, épuisée par l'effort qu'elle venait de faire lorsque sa femme de chambre entra comme cela lui arrivait souvent, pour voir si elle n'avait besoin de rien,

Sa femme de chambre c'était maintenant Simon la paysanne accorte qui avait épousé Paulin Pascot, le pâtre l'ancien camarade de jeux de la petite comtesse.

Prise d'abord à l'hôtel de l'avenue Maitaigne comme fille de service. Simone avait montré tant de zèle et tant d'intelligence que Mme de la Roche à même de la juger et forcée de renvoyer une caméristе qui ne faisait pas son affai. [illegible] décidait à l'essayer dans des fonctions plus élevées.

Elle devait se louer de cette résolution.

Au bout de six mois, si Simone n'était pas une de ces femmes de chambre accomplies, qui coiffent comme des coiffeurs et habillent leurs maîtresses comme des habilleuses de profession, elle en savait assez pour la jeune femme dont les beaux cheveux étaient faciles à tordre, et qui, n'allant point dans le monde, n'eût point mis à profit les talents d'une soubrette de premier ordre.

Huguette était sûre d'avoir près d'elle un fille dévouée; cela surtout lui semblait bon

Le mari de Simone continuait son métier de pâtre qu'il interrompait à peine pendant les trois mois les plus durs de l'hiver.

Il y gagnait sa vie.

Simone gagnant aussi la sienne, le jeune ménage devait faire bien vite des économies.

Le soir Paulin remisait ses bêtes dans un coin d'écurie que lui louaient les propriétaires d'une vacherie, dans le quartier du Gros-Gaillou, plus rapproché que Grenelle de l'avenue Montaigne.

Et il venait retrouver sa femme, qu'il ne quittait que le lendemain matin.

Tous deux se félicitaient chaque jour d'avoir quitté leur vill[illegible].

Ils se considéraient comme parfaitement heureux.

Le danger couru par Mme de la Roche troublait seul leur vie, depuis leur arrivée à Paris.

Il est vrai qu'il la troublait violemment.

Paulin surtout avait éprouvé des transes inexprimables.

Le jour où Simone lui annonça que la petite comtesse était hors de danger, le pauvre garçon ne retint pas des larmes de joi[illegible]

Il dem[illegible] voir.

Mais on [illegible] encore pénétrer personne [illegible] chambre.

Même [illegible]ente, il fallai[illegible] autour d'elle une [illegible]ilité complète

Cet apr[illegible] où, ap[illegible] touché et baisé [illegible] ses mignonnes choses, Mme de la Roche revenait à sa chaise longue, sur laquelle Simone la trouvait si pâle avec des yeux rougis Paulin obt[illegible] de [illegible] qu'elle redemanderait pour l[illegible] permission qui ne lui avait pas encore été accordée.

Celle-ci avait l'intention de présenter de suite sa requête

L'état dans lequel elle trouva sa maîtresse la détourna un instant de cette pens[illegible]

C[illegible] était pas la première fois qu'elle la voyait pleurer, [illegible] ne fut la première qu'elle essay[illegible] de la consoler.

— Il ne faut pas [illegible] madame se fasse tant de peine [illegible] Dieu lui en

Ce raisonnement [illegible] revenait toujours, et toujours mettait un peu de baume dans le cœur de la jeune femme devait rendre ce jour-là sa peine plus amère.

Ses larmes ne coulèrent plus, mais elle devint très sombre.

Alors Simone pensa que si sa maîtresse voyait Paulin cela changerait peut-être le cours de ses idées.

Elle lui dit qu'il atttendait en bas, dans le vestibule

Il serait si heureux de venir saluer madame.

— Qu'il monte, répondit madame de la Roche ; moi aussi, je serai heureuse de le voir.

Cinq minutes plus tard, le pâtre pénétrait chez Mme de la Roche.

Il resta bien une heure près d'elle à causer, à essayer de l'égayer.

Et en partant il dit ce que Simone avait dit déjà :

— Du courage, madame le bon Dieu vous aidera.

Une demi-heure après le départ de Paulin, Huguette recevait la visite de Mme Paul Yveling.

La jeune femme, qu'acompagnait presque toujours sa mère, était venue seule cette fois-là, Mme de Labatière se trouvant fatiguée.

Il se passait rarement deux ou trois jours, depuis qu'il était permis à Mme de la Roche de recevoir, sans que son amie lui fit visite

Elle demeurait auprès d'elle le plus longtemps possible.

C'étaient de bons moments pour Huguette qui aimait, Régine autant que celle-ci l'aimait, d'une affection sincère profonde.

Elle oubliait, elle voulait oublier, pendant qu'elle était là, le chagrin qu'elle entretenait dans son cœur.

Elle savait combien Régine avait plaisir à parler de son mari.

Et elle la mettait sur ce chapitre.

La jeune femme lui racontait revenant sur les détails, toutes ses stations a la maison de santé où Paul attendait patiemment maintenant, l'heure de la délivrance.

Celui-ci recouvrait absolument son état normal.

Pour l'entrée de l'hiver disaient les médecins. il serait rendu aux siens.

Car si d'ici là, aucune rechute ne s'était produite, la guérison serait considérée comme radicale.

Et Régine pensait à leur vie heureuse à leur vie de ménage.

Or, comme elle pensait tout haut, Huguette suivait ses projets.

— Vraiment, lui dit-elle une fois, n'avez-vous pas peur. . Il me semble qu'à votre place je ne serais pas rassurée.

— Peur de quoi !

Huguette se mordit les lèvres

Allait-elle faire de la peine à celle que de son côté, elle avait si souvent encouragée.

Mais Régine venait de comprendre.

— Non, dit-elle tranquillement, je n'éprouve aucune crainte ; mon mari a eu une maladie tout accidentel dont il est guéri, bien guéri. . que voulez-vous que je craigne !

— En effet, dit Mme de la Roche, je ne vois pas ce que vous craindriez.

— Paul sortira de là, reprit Mme Yveling, avec un calme que je ne lui connaissais pas auparavant. . . . C'est trop même. . Figurez-vous. .

Elle s'arrêta.

— Quoi ! demanda Huguett

Le visage heureux de Mme Yveling s'était rembruni, attristé.

— Il me semble que Paul r[illegible] aime plus comme pendant nos [illegible] dit elle d'une voix plus basse

— Ah ! ma chère Régine quelle idée vous faites vous.

— Ce n'est point une idée : [illegible] avait pour moi une de ces passions ardentes auxquelles une femme ne se trompe pas. . Il n'a plus maintenant qu'une affection tranquille qui ressemble à l'affection d'un frère pour une sœur.

— C'est celle de mon mari [illegible] mon egard, répondit Mme de laRoche, et nous sommes très heureux.

— Je ne dis pas que cela ne vaut pas mieux répliqua Régine seulement . . ce me semble étrange, à moi, qui ai pour lui tout l'amour d'avant.

Huguette secoua sa tête fine et mignonne comme celle d'une petite fille.

Et avec le sérieux d'une femme que la vie a mûrie :

— Vous n'aurez pas mené, pendant quelques jours, l'existence commune que vous vous apercevrez que lui aussi éprouve pour vous tout l'amour d'avant

puis, croyez-moi, cela vaut mieux une tendresse calme.

Régine sourit

— Vous parlez, ma chère Huguette, dit-elle, comme si vous aviez dix ans de ménage, vous êtes impayable......

— J'ai l'intuition de bien des choses, fit la jeune femme ; lorsqu'on a mené une existence telle qu'a été la mienne, on voit plus loin parfois que les autres, trop loin.. Je ne crois pas que les grands élans puissent durer.

— Vous le savez par vous-même ! interrompit Régine, souriant encore.

— Mon mari ne m'a jamais aimée avec élan, répondit Huguette restant grave ; il avait quelque sympathie pour moi, lorsqu'il m'a épousée, mais ç'a été plutôt par pitié qu'il l'a fait, pour ne pas, mon grand-père mort, me savoir seule dans le monde.. Et maintenant, cette sympathie s'appelle une tendresse à toute épreuve.... Comme femme, je suis la femme la plus heureuse.. si je n'étais pas boiteuse.

— Allons, allons, dit Régine, lui mettant la main sur la bouche, ne parlons point de cette triste chose..

Les lèvres de Mme de la Roche se plissèrent amèrement.

Celle-là aussi essayait de lui donner un vain espoir.

Elle ne lui dit point que, cet espoir, il lui était défendu de le caresser.

Si Huguette eût parlé de cela, elle eût encore éclaté en larmes, et elle ne voulait point que Régine s'en allât attristée.

Cette dernière venait seulement de partir, lorsque le comte rentra,—exact comme de coutume,—une demi-heure avant le diner.

Peu à peu, sa femme allant de mieux en mieux, Henri avait repris, sur le conseil même de celle-ci, ses habitudes.

Chaque matin, il faisait une promenade à cheval, rentrait à dix heures, procédait à sa toilette, et ne quittait Huguette qu'à trois heures de l'après-midi.

Lorsqu'elle serait tout à fait bien et qu'on lui permettrait des promenades en voiture, il l'accompagnerait au Bois.

Il dînait et passait la soirée avec elle trois fois par semaine, à jours fixes.

Les autres soirs, après le diner, le comte allait à son cercle.

Il s'occupait de sport, avait l'intention de faire courir l'automne prochain ; cela l'accablait.

Avec cette intuition qui la caractérisait, la jeune femme avait compris, dès les premiers temps de son mariage, qu'elle devait plus qu'une autre donner à Henri cette liberté relative, sans laquelle le mariage est pour un homme une chaine lourde dont il ne demande qu'à secouer le poids.

Ne pouvant sortir avec lui, aller dans le monde, il lui fallait avoir le tact de laisser Henri le faire sans elle.

C'était le seul moyen de ne pas le fatiguer de cette existence qui deviendrait très vite monotone.

La jeune femme en était arrivée à ne plus s'ennuyer, même pendant ces absences du soir, les plus pénibles.

Elle s'occupait, lisait ou travaillait.

Mais surtout la pensée qu'Henri se distrayait, et qu'il lui reviendrait content, l'aidait à les supporter.

Lorsqu'il lui disait, par hasard, de ne pas attendre son retour pour s'endormir, forcé qu'il serait peut-être de demeurer à son cercle plus tard que d'habitude, Huguette, afin de ne point le contrarier, cherchait si bien le sommeil qu'il finissait par venir.

Ou bien, si elle ne parvenait de l'être au moment ou elle le sentait s'avancer vers son lit, sur la pointe du pied.

Jamais un soupçon dont Henri employait son temps n'avait traversé sa pensée.

Si mûr que fût son raisonnement sur certaines choses, elle restait au fond bien naive, crédule, par rapport à d'autres.

Sa confiance, du reste, était inébranlable.

Mme de la Roche mettait la loyauté

de son mari à la hauteur de la sienne.

Il ne la tromperait jamais.

Et si dans un cauchemar elle entrevoyait une trahison lointaine, Huguette les mains serrées sur son coeur, la gorge pleine de sanglots, murmurait :

— Oh ! j'en mourrais ! j'en mourrais !

## VII

M. Chaume ayant convolé en secondes noces avec une de ses ouvrière savait choisi pour sa femme une maison de campagne, située aux confins d'un charmant petit endroit appelé Marnes-la-Coquette, tout près de Paris.

Jeanne, tel était le nom de son épouse qui ne connaissait la campagne, comme la majorité des Parisiennes besoigneuses—si toutefois l'on peut appeler campagne certains environs de Paris—que pour l'avoir vue, par-ci, par-là, les dimanches d'été, lorsqu'elle prenait le train avec sa mère et sa soeur, afin d'aller chercher la verdure à une demi-heure de distance, avait accepté avec une certaine reconnaissance, l'offre du millionnaire de leur louer une maisonnette au milieu des arbres.

La propriété qu'ils visitaient ensemble, la ravissait autant que le pays.

Rien ne vaut, en effet, dans les alentours immédiats de Paris, comme air et comme situation, les coteaux boisés qui à droite et à gauche s'étendent jusqu'à Versailles, et où s'étagent villas et maisonnettes : Meudon, Bellevue, Sèvres, Viroilay, Saint-Gloud, Ville-d'Avray, etc.

Marnes, situé un peu à l'écart, tout près des bois de Fausses-Reposes, desservi par les gares de Garches et de Ville-d'Avray, donne peut-être plus l'illusion de la campagne éloignée.

On y est tout à fait libre, chez soi, à l'abri. lorsqu'on le désire, des curiosités.

Jeanne y passerait la fin de l'été avec sa fille.

Elle aurait la facilité de venir à Paris toutes les fois qu'elle s'ennuierait.

Et l'enfant serait à l'air pur du matin au soir.

Elle essayait déjà de faire bégayer à sa fille les syllabes que sa bouche ne voulait pas prononcer encore : papa.

M. Chaumel n'aimait, jusque-là, sincèrement, sans égoïsme, que son fils.

Il éprouvait pour la petite fille la même tendresse avec plus de sollicitude, peut-être, plus de gâteries qu'il n'en avait eu pour Francis lorsque celui-ci était au bras de sa nourrice.

A cinquante-cinq ans une paternité nouvelle est plus attendrissante qu'à trente.

L'homme qui arrive au seuil de la vieillesse a pour le petit être d'autres attentions, d'autres gâteries que pour celui qu'il a engendré dans la force de l'âge.

Puis, une mignonne qui au berceau présente l'ébauche des gràcilités qu'elle aura plus tard, une fille enfin pour le père qui a déjà un fils, c'est la réalisation complète de la famille, c'est l'idéal du bonheur intime.

Cette enfant, fruit de son deuxième mariage, était l'adoration du millionnaire.

Jeanne avait donc deux armes contre sa résistance, deux armes dont elle était sûre ; son amour pour elle, sa tendresse pour sa fille.

Maintenant qu'elle était Mme Chaumel, quand elle daignerait traverser ce vaste magasin ou un huissier à cravate blanche exerce ses fonctions d'agent de police elle verrait plus d'une tête courbée, on s'écarterait pour lalaisser passer

Nul ne se douterait que l'ouvrière de jadis était la reine d'aujourd'hui.

La meilleure distraction de la jeune femme, pendant son séjour à Marnes, lui était apportée par Mme Lanoraie qui venait le plus souvent possible la voir.

Non seulement pour celle-ci cette distraction était la meilleure qu'elle prit, mait l'air pur faisait du bien à son fils.

Jeanne lui avait même offert de s'installer pour quelque temps chez elle.

Mme Lanoraie ne pouvait quitter Paris avant que ses élèves fussent en vacances.

Elle vint seulement au mois d'août, passer quinze jours.

Jeanne eût voulu qu'elle restât plus longtemps, jusqu'en septembre.

Elle quitta la villa de Marnes en promettant de revenir toutes les semaines. du samedi au lundi.

Son fils avait retrouvé son teint rose, ses joues s'étaient remplies.

Le médecin déclarait que, habitué à sa nouvelle nourriture, il était maintenant hors d'affaire.

Sa mère espérait que leur séjour hebdomaire à Marnes suffirait à l'entretenir en bonne santé pendant la fin des chaleurs.

Mme de Chaumel se trouva plus seule qu'autrefois, lorsqu'elle n'eut plus Mme Lanoraie auprès d'elle.

Avec cette amie qui connaissait toute sa vie, elle pouvait parler à coeur ouvert.

Et cela lui semblait bon, à elle toujours contrainte, ayant si souvent même le mensonge aux lèvres, de ne pas dire autre chose que ce qu'elle pensait.

On était en septembre.

L'arrière-saison s'annonçait exceptionnellemeut belle.

Les bois prenaient des tous effacés précurseurs des nuances mortes, si douces à l'oeil.

Les sentiers se faisaient plus solitaires, une ombre de mélancolie s'étendait sur toutes les choses.

Sortie seule de la maison, comme cela lui arrivait souvent le matin, Jeanne avait dirigé sa promenade du côté de Chaville.

Elle marchait depuis une demi-heure et s'apprêtait à s'en retourner, comptant recontrer la nourrice et l'enfant en revenant sur ses pas, lorsqu'un cavalier débusqua d'un sentier, juste en face d'elle.

C'était un jeune homme de vingt-cinq ou vingt-six ans, pouvant passer pour joli garçon, à l'œil hardi, à la moustache châtain bien cirée et qui paraissait un écuyer consommé.

Il regarda Mde Chaumel en face, la prunelle voilée pourtant, comme d'une timidité.

La jeune femme se détourna, rebroussa chemin, se sentant suivie des yeux par le cavalier, qui avait arrêté son cheval.

Le sang lui était monté violemment au visage, son cœur avait eu un battement précipité.

C'était la troisième fois qu'elle rencontrait au même endroit cet inconnu.

Mais c'était la première qu'elle éprouvait cette impression brusque.

Mde Chaumel n'entendit le sabot du ducheval s'enfoncer dans le sable du sentier que lorsqu'elle eut disparu derrière des lis au coin d'une autre allée.

Elle se mit à marcher très vite, ralentissant seulement son allure en apercevant la nourrice qui, en effet, venait au-devant d'elle avec l'enfant.

On eut dit qu'elle voulait fuir un danger qui la poursuivait.

Le lendemain, ni le surlendemain le jeune femme ne fit pas sa promenade du matin dans la même direction.

Mais le troisième jour, soit curiosité soit oubli de la rencontre qui pourtant l'avait si fort émue, à l'heure habituelle elle reprit le même chemin.

Elle emportait généralement un journal qu'elle lisait en marchant.

Cette fois encore, elle l'avait parcouru aux trois quarts, avant d'atteindre le but qu'elle ne dépassait guère à cette heure-là.

Elle s'arrêta.

Le bruit sourd du pas d'un cheval, dans le terrain sablonneux du bois, lui revenait aux oreilles.

Avancerait-elle, rebrousserait-elle chemin ?

L'hésitation fut courte.

Jeanne fit volte-face, d'une allure

tranquille, son journal à la main, s'en retourna.

Le cheval s'arrêta à la bifurcation où elle arrivait la veille.

Et le cœur de la jeune femme battit encore à se rompre.

Elle marchait toujours, sans s'apercevoir qu'elle allait plus rapidement, comme si elle voulait fuir encore.

Le cavalier reprit sa promenade.

Jeanne se rendit bientôt compte qu'il n'avait pas poursuivi sa route habituelle.

Elle n'eut pas besoin de tourner la tête pour s'apercevoir qu'il la suivait

Elle avait à peu près cent pas d'avance sur lui.

Il maintenait sa monture.

A un moment donné, ne rendrait-il pas la main afin de passer à côté d'elle ?

Elle faisait des voeux pour se trouver entre les bras de sa nourrice.

Mais la petite, toujours éveillée trop tôt, devenait en général grognon dans la matinée et souvent faisait un somme.

Comme elle ne s'endormait ni s'éveillait à heure fixe, la nourrice n'allait au-devant d'elle que par hasard.

Ce jour-là Madelaine avait dormi.

Quand Mde Chaumel arriva devant la grille de la propriété qu'elle habitait depuis deux mois, le cavalier n'était plus qu'à vingt pas.

Elle entra et, repoussant la grille, leva les yeux sur lui.

Il avait le même regard que la veille droit et pourtant voilé d'une espèce de timidité, un regard qui troublait.

Mde Chaumel ne retourna plus, le matin, se promener du côté de Chaville.

Mais à huit jours de là, alors qu'elle traversait la pleine de Carches, vers cinq heures de l'après-midi, pour rejoindre sa petite Madelaine qu'on avait emmenée aussitôt après le déjeuner, elle se rencontra avec le jeune homme, à pied cette fois, un jonc à la main, avec lequel il coupait l'herbe haute.

Comme s'il ne l'eût reconnue qu'une fois près d'elle, il s'arrêta brusquement.

Elle passa, faisant un effort inouï pour que son émotion ne se reflétât pas sur son visage,

Une demi heure plus tard assise à l'ombre d'un faillis et jouant avec son enfant, elle revit à quelque pas, qui ébusquait d'un autre taillis, le jeune homme dont la présence la bouleversait.

Cette fois il ne laissa tomber sur elle qu'un furtif regard.

Son attention parut se concentrer en passant, sur la nourrice et sur l'enfant.

Quelle que fût son impression intérieure, Mde Chaumel ne put s'empêcher de sourire à demi.

Il ne la savait certes pas maman de ce beau bébé.

Voilà qui allait à couper sûr ralentir ses poursuites.

Pour se rendre compte du plus ou moins de vérité de son raisonnement, ou mue par tout autre sentiment, la jeune femme reprit le lendemain le chemin de Chaville,

Le cavalier ne passa pas au bout du sentier.

Huit jours de suite elle refit le trajet ; le sabot du cheval ne frappait plus le sol à quelques pas d'elle.

Et elle ne revit point, en traversant la plaine de Garches, le jeune homme dont les yeux s'attachaient sur les siens avec cette douceur pénétrante qui lui apportait une émotion jusqu'alors inéprouvée.

Elle ne devait plus le recontrer.

On allait atteindre octobre ; les pluies d'arrière-saison commençaient.

Le lendemain, Mde Chanmel aurait réintégré son appartement du boulevard Haussmann.

Catte dernière soirée, M. Chaumel la passait avec elle dans le salon de la maison de Marnes.

Il était environ dix heures.

Pendant une heure, la jeune femme était restée au piano à faire des gammes ou à répéter le même air de valse

— une valse facile —que lui apprenait Mme Lonoraie devenue son professeur.

Batieumment, M. Chaumel attendait qu'elle eût fini.

— Je vous trouve en progrès ma chère enfant dit il, lorsqu'elle fit évoluer le tabouret tournant de façon à se trouver en face de lui.

—Vous êtes bien bon, fit-elle en souriant je dois vous agacer horriblement.

— Pas trop.. pas trop....

— Mais assez.

— Non, je vous assure rien de ce que vous faites ne m'gace.... Vous me joueriez do ré mi fa sol pendant deux heures, que je trouverais cet exercice très mélodieux.

— C'est le comble de la bonté ! fit-elle en poussant cette fois un éclat de rire.

— Non pas, répondit-il dites de l'adoration, ce sera plus juste.

Elle ne repliqua point, se retourna, ferma le piano, alla à une fenêtre dont elle fit jouer l'espagnolette, et après être restée une minute accoudée a la barre d'appui, vint s'asseoir dans un fauteuil, à un coin de la cheminée.

Mde Chaumel avait laissé la fenêtre ouverte le vent très froid entrait par grands coups brusques.

Elle frissonna.

— Vous allez prendre mal, fit M. Chaumel en se levant aussi vivement que le lui permettait sa corpulence et allant fermer la fenêtre.

En revenant pour s'asseoir, il rapprocha son fauteuil du sien.

— Voyons, fit-elle en étendant lé bras quand est ce qu'on rentre à Paris ?

— Allons dit-elle, allons répondez-moi. Vous savez bieu quelles sont nos conditions y en ai assez de compagne. Vous m'avez promis que nous irons habiter à Paris cet outonnes tenez parlé.

Il eût un geste qui signifiait.

" Je m'en moque de nos conditions, je suis tout disposé à les rompre."

— Non non, fit-elle comprenant parfaitement : il ne s'agit pas de cela. . D'ailleurs, le rentre à Paris où vos velléités de révolte seront forcément moins fréquentes.

Le lendemain. la céinstallation avait lieu, boulevard Haussmann.

Ce soir là, M. Chaumel restait chez lui, il devait diner en tête à tête avec son fils.

Francis arriva à sept heures.

A sept heures et demie, les deux hommes se mettaient à table.

Autrefois ils étaient fort loquaces l'un et l'autre le fils racontant au père lui avouant quelquefois les siennes deux camerades en un mot ; deux viveurs sans scrupules, qui trouvent qu'il ne faut prendre de l'existence que ce qu'elle a de bon.

Depuis un certain temps ils n'avaient plus vis-à-vis l'un de l'autre la même attitude.

Le jeune officier venait de plus en plus rarement, s'asseoir a la table paternelle

M. Chaumel ne lui reprochait point cette abstinence, comme il l'eût fait jadis.

Ils n'aveient pas le même laisser-aller dans leurs rapports.

Bref, ils semblaient en méfiance réciproque.

Ce soir là, cet état d'esprit s'accusait à tel point qu'ils éprouvèrent bientôt une gêne mutuelle, une situation qui se tendait chaque jour davantage.

Ce fut le fils qui aborda carrément la question.

— Bien, dit-il, lorsqu'ils furent dans le fumoir, il n'a pas été des plu gais, notre tête à-tête à table.. Ah ça ' papa que se passe-t-il.

— J'allais t'en demander autant, répondit M. Chaumel, fort tranquille, du moins en apparence ; il me semble que depuis un mois ou deux tu as éhangé à mon égard

— Peut être.. mais c'est parce que vous-même n'êtes plus ce que vous aviez toujour été.

— Quelle idée !

Le négociant haussait les épaules.

Francis lui tendit une boite de cigares, dans laquelle il prit au hasard.

Le jeune homme choisit, lui, minutieusement.

Et quand il eut allumé son londrès, comme son père, tirant des bouffées du sien, restait silencieux :

— Voyons il s'agit d'être franc nous n'allons pas finasser l'un avec l'autre.. Tu es devenu peu à peu morose, irritable, si morose et si irritable que cela m'a gagné.. Qu'y a-t-il ?.. Es-tu malade ?

— Pas le moins du monde ; je ne me suis jamais si bien porté.

— Je suppose que tu n'as point de soucis d'affaires ?

— Aucun.... Les Grands Magasins sont au-dessus, tu le sais, de toute inquiétude..

— Alors ?

— Alors.. alors.. Eh bien mon ami il arrive qu'on fait des bêtises dans sa vie, j'en ai fait une.... ce n'est pas pardonnable mais enfin je l'ai faite.. et il m'en coûte de la réparer.

Francis Chaumel fronça rapidement les sourcils.

— Qu'appelles-tu la " une bêtise ? " demanda-t-il, et qu'appelles tu la " réparer " ?

— J'appelle une bêtise avoir un enfant à mon âge et qui partagera ma fortune avec lui et ta belle-mère.

— En effet répliqua Francis, avec un sang-froid sans doute un peu feint, c'en est une, et une fameuse.

— Nous sommes du même avis, répondit M. Chaumel.

— Mais ce qui en serait une surtout, reprit son fils, et bien autrement grave, c'est de partager les biens qui me revenaient avec une marâtre.

— C'est pourtant ce à quoi je suis résolu, dit le père avec son même flegme.

L'officier pâlit.

Une crispation de colère passa sur son visage.

— Eh bien dit-il en jetant son cigare dans la cheminée ce ne sera pas avec non consentement par exemple !

— Mon cher ami, je te ferai remarquer que je pourrai m'en passer,

— Certes, tu pourras t'en passer ; je te préviens seulement que si tu commets cette ineptie, tu ne me reverras jamais !

— Mais si, mais si, je te reverrai.. tu te calmeras.. tu comprendras..

— Je comprendrai ce que je comprends seulement à cette heure, c'est que tu fais une folie, et que les enfants devraient avoir en main tous les pouvoirs pour empêcher les parents devenus incapables de se diriger..

— Hé ! dis donc, tu vas trop loin.. si tu mesurais tes paroles !

— Entre nous, c'est bien inutile, surtout en pareil cas ! Puis, elle est d'un bon père, ton idée !

— Mes devoirs de père n'ont rien à voir avec ce projet ; ta place est la même dans mon coeur ; quant à la fortune, avec celle de ta mère et celle que je te laisserai, tu auras de quoi mener la vie à grandes guides qui te convient.. Deux ou trois millions de plus ou de moins......

Francis l'interrompit.

— Il ne s'agit pas de cela, je suis prodigue mais pas intéressé, tu es le premier à le savoir.. Seulement je trouve ta résolution absurde.. Entretiens ma belle-mère pendant sa vie donne un million aux enfants mais laisse-moi le reste, donne-moi les Grands-Magasins.

— Et pourquoi donc ? tu es bien égoïste.

— Je te répète ne te couvre pas de ridicule, c'est tout ce que je te demande.

— On ne se couvre jamais de ridicule en faisant son devoir

Et M. Chaumel, se levant du fautuil bas où il était assis, ajouta en allant à la porte :

— Ma décision est irrévocable ; tu en prendras ton parti.

— Il est tout pris, mais fais atten-

tion à ce que je te dis.. Il y a certaines portes dans Paris, sous lesquelles tu ne pourras bientôt plus passer.

— Je ne serai pas le seul, répondit philosophiquement M. Chaumel.

Puis, avant de sortir, tendant la main au jeune homme.

— Allons sans rancune, hein ?.. bonsoir, que ça ne t'empêche pas de dormir.

— Oh ! sans rancune.. tu es libre, après tout.. J'essaierai tant que je pourrai de t'empêcher de faire une boulette ; si je ne réussis pas, je n'aurai pas, moins de remords.

Et il toucha la main qui s'avançait vers la sienne.

Pendant que M. Chaumel gagnait son appartement, tout heureux d'avoir affronté l'orage, le premier et le plus violent, l'officier marchait avec colère dans le fumoir, mâchonnant des épithètes plus irrévérencieuses encore que les es qu'il faisait pleuvoir tout à l'heu sur la tête paternelle.

Cette fureur avait-elle, comme il le prétendait, une autre cause que l'intérêt ?

Voyait-il surtout dans le mariage le partage d'une fortune que malgré tout il eût préférée entière ?

Sans doute, cette considération entrait pour quelque chose dans son indignation.

Ce qui ne voulait nullement dire que d'autres sentiments ne luttassent pas dans son âme avec celui-là.

Francis Chaumel se calma, du reste, assez rapidement.

Il n'était pas de ceux qui restent longtemps sous le coup d'un ennui, si grave qu'il soit.

L'officier n'oubliait pas son principe, que la vie étant courte, il faut chasser tout ce qu'elle a de désagréable pour ne s'attacher qu'à ce qu'elle a de bon.

Il ralluma un cigare, qu'il se mit à fumer tranquillement, étendu sur un divan, des coussins empilés sous sa tête.

Et pendant que la fumée s'enfuyait en spirales vers le plafond, il tombait dans une rêverie de laquelle il essayait en vain de sortir.

## VIII

Cette fin d'arrière-saison pluvieuse, ramenait tout le monde à Paris.

La famille de Labattière avait passé la plus grande partie de l'été à Meudon.

Personne ne devait parler de retourner à Asnières où les souvenirs étaient trop pénibles

Il était question tout d'abord d'emmener l'oncle Yveling.

Puis l'avis du médecin qui considérait tout déplacement comme nuisible pour le paralytique, faisait loi.

On laisserait le vieillard à Paris, sous la garde de la personne qui lui servait de dame de compagnie et dont on se trouvait très satisfait.

Régine avait continué à prendre ses leçons de musique.

Mme David allait deux fois la semaine à Meudon, aussi bien accueillie par M. et Mme de Labattière, que par M. Paul Yveling.

L'élève travaillait, en passé de devenir un jour aussi forte que son professeur.

Régine savait son mari adorateur passionné de la musique, et tenait à le charmer pendant les tête-à-tête des soirées d'hiver.

On parlait maintenant de lui devant des tiers quand l'occasion s'en présentait.

Si Mme David n'était pas considérée comme une amie on ne se gênait pourtant point pour aborder devant elle un sujet qu'on ne mettait jamais en évidence autrefois.

Un jour même que la maîtresse de piano, arrivée un peu avant l'heure, attendait au jardin Mme Yveling, sortie avec sa mère, M. de Labattière s'était assez longuement étendu sur l'état actuel du mari de Régine, disant la certitude que les médecins pouvaient à pré-

sent donner une guérison complète.

L'ancien capitaine de frégate recherchait toutes les occasions de causer seul à seul avec la jeune femme.

La sensation éprouvée lorsque, pour la premiere fois, celle-ci se metait au piano dans la ville d'Asnières, et qu'il l'écoutait du dehors, appuyé à la fenêtre revenait presque chaque fois qu'il se trouvait en sa présence.

Ce regard ardent, ce teint mat, ces lèvres que le sang empourprait, produisaient sur le vieux marin une impression involontaire contre laquelle il ne réagissait qu'avec peine, impression complexe d'ailleures, faite d'attirance et d'éloignement.

Cette créature lui faisait courir dans les veines, un frisson de fièvre.

Il avait envie de la fuire, et dès qu'elle arrivait, il allait à elle.

Rosalie divinait-elle, en partic du moins, l'effet qu'elle produisait ?

Son intuition de femme devait le lui faire pressentir.

Elle restait froide, impénétrable, en tout cas.

Mme David avait vu. cet été-là, à Meudon Mme de la Roche.

Comme on ne pouvait songer à faire a la petite comtesse un long voyage son mari, sur sa demende, louait pour août et septembre non loin de la demeure Labatière, une propriété assez jolie.

Huguette recouvrerait plus vite ses forces, au grand air, et ne s'ennuierait point, en ayant pour voisiue son amie Régine.

En effet sa tritesse devait aller en s'atténuant doucement, au contact journalier de cette derniere.

Mme Yveling lui avait fait vite comprendre au reste que. pour son mari, il lui fallait reprendre son caractère d'autrefois.

Mme de Labatière aussi le lui avait dit très sérieusement.

Si Huguette voulait conserver l'amour de son Henri, il ne lui fallait point se laisser aller à cette mélancolie, qui faissait d'elle une autre femme.

Les hommes se fatiguent promptement des visages tristes ou soucieux.

Et comme il était tout pour elle, comme la terreur de perdre une parcelle d'affection lui eût faite tenter l'impossible, ellle revint, renfonçant les larmes souvent prêtres à jaillir de ses yeux, à son enjouement de jadis.

Pour lui plaire, le comte en ayant tsmoigné le désir, elle décida qu'une fois rentrée à Paris, elle reprendrait des leçons de piano.

Naturellement, Mme David, qui n'avait pu lui en donner que quelques unes redeviendrait son professeur.

Au mois d'octobre, Rosalie retourna donc rue de Londres chez la Labatière a venue Montaigne et les de la Roche.

Un apres-midi, après la leçon donner à Mme Yveling, la jeune femme qui manifestait ce jour-là une agitation extraordinaire, lui confia que lendemain son mari sortait de la maison de santé où il se trouvait en observation.

Rosalie se sentit pâlir.

Heureusement, Régine rangeait sa musique fébrilement, toute énervée par son bonheur.

Elle ne remarqua point la décomposition des traits de Mme David.

Quand elle la regarda, celle-ci avait recouvré son sang-froid.

—Alors, dit-elle, avec un sourire pâle, vous êtes heureuse.

—Oh ! oui, oui, je suis heureuse !... S heureuse que je me demande s'il est permis de l'être autrant dans la vie.

—Et où aller-habiter..avec votre mari ?

—Ici..chez mes parents.

—Je croyais que vous deviez prendre un appartement particulier ?

—Cela avait d'abord été convenu, puis mon père et ma mére, dans un excès de sollitude, m'ont conjurée de rester momentanément auprès d'eux... Ils veulent être bien certains, avant de me laisser seule avec mon mari, qu'aucun retour de sa maladie n'est à craindre pour moi ..C'est drôle, comme les parents sont méfiants !

—Ils ont raison, peut-on jamais savoir !

—Quand les médecins se sont prononcés pourtant..

—Il arrive qu'ils se trompent.

—Non, fit Régine, je suis sûre que non ! Paul est bien guéri.

Et elle ajouta, retrouvant après un instant de gravité son sourire de bonheur :

—Oui nous serons à l'étroit ; mais enfin on peut s'arranger.. Papa et maman nous donnent leurs deux chambres pour s'installer dans celle qui était la mienne. et dans une petite piéce attenante..comme ils sont bons !

—Certes, vous avez d'excellents parents. Cela se comprend, ils n'ont que vous.

Puis après un moment d'hésitation, Rosalie demanda :

—Est-ce que M. Yveling reprendra son emploi au ministère de la marine ?

—Mais nous l'expérons ; plus tard, par exemple.. On l'a presque promis à mon père.

Mme David se tut encore pendant quelques secondes.

—Ainsi, reprit-elle, nous en sommes à nos dernières leçons ?

—A nos derières leçons ! fit Régine vivement, et pourquoi ?

—Une fois votre mari près de vous, vous aurez plus le temps d'en prendre.

—Je crois que si.. Je vous ai dit combien mon mari aime la musique.. Je veux arriver à lui jouer la sonate pathétique je ne dis pas comme vous, mais.

—Soyez certaine que vous arriverez à la jouer comme moi..

La voix faillit se briser dans le gosier de Mme David.

Ne la savait-elle pas depuis long temps sa passion pour la musique ?

Et ne l'avait-elle pas avec cette sonate que Régine voulait esseyer de jouer comme elle, tenu sous le charme chaque fois qu'il la lui avait demandée.

Oh ! ce bonheur de jadis, il allait naître pour une autre, il allait renaître pour lui.

Et elle..

Une infinie souffrance emplissait son âme.

Elle avait des larmes sous les paupières des sanglots plein la poitrine.

Et pourtant, elle s'était crue forte assez forte pour suporter ce bonheur échafaudé sur son bonheur défunt.

Qu'il revienne à la raison s'était elle répété souvent c'est tout ce que je désire ; je n'oublierai pas ce que j'ai fait, je n'aurai la conscience en repos que lorsque je le verrais heureux avec elle !

Et voilà que son être entier se révoltait à cette pensée des joies intimes qu'allait gouter celle qui était venue se jeter dans sa vie, lui apporter le désespoir affeux qui broie le cœur et fait monter à la tête la folie.

Rosalie passa encore au moins un quart d'heure avec Mme Yveling. Qu'and elle sortit du salon, celle-ci n'avait rien surpris sur sa physionomie qui fût de nature à l'inquiéter.

Mais comme si l'effort qu'avait fait Mme David en se contenant eut été trop violent pour continuer plus longtemps, à peine dans l'antichambre, Régine, qui venait de la reconduire jusqu'à la porte,rentrée dans le salon, elle sentit son visage se contracter brusquement.

—Qu'avez-vous donc madame ? dit une voix qui la fit tressaillir.

M. de Labatière, sortant d'une pièce voisine. était vis-à-vis d'elle.

—Vous souffrez ? reprit-il avant qu'elle pût s'expliquer.

—Oui, fit elle, un mal de tête très violent ; je n'y vois plus.

—Voulez-vous que j'envoie vous chercher une voiture ?

—Oh ? non merci, je marcherai jusque chez mois, l'air me fera du bien.

Et, passant devant lui, elle dit :

—Au revoire monsieur.

—Au revoir madame.

Le lendemain. l'après midi, M. de

Labatière sonnait à la porte de Mme David.

La petite bonne l'introduisit dans la pièce qui servait de salon d'étude et de salon de réception.

Dans la chambre voisine Rosalie était occupée avec son enfant.

Elle entra bientôt, le petit entre les bras, rieur, éveillé, avec de beaux yeux noirs très vifs.

—Laissez-moi, monsieur, dit-elle, vous présenter mon fils et demander à quoi nous devons l'honneur de votre visite.

Elle parlait avec une grande aisance genre habituel.

Jamais, jusqu'alors, l'ancien marin n'avait monté son escalier.

Sous son flegme d'homme correct, habitué au monde, on devinait une certaine gêne.

Il dit pourtant, d'un ton parfaitement naturel :

—Vous étiez souffrante hier, en quittant la maison ; ma fille, qui toute à l'agitation provoquée chez elle par le grande événement que vous savez, ne s'en était pas aperçu m'a prié, ainsi que Mme de Labatière, de venir prendre de vos nouvelles.

Rosalie tendit l'enfant à la bonne, qui l'emport.

Et montrant un siège au visiteur :

—Veuillez donc vous asseoir, monsieur.. Vous êtes mille fois aimable, et vous présenterez à ces dames meilleurs remerciments. J'avais simplement la migraine une maladie toute féminine qui a passé après une nuit de sommeil

—Je vous trouve en effet une mine supperbe. on ne se douterait pas de votre indisposition d'hier.

Puis, ne trouvant pas d'autre moyen d'alimenter l'entretien que de revenir à l'enfant :

—Pourquoi avez-vous fait enlever si vite votre bébé ?

— Les poupons de cet âge sont peu intèressants pour les messieurs.

— Moi, j'aime beacoup les enfants ; on ne croirait pas, mais c'est ainsi.... Il faudra l'amener à ma fille ; elle, elle en rafiole.

Un frissonnement glissa entre les épaules de Rosalie David.

Elle sourit, de son sourire toujours pareil.

—Ces dames me l'on déjà demendé mais il est si petit encore..lorsqu'il sera plus raisonnable.

Et changeant de conversation :

—Voilà Mme Yveling bienheureuse ?

—Oh ! oui bien heureuse ! pourvu qu'elle n'ait pas de déboires.

Les sourcils du capitaine de fégate se rapprochaient sur ses yeux soucieuz,

—Craignez-vous donc, demanda la jeune femme, pour la santé M. Yveling ?

— Pas précisément, si vous voulez quoique après de pareilles histoires il y ait toujours à craindre ; mais, enfin, admettons que mon gendre ; soit guéri ; je crains qu'il ne reste excessivement impressionnable, nerveux, sujet à des variations de caractère qui ne sont pas fait pour raendre une femme heureuse. En un mot, je tremble pour le bonheur futur de Régina.

— Je crois, monsieur que vous vous exagérez les choses.. Peut-être M. Yveling sera-t-il un certain temps à redevenir vraiment ce qu'il était, mais il reprendro probablement son état normal.

Mme Yveling m'a annoncé qu'elle ne vous quitterait point ; c'est en tout cas, une sécurité.

— Sans doute.. Enfin, espérons que je m'exagère, comme vous le dites, la chose. Mais ce drame à été si affreux Il me semble, comme voyez-vous que je n'aurai jamais pour Paule Yveling l'affection d'avant. Bien qu'il ait agit inconsciemment, je ne pourrai m'empêcher de penser qu'il fut le meutrier de ma fille.. Et si elle m'avait écouté..

M. de Labatière s'arrêta pour reprendre aussitôt :

— Elle n'aurait pas vécu avec son maai.. Il est vrai qu'être condamnée à l'âge de Régine, à l'existence d'une veuve rui ne put pas se remarier est

absolument navrant . Il vaut peut-être mieux riquer encore la vie commune je puis me tromper, et voir ma fille un jour parfaitement heureuse.. Je donnema vie pour cela.

—Je comprends, répliqua Mme David mais en effet, vous pouvez vous tromper.. Pour mois, la justice — puisque c'est de la justice qu'il relève — ne relaxerait point M Yveling sans une certitude. Revenu à la raison saine et et claire celui-ci surmontera le nervosisme, qui domine encore dans son organisme, et fille sera heureuse.

—Puissiez-vous dire vrai ! Ah ! nous avons passé par de bien terribles épreuves !....

Vous tavez tout, comme tant d'autres.... et plus que d'autres, puisque vous être maitenant, madame, une amie pour nous ..

Non seulement le drame par lui méme l'état dans lequel notre fille est restée si longtemps, nous ont boleversé au dernier degré, mai il a fallu qu'une autre peine vienne s'ajouter aux tortures que nous endurions....

Ne trouvez-vous pas qu'il est affreux de pensez qu'un neveu, prosque un fils. Ah ! je ne veux pas parler de cela !..

— Il vaut mieux..n'en parler pas..

— Et pourtant cela fait du bien. Ma femme et mois, n'en ouvrons jamais la bouche.... et quelquefois cela m'étouffe de ne rien dire....

— Je le comprends.... Il me semble que je serais de même.... Ainsi, vous êtes bien certains, que c'est votre neveu.. qui....

— Trop certains.. puisqu'il ne se peut pas que ce ne soit pas lui.

—Personnellement, M. Yveling n'avait pas dennemis ?

Rosalie sormulait celte question d'un ton absolument uoturel.

Et au font d'elle-même elle ne ressentait en ce moment aucun trouble.

Lorsqu'une émotion, quelle soit atteint son maximun d'intensité, il arrive qu'elle disparaît instantanément.

C'était l'impression éprouvée souvent depuis bientôt deux années.

La curiosité qui, du reste, la stimulait en cette occassion devait primer tout.

Mais elle la laissait aussi en pleine possession d'elle-même.

Elle s'arrêterait à temps pour ne pas commettre une imprudence.

M. de Labatière lui répondit sur le même ton :

— Je n'ai pas enteudu dire qu'il en eûl aucun.

—Même cette femme, dont on a parlé dans les journaux !

— Il en a été à peine question . la première venue, sans doute.

— Vous n'avez pas su autre chose sur son compte ?

J'ai su simplement qu'elle ne se trouvait mêlée en rien à l'affaire ; à ce moment-là l'état de ma fille était absolument désespéré : je ne m'occuppas plus que d'elle, le reste ne m'intéressait pas.. Quand la vérité s'est fait jour, il n'y avait pas retsuner en arrière.

— Et il est encore en Afrique ! demanda Mme David.

Toujours.. il a failli y être masacré, le malheureux !

— Il ne reviendra pas de sitê, sans doute ?

— Oh ! sans doute . Il continue ses pérégrinations aves la Mission qui l'a sauvé.

Il se fit ue siience.

Puis la conversation changea au bout d'un quart d'heure

Après son départ, Rosalie réfléchit longuement.

Allait-elle sous un prérexte ou sous un autre, abandonner ses leçons à Mme Yveling ?

S'abstiendrait-elle de retonrner rue de Londres ?

Ou s'y présenterait-elle au jour et à heure habituels ?

Quand elle y retournerait, pour la prochaine leçon, Paul serait chez ses beaux parets.

Mserait-elle affronter sa présence, en facede ceux-ci, en face de sa femme ?

Ce serait folie.

jamais son ancien ami n'aurait assez d'nergie morale pour rester impassible

Elle-même ne se sentait point la force de dissimuler suffisamment en cette circontance.

Et cependant elle ne voulait pas perdre ses entrées chez les Labatière.

Que faire.

Rosalie tombait dans une perplexité qui lui enlevait l'appétit et le sommeil.

Le matin du jour où elle devait se rendre à sa leçon elle se décidait à faire porter un mot par sa bonne, dane lequel elle disait quétant souffrante elle se trouverait forcée de se reposer, lorsque sa concicge lui montra une lettre qu'elle ouvrit précipitamment.

Elle avait reconnu l'écriture de Mme Yveling.

Celle-ci la priait de ne pas se déranger ce jour-là

Elle voulait faire plusieurs courses avec son mari, lesquelles courses l'empêcheraient de se trouver chez elle à l'heure dite

Pendant quelque semaines, du reste, Régine ne prévoyait pas pouvoir travailler avec son professeur.

Elle reprendrait ses leçons le mois suivant, avec un nouveau zele.

La lettre de la jeune femme était des plus aimables.

Elle annonçait à Mme David sa visite très prochaine.

Et elle espérait bien que celle-ci viendrait les voir, elle et sa mère, pendant les vacances qu'elle s'octrovait.

Rosalie poussa un énorme soupire de soulagement.

Elle ne pourait rien désirer de mieux que cette solution.

En un mois, on avise à bien des choses ; elle aurait temps de se retourner.

Régine vint, en effet, lui faire sa visite avec sa mère quelques jours tard.

Lorsque la jeune femme s'avança vers elle, la main tendue, elle éprouva une commotion aussi vive que celle ressentie lorsque pour la première fois elle la voyait chez elle, dans le petit logement de le rue Richer

C'était vers la fin de l'après-midi. l'appartement était sombre, la lampe heureusement n'avait pas encore été allumée.

Ni la mère ni la fille ne s'aperçurent de l'étranger émotion, qui sans cette particularité leur eût sauté yeux.

Peu à peu, Rosalie la surmonta.

On causa assez longuement.

L'enfant dormait,et les deux femmes purent seulement le voir dans son berceau.

M is il fallut que Régine effleurât de ses lèvres le front du petit.

Et Rosalie frémit encore lorsqu'elle vit donner ce baiser.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda la jeune femme.

— Paul.

— Tiens.... Paul !

— C'était le nom de mon mari.

— Ah ! je comprends.

Les deux dames partirent en faisant promettre à Mme David de venir prendre une tasse de thé une de ces aprèsdînées.

Avant de rentrer chez elles, Mme de Labatière et sa fille montèrent l'eecalier de l'oncle Yveling.

Elles trovèrent auprès de lui Paul, qu'elles y avaient laissé tout l'heure.

Le jour même de sa sortie de la maison de santé. celui-ci était venu voir le pauvre paralytique.

L'entrevue, bion muette, avait été émouvante.

Des yeux si souvent vague du viellard des larmes étaient tombées.

C'était le seul langue qu'il pût tenir

Sa main ne parvenait pas faire un geste, ses lévres à articuler une parole

Mais il était éloquent. ce langage, à un autre titre.

Il disait que l'intelligence vivait toujours chez cet être qui semblait mort.

Paul Yveling, méconnessable pour tant d'autres. avait, au premier abord, été reconnu par son oncle.

On espérait qu'une commotion heureuse serait capable, sinon de ie faire

revenir à son état normal, du moins d'apporter un mieux sensible dans sa situation.

Cette réaction favorable ne se produisit point.

L'oncle Yveling demeura dans son immobilité de statue.

C'était par de simples mouvements des paupières, de fugitives lueurs traversant ses yeux, qu'on pouvait deviner ses impressions.

Paul devait venir chaque jour passer auprès de lui la plus grande partie de l'ar ès-midi.

Il lui causait un peu, lui faisait la lecture, sans arriver à se rendre bien compte s'il était bien compris, s'il procurait queque plaisir au vieillard.

Souvent il surprenait, attaché sur lui le regardu paralytique.

Chaque fois, ce regard avait la même impression navrée.

Paul alors, ce regard avait ému, doucement lui pressait la main.

Et quelquefois il disait :

— Oui, mon pauvre oncle, nous avons été bien éprouvés ; il faut plus y penser.... tout est passé.

Le regard triste devenait plus triste encore : les paupières se fermait comme fatiguées.

Ce jour, où quittant Mme David, Régime et sa mère montaient chez M. Yveling pour reprendre Paul, il ne s'était passé entre l'oncle et le neveu rien de plus ni de moins que ce qui se passait d'habitude.

Ce dernier avait lu les journaux-

Il repliait le dernier lorsque les deux femmes entrèrent.

Toute souriant, Régine vint embrasser paralytique.

Puis elle tendit la joue à Paul qui y mit un baisser.

Mme de Labatière les regardait.

Au moment où la jeune femme s'approchait de son mari, une ombre passa sur le front de la mère.

L'es deux visages, celui de Régine et celui de Paul, formaient un contraste si frappant, qu'une inquiétude, celle qui déjà l'avait saisie comme elle avait saisi son mari, la mordait au cœur plus profondément qu'elle ne l'avait mordue encore.

Tandis que la physionemie de l'une marquait la gaietc, le bonheur, celle de l'autre restait indifférente et morne.

Et ce baiser qui semblait contenter Régine paraissait à Mme de Labatière d'une froideur inquiétante.

L'heur du diner n'était point venue encore.

On pourait rester près de l'oncle jusqu'à ce qu'elle sonnât.

Les deux femmes s'assirent en face de lui, Paul reprit sa place.

Et l'on causa-

Régine raconta les courses folles qu'elles avaient faites : quelques achats aux Grands Magasins, une visite à la couturière, une t ès bonne faiseuse.

Mme de Labatière était allée également chez la sienne, oh ! beaucoup plus modeste.

N'avait-elle pas passé cet âge de coquetterie, qui est l'âge heureux pour la femme !

Une chose ennuyeuse, car il lui faudrait chercher quelqu'un, la concier, de la maison que celle-ci avait habitée si longtemps avec sa mère lui annonçait qu'elle avait déménagé.

Elle lui demandait, il est vraie, sa nouvelle adresse ; seulement, a cette adresse, Mlle Badolle n'était plus.

On n'y savait point ce qu'elle était devenue.

Paul écoutait le caquetage de la mère et de la fille, prêtant à l'une et à l'autre la même attention bienveillante, lèvres cette ébauche de sourire qui remplaçait son sou d'autrefo , qui accusait l'expression triste a figure.

Et plus Régine lui voyait, cette expression plus affectait un bonheur une gaieté qu'elle n'éprouvait point toujours nor certes, mais avec laquelle elle arrivait à tromper ses parents, et parfois peut-être à se tromper soi-même.

— Et puis, fit elle, nous sommes

allées jusque chez Mme David.

Paul eut un léger mouvement ressemblant à un tressaillement.

Cependant, son visage resta ce qu'il était.

— Mme David ? répéta-t-il d'un ton qui interrogeait.

— C'est mon protesseur de piano, je vous en ai parlé hier.

— Je ne me souvenais plus, ou plutôt vous ne m'aviez pas dit son nom.

En effet,je crois que je ne vous l'avais pas dit : Mme Rosalie David.

Paul ne répondit pas.

C'est, comme je vous l'ai dit aussi, reprit la jeune femme, un très bon professeur, je ne vous ai point raconté comment nous avons fait sa connaissance.

— Non, fit-il.

Il regardait son oncle.

Celui-ci le regardait.

Une flamme luisait dans les yeux du vieillard.

Si la parole lui eût été rendue, M. Yveling lui eût crié :

C'est elle, l'assassin!....C'est elle qui a frappé ta femme !

M. Yvelng ne pouvait parler

Et son regard étrange n'avait point l'éloquence explicative que le vieillard eût voulu y mettre.

Paul se leva.

Il était l'heure de partir.

Le lendemain, ils viendraient tous dîner chez le pauvre oncle.

A cette promesse les yeux devenus ternes de celui-ci s'animérent encore, mais cette fois d'une émotion douce, en taisant voir le bonheur qu'il avait de cette réunion.

Le soir, lorsqu'ils se touvèrent seuls chez eux, Paul reparla à Régine de sa maitresse de piano.

—Alors, elle vous a donné de bonnes leçons, cette Mme David ?

—Oh ! d'excellentes, vous en jugerez mon ami, et je compte bien en prendre

Paul était assis à un coin de la cheminée, dans un fauteuil

Régine venait de ranger, dans une boite à ouvrage. les soies d'une broderie.

Elle s'aprocha de lui, par derrière, et répéta, passant les bras autour du cou de son mari, la tête près de la sienne :

— Si vous voulez !

— Mais je veux tout ce qui vous est agréable, fit-il, rapprochant ce visage de son visage, en un geste très doux.

— Vous m'aimez donc un peu ? demanda-t-elle, d'une voix qui se brisa dans gorge.

— Comment me posez-vous cette question ? fit-il en la lâchant, et en se levant tout à coup

Il était en face d'elle et la regardait qui tremblait devant lui.

— Mais qu'avez-vous, ma pauvre petite ?

— J'ai.... j'ai beaucoup.. beaucoup de peine ! éclata-t-elle, en se cachant le visage dans les mains.

Une inquétude plissa le front de Paul-

Sa femme s'était adossée au mur et sanglotait très bas, de peur que les autres l'entendissent, mais secouée des pieds à la tête par cette douleur qu'elle essayait de comprimer.

Il lui prit les mains, les détacha de son visage convulsé, où les larmes ruisselaient.

Et envahi par une grande pitié, il serra contre lui Régine, qui désespérément, jeta sa tête sur son épaule, murmurant :

— Paul, Paul, vous ne m'aimez plus

— Je ne vous aime plus, ma pauvre Régine ! Et pourquoi ne vous aimerais je plus ?.. Qu'y a-t-il eu entre nous qui puisse briser l'affection.... Si, ma chère enfant, si je vous aime !

Il resserait l'étreinte, il glissait une main dans ses beaux cheveux, relevant les bouclette folles,dégageant son front très blanc, très pur, mettant un baiser sur ses yeux noyés.

Et en la tenant là, sanglotante, contre sa poitrine, incapable d'articuler un mot, il sentait s'accroître ce sentiment de pitié.

En vain essayait-il de raviver cet au-

tre qui s'appelle l'amour, qu'il avait eu pour elle,— il s'en souvenait à présent.

— A un degré tel qu'il lui sacrifiait tout, qu'il marchait sur sa conscience, qu'il brisait sans vergogne l'idole devant qui si longtemps il s'était agenouillé, il avait beau la trouver belle ainsi, pantelante dans ses bras, belle à affoler le plus blasé, il avait beau appeler la passion, appeler le désir, son cerveau ne se troublait point, ses sens restaient engourdis.

Il ressentait, certes, de l'affection pour elle.

Il ne mentait point en lui affirmant qu'il l'aimait.

Du moins, il ne mentait qu'à demi.

Et son désespoir égalait presque le sien— un désespoir morne—de se sentir incapable de l'aimer plus.

En cet instant, il eût donné, pour réveiller en lui l'ardeur d'autrefois pour que ce feu sacré qui s'apelle l'amour le moins, se crût toujours adoree, ce que pouvait lui réserver, de bonheur cette existence qu'il trouvait si lourde.

Il eût donné sa vie, si pour lui la coupe était épaisée, s'il n'avait plus droit au bonheur . . . .

Mais non, l'étincelle ne l'ar imerait point.

Ce beau corps, abîmé dans ses bras, ne le faisait ni frissonner ni pâlir.

Paul Yveling en épouva une souffrance.

Etre marié avec la plus adorable des femmes avoir le bonheur à portée de sa main, et ne savoir pas en jouir, ne pas pouvoir.. se sentir fatalement ramené en arriére, torturé, par la mémoire de choses pasées.

Mais pourquoi ! . . . .

Pourquoi cela ?

Quelle force implacabla, génie maus'acharme donc après l'homme, qui le jette hors de la route qu'il n'avait qu'à suivre pour arriver tranququille au bout de sa carrière, pour vivre sans douleurs, si ce n'est sans félicités !

Le savait-il ?

Et Paul approchait encore sa bouche du front de Régine, de ses yeux, de ses lèvres.

Elle frémissait, elle. ses larmes taries, du bonheur plein son regard encore mouillé.

Lui, restait insensible, avec le même désespoir au fond de l'âme.

Mais Régine se trouvait rassurée.

Pour quelque temps du moins, elle serait heureuse.

M. et Mme de Labatière, en la voyant le lendemain plus radieuse qu'ils ne l'avaient encore vue, se dirent que leurs craintes étaient vaines.

Peu à peu, gendre redeviendrait tel qu'il avait été.

Et leur fille aurait la vie de quiétude, de bonheur qu'ils avaient rêvée pour elle

Dans le courant de cette même journée, comme le temps, très mauvais, les empêchait de sortir tous les deux au bras l'un de l'autre, ainsi qu'ils l'avaient prémédité avant de monter, pour y ner. chez l'oncle Yveling, Paul de de à sa femme de faire un peu de que.

— Je vais essayer de jouer la so pathétique, dit elle en ouvrant son piano. Je n'arrive pas à la perfection mais je crois que j'ai fait de sérieux progrès.

Son mari ne répondit point.

Il s'installait dans un fauteuil commodément, comme pour mieux entendre.

Régine attaqua le prélude.

Il tresaillit.

Et quand Régine s'arrêta :

— Il me semble, en effet, que votre talent s'est affermi d'une façon tout à remarquable.

— Vous êtes trop indulgent, je crois. Mais vraiment, vous trouvez que ce n'est pas mal.

— Je trouve que c'est fort bien, vous m'avez charmé. Certes, chère petite, vous avez fait du progrès.

— Et vous êtes plusque jamais d'avis que je dois prendre de temps en temps une leçon ?

— Mais oui ; faites ce que vous voudrez, du reste, je l'ai dit.

Puis, comme s'il eût adressé la question la plus naturelle :

— Puis, comment avez-vous con ucette madame David ?

— Oh ! d'une façon tout accidentelle un après-midi, en allan avec maman chez sa couturière.. Mde David n'était pas chez elle, et sa voisine, qui jouait comme nous motions l'escalier, la sonate pathétique, nous fit entrer chez elle pour attendre le retour de celle-ci...

Ce que nous avions entendu de ce morceau nous avait ravies ; elle consentit à le jouer de nouveau, nous dit ensuite qu'elle donnait des leçons et, sur le désir de maman, qui pensait...me distraire, je lui demandai d'être mon professeur.

— C'est très simple, en effet.

— Le hasard, tout bonnement.

Il y eut un instant de silence ; Paul réprit :

— Ainsi ; vous êtes allée lui dire, hier, que vous seriez quelque temps sans travailler avec elle ?

— Elle le savait, je lui avais écrit ; mais nous voulions lui faire une visite, nous avons profité de l'occasion.

— Elle demeure loin ?

— Non, rue d'Amsterdam, au no....

— En effet, ce n'est pas loin.

— Puis, reprit Régine,il y avait longtemps que nous voulions voir son bébé.

— Voir son bébé ? répéta-t-il machinalement, sans comprendre.

— Mais oui, elle a un enfant, un petit garçon de onze mois.

Elle est veuve, son mari étant mort un mois après la naissance de leur bébé

— Allons, fit Régine, je vais m'habiller, il sera bientôt temps de monter chez l'oncle.

— Oui, il sera temps bientôt.

Elle l'embrassa encore et partit, en se retournant pour lui sourire.

Quand, au bout d'un quart d'heure, Régine vint le prendre pour aller dîner chez son oncle, se reflétait sur la physionomie.

Mais, pendant cette soirde, il parut de nouveau à ceux qui l'entaient triste et sombre.

Il s'arrêtait devant le portail, comme s'il s'apprêtait à le franchir.

Le lendemain Paul se rendit au monastère.

Il devait faire, sans le savoir, une rencontre dans l'escalier conduisant à son bureau.

Le ciel eût pu lui tomber sur la tête, la terre s'ouvrirsous ses pieds, il se fût laissé écraser, il se fût laissé engloutir sans une parole, sans un cri.

Sur le palier du premier étage, il frôla quelqu'un qui montait.

C'était un homme qui ouvrit la bouche, comme pour pousser une exclamation.

Mais la parole s'arrêta sur ses lèvres : il se jeta contre le mur.

Cet homme était Henri de la Roche

Au sortir du mismistère Henri regarda sa montre.

Cinq heures et demie.

Il lui restait juste le temps de rentrer pour dîner, s'il voulait passer avec Huguette la demi-heure qu'il lui donnait avant de se mettre à table.

Lorsque le comte de la Roche se retrouva avec sa femme, il avait sa physionomie habituelle.

Le baiser qu'il mit sur son front ressemblait au baiser de tous les jours.

Cette soirée était une de elles que Henri donnait à Huguette.

La jeune femme, toute radieuse, coiffée avec une coquetterie particulière. avec un raffinement dans sa toilette qui montrait tout le désir qu'elle avait de plaire à son mari, l'attendait.

Celui-ci était bien décidé, en entrant à lui dire qu'il avait accepté un ami, auquel il devait se rendre pour neuf heures.

Il la vit si joyeuse, si câline, si enveloppante, il sentit que la déception serait si vive, qu'il n'osa point.

Mait pourtant il était résolu à lancer, ce soir-là, ce qu'il appelait son ballon d'essai.

— Comme tu es jolie, ma chérie. dit-il à Huguette pendant le repas, on croirait que tu as des velléités de sortir ce soir !

— Oh ! aucune, je t'assure, c'est uniquement pour toi que je me suis faite belle...Cette robe est à ton goût ?..Tu trouves qu'elle va bien ?

— Je la trouve parfaite... Tu es charmante... Mais c'est une toilette de théâtre.

— Je l'ai fait faire pour quand.. tu m'y conduiras.

— Je gage Huguette laisserais très bien conduire ce soir aux Français ?

— Certainement, si tu veux... tu sais que j'adore ce théâtre

— Je crois justement que l'on donne Hamlet, tu ne l'as pas vu ?

— Non.

— Eh bien, mignonne, nous ferons atteler, aussitôt dîner.

La promenade presque journalière au bois de Boulogne, dans le coupé ou la victoria, et le théâtre de temps à autre étaient, à part quelques visites ensemble aux Labatière et à une ou deux personnes, anciennes connaissances de la famille de la Roche, les seules sorties que Huguette fît avec Henri.

Elle éprouvait une joie folle lorqu'il la menait au théâtre.

Ce soir-là, installé dans une bonne loge son mari à côté d'elle, la petite comtesse, bien que la pièce lui parût lugubre, passa une soirée ses plus intéressantes,meilleures qu'elle eût encore passées.

En revenant dans le coupé, Henri lui. glissa un bras sous la taille et jusqu'à l'hôtel la tint serrée contre lui.

Un vrai ménage d'amoureux regagnant son nid.

Une fois dane leur appartement, Huguette, sur un signe de son mari, renvoya la femme de chambre.

Ce fut Henri qui remplit ce rôle, enlevant les épingles qui retenaient ses beaux cheveux, les agrafes du corsage, jouant avec elle comme un enfant.

Et quand elle fut dans lit, un immense lit où elle se perdait, plus jolie qu'avec sa toillette de théâtre dans sa chemise de soie bleu pâle, ses cheveux mêlés aux dentelles de l'oreiller, elle dit à Henri, en passant un bras autour de son cou et en attirant sa tête vers la sienne :

— Je voudrais te demander quelque chose.

— Quoi donc ?

Quelque chose...

— Mais quoi, voyons ? parle... On dirait une petite fille qui a peur d'être grondée.

— C'est que, c'est très sérieux... et je crains que tu ne veuilles pas...

— Tu sais bien que je veux tout ce que tu veux...

— Même cela ?

— Encore faut-il que je sache quoi !

— Eh bien, je pense qu'il serait temps de faire... l'opération !

Le bras d'Huguette s'était desserré ; Henri se redressa brusquement

Oh ! cela, non... jamais !

— Jamais ! fit-elle, se soulevant à demi, tu me l'avais promis !

Il y avait dans sa voix et sur son visage un tel désespoir que M. de la Roche tressaillit, sincèrement, profondément ému.

C'était un cri qui s'était échappé de ses lèvres, et ce cri révélait une affreuse déception,

La figure mignonne d'Huguette se convulsait,les yeux agrandis contenaient à la fois une prière et un reproche.

Elle avait crispé ses mains dans le couvre-pied de satin.

On eût dit qu'elle allait avoir une crise de nerfs.

— Tu me l'avais promis, dit elle, tandis qu'un sanglot déchirait sa gorge ; tu me l'avais formellement promis !

Il rapprocha ses deux mains qu'il rassembla dans l'une des siennes, et dit en les caressant doucement.

— Calme-toi, et écoute-moi... Je donnerais beaucoup pour te voir débarrassée de cette béquille sur laquelle il t'est devenu si pénible de t'appuyer, et c'est

tellement mon intention de condescendre à ton désir, que j'ai pris à ce sujet des informations bien exactes... Cette oppération est des plus douloureuses, d'abord...

— Qu'importe, on m'endormia.

— Mais après... L'emplâtrement pendant de longs mois, la torture du membre allongé... c'est affreux !...

— Cela m'est égal, n'ai-je pas été autrefois de long mois aussi étendue dans une gouttière ?

— Enfin, pour te dire toute la vérité, elle est excessivement dangereuse.

— Pas tant que cela ! Je le sais, moi aussi, je me suis infoamée.

— Mais tu es très délicate.

— Nous attendrons que je sois tout à fait remise, telle qu'avant...

— Non, ma charie, je t'en conjure renonce à cette idée.

— Je veux marcher sans béqu'ille, comme tu es.

Elle secoua la tête.

— Moi, je souffre beaucoup ; cela me tuerait.

C'était en une plainte que ces dernières paroles s'chappaient de sa bouche.

Huguette répéta :

— Cela me tuerai

— Songe donc, m... petite, fit-il, que tu peux en m...

Je dis que je mon... sans dela !

— C'est de la folie... Puisque je t'aime ainsi...

Voyons, tu sais bien que tuime.

Mais un jour tu seras fatigué d'avoir une femme en béquille.

— Jamois je ne serai fatigué de toi c'est mal de parler ainsi.

— Je veux qu'on me fasse l'opération dit la jeune femme, avec cet entêtement réflécchi, raisonné, contre lequel on se heur te sans l'entamer.

— Et avent qu'il pût répondre :

— Il le faut ! il faut ! je le veux.

— Mais enfin, dit Henri sur un ton d'autorité, si je m'y opposais formellement ?

Elle le regarda avec ce regard de ses beaux grands yeux qui vous prenait l'âme, en vous communiquant sa tristesse.

— Si tu veux que je meure, dit-elle se renversant sur l'oreilleu et fermant les yeux.

Il la contempla un instant.

Ses traits brusquement distendus avaient pris une sorte de rigité.

Ainsi, les paupières closes, les longs ils faisant om... ur les joues blanches, la bouch... mobile, on eût cru qu'elle venait d'exhaler son dernier couffler

Un frisson glirsa entre les épaules du comte de la Roche.

Il lui sembla qu'il la voyait morte.

Et, au serrement de cœur qp'il ressentit, il put juger, comme il l'avait déjà fait, de la place qu'avait prise dans sa vie cette petite créature infirme pour laqu'elle il avait, tout d'abord, éprouvé de la haine.

Alors qu'il était plein d'un autre l'amour, alors que la nostalgie des boudoirs fréquentés jadis le prenant, il s'apprêtait à y rentrer, elle y tenait toujours cette place.

Huguette, c'était l'ang qui charme et fait trouver bon le foyer.

A ses côtés, il se sentait meilleur, moins sceptique, moins corrompu.

Toujours frisonnant, il se baissa sur elle, il l'embrassa au front.

La petite comtesse rouvrit les yeux.

— Tu veux bien ? demanda-t-elle, n'est-ce pas, que, tu veux bien.

—Dors tranquille, nous reparlerons de cela demain, dors.

Il lu, donna le même baiser et s'en alla en se retournant pour la regarder.

Les paupières, de nouveau, s'étaient abaissées, le visage avait repris son impassibilité.

Henri passa devant sa chambre, restant sous le coup de son émotion.

Il lui semblait qu'il venait de voir Huguette à son lit de mort.

Le lendemain, des qu'ils furent en tête à tête, la jeune femme aborda la question.

La discution, nette fois, fut longue,

Par tous les arguments posribles son mari essyait de la dissuader.

Peine inutile.

Cette fois elle raisonna tranquilement, froidement.

Elle arriva à lui prouver que sa vie, avec cette béquille, était une torture de tous les instants.

Elle le convainquit de la nécessité de la tarrible oppération, en répétant, avec ce flegme qui donnait froid :

— Je msurrait... Mourir pour mourir au moins ourais-je satifait mon idée ; car c'est une idée fixe... Elle me ronge, elle me tuerait si je ne la mettais à exécution.

Elle disait vrai, elle le sentait ; cette idée pouvait la tuer.

Elle lui arracha la promesse de prendre une consultation des deux grands docteurs spécialistes pour son cas, dont elle avait entendu prononcer le nom autrefois par son grand-père.

L'après-midi même, Henri se rendit chez l,un et chez l'autre.

La consultation fut décidé, arrêtée paur deux jours plus tard.

Elle aurait lieu à hôtel de l'avenue Montaigne, dans la jeune femme.

Lorque les deux médécins entrèrent chez elle, Huguette rayonnait.

L'auscultation fut minutieuse, leur délibération dura longtems.

La contesse de la Roche, restée seule pendant que médecins discutaient dans la chambre voisine, à mesure que les minutes passaient, se sentait envahie par l'inquiétude.

S'ils allaient ne pas vouloir !

Quand la port, se rouvrant, livra passage aux princes de la science, elle sentit une sueur froide lui mouiller le front.

La parole se glaçait sur ses lèvres.

Elle nese sentait pas la force de poser une question.

Son mari, qui avait assité à la délibération, entra derrière eux.

— Ma chère amie, dit-il, ces messieur croient l'opération possible...

—h ! fit elle soulagée.

— Mais pas maintenant ; dans six ou huit mois, au plus tôt.

— Lix ou huit mois ! exclama-t-elle; c'est trop long, pourquoi ?

— Parce que nous vous trouvons trop faiqle en ce moment, pour la subir avec des chanles de succès, madame, répondit l'un des docteurs; vous n'êtes pas remise suffisamment de votre maladie.

Peudant ce laps de temps, vous vous fortifierez, la santé dont vous jouissiez auparavant vous reviendra, vous vous trouverez enfin en état de supporter l'é- .:euve, qui sera dure, nous vous en prévenons !

— Qu'importe ; je suis résolue a tout !

— Nous le savons, mais laissez-moi vous dire que vous aurez le temps de réflechir.. Nous espérons que vous renoncrez à votre projet.

— Est-ce pour cela que vous me reculez à cette époque aussi éloignée ?

— Non pas .. Nous jugeons qu'il vous faut ces six ou huit mois pour vous refaire complètement ; cependant nous tenons à ce que vous sachiez biens ce qu'est cette opération que rien ne reud utile, à part votre désir de ne plus vous servir d'appui pour maocher... Voulez-vous m'écoutar, madame ?

— Je ne demande pas mieux, docteur.

— Vous me passez les expressions technipues, elles sortiront ce ma bouche malgré moi ; je tâcherai de les rendre compréhensibles.

Le docteur souriait, tendis que son donfrère restait enfermé dans sa gravité profesionnelle.

Ce dernier prit congé, reconduit par M. de la Roche, taudis que le premier s'asseyait près de la jeune femme.

— J'écoute, disait la comtesse ; sovez sûre que je comprendrai.

— Vous ne savez peut-être pas. commença-r-il, que dans la coxalgie, la claudication est produite par ceci : la cavité cotyloïde se touvant usée par le mal, la tête du fémur glisse en haut ; il y a alors luxation, et par sute raccourcissement du membre.

— Je sais, fit Huguette ; je l'ai entendu dire déjà.

— Alors, cela ne vous intéresse plus ?

— Pardon, cela m'interesse toujours. Ces termes barbares ne vous sont pas inconnus ?

— Pas absolument ; je me suis fait expliquer tout cela.

— Faut-il que je continue ?

— Oh ! oui, docteur, je vous en pris.

— Je vais vous décrire l'opération dans toute sa vérité... Aprés cela, j'esprère..

— Que j'y renoncerai... non, seulement, je le répète, cela m'intéresse quand même.

— Donc, pour réparer ces désordres, pour ramener la tête du fémur à sa place, on pratique à la hanche une longue incision, de façon à mettre à nu cette cavité cotyloïte ; on abrase les aspérités qui ont pu se former et on creuse de nouveau. avec la gouge ou le maillet, la cavité qui s'est en partie comblée avec le temps, afin d'y introduire la tête du fémur, déqarrasées... Ensuite, les sutures des parties molles Le membre a repris sa longueur normale.

Huguette sourit.

— Mais c'est très simple, en effet, madame, seulement écoutez la suite on vous place dans un appareil plâtre, on vous met un poid, pour maintenir le le membre à sa place, l'empêccher de se raccourcir... Vous restez einsi étendue, avec ce poids qni pends hors du lit, une cinquantaine de jours.

Qu'est-ce que cela cinquante jours ? souffrance, la torture, devrait-je dire, de ce membre distendu...

— J'ai été des mois entiers dans une gouttière, docteur.

— Cela sera plus terrible.

— Je suis courageuse... Et après ces cinquante jours !

— L'ankylose s'est presque toujours produite, ou pour parler plus simplement, la soudure de l'articulaton, ce qui fait que le malade marchera toujour un peu.

On ne pourrait faire qu'il ne boite plus du tout ? demanda Mme de la Roche dont les prunelles étincelèrent.

— Cela est bien difficile et dépend d'abord des lésion produites ; quand elles le permettent, on essaie d'empêcher l'ankylose ; cet essai réussirait pas pour moi ? fit la jeune femme, les yeux toujours illuminés.

— Il faudrait, encore une fois, connaître la pertubation apportée dans la texture des organes celr se verrait au cours pe l'opèration...

— Et alors, au cas où la chose pourrait êtez tentée, que ferait-on pour empêcher l'ankylose ?

— Vous tenez donc à tout savoir ?

Oui..- absolument, je veux connaître dans ses moindes détails le supplice que vous me fcrez subir...

Le médcciu eut pour la jeune femme un regard de douceur et de pitié.

Il mit sa mainsur la main frêle appuyée au bras du fauteuil.

— Croyer-moi, mon enfant, — permettez-moi de vous nommer ainsi, vous avez vingt ans, et j'ai les cheveux gris, — restez telle que vous livrez point à des... charcuteurs... comme nous.

Elle se reprit à sourire.

— Des charcuteurs ! quel vilain mot ! et comme vous vous calomniez.. Je suis sur que vous réussiez parfaitement.

— Mois aussi, si je n'en n'étais pas sur pération réussira, c'est donc un fait certain. Mais les suites ! Il est de mon devoir de tout vous dire : vous pouvez terrrible épreuve.

— Je mourrais de langueur...si je ne la subissais pas...

Il la regarda encore, avec la même ezpression, cette expression qu'ont seuls ceux-la qui ont vu de près et du haut en bas de l'échelle, les maux et les défaillances de notre triste humanité.

— Voyons, reprit Huguette, sur ce ton de gaieté qu'elle avait depuis le commencement de l'entretion, et qui, vériatblement nevrait dites-moi vite, docteur, ce que l'on pourrait, essayer pour que je ne boite plus du tout.

— Et bien, on mettrait un appareil amovible, un amo-inamovible, c'est à dire pouvant s'enlever et remetira facilement. . Tout les quatre ou cinq jours tout les deux ou trois jours, peut-être, on ferait exécuter à l'articulation des mouvements qui l'empêcheraient de se souder, puis on remettrait l'appareil. . Voilà surtout ce qui est doulo·· eux.

— Il n'y a pas autre chose ?. . le subplice finit là ?

— Vous ne le touvez pas suffisant ?

— Si mais je trouve aussi très en état de le supporter.

— Qui sait ?

—Oh ! docteur, rien ne me fera peur ! Vous aurez beau dire et beau faire !

— Croyez bien que je n'ai rien exagéré, au contraire.

Mme de la Roche demanda :

— Alors, au bout de ces cinquant jours, je marcherai ?

— Avec des béquilles, pendant trois mois pour le moins.

— Pour le moins ! Vous ne hasarderez sans soutien vos premiers par que quand nous aurons bien et dûment constaté que l'articulation est solide et peut supporter le poids du corps.

La comtesse réfléchit durant quelques secondes.

Allons, dit-elle enfin, il me faut un an pour arriver à ce résultat ?

— Oui, comptons cela.

— Alors dans un an, docteur, je ne serais plus une infirme ou. . je serai morle.

— D'ici là vous réflechirez, dit encore le chirurgien.

Il se levait pour patir.

Le comte venait de rentrer dans la chambre.

— Je vous remercie beaucouq des ronseignement et je vous dis au revoir, fit Mme de la Rcche.

— J'aimerais mieux que vous me disiez adieu, répond-il.

Il salua progoudément et sortit, accompagné lui aussi par le comte.

— Quand celui-ci se retrouva seul avec sa femme, il la regarda un instant sans parler.

Puis, comme elle souriait, d'un sourire de triomphe :

— Je le vois, tu es satisfaite, dit-il, restant grave.

— Très satisfaite, repliqua Hugette ; Il me faudra attendre un an, c'est un peu long, mais puisque le résultat sera au bout...

El s'occrochant au meubles, pour arriver sans soutient jusqu'à lui.

— Non seulement je marcherai sans béquilles, mais je ne boiterai plus du tout !

Il ne rédondit point.

Huguette poursuivit.

— Le docteur m'a explbué dans tous ses détails l'opération ! elle réussira, j'en suis sûre ! oui,j'en suis sûre !

Puis, resserrant son étreinre, appuyant sa tête câline à son épaule.

— Ne plus boîter ! ... droit com une sutre, pouvoir m. montrer à ton bras à la promenade, da .es salons partout !. . Je ne vis pas, ··is-tu. . tu es le meilleur, le plus tendre des maris tu me rends la plus heureuse des femmes, et pourtant souffre. . Par cela même que tu me combles de tendresse, je me sens plus à plaindra de n'être pour toi ce que je voudrais être : une compagne dont tu pourrais être fier. . Alors même que tu ne devrais pas te lasser un jour de la pauvre petite infirme, elle comprendrait qu'elle est pour toi un fardeau. . . .

Oui, je veux être telle que sont les autres, je veux, je le serai !

Henri dénoua doucement les bras d'Huguette, glissa un des siens autour de la taille de la jeune femme et l'attira sur un canapé, où elle resta serrée contre lui, l'écoutant parler.

— Je n'ai plus rien à te dire, pauvra petite ; j'ai épuisé avec toi tous les arguments, nous ne discuterons plus sur ce sujet. . Je n'ai pas le droit ne m'opposer à une chose que tu regardes comme une question de vie ou de mort. . . . Tu auras eu temps de réfléchir, d'en

pesser toutes les conséquences.... Quand les médecins te jugeront assez forte l'opération, tu feras ce que tu voudras.. Maintenant, je t'en prie, ne parlons plus de cela.... N'en parlons jamais, c'est un sujet qui me met du noir dans l'esprit.. Je volais t'avertir, ma chère amie...

Il hésita.

— voulais m'avertir ? demanda-t-elle en se redressant.

— Que je ne pouvais... Oh ! si tu savais combien cela m'ennuie ! tu vas en contrariée.

Quoi donc ? tu me fals peur.

— Il n'y a rien qui dive t'effrayer. J'ai promis ma soirée, je ne pourrai la passer avec toi.

Je respire... pourquoi ? Tu n'es pas geutil.

— Il m'a été impossible de faire autrement.

Et je crains d'être obligé d'en faire eutant quelquefois.

Oh ! dit-elle, le cœur gros, tu t'ennuies près de moi. Vois comme j'avais raison de vouloir être en état de sortir avec toi.

— Je ne m'ennuie pas près de toi et je t'ai t'ai déjà demandé de ne pas dire de ces paroles qui me son pénibles à entendre ; tu pourrais sortir avec moi que je te pemanderais de ne pas m'accompagner ce soir.

Le trop sensible de la jeune femme se confia davantage.

Elle ne réqondit poind. elle se fut mise à pleurer.

Et elle savait que les larmes agacent les maris.

Cette brusquerie inusitée n'était que tactique de la part d'Henri.

Sans paraite remarquer l'émotion de sa femme, il se mit à aller et venir dans la pièd d'un pas un peu nerveux.

Il parlait sur un ton contarié des plus naturels.

— J'aurais dû aussi ne pas me lancer là-dedans ; cela prend un temps que l'on ne suppose pas.. Je dois faire courire a Auteuil prochainement, de concert avec des amis. . Je ne puis les rencontrer qu'au club, c'est là qu'ils donnent leurs rendez-vous... Alors il faut que j'y renonce.

Huguette refoula ses larmes.

— Y renoncer ? Pour quel motif ? Tu n'as que cette distraction, je serais désolée que t'en privasses... mon ami. Je veux, au contraire, que tu prennes celles qui se présentent.

Il revint à elle, se rassit sur le canapé, où ils tenaient juste tous les deux.

— Mais je te laisse seule ; crois-tu que je sois content de cela ?.. Que vas-tu faire ?

— Je ferai ce que je fais, les soirs où tu n'es pas avec moi, je lirai, je me mettrai au piano.

C'est une bonne occasion pour moi tiens, de l'étudier, mon piano... Mme David sera, à la prochaine leçon, satisfaite de son élève.

—Pauvre chérie, comme tu es bonne, comme je t'aime !

— Est-ce que ces paroles-là ne me paient pas de tout ? dit-elle, mettant en core sa tête sur l'épaule de son mari.

On frappait à la porte du petite salon atttenant à la chambre de la jeune femme où Henri l'avait entraînée après le départ des docteurs.

— Entrez, dit Mme de la Roche.

C'était Simone qui venait annoncer que le diner était servi.

Pendant le repas, Hguette s'efforça d'être gaie.

Mais cette gaité était factice.

On sentait qu'elle souffrait ; elle faisait de vains efforts pour le caher. fectueux que d'habitude.

Il ne voulait pas voir l'air d'implorer par des effusions plus grandes, un pardon qu'il n'avait point à demander.

N'allait-il pas contre son propre désir en passant sa soirée au club au lieu de la passer chez femme, dans le boudoir coquet où les heures de tête-à-tête étaient si douces ?

C'était lui surtout qui était à plaindre.

Et de temps en temps il fronçait le sourcil, répéant :

— Quel ennui !

En lui-même il se disait :

Il fallait commencer, fait : la seconde fois, elle trouvera cela mous dur.

Il partit à neuf heures.

— t'inquiéte pas si je rendre tard ; tu sais, on ne fait pas ce qu'on veut. Et enpors-toi, je t'en prie ; tu me contrarierais absolument si tu ne t'endormais pas.

— N'aie pas peur, je dormirai.

Il paatit.

Il était temps.

De grosses larmes tombaient des yeux de la jeune femme.

Affaissés daus un fauteuil, elle couvrit son visage de ses deux mains.

Et dans l'explosion de son chagrin elle mumura :

— Oh ! si je n'étais pas telle que je suis penserait-il à passer son temps ailleurs ?

Nous recevrions, nous irions dans le monde. Il l'aime, le monde, il l'adore...

Encore un an d'ttente, mon Dieu ! Encore un an !

On frappa, comme avant le diner, à la porte du boudoir.

On fappa de nouveau, puis on entra c'était la femme de chambre.

En trouvant sa maîtresse en larmes, Simone resta atterrée.

Elle n'eut point la pensée que sa présence était de l'indiscrétion, et demeura adossée au mur, les bras pendants, les yeux fixés sur celle-ci.

Seulement, lorsqu'elle laissa retomber ses mains la comresse l'aperçut.

Elle sursauta et en même temps fronça les sourcils.

Depuis son mariage, la petite comtesse avait pleuré plus d'une fois, mais rarement un domestique s'était trouvé le témoin de ses larmes.

Il est vrai qée Simone n'était pas une domestique ordinaire.

Son dévouement égalait celui de Paulin.

Elle avait un brave cœur, comme son mari.

— Je ne t'ai pas entendue entrer, fit Mme de la Roche ; viens ici, j,ai besoin de senti près de mois quelqu'uu de dèvoué.

Simone approcha-

La comtesse la prit par la main, la força à s'asseoir sur le canapé.

— Ma pauvre Simone, pense donc qu'il me faudra attrendre un an !

— Pour quoi faire mâdame ?

Pour être droite, pour ne plus boiter. Su sais, t'ai parlé d'u e opération !

— Oui, je sais...

Eh bien, on ne veut pas me la faire avant six ou huit mois.

— Mais tant mieux ; madame la comtesse c'lci là aura te temps réfléchir

— Allons, toi aussi !.. C'est tout réfléchi, ma fille, et je crois que plus on voudra m'en détourner, plus j'aspirerai après le moment où on se décidra de me la faire. Mais si nous parlions d'autre chose ; il y a longtemps que je n'ai vu Psulin.. Est-ce qu'il est à l'hôtel ?

— Oui madame dois-je lui dire que madame désire le voi ?

— C'est cela, va donc le chercher... bien vite ! sa présence détournera le cours de mes idées.

— Le temps seulement de se changer, et il monte, dit Simone en se levant.

Qu'il monte comme il est ! cela va durer deux heures, s'il faut qu'il fasse de la toileitte.

Oh ! non, madame, en dix minutes il sera prêt... On apprend les bonnes mènieres quand on est à Paris.

Avant que que Mme de la Roche eut présenté une nouvelle objention, Simon était dehors.

Il ée s'était pas écoulé plus d'un quart d'heurs parraissait avec son mari vêtu de son complet de drap des dimanches, acheté récomment à la Belle-Jardinière.

Il avait donné un coup de paigne à ses épais cheveux bguns et apparaissait souriaent, heureux de l'andience qu'on lui accodait sans qu'il l'eut demandée.

Cela arrivait de temps en temps, du

reste, que Mme de la Roche le fit monter chez elle.

On parlait du vieux com e, du château, du pays.

On évoquait les souvenirs d'enfance, depuis la plus futile jusqu'au plus marquant.

Et la soirée passait vite, très vite.

Il fallait qu'Huguette entendit sonner minuit pour renvoyer Paulin et Simone.

Ce soir-là, ce fut la même chose.

Simonne avait fait la leçon à son mari, aussi s'afforça-t-il d'égayer la petite comtesse.

Il y parvint sans trop de peine.

Les revirements sont prompts chez certaines natures.

La douleur d'Huguette était celles que l'espérance radieuse a vite chassées.

La jeune femme entrevoyait l'avenir trop favorable pour ne pas oublier rapidement les chagrins du moment.

Paulin n'ayant eu garde d'aborder ce sujet, ce fut elle qui, à la fin de la soirée, parla de cette fameuse opé·ation, dont le résultat comblerait ses vœux.

Alors, comme Simone, comme tout le monde, le pâtre dit qu'il espérait que Mme la comtesse changerait d'vais.

Même il la suoplia de renoncer à son projet.

Et il insista tant et si bien qu'Huguette s'emporta, même lui dit des mots durs.

Mais à peine ces paroles échappées de ses lèxres, la jeune femme lui tendit la main.

—Tu es un bon garçon, Paulin, je sais à quoi m,en tenir sur ton compte, mais je te dirai ce que j'ai dit à tous : les objections ne pourraieni que m'encourager dans mon idée si elle n'était pas depuis longtemps arrêtée.... Je mourrais de désespoir si je devais rester ainsi.

Paulin la regarda sans répondre.

Et il vit bien, comme le comte comme tous ceux qui approchaient la petile comtesse leyaient qu'elle disait vrai, qu'elle mourrait si on l'empêchait de se livrer aux mains des chirurgiens.

L'iver avait passé.

On était aux premiers jours de printemps, à la fin de mars.

Au commencement de ce mois, Paul Yveling était rentré au ministère de la marine.

C'évait été pour lui une grande, une profonde satisfaction.

Il reprenait sa place parmi les vivants.

Il n'était considéré comme un malade.

Pour Régine, potr E. et Mme de Labatière, la joie devait être aussi grande,

Une ère nouvelle s'ouvrait.

La jeune femme commençait seulement sa vie de ménage.

Elle habitait maintenant avec son mari, un appartement, qui s'était trouvé libre juste au-dessus de celui de ses parents.

Chacun se trouverait plus à l'aise, et chez soi, sans êtne séparé.

Souvent, la mère demandait à sa fille :

— Et bien, mon enfant, es tu heureuse ?

— Oui, manan, très heureuse.

La voix de Régiee était calme, son regard sincère.

En effet, elle se trouvait heureuse.

Peut-être n'était-ce pas le bonheur que'lle avait rêvé, mais après la castastrophe qui marquait son mariage, c'était plus que, malgré sa confiance en l'avenir elle eût osé espérer.

Si Paul n'eût pas guéri, quelle eût été son existence ?

Tandis qu'elle avait un intérieur tel qu'elle l'avait rêvé coquet, confortable, charmant, et à côté d'elle, un ami affectueux toujours prêt à satisfaire ses moindres désirs.

Oui Paul était cet ami.

Jamais entre eux un nuage, jamais rien qui altérât la sérénite de leurs raports.

Leur ménage pouvait compter parmi les ménages parfaits.

Pourtant Régine, partois, lorsqu'elle

se trouvait seule, se laissait aller à des rêveries qui amenaient sur son front une ombre que n'y voyaient point ses parents.

Elle disparssait du reete, assez rapidement comme si Mme Yveling faisait tous ses efforts pour la chasser.

Paul, lorsqu'il rentrait au logis, trouvait tou·· urs à sa femme la même physionomie tendre et aimable.

Régine lui trouvait le même regard de bonté et de douceur.

Lui aussi chassait les nuages qui s'amoncelaient parfois sur son front.

En présende de Régine, en présence de ses beaux-parents, il était toujours le même..

Mais quand, seul, il se sentait libre à son tour de rêver, une ride profonde rapprochait ses sourcils.

Paul Yveling souffrait.

Il souffrait de mentir à Régine, de tromper cette enfant loyale qui l'adorait.

Et pourtant il ne pouvait faire autrement ; il mentait aujourd'hui, il lui mentirait encore demain.

Sa vie, maintenant lui appartenent comme s'il eut marié une femme sans l'avoir vu comme ni aimée.

Elle était pour lui comme un Arangeré.

Il s'était fait recevoir menbre d'un ercle : le cercle de l'Escrime, où il se renpait en effet régulièrement, soit au commencement, soit à la fifi de la soirée, mais où il ce faisait que passe.

Régine eût de beaucoup préféré, certes, que son mari ne l'bandonnât pas ainsi, plusieurs fois la semaine, mais elle ue sinquiétait paslde ses absences.

Presque tous les maris des jeunes ou vieilles partie d'un club quelconque

Son père lui-même se rendait presque chaque jour, au sien, un cercle miltance dont il était membre depuis fort longtemps.

Lorsque Paul s'absentait, elle descendait chez sa mère, celle-ci bien heureuse de l'avoir avec elle une soirée entière, comme autrefois.

Il rentrait régulièrement à minuit et demi.

Mme Yveling ne dormait pas plus que Mme de la Roche quand Henri pénétrait dans sa chambre.

Mais comme elle, elle faisait semblant de dormir, sachant que cela contrarierait son mari de la trouver évillée.

Paul ne manquait pas l'heure à laquelle sa femme était habituée de le voir revenir ; Henri, de loin en loin d'abord, puis plus fréquement, enfin si souvent que Hugueste passait maintenant à l'attendre, forçant ses yeux à rester ouverts, des nuits à près blanches lorsqu'il sortait le soir, rentrait à des heures indues.

Que faisait-il si turd dehors ?

Une seule fois elle lui avait demandé

Le ton bref sur lequel il lui répondit, lui ôta l'envie de recommencer.

L'explication qu,il lui donna, du reste, était plausible.

Après avoir pleuré, Huguette pensa que c'était lui qui avait raison. Mais c'était fini de son bonheur des premiers temps.

Petit à petit, il s'était effeuille.

Mme de la Loche aimait son mari, plus peut-être qu'autrefois.

Et elle n'était plus heureuse.

Car elle ns voulait point se l'avouer à elle-même, à plus forte raison aux autres.

Quand Régine, sa meilleure amie, nait chez elle, ou qu'elle allait la voir, elle parlait de son Henri, comme elle en parlait autrefois.

De son côté, Régine laissait déborder sa tendressé pour Paul, cachant la désillusion qui pouvait dormir au fond de son cœur.

Ces deux jeunes femmes se voyaient réciproquement à l'apogée de la félicité.

Laissons à leur bonheur supposé et voyons ce qui se pose dans les famille de M. Chaumel le millionaire remarié M. Chaumel habitant avec sa femme, son chateau de siene et Oise.

Un matin, M. Chamel reçut un pe-

tit mot de son fils, à Paris depuis deux jours et remplissant maitenant des fonctions nouvelles au Ministère de la Guerre.

Je viendrai dîner avec vous ce soir, tu me présenteras à ma belle-mère.

FRANCIS:

Il devint rouge de contentement et avertit sa femme sur le champ.

Celle-ci réprima à peine un froncement de sourcils.

La pensée de cette visite à la quelle elle s'attendait, son mari la lui ayant annoncée, dès avant leur mariage, amenait chaque fois qu'elle lui venait, un nuage sur son front.

Maintenant qu'elle le sentait proche, l'impression plus que désagréable, pénible.

Certainement, à la première entrevue l'un comme l'autre éprouvait une certaine gêne.

C'était inévitable.

Mais il n'y aurait là qu'une chose toute naturelle.

Pourquoi alors ce frissonnement ce serrement cœur ?

Il semblait à M. Chaumel que l'entrée de ce fils dans la maison où elle régnait, était pour elle le présage d'un danger.

D'avance, elle l'avait détesté, comme bstacle au plan qu'elle avait conçu.

Une méfiance subsistait, découlait de cette haine.

Francis Chaumel, pour elle, c'était l'ennemi.

Tout cette journée, elle fut quelque peu fiévreuse.

Son mari allant à Paris, d'abord elle voulut l'accompagner, puis elle changea d'avis et resta à Savony, c'était le nom de la propriété.

Le négociant avait annoncé qu'il serait de retour de bonne heure dans l'après-midi.

La voiture alla le prendre à la gare de Versailles à l'heure convenue.

— Est-il arrivé ? demanda-t-il, en descendant devant le perron, au millieu duquel il se tenait.

La jeune femme fit signe que non.

— Comment, pas encore ! il ne va pas venir juste au moment de se mettre a table j'imagine.

Puis, s'adresant au cocher :

— Vous retournerez à la gare pour le prochain train, je suis sûr qu'il y sera.

Et gravissant les marches, tout en soufflant :

— Comme tu es jolie, chérie ; je crois que je ne t'ai jamais vue aussi jolie.

— Vous me dites cela à chaque toilette nouvelle, mon ami.

Jeanne répondait avec cet enjouement forcé qui ne dissimule paur toujours une froideur profonde.

Elle détestait les récriminations : elle ne voulait pas voir son mari à ses genoux.

Quelquesfois ella se disait qu'elle n'aurait put-être pas besoin de rompre

Pour n'avoir pas à subir l'embrassade habituelle, elle rentra avant qu'il fut en haut.

— Je vais donner un coup d'oil à la toilette de bébé, dit-elle.

M. Chaumel la suivit, entra cinq minute après elle dans chambre où o. pouponnait la petite fille.

La jeune femme n'évita point le baiser qu'elle redoutait.

Quand l'anfants fut prête, Jeanne descendit au jardin, accompagnée de la nourrice.

Il se promena avec elles, s'occupant tantôt de la petite, qui maintenant marchait seule, faisant jouer l'une, obsédant l'autre de ses prévenances.

Enfin, la vitoria franchit la grille ; elle ramenait quelqu'un.

Jeanne poussa un soupir de soulagement.

La diversion, qnelle qu'elle fut, était bien accueillie,

— C'est lui ! fit M. Chaumel.

On était revenu près du perron.

— Continuez à vous promener. Nonnou, dit M. Chamel moi je monte.

— Nous te trouverons au salon ? de-

manda son mari en la suivant des yeux.

— Naturellement, repondit-elle sur un ton impatienté.

Un certaine iupuiétude se peignit sur le visage de M. Chaumel.

Allaient-ils sympathiser tous les deux

Cette première entrevue établirait certainement la nature de leurs rapports dans l'avenir et, partant, ceux qui existeraient entre le père et le fils.

La voiture était la, et Frencis descendait légèrement l'air ouvert, comms d'habitude.

Le père et le fils ne s'étaient pas vus depuis deux mois.

Ils s'embrassèrent cordialement.

Tout en parlant, les deux hommes montaient le perron, traversaient le vestibule très vaste, grandiose pavé de mosaïque.

Francis suivait son père qui ouvrit devant lui la porte d'un beau salon, clair et gai, meublé avec cette simplicité apparente qui est de mise à la campagn. et qui cache un luxe de confort dont les moindres détails se révèlent bientôt.

Au bout de ce salon, devant une fenêtre, une femme arrangeait des fleurs dans un vase de Chine.

Elle ne bougea point, à l'entrée des deux hommes.

Seulement quand ils furent au milieu de la pièce, Mme Chaumel fit un mouvement.

— Mon fils, ma chère amie, fit son mari arrivant près d'elle.

Elle se retouana.

Francis, immobile à dix pas. s'inclina profondément.

Sa belle-mère ne vit en plein son visage que lorsqu'il l'eut saluée.

Elle ne dit pas une parole.

Il lui spmblait que tout son sang s'était porté à son cœur.

Elle se sentait pâlir, ses jambes pliaient, elle allait défaillir.

M. Chaumel pendant que la femme alait à son fils, plus embarrassé qu'il ne l'eût cru de la présentation, se baissait, comme pour en sentir le parfum sur le bouquet placé dans le vase de Chine.

— Madame, disait le jeune capitaine, je suis heureux de pouvoir vous présenter mes hommages, et j'espère que vous voudrez bien me considérer comme un ami.

— Oui, monsieur, balbutia-t-eller

Elle se rendait compte de la nécessité de vaincre l'émotion qui la paralysait.

Pourtant, la parole ne lui remontait pas encore aux lèvres.

Francis Chamel l'aida à sortir de cette situation critique.

Il s'approcha d'une fenêtre, admira d'u coup d'œil le parc, revint au milieu du salon et jeta les yeux autour de lui.

Tout en regardant il parlait :

— C'est vraiment très joli, c'est charmant.. Tous mes compliments, mon père, tu as fait là une acquisition qui a sa valeur... C'est drôle, lorsque j'étais à Versailles, je ne suis jamais venu de ce côté.

— Tu n'y es pas resté longtemps.

— Un an, et j'ait fait tous les environs.

Oui, c'est tout à fait joli.

Puis se tournant vers sa belle-mère :

— Vous plaisez-vous ?

— Beaucoup, fit-elle, son trouble absolument disparu.

Et elle ajouta, souriante :

— Puisque vous trouvez la propriété agréable, vous y viendrez souvent.

Aussi souvent que je le pourrai, bien certaienement.

— C'est une promesse ?

— C'est une promesse, madame.

M. Chaumel avait maitenant la figure épanouie.

— Veux-tu, dit-il à son fils, offrir ton bras... Voyons, vous ne pouvez pourtant pas vous appeler monsieur... madame... Comment diriez-vous bien ?

Il n'y a guère moyen de dire autrement, fit M. Chaumel en acceptant le bras du jeune homme.

Elle tressaillit quand sa main se po-

sa sur la manche de Francis.

— Et où allons-nous ainsi ? demanda ce dernier en regardant son père.

—Te faire visiter le parc, si tu veux, répondit celui-ci.

Je ne demande pas mieux.

On sortit.

La visite dura trois quarts d'heure.

La cloche du dîner ramena les trois promeneurs vers le château.

On avait rencontré la nourrice et l'enfant.

Francis souleva la petite dans ses bras en disant qu'il aimait beaucoup les bébés.

On se mit à table gaiement, sans apparence d'arrière-pensée.

L'officier devait coucher à Savorny.

Il avait un appartement dans l'aile droite du château, commode, coquet,des fenêtres duquel on decouvrait le parc avec son étang aux eaux rouillées, qui dormait tout au bout, ombragé par des saules aux chevelures traînantes.

De sa vie, M. Chaumel ne s'était senti aussi heureux.

Ce mariage auquel Francis s'opposait d'abord si vivement, qu'il n'acceptait ensuite que parce qu'il ne pouvait pas l'empêcher, ne lui ferait pas perdre l'affection de ce fils qu'il ne cessait de chérir.

Il le verrait auttant que par le passé, pas plus souvent sans doute,mais pas moins non plus.

Il n'avait aucune raison du reste de se montrer plus engageant qu'autrefois.

Pendant qu'il se faisait ces réflexions, livré à son valet de chambre qui l'aidait à se dévêtire, Francis, accoudé à sa fenêtre, regardait toujours dans le par éclairé par un magnifique clair de lune.

Dl l'étang, qu il ne voyait point sous la lumière blanche tombant du ciel, mais dont il connaissait la place, dont il sondait l'eau traquille, comme si son regard eût pu s'y enfoncer, il aliait à t[illegible] les coins de la propriélé, puis reven[illegible] à cette vaste et coquette habitation, qu'on appelait le château de Savorny, dans laquelle il pénétrait pour la première fois cet après-midi et qu'i quitterait le lendemain.

A travers les persiennes closes du premier étage, perçait un peu partout de la lumière.

Il devinait que c'était là que se trouvait l'appartement de son père et celui de sa belle-mère.

Sa belle-mère !

En prononçant mentalement ce mot, le jeune homme haussait les épaules et tordait sa moutache avec un sourire railleur.

Cette jolie femme, plus jeune que lui pourrait-il jamais la considérer comme la femme de son père ?

Ce bébé pourrait-il jamais l'appeler sa sœur ?

Vraiment, c'était cocasse, cette union.

— Il n'a qu'à se bien tenir, marmottait-il en pensant à l'auteur de ses jours ; avec des yeux comme elle en a, avec une pareille exubérance ce jeunesse elle lui en fera voir, sa Jeanne !

Quelle bêtise !

Quant à l'impression que lui causait personnellement sa belle-mère, elle n'était pas bien définie.

Il aurait avec la jeune femme cette politesse aimable qui entretaiendrait entre eux les bons rapports, une politesse d'homme du monde, de laquelle il était certain de ne jamais se départir.

Ses visites, du reste, à son père, ne seraient pas plus fréquentes qu'auparavant.

Si des raisons existaient pour les modifier, ce serait plutôt dans le sens contraire.

Francis refermait sa fenêtre, lorsque les persiennes d'une de celles du premier étage fure poussées, et Mme Chaumel apparut. toute blanche dans son long peignoir, les cheveux rassemblés en une natte épaisse, les bras nus presque jusqu'aux épaules, dans la large échancrure de la manche.

Le jeune homme poussa tout à fait la fenêtre, mais il resta derrière le rideau qu'il écarta légèrement.

Il n'avait point encore fait de lumière dans sa chambre.

On pourait l'apercevoir à son poste d'observation.

M. Chaumel s'avança sur le balcon, s'appuya à la rampe de pierre.

Elle ausi se mit à regarder le panorama, baigné dans la mystérieuse clarté, qui se déroulait devant ses yeux.

Elle était la depvis dix minutes, lorsque son mari apparut derrières elle.

M. Chaumel avait traversé la pièce ssans bruit, les pieds passés dans de babouches turques.

La robe de chambre dans laquelle il s'enveloppait était faite d'un tissu d'Orient.

Il ressemblait à un pacha.

Il posa le plus doucement possible sa grosse main sur l'épaule de sa femme.

Celle-ci tressauta, puis dit avec un accent d'humeur :

—Qullle idée de me faire peure ainsi.. Je vous croyait couché !

—Couche prr cette belle soirée, lui roucoula-t-il à l'oreille, j'a préféré venir le trouver, mon ange,

—Oh ! cher ami, laissez-moi un instant de tranquillité !

Et elle se recula avec un mouvement significatif.

Si Francis n'entendait point les paroles, il comprenait la mimique.

Au bout d'une minute, la jeune femme rentrait chez elle, suivie par son mari.

Et l'offlcier murmurait, en allumant sa bougie :

— Cela n'ira pas longtemps.

Francis Chaumel se coucha et dormit jusqu'au matin.

Il avait oublié de tirer les volets sur ses fenêtres; le soleil l'éveilla, en perçant les rideaux, d'un rayon qui tomba d'aplomb sur le lit.

Le jeune capitaine n'était pas, d'habitude, matınal.

Mais il ne s'éjait pas couché tard, la veille, et ce rayons d'or lui semblait une invitation si pressant à allear respirer l'air du matin, qu'il saura à bas de son dit, fit une toillette sommaire, et descendit.

Il flâna une grande heure dehors et ne revint vers le château que lorsqu'il sentit son estomac, stimulé par cette promenape matinale, réclamer une tasse de café ou de chocolat.

Il s'engageait dans un sentier, frayé à travers des taillis assez épais, formant le coin sauvage de ce parc très bien compris sans être très vaste, lorsqu'il reconnut, qui s'y engageait également, Mme Chaumel.

Elle l'avait vu aussi bien qu'il l'avait vue ; il n'y avait pas moyen de prendre un autre chemin.

Pourquoi, du reste, se tourner ?

Telle était la question qu'ils se posaient en même temps.

Ils s'avancèrent donc au- devant l'un de l'autre, et quand ils ne furent plus qu'à quelques pas ils se sourirent, celle-ci en inclinant la tête, lui enlevant son chapeau.

Et bien, dit la jeune femme, comment cela va-t-il, avez-vous dormi ?

C'est à moi à vous le demander, madame, répondit ; pour ma part, j'ai passé une nuit excellente.

Je n'en dirai pas autant.. Ma fille a méchante.. et la chambre où elle couche avec sa nourrice, se trouvant à proximité de la mienne, cela m'a tenu un peu sur le qui-vive.

Elle n'est pas malade ?

— Non, non seulement elle perce ses œillières, et . Mais vous ne connaissez rien à cela... il sera temps quand vous serez parti... Parlons d'autre chose Il y a longtemps que vous vous promenez ?

— Une heure au moins... et vous, madame ?

— Mois, j'arrive seulement... Je vais jusqu'à l'étang, c'est le but de ma course tous les matins... J'aime beaucoup prendre lair le matin.

C'est le moment le plus agréable, surtsut en cette saison ; moi aussi, j'aime beaucoup cela.

—Allons ! jusqu'à l'étang.

— Me permettez-vous de vous accompagner ? demanda le jeune homme, pensant que la politesse la plusélémentaire le forçait à poser cette question.

— Moi.. si vous le voulez..ou plutôt je retourne avec vous ; car en cinq miuutes je serai la-bas ce n'est pas la piene de poursuivre jusque la.

— Non, je vous en prie, n'écourtez pas pour mois votre promenade.

Puisque vous le voulez !

Et elle passa devant marchant la première : le sentier était trop étroit pour aller deux de front.

En cinq minutes, en effet, ils atteignirent la pièce d'eau.

Ils en firent le tour et reprirent, cette fois, une large allée qui menait directement au château.

La canversation avait bien vite commencé, roulant sur des choses insignifiantes, pour ne finir qu'au perron.

Francis, très prompt à se former une opinion, avait déjà jugé la femme de son père iutelligente, lui trouvant une distintion qu'il ne comptait point rencontrer chez elle.

— Eh bien, pensait Francis en voyant la jenne femme gravir les degrés du perron, elle est douée de facultés assimilatrices, sérieuses ; on la croirait, cette petit couturière, parfaitement ist sue de quelque famille cossue.. Je connais plus d'une héritière qui n'a point son chic.. C'est même mieux que du chic, c'est du cachet.. et belle femme, sapriti !

L'officier se faisait ces réflexions, eu homme convaicu, sans ce sarcasme qu'il mêlait si volontiers à ses appréciations.

Et le fruit de ces réflexions fut que son père avait peut-être, en somme, bien agi et que l'avenir pouvait être autre qu'il ne le supposait.

Le jeune homme partit aussitôt après le premier déjeuner.

Il devait se trouver à son ministère dans la matinée.

Le capitaine Chaumel remplaçait à la guerre le capitaine Taverrier, qu'un changement de ministère appelait à un autre poste.

Georges Maverrier était maintenant, lui, àVersailles et venait de temps en temps rue de Grenelle, ainsi que le faisait, l'année précédante, Francis Chaumel.

Ce jour-là dans l'après-midi le premier était introduit dans le bureau du second.

Francis, en le voyant, s'avança vers lui, la main euverte.

Taverrer en fit autant.

Ils s'étreignirent avec cette cordialité qui témoigne d'une franchise entière dans les relations.

— Et bien, demanda Taverrier, comment s'est passé votre congé ?

— Parfaitement, je suis rentré depuis huit jours ; et vous, vous vous plaisez reellement ?

— Assez.. Quand vous aurez fait comme moi trois ans au Minisière....

— Oh ! je doute que mon ministre à moi, tienne trois ans, interrompit en riant Chaumel.

— Enfin, admettons même qu'il ne tienne qu'un an, vous en aurez suffisamment.

— Cela se peut, il y a beaucoup à faire, plus encore que je ne croyais.

— Il faut y être pour le savoir.. Mon cher, vons n'aurez plus autant de temps à donner au parties fines.

— Cela ne me privera pas, je commence à me faire sage.

— Vous vous rangez ?

C'est le mot ; sans vouloir devenir un capucin.. Ce n'est pas dans mon tempérament ! mais on se lasse de tout. les belles petites, les cabinets particuliers, le champagne, les écrevisses, cela ne me dit plus grand chose.

— Mûr pour le mariage, alors ?

—Ah ! non, pas eneore.. c'est bon pour mon père. cette bêtise-là....

— Eh, oui, à propos, c'est fait ?

— Crois bien.

— Et la mère ?

— Je l'ai vue hier ; une jeune et fort jolie fzmme.. C'est un veinard, papa.

Quand on a des millions, mon cher.

— Si voulez, vous viendrez avec moi, uu jour, à Savorny ?

— Savouy ?.. Il y a, au-delà de Versailles, une très belle propriété de ce nom.

— Vous êtes mieux renseigné que je ne l'étais.. C'est là que les nouveaux époux coulent leur lune de mel.

Ah ! vraiment.

— Mon cher, il faut y venir, mon père sera enchanté de vous recevoir et.. ma belle-mère aussi.

— Vous vous avancez peut-être beaucoup.

— Je suis sûr que non.., Nous nous entendrons pour y passer une demi-journée.. Est-ce convenu ?

— C'est convenu.

Ils avait parlé debout l'un et l'autre, au millieu du bureau.

Ils s'assirent en même temps et Georges Traverrier dit :

— J'ai eu des nouvelles de Labatière

Vraiment ?.. Ah ça ! est-ce qu'il ne pensera pas l'air, du moins pour le moment ; il croit rester encore un an, au moins en Afrique.. Il reviendra, paraît l'objet de la mision ; jespère quon lui donnera le ruban rouge.

— En êtes.vous sûr ?

— Jen mettrais main au feu.

— Avec l'histoire quil a derrière lui?

— Vous aussi l fit Georges Taverrier étonné ; quest-ce que cette histoire a de commun avec le courage, je dirai l'héroïsme, qu'il a déployé au Soudan ?

Rien assurément ; mais son retour réveillera les souvenirs qui sommeillent Je me demande même si on ne lui demandera pas compte de....

L' ami dr Jacques de Labatière interrompit en haussant les épaules :

Compte de quoi ?... Le drame n'a pas eu de suites fatales ; M. et Mme Paul Yveling font aujourd'hui le ménage le plus uni que lon connaise.. De quoi donc voulez-vous qu'on lui demande compte ?

— C'est vrai ; tant mieux ; tant mieux ! que cela ait tourné ainsi.

Du reste, reprit Taverrier, ce serait ce qui pourrait arriver de mieux, qu'on lui demandât compte de quelque chose je suis certain qu'il aurait vite fait de se disculper.

— Moi aussi, appuya Chaumel, qui au fond, pourtant, n'était peut-être pas autant convaincu que son camarade ; ce serait le seul moyen d'anéantir cette suspicion qui s'attache à son nom.. Enfin, l'essentiel est qu'il se porte bien et revienne avec la gloire d'une expédition profitable à son pays

— Oui certes, c'est l'essentiel.. Moi je le jure, j'ai confiance en l'avenir, il éclaircira ce mytère dont nous ne pouvons parvenir à soulever le voile.

Les deux capitaines causèrent encore pendant quelques minutes, de Jacques de Labatière, puis Taverrier aborda le sujet de sa visite : une demande de renseignements, sur des affaires de service.

Et il s'en alla, en promettant de nouveau de se rendre à la campagne de M. Chaumel, père, un de ces jours, avec Francis.

Ce jour-là, devait être le dimanche suivant.

Georges Taverrier connaissait parfaitement M. Chaumel.

Il avait plus d'une fois dîné chez lui avec son fils, à son hôtel de l'avenue de l'Alma.

Cette visite à Savorny était donc toute naturelle.

Il y arriva avec Francis une après-midi, sans que les hôtes du château fussent prévenus.

M. Chaumel, qui allait presque tous les jours à Paris, n'était pas encore revenu.

Madame fait une promenade en voiture, avec une de ses amies.

Francis profita de cette absence pour montrer à son ami la propriété.

Tous deux venaient de rentrer et s'assayaient devant la large baie ouverte du salon, lorsqu'un landau franchit la grille et s'avança vers le château.

Ils se levèrent, s'écartèrent de facon à voir au dehors sans être aperçus.

Le voiture pénétrait dans la cour.

Ils y virent deux femmes assises dans le fond, à côté l'une l'autre, et en face d'elles une nourrice enrubannée, et ayant à sa gauche une petite bonne en bonnet blanc qui portait un autre bébé.

— Laquelle des deux ? interrogea le capitaine Taverrier.

— La moius brune.. la plus élégante, répondit Francis; je ne sais pas qui est l'autre.

Mme Chaumel et son amie mirent pied à terre, puis la nourrice et la petite bonne.

Tout le monde monta le perron.

Un quart d'heure plus tard, la maîtresse de céans entrait au salon.

Cordiale, gracieuse, elle s'avanca vers le fils de son mari.

Ils échangèrent une poignée de main, quelques paroles amicales, et Francis, désignant son compagnon :

—Le capitaine Taverrier, un de mes meilleurs amis, qui désirait beaucoup vous êtes présenté.

Mme Chaumel eut pour cet inconnu son sourire aimable.

— Monsieur, vous êtes le bienvenu à Savony, et je suis très heureuse de vous y recevoir.

— Vous êtes mille fois aimble, madame : je dois m'excuser de la liberté, peut-être trop grande.

— Comment, vous excuser ? c'est charmant de votre part, au contraire, d'avoir eu la pensée d'y venir ; je vous le répéte, je suis très heureuse de votre visite, et elle fera, j'en suis sure, beaucoup de plaisir à mon mari.

Taverrier s'inclina encore.

Mme Chaumel alla s'assoir dans le fauteuil que son beau-fils occupait tout à l'heure, près de la baie par laquelle entrait un flot de lumière.

Les deux jeunes gens prirent place à ses côtés et l'on causa.

Au bout d'une demi-heure environ, la porte du salon s'ouvrit.

Une femme parut, brune, pâle, de longs yeux noirs qui ressemblaient à du velours une bouche saignante, et avec ces cheveux, ces yeux, cette bouche, l'air glacial.

— Ma chère Rosalie dit Mme Chaumel en se levant, je commençais à me demander ce que vous faisiez.

— J'étais avec les enfants, répondit en souriant la nouvelle venue.

Ce sourire, qui montrait des dents blanches et serrées, éclairait la physionomie, en changeait absolument l'expression.

Mde Chaumel présenta à Mme David les deux officiers.

Elle s'assit à côté de la jeune femme et la conversation devint générale.

M. Chaumel ne rentra ce jour-là qu'à l'heure du diner.

Les affaires l'avaient retenu, ce n'était pas sa faut

Il s'excusa vingt fois après de sa femme, qui ne lui demandait pas d'excuses mangeait avec un appétit formitable, but en conséquence, fut d'une gaité que son fils ne lui avait jamais vue autrefois, et qu'à sa première visite il remarquait déjà.

Le rajeuissement était pour ainsi dire palpable, au moral, du mois.

Si cet homme restait, physiquement, épais, lourd, vulgaire paraissant grandement son âge, il était, comme caractère, un personneage tout autre que celui qu'on connaissait.

Il semblait aussi jeune que son fils.

— Amour, quand tu nous tieus ! pensa à plusieurs reprises Taverrier en le regardant.

Les deux officiers partirent vers onze heures, l'un rentrant à Versailles, l'autre à Paris

Francis ne pourrait que rarement coucher au château.

Il fallait, en général, qu'il arrivât assez tôt à son ministère.

Mme David elle, demeurait chez son amie jusqu'au lendmain.

Les deux femmes restaient unies par la même affection.

Mais si leur sympathie était récipro-

que, la confiance ne régnait pas chez elles au même dégré.

Ou, plutôt, leurs natures dissemblables ne les portaient pas à des confidences aussi complètes chez l'une que chez l'autre.

Il y avait des raisons, du reste, pour que Emile ne dit point tout à son amie tandis qu'il n'en existait aucune pour empêcher celle-ci de tout dire.

Les secrets de l'une étaient autrement terribles que ceux de l'autre.

Ils n'auraient jamais de confidents : Mme David le croyait, du moins.

Quand Mme Chaumel venait la voir à Paris, c'était à des heures où elle ne pouvait point rencontrer Paul Yveling.

Elle ne soupçonnait donc et ne soupçonnerait rien de leurs relations.

Si un hasard, qui n'était pas à prévoir, venait à la mettre sur la trace de la vérité, l'explication serait facile.

Quelle que fut celle qu'elle lui donnât, elle serait acceptée.

Presque chaque semaine, du samedi au lundi Rosalie se rendait à Lavorny avec son fils.

S'il revenait un dimanche, Georges Taverrier, aussi bien que Francis Chaumel, devait l'y retrouver.

A huit jours de là le premier faisait à Mme Chaumel sa visite de digestion.

Francis, qui savait le rencontrer au château y venait déjeuner.

Ils devaient retourner ensemble à Paris, pour dîner au cercle militaire avec deux camarades de promotion.

A cinq heures et demie, tous deux quittaient Savorny.

Ils avaient voulu gagner à pied la gare de Versailles.

Cela leur ferait une agréable promenade, en partie à travers bois.

Tout en marchant dans un sentier couvert, où le soleil ne paraissait que par interstices, les deux militaires se rendaient compte de leurs impressions.

Ils ne s'étaient pas revus depuis le dimanche précédent et n'avaient pas eu beaucoup de temps pour les échanger en retournant ce soir-là à Versailles, en voiture découverte le cocher, sur son siège' pourrait saisir leur conversation.

D'abord, cela va sans dire, le dialogue roula sur Mme Chaumel.

L'appréciation de Taverrier était tout à l'avantage de celle-ci.

Non seulement il la trouvait aussi fort jole femme, mais distinguée, plus intelligente que beaucoup sorties d'une position moins humble.

Quant à l'amie de Mme David, elle leur semblait à chacun une créature étrange, attirant et repoussant à la fois, une beauté, une vraie beauté, réguliere, mais froide.

Et cette froideur, justement formait un tel contraste avec les yeux, qui parfois s'enflammaient, avec la bouche gonflée d'un sang vermeil, avec l'ardeur entin de ce tempérament qu'on divinait brûlant comme le soleil du Midi, que les curiosités s'éveillaient, qu'on se sentait pris du désir de sonder cette femme comme si en elle on eût put découvrir la puissance mytériense qui fait les femmes fatales

Francis savait qu'elle était veuve, que son enfant était un enfant posthume et qu'elle exerçait la profession de pianiste.

— Il paraît, dit-il qu'elle a une voix superbe : la prochaine fois, nous lui demanderons de nous chanter quelque chose.

— La prochaine fois, dit Taverrier, mais je ne la reverrai peut-être de longtemps.

— J'espère que ce n'est pas votre dernière visite a Savony !

— J'espère aussi, mais je serais désolé de me montrer importun.

—Importun ! Ah ! mon cher, vous ne savez pas le plaisir que vous faites ! La manière dont on vous accueille vous le dit pourtant... Pour moi, s'il faut être franc, je vous avouerai que j'aime mieux y etre avec vous que d'y etre seul.

Par exemple !.. Expliquez-m'en donc la raison

— Elle est simple.. La situation

n'est pas encore, pour moi, exempte d'embarras... Il me faudra quelque temps avant de m'habituer à voir cette jeune femme aupres de mon père et ce bébé dans ses bras . Avec un tiers entre nous mon embarras se dissipe.. Le tiers c'est vous... Vous voyez que ma franchise n'a d'égale que mon égoïsme.

Taverrier se mit à rire.

— Allons si c'est un service que je vous rends, j'irai toutes les fois que vous voudrez.

A trois semaines de là, les deux amie se retrouvaient un dimanche encore, au chateau de Savony, ou ils devaient passer la soirée.

Mme David était là, comme d'habitude.

Dans se faire prier, après le dîner, elle s'assit au piano pour jouer et chanter tout ce qu'on lui demanda.

Elle tint ses auditeurs absolument sous son charme.

Le moment vint où on n'osa plus la mettre à contribution.

La conversation s'engagea alors, d'abord sur les lieux communs, puis prit une autre tounure.

M. Chaumel venait de la mettre sur le terrain de la politique.

De la passa à cette question militaire toujours intéressante, concernant nos possessions en Afrique.

Et tout a coup, le négociant demanda :

A propos, est-ce que vous savez du nouveau sur la mission Borg ? on ne parle plus depuis un certain temps.

— C'est que rien de saillant ne le met en lumière, répondit Francis ; mais nous en avons régulièrement des nouvelles au ministère, et voici Taverrier qui lui, en possède de plus fraiches et de plus directes que moi.

Georges Taverrier eut un imperceptible froncement de sourcils.

Avec son caratere insouciant, Francis ne réfléchissait point que le contraindre a parlez avec d'autres qu'avec lui et quelques camarades de cette misson arrivée a temps pour sauver, l'année précédente, la mission Montglars, était un supplice.

Il ne répondit point à M. Chaumel qui demandait :

— Vous avez un ami là-bas ?

Ce fut Francis qui s'en chargea.

— Eh parbleu ! Tu ne te souviens pas ? Jacques de Labatière.

— C'est vrai, je ne me souvenais pas

La voix du négociant avait légèrement changé, en faisant cette réponse, si légèrement que quelqu'un qui n'eut pas été au courant de l'histoire qu'évoquait ce nom prononcé par Francis Chaumel ne s'en fut pas apperçu.

Ce dernier, aussi bien que Taverrier devait saisir cette nuance.

Mais ni l'un ni l'autre ne remarqua le tressaillement qui secoua les deux femmes, écoutant depuis quelques instants sans s'y mêler la conversation.

Elles se regardèrent

Et le regard de Jeanne disait :

— Pour vous seule, je connais ce nom ; inutile que l'on devine que Mme et Melle de Labatière étaient mes clientes.

D'un mouvement de paupières, Rosalie indiqua qu'elle avait saisi.

Quant à sa propre pensée, elle savait la dissimuler.

Il se fit un silence.

Francis comprenait seulement la contrariété de Taverrier.

Il eut voulu parler d'autre chose.

Et ainsi qu'il arrive généralement, lorsqu'on cherche un sujet de conversation, il n'en trouvait point.

Son père ne lui eut pas donné, du reste, le temps de l'aborder.

Il reprit, comme s'il répondait à des réflexions intimes :

— Tout de même, c'est étrange, cette histoire ; du diable ! si on en saura jamais le fin mot.

La figure un peu sombre de Taverrier s'éclaira.

— Vous ne croyez pas non plus demanda-t-il, à la culpabilité de Jacques !

— Je n'y crois pas, n'est pas le mot

Mais je serais plutôt porté à ne pas y croire.

— Parbleu ! comme tous, dit Francis.

— Il ne va pas bientôt revenir ? interroger son père.

— Pas avant un an, à coup sur.. peutêtre plus tard.. C'est alors qu'on saura la vérité.

Le capitaine Taverrier avait prononcé ces mots avec une chaleur pleine de conviction.

Tout le monde le regardait, Mme David la première.

Eut-on examiné celle-ci, que l'on eut remarqué sur son visage aucun trouble.

Si son cœur se contractait sous la grifte de l'effroi, ses traits ne bougeaient point.

— Vous croyez, dit-elle d'une voix tranquille, que le capitaine de Labatière est innocent de l'acte dont son oncle et se tante, eux-mêmes, le croient coupables ?

— Vous connaissez l'histoire, madame ? demanda Francis Chaumel ?

— J'ai donné des leçons à Mme Paul Yveling, répondit-elle.

— Avant son mariage ?

— Non, après... alors que M. Yveling était enfermé comme fou... Pour rompre la monotonie de sa vie, pour essayer de secouer sa tritesse, elle s'était remise à la musique.. Elle me parlait souvent de son cousin. Je suis donc, comme vous le dites, au courant de l'histoire.

— Qui ne l'est pas du reste ? fit Mme Chaumel ; ies journaux ont assez causé de tout cela.

Et elle répéta la question que venait de poser Mme David.

— Vous croyez a l'innocence de ce cousin de Mlle de Labatière ?

— Absolument ! répondit d'une voix energique le capitaine Taverrier.

— Mais alors, cette lettre anonyme envoyée au juge d'instruction. Car c'est par une lettre anonyme, je crois, qu'il s'est accusé.. ou qu'on l'a accusé ?

— C'est pas une lettre anonyme.. De qui elle émanait, je n'en sais rien, j'espère qu'il en découvrira l'auteur, lui !

.. Ce sera bien vieux quand il reviendra, hasarda Rosalie.

— Oui appuya M. Chaumel.

— Et je crains, dit Francis, que, impuissant a faire la preuve de la diffamtion il ne reste teute sa vie sous le coup de cette ville accusation.

— Ce serait triste, reprit Taverrier mais j'ai plus de confiance que vous, il me semble que ce mystère s'éclaicira... Je le désire, en tout cas de toute mon âme, et si Jacques de Labatière avait besoins de moi pour y arriver, je serais a lui corps et ame.

— S'il lui fallait aussi mon aide, appuya Francis, elle lui serait acquise.

— Je comprends cela, fit M. Chaumel ; à votre place messieurs, j'aurais les mêmes sentiments, et je vous assure que je serais heureux,quoique je ne connaisse ce jeune homme que parce que Francis m'a parlé de lui, de le voir lavé de cette vilaine tache.

— Moi aussi, fit Mde Chaumel sans le connaitre du tout, je m'intéresse à lui.

— Il est, en effet très intéressant.. s'il est vraiment innocent, fit Rosalie.

Taverrier la regarda de son regard très droit, loyal.

— J'en suis sur madame.

— Pauvre garçon, fit-elle.

La convrsetion sur Jacques de Labatière en resta là.

L'heure du départ sonnait pour les deux officiers.

Ils quittèrent encore ensemble le chateau de Savony.

La voiture le reconduisit, l'un à la gare de Versaille l'autre a son domicile, près du parc.

Régine, toutes les fois que son mari allait au cercle, passait sa soirée chez ses parents.

Elle remontait chez elle à onze heures: elle était au lit avant minuit moins un quart.

Paul rentrait a minuit.

Elle n'avait que le temps de conter

les minutes avant son retour.

Ce soir-la, la jeune femme fit comme d'habitude, attendant, la tête sur l'oreiller prête à feindre le sommeil au moment où Paul pénétrerait dans la chambre, dont la porte de communication restait ouverte.

La pendule Louis XVI, qui garnissait sa cheminée, sonna douze coups.

— Ah ! pensa t-elle, il va venir.

Les minutes s'écoulèrent, plus longues que d'habitude.

Et Régine entendit avec effroi sonner un autre coup : la demie de minuit

Jamais son mari n'était rentré si tard

Elle se dressa sur son séant, puis sauta à bas de son lit et courut à la cheminée pour regarder le cadran.

C'était bien minuit et demi.

Qu'etait il arrivé à Paul ?

Car tout de suite l idée d'un accident survenu, d'un danger couru par lui, emplissait le cerveau de la jeune femme y mettant déjà de la fièvre.

Puis elle s'apaisa, se raisonna.

Une demi-heure de retard ne compte point ; son mari passée à son cercle, sans s'en apercevoir.

Oh ! si à une heure du matin il n'était pas là elle pourrait s'inquiéter

Le timbre clair de la pendule résonna encore une fois dans le silence de la chambre.

Et, prise d'une angoisee qui atteignait son paroxysme, Régine, l'ouïe dilatée par l'attente, écoutait si le bru d'un pas dans l'escalier n'arriverait pas jusqu'à elle, si elle n'entendrait pas le grincement d'une clef dans une serrure, si une porte ne frôlait point le tapis dans la pièce voisine

Rien.

On était à la fin de juillet ; la nuit était suffocante.

Mme Y eling s'habilla d'un peignoir léger, ouvrit sa fenêtre toute grande et, appuyée sur le balcon regarda sur le trottoir.

Les passants se faisaient rares.

Régine essagait d'étouffer les battements de son cœur ponr saisir le rythme de leur marche.

A plusieurs reprises, elle crut reconnaitre celle de Paul : un homme montait la rue.

Elle se trompait. L'nomme pasait devant la maison.

Alors elle rentrait dans sa chambre, prenait sa tête à deux mains, crispant ses doigts dans ses beaux cheveux dénoué et, sécouee de sanglots rauques, elle mumurait :

— Mon Dieu ! qu'y a il ? Qu'y a-t-i Il lut est arrivé malheur

A dix repises elle traversa l'antichambre, prête à ouvrir la porte du palier pour descendre chez ses parents ; leur crier :

— Paul n'est pas rentré.

Quel sentiment la retint.

Pensa-t-elle qu'il était inutile de les arracher au sommeil pour leur fai partager ses angoisses, qu'au milieu d la nuit il leur serait impossible de renseigner sur le sort de celui qu'el attendait, ou quelque chose de vagu d'indéfini, vint-il l'aver tir qu'elle fera mi ux d'attendre, de ne rien dire.

Il y eut sans doute de l'une et l'autre de ses deux inpressions.

Seule, dans des transes inexprim bles folles par instants, Mme Yvelin vit arriver le jour.

Elle avait fini par tomber sur son lit où elle restait prostrée, les membr brises, la pensée anéantie, pourtant l reille toujours aux aguets, percevant moindre bruit.

Soudain elle se dressa, comme e s'était dressée quand la pendule av sonné la demie de minuit, glissa enc à bas de son lit.

Cette fois, elle ne se trompait pas.

Une clef tournait dans une serrure, on poussait la porte de l'antichambre.

Elle ouvrit celle de sa chambre toute grande, et étouffa un cri en chancelant.

Son mari n'eut que le temps d'étendre les bras pour la soutenir.

La détente s'opérait, les nerfs surexcités une dernière fois tombait brusque-

ment, la jeune femme perdait connaissance,

Elle se réveilla couchée, Paul penché au-dessus d'elle lui bassinant le visage avec de l'eau de Cologne.

La syncope avait à peine duré quelques minutes.

Les yeux de Régine s'attachèrent sur son mari : un flot de larmes en jaillit, elle passa ses bras autour du cou de Paul et pleura doucement cette fois, sans secousse, comme on doit pleurer de bonheur.

Lui, se taisait.

La tête près de la sienne, sur l'oreiller, il épouvait une sensation complexe où dominait peut-être, en ce moment, le regret de mentir à cette femme qui l'aimait à cette femme pour l'amour de qui tant d'autres eussent tout sacrifié.

Régine était ainsi, à peine voilée du peignoir de batiste qui moulait ses formes jeunes et superbes, ses cheveux tombant en cascades d'or jusqu'à ses hanches, sa gorge se soulevant lentement tandis que les larmes roulaient sur ses joues pâles, belle à faire battre le cœur du plus froid.

Et dendant que Régine pleurait, pendant qu'il répétait de la même voix morne : (Ma chérie, pardonne-moi..), il essayait de rassembler assez d'énergie moral pour trouver une excuse, combiner un mensonge,car il n'avait encore rien combiné, rien trouvé.

Et il ne trouvait rien.

Ce fut une interrogation de sa femme qui le sortit de cette torpeur, lui rendit la vigueur qu'il ne recouvrait point.

— Je t'ai cru mort.. Que t'est-il arrivé?.. dis ! Réponds ?.. Paul !

Desserrant son éteinte, Régine l'avait repoussé.

Elle le regardait, plus triste, supplante.

Il resta un moment muet, soutenant ce regard encore noyé, puis il murmura lui prenant les mains qu'il pressa doucement.

— Je te promets que je ne recommencerai jamais. jamais !

Elle continua de fixer sur lui ses prunelle que de nouvelles larmes obscureissaient.

Et l'expression de sa pkysionnomie devint plus douloureuse.

— Quoi donc ?.. Qu'as tu fait ?.. M'as-tu laissée de sang-froid dans les angoisses de cette nuit affreuse ?

— De sang froid, non certes, ma pauvre petite.. Je ne sais comment je me suis laissé entraîner à jouer, moi qui cependant ne suis pas joueur.. J'ai gagné puis perdu plus que je n'avais gagné, J'avais peu d'argent sur moi, je n'ai pas voulu partir avec une dette.. d'honneur la fièvre m'a empoigné, il était quartre heures et demie, lorsque je me suis acquitté..J'ai fut ce maudit tapis vert, qui, je ne sais pourquoi, je le repète m'avait attiré jamais non jamais, te dis-je, je ne me rasseoierai à une table de jeu

En débitant cela il s'était levé, et marchait dans la pièce dont la fenêtre restait ouverte.

Quand il eut fini il passa sur le balcon, s'y accouda quelques secondes, puis revint vers le lit d'où Régine le regardait.

Elle le vit pâle, défait, si nerveux qu'elle en eut pitié.

L'explication du reste, était des plus plausibles.

Elle y croyait absolument.

Ce qui lui semblait blâmable, c'était que son mari eut cédé à un caprice, sans réfléchir aux conséquences où il pouvait l'entrainer.

Elle ne pensait plus aux angoisse de sa nutit blanche, une crainte l'empoignait.

Elle savait, pour l'avoir entendu dire, combien cette passion du jeu, qui saisit parfois impinément ses vitimes, est tenace, difficile à surmonter.

Une peur la prenait pour l'avenir.

Ce fut cela qui l'empêcha de jeter de nouveau, dans sa joie de le recevoir, ses bras autour du cou de son mari, de lui dire entre deux baisers qu'elle lui pardonnait.

Il voyait qu'il y avait en elle une arrière pensée; comment la détruirait-il ?

Soupçonnenait-elle un mensonge ?

Régime le rassura promptement.

— Voyons, dit-elle en lui tendant la mains je veux bien oublier ; mais est-elle sincère, cette promesse ; je crains que non.. je le crains bien !

— Tu ne crois pas en ma parole ?

— Je ne demande qu'à y croire: j'ai tant souffert cette nuit, que je veux être certaine que tu ne m'en feras plus passer de semblable.. mais le jeu.. c'est terrible.

—Oui, chez les joueurs.. Je ne suis pas un joueur.. Je t'en supplie, comprends-moi, un entrainement d'une minute.. J'ai gagné, puis perdu j'ai rattrapé ce que j'ai perdu.

Je suis parti avec l'horreur de cette table ou je ne me rassoierai point.. Ne comprends-tu pas tous mes remords, en te retouvant dans l'état où je t'ai retrouvée ?

— Oui, je te comprends, c'est fini, je te l'affirme, n'en parlons plus, puisque jamais plus tu n'oublieras que ta pauvre petite femme qui t'aime est folle d'inquiétude en t'attendant.

Elle nouait encore ses mains derrière le cou Paul.

Celui-ci la serra longuement dans ses bras.

Puis il la fit mettre au lit.

Elle devait dormir pour réparer la fatigue des larmes et des heures d'attente.

M. et Mme de Labatiére en trouveraient la trace sur son visage.

Que diraient-ils ?

Oh ! ils ne se douteraieut de rien.

Il ne le tallait pas ; la jeune femme ne le voulait point.

Les parents, du reste, ont-ils besoin de savoir tout ce qui se passe dans le ménage de leur fille ?

Elle demandait cela, en souriant.

Aucune crainte, aucune arrière-pensée ne subsistait plus chez elle.

Elle avait tout à fait oublié, sincèrement pardonné.

Paul sortait victorieux du danger dans lequelle une folle imprudence l'avait fait tomber.

Le surlendemain, on partait pour Trouville, où M. et Mme de la Roche se trouvaient installés depuis un mois.

Avant de quitter Paris, la petite comtesse faisait promettre à ses amis qu'ils n'iraient point sur une autre plage que celle-là.

Trouville n'était pas précisément l'endroit qu'eussent choisi M. et Mme Yveling-

Ils eussent préféré un endroit plus tranqu'ille.

Mais la société d'Huguette était assez agréable à Régine qu'elle engageât son père, sa mère et son mari à ne pas se dérober, au dernier moment, à tenir la promesse qu'il avaient donnée, peut-être légérement, mais qui était considérée par la jeune femme comme des plus sérieuses.

L'année prochaine, on irait ailleurs, on retournerait à Biarritz, si Paul pouvait avoir ses vacances en septembre, car le mois d'août est très chaud là-bas.

On quitta Paris le matin, et on arriva à une heure cinquante-cinq de l'après midi à Trouville.

Les chambres étaient retenues à l'hôtel un hôtel tout près de la villa qu'avaient louée le comte et la comtesse de la Roche.

Ceex-ci attendaient à la gare.

Il était convenu que leurs amis déjeuneraient chez eux.

Le landau — duquel Huguette n'était pas descendue — les y emmene, pendant que leurs bagages, chargés sur un omnibus, filaient vers l'hôtel.

On ne se quitta que vers les cinq heure, pour se retrouver le soir après le dîner, sur la place.

M. de Labatière seul, qui avait pris un gros rhume quelques jours auparavant, encore fatigué ce soir-là, ne s'y trouvait pas.

Pendant que les trois dames, assises non loin du Casino, jouissait à la fois du spectacle de la mer à marée haute et

des allées et des venues du monde très mélangé qui entrait dans la salle des concerts, Paul Yveling et Henri de la Roche se promenaient en fumant un cigare, tout près de vagues, si près que leur écume blanche les faisait parfois reculer.

Il y avait longtemps que les deux hommes ne s'étaient trouvés ainsi ensemble, pour ainsi dire seul à seul, libres de causer à leur aise, plus de deux ans, — avant le mariage de Paul.

Depuis sortie de la maison de santé, ce dernier n'avait vu Henri que par intervalles plus ou moins éloignés, devant des tiers.

Pas un mot n'avait été échappé entre eux, par rapport au passé, pas une allusion n'avait été faite à cet égard.

En revoyant pour la première fois son ancien amie, Yveling lui tendait la main comme celui-ci lui tendait la sienne.

Ils n'échangeaient à cette rencontre comme aux autres, que des paroles banales.

Paul était même très froid.

Mais son caractère avait subi une telle transformation que cela n'étonna personne.

Yveling, à qui la mémoire était revenue, ne pouvait que lui en vouloir de l'avoir introduit chez les Lavatière, de l'avoir poussé froidement à un mariage.

C'était lui qui venait de l'entraîner au bord de la mer.

Il sentait la nécessité d'un entretien qui romprait cette gêne existant entre eux.

Il voulait recouvrer la confiance tout entière de Paul.

Celui-ci du reste, semblait plus disposé à la cordialité que d'habitude.

Le grand air salin opérait-il, dès l'arrivée, chez lui, une réaction physique rejaillissant sur le moral ?

C'était à croire.

A peine, l'un à l'autre, avaient-ils fait cinquante pas, sur la grève, que Paul s'arrêtait pour humer le vent qui venait du large, dilatant sa poitrine, les narines frémissantes, les yeux mi-clos.

— Oh ! que c'est bon, cet air, que c'est bon !

— Oui, fit Henri, surtout [en quittant la fournaise parsienne ; au bout de quinze jours, on y est habitué, on n'y pense plus.

— Il me semble que dans quinze jours ce sera pour moi comme aujourd'hui ; j'aime du reste beaucoup la mer.

— Moi aussi, mais ça finit par devenir monotone, je t'assure, mon cher.

— Cela dépend des natures, moi je me suis toujours pâmé devant.. Toi tu es un blasé, on saitcela depuis longtemps.

Oui, malheureusement.. Oh ! nous n'avons pas les mêmes caractères.

— Pas du tout.

— Et cependant nous sommes amis.

Paul ne répondit point : il reprenrit brusquement sa marche.

— Nous l'avons été du moins, reprit Henri de la Roche en mettant son pas à l'égal du sien.

— Oui, fit Yveling brièvement.

L'autre eut un rire qui en depit de ses efforts sonnait un peu faux, ce rire qu'on appelle un rire jaune.

Pourquoi ne le sommes-nous plus demanda-t-il en haussant les épaules.

— Je n'ai jamais dit que nous ne l'étions plus.. jamais !

— Allons, Yveling sois franc. camarades, nous n'avons jamais été des amis.

— Mais, mon cher. nous avons été des camarades, nous n'avons jamais été des amis

— C'est.. Enfin, j'aime mieux cela ! Continue.donc, pourquoi ne me considéres-tu plus même comme un camarade ?

— Parce que j'ai maintenant la conscience que tu as agi déloyalement avec moi.

— En quoi, je te prie !

Paul s'arrêta encore.

Ils étaient assez loin du Casino, loin des promeneurs.

Ils étaient seuls enfin, devant la mer grondante.

Il pouvaient parler sans crainte d'être entendus, sans témoins.

— En me jetant dans les bras de Régin de Labatière.

Paul ! fit de la Roche, qui mit dans cette exclation toute l'indignation qu'il put.

Aime ta femme comme elle t'aime et tu seras heureux.

— Assez ! fis Paul d'une voix sourde il y a dans vie une page noire que je voudrait en arracher. . assez.

— Ce n'est pas moi qui ai mis la conversation sur ce terrain, riposa Henri, mais puisqu'elle y est je tiens à me disculper . Si je t'ai fait marier avec Melle Lebatière c'est parceque je le savais vertueuse et bonne.

Paul s'était remis à marcher, et Henri le suivait en parlant.

— Eh bien, alors qu'as-tu contre moi !

— Calme-toi ! fit Yveling : j'ai pour ma femme une grande estime, une affection vraie, je considère de mon devoir de la rendre heureuse, je la rendrai heureuse autant qu'il sera en mon pouvoir.

Et, rebroussant brusquement chemin il se dirigea vers le point de la plage ou ils avaient laissé les dames.

Cette fois, le comte ne le suivit qu'à distance, continuant a longer la mer, tandis que Paul avait regagné la jeté le planches.

Toute sa rage était revenue, il sentait ses nerfs se crisper, ses temps battre, une écume lui franger les lèvres.

— Ah ! murmura-t-il,j'en avais subi, déjà pour elle de toutes les façons, mais cela, c'est trop, ces paroles insultantes, ces menaces !. . Oui, c'est trop, je me vengerai !. . . .

Le comte Henri de la Roche marcha longtemps au bord de la mer, les grondements de sa colère se mêlant au grondement des vagues, le vent âpre qui passait sur son front n'apaisant point sa fièvre.

Il était tard lorsqu'il revint près de sa femme : Huguette s'inquiétait presque.

Mme de Labatière et sa fille restées près d'elle commençaient à sentir le besoin de se reposer.

Quant à M. Yveling, il avait quitté la plage depuis une heure.

M. de la Roche reconduisit sa femme jusqu'à leur chalet, qui était tout près, puis ramena les deux dames à leur hôtel

Quant à lui, il rentra au Casino comme il le faisait chaque soir.

Après une parti de jeu, il irait rejoinsa femme qui était aussi à Trouville.

Détestant la cohue, elle s'éloignait des plaches, elle cherchait un peu de tranquillité, heureuse lorsqu'elle se sentait seule en face de l'immense napas mouvante.

Connaissant Trouville de réputation, elle n'y était que parce que son mari l'avait désiré.

Elle y reviendrait l'anné prochaine, s'il le voulait, mais ce ne serait pas sans avoir tenté, cette fois, de l'entrainer ailleurs.

L'année prochaine, du reste, Henri n'éprouverait point sans doute ce besoin de distraction qui chez lui ne faisait que s'accroitre.

Ou, du moins, s'il ne pouvait vivre autrement que de cette vie agitée, elle la partagerait avec lui.

La petite comtesse était maitenant dans l'expectative.

Elle n'exitait plus qu'en vue de l'avenir, et l'avenir était proche.

Sa santé se consolidait bien plus rapidement que personne n'eût osé l'espérer.

C'est que la volonté compte pour beaucoup en certain cas.

Alors qu'une invincible inappétence lui donnait le dégout des aliments, elle mangea par force, arrivant peu à peu par vaincre les révoltes de son estomac

digérant des choses qu'il rejetait autrefois.

Et cette anémie, qui la mettait à deux doigts de la mort, chronique chez elle, contre laquelle elle avait eu à lutter dès l'enfance, semblait prête à disparaître.

Le teint de Mme de la Roche perdait cette delicatese maladive, qui faisait penser à la fragilité de cette jolie créature infirme, dont les jours paraissaient comptés.

Depuis qu'elle était à la mor, le changement s'accentuait.

Mme de la Roche, à moins que le temps ne fut mauvais, ce qui n'arrivait que très rarement, l'été étant exceptionnellement beau, passait ses journées tout entières dehors, ne rentrant que pour les repas!

Elle se sentait vivifie par cet air salin qui lui avait fait tant de bien lorsqu'elle etait petite, clouée dans sa voiture d'enfant malade ou sa jambe étiolée enterree dans le sable chaud, le beau sable d'or que vient baigner le flot.

Ainsi que jadis, elle sentait qu'il la pénétait ce vent âpre, et qu'il lui coulait de la vigueur dans le sang.

Elle n'avait plus besoin, comme à Paris de se contraindre à manger.

Elle attendait l'heure des repas avec impatience.

Et Hugaette, radieuse en regardant sa bonne mine dans tous les miroirs, en se trouvant forte, répétait .

-- Ce sera pour le mois d'octobre.

Cette perspective d'une opération dangereuse, qui eut boulevé tant d'autres, la ravissait l'empêchait de s'percevoir que son mari restait de moins en moins auprès elle, ou du moins de s'en affecter.

— Il faut bien qu'il fasse comme tout le monde, se répetait-elle : je ne veux pas qu'il se prive pour moi d'aucun plaisir.

Elle le lui disait.

Henri n'avait pas de mal à obéir.

Il ne rentra pas, ce soir-là, avant une heure du matin.

Il passa dans la chambre de sa femme, qui feignit comme toujours d'être endormie, et s'eveilla au baiser qu'il lui mit sur le front.

C'est toi, ami. Dis-moi ce qu'il y avait de joli, ce soir au Casino ?

Et Henri se mit à raconter, en s'écartant de la verité, autant que cela lui plaisait, l'emploi de son temps depuis le moment où il avait quitté Mme de Labatière et Mme Yveling jusqu'à lui où il rentrait au chalet

Puis Huguette s'endormit colme comme toutes les nuits, en comptant les semaines qui lui restaient à passer jusqu'à celle ou on se déciderait à l'opération tant attendue.

Il avait été décidé qu'on la lui ferait en octobre.

Le lendemain dès dix heures du matin Huguette était instal ée sur la plage à l'endroit qu'elle affectionnait et où elle avait donné rendez-vous à Regine.

Mme de Labatiere ne sortirait qu'après déjeuner.

Comme cela leur était arrivé si souvent à Biarrtez plus tôt quand elles avaient fait connaissance, les deux jeunes femmes se trouvèrent seules, sous la tente dentelée de rouge, devant les vagues mouvementees.

Il y avait au moins six semaines qu'elles ne s'étaient vues.

Elles avaient beaucoup à se dire, de ces choses qui demandent le tête-à-tête

Elles se mirent à parler de leur ménage de leur mari.

Régine et Huguette se confiaient bien des petite choses qu'elles ne disaient à personne, Regine pas même à sa mère.

Mme Yveling connaissait aussi bien le caractère d'Henri que Mme de la Roche connaissait celui de Paul.

Mutuellement elles savaient les habitudes de l'un et de l'autre combien de fois ils laissaient leu femme seule le soir à la maison à quelle heure ils rentraient.

Aprés s'être raconté leurs joies leurs ennuis, depuis leur séparation, Mme

Yveling dit tout à coup, baissant le ton, comme si elle eut peur soudain d'être entendue :

— Je voudrais vous poser une question, Huguette ; mais.. me répondrez-vous bien franchement ?

Hugette regarda son amie avec de grands yeux étonnés.

Puis, en souriant :

-- Qu'elle drôle d'idée ! est-ce que je ne vous réponds pas toujours très franchement ?

— Si.. j'en suis sûre.. senlement, là, vous pourriez me trouver indiscrète.

Pourquoi donc ? Ne nous disons-nous pas tout, ma chère Régine.

Tout.. peut-être avec quelques restrictions, ma chère Huguette.

— Je ne comprends pas le moins du monde où vous voulez en venir.

Il y a des choses que l'on peut hésiter à confier, même à sa meilleure amie.

— Des choses.. de quel genre ?

Régine ne répondit pas immédiatement.

— Votre mari n'a jamais découché ? fit-elle tout à coup.

— Découché ? répéta Huguette comme quelqu'un qui ne saisit pas ce qu'on veut lui dire.

Passé la nuit dehors, fit Mme Yveling expliquant.

Un nuage rose monta au front de la comtesse de la Roche.

Elle non plus ne répondit pas sur-le-champ.

Ce silence, cette rougeur, eussent trahi la vérité, alors qu'elle l'eût niée.

Mais elle ne nia point.

Sous le regard interrogateur de son amie, elle répondit :

— De loin en loin.

— Comment ! exclama cette dernière cela lui est arrivé ?

— Oui.

— Plusieurs fois ?

— Trois ou quatre, pas plus !

Alors, je n'ai pas à me plaindre.. Tout les maris sont les mêmes.

— Est-ce que le vôtre ?

— L'avant-veille de notre départ, ma chère amie, fit Régine se penchanr sur Huguette, et baissant plus fort encore la voix.

— Et le mien trois fois à Paris, et une fois depuis que nous sommes ici.. à Trouville, dit Hugette sur le même ton.

Aprés cette confidence, les deux jeunes femmes se turent, se contentant de se regarder dans les yeux.

Elles semblaient vouloir scruter leurs mutuelles impressions.

— Cela ne vous fait pas de chagrin ? demanda enfin Régine.

Cela me rend folle ! répondit Huguet avec un geste presque violent.

— Quelle raison vous donne-t-il lui ?

— Il s'est laissé entraîner par des amis, au baccara, je suppose....

— Comme Paul.

— Il est désolé de m'avoir donné de l'inquiétude ; il s'en veut à mort, il en perd l'appétit..

— Paul aussi !

J'en arrive à croire que j'ai mal fait de lui laisser voir dans quel état il m'a mise, et je suis bienheureuse lorsqu'il cousent à oublier ses torts.

Mais je suis tout à fait comme vous : cela je vous l'ai dit, n'est arrivé qu'une fois à mon mari, et il m'a juré qu'il ne recommencerait pas.

Le mien me l'avait également juré

Oh ! je suis sûre de Paul.

— J'étais tout à fait sûre qu'Henri me tiendrait parole.

— Huguette, je vous en prie, laissez-moi croire en mon mari.

Mme de la Roche prit la main de son amie qu'elle serra dans les seinnes.

Des larmes emplissaient les yeux de Régine, prêtes à déborder.

Mon Dieu ! dit la petite comtesse, je vous fait de la peine, je suis méchante ! je devrais vous affirmer qu'il ne recommencera pas.

— Il recommencera donc ? articula Mme Yveling dans un sanglot

Mais non, voyons, il n'est pas comme mon Henri, un mondain enragé.. Moi, il est urgent que je m'y fasse ; que

voulez-vous, Henri n'a pas d'occupation il faut que le temps se passe, et il passe, le sien le plus agréablement possible.. Ah ! un homme inoccupé, si vous saviez ?

Et elle reprit, serrant plus fort la main que amie lui abandonnait :

— Meis M. Yveling, ce n'est pas cela puis il n'a pas le caractère léger d'Henri, car il faut bien reconnaitre les détauts de ceux qu'on aime, il est un peu léger mon mari.. Par exemble quand je pourrai le suivre dans le monde nous ne nous quitterons plus ; excepté, naturellement ses jours de cercle.

— Paul ne me quitte que pour aller au sien fit Régine.

— Eh bien, alors, de quoi vous plaignez-vous ? C'est là sans doute qu'il a passé cette nuit ?

— C'est la... mai qui n'est pas joueur, s'est laissé prendre par l'attraction du tapis vert.

— Ce n'est rien ; votre père, m'avez-vous dit va aussi régulièrement à son cercle.. Savez-vous si, lui, il a jamais.. découché ?

— Ca, par exemple, je n'ai pas encore osé le demander à maman.

— Pourquoi ?

— Parce que.. je ne sais pas.. demander cela d'un père. Puis, je ne tiens pas du tout, mais pas du tout, ce que maman sache fredaine de Paul.. Elle s'en ferait dix fois plus de bile que moi, elle me croirait malheureuse.. tandis que que je ne le suis pas.. je suis heureuse.

Moi aussi, je suis heureuse.

En disant cela, elles détournaient leurs regards, feignant de contempler la mer.

On aurait dit que leurs yeux n'osaient plus se rencoutrer.

Un soupir glissait de leur lèvres très faible, que ni l'une ni l'autre n'entendit.

Elles se plongèrent dans une rêverie qui eût pu durer longtemps si M. de la Roche n'eût apparu à l'entrée de la tente.

Les deux jeunes femmes nese retrouvèrent pas seules ensemble de la journée.

Ce n'était plus comme à Biarritz ; Régine avait son mari, et tout l'après-dîner, toute la soirée, allait là ou il allait.

Ce devait être ainsi, ou à peu prés, pendant leur séjour à Trouville

Mais le matin, régulièrement, Mme Yveling tenait compagnie à Mme de la Roche. Et il était rare qu'elles ne fussent pas en tête durant une bonne heure sous la tente.

Là les conversations intimes recommençaient.

C'étaient de bons moments pour elles deux.

Trouville n'était pas une plage, à moins qu'on ne s'éloigne tout à fait, ou l'on puisse s'isoler complètement.

Bien que plantée en dehors de l'espace de dans lequel s'acomplissaient les allées et venues des baigneurs, la tente de la comtesse de la Roche se trouvait dans un endroit relativement fréquenté.

On passait, et repassait, devant et derrière ; on se promenait bien au delà.

Les deux amies regardaient machinalement les uns et les autres dans les moments ou leur causerie ne les absorbait pas tout entières.

¿C'est ainsi qu'un matin, leurs yeux se portèrent sur un couple qui venait de s'arrêter à vingt pas, en enlevant devant le flot qui approchait dans son mouvement lent et envahissant.

L'homme était d'une taille moyenne, que sa corpulence faisait paraitre plus petite.

Le teint bilieux, les joues flasques, avec des yeux saillants, à moitié couverts par les paupières lourdes, il avait l'abord désagréable, peu sympathique.

La femme élancée, bien prise, semblait dans tout l'éclat de la jeunesse.

Vêtue d'une délicieuse toilette de plage, elle était très jolie, d'une beauté irrégulière, bizarre qui appelait l'attention de ceux qui passaient.

Quand ils eurent bien contemplé bien

admiré, ils se retournèrent regardèrent les deux jeunes femmes assises sous la tente et continuèrent leur promenade.

Si le gros homme eût examiné sa compagne au moment ou les yeux de celle-ci allaient du côté de la tente, il l'eut vue faire un très léger mouvement en arrière en même temps qu'une surprise qu'elle eut voulu en vain dissimuler, se peignait sur son visage.

Et le couple ne s'était pas plus tôt remis en marche que Regine disait :

— C'est très drôle, il me semble que j'ai déjà vu cette personne.

— Une bien jolie femme, dit avec conviction Mme de la Roche.

— Je dois me tromper, reprit sa compagne,ou alors c'est quelqu'un qui lui ressemblait.

L'après-midi, vers cinq heures, à marée haute, quand baigneurs et baigneuses s'élançaient dans l'onde amère. Mme Yveling, qui venait de prendre son bain et sortait de la cabine ou elle s'était rhabillée, rejoingnant son mari sur la plage, prenait le bras de celui-ci pour faire un petite tour de réaction, quand elle se trouva face à face avec la jeune femme et le gros homme du matin.

Toutes deux se lancèrent cette fois un coup d'œil droit, comme il arrive, lors qu'on se rencontre brusquement et qu'on est obligé de s'écarter, si l'on ne veut pas se heurter.

— Oui, certes, murmura Regine, j'ai vu quelqu'un qui lui ressemble.

— Que dis-tu ? interrogea son mari.

— Oh ! rien ; une personne que j'ai rencontrée deux fois aujourd'hui, et qui me rappelle un visage sur lequel je ne peux point mettre de nom.. un visage certainement aperçu quelque part.

— C'est un sosie, alors.

— Presque.

Les deux époux commencèrent leur promenade le long de la jetée de planches.

La foule qu'on y croisait amusait Régine et semblait distraire Paul.

La jeune femme augurait bien pour son mari de leur séjour à Trouville.

Il lui fallait de la distraction, disait elle ; Paris peut-être n'en avait-il pas assez.

Il sera nécessaire, l'hiver prochain, que nous allions dans le monde.. et lorsqu'il se présentera quelque plaisir à prendre dont je ne pourrai avoir ma part, je le pousserai à en profiter seul.

Ce soir-là avait lieu, au Casino, une représentation de gala, à laquelle ils devaient se rendre, avec M. et Mme de Labatière et les de la Roche.

Il y avait foule dans la salle de spectacle, et l'on ne put trouver de place qu'en se séparant, le comte et la comtesse d'un côté, M. et Mme Yveling de l'autre, l'ex-capitaine de frégate et sa femme ailleurs.

Le hassard voulut que Régine et Paul se trouvassent assis non loin de cette jeune femme qui avait, à deux reprises, attiré l'attention de la permière.

Son compagnon — son père ou son mari, il pouvait passer plutôt pour son père que pour son mari — était à côté d'elle.

— Je sais maitenant à qui elle ressemble, dit vers le milieu de la soirée, Régine à Paul, après la lui avoir montrée ; c'est à une couturière que nous avons eue.. tout à fait le même type : c'est bizarre, ces similitudes de physio nomies.

Il y avait plus de deux ans que Mme Yveling n'avait vu Jeanne Badolle, et les traits de celle-ci ne restaient plus suffisamment gravés dans sa mémoire pour qu'elle conçut un doute par rapport à l'idendité de cette élégante personne le point de mire, ce soir-la, de plus d'un regard.

Pendant l'entr'acte, qui eut lieu dix minutes après cette réflexion faite à son mari, Henri de la Roche, qui ne pouvait voir des nouveaux venus au Casino et sur les planches sans apprendre bientôt ce qu'ils étaient venait raconter à Mme Yveling que cette charmante créature et ce magot qui, disait-on, ne la quittait pas d'une semelle, étaient M. et Mme Chaumel, les richissimes

propriétaires des Grands-Magasins.

Cette union, des plus disproportionnées, comme chacun pouvait en juger, était récente, paraissait il.

Si Mme Yveling eut dû concevoir un doute par rapport à l'idendité de cette jeune femme, qui ressemblait à l'ancienne couturière de sa mère, ce qu'elle venait d'apprendre, eût empêché ce doute de naître.

La pauvre fille, qui s'appelait Melle Badolle, ne pouvait être devenue la femme d'un des princes du commerce parisien.

Et, du reste, en la détaillant bien, elle jugeait la ressemblance moins saisissante qu'au premier abord.

A la sortie, elle se trouva dans la foule, tout à fait près d'elle.

Et, à l'indifférence devenue tout à fait naturelle du regard de Mme Yveling, Mme Chaumel put se rendre compte que, décidément, elle n'était point reconnue

Le lendemain, en pensant à cette rencontre, faite trois fois au cours de la même journée, Jeanne se regardait dans le miroir de sa chambre à coucher et voyait en effet, si différente de ce qu'elle était autrefois, la mondaine d'aujourd'hui, habillée chez le grand couturier, coiffée par une femme de chambre qui valait un bon coiffeur, les joues pleines, les yeux brillants, le buste arrivé à un développement qui lui donnait un port de déesse qu'elle eut été étonnée, si M. Yveling et sa mère eussent découvert son idendité.

Elle aimait autant cela, quoique le contraire ne l'eût point contrariée.

Il lui importait peu maintenant que le but était atteint que l'on sût comment elle l'avait atteint.

Du mari et de la femme, ce n'était point la femme qu'elle avait le plus regardée, durant cette soirée de la veille.

M. Yveling attirait toute son attention.

Avant ce jour, elle n'avait jamais vu le héros du drame d'Asnières.

Elle le trouvait très bien, très distingué, pas l'air d'un homme qui s'était laissé aller à un tel acte de violence qu'il avait fallu enfermer comme fou, à Bicêtre, l'interner dans le quartier des aliénés criminels, où il était resté dix-huit mois.

La coïncidence qui amenait la jeune femme à Trouville en même temps que cette famille devait avant tout évoquer à ses yeux une page sombre du passé

Le nom de Labatière restait un nom qu'elle ne prononcerait jamais, qui ne serait jamais prononcé devant elle sans qu'un frisson pénible lui frôlât l'épiderme.

C'était l'image de sa malheureuse mère qu'il faisait surgir, de sa mère étendue sur le lit où la clouaient les émanations du réchaud qu'elle avait allumé, elle, de ses mains fébriles.

En ces instants, elle revoyait avec une lucidité surprenante, leur logis de la rue Richer, chambre lugubre, avec la petite Charlotte sur son lit aussi, dans sa robe de communiante, ne souffrant plus, son âme évanouie, en même temps que l'oiseau chéri, le rouge-gorge aux beaux yeux doux exhalait son faible chant de mort.

Et ce matin-là encore, s'approchant, pour s'y accouder, de la fenêtre qui ouvrait sur la mer, habillée d'une toilette nouvelle, Mme Chaumel, les yeux fixes voyait, au lieu des vagues d'argent, qui moutonnaient à l'infini, le logement où, la mère et la sœur avaient rendu leur dernier soupir.

Elle regardait la fillette, si décharnée, si réduite, que sa figure n'apparaissait plus, dans les plis de son voile, que comme la toute petite figure affreuse de quelque fœtus qu'on aurait entouré de cette mousseline blanche.

Puis, de la chambre de l'enfant, elle passait dans celle où la mère s'endormait à son tour du sommeil qui ne doit point finir.

Elle entendait les dernières paroles qu'elle avait prononcées, elle recevait son dernier baiser dans cette étreinte suprême, sur la couche où elles s'étai-

ent étendues pour y mourir ensemble.

Puis Jeanne revivait, phase par phase cette nuit qui avait été pour elle une nuit d'agonie.

Elle sentait dans son cerveau la douleur déchirante qui la traversait alors.

Ses oreilles bourdonnaient, ses yeux se voilaient ; elle ouvrait la bouche pour respirer, saisie à la gorge par l'odeur âcre, prise du vertige qui lui amenait d'épouvantables nausées.

La jeune femme s'accrocha brusquement à la balustrade de la croisée.

Ses yeux clos se rouvraient, un grand soupir souleva sa poitrine.

Le cauchemar était évanoui.

Devant elle, la mer immense, le ciel bleu.

— Oh ! fit-elle, je ne veux plus.... je ne veux plus me rappeler !

Mais elle était sur cette pente des souvenir cruels, qu'on ne remonte guère avant de l'avoir tout à fait descendue.

Un autre jaillit dans son cerveau, ou battaient encore les coups douloureux, pénible peut-être, car il s'y rattachait une impression faite de mépris, de rancune, de haine presque, qu'elle eût voulu repousser.

Son père, maintenant, apparaissait devant ses yeux troublés.

Elle le voyait, quand il rentrait après des semaines, après des mois d'absence, pour apporter au logis la zizanie, y râfler l'argent qu'elle et sa mère avait gagné et repartir sans avertir personne, comme il était venu.

Elle le voyait, cette nuit, qui était l'avant-dernière nuit de Charlotte, s'en allant tutilant avec le porte-monnaie qu'il venait de voler dans la poche de la pauvre femme.

Puis, enfin, tel qu'elle l'avait rencontré la dernière fois, si minable avec son violon sous le bras, allant de cour en cour, pour y jouer quelques morceaux à sentiments, et palmodiant au bout de son répertoire, de la voix trainante, nasillarde, qui est de rigueur, la phrase consacrée :

— Ayez pitié d'un pauvre père de famile de cinq enfants, qui a sa femme à l'hôpital, s'il vous plaît !

Depuis, jamais ils ne s'étaient tous les deux retrouvés en présence.

Cela avait même soulevé quelques difficultés, au moment du mariage.

Ne parvenant pas à découvrir l'adresse de Charles Badolle, sa fille était obligée de recouvrir à la complaisance d'anciens voisins de la rue Richer qui avaient connu sa famille.

Avec quatre témoins patentés, elle devait se présenter devant le juge de paix de l'arrondissement où sa mère était décédée et où son père avait son domicile légal.

Les dits témoins certifiaient que Badolle avait disparu depuis la mort de sa femme et qu'il était, à présent, sans domicile connu.

Sur leur attestation et sur sa déclaration à elle, le juge de paix dressait un acte de notoriété qui, remplaçant le consentement du père, permettait à la fille de se marier.

Il y avait longtemps que l'image de ce dernier n'avait surgi, aussi vivace, dans la pensée de Jeanne.

— Est-ce que je le verrai bientôt ? murmura-t-elle avec un vrai effroi.

On frappait en ce moment à la porte de sa chambre.

— Entrez ! cria la jeune femme.

Son mari partit.

Pour la première fois depuis son mariage, elle bénit sa présence chez elle.

## XI

M. et Mme Chaumel devaient passer le mois d'août à Trouville.

Dix jours après leur arrivée, Francis qui avait promis à son père d'y venir, une fois, du samedi au lundi, mettait sa promesse à exécution.

Il amenait Taverrier, devenu son inséparable, et que M. et Mme Chaumel invitaient en insistant, avant de quitter Samory.

La première personne que renccntre-

rent les deux amis, en flânant, le dimanche matin, sur les planches, fut l'ancien capitaine de frégate de Labatière.

Il sera très cordialement la main de Taverrier, répondit au salut de Chaumel qu'il ne connaissait point, n'ayant point eu l'occasion d'entrer encore dans son bureau, au ministère de la guerre, et que le premier lui présenta.

Naturellement celui-ci se garda bien de dire qu'il était le camarade de promotion de Jacques de Labatière le neveu du vieux marin.

C'était un nom que, devant l'oncle, moins que devant tout autre, on ne devait pas prononcer.

Les trois hommes se promnèrent une demi-heure ensemble, puis se séparèrent.

M. de Labatière allait retrouver sa femme et sa fille qu'il apercevait à quelque distance.

Ni l'un ni l'autre des deux officier ne demanda à être présenté, et le vieillard ne leur offrit, ni à l'un ni à l'autre, de les présenter.

Cela n'eut fait que rappeler à la mère et à la fille la triste chose qu'elles eussent voulu oublier.

En recevant les salutations de ces deux officiers, dont l'un était l'intime ami de Jacques de Labatère, le nom de celui-ci viendrait certes à leur pensée

Puis elles n'étaient pas seules à ménager.

Avant elles, il y avait le mari de Régine, qu'on ne pouvait mettre en contact avec eux, à qui leur société ne serait pas agréable.

Georges Taverrier et Francis Chaumel comprenaient cela aussi bien que M. de Labatière.

Ils en firent la réflextion à haute voix, dès qu'ils se trouvèrent seuls.

Après une heure de promenade, ils rentrèrent à la villa, une des plus jolies de la plage, qu'avait louée M. Chaumel

On devait bien employer cette journée, favorisée par un temps superbe.

Un landeau attendait à l'arrivée les deux jeunes gens.

M. et Mme Chaumel y montèrent, Georges et Francis s'assirent dans le fond, et la voiture partit, gagnant une route bordée de haies vives, à travers ces riches campagnes qui font des côtes de Normandie un lieu privilégié ou l'on trouve, à côté du sable d'or des plages, les prairies, d'un vert profond émaillées de pâquerettes, et les fermes coquettes nichées dans les arbres.

On allait justement faire un déjeuner rustique dans une de ces fermes, en pleine campagne.

Et l'on devait revenir vers les trois heures pour une partie en mer.

A cette partie, M. Chaumel ne prendrait point part.

Il n'avait pas le pied marin,et chaque fois qu'il lui avait fallu accomplir une traversée, s'étant trouvé odieusement malade, il n'éprouvait point le besoin de retourner, pour le seul plaisir de faire comme les autres, à cettes sensation dont n'arrive pas à se rendre compte celui qui ne la pas éprouvée, et qui est bien une des plus affreuses sensations connues

Le bateau était un simple bateau de pêche à voiles ; la promenade devait durer deux heures.

Elle s'effectua sans encombre : tout le monde s'en comporta convenablement.

Pourtant il était temps pour Teverrier que l'on débarquât.

Lui, le plus brave pour commencer, se sentait bien prêt à jeuer par dessus bord tout son courage

Enfin Mme Chaumel, son beau-fils et l'ami de son beau-fils, rentrèrent à la villa, enchantés.

On pensa bientôt à se diriger vers l'établissement de bains.

C'etait l'heure de la marée.

Les deux officiers avaient devancé la jeune femme, et leur plongeon fait, se promenaient dans un espace assez restreint afin de ne perdre aucune des allées et venues des baigneurs, ou plutôt des baigneuses, s'arrêtant souvaut

pour mieux regarder, admirer ou dénigrer.

— Ma belle-mère ! fit tout à coup Francis en poussant du coude son ami.

Celui-ci suivit la direction du regard du jeune homme.

Mme Chaumel, qu'accompagnait sa femme de chambre, laissait tomber dans les mains de cette dernière son peignoir de mollton rose, et entrait dans l'eau.

Lorsque la vague vint lui battre le genou, elle s'élança brusquement, les bras en avant, et se mit à nager en s'éloignant du rivage.

— Elle s'en tire mieux qu'un poisson fit Taverrier, je ne l'aurais jamais crue si bonne nageuse.

— Moi non plus, quoi qu'elle nous en eut dit ; les leçons de natation qu'elle a prises à Paris lui ont profité.

La jeune femme après une demi-heure d'ébats, sortit de l'onde.

Elle apparut à peine une seconde, le court vêtement de bain moulant ses formes hardies.

Sa camériste jeta de suite sur ses épaules le poignoir qu'elle tenait ouvert prête à l'en envelopper

Taverrier murmura :

— Bigre ! quelle statue !

— Elle est très bien faite, répondit Francis d'un ton dégagé.

Mais pendant que son ami se remettait en marche, il suivait des yeux celle qu'il venait d'appeler " sa belle-mère " ne reprenant, lui, sa promenade qu'une fois la jeune femme rentrée dans sa cabine.

On se retrouva à la table du dîner, M. Chaumel toujours exultant Mme Chaumel toujours gracieuse.

Chacun fit honneur au repas, les appétits aiguisés par ces exercices de la journée, par l'air excitant de la mer.

A neuf heares, on allait au Casino.

— C'est une petite vie mouvementée que l'on mène ici, répétait Francis.

Oh ! pas toujours autant que cela, répondait la jeune femme.

Et, invariablement, M. Chaumel ripostait avec un large sourire :

—A peu près, Jeanne, à l'exception de la promenade en mer.. Il y a vingt-cinq ans que je ne me suis autant agité.

Cela me fait maigrir, j'en suis très heureux !

A neuf heures précises, Mme Chaumel était habillée pour le Casino.

Elle adorait la danse : Taverrier était un valseur de premier ordre.

On se promettait de passer une soirée agréable et, de fait, elle le fut.

— Je te croyait aussi très bon valseur, dit M. Chaumel à son fils, un peu avant de quitter le Casino.

— Tu ne te trompes pas. Tous les militaires sont de bons danseurs.

— Eh bien, tu ne demandes pas une valse à....

— Non, interrompit le jeune homme je ne me sens pas en train ce soir.

—Tu n'es guère aimable.

Francis suivit des yeux son père, qui s'élo gnait en prononçant cette dernière phrase

Et, en le regardant marcher de son pas lourd, qui serait bientôt celui d'un vieillard, il eut plusieurs haussemnts d'épaule.

Entre ses dents, il grommela :

— Ne la laisse pas tant danser, ta femme.. même-la ailleurs qu'à Trouville sur elle. ou ne sera pas long à te la souffler !

Le lendemain, des deux capitaines prirent le premier train pour Paris

Le père avait voulu arracher au fils la promesse qu'il reveindrait une fois au moins avant qu'il ne rentrassent a Savony.

Mais celui-ci, alléguant ses occupations au ministère de la guerre, ne jugeait point à propos de la lui donner,

Quant à Taverrier, il allait s'en aller pour un congé d'un mois dans sa famille.

Jeanne avait remarqué qu'au départ le serrement de main de Francis était pour elle moins cordial qu'à l'arrivée.

La voix du jeune homme lui semblait

aussi plus froide, son regard s'était comme detourné.

Et, immédiatement, elle éprouvait une gêne qu'elle ne pouvait pas, qu'elle ne voulait pas définir.

Le dernier dimanche du séjour à Trouville, sans avertir, Francis Chaumel arriva chez son père.

Me voilà, tu vois que je fais bien ce que je peux quand il s'agit de venir te voir.

M. Chaumel était ravi.

Jeannne accueillit comme d'habitude le fils de son mari.

Elle le trouvait tel qu'elle l'avait vu avant ce lundi matin ou il lui disait adieu.

Il reparla de la promenade en mer. dit M. Chaumel, puisque tous les deux vous avez le pied marin.

— Si cela vous est agréable ! dit Francis en regarda à la jeune femme.

— Mais oui, répondit-elle je n'en puis faire qu'avec vous.

— Alors, cet après-midi, nous embaucherons notre pêcheur de l'autre jour.

Ce qui fut dit fut fait.

On chercha l'homme en question et on le trouva ramenant des promeneurs et prêt, avec le gars normand qui le secondait, à en emmener d'autres.

— La mer me parit assez agitée, dit M. Chaumel au moment où son fils et sa femme se disposaient à embarquer ; n'allez pas trop loin, au moins !

Et comme personne ne répondait, interpellant les marins :

— Dites-donc, vous autres, il me semble que votre coquille de noix va sauter pas mal, il y a des vagues, aujourd'hui.

— Oh ! monsieur, ce n'est rien, ça, nous en avons vu bien d'autres !

— Ce n'est pas une raison pour exposer vos passagers.. Vous savez que vous être responsables !

— Tranquillisez-vous, monsieur,nous reviendrons !

— Je le pense bien !

Jeanne était dans le bateau ; l'officier y mettait le pied à son tour.

— Francis ! cria M. Chaumel, qui, voyant le vent s'élever et la barque menacer de rompre l'amarre ancrée dans le sable, s'inquiétait tout à coup sérieusement.

Le capitaine n'entendait point.

— Francis ! répétait son père.

L'ancre était détaché, et la frêle embarcation bondissait d'une lame à l'autre.

M. Chaumel agitait les bras.

On lui répondait par des gestes analogues.

Sa voix arrivait de moins en moins jusqu'aux deux intrépides.

Ils pensaient qu'avec ses gestes il leur souhaitait bonne promenade.

Du reste, rien d'inquiétant.

La mer était houleuse, mais cela ne donnerait que plus d'attrait à leur excursion.

On danserait un peu, voilà tout.

Mme Chaumel n'avait point peur.

Elle serait heureuse, au contraire, d'une promenade mouvementée.

Cependant, les deux matelots, ne tenaient point à s'éloigner de la côte.

Ils avouaient, une fois bien sûrs de tenir leur aubaine, qu'un grain se préparait, qu'il fallait être prudent.

M. Chaumel père pouvait donc, de la plage, suivre du regard la voile blanche à laquelle étaient confiés les deux êtres qui, avec la petite Madeleine, étaient toute sa vie.

Tant qu'il ne la vit point diminuer à ses yeux, cette voile que le vent enflait, il respira, se disant qu'il devenait stupide, qu'il fallait réagir contre ces craintes chimériques, le saisissant maintenant à tout instant, quand autrefois il n'en éprouvait point de ce genre.

Le bonheur sans doute rend peureux et il était si heureux !..

Une demi-heure environ s'écoula.

Il lui sembla tout à coup que la voile rapetissait, s'éloignait.

Un coup de vent venait de passer,, violent, qui le forçait à maintenir d'une main son chapeau.

L'orage se préparait.

Pourvu qu'ils ne fussent pas entraînés au large, mon Dieu !

Autour de lui, le malheureux entendait répéter :

— Nous allons avoir quelque chose ; les barques auront-elles le temps de rentrer !

Et dire que c'était lui qui avait poussé à cette promenade.

Il se mit à parler au premier venu ayant besoin de s'étourdir, de se rassurer.

— Pensez-vous, monsieur, que les promeneurs en mer courent des risques ?

— Ma foi ! il y a des sautes de vent si bizarres.

— Pour le moment, vous croyez qu'on ne peut pas répondre que..

— Pour le moment, je ne pense pas que le danger existe ; seulement, il pourrait venir.

Et le monsieur interpellé continua sa promenade.

M. Chaumel en aborda un autre, qui regardait avec une longue vue, droit devant lui.

— Monsieur, est-ce qu'il y a danger pour les barques en promenade ?

Celui-là n'entendit point ; il dut répéter sa question.

Mais le fracas des vagues dominait sa voix étranglée dans sa gorge.

Ce ne fut que lorsqu'il toucha l'épaule du baigneur que ce dernier abaissant sa lorgnette, se retourna vers lui.

Et à une quatrième reprise, M. Chaumel posa la même demande angoissée.

L'individu à qui il s'adressait répondit brusquement :

— Je ne sais rien !

Puis, en collant encore son œil au bout de la longue vue :

— J'ai des amis en mer avec mon frère.. Je commence à être inquiet.

Le mari de Jeanne pensa à remonter jusqu'à la villa, pour prendre la lunette, qu'il n'avait pas eu la précaution d'emporter.

Mais pendant ce temps la barque se confondrait avec quelques autres qui luttaient contre le vent et s'efforçaient de gaguer la rive.

Jusqu'à présent, il avait réussi à ne pas la perdre de vue.

Il lui semblait que, tant qu'il la tiendrait au bout de son regard, elle ne risquait point d'être engloutie.

Quelques-unes se raprochaient, mais avec difficulté, ayant à combattre un vent contraire.

Et les vagues grossissaient, de plus en plus menaçantes.

Des groupes compacts s'étaient formés sur la grève.

On commençait à suivre avec anxiété les évolutions des embarcations.

Deux ou trois, heureusement, approchaient.

Beaucoup des curieux se mirent à courir pour assister au débarquement, qui promettait des péripéties plus amusantes que dangereuses.

C'est ce qui eut lieu, en effet.

Les barques échouèrent laissant les passagers plus ou moins molestés, plus ou mois mouillés, ceux-ci riant, ceux-là apeurés, quelques-uns d'une humeur de dogue, pestant contre les pêcheurs qui les avaient emmenés.

Bientôt il ne resta plus que deux barques à l'horizon.

Il était évident que ceux qui les montaient ne luttaient plus contre les éléments.

Ils avaient assez à faire de se défendre contre eux.

Ces deux voiles semblaient plutôt se rapprocher de la côte.

Mais elles filaient dans une toute autre direction que celle qui les eut ramenées là d'ou elles étaient parties.

Les barques finiraient-elles par aborder que'que part ?

Une vague plus forte que les autres les engloutirait-elle avant d'arriver au port ?

Elle ne furent plus, bientôt, que deux points imperceptibles ; puis elles disparurent tout à fait.

Le monsieur à la longue vue, à qui

M. Chaumel avait adressé la parole, était à côté de lui.

Ils se regardèrent, blêmes tous les deux, avec des yeux de fous.

Il se comprenaient.

Leur cœur à chacun était attaché à ces voiles qui venaient de s'évanouir.

Le reste de cette journée fut horrible pour le mari de Jeanne, pour le père de Francis.

Des express furent envoyés sur les plages les plus proches, des télégrammes lancés de tous côtés, sans aucun résultat.

Le soir, à dix heures, aucune barque n'avait été vue sur un point quelconque de la côte.

Qu'étaient-elles devenues ?

Perdues en mer, englouties, sans que l'on pût même espérer retrouver une epave, ou livrées toujours aux caprices des flots, ballottées sur les vagues en courroux ?

Cela faisait la conversation de tout Trouville.

Il y avait le côté des pessimistes et celui des optimistes, puis le clan des indifférents, de ceux-là à qui la plus grande des catastrophes ne fait rien perdre de leur tranquilité.

Et l'on engagea des paris, les uns pour le naufrage. les autre contre.

Le lendemain, on ne savait encore rien de nouveau.

M Chaumel avait vieilli en cette nuit de dix ans.

Affaissé dans un fauteuil, près de la baie grande ouverte du salon de la villa, il consultait depuis l'aube, à l'aide de la longue-vue qu'il oubliait la veille d'emporter sur la plage, la vaste nappe glauque.

Autant elle avait été agitée, autant maintenant elle était calme

Dix fois plus jaune, plus bilieux que d'habitude. la sueur collant sur ses tempes ses mèches de cheveux gris, il faisait véritablement peine à voir.

La longue-vue finit par lui tomber des mains, et il restait les bras pendants la respiration embarrassée, dans un état qui n'était ni le sommeil, ni la veille ; une espèce d'assoupissement contre lequel sa volonté demeurait impuissante la revanche de la nature sur le moral.

Tout à coup, il sursauta.

Le timbre venait de retetir à la porte de la villa.

M. Chaumel se dressa sur ses jambes absolument galvanisé.

Il aperceuait à travers la grille un petite porteur de dépêches.

Il voulut courir lui-même au devant du jeune homme.

Mais ses genoux fléchirent.

Que contenait le papier bleu ? nouvelle de mort ou de salut ?

Un domestique l'avait pris déjà et accourait le lui apporter.

Il le lui arracha des mains, l'ouvrit, resta une seconde sans lire, puis finit par un râle dans sa gorge.

Il était retombé sur son fauteuil, arrachant le col de sa chemise.

Il étouffait.

Mais aussitôt la respiration reprit son cours, la respiration revint.

Le bonheur ne tue pas.

Il relut le papier bleu.

(Sauvés. Echoués ce matin à Cabourg).

(Francis).

— Ils vivent ! fit-il avec ivresse, ils vivent ! vite mes effets, je pars. . Jacques mes effets, vous dis-je !

— Voilà, monsieur. . Monsieur veut-il son pardessus gris-clair ?. . Je ferai observer à monsieur qu'il est tout décomposé et qu'il ferait bien de prendre quelque chose avant de partir.

— Allez au diable ! le pardesus gris ou le pardessus bleu. ça m'est egal, pourvu que nous m'en donniez un. . Allons, imbécile plus vite !. . Vous n'entendez donc pas : Sauvé !!!

— Monsieur prend le train ? fit le valet qui conservait son flegme.

— Bien sûr, je prends le train.

— Alors, monsieur a une heure et demie devant lui, et monsieur pourrait bien manger ou boire. . .

— Jacques, je vous flanque à la porte !

Le domestique sortit, suivi de son maître, qui entra dans sa chambre.

Ce fut seulement lorqu'il eut endossé le pardessus que Jacques lui passa respectueusement, sans mot dire, qu'il réfléchit qu'il avait tout le loisir d'embrasser sa petite Madeleine.

Il entra dans la chambre, où enfant et nounou dormaient encore, cette dernière qui avait veillé plus tard que d'habitude, se rattrapant du temps perdu au début de la nuit.

L'enfant s'éveilla comme il s'approchait du berceau, et la nourrice ouvrit un œil!

Sauvés ! nounou, fit-il avec sa même ivresse, sauvés !

— Qu'est ce ? quoi fit l'autre qui n'y était plus, en se dressant sur son séant.

Il ne répondit point.

Il avait pris dans ses grosses mains Madeleine qui riait et l'appelait papa.

Et il l'embrassait, l'embrassait, lui parlait avec des iarmes plein la voix.

— Je vait chercher, la petite mère.. Je vais te la ramener, mon amour.. Oui, elle va revenir maman.. Ma petite fille, ma pauvre petite fille !

Enfin, il la reposa dans le berceau, s'en alla de la chambre, sortit de la maison.

Il arriva à la gare une demi-heure avant le train.

Il n'était pas loin de midi lorsque M. Chaumel descendit à destination.

Son fils ne lui avait pas dit ou il les trouverait.

Mais il n'eut qu'à s'informer pour savoir.

Cabourg avait failli être le théâtre d'un drame.

Entre quatre et cinb heures du matin, une barque, absolument désemparée, venait s'échouer contre une roche où elle se brisait tout à fait.

Par bonheur, cette roche était près du rivage.

Ceux qui montaint l'embarcation pureet, aidés de deux pêcheurs, le gagne à la nage.

La femme seule était évanouie.

On l'avuit sauvée sans qu'elle en eut conscience.

On parlait d'un accident analogue : une barbue chavirée aussi, en vue de Houlgate.

Là, disait-on, un voyageur aurait péri.

M. Chaumel n'entendait point ; que lui importait le malheur des autres !

Il se fit indiquer l'hôtel ou les naufragés avaient trouvé un abri.

C'était un des principaux de la plage.

Il l'atteignit en quelques minutes.

La maîtresse de l'établissement lui dit que la jeune femme dormait.

En sortant de l'évanouissement ou elle était restée plongée pendant plus d'une heure, la fièvre la prenait.

Le médecin appelé déclarrit qu'il n'y avéit rien de grave.

Cet étnt n'était dû qu'à la fatigue aux angoisses de cette nuit passée en mer, livres dans une coquille de noix aux caprices des flots.

Quelques heures de repos en auraient certainement raison.

L'hôtelière monta la première pour montrer la chambre qui lui avait été donnée.

La pièce contiguë était occupée par son compagnon.

Ce fut là que M. Chaumel entra.

Il trouva la chambre vide.

Mais la porte de communication était ouverte.

Marchant très doucement, il s'avança jusque là il s'arrêta sur le seuil.

Une immense émotion étreignait encore le mari de Jeanne.

Les grands rideaux avaient été tirés sur fenêtres pour tamiser la lumière.

Le panneau du lit—un lit de milieu —l'emprêchait de voir sa femme, immobile sous les couvertures.

Il distingua d'vbord, étendu dans un fauteuil, Francis qui semblait dormir.

Avancerait-il ?

Ne fallait-il pas faire taire l'impres

sion qui le poussait à leur parler, à les serrer dans ses bras, à leur crier sa joie de les retrouver vivants, pour les laisser gouter ce repos réparateur ?

Il fit un pas en arrière.

Le parquet carqua ; Francis se dressa, regardant son père.

Le jeune homme n'eut pas une seconde de surprise.

Se levant doucement, en lui faisant signe de retourner dans l'autre pièce, il y entra derrière lui, après un coup d'œil jeté du côté du lit, ponr s'saurer que sa belle-mère ne se réveillait point.

Il poussa la porte tout contre.

Et, comme sou père lui tendait les bras, il jeta les siens autour du cou du pauvre homme, l'embrassant à plusieurs reprises

Puis, la première émotion dissipée, on causa, ou plutôt l'officier parla.

A mi-voix, de façon à ne pas troubler dans la chambre voisine, le sommeil de la jeune femme, il raconta les péripéties de cette terrible promenade en mer qui devait durer heures et qui n'avait pris fin l'aube.

Les deux pêcheurs, impuissants à lutter contre la tempête, devaient se borner bientot à des manœuvres de présesvation.

Il dit toutes les transes de cette nuit ou vingt fois, ils avaient failli être engloutis.

En y pensant, Francis se répétait qne c'était un miracle qu'ils eussent tenu lusqu'an matin.

Les deux pauvres pêcheurs, dont l'imprudence en les embarquant consistait en leur se preparait et avant lequel ils comptaient bieu pouvoir revenir au port, avaient fait des prodiges.

— Il faudra les récompenser, dit le jeune homme en finissant.

— Tout ce qu'ils voudront, fit M. Chaumel, je ne payerai jamais assez cher le bonheur de vous retrouver.. Mon pauvre enfant ! ah ! vos transes, je te le jure, n'ont pas égalé les miennes !

Il avait prononcé cette dernière phrase avec un éclat involontaire.

— Tais-toi donc ! fit Francis inquiet tu vas la réveiller.

Une voix appela de l'autre coté.

— Ça y est ! fit le jeune homme ; enfin, espérons que la fièvre ne reviendra pas.

A peine auprès du lit, le père et le fils purent se convaincre pu'elle était revenue

Les yeux grands ouverts de Jeanne étaient brillants, ses pomettes enflammées.

Elle n'avait pas néanmoins de délire et reconnut son mari.

Francis, quoique courbatiré de pieds à la tête, s'était institué son garde-malade.

Il lui donna une cuillerée de la potion recommendée.

Puis le calme le plus complet autour d'elle ayant été ordonné, il entraîna encore son père dans la pièce voisine.

M. Chaumel, sa femme et son fils devaient demeurer six jour à Cabourg.

Pendant quarante-huit heures, Jeanne était restée dans l'état de surexcitation ou elle tombait en sortant de son évanouissement.

Puis une faiblesse très grande y avait succédé, comme une détente de tous ses membres qui la laissait dans une torpeur voisine du sommeil.

Ell se réveilla de cet encourdissement tout à fait remise, le cauchemar de cette nuit passée entre le ciel et l'eau, avec la perspective d'une mort imminente, s'éloignant, ou ne revenant, plus qu'attenué, moins effrayant.

Elle en parlait même avec un calme relatil.

Du reste, elle s'était montrée très courageuse, conterant son effroi, prononçant seulement de temps en temps ces mots :

— Ma pauvre petite Madeleine !

Francis rendait justice à son courage.

Elle affirmait que si elle ne l'avait pas vu si brave, lui, si calme en face du

danger, elle fut morte dix fois de terreur.

Francis reprit le train pour Paris même de sa rentrée à Trouville.

M. et Mme Chaumel s'en allaient quelques jours plus tard.

Le séjour qu'ils devaient faire à la mer était à son terme.

N'eût-il pas été terminé, qu'ils l'eussent probablenment abrégé.

La jeune femme était devenue l'héroine du jour.

Les apparitions sur la plage excitaient une curiosité qui l'agaçait.

La mer, cela se concevait, du reste, ne lui plaisait plus.

Elle avait hâte de rentrer à Paris, puis à Savony.

La coincidence qui avait amené M. et Mme Chaumel en même temps que M. et Mme Paul Yvelieng à Trouville voulut que leur départ eut lieu par le même train.

M. et Mme Labatière s'en allaient naturellement, en même temps que leurs enfants.

Quant au comte et à la comtesse de la Reche ils restaient encore deux semaines.

Ces derniers accompagnaient leurs amis à la gare.

Huguette et Régine s'embrassèrent à plusieurs reprises avant de se réparer.

Régime était très satisfaite de son séjour à Trouville.

Elle avait eu son mari bien à elle, toujours à elle.

Elle partait, avec l'erpoir que l'amour de Paul reveindrait à ce qu'elle eut voulu qu'il fut.

Huguette aussi était heureuse.

Dans six semaines au plus elle se livrerait anx chirurgiens.

Dans quelques mois elle aurait jeté la hideuse béquille.

Elle marcherait droit, elle serait comme une autre femme.

Pour elle également l'avenir s'annonçait rempli de promesses.

La petite comtesses rentrait à Paris juste pour être marrine d'un beau garçon de Simone, qu'elle n'avait pu emmener à Trouville, la femme de Paulin-Pascot se trouvant sur le point d'accoucher lors du départ de M. et de Mme de la Roche.

La pauvre Huguette aimerait bien ce bébé, elle l'aimerait d'autant plus que la joie d'être mère lui était refusé.. à moins que, lorsqu'elle n'aurait plus de béquille, lorsqu'elle (serait comme une autre femme) ce bonheur ne lui fut permis.

Elle espérait encore.

On espère toujours, on espère quant même, à vingt ans.

Un coup de cloche sonna ; c'était le dernier signal.

(Les voyageurs en xoiture ! )

Chacun monta dans son compatiment ; les portières claquèrent, la locomotive siffla.

On partait.

M. et Mme Chaumel, qui devaient passer deux ou trois jours dans leur hôtel de l'avenue de l'Alma, avant de retourner à Savorny, avaient prévenu qu'ils rentreraient dans la journée, sans dire par quel train, n'étant point fixés sur celui qu'ils prendraient.

Avant de monter en chemin en fer, M. Chaumel télégraphiait au chef de service, des voitures de la gare Saint Lazare, pour qu'on mit à sa disposition, à l'arrivée, un de ces omnibus de familles, si commodes lorsqu'on est nombreux et qu'on a beaucoup dagages.

C'etait toujours ainsi qu'il procédait en pareil cas, se servantt rarement de ses voitures à lui.

L'omnibus l'attendait au débarquement.

Lorsque, tout le monde installé, la nourrice, l'enfant, Mme Chaumel, sa femme de chambre, lui, les malles chargées, le cocher fit claquer son fouet, un homme d'une cinquantaine d'années misérable, avec une mauvaise casquette sur la tête, se tenant à quelques pas sans qu'on l'eut remarqué, ne regardant pas les personnes intallées sur le banquettes, mais les colis qu'on apportai

se mit à marcher derrière l'omnibus, puis prit le pas de course quand, sorti de la gare, le cocher activa l'allure de cheveux.

Il se glissait dans l'entre croisement des voitures ou longeait le trottoir, sans perdre de vue celle qu'il suivait

Le cocher avait pris la Madeleine, la rue Royable, la place dé la Concorde, puis les quais.

Une fois sur les quais, la circulation devenant plus rare, l'homme put suivre.

Ni l'un ni l'autre des maîtres ne l'avait encore vu.

La petite Madeleine, qui en avait assez des voyages et n'était pas des plus tranquilles, occupait tout son monde.

— Pauvre malheureux ! fit tout à coup la femme de chambre.

— Quoi donc ! dit Mme Chaumel, qui cessait de s'occuper de sa fille, tranquille pour un instant sur les genoux de sa nounou.

— Madame ne voit pas cet homme qui court deerière l'omnibus ?.. A ! il passe sur le coté.

Jeanne se retourna pour regarder par la vitre derrière elle.

Le pauvre diable frôlait presque les roues de sorte qu'elle n'aperçut qu'un loqueteux courbé en deux, les mains dans poches, la casquette crasseuse dans la nuque.

— Pourquoi court-il ainsi ? demanda-t-elle, tandis que son mari se retournait pour voir à son tour.

— Pour porter nos malles à l'arrivée madame.

— Il ferait bien mieux de travailler, grommela M. Chaumel.

— Mais depuis quand nous suit-il comme cela ? demanda Jeanne.

— Depuis la gare Saint-Lazare, répondit la femme de chambre.

— Et il nous suivra jusqu'à ce que nous descendions !

— Certainement, madame, quand il devrait tomber en arrivant.

— C'est affreux.. par cette chaleur.. cet homme doit mourir de faim pour faire ce métier-là.

— Ne t'apitoie donc pas tant, ma chérie, dit M. Chaumel, tous ces gens sont des paresseux....

— Mais il me semble qu'il ne faut pas être paresseux pour faire cela !

Elle ajouta :

— Il y a tant de misères dans l'

Son mari ne répondi pas.

Mme Chaumel, pendant une seconde, redevenait Jeanne Badolle.

Et Jeanne Badolle avait su ce que c'est que la misère.

La voiture roula quelques instants sans que personne parlât.

Et la jeune femme s'étant retourn de nouveau :

— Il court toujours.. mais il a tomber là ! Mon ami, je vous en donnez-lui cent sous.. et qu'il s'arrê s

— Je suis de ton avis, répondit M Chaumel en fouillant dans son gousset c'est pénible à avoir.

Il baissa une glace pour se pencher et appeler le pauvre hère.

Mais la voiture tournait le coin de l'avenue de l'Alma, le laissant brusquement en arrière.

Il ralentissait, du reste, sa course, paraissant exténué.

La femme de Chambre lui fit un signe qu'il ne vit pas.

— Nous sommes chez nous dit M. Chaumel ; il arrivera bien maintenant jusque-là.

En effet, comme l'omnibus ralentissait à son tour sa course, l'homme reprenait la sienne.

Il s'arrêta quelques pas de la voiture, quand la voiture s'arrêta.

Puis, il allla se coller contre le mur de l'hôtel, près de la grande porte, sa casquette à la main.

Mme Chaumel arrriva la première derrière la nourrice, qui s'engouffra avec l'enfant dans le vestibule.

L'homme, avançant d'un pas, fixa sur elle un regard suppliant :

— Madame voudra-t-elle que ce soit moi qui porte les bagages ?

— Certainement, ce sera vous.

A peine eut-elle articulé cette réponse que le pauvre homme se précipitait du côté de la voiture, vers laquelle s'avançaient déjà deux domestiques.

M. Chaumel l'arrêta en lui mettant dans la main la pièce de cinq francs qu'il venait de nouveau de tirer de son gousset.

— Allez, ne vous occupez pas des malles et tâchez de trouver un autre métier que celui-là !

L'homme resta immobile, stupéfait d'une telle générosité.

Il tournait et retournait dans sa main la grosse pièce blanche, n'osant peut-être la mettre dans sa poche.

Mme Chaumel, restée sous le porche le regardait.

Sous sa voilette de gaze assez épaisse bien serrée autour de son chapeau de voyage, elle était très pâle.

Sa bouche tremblait ; elle sentait ses jambes se dérober sous elle.

Dans cet homme, dans ce loqueteux, qui haletait, la figure contorsionnée, les cheveux collés à ses tempes blêmes, elle reconnaissait, oui, elle reconnaissait son père !

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

---

## TROISIEME PARTIE

### I

Dans un des faubourgs de Saint-Louis le chef-lieu de notre colonie du Sénégal, nom d'une de ces cases de paille qui, à part quelqes rares constructions dont le palais du gouverneur la plus importante, sont les seules habitations du pays, un jeune homme était étendu à l'abri d'un baobab, ce colosse du règne végétal, qui ne croît que sous les tropiques.

Couché sur une natte, enveloppé dans des couvertures, maigre l'œil éteint, il claquait des dents, comme si dans ses os la mœlle se figeait, comme si son sang se glaçait dans ses veines.

L'heure venait où sous ces climats funestes à l'Européen, le soleil en baissant permet de circuler sans trop de risque de congestion, l'heure où l'on commence à respirer autre chose que la poussière suffocante apportée par le vent brûlant du désert.

Il régnait encore un de ces calmes dont nulle part ailleurs la nature ne donne une idée, que ne troublait même point, en frôlant les larges feuilles des lataniers, la brise qui passait.

Pas un cri, pas un bruit, pas un frôlement d'ailes à travers cette végétation magnifique.

L'homme couché sous l'arbre géant fit un mouvement.

Son œil se ranimait, le tremblement qui agitait tout son corps allait s'affaiblissant.

Il appuya un coudé sur l'un des coussins disposés derrière ses épaules et regarda du côté de la case.

Juste à cet instant, une naturelle de l'endroit, aussi noire que le bois des ébènes, dont elle aimait le fruit à la pulpe blanche et molle, en sortait, une calebasse à la main, et marchait vers le baobab.

Elle était très jeune, onze ou douze ans, déjà femme et dans toute la fleur de sa beauté.

Pour unique vêtement, un pagne bariolé, bien serré autour de ses reins souples.

Avec cela, la tête de la vraie négresse, crépue, aux lèvres avancées, au nez aplati aux yeux très doux, aux dents blanches comme des amandes.

A mesure qu'elle approchait du baobab, elle les montrait, ses dents, dans un sourire large, ces yeux de gazelle empreints d'un de ses attachements sans bornes dont les natures primitives seules sont capables.

Alors, hésitante, elle articula sur un accent à la fois guttural et aigu :

Quand elle ne fut plus qu'à quelques pas, la petite négresse s'arrêta.

Elle consultait du regard le jeune homme, qui la regardait aussi.

— Allons, parle, Fiamna, dit celui-ci ; tu sais bien que je ne prendrai rien avant que tu n'aies parlé.

— Maître veut-il boire tisane.. bien bonne, tisane à maître.

— Bien bonne, encore bien bonne ! celui-ci en souriant : tu l'as goûtée ?

— Oui, oui.. bois avant maître.. toujours.

— C'est très bien, tu fais des progrès.. le français te sera, sous peu, aussi familier qu'à moi.. Apporte, ma fille.

Fiamma s'avança, mit un genou en terre et éleva la gourde à hauteur de la bouche du malade. Avidement, celui-ci se mit à boire.

Il ne s'arrêta que lorsque la fillette la lui retira des lèvres.

En riant elle pressa dans ses mains la calebasse renversée, comme pour lui faire voir qu'elle ne contenait plus rien puis elle se sauva, avec un rire bizarre comme sa voix.

En une minuite, elle était dans la case, pour en ressortir aussitôt et rester immobile, les yeux encore tournés vers le baobab, attendant un ordre.

L'ordre ne venant pas, Fiamma, [illegible] nfant, plus peut-être par le [illegible] e les petites blanches de [illegible] it danser en chantant, au [illegible] de paille, une danse et [illegible] pays.

[illegible] coupole de verdure formée par les branches gigantesques de [illegible], qui touchaient le sol à leur extrémité, le jeune homme se levait. L'accés de fièvre passé, la chaleur revenait dans ses membres et la vivacité dans son regard.

Il apparaissait maintenant, quoique très maigre, les traits creusés par un surmenage physique qu'il n'était point difficile de deviner, affaibli par cette fièvre qui revenait avec une persistance opiniâtre et qui est, avec la dysentérie, le fléau le plus redouté sous ces climats — jeune, vigoureux encore, destiné à surmonter cette dernière épeuve de la maladie.

Il sortit de son abri, le casque de flanelle sur la tête, malgré que le soleil baissât jusqu'au massif de lataniers qui s'étalaient à cinquante pas de là, il se mit à sonder de son œil bleu perçant une espèce de rue bordée des habitations primitives dont il occupait un spécimen.

A peine était-il à son poste d'observa tion qu'un homme, un Européen habillé de blanc comme lui, coiffé de la même façon, mais au lieu du galon d'or terni sur la manche, un ruban de laine qui n'avait plus couleur — apparut, longeant les cases d'un pas accéléré.

Lui ne bougea point.

Une expression anxieuse transformait sa physionomie, allait en s'accentuant à mesure que l'autre approchait

Comme s'il eut su l'angoisse qu'il faisait naître ce dernier, qui tenait sous le bras un paquet de journaux, en detacha une lettre qu'il éleva dans sa main d'un air victorieux.

Le jeune homme pâlit, s'appuya à un des lateniers et attendit.

— Courrier de France, mon capitaine fit l'ordonnance ; et il n'y a pas que celle-là.

— Apporte vite, Bruno !

— J'ai couru tout le long du chemin, mon capitaine.

Et Bruno, après avoir fait le salut militaire, déposa dans les mains frémissantes de son supérieur, le paquet ficelé dans lequel il avait rentré la lettre.

L'officier s'assit sous les lataniers, coupa, avec un canif tiré de sa poche, les ficelles et, laissant s'éparpiller à terre les journaux, regarda la suscriptions des lettres :

"Monsieur le capitaine de Labatière."

La première, celle que Bruno avait élevée triomphalement au-dessus de sa tête, et qu'il savait, sans doute, attendue à chaque courrier, portait l'écriture de Georges Taverrier.

Il l'ouvrait d'abitude, avant tout au-

tre, se contentant d'un furtif coup d'œil sur les enveloppes qu'il décachèterait ensuite

Cetce fois, Jacques de Labatière la regarda à peine.

A la dernière, il tressaillit, devint plus pâle et resta quelques instants sans l'ouvrir.

Bruno, un brave garçon bronzé par le soleil d'Afrique, à croire qu'il appartenait à une des tribus de moricauds parmi lesquelles, avec son capitaane, il avait vécu plus ou moins de temps, voyant ce dernier si troublé, continuait à s'ébattre, en jeune sauvage qu'elle était.

L'officier déchira l'enveloppe.

Elle contenait deux pages d'une écriture ferme, assez grosse, facile à reconnaitre pour peu qu'on l'eut vue une fois.

Et cependant, il alla à la signature : Commandant de Labatière.

Cette lettre était bien de son oncle.

Jacqtes en commença la lecture, pour l'achever d'un trait jusqu'au bout, bien que dès les premières lignes il se sentit saisi par une stupéfaction qui ne devait que croire arriver jusqu'a l'ahurrissement.

"Mon enfant,

" Je me demande si je dois t'appeler de ce nom, qui m'était autrefois si facile à prononcer, je dois même dire si doux.

Une chose a eu lieu, qui devrait briser sans retour cette vieille affection paternelle que j'éprouvais pour toi, me faire oublier ce lien du sang si puissant pourtant qu'en ce moment même malgré tout, je le sens subsister.

Dans ta lettre qui m'est arrivé ces jour-ci, tu me supplies, tu m'adjures de te répondre ; tu prétends que mon silence notre silence à tous t'exaspère tu dis n'y rien comprendre.

Est-ce vrai ? On bien as-tu agi dans un tel moment de folie, que le souvenir même de ton action à fui loin de toi ?

Trois ans ne se sont pas encore écoulés depuis, et le sentiment de ta faute d'existe plus pour toi !

Pourquoi veux-tu que nous t'écrivions ?.. Toutes relations ne sont-elles bas forcémentnt rompues entre toi et nous ? Ne le comprends-tu donc pas ? Faut-il que ce soit moi qui vienne te le dire, te prier de ne pas nous adresser de nouvelles lettres.

Cette tâche m'est pénible, mais tu m'auras forcé à l'accomplir.

Je ne veux pourtant point clore celle-ci, sans répondre à tes questions ; ta tante se porte bien, M. et Mme Yveling sont heureux..

Je comprends, dans le fait, ce que tu desires savoir.. Cette dernière affirmation soulagera ta conscience ; je le souhaite ; du reste, le pardon t'est accordé, si l'oubli ne peut venir.

Suivait la signature : " Commandant de Labatière ".

Jacques se passa les mains sur les yeux.

Rêvait-il ?

Avait-il lu exactement cette missive plus qu'ambiguë ?

Etait-ce son oncle qui avait perdu la tête, ou lui, comme ce dernier le lui disait ?

Il relut lentement, s'arrêtant, puis répétant certaines phrases, certains mots, sûr maitenant qu'il étaient tracés sur ce papier, mais ne comprenant pas et se creusant en vain le cerveau pour comprendre.

Plus de trois quarts d'heure, il garda la lettre dans la main, tantôt exaspéré, tantôt calme, voulant encore saisir le sens de cette énigme, et de plus en plus impuissant à y réussir, ne parvenant point à lire entre les lignes.

Sa tension cérébrale allait jusqu'à la douleur physique : des coups lui martelaient le crâne, ses tempes se serraient comme dans un étau.

Il avait des envies de crier, des envies folles...

Que signifiait ce grimoire que voulait-il dire, le commandant de Labatière ?

Enfin l'officier glissa la lettre au fond de sa poche.

Après l'avoir lue une première, une seconde fois, il s'était levé, et s'était mis à marcher le long bois de lataniers.

Jacques se rassit à l'endroit où il laissait tout à l'heure son courrier, éparpillé sur le sol.

Il remit la main sur l'enveloppe où il avait reconnu l'écriture de Georges Taverrier.

Il allait peut-être lui apprendre la vérité, lui ; lui donner la clef du mystère.

Taverrier, qui lui écrivait, en général, longuement, ne lui envoyait, cette fois, que quelques lignes, empêché par un départ pour les manœuvres.

Du reste, si son ami avait eu quelque chose de particulier à lui dire, ne le lui eut-il pas déjà dit déjà.

Il se pouvait fort bien que sa tante, son oncle, sa cousine, eussent à son égard des griefs inconnus de Taverrier, qui n'était pas ce qu'on appelle un intime de la maison.

Et quels griefs ?

Il ne s'agissait point de cet amour importun, dont il n'avait fait qu'une seule fois l'aveu, en une heure de désespoir, quand il apprenait le mariage de Régine.

A cent reprises, il s'était répété qu'on ne pouvait lui en vouloir pour cela.

Alors, quoi ?

Depuis deux ans et demi qu'il explorait l'Afrique, le capitaine de Labatière était poursuivi par le désir de savoir la cause de la suspicion dans laquelle le tenaient son oncle et sa tante.

Dans chacune de ces lettres à Taverrier il touchait à cette question, sans que celui-ci lui répondit par autre chose — lorsqu'il lui répondait à ce sujet — que par l'aveu de son ignorance ; il ne soupçonnait pas le motif qui poussait ces derniers à agir ainsi, et Jacques devait comprendre que ce n'était pas à lui à le leur demader.

Oui, aux heures les plus graves et les plus mauvaises, quand la zagaie d'un sauvage sifflait à son oreille, quand prisonnier d'une tribu d'anthropophages, il se demandait, la veille, s'il ne serait pas mangé le lendemain, quand la fièvre, comme tout à l'heure, le clouait sur sa natte de jonc — comme aux moments de calme, lorsqu'il rêvait tout éveillé par ces nuits splendides qu'on ne voit qu'au désert, cette question se posait devant lui.

— Qu'ont-ils contre moi ?

L'amertume même que lui mettait au cœur l'étrange conduite de ceux-là, qui formaient son unique famille, eût dû finir par amener, avec un mépris pour cette affection qu'à présent on lu refusait, l'oubli de ceux qui le niaient.

Et cela fût arrivé ; fatalement le revirement se fût opéré, si auprès de celle de son oncle et de sa tante, une image plus chère n'était apparue.

Régine appartenait à un autre, Régine ne serait jamais à lui.

Et il voyait toujours son visage, il entendait toujours sa voix, son rire frappait ses oreilles, son beau rire de jeune fille.

Et combien les souvenirs d'enfance affluaient, comme ils lui étaient chers, ces souvenirs, plus chers, malgré la déception, à des mille lieues de la patrie, qu'ils ne lui avaient jamais été.

Le jeune officier, promu au grade de capitaine, la veille de son départ pour l'Afrique, et devant se ouvrir de gloire au cours de cette périlleuse mission où nombre de ses compagnons trouvaient la mort, aussi en vue aujourd'hui que le chef de la mission actuelle, était certain, en revenant en France, de voir attacher sur sa poitrine la croix d'honneur.

Il rentrerait épuisé, malade, l'organisme la carrière ébranlé pour longtemps mais la carrière ouverte devant lui — ayant la certitude d'atteindre, avec une avance sérieuse sur ses camarades de promotion, aux grades élevés.

Son ambition pouvait donc être satisfaite ; l'avenir lui appartenait.

Jacques n'était pas ambitieux.

Il l'eut été pour l'aimée, pour que

celle qu'il avait choisie fut fière de son mari.

Seul, il ne tenait pas à la gloire ; maintenant surtout.

Mais il demanderait certainement, après quelques mois de repos, à faire partie de la première mission qui se reformerait.

Puisqu'il n'avait point pu, alors qu'il le croyait à sa portée, retenir le bonheur il continuerait à jouer sa vie dans les aventures périlleuses.

Il travaillerait à l'élévation de sa patrie ; elle serait l'unique aimée.

Dans six semaines, Jacques de Labatière débarquerait à Bordeaux.

La mission dont il faisait partie rentrait en France.

Cette perspective de revoir son pays, avait jusqu'alors causé au jeune homme une satisfaction toute naturelle.

Pourtant il n'y avait point de hâte dans son désir d'y retourner.

Il pensait qu'à Paris, il souffrirait plus de l'injuste indifférence des siens, qu'au millieu de sa vie aventureuse.

Qui l'attendait, là-bas ?

Personne.

Si, cependant, un ami loyal, dévoué, Georges Taverrier.

Et il se disait aussi, qu'il serait tout de même bien heureux de l'embrasser.

De ce moment où Jacques eut dans sa poche la lettre de son oncle, il éprouva une impatience fiévreuse à s'embarquer.

Il lui semblait que l'heure du départ ne sonnerait jamais.

C'était une explication qu'il irait chercher à Paris.

C'était la lumière qui jaillirait de cette explication.

Enveloppé dans un mystère, il l'éclaircirait.

Il sortirait des ténèbres faites autour de sa personne, il saurait quelle accusation pesait sur lui.

Car on l'accusait : Trois ans ne se sont pas écoulés depuis, et le sentiment de ta faute n'existe plus pour toi !.. disait son oncle.

Il avait donc commis une faute ?.. envers lui, le commandant de Labatière envers sa tante ?.. envers sa cousine ?

Sa conscience ne parlait point, ne lui reprochait rien.

Il eut donné dix ans de sa vie pour savoir sur le champ de quel grief il s'agissait.

La veille du départ arriva.

Jacques était heureux, quasi aussi heureux que Bruno, son ordonnance, lequel allait retrouver sa promise au pays.

Physiquement, il allait mieux.

Ses accès de fièvre diminuant d'abord chaque jour d'intensité, avaient presque disparu,

Sa surexcitation morale semblait chasser la maladie.

Toute la journée se trouva prise par les derniers préparatifs. Le soir vint, puis la nuit, cette nuit lumineuse de l'Afrique, où des myriades d'astres scintillent dans l'azur.

De temps en temps, au loin, le hurlement d'un chacal. C'était tout.

Le calme partout, ce grand silence impressionnant qui règne là comme il ne règne nulle part.

Jacques de Labatière ne dormait pas.

Il était sorti de la case, où Bruno ronflait consciencieusement, et s'enveloppant dans une couverture, il était allé s'étendre à quelques pas de là, voulant centempler encore ce beau ciel, qu'il ne se lassait jamais d'admirer.

En regardant ces étoiles qui brillaient presque aveuglantes, peut-être le sommeil viendrait-il, le sommeil qui calme les nerfs et rafraichit le cerveau.

Effectivement, les paupières du jeune homme s'abaissèrent bientôt, se fermèrent alourdies.

Il eut l'énergie de se lever pour regagner sa case, à l'abri sous des palmiers ne voulant pas dormir dehors.

Il y arrivait, lorsque d'une autre case très voisine, celle où Fiamma, la petite négresse, dormait, quelqu'un sortit.

Ce ne pouvait être qu'elle, puisqu'elle y reposait seule, à moins que.. quel-

que jeune naturel, hardi, ne s'y fut aventuré.

Le sommeil se mit à fuir encore loin de lui ; caché par les palmiers, il regarda.

C'était bien elle.

L'enfant s'arrêta comme il s'était arrêté tout à l'heure, au bout de quelques pas.

Elle s'accroupit sur le sol, couvrit son visage de ses deux mains et se mit à pousser de petits gémissements à la façon des jeunes chiens quand ils ne sont pas satisfaits

Puis, ces gémissements se changèrent en sanglots d'abord sourds et bientôt éclatants, déchirants.

Et elle fut prise comme d'une crise convulsive.

Tantôt à genoux, les doigts noués dans ses cheveux laineux, elle articulait dans sa langue natale des mots qui ressemblaient à des imprécations.

Tantôt elle se levait, trépignait, envoyait à droite et à gauche des gestes menaçants.

Ou bien, elle se jetait par terre, se roulait dans un transport de douleur ou de rage.

Et la crise se calma.

Fiamma se rassit sur ses talons, cacha de nouveau son visage dans ses mains, puis se remit à gémir, fortement, plaintivement.

L'officier la regardait toujours ; une émotion s'emparait de lui.

Lentement, il s'approcha.

Il l'avait trouvée, cette négrillonne, après une razzia opérée par une tribu hostile, dans un vilage qu'il traversait.

Les huttes incendiées, le bétail enlevé, hommes, femmes, enfants, massacrés ou emmenés en esclavage, elle se trouvait, parmi ceux couchés dans les rizières, la seule encore vivante. Le sang coulait d'une plaie au flanc : elle pleurait, en élevant les bras, les yeux à la fois épouvantés et suppliants.

Le capitaine se baissa sur la petite fille, s'assura que blessure était légère, la banda, et, se disant qu'il était inutile de lui avoir porté secours, s'il devait la laisser là, abandonnée au milieu des cadavres, exopsée à mourir de faim, ou achevée par quelques pillards retardataires, il la plaça au travers de son cheval, et, suivi de son fidèle Bruno, rattrapa ses compagnons, qui n'avaient fait que traverser cette scène de carnage.

Un an depuis l'épisode de cette rencontre s'était écoulé.

Dès les premiers jours, Fiamma — c'était l'officier qui l'avait baptisée — montrait pour celui qu'elle devait bien tôt appeler : maître, un attachement extraordinaire.

Cet attachement, l'obéissance passive qu'elle lui témoignait, devait aider celui-ci, sinon à la civiliser complètement du moins à enrayer la sauvagerie de cette nature qui avait contre elle des siècles d'atavisme.

De son côté, Bruno, qu'elle amusait et chez qui elle arrivait à vaincre l'antipathie éprouvée pour tous ces diables noirs, grands et petits qu'il appelait des animaux malfaisants, bons à exterminer sans pitié, lui inculquait des éléments de cuisine, devant faire d'elle une servante accomplie. . au désert.

Entre le capitaine et son brosseur, devenus deux camarades au cours de la vie périlleuse menée, depuis bientôt trois ans, côte a cote la question, dans ces derniers temps, était agitée de savoir si on emmènerait la petit négresse en France ou si on la laisserait à Saint-Louis.

Il y avait eu des débats assez serrés, car l'un et l'autre prévoyaient le désespoir de l'enfant, s'il s'embarquaient sans elle.

Que ferait d'elle l'officier une fois en France, à Paris ?

Puis Fiamma supporterait-elle ce climat brumeux et froid, cette contrainte des pays civilisés, cet emprisonnement des rues, elle, habituée au ciel brulant, à la liberté sans bornes, aux forêts vierges de sa patrie ?

Elle s'y étiolerait et y mourrait

comme y meurent ces petits animaux délicats et intelligents, auxquels elle ressemblait : les ouistitis.

Son maître la confierait à la femme du gouverneur, qui la lui avait déjà demandée.

Astreinte à un certain travail, elle ne sortirait pas du moins de ses habitudes, de son genre de vie

Et le jour ou elle voudrait, elle pourrait revoir ses rizières, sa forêt vierge, si elle ne retrouvait plus la hutte ou sa mère l'avait allaitée.

Il fut donc convenu qu'on ne parlerait pas du départ devant la jeune fille.

Ce matin-là, on l'enverrait au palais du gouverneur.

Elle serait bien, bon gré mal gré, forcée d'y rester.

Mais au pays des noirs comme au pays des blancs, la femme a une langue dont elle sait se servir.

Fiamma apprenait la veille — elle ne voulut pas dire comment — que " maître " partirait demain, sur l'eau, dans un vaisseau, et qu'il ne l'emmènerait pas.

Attérée en rentrant à la case elle n'osait rien dire.

Puis une fois l'heure du repos venue, une fois seule, elle pleurait, tout bas, bien bas, afin qu'on ne l'entendît point.

Au milieu de ses larmes, elle s'endormit, pour se réveiller en sursaut, voyant sur la mer se balancer le grand vaisseau où maitre était monté, tandis qu'elle restait sur le rivage, tendant en vain vers lui des bras suppliants.

Alors elle était sortie de sa hutte de paille, folle, son pauvre cœur éclatant.

Et maintenant, en lui prenant les mains, qu'elle serrait avec toute sa force qu'elle ne voulait point lâcher, elle criait :

— Moi mourir ! moi mourir !

Ce fut en vain que l'officier essaya de lui faire entendre raison.

Ce fut en vain qu'il voulut lui démontrer qu'elle serait malheureuse, très malheureuse, là ou il allait, qu'elle s'y ennuyerait, qu'elle y aurait froid, et qu'il y avait des gens méchants qui lui feraient du mal.

Elle ne voulut rien entendre, elle ne voulut rien comprendre.

Et elle ne cessait de répéter :

— Partir avec toi.. ou moi mourir ! moi mourir !

Cette affection d'une créature primitive, qu'aucun interêt ne guidait, touchait Jacques de Labatière plus qu'elle ne l'avait jamais touché.

Il ne put point résister à l'étreinte de ces petites mains noires qui s'accrochaient aux siennes, à la plainte de cette voix, à la supplication de ces prunelles que les larmes aveuglaient.

Elle était touchante dans son désespoir, la négrillonne, si toudante qu'à un moment il sentit, lui aussi, ses yeux s'humecter.

Il promit.

Il prit à témoin le soleil qui allait se lever, il jura d'emmener Fiamma dans ce pays de France dont il lui avait parlé.

Au prix de ce serment, elle consentit à rentrer sous sa case.

Mais elle ne se rendormit point.

Debout la première, elle attendit anxieuse, le lever du maître.

Seulement quand Bruno lui rapporta, d'une espèce de bazar, ou l'on vendait toutes sortes d'accoutrements plus ou moins étranges, de quoi se vêtir décemment pour la traversée, elle comprit que sa méfiance n'avait plus raison d'être ; elle comprit qu'on l'emmenait.

Alors, ce fut, non plus de la joie, du délire.

Ses tranports d'allégresse égalèrent les explosions de son chagrin.

Elle chantait, riait, sautait, se roulait par terre, faisait mille contorsions.

Ellle avait l'air d'un démon échappé de l'antre infernal.

Bruno se tenait les côtes ; son capitaine seul restait sérieux.

Cette gaité le troublait presque autant que larmes de la nuit.

Jacques de Labatière avait souffert, et la souffrance fait juger la vie d'une

façon toute différente de celle dont on la juge, lorsqu'on n'a eu que ses sourires.

C'était maintenant pour lui un fardeau qu'il faut supporter, un combat qu'il faut soutenir.

Il ne voyait partout que misères et luttes ; il endurait, lui aussi ce mal qu'on appelle le mal de vivre.

Et à sa pitié pour ce jeune animal, qu'il avait appelé Fiamma se mêlait une pointe de ce fatalisme formant à présent le fond de son caractère.

Comme toutes les créatures la petite négresse marchait à sa destinée.

A onze heures précises, on embarquait sur le paquebot l'mirauté.

Et Fiamma, calme à présent, saisie de recpect, émerveillée, en se sentant emportée dans le grand vaisseau ne pensait même pas à jeter un regard d'adieu à cette patrie brulante, à cette terre que, la veille encore, elle foulait de ses pieds nus, avec la pagne bariolé noue autour des reins.

A l'arrière du vaisseau, le capitaine de Labatière se tenait à l'écart, rêveur se disant que peut-être le monde civilisé lui réservait des surprises plus désagréables qu'il n'en avait trouvées dans le pays noir.

Il resta là, longtemps, tant que la côte s'estompa à l'ho izon.

Et lorsqu'il n'y eut plus rien là bas lorsqu'il fut entre le ciel et l'eau tournant lentement sur ses talons, il gagna sa cabine, cet étroit réduit, ou sur sa couchette mouvante, il passerait des nuits avant d'atteindre la France ou ses rêves lui montreraient encore la figure adorée qu'il n'avait point oubliée ou il entendrait à travers le heurt des vagues comme il avait entendue dans le calme du désert, la voix de Régine, lui dire ainsi qu'autrefois.

— Bonjour, Jacques.

## II

Quand Georges Taverrier, rentra des manœuvres d'automne, où il avait passé six semaines, il trouva une lettre du Sénégal arrivée dans les dernièrs huit jours de son absence, ce qui expliquait qu'elle ne l'eût pas rejoint.

Il avait ordonné de garder son courrier pendant cette semaine, la fin des manœuvres, des plus mouventées, lui faisant craindre qu'une partie de sa correspondance ne s'égarât si on la faisait suivre, comme cela lui était arrivé il y avait quelques années.

Jacques de Labatière lui confirmait ce qu'il savait déjà par les journaux : La nouvelle de son arrivée.

Cette lettre était partie de Saint-Louis, deux jours avant le jeune homme.

Celui-ci débarquerait donc à Bordeaux, très prochainement.

Taverrier fut invité à passer le dimanche qui suivit son retour, la journée à Savorny.

M. et Mme Chaumel, allaient rentrer à Paris : le temps était propice, une première quinzaine d'octobre superbe : Francis manifestait le vif désir de l'avoir, et bien qu'il eut projeté de mettre à jour sa correspondance justement ce dimanche-là, il promit de s'y rendre.

Taverrier devait y retrouver cette amie de Mme Chaumel, qui venait chaque semaine au château avec son fils, la personne au teint pâle et aux yeux noirs, aux cheveux lustrés comme l'aile du corbeau, celle qu'il appelait avec Francis : la femme fatale.

Son enfant intéressait les deux jeunes gens plus que la petite Madeleine, qui restait un beau poupon, mais qui n'avait rien de plus ni rien de moins — dans la bonne moyenne — qu'un poupon de son âge.

A deux ans, Paul montrait l'intelligence d'un enfant de quatre ans très intelligent.

Ce bébé, encore en douillette, descendait trois marches d'escalier en se trainant à quatre pattes, des mots étonnants.

Quand on lui causait, il vous regardait, de ses grands yeux que traver

saient comme des lueurs de fièvre.

Et l'on voyait que, dans ce frêle cerveau, s'élaborait déjà le travail de la réflexion.

L'enfant pensait.

C'était cela qui effrayait la mère.

Puis, il était trop beau, son petit.

Cette chevelure surtout, brune avec le reflet doré des cheveux bruns d'enfants, si épaisse qu'elle pouvait à peine y glisser ses doigts, et tombant en anneaux serrés sur son coup blanc, lui semblait anormale.

Elle avait entendu dire ? — était-ce à tort ou à raison ? — que c'est mauvais, cette croissance précoce, que cela fatigue ces petite têtes, que c'est un signe de...

Elle n'osait pas le pronnoncer, le mot terrible, elle n'osait pas penser.

Mais du jours ou.. ayant appelé le médecin pour une indispositon bénigne de son Paul, celui-là lui conseilla d'éviter tout ce qui pourrait faire travailler son intelligence trop vive ; lorsque, sur ses questions pressantes, il lui avoua que c'était ce qu'on appelle un enfant cérébral, elle le vit écrit à chaque instant devant ses yeux, le mot terrifiant, le mot inexorable : méningite.

Il n'y avait de céla qu'une quinzaine de jours.

Aussi ce dimanche demanda-t-elle aux deux jeunes gens de ne point faire causer le petit garçon.

Elle leur dit ses craintes, et l'amour maternel vibrait à un tel dégré dans sa voix, se réflétait si ardemment sur son visage, qu'elle leur devint simultanément beaucoup plus sympathique.

Tous deux la rassuréent.

L'enfant paraissait plein de vie, plein de gaieté, il avait bon appétil, il dormait bien..

— Oui, c'est vrai, murmurait elle, je m'inquiéte à tort certainement.. mais si vous saviez ce que c'est pour une mère, son enfant !

Et, dans cette allée du parc, où les petits jouaient, bien vêtus, car le vent qui faisait danser autour d'eux les feuilles rousses arrachées aux branches n'était pas chaud, — elle suivait de ses yeux pleins d'amour et d'angoisse son Paul, le portrait de l'autre, éprouvant, de l'emporter, de le garder toujours dans ses bras, ou l'horrible Mort, qui enlevera aussi les anges, n'oserait venir le prendre.

— Si nous rentrions ? fit Mme Chaumel, pour apporter un dérivatifs ; le soleil se cache, nous serons mieux à la maison.

— Je le crois, fit Rosalie.

Et, suivant son impulsion, elle se précipita sur son fils.

Et elle l'emporta très vite, l'étouffant sous ses baisers.

Tous la regardèrent s'en aller vers le château, sa robe noire — car, sans conserver le grand deuil, elle ne s'habillait que de noir — balayant le gravier, en trainant les feuilles mortes qui s'y accrochaient ; sa taille, restée flexible et mince, se raidissant dans l'effort de ses bras serrés autour de son fardeau.

— C'est de la folie, disait Jeanne de la véritable folie, cette mère ne vit que pour son enfant ; si elle le perdait, elle mourrait.

Mme David ne reparut qu'à l'heure ou l'on allait entrer dans la salle à manger. Elle semblait avoir chassé sa mélancolie de l'après-midi.

Le dîner fut gai, M. Chaumel, toujours le boute-en-train, d'humeur plus joyeuse que les jeunes gens.

Au dessert il dit tout à coup :

Eh ! mais, j'y pense, vous ne nous parlez de rien, Taverrier.

— Je ne vous parle de rien ? répéta l'officier interloqué.

— Mais oui, votre ami.. Jacques de Labatière ; voyons, les journanx l'ont annoé il y a plusieurs semaines.

— Eh bien ! il revient.. dans quinze jours, il sera à Paris.

— Ah ! fit Mme Chaumel je n'ai point lu cela, moi qui lis pourtant les journaux.

— Quelques lignes seulement dans

" Echos ", ma chère amie, fit son mari elles t'auront échappé.

— Moi non plus, je n'ai rien vu, dit Rosalie, qui croyait sans doute nécessaire de parler.

Sa voix était si bizarre que tout le monde regarda la jeune femme.

On la vit avec de grands yeux fixes, décomposé, porter la main à son front.

On n'eut que le temps de se précipiter elle se renversait sur sa chaise.

Immédiatement on lui fit respirer des sels, on lui bassina les tempes avec de l'eau fraîche.

Elle avait quelque peine à revenir à elle.

— Faites donc de l'air ! cria Jeanne son mari, vous restez là sans bouger ; vous voyez bien qu'elle étouffe.

M. Chaumel, obéissant, ouvrit précipitamment les fenêtres.

— Depuis ce matin, elle est triste, disait la jeune femme, en s'empressant autour de son amie ; elle avait peut-être une maladie qu'elle ne disait pas.

Rosalie souleva les paupières.

Et, comme si elle eût entendu :

—J'ai eu des frissons toute la journée murmura-t-elle, j'ai mangé.. ce soir.. sans appétit.. et.. ma digestion est difficile.

— Vous sentez vous la force de monter l'escalier ? demanda Mme Chaumel, vous vous mettrez au lit, c'est ce qu'il y aura de mieux.

– Au lit du tout, dit la maitresse le piano, encore très pâle, mais cependant beaucoup mieux ; je sens ce malaise se dissiper ; dans quelques instants il n'y paraîtra plus. C.s choses-là m'arrivent quelquefois chez moi.. Ce n'est rien.

– Vous ne me l'aviez jamais dit, fit son amie.

– S'il faillait dire tous ses malaises, ma chere Jeanne. On n'en finirait pas.. Il ne faut se plaindre que lorsqu'on est vraiment malade, et ce n'est pas le cas.

Mme David se leva, cessant de sourire.

En chancelant un peu, elle s'approcha de la fenêtre

Elle resta cinq minutes appuyée au balcon ; l'air frais acheva de la ranimer.

Quand ses jambes ne tremblerent plus sous elle, quand il n'y eut plus de bourdonnements dans oreilles, elle retourna vers la table autour de laquelle tout le monde était debout, la contemplant.

Et souriant, cette fois d'un sourire qui ne semblait avoir rien de forcé, elle dit en les regardant tour à tour :

— Je vous ai dérangés, excusez-moi. C'est ridicule, ces malaises !

— Vous nous avez fait peur, répondit Mme Chaumel : quant au dérangement, vous ne m'en avez donné aucun.. Vraiment, vous vous sentez remise ?

— Absolument.

Ne vous gênez pas, je vous en prie, ma chère amie, si vous préférez vous retirer, ces messieurs comprendront.

— Je crois bien dit Francis, et malgré tout le plaisir que nous aurions à passer la soirée avec vous, madame, nous serions désolés de sentir que vous vous fatiguez pour nous.

M. Chaumel père renchérit sur son fils.

Le capitaine Taverrier, à son tour, appaya avec quelques mots bien sentis.

— Vous êtes, messieurs, trop aimables et trop bons, dit Rosale, mais pour vous contenter, je vais monter chez moi ; si je me sentait de nouveau fatiguée, j'y resterais ; autrement, je vous rejoins au salon.. lorsque j'aurai couché mon fils.

— C'est cela, dit Jeanne.

Chacun la regarda sortir,

— Pauvre femme ! fit Mme Chaumel lorsque la porte se fut refermée sur son amie, cet enfant l'inquiéte, avec raison peut-être.. Il a été malade, il y a une quinzaine de jours et depuis elle n'a pas repris sa tranquillité.. Pauvre Rosalie !

On rentre au salon en causant d'elle.

Et, lorsqu'elle reparut, trois quarts

d'heure plus tard, absolument remise, gaie sans affectation, on se lança à peine dans une autre conversation

Vers la fin de la soirée, l'entretien fut ramené sur l'explorateur Jacques de Labatière.

Et, naturellement la question délicate dont personne n'osait parler et à laquelle tout le monde pensait, finit par être abordée.

Ce retour n'allait-il pas donner lieu à des incidents regrettables ?

— Il se peut que non, dit Francis ; l'affaire est enterrée. personne n'en parle plus, et ce n'est pas devant lui qu'on en parlera a moins compte ca-tions imprévues..

— Qui se produiront, soyez-en sûrs, affirma Taverrier ; aussi mon intention est-elle dès son arrivée, d'aborder franchement ce sujet avec Jacques.

Francis hocha la tête.

— Vous avez tort, mon cher, vous avez tort !.. Laissez ce garçon tranquille. Je préférerais mois, qu'il ignore la calommie qui a couru sur son compte.

— Je préfère, moi, qu'il la connaisse pour la réfuter.

— Ça ne lui sera peut-être pas si facile que cela de la réfuter.

— Allons donc !

—Eh ! on a vu des innocents n'arriver jamais à prouver leur innocence.

— Labatière prouvera la sienne.

— Allons, si vous avez cette assurance, faites.. Mais, à votre place, je vous affirme que j'y regarderais à deux fois.

Francis Chaumel n'avait pas fini de parler que Mme David se levait.

Elle se trouvait fatiguée, ce qui n'était pas étonnant, après son indisposition de la fin du dîner.

De nouveau, le sang se retirait de ses lèvres.

Elle sentait qu'elle pourrait se trouver mal encore.

Il était temps, en effet, qu'elle fut seule ; il était temps qu'elle arrachât les agrafes de sa robe, qu'elle enlevât son corset.

Elle étouffait ! Certes, la syncope fût venue, comme elle était venue déjà.

Une fois débarrassée de ses entraves qui arrêtaient la respiration, elle se sentit mieux.

Allait-elle se mettre au lit ? Oh ! si elle pouvait dormir !

Elle savait bien qu'elle ne fermerai[t] pas l'œil.

On ne dort point avec une angoiss[e] pareille à celle qui la tenaillait.

Jacques de Labatière rentrait e[n] France.

Qu'allait-elle devenir ?

Rosalie se posait cette question av[ec] une véritable terreur.

Parviendrait-il, comme le prétendai[t] le capitaine Taverrier, à se disculper !

Mais alors ne chercherait-on p[as] quelle était la personne qui avait [eu] intérêt la fabriquer cette lettre anonym[e] par la quelle, assez ouvertement po[ur] que tout le monde le reconnut, il se d[é]clarait coupable ?

Et si les autres ne la découvraie[nt] point, cette personne, Paul, lui, ne devinerait-il pas ?

Et n'arriverait il pas aussi à se d[ire] que le coup de couteau donné à Régi[s] dans son lit de marié, ce n'était poi[nt] lui qui l'avait porté, mais elle.. la d[é]laissée, la désespérée.

Après cela, l'horreur, si cet amo[ur] tout à fait revenu, sinon plus viole[nt] plus âpres en tout cas qu'autrefois.

Elle se sentait sans force cont[re] cette pensée, sans force contre ce[tte] peur qui l'empoignait.

Ce retour du jeune officier fai[sait] planer sur sa tête un danger imminent !

Quelque chose lui disait que la lutte suprême allait s'engager.

Cette fois, serait-elle victorieuse ?

Dans le serrement de cœur qui l'étr[e]iguait et surtout dans cette épouvan[te] qui faisait claquer ses dents et fris[son]ner sa chair, Rosalie David croyait pouvoir se répondre : non.

Elle avait bien combattu, jadis,

quand la situation était autrement critique qu'à cette heure, quand elle était seule, maudite désespérée.

Rosalie rentra dans sa chambre, se mit au lit et, brisée de fatigue, elle s'endormit.

Il était trois heures du matin.

La jeune femme n'avait pas été la seule a veiller, dans cette confortable et vaste demeure qu'on appelait le chateau de Savorny.

Deux êtres restaient aussi la plus grande partie de la nuit sans trouver le sommeil : la belle-mère et le beau fils ; Francis, qui y couchait cette nuit-là, allant et venant dans sa chambre, en fumant des cigarettes, Jeanne étendue dans son lit blanc, un grand lit Louis XV comme le meuble tout entier.

Mme Chaumel avait pris un livre, esperant peut-être s'endormir après quelques pages parcourues.

Mais a dix reprises elle devait le feuilleter sans résultat.

Et elle finissait par le jeter sur le pied du lit pour ne plus le reprendre.

Le coude enfoncé dans ses oreillers, ses doigts agités tourmentant ses cheveux en désordre, tantôt elle paraissait poursuivre une idée fixe, et alors ses sourcils se rapprochaient, son regard devenait sombre ; tantôt semblant rêver tout éveillee, un rêve très doux, elle fermait à moitié les paupières, de vagues sourires couraient sur ses lèves, pendant qu'elle renversait la tête sur l'oreillier.

Ce fut seulement au jour que le sommeil vint.

Aussi lorsque Mme David, qui retournait à Paris, ainsi qu'elle le faisait le lundi, frappa chez elle pour lui dire adieu, elle ne reçut pas de réponse.

— Madame doit dormir, fit la cameriste qui attendait dans l'antichambre, car elle n'a pas encore sonné.

— Alors je la laisse ; vous lui direz au revoir pour moi, et a jeudi, comme d'habitude.

— Madame peut être sûr que je ferai la communion.

Ce n'était pas la première fois que Rosalie, obligée de prendre son train à heure fixe, partait sans serrer la main de Jeanne.

La calèche qui l'attendait pour la mener à la gare y conduisait également ce jour-là le capitaine Chaumel.

Un peu pâle, les yeux battus comme après une nuit d'insomnie, le jeune homme, qui était au bas du perron, demanda de ses nouvelles avec un interêt symathique à Mme David.

Celle-ci avoua qu'elle avait mal dormi, mais assura cependant qu'elle était remise de son malaise de la veille

L'officier prit place à côte de la maitresse de piano.

La voiture partit.

Avant de franchir la grille, Francis se retourna vers l'abitation.

Au premier étage les rideaux de la fenêtre qui donnait juste au-dessus, du perron, s'étaient écartés.

Une tête de femme apparaissait contre la vitre.

Le jeune homme trassaillît.

Il détourna les yeux, plus pâle, et jus-qu'à la gare de Verssailles n'adressa pas mot à sa voisine.

Mme Chaumel ne sortit point, ce matin-là de sa chambre avant onze heures, juste au moment de se mettre à table.

On ne déjeunait jamait plus tard, M. Chaumel continuant à se rendre très régulièrement aux Grands Magasins, comme il le faisait autrefois, et n'aimant pas se presser pour manger.

Il avait pensé d'abord, en convolant en secondes noces avec cette jolie femme pour qui son cœur flambait du plus beau feu, quitter les affaires.

Puis, réflexion faite, nourrissant l'ambition de faire de sa petite Madeleine une riche héritière, et d'un autre côté, tenant à compenser dans la mesure du possible le tort pécuniaire qu'il causait à son fils en se remariant il avait résolu de ne les abandonner que lorsque cela le fatiguerait trop.

Jusqu'alors, la vie occupée lui avait été nécessaire.

C'était même un bien pour sa santé,

Il lui fallait l'activité morale qui empêchait son cerveau de s'engourdir, comme il lui fallait la marche journalière, recommandée par son médecin pour combattre l'obésité croissante, qui faisait son desespoir.

M. Chaumel entrait dans cette catégorie des homme épris, qui ne son point parmi les jaloux.

Malgré la grande différence d'âge existant entre sa femme et lui, il ne prétendait point la fatiguer par une surveillance ridicule.

Il ne voulait point être un tyran.

Jeanne était moins capricieuse, plus affectueuse avec lui.

Elle avait bien l'air de le considérer à présent comme l'ami qu'il voulait être avant tout.

Si elle ne se laissait aller à aucune effusion, elle permettait aux siennes de déborder, sans manifester cet agacement des premiers jours, auquel il ne s'arrêtait point, mais qui parfois lui était bien pénible.

Ce matin-là, pourtant, ce fut la jeune femme qui s'approcha, au lieu d'attendre qu'il vint à elle

M. Chaumel, installé sous la véranda, faisait causer sa fille, assise sur ses genoux.

Il se détourna à demi en entendant le frôlement d'une robe derrière lui.

Au même instant, Jeanne s'approchait et lui passait les bras autour du cou.

La tête de la jeune femme se trouvait ainsi à peu près à la hauteur de celle de l'enfant.

Il embrassa la mère comme, un moment auparavant, il embrassait la petite

Un tressailement de bonheur, de ce bonheur intime et doux, que sa fièvre de passion ne lui avait point encore laissé désirer, et qu'en cette minute il sentait le seul vrai, avait passé sur lui.

La figure prit une expression si émue que la jeune femme devina son impression intime.

Et soudain elle éprouva un attendrissement.

Ce n'était pas le premier du reste.

Une sorte de détente s'opérait en elle depuis un mois ou deux.

Son dégout, sa rancune pour ne point dire sa haine, s'étténuaient ; les souvenirs du passé sombre avaient perdu de leur acuité.

Elle s'habituait à cette vie commune, si dure au début à supporter.

Etait-ce que le temps accomplissait son œuvre, ou la glace qui enveloppait son cœur se fondait-elle à la chaleur de l'amour de son mari !

Mme Chaumel obeissait-elle à quelque impulsion dont elle ne se rendait pas compte et qui l'amenait à se repentir de sa dureté !

La nature humaine est sujette à desévolutions qui échappent à toute analyse.

Elle est pleine de contrastes, d'anomalies.

Le sentiment actuel de Jeanne pour son mari naissait-il, au contraire, d'un remords !

Qu'il fut le résultat de la réflexion, qu'elle comprit que cet homme rachetait par la grandeur, par le désintéressement de sa tendresse, par la profondeur de son amour paternel, ou que la jeune femme obéit à toute autre autre impulsion, il existait, en tout cas.

M. Chaumel partit pour Paris, plus heureux ce jour-là qu'il ne l'avait encore été.

Et quoique, depuis son mariage, on fût habitue à lui voir une physionomie rayonnante, ses plus intimes employes, lorsqu'il traversa le hall immense comme ses premiers commis, ses intéressés, constatèrent que le patron devait être encore plus content que d'habitude.

Et les commentaires d'aller leur train, les réflexions de se faire tout haut ou mentalement, commentaires et réflexion en général peu sympathiques, peu ai-

mables pour le chef redouté des Grands Magasins.

M. Chaumel, pourtant, était moins rigide, moins inflexible qu'autrefois.

Son bonheur en ménage le rendait plus indulgent pour ceux qui se trouvaient placés sous sa juridiction.

Il ne coulait même plus — cette vieille habitude eût pu lui rester — son regard lourd et froid vers les jolies demoiselles de magasin pour lesquelles il s'animait autrefois, et qui le saluaient respectueusement au passage.

Mais on se souvenait.

Un patron, fut-il bon et humain, n'est point aimé, à plus forte raison celui qui a fait passer sur des centaines d'être sa tyrannie.

M. Chaumel, s'il ne l'était plus, avait été celui-là.

Et l'on se répétait que, vraiment, il n'existe point de justice en ce monde.

Non seulement cet homme possédait une fortune colossale, lui permettant les extravagances les plus ruineuses, mettant à ses pieds un peuple d'esclaves mais sa vie intime pouvait susciter encore des envieux : un fils qui ferait son chemin dans l'armée, beau garçon avec de l'esprit ; une jeune femme qui passait pour une des plus jolies femme de Paris ; un bébé adorable, un amour de petet fille

Vraiment, il avait une chance.. de coquin.

— Patience ! murmuraient les pessimistes, patince ! tout cela est trop beau pour durer.. il aura son tour.

Et si le patron apparaissait à ce moment où l'on parlait de lui, les figures, sarcastiques ou furieuses, devenaient avenantes et respectueuses, à la fois.

On se pliait en deux sur le passage du veau d'or.

Un mot imprudent, un visage révélant les secrètes pensées, c'était la situation, le pain perdu.

On jasait donc plus que jamais derrière lui, lorsque M. Chaumel monta l'escalier conduisant à ses bureaux.

Dans le premier, sévèrement meublé, se trouvaient trois des associés.

L'un d'eux l'avertit que son fils arrivé depuis un quart d'heure, l'attendait dans la seconde pièce, le buen-retiro luxueux où il passait, les affaires les plus pressantes débrouillées.

— Tiens ! que me veut-il ? dit-il tout haut ; nous nous sommes quittés ce matin.

Et marchant de suite de ce côté :

— Je suis à vous, messieurs, je vais voir ce dont il s'agit.

Il était assez rare que Francis vint trouver son père rue Turbigo.

— Il a besoin d'argent, pensa celui-ci en ouvrant la porte ; pourquoi ne me l'a-t-il pas dit hier ?

Le jeune homme, assis dans le large fauteuil en chêne, la chaise curule de l'auteur de ses jours, lisait un des journaux placés sur le bureau.

Ah ! le voilà, fit-il en se levant, je désespérais, et j'allais partir, j'ai peu de temps a moi.

— Quel miracle de te voir !.. tu as une dette criarde.. assez forte ?

M. Chaumel riait, sûr, devant la mine sérieuse de son fils, de ne pas se tromper.

Aussi resta-il tout interloque quand ce dernier répondit :

— Je n'ai pas de dettes ; tu sais bien que je n'en fais plus.

— Alors.. pourquoi as-tu planté là ton ministère ? pourquoi es-tu ici ?

— Je voulais te voir en tête à tête, ce dont je n'ai pas eu l'occasion hier. J'ai à te parler sérieusement.

Le père s'effondra dans le fauteuil de chêne.

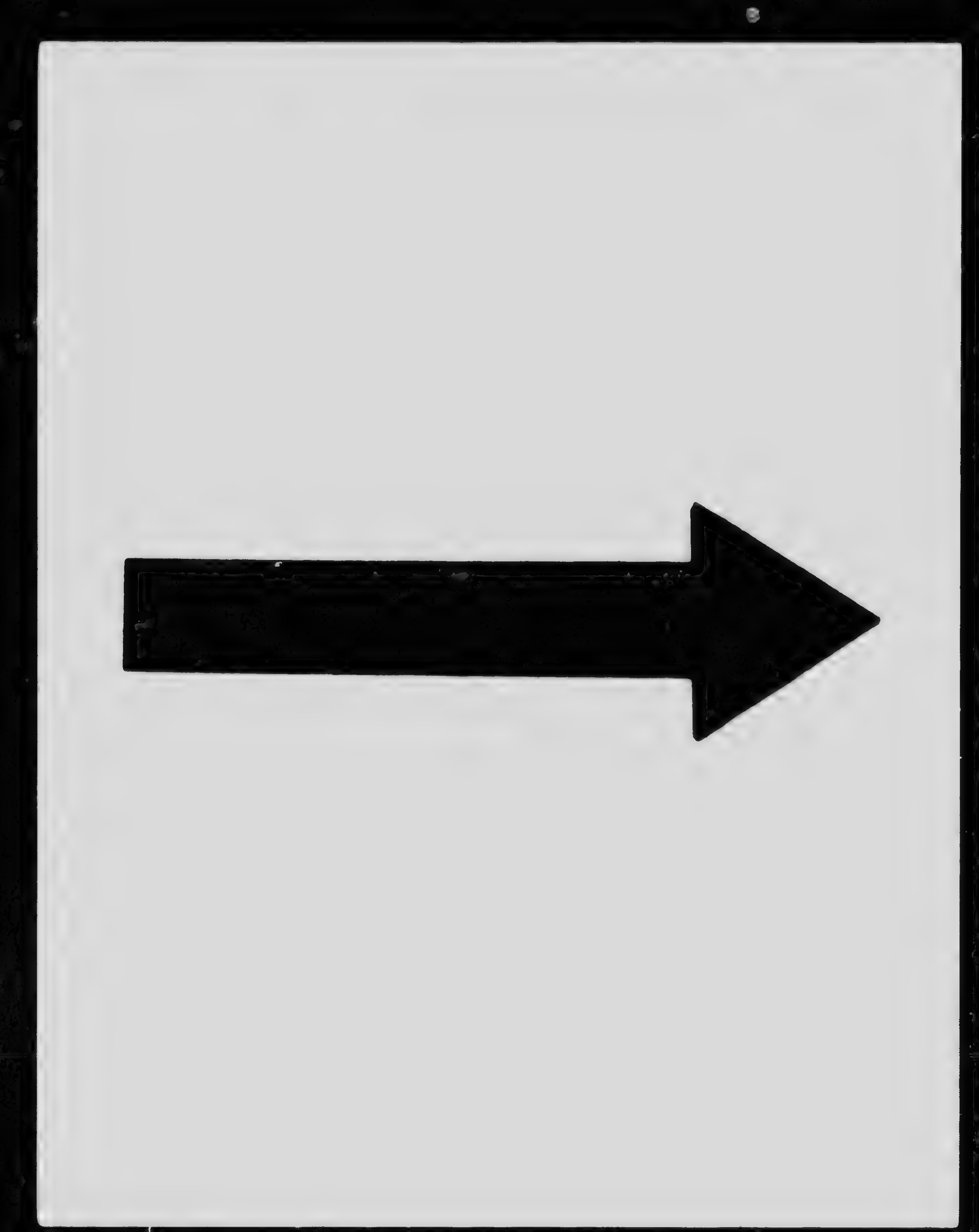
Et, regardant son fils qui attirait une chaise pour s'asseoir en face de lui

— Tu m'épouvantes.. Est-ce que tu voudrais te marier :

Francis sourit :

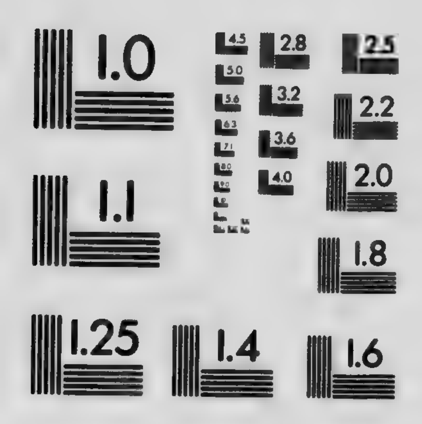
— Ce n'est pas cela.. Il n'y aurait pas du reste, de quoi t'épouvanter.

— Si.. si tu te préparais à faire quelque bévue.. Ce qu'on appelle un mariage d'amour.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)






En toute autre circonstance, l'officier n'eut pas manqué de renvoyer la balle.

La boutade de son père ne le mit point cette fois en verve.

Elle lui fit au contraire froncer légérement le soucil.

Quant à ce dernier, il se sentait soudain un peu embarrassé, et ne s'aperçut point de la contraction qui plissa le front du jeune homme.

Francis aborda carrément la question

— J'ai à te parler d'une chose qui peut t'être beaucoup plus désagréable que si je t'annonçais mon mariage.. ce mariage fut-il un mariage d'amour.

— Voyons, fit M. Chaumel, tout à fait inquiet, où veux-tu en venir ?

— Eh bien mon cher père, à ceci : c'est que je me sens la vocation d'ezplorateur, et que je vais me faire envoyer en mission.

Le négociant ne broncha pas, on eut dit qu'il ne comprenait point.

Francis le considéra quelques secondes sans rien dire.

Il attendait sa réponse.

Cette réponse ne venant point, le jeune homme reprit :

— Oui,la vie d'aventures m'attire, je m'ennuie à Paris.

— Comment, tu t'ennuies à Paris ! fit enfin M. Chaumel ; tu as tout fait pour y rester, tu prétendais que c'était ton rêve.. Ton général est nommé ministre il te prend avec lui.. Ah ça ! est-ce que tu vas le lâcher comme cela, ton ministre ?.. Je me suis laissé dire que le poste que tu occupes n'était pas de ceux qu'on plante là.

— En effet ; seulement tu ne sais pas, papa, que dans quinze jours le minitère sera renversé ?

— Et ton ministre ne fera pas partie de la nouvelle combinaison, comme on dit ?

— Il se peut que si ; mais ce sera toujours un moyen pour moi de me faire remplacer, il se présente une occasion de voir l'Indo-Chine, le Tonkin, et.

— Ah ça ! est-ce que c'est sérieux, ce que tu me dis là ? interrompit M. Chaumel.

— Ai-je donc l'air de plaisanter ? demanda son fils très tranquille.

— Alors tu es fou, mon cher ami,fou à conduire à Charenton.

— Je ne crois pas.. Pourtant, si tu y tiens, nous pouvons nous payer cette petite promenade,

— Voyons, tu plaisantes ? dit encore le père, ce serait par trop ridicule.

— Que vois-tu donc en cela de ridicule ? Je te le demande.

— Ayant la fortune que tu as, avec la vie qui te sourit de tous les côtés, tu irais exposer bêtement ta peau pour l'unique plaisir de dire que, toi aussi, tu as fait partie d'une mission.. Ah ça ce n'est pas comme ce Labatière, tu n'as aucune raison pour t'en aller ?

— Et si j'en avais une ?

La même contraction que tout à l'heure avait approché les sourcils du capitaine Chaumel.

Son père, qui, en gesticulant, allait et venait dans le bureau, ne remarqua encore rien.

Francis reprenait sa physionomie impénétrable, quend il se retourna tout d'une pièce pour dire d'un ton absolument furibond :

— Si tu en avais une !.. Et laquelle donc ? Laquelle ?.. Aucune raison, entends-tu bien, ne peut te pousser à quitter la France.

— Pardon, celle de l'avancement.. Je deviens ambitieux, je veux être de bonne heure général.

Cette fois M. Chaumel se calma.

A une seconde reprise, il épouvait comme de la stupeur.

Il résuma son impression tout entière en quelques paroles ;

— Tu as changé, mon ami.

— C'est vrai, fit le jeune homme en se levant, pendant que son père se rasseyait, et se mettait à son tour à arpenter la pièce, j'ai beaucoup changé.. J'ai mais assez métier militaire pour y rester, mais il y a un an ou deux encore je n'aurais sait aucun sacrifice pour

passer par-dessus mes camarades de promotion. Tu m'as assez reproché de ne pas avoir d'ambition.. Me reprocheras-tu, aujourd'hui, d'en avoir de trop ?

Cettes.. tout est excés chez toi.. J'aimerais mieux, en tout cas, te voir donner ta démission que de te voir partir pour le Tonkin.. puisque Tonkin il y a.

— C'est toi, pour le coup, mon pauvre père qui est exageré.. Penses-tu donc qu'on ne revient pas de là comme d'ailleurs ?.. Penses-tu qu'on n'a pas sa destinée ?.. Moi, je suis fataliste, tu sais....

— Pas moi.. et je crois qu'il y a bien plus de chances pour que tu meurres du choléra à Hanoï qu'à Paris.. à moins que tu n'aies la tête coupée par les pirates après avoir subi la torture, comme ce malheureux commandant Rivière.

Francis haussa coup sur coup les épaules en souriant.

— Allons, va.. continue.. Je te comprends, du reste ; on est père ou on ne l'est pas.. à ta place, j'éprouverais les mêmes craintes.. Dans quelques jours, tu auras réfléchi, et.. tu me donneras ton consentement.

— Ah ! ça jamais, par exemple, n'y compte pas !.. Tu peux partir. seulement ce sera notre brouille..

— Mais non.. mais non..

— Je te jure que si ! C'est trop bête. A ton âge, assez d'occasions] d'avancement ne peuvent-olles pas se présenter sans que tu partes pour le Tonkin ?.. C'est absurde, te dis-je absurde !

L'officier ne répondit pas.

Il se tenait devant une fenêtre, les mains dans les poches, tournant le do à son père.

Son visage était très sombre, sa bouche se crispait sous sa moustache bien cirée.

Si M. Chaumel avait pu l'examiner, il se fut dit que son fils devait penser absolument comme lui.

Il eut deviné peut-être qu'une tout autre question que celle de l'avancement était en jeu.

Francis avait un secret, secret que, sans doute, il ne se laisserait pas arracher.

Il s'était fait quelques minutes de silence, au bout desquelles le jeune homme se retourna.

Son père avait eu le temps réfléchir.

Il le considérait d'un œil plus attendri que furieux.

Francis lui tendit spontanément la main, une émotion aussi dans le regard.

— Va, dit-il, laisse-moi faire. tu pourrais te repentir un jour de m'avoir retenu.

Et, n'attendant pas que M. Chaumel ait répondu, aprés une étreinte énergique, il prit son chapeau posé sur le coin du bureau et marcha vers la porte.

— Tu ne vas pas te sauver comme cela, dit celui-ci en se levant.

L'officier sortait.

— Je n'ai pas le temps . Je devrais être à mon bureau.

La porte se referma sur lui.

— Qu'a-t-il ? murmura le négociant, qu'est-ce qui lui prend ?

Le patron des " Grands Magasins" fut distrait, ce jour-là en expédiant ses affaires.

Cependant il ne quitta pas son poste avant l'heure accoutumée.

En montant dans son coupé, il donna l'ordre au cocher de le conduire au ministère de la guerre.

Francis le vit faire irruption dans son bureau à six heures moins un quart juste au moment ou il s'en allait.

— Tiens, c'est toi ! Une minute de plus, tu ne me trouvais pas.

— Je sais, comme tu vois, l'heure à laquelle tu pars.. Je t'emmène à Savony.

— Pas moyen.. J'ai des amis qui m'attendent au cercle.

— Eh bien ! ils attendront !

— Je n'ai pas envie de les faire poser ils seraient furieux !.

— Tu vas leur envoyer un télégramme.

— Non, je te dis, un autre soir.

— Je ne m'en vais pas sans toi.

Le jeune homme fit un geste d'impatience.

Et pourquoi veux-tu m'emmener ce soir à Savony ?

— Parce que nous avons à causer.. Tu es parti comme un ouragan.

— Eh bien ! causons maitenant.

— Maintenant, moi, je n'ai pas le temps.. Si je manquais mon train, Jeanne s'impatienterait. Là-bas nous aurons notre soirée.. tu repartiras demain matin.

— Ce sera pour demain soir, je te le promets.

— Je ne me fie pas à tes promesses...

— Mais n'allez-vous pas tous rentrer à Paris ?

— Nous ne savons pas.. Il faisait si beau ce matin que Jeanne manifestait l'intention, pour la petite, — de rester encore là-bas toute la semaine.. C'est elle qui sera surprise !.. J'espère qu'elle aura plus de pouvoir que moi, et qu'elle arrivera à te détourner de ton projet..

Je te demande un peu, une situation qui fait des jaloux, de l'argent plus qu'il ne t'en faut, la maison de ton père ou tu es reçu à cœur ouvert. Car, enfin, je ne pense pas que tu aies à te plaindre, tu m'as l'air très bien avec la belle mère une paire d'amis !.

— Certainement, et je ne me plains de personne, de personne !

Il feignait de ranger sur son bureau des paperasses laissées éparses, et son père ne voyait pas plus l'expression tourmentée de son visage qu'il ne l'avait vue cet après-midi chez lui.

— Tu viens ? reprit-il, en consultant sa montre, nous avons juste le temps de gagner la gare Saint-Lazare.

Francis se redressa, le sang au visage.

— C'est une obstination qui n'a pas de nom ! Je te répète que j'ai des amis-qui..

— Moi, je te répète que tu vas leur envoyer un papier bleu et que tes amis dîneront sans toi.. Au prochain bureau de poste nous descendrons.. Je te connais, ce n'est pas la première fois que ça t'arrivera.. Avec ça que tu es d'un tempérament à te gêner pour les autre ! Et tu as bien raison, entre parenthèse, quand il ne s'agit pas d'affaires sérieuses..

— Soit donc, puisque tu y tiens tant interrompit le jeune homme, allons à Savorny.

Et, sortant le premier, il devança son père dans le grand escalier.

En bas, il l'attendit ouvrant la porte du coupé pour faire passer avant lui.

Et la voiture partit, filant rapidement vers la gare Saint-Lazare.

Mme Chaumel fut on ne peut plus étonnée de voir. ce soir-la, le père et le fils entrer au salon, ou, en attendant le diner, assise au piano, étudiait une valse.

Lorsqu'elle reconnut Francis derrière son père, elle tressaillit.

Un voile léger s'étendit sur ses yeux, la parole ne vint pas de suite à ses lèvres.

Cette émotion eut à peine la durée d'un éclair.

Avec son sourire, sa cordialité habituelle, après avoir tendu son front à son mari, la jeune femme donna une poignée de main à son beau-fils.

Avant même de se mettre à table le premier expliqua le motif de la visite du second.

Il dit comment il l'avait enlevé, presque de vive force, afin de l'amener à Savorny.

— C'est pour que tu le détournes de son projet, ma chérie.. N'est-il pas fou crois tu qu'il veut partir au Tonkin !

Une pâleur frôla le visage de la jeune femme.

— Au Tonkin ! répéta-t-elle, sans oser regarder son beau-fils.

— Je te dis qu'il est fou, reprit M. Chaumel, il m'en a donné une migraine. comme je n'en ai jamais eue, je n'y vois plus !

On s'asseyait devant la table de la salle à manger où le domestique avait

bien vite ajouté un couvert.

— En effet, dit Jeanne, vous avez votre mine de mavais jeurs. Voulez-vous que je vous fasse servir du thé ?

— Oui j'accepte.. Je crains fort, du reste, d'être contraint de me mettre bientôt au lit.

— Oh ! tâchez de passer votre soirée avec nous . Vous savez que le thé vous réussit quelquefois.

Mais la tasse de thé ne devait point opérer son effet favorable.

M. Chaumel devenait de plus en plus jaune, ses paupières ne voulaient point s'ouvrir.

Il essayait vraiment de réagir contre ce mal, qui n'est pas seulement l'apanage et l'excuse du beau sexe, et qui, toute sa vie l'avait poursuivi.

Elles étaient pour lui, ces migraines — liées à une affection sérieuse du foie — un véritable fléau, éclatant à l'improviste, et à tout propos.

A moitié du repas, il fut forcé de se retirer.

On n'avait pas à s'inquiéter, on savait ce que c'était.

A moitié du repas, il fut forcé de se retirer

On n'avait pas à s'inquiéter, on savait ce que c'était.

Il recommanda Jeanne de morigéner Francis, de le forcer à renoncer à une idée qui le désespérait.

Mme Chaumel et son beau-fils restèrent en tête-à-tête, avec grand valet derrière eux, pour les servir.

Le repas s'acheva dans un silence relatif ; le jeune homme préoccupé, la jeune femme ne trouvant à dire que des lieux communs.

Quand elle se leva d table, au lieu de p ndre le bras de cis, comme elle le faisait lorsqu'il etait des leurs, Jeanne passa la première au salon.

Elle était presque au bout de la pièce devant une petite table, sur laquelle, auprès d'une lampe au large abat-jour, était posée une élégante corbeille à ouvrage que le jeune homme n'était pas encore entré.

Debout sur le seuil, il paraissait hésiter à le franchir.

Redoutait-il le tête-à-tête, l'avalanche de reproches que sans doute elle lui préparait !

Mais que faire !

Il ne pouvait laisser sa belle-mère passer sa soirée seule

Comme celle-ci s'asseyait devant le guéridon, fouillant la corbeille, afin d'y trouver la collerette,qu'elle était en train de broder pour sa fille, il se décida à passer la porte, qu'il referma sur lui.

Avant de se diriger vers l'endroit où Jeanne commençait à tirer l'aigulile, il fit plusieurs tours dans le salon, allant d'une place à l'autre, feuilletant les partitions sur le piano, regardant un livre posé sur le coin d'un meuble, une photographie qu'il avait regardée vingt fois.

— Eh bien, capitaine — c'était la meilleure dénomination qu'elle avait trouvée, et elle s'en servait généralement — dit Mme Dhaumel, pensant probablement que le silence entre eux devenait gênant, que faites-vous donc, par là ?

— Je vais, je viens comme vous voyez.., je regarde de ci.. de là..

— Vous n'osez pas vous approcher, de crainte que je vous gronde.

— Peut-être.

Le ton de la jeune femme était des plus naturels.

Celui du jeune homme avait une intonation un peu brève.

Il souriait pourtant, en s'approchant du guéridon.

— Voyons, asseyez vous là, fit-elle, en lui montrant une chaise de l'autre côté de la petite table ; je veux, en effet comme me l'a recommandé votre père, vous en dire tant, que vous en allez dans un pays ou tant d'autres ont laissé leur vie.

— Mais d'où beaucoup aussi sont revenus, fit-il obeissant a la jeune femme et s'installant en face d'elle.

— Je n'en disconviens pas ; seulement ceux qui en sont revenus, comme

ceux qui y sont morts, avaient agi, en y pourtant poussés, par un motifs puissant....

— Croyez-vous que la question d'avancement ne soit pas un motif suffisant ?.. Un an ou deux d'avance sur un grade, c'est énorme pour nous.

— Je ne sais ; mais quand je devrais vous repéter textuellement les paroles de votre père je vous dirai que vous êtes assez jeune et qu'il surgira pour vous assez d'occasions de vous signaler pour que..

— Qui sait ! interrompit l'officier, les occasions de se signaler sont plus rares que vous pensez, madame ma belle-mère.... .

J'en trouve une.. Je regretterais plus tard de n'en avoir pas profité.

— Mais elle est venue bien promptement cette résolution.

Francis ne répondit point.

— Hier vous n'avez pas même effleuré cette question, reprit Mme Chaumel.

C'est que je ne voulais pas attrister ce dernier dimanche passé tous ensemble ici.

— Ou c'est que vous ne l'avez pas encore prise, dit-elle, relevant la tête qu'elle tenait baissée sur son ouvrage.

Elle fixait les yeux sur les siens. avec une tritesse qu'elle n'arrivait pas à dissimuler.

— Voyons, povrsuivit-elle, soyez franc; il y a un mystère sous ce départ pourquoi voulez-vous vous en aller au Tonkin ?

— Pourquoi ? balbutia-t-il à deux reprises, pourquoi ?

Il voulait faire sa belle-mère et n'osait pas le dire.

C'etait une intruse dans la maison.

Elle y avait usurpé la place de sa mère elle lui prendrait, elle et son enfant, plus de la moitié de la fortune qui eût dû lui revenir entière.

Et d'ou venait-elle ?

Le savait-il au juste ?

Oui, il eut voulu, il eut du la haïr.

Un sourire plissa soudain, sarcastique et amer, les lèvres de Francis Chaumel.

Jeanne marchait, à son tour, à travers le salon, moins violente, moins brusque que lui.

— Si vous voulez partir, parlez, dit elle et je m'envai dire à votre père que votre résolutions est énébranlable.

III

Un jeudi, à dix heures du matin, il entrèrent dans sa chambre

La comtesse de la Roche les attendit

Elle était au lit avec une grande chemise de surah blanc qui ressemblait à un peignoir.

Ses cheveux avaient été tressés en longues nattes, retenues dans le bout par un étroit ruban bien serré, comme s'il était là pour y rester longtemps. tandis que les mèches folles, échappées en frisons autour de son visage lui formaient leur auréole d'or pâle.

Pas la moindre émotion sur son fin visage, pas un tressaillement, pas une pâleur.

Au contraire, dans ses beaux yeux d'un bleu de pervenche, une flamme d'espoir, une flamme de joie.

C'étaient les opérateurs qui entraient les chirurgiens, les charcuteurs.. comme avait dit celui qui s'avançait aujourd'hui le premier, grave et bon, lui tendant la main.

Elle lui donna la sienne qu'il sera, si fluette qu'une pression un peu énergique l'eût brisé, semblait-il.

— Docteur, prononça-t-elle, je suis bien heureuse !

— Vous n'avez pas peur ?

— Oh ! pas la moindre.

— Vous avez raison, mon enfant, cela ira tout seul.

Puis posant la main de la jeune femme, tout doucement, sur la couverture

— Vous avez bien pris, hier, un grand bain savonneux ?

— Oui, docteur.

— Et ce matin, le lavage sur la hanche a été fait minutiensement ?

— Très minutieusement : à l'acool d'abord, puis à la liqueur de Van Swieten, comme vous l'aviez recommandé.

— Parfait ; le bandage avec la ouate antiseptique aussi ?

— Vous pouvez vous en assuer.

— Tout est au mieux, maintenant.. nous allons dormir.

— Faites, docteur.

Et, sans un mot de plus, semblant ne pas entendre les paroles d'encuragement qu'il lui adressait encore, alors qu'autrefois il faisait le contraire, elle se renversa sur l'oreiller, les yexx clos, attendant.

Deux internes suivaient les chirurgiens.

L'un s'avança avec le mouchoir imbibé de chloroforme, préparé en une seconde.

Huguette rouvrit et referma les paupières.

Il n'y avait pas plus que tout à l'heure une ombre d'effroi dans ses yeux.

Elle le connaissait, son mouchoir ; le lui avait déjà appliqué sur ler narines.

Bientôt elle dormit.

Les internes l'un sous les bras, l'autre par les jambes, la prirent alors, et l'emportèrent dans la pièce voisines, débarrassée des tentures et des sièges d'étoffes, où se logent ces invisiblas microbes, spécialement funestes en une pareille circonstance — transformée avec sa grande table de bois blanc, sur laquelle on étendit la jeune femme, en salle d'opération.

Le comte de la Roche ésait là au bout de cette table, tès pâle, tous les nerfs secoués tremblant de la tête aux pieps.

— Je vous conseille de vous retirer, lui dit l'un des chirurgiens, vous pourriez, à un moment donné, nous causer de l'embarras.

Henri ne se le fit pas répéter.

Sans répondre, il sortit de la chambre n'osant même pas se retourner, pour jeter un regard à cette pauvre petite créature qui, par amour pour lui, risquait sa vie la seule femme,certes, qui l'eut véritablement aimé.

Environs trois quarts d'heure plus tard on rapportait sur son lit la comtesse Huguette de la Roche.

Elle se réveillait.

Pendant l'opération, comme tant d'autres, ce qui tendrait à prouver que si la torpeur des membres existe, la souffrance n'est pas abolie durant ce sommeil factice des chloroformés, elle avait jeté des cris, poussé de longs gemissements.

Revenus au sentiment, elle resta d'abord muette, avec un regard autcur d'elle, qui s'arrêta sur son mari debout au pied de la couche.

Un sourire erra sur la bouche exsangue, remplacé aussitôt par une crispation de souffrance.

Elle laissa échapper une plainte sourde, faisant un effort suprême pour retenir celle qui lui montait encore à la gorge.

Elle ne se plaignit plus.

Mais son visage torturé disait la lancinants douleur qui lui tordait les chairs.

En même temps ses yeux alanguis s'animaient, à ses joues de cire montait une rougeur.

Les chirurgiens partirent, recommandant de laisser la jeune femme absolument seule, avec la garde et l'internue qui devait rester à l'hôtel de l'avenue Montaigne jusqu'à ce que tout danger fût écarté.

Le mari même — surtout lui — n'avait point le droit d'entrer dans la chambre.

Dès l'après-midi, les quelques amis et connaissances du jeune ménage envoyaient aux informations.

L'avant-veille du jour où Jacques de Labatière devait débarquer à Bordeaux Georges Taverrier appelé par un télégramme auprès de son père, dangereusement malade partait en hâte, obtenant de son colanel un congé régulier de quinze jours.

L'orsqu'il arriva à Paris, à cinq heures quarante-cinq de l'après-midi, Jac-

ques resta d'abord étonné de ne pas voir Taverrier l'attendre sur le quai pour lui souhaiter, le premier, la bienvenue.

Il n'avait laissé à Paris de vrai ami que lui et cette abstention, dont il ne devait connaître la cause que plus tard lui fut non seulement trés sensible mais lui apparut comme d'un mauvais présage.

Taverrier aussi allait-il se tourner contre lui !

Croyait-il à cette mystérieuse cabale, formée coutre sa personne pendant qu'il arrosait de ses sueurs et de son sang cette terre d'Afrique ou comme plusieurs de ceux qui, étant partis avec lui n'etaient point revenus, il eut pu trouver la mort.

Il quitta hâtivement les quelques camarades avec lespuels il revenait du pays Noir, monta en fiacre en compagnie de Fiamma et de l'ordonnance et donna l'adresse de l'hôtel ou il logeait avant de partir : rue de Bourgogne.

Bruno viendrait le leudeman matin prende à la gare, les colis assez voulu mineux que son capitaine rapportait.

Tant que la voiture roula. l'officier, enfoncé daus son coin, resta sombre, les yeux mi-clos, sans mouvement.

Il était nuit.

Il tombait une de ces pluies de novembre qui pénètrent, qui glacent.

Dans son coin aussi, la petite négres se restait immobile.

Elle était déjà saisie par ce froid, qu'elle ne connaissait point là-bas, au pays du soleil qu'elle avait voulu quitter.

Elle tremblait, malgré les vêtements chauds qui la couvraient, la couverture dans laquelle, comme en chemin de fer, Bruno l'avait enveloppée.

Et ainsi que son maître, elle fermait les yeux.

Qui sait si déjà le peu qu'elle avait vu du monde civilisé, ne lui faisait pas regretter le monde sauvage !

Bruno seul, en ce moment était satisfait, ou du moins à demi satisfait.

Il eût exulté positivement s'il eut vu son capitaine content.

Mais le visage triste, de celui-ci son mutisme, lui faisaient l'effet d'une douche.

Sa verve naturelle s'en ressentait.

Il avait beau se dire qu'il bénéficierait dans quelques jours d'une permission lui permettaut de passer trois mois au pays, où il retrouverait sa promise.

Il avait beau calculer qu'il lui restait à peine un an et demi de service à accomplir pour être libéré, rentrer tout à fait dans son village et pousser celle qu'il aimait autant qu'avant son départ pour l'Afrique, l'attitude de son suépérieur, auquel il s'était singulièrement attaché l'empêchait de jouir de la félicité que lui apportaient ces perspectives favorables.

Le fiacre au bout de trente minutes de cahots sur les pavés glissants, s'arrêta devant l'hôtel dont Jacques de Labatière avait été le locataire.

Le jeune homme, dans trouble où il vivait pendant les dernières semaines do son séjour au Sénégal, avait négligé d'écrire pour retenir un appartement.

Il pensa seulement qu'il aurait dû le faire en pénétrant sous le vestibule de l'hôtel.

Mais il y aurait de la place.

L'immeuble était assez vaste et jamais il ne l'avait vu sans chambres vacantes.

Il ne se trompait pas.

La personne qui se tenait en ce moment au bureau, et qui avait l'air d'une gouvernenante, lui affirma qu'on trouverait son affaire, puis appela le patron pour lui demander les numéros à donner.

L'établissement n'avait pas changé de proprietaire.

Le jeune officier remit l'hôtelier.

A la façon dont celui-ci le regarda, il comprit qu'il ne le reconnaissait pas.

Il se nomma :

— Le capitaine de Labatièr .

L'hôtelier fit un pas de recul

Il paraissait ému, d'une émotion plutôt désagréable.

Il se retourna même du côté de la dame qui venait de sortir du bureau.

— Est-ce que nous avons de la place ?

.. Oui, monsieur, répondit-elle avec un empressement, dont elle dut se repentir, car le patron lui lança un regard foudroyant.

Pourtant, se retournant aussitôt vers l'officier, il dit grimaçant un sourire

— On va vous conduire, monsieur . pardonnez-moi, vous êtes si changé. .

Mais Jacques de Labatière avait surpris l'hésitation.

— J'espère que vous aurez quelque chose de convenable, dit-il avec une raideur hautaine, autrement ce n'est point la peine de vous déranger, je vais voir ailleurs.

— Nous avons quelque chose, reprit l'hotelier qui commerçant ...nt tout avait certainement réfléchi ; je vous montrer cela, monsieur.

Dix minuites plus tard le capitane de Labatière était installé dans une chambre contiguë à une petite pièce qui faisait le salon et qui lui servait de bureau.

Bruno y dresserait, le soir, son lit de camp.

Quant à Fiamma, on devait la caser dans un cabinet, situé au même étage, au bout du couloir.

Surmontant l'impression que lui causait la réception du maitre de l'hôtel, le jeune officier se dit qu'il serait mieux là que partout ailleurs, à deux pas du ministère de la guerre où il allait avoir affaire tous les cours.

Sa susceptibilité, exagérée par le sentiment de la méfiance imméritée dans laquelle les siens le tenaient, l'avait porté à voir une malveillance qui n'existait point dans la réception dont il venait d'être l'objet

Il n'y avait pas eu autre chose que de la surprise dans la façon de l'accueil de cet homme, qui au bout de quelques minutes, se montrait très poli, très empressé même.

Les fatigues et la maladie, les fièvres dont il avait encore dernièrement, de fréquents accès, le changeaint assez, du reste pour légitimer cette surprise.

Pourtant, tout en prenant une autre tournure, les idées de Jacques ne devaient pas sortir des limites, dans lesquelles, depuis plusieurs semaines, elles restaient enfermées.

— Si je dinais au Cercle, se dit-il, lorsque débarrassé des poussières du voyage, il eut changé de vêtement ; j'ai hâte de revoir des visages connus.

Il sonna, ordonna qu'on allât lui chercher une voiture et se fit conduire à son ancien Cercle, composé exclusivement de membres de l'armée active

Là encore, il se fit reconnaitre dès l'arrivée.

Il fallut qu'il donnât son nom pour prouver qu'il avait son droit d'entrée.

Cette formalité remplie le capitaine de Labatière passa dans la salle de restaurant.

C'était l'heure du diner : elle se trouvait aux trois quart pleine.

Par ci par là, quelques uniformes, beaucoup d'habiss bourgeois.

Luis aussi était en bourgeois.

La majorité de ces figures n'éveillait dans son esprit aucun souvenir.

Depuis prés de trois ans qu'il avait quitte Paris, bien des membres nouveaux avaient remplacé ceux qui faisaient partie avant son départ, de cette espèce de mess, où les uns prenaient pension, où les autres venaient suivant leur bon plaisir, libres de d'y passer seulement leur soirée.

Mais il retrouvait aussi des physionomies connues.

Il aperçut même un de ses camarades de promotion, tout au bout de la salle, en tête à tête à une petit table avec un lieutenant d'artillerie.

Jacques eut marché de ce côté si une place s'y était trouvée libre.

Mais il n'en vit aucune.

Alors, il s'assit, seul dans un coin,

duquel il voyait les allants et venants, les entrants et sortants.

Le garçon lui fit passer la carte.

Il se commanda un menu fort simple, mangea rapidement, et quand Brévanne, le camarade en question, et le lieutenant d'artillerie avec lequel il se trouvait, sortirent de table, il était prêt à en faire autant.

Il fallait, pour quitter la salle, que les deux officiers passassent devant lui.

Le premier le reconnaitrait-il ?

Jacques de Labatière roposait sur la table le petit verre de chartreuse qu'il venait de porter à ses lèvres, lorsque les deux jeunes gens passèrent, lentement, le frôlant presque.

Il se contenta de lever les yeux sur eux attendant.

Le regard de Brévanne rencontra le sien.

Il y eut dans ce regard comme une surprise, une hésitation.

Puis le jeune homme fit le mouvement qu'avait fait l'hôtelier.

Il recula.

Et il passa sans retourner la tête, suivant son compagnon, qui entrait dans le salon voisin.

Jacques se sentit blêmir.

Cette fois, il n'y avait pas à douter, cette fois il ne se trompait point.

Brévanne savait parfaitement à qui il avait affaire.

Il l'avait reconnu.

Son regard, son mouvement en arrière, étaient une insulte.

Le capitaine de Labatière se leva, posant d'un geste si brusque sa serviette sur la table que le garçon occupé à desservir à côté de lui, en resta cloué au sol.

Il n'était pas sorti de son immobilité que le capitaine pénétrait dans le salon.

En l'espace d'une seconde, ce dernier s'était calmé.

La colère est mauvaise conseillère.

Assez bouillant par caractère Jacques devait apprendre au cours des contre-temps, des déceptions de ses trois années d'aventures, à réfréner les vivacités juvéniles de sa nature.

En tout il faut de la ciconspection de la prudence.

En cette occasion surtout, le jeune homme en avait besoin.

Au lieu de se précipiter à la suite du capitaine Brévanne, comme il le voulait faire d'abord, il résolut d'attendre que le hassard les replaçât sur le même chemin quitte à favoriser sans en avoir l'air, ce hasard.

Allant s'asseoir dans un fauteuil, il se fit apporter une boite de cigares, en choisit un l'alluma, prit un journal et feignit de le parcourir.

Brévanne, qui se promenait d'un bout à l'autre de la pièce en causant avec son compagnon, n'eut pas l'air de le voir et continua sa promenade pendant quelques minutes.

Puis, il passa dans la salle de jeu.

Tout cela était fait si naturellement que Jacques en fut à se demander ce qu'il s'était demandé deux heures plus tôt, au sujet du patron de l'hôtel de la rue de Bourgogne :

— M'a-t-il seulement remis ?

Tranquillement, il acheva son cigare feignant encore d'être absorbé par la lecture des feuilles du jour.

Puis, il replia les journaux, les posa où il les avait pris, et lui aussi marcha vers le salon de jeu.

Plusieurs tables de whist étaient occupées.

Là, comme dans la pièce qui précédait. les uns et les autres allaient et venaient.

Brévanne ne se promenait plus.

Debout dans un angle, penché vers son compagnon. qui à son tour se penchait vers lui, il avait l'air de lui conter quelque chose.

Et tous deux regardaient cette porte ouverte, au seuil de laquelle Jacques de Labatière apparut bientôt.

L'un et l'autre, alors détounèrent la tête.

Le mouvement fut si prompt qu'il

frappa celui qui le suscitait de la même blessure qui le frappait tout à l'heure, en se détournant, le regard de son ancien ami.

Une colère l'empoigna, cette colère blanche qui est la plus terrible.

La raison était vaincue ; elle ne devait plus même élever la voix.

Les deux officiers venaient de se détacher de ce coin où ils chuchotaient des paroles dont Jacques ne pouvait pas même deviner le sens, mais qu'il savait une insulte à son adresse.

Leur intention était évidemment de s'en aller lorsqu'il entrerait.

Ils ne sortirent point sans le trouver devant eux.

Cette pièce avait une porte à double battants grands ouverts, à chacune des extrémités.

Ils se dirigèrent vers celle qui donnait vis-à-vis de la porte, au seuil de laquelle le jeune explorateur venait d'apparaitre.

Celui-ci traversa la salle d'un pas si rapide qu'il l'atteignit avant eux.

Là, il se retourna brusquemenr, leur faisant face, la tête haute, le regard froid comme de l'acier.

Les deux officiers Brévanne surtout, étaient pâles.

... n'eurent pas l'air, pourtant, de s'apercevoir de cette attaque muette qu'eux seuls comprenaient.

Tranquillement, ils pivotèrent sur leurs talons, s'apprêtant à gagner l'autre sortie.

Dans l'aveuglement de sa colère, une réflexion vint cependant à Jacques.

Il ne voulait pas se rendre ridicule en courant derrière eux.

Le cercle occupait le second étage d'une maison très vaste de la rue de la Paix.

Il en connaissait les moindres détours.

Il pouvait les rejoindre avant qu'ils l'eussent quitté, en gagnant un couloir tout proche, qu'il n'aurait plus qu'à longer à gauche.

Les deux jeunes gens prenaient leurs pardessus, dans le vestibule, lorsque Jacques de Labatière reparut en face d'eux.

Cette fois il marcha droit à son ancien camarade.

— Vous ne me reconnaissez pas, Brévanne

— Vous vous trompez, je vous reconnais.

— M'auriez vous donc cru mort au Sénégal, et la surprise de me revoir vivant, vous empêche-telle de me donner l'accolade ?

Il lui tendait la main.

Brévanne se détournant demanda à son compagnon :

— Venez-vous, Henrion ?

— Je vous suis.

— Pardon, dit le capitaine de Labatière, faisant deux pas de côte pour se replacer vis-à-vis de lui, je vous tend la main !

— Je ne la touche pas, répondit le capitaine Brévanne avec une hauteur méprisante.

— Misérable !

Ce mot était jeté d'une voix tonnante en même temps que l'homme qui le proférait faisait un geste de menace.

Ceux que cette discussion rapide n'avaient point arrêtés au passage, se retournèrent.

Et devant ces deux jeunes gens, au visage convulsé, qui se mesuraient du regard, les cœurs bondirent dans les poitrines, les visages changèrent de couleur.

— Messieurs ! fit en se précipitant le capitaine Chaumel, entrant juste dans le vestibule, traversé à chaque instant par les uns ou par les autres.

Obeissant à cette impulsion toute naturelle, qui fait qu'entre collègues surtout, on essaie de calmer les effervescences pouvant amener des conséquences regrettables, Francis Chaumel avait à peine reconnu Brévanne avec lequel il était dans des termes plutôt amicaux et n'avait point reconnu du tout celui qui levait son gant prêt à le lancer au visage de son adversaire.

— Mesieurs ! répéta-t-il

Et plus bas :

— C'est un duel que vous voulez !

Seulement, en prononçant cette dernière phrase, il dévisagea le second acteur de cette scène pénible.

Francis tressaillit.

Ce regard, dont l'expression était toute de fureur il l'avait vu.

Il devina, plutôt qu'il ne reconnut, tant était grande la contradiction des traits, celui à qui il avait affaire.

— Labatière ! exclama-t-il.

C'était celui que Jacques considérait à présent de son regard agressif.

Mais le mouvement de Francis Chaumel fut aussi franc que son exclamation avait été spontanée. Il tendit ses deux mains au malheureux qui les serra à les qroyer, tandis qu'une larme, qu'il retint sous sa paupière, obscurcissait sa vue.

Puis, lâchant Chaumel, Jacques se retourna vers Brévanne :

— Demain, à la première heure, je vous enverrai mes témoins.

— A vos ordres répondit celui-ci, ils s'entendront avec les miens.

— Voyons ! voyons ! faisaient deux ou trois autres officiers, pendit bien que Francis se taisait, il pensant bien maintenant qu'une intervention non seulement était inutile, mais ne ferait qu'aggraver la situation.

Mesieurs, fit Brévanne, en les regardant tour à tour, vous n'insisterez point quand je vous aurai dit que je refuse la main du capitaine de Labatière.. les titres de gloire qu'il acqui au Sénégal n'effactent point pour moi la passe. je n'ai prononcé contre M. de Labatière aucune insulte, je le répète : j'ai refusé et je refuse de lui donner la main.

Il parut à Jacques que les visages émus de ceux qui écoutaient, se glaçaient.

Ses yeux se tournèrent, avec une telle détresse, vers Francis Chaumel qu'une veritable indignation s'empara de celuici,

— Eh bien ! moi, dit-il, saisissant encore la main de Jacques, je la lui serre devant tous, sûr qu'il rétractera la calomnie que vous avez acceptée, messieurs, avant de permettre à l'accusé de se défendre.. Je vous en prie, Brévanne......

Jacques de Labatière l'interrompit d'une voix haute, intelligible pour tous

— Merci, mon cher ami ; rien à présent ne peut empêcher entre le capitaine Brévanne et moi une rencontre qui sera un duel à mort.. J'ignore les causes pour lesquelles chacun ici excepté vous semble me tenir en suspicion ; je déclare que jamais en quoi que ce soit, je n'ai forfait à l'honneur.... Comme vous le dites, si des calomnies ont été, à la faveur de ma longue absence, répandues sur mon compte, j'en ferai justice.. En attendant monsieur Brévanne j'aurai l'avantage encore une fois, demain à la première heure, de vous envoyer mes témoins.

— Les miens seront chez moi prêts à régler des conditions du combat.

Et le capitane Brévanne sortit, suivi de son ami, resté spectateur silencieux de cette scène.

Peut-être, dans son esprit un doute était-il passé ; peut-être un regret avait-il troublé sa conscience.

La voix de celui qu'il accusait, comme tant d'autres, d'une lâcheté était assez vibrante de sincérité pour l'avoir ému, comme elle avait ému tous ceux qui venaient de l'entendre.

Mais, ainsi que le disait Jacques de Labatière, il etait trop tard.

Deux malheureux caporaux qui s'injurient devant témoins sont tenus d'aller sur le terrain. à plus forte raison deux officiers qui s'insultent.

Rien du reste, n'empêcherait que l'ouvrage eût lieu.

C'est aussi ce que chacun comprit.

Jacques de Labatière et Francis Chaumel, au milieu du silence de mort, avaient traversé le vestibule.

— Vous savez, mon cher Chaumel, faisait le premier de sa voix métallique, quels sont les griefs que l'on articule

contre moi...... Je vous serai reconnaissant de me les dire de suite. Nous trouverons bien par là un endroit où nous serons seuls.

Et, le premier, il longeait le couloir, qu'il avait pris pour arriver dans le vestibule, au moment où Brévanne et son compagnon allaient sortir.

Tout au bout se trouvait une petite pièce, éclairée par un seul bec de gaz, meublée d'une console, de quatre fauteuils et d'un canapé, qui semblait le lieu choisi pour une conversation sérieuse.

Les deux hommes y entrerent, fermant la porte sur eux.

— D'abord, demanda Jacques en allant s'accouder à un coin de la cheminée, pourquoi Taverrier, averti du jour et de l'heure de mon retour, n'était-il pas à la gare comme je croyais l'y voir... Refuserait-il, ainsi que les autres, lui qui a été pendant mon exil mon plus fidèle correspondant de me serrer la main.

La voix s'étranglait encore dans sa gorge.

Et cette fois elle jaillit, la goutte amère, la larme retenue toute à l'heure, et qui lui brûlait la paupière.

—Mon pauvre ami! fit Chaumel, qui se sentait, lui aussi, une constraction au gosier,ne pensez pas une pareille chose - Taverrier a été et est resté votre défenseur acharné.... Si vous ne l'avez pas trouvé comme vous y comptiez, vous attendant au chemin de fer c'est qu'un empêchement de force majeure a dû se produire .... Je l'ai vu, il y a trois jours, et il m'a affirmé qu'il vous attendrait à votre descente de wagon.. C'était le seule moyen de prévenir ce qu'il redoutait.... il avait comme un pressentiment.

— Alors,pourquoi n'êtes vous pas venu.. pourquoi ne vous a t-il pas envoyé !

— Je n'en sais rien ... Je le répète, un empêchement de force majeure....

— Ah ! il n'y a pas d'empêchement de force majeure, quand il s'agit d'épargner à un homme l'insulte que je viens de subir !

— Nous saurons ce qui est arrivé.. En attendant, il me suffira sans doute de vous apprendre que Taverrier s'est battu pour vous, qu'il a été [illegible]

— Taverrier !

— Lui.... peu de temps après votre départ..quelques semaines, je crois.

— Et il ne m'a rien dit.... [illegible] pauvre cher ami [illegible] Pourquoi ne m'a-t-il pas mis au courant de ce qui se passait !

— Vous aviez besoin au milieu [illegible] innombrables [illegible] qui vous [illegible] de toute votre tranquillité [illegible] prit ... il n'a pas osé la troubler. A t-il bien fait, a-t-il mal fait ?. Il a cru bien faire, en toute cas.. Puis, il ne supposait pas que cette accusation tiendrait..

— Mais entin, quoi ! ..... dites-le. tenez n'ai presque plus la force de vous demander de parler.... Et si vous ne le faites...... vite...... de suite.... qui sait si je ne vous demanderai pas de vous taire !.... J'ai peur, ma parole ! je tremble, moi qui n'ai jamais tremblé !..

— Je vais parler, mais calmez-vous, je vous en conjure, il le faut ! Ce n'est qu'en conservant votre sang-froid que vous pourrez démêler l'intrigue dont vous êtes victime.

— Ah ! dit Jacques avec un geste fou, je voudrais bien vous voir à ma place !

Puis, après avoir fait deux ou trois fois le tour de la pièce, avisant sur la console empire, placée dans le fond, un de ces services en cristal qu'on appelle des verres d'eau, il versa dans le verre une partie du contenu de la carafe, le vida d'un trait, et son sang rafraîchi, son esprit apaisé il alla s'asseoir sur le canapé, à un bout duquel François avait déjà pris place.

Alors, celui-ci le mit au courant de la vérité.

D'abord ce fut chez Jacqves de Labatière une stupeur.

Il n'en pouvait croire oreilles, il se demandait s'il n'était pas le jouet d'une hallucination, si les paroles qu'il entendait ne lui arrivaient pas en une de ces heures de sommeil pénibles, qui coupaient ses accès de fièvre, et durant lesquelles Fiamma guettait son réveil en préparant le breuvage qui rafraichirait ses lèvres arides.

Cette incroyable histoire, cette accusation imbécile, n'émanait-elle point de quelque dément !

Voyons, Chaumel, est-ce bien vous qui me racontez cela !

— Oui, c'est moi .... C'est inepte n'est-ce pas !

— Cela ne tient pas debout ... Je ne comprendrai jamais que l'on ait accepté une pareille insanité.

Réfléchissez, mon cher Labatière, que cette lettre parvenait au juge d'instruction huit jours aprés votre départ.

J'étais en mer quand elle a été mise à la poste, par conséquent...

— Pardon.. Vous aviez pu donner a quelqu'un mission de la jeter à la boite à une date déterminée.

C'est vrai, il faut admettre tout, quanp on a commencé à douter de quelqu'un, et là il y avait autre chose que du doute, il y avait une conviction.

— Certes, puisque vous vous accusiez.

— Inoui ! Et on n'a pas eu l'idée que cette lettre pouvait être l'œuvre d'un ennemi !

— On en a peut-être eu l'idée, mais comme on ne vous connaissait point d'ennemi .....

— On a préféré continuer à croire qu'elle venait de moi...... Mon cher ami, je cours chez mon oncle, le commandant de Labatière.

— Comment, ce soir !

— Il n'est que nef heures...... Si je me souviens bien, ce n'est pas un de ses jours de Cercle .... Voulez-vous m'attendre à mon hôtel, 32 rue de Bourgogne !.... Vous m'aurez trouvez un second témoin et nous parlerons des conditions du duel...... Je pense qu'on ne me refusera pas la qualité ?

— Je ne le pense pas...... Mais dites-moi, quand êtes-vous reçu par le ministre !

— Vous êtes placé pour le savoir mieux que moi, mon cher ami ..... J'ai appris par Taverrier que vous lui aviez succédé au ministère.

— Je vous dirai que je n'en sais rien encore moi-même ... On y attendait la mission sans être absolument fixé sur le jour de son arrivée, le paquebot pouvant être retardé en mer. Le chef du cabinet aura ouvert la dépêche qui annonçait votre arrivée.... Mais il n'est pas probable qu'on vous reçoive officiellement avant après demain.

— Tant mieux ! je me serai battu, j'aurai fait la lumière sur la calomnie dont on m'a souillé...... Je paraitrai devant le ministre la tête haute, ou.. c'est que je serai mort !

Et Jacques de Labatière s'élança dans le grand couloir qui conduisait au vestibule. Cinq minutes plus tard, les deux amis étaient dans la rue.

Ils arrêtèrent chacun une voiture et se dirent en se donnant encore une poignée de main :

— A tout à l'heure !

Jacques jeta au cocher l'adresse de son oncle, rue de Londres.

Francis se fit conduire avenue de l'Alma chet son père.

Deduis plus d'uns semaine, il n'y avait pas mis les pieds.

Et M. Chaumel lui ayant écrit qu'il l'attendait ce soir même pour prendre une tasse de thé, qu'on voulait absolument lui parler, lui demandai des conseils au sujet d'une soirée que Mme Chaumel desirait donner, il se décidait — vaincu dans la lutte qui se livrait en lui, comme il l'était chaque fois qu'il voulait repousser une occasion de voir sa belle-mere — à y aller malgré les événements de la soirée, évéments qui eussent été son excuse en cas d'abstention.

Pourvu qu'il arrivât à onze heure-

rue de Bourgogne, c'était tout ce qu'il fallait.

Il y serait peut-être encore avant Jacque de Labatière.

D'ailleurs, dans le mot qu'il envoyait, son père lui disait que Jeanne avait dté souffrante.

Et pendant le trajet Francis oublia complètement la pénible aventure ou il allait jouer son rôle.

Mme Chaumel avait, en effet, été malade, sinon de façon à inquiéter son entourage, du moins assez pour se trouver contrainte de garder la chambre. Elle avait eu ce que l'on appelle vulgarement un chaud et froid.

Elle ne confia pas à son mari — toujours empêché par ce sentiment de pudeur, d'amour-propre filial, qui lui défendait de montrer son père, même a lui dans l'état plus misérable où elle l'avait vu — que c'était au cours de ses stations prolongées, à l'angle du trottoir de la gare Saint-Lazare, ou soufflait une bise pénétrante, après la course rapide à pied qu'elle faisait pour y arriver, que le froid l'avait saisie.

Pour lui — pour son père — il n'y avait rien à tenter pour le moment.

Son mari ne pouvait la suppléer.

Transporté à l'hôpital, l'infortuné y serait aussi bien soigné que si elle le faisait soigner elle-même, du moins dans les premiers jours.

Sa seule crainte vértiable était qu'il ne succombât à quelque maladie aiguë avant qu'elle l'eût revu.

Que faire !

Elle avait frisé la fluxion de poitrine.

Non seulement, clouée sur son lit par la fièvre, elle ne pouvait sortir, mais elle ne le pourrait qu'une fois bien remise, avec l'autorisation du médecin.

Elle avait une garde-malade qui exigerait les soins et la surveillance.

M. Chaumel pendant huit jours, n'était pas entré aux Grands-Magasins.

Le lendemain, seulement il devait y retourner.

Le lendemain Jeanne serait libre d'accomplir son devoir.

Ainsi que son mari, elle attendait ce jour-là Francis.

Le jeune homme n'avait point répondu, c'est qu'il viendrait.

Elle la redoutait, cette visite, autant qu'elle la désirait.

Francis s'était dit :

Irai-je ?...... N'irai-je pas ?

Francis, au cours de cette journée, demandait a vingt reprises :

Serait-je là, n'y sera-je pas ?..... Aussitôt après diner, feindrai-je la fatigue pour trouver l'occasion de me retirer, ou resterai-je ?

Elle était restée.

Et maintenant que l'heure avançait, qu'il ne venait pas elle redoutait l'arrivée de cette petite dépêche bleue qu'elle avait appelée dans la journée, et qui apporterait une excuse, cette excuse du dernier moment, d'autant plus facile à trouver que l'on sait à l'avance que personne n'y croira.

Seule avec son mari, dans le salon de peluche feu, qui était son boudoir, ayant repris cette collerette pour sa fille, commencée à Savorny pendant que M. Chaumel, étendu dans le fauteuil, le plus large qu'il avait trouvé, parlait de temps en temps, en la regardant travailler, — Jeanne, l'oreille aux écoutes attendait le coup de sonnette à la porte de l'hôtel, qui annoncerait l'arrivée de son beau-fils, ou...... le facteur du télégraphe.

Ce coup de sonnette retentit.

Elle avait entendu auparavant s'arrêter une voiture à la porte.

Son cœur se prit à battre par grands coups redoublés.

C'était lui.

Elle ne se trompait pas.

Le valet de chambre ouvrit devant Francis la porte du salon.

Ah ! fit M. Chaumel, nous commencions à désespérer.

— Il n'y avait pas lieu, mon cher père, je t'aurais envoyé un télégramme, si je n'avais pu venir.. quoiqu'il s'en est fallu de bien peu que je ne passe pas.... .

Bonjour.. madame.

— Bonjour, capitaine,

— Mon père m'a écrit que vous aviez été malade... Qu'avez-vous donc eu ?.....

Je vous trouve, en effet, un peu pâle.

— Pas grand'chose heureusement.. un petit refroidissement.

— Si tu disais un gros interrompit M. Chaumel ; j'ai eu grand'peur d'une pneumonie...

— Vraiment ! fit Francis ; si grave que cela et tu ne m'as pas voulu ; elle a pensé que cela t'inquiéterait inutilement, et elle a eu raison puisque j'en ai été quitte pour la peur.

Et Bébé va bien, repondit celle-ci ; toujours gâtée, exigeante ; nous n'en ferons rien.

Tout en dégustant sa tasse de thé, Francis s'informa de quelle soirée son père avait voulu parler dans sa lettre.

Mme Chaumel avait-elle l'intention de donner un bal, une réunion artistique littéraire ?

Jeanne avoua qu'elle ne savait pas au juste à quoi s'arrêter.

Elle et son mari en parlaient beaucoup depuis quelque temps sans prendre de décision.

M. Chaumel attendait justement l'avis de son fils.

Ce fut lui qui parla.

Il dit qu'il ne voulait pas cloîtrer sa femme.

A son âge, on aimait le monde, et il prétendait qu'elle y eût sa place.

Une soirée serait le meilleur moyen de provoquer les invitations.

Il fallait que Francis présidât à son organisation.

Celui-ci ne laissa pas voir à son père qu'il eut mieux fait d'attendre l'hiver prochain avant d'engager sa femme à ouvrir ses salons.

Il ne pouvait, devant cette dernière, risquer una allusion à leur union trop récente ; lui rapeler que tout le monde savait qu'il avait épousé une ouvrière.

Il pensait du reste, comme M. Chaumel, que les dieux de l'argent ont toujours des adortaeurs, et qu'on sacrifie, les yeux fermés, devant leur autel.

Mme Chaumel verrait chez elle assez gens pressés à l'encenser pour se croire l'égale des grandes dames, dont beaucoup eussent jalousé sa beauté et ses millions.

Puis Francis, qui se grisait vite dans l'atmosphère du boudoir rouge.

Francis Chaumel eut peut-être oublié Jacques de Labatière, si sa bellemère ne lui eût demandé, une fois la conversation tarie sur ce projet d'une soirée qui n'aurait lieu, du reste, qu'après le 1er janvier, une explication sur cette phrase prononcée entrant : " Il s'en est fallu de bien peu que je ne pusse venir."

— Mais oui, fit-il, de bien peu. Jugez plutôt.

Et il raconta la scène du Cercle, provoquée par le retour de Jacques de Labatière.

Ses deux auditeurs étaient suspendus à ses lèvres.

—Comment diable ! fit M. Chaumel ? Taverrier ne se trouvait-il pas là pour recevoir son ami ?..Toute cette histoire, et peut-être un malheur, eussent été évités.

—Certes..Moi-même si j'étais entré à temps au Cercle, j'aurais sans doute prévenu ce funeste incident..Je ne sais pas ce qui a empêché Taverrier de se trouver à la gare St-Lazarre à l'arrivle de son ami, une circonstance grave, évidemment, nous l'apprendrons bientôt..mais en attendant, voilà où en sont les choses.. Je suis, naturellement, le premier témoin de Labatière, et j'ai mission de lui trouver le second ..En quittant le Cercle, j'ai envoyé une dépêche à Versailles ; si je n'ai pas de réponse ce soir ou demain matin, c'est que Taverrier est absent.. Je prends un ami qui a toujours comme moi, fortement douté de la culpabilité de ce pauvre garçon dans le drame qui a marqué le mariage de sa cousine. mais peut-être est-il chez moi à m'attendre, pendant que je bavarde ici..

Au revoir, père, au revoir, madame.

—Ah ! ça, fit M. Chaumel, quand ne m'appelleras-tu plus Jeanne Madame !

--Je ne puis pourtant pas l'appeler maman, fit en riant Françis.

—C'est évident ! dit la jeune femme riant aussi.

—Vous avez raison tous les deux, grommela M. Chaumel, et moi je suis une vieille bête!

—Oh! exclama Jeanne, qui en ce moment mettait sa main dans celle de Francis.

—Tu n'es guère parlementaire avec toi même, fit ce dernier en regardant son père.

—C'est que je voudrais que tu saches bien, que tu sois convaincu, que l'un comme l'autre, nous sommes heureux très heureux, lorsque tu te souviens de nous.

—Mais j'en suis convaincu, cher père. Je t'en prie, dors sur tes deux oreilles.

—Plus de huit jours sans paraître! . Avant il avait été quinze jours. . Dans ces moments-là, Jeanne et moi, nous en sommes à nous demander ce que nous avons pu te faire .....

—Voyons, tu sais bien qu'un jeune homme a son existence à lui...... parfois accaparante!

—Est-ce ton cas ?.. Si tu t'es laissé prendre par deux de ces griffes roses qui ne lâchent leur proie qu'à bon escient c'est autre chose......

—Allons, reprit-il en s'adressant à son père, tu vas être content.... Du moment que vous avez besoin de moi, pour cette soirée, je viendrai souvent.. Comme toutes les fois que vous aurez besoin de moi ... Au revoir ; si je puis demain soir faire un saut jusqu'ici, pour vous renseigner sur les événements auxquels je vais me trouver mêlé, je le ferai .... Mais n'y comptez-pas, j'avrai ces vingt-quatre heures trop remplies par des démarches de toutes sortes, pour répondre de rien : il est probable que vous ne me verrez qu'après le duel.

—Vous ne pourrez donc pas l'empêcher, ce duel ? demanda Jeanne.

—Ni moi ni personne. . Deux officiers se sont insultés, ils doivent se battre ; il n'y à rien à faire.

En finissant de parler, le jeune homme marchait vers la porte.

—Au revoir, répéta-t-il, en passant dans l'antichambre, où le domestique lui décrocha son pardessus :

—Au revoir, et souviens-toi de ta promesse, lui cria son père.

## IV

Ce jour-là, Mme Paul Yveling était allée chez son amie, Mme de la Roche, pour passer l'après-midi et dîner avec elle.

Une fois par semaine, depuis que la comtesse avait subi l'opération qu'elle appelait de tous ses vœux, un des soirs où son mari s'absentait. Régine dinait ainsi, sur une petite table, au chevet d'Huguette.

Ces sortes de M. Yveling, coïncidant avec celles de M. de la Roche, les deux jeunes femmes pouvaient passer, sans arrière-pensée, tout ce temps ensemble.

A neuf heures précises, le coupé de la comtesse était attelé.

Mme Yveling y montait ; et avant neuf heures et demie, elle entrait chez ses parents, auprès de qui elle restait jusqu'à onze heures environ.

Elle les quittait pour monter chez elle et se mettre au lit.

Cet après-midi, Régine devait trouver Huguette un peu agitée.

Un des chirurgiens qui l'avait opérée, celui qui d'abord la détournait si fortement de son projet et qui devenait pour elle son ami, allait, comme cela lui arrivait tous les cinq jours, lui faire sa visite.

Et malgré son courage. Huguette avait chaque fois, en sentant l'heure approcher, une rougeur de fièvre à ses joues blanches.

Le martyre de l'immortalité, allongée sur ce lit, avec le poids au pied destiné à empêcher le raccourcissement du

membre, ce martyre de cinquante jours n'était rien pour elle.

Huguette le supportait avec son doux sourire aux lèvres, et ce regard qu'ont seuls ceux qui souffrent, qui ont souffert et qui souffriront toujours.

Elle restait gaie, et parfois cette gaieté navrait.

Elle ne semblait plus, comme autrefois, toute naturelle et spontanée.

Quelque chose de fébrille scandait la parole de la petite comtesse.

Son sourire n'était vraiment heureux que lorsque son mari s'approchait du grand lit où elle se perdait—comme un enfant se perd dans la batiste et les broderies dont on l'enveloppe—et après s'être penché pour déposer sur son front veiné de bleu, un baiser, s'asseyait, lui prenait la main, restait-là.

Car il lui était permis, à présent, de demeurer auprès de sa femme autant qu'il le voudrait, comme il était permis aux amis qui avaient assez de tact pour ne point la fatiguer, de tenir compagnie à Mme de la Roche de la distraire.

Peut-être Huguette avait-elle pensé que son Henri, du moins pendant quelques semaines, sortirait moins, le soir surtout, car cela lui semblait plus long encore qu'autrefois, ces attentes dans la chambre où sommeillait une religieuse, où la lueur de la veilleuse donnait aux objets des proportions bizarres où dans son cerveau vide, affaibli par l'anémie revenue à grands pas, passaient des terreurs qu'elle n'osait point dire.

Mais Henri toujours bon, affectueux, la gâtant comme on gâte une petite fille n'avait rien changé à son genre de vie.

La seule chose dont il se fût abstenu depuis l'opération, c'était de coucher hors du toit conjugal, comme cela lui arrivait quelquefois,—en moyenne une fois par mois, depuis l'hiver précédent.

Etait-ce pour s'éviter des inquiétudes au sujet de sa femme, pour empêcher la valetaille de jaser en un pareil moment ou pour éviter à Huguette un chagrin ?

Cette dernière ne se posait point toutes ces questions.

Contente de lui sentir l'énergie d'échapper, à une heure raisonnable, aux distractions que lui offrait son Cercle elle vivait dans la crainte qu'il y succombât de nouveau.

Oh ! quand elle serait debout, bien droite, sans béquilles. .

Elle se répétait cette phrase souvent plus souvent encore qu'autrefois. . . . .

Et pourtant, pourtant elle n'éprouvait plus la même confiance, la même certitude en ce qui concernait l'avenir.

Et cela lui faisait penser que ce qu'elle avait entendu dire était vrai, qu'on ne désire dans la vie que ce qu'on n'a point, qu'un rêve réalisé n'a plus de prix.

Et Huguette était triste, si triste qu'elle fermait les yeux, contraignant sa pensée à l'immobilité à laquelle son corps était condamné, essayant de croire qu'elle ne vivait plus et qu'elle ne souffrait plus.

Quand elle se réveillait de cet engourdissement voulu, toute peinée d'en sortir, la petite comtesse murmurait :

— C'est bien bon. . la mort.

Mais heureusement, il s'opérait en elle des revirements.

C'étaient les moments où on la voyait si gaie, que l'on se demendait s'il n'entrait pas de la fièvre dans cette gaité, si son cœur ne pleurait point, quand ses lèvres riaient.

Donc, à cinq heures précises de l'après-midi, — il y avait une heure déjà que Régine etait auprès d'elle, le chirurgien enira dans la chambre de Mme de la Roche.

Le sourire avec lequel la jeune femme l'accueillit ressemblait à une contorsion.

Car il y avait pour elle à subir un autre martyre, un supplice contre lequel cette fois se révoltaient ses nerfs tout son pauvre être qu'il torturait.

Celui-là, elle l'avait voulu.

Et si parfois sa bouche s'ouvrait pour demander grâce, crier : “ Je ne

veux plus ! " ses yeux agrandis voyaient dans l'avenir la comtesse Huguette de la Roche, au bras de son mari, non seulement sans béquille — la hideuse béquille qui la poursuivait encore dans ses cauchemarss, — mais droite, ne boîtant plus.

Non, elle ne demanderait pas grâce, non, elle ne crierait pas : " Je n'en veux plus ! "

Sans ce supplice, qui empêchait la soudure de l'articulation, elle eût marché encore avec un mouvement de claudication.

Tandis qu'elle serait comme une autre.... Comme une autre !

Le grand charcutier s'avançait vers le lit, saluant Régine qu'il avait rencontrée plus d'une fois à ce chevet ou l'appelait une amitié de sœur, tendant à l'opérée, qui y mit la sienne, sa main habituée à manier la gouge et le bistouri.

— Et bien ! mon enfant, comment cela va-t il ?

— Mais parfaitement, docteur, parfaitement.

— Avons-nous quelque appétit ?

— Oui.... je mange...... Vous savez, on ne peut pas manger beaucoup en restantau lit.

Puis, avec un regard dont il comprit la supplication, — chaque fois elle le lui adressait, ce regard qui disait : causons un peu.. retardons le moment terrible, — Mme de la Roche murmura :

— Docteur, asseyez-vous dans ce fauteuil... près de moi.

— Vous savez que mes minutes sont comptées, mandame.

Il s'asseyait tout de même et lui parlait très doucement, cet homme si bref, si dur, cuirassé contre toutes les douleurs physiques n'entendant point les cris, ne voyant point les larmes, et répondant à ceux qui suppliaient, les mains jointes, la suenr aux tempes, par un " tenez-le " adressé à ses aides, — sans qu'un muscle de la figure bougeât.

Il fit comme il faisait toujours, causa dix minutes, puis il dit :

— Voyons si, aujourd'hui, cette vilaine jambe remuera plus facilement...

— Oh ! docteur, je vous en prie, un instant, rien qu'un instant.

Très grave, cette fois, il reprit

— Mes minutes sont comptées, madame.

Elle comprit qu'il n'écouterait plus rien, et elle écarta elle-même la couverture.

Mme Yveling avait sonné la femme de chambre.

— Simone se tenait au pied du lit, aussi pâle que sa maitresse

Quant à Régine, elle se raidissait, pour ne pas laisser voir son émotion, encourageant d'un tendre regard Huguette qui avait tourne ses pauvres yeux vers elle.

Sans atteedre un signe du médecin, Simona détachait le poids attaché au pied de la patiente.

— Votre mari est encore absent ! demanda le chirurgien, prenant tout à coup un ton bourru ; vous ne lui avez donc pas dit que j'aurais désiré qu'il constatât les progrès de la situation.

— Mon mari n'aime pas me voir souffrir, répondit la femme de sa voix faible.

Le praticien ne repondit point.

Il se baissait pour enlever l'appareil paralysant la jambe gauche.

La petite comtesse posa sur le sommet de sa tête une main qui se crispa bientôt dans ses cheveux d'or, à la racine desquels commençaient à perler des gouttelettes de sueur glacée.

Presque aussitôt, un gémissement, qu'elle essaya d'abord d'étouffer mais qui sourdement s'échappa de sa bouche entr'ouverte, pour ne finir que lorsque son bourreau ent replacé la jambe dans l'appareil, fit tressaillir Mme Yveling et la femme de chambre.

La main ferme et sûre du chirurgien imprimait au membre malade des mouvements communiqués, qui rompant les petites adhérences en voie de formation depuis sa derniere visite,

causaient à la patiente une douleur atroce.

— Cela va mieux, prononça-t-il à plusieurs reprises, cela va mieux.

Et le gémissement s'accentuait, à la fois plus sourd et plus déchirant

— Allons, c'est fini !

La voix du bourreau redevenait pleine de douceur et de bonté.

Une fois les couvertures ramenées sur la martyre, il caressa d'un regard empreint d'une immense pitié, ce visage de morte où les yeux s'étaient clos.

Sa main chercha la main fluette, qui d'habitude répondait à l'étreinte de la sienne.

Elle resta inerte, sans force.

— Je vous promets, fit-il que cela ira mieux la prochaine fois.. Bien que vous souffriez toujours autant, le membre remue avec beaucoup plus de facilité ; les adhérences seront de moins en moins nombreuses ; je suis sûr que dans quinze jours ces mouvements s'opéreront presque sans douleur.

Huguette souleva une seconde ses paupières, et le sourire revint à sa petite bouche, tordue par la souffrance.

Le chirurgien partit.

La comtesse demeura vingt minutes au moins dans une sorte de prostration.

La femme de chambre assise au pied du lit, Mme Yveling devant une table, entre les mains une bande de tapisserie, d'où elle tirait de temps en temps quelques points, attendaient, silencieuses, qu'elle en sortît.

Enfin, elle rouvrit les yeux cette fois pour ne plus les refermer, regarda tour à tour Simonie et son amie.

— Madame désire quelque chose ? demande la première, en s'inclinant vers sa maîtresse

— L'heure du dîner doit approcher, ma bonne Simone.

— Je vais dresser le couvert.

Régine était revenue près du lit.

Assise tout contre, les mains brûlantes d'Huguette dans les siennes, elle lui disait de ces paroles qui vous viennent seulement lorsqu'on a pour quelqu'un une profonde affection. trouvant de ces choses qui chassent de l'esprit la tristesse et trompent la douleur physique.

La jeune femme finit par y croire.

Elle finit par reprendre confiance en cette vie si cruelle pour elle des le berceau et peut-être jusqu'à la tombe.

— Voyous, Huguette, quelle toilette vous ferez vous faire pour le premier bal où vous irez !

— Croyez-vous franchement, que j'irai jamais au bal, Régine ?

— Mais, ma chère petite, votre bourreau — car ce n'est plus charcuteur, maintenant, n'est-ce pas ¿ c'est bourreau — ne vous l'a-t-il pas dit encore l'autre jour ?...... Vous ne serez pas forcée de vous fatiguer, mais vous irez au bal comme tout le monde.. N'avions nous pas parlé d'un joli vert d'eau très pâle...... Avec vos cheveux blonds, vous aurez l'air d'une petite ondine.

— Oui, vert pâle, pâle...... bleu de ciel.... c'est ma couleur.... Grand père aimait tant me voir des rubans bleus dans les cheveux..... Pauvre grand-père !

— Eh bien, il serait très heureux de vous voir guérie.

— Guérie ! fit-elle.

Puis, pressant à son tour les mains qui serraient les siennes :

— Peut-être voulez-vous dire qu'il serait très malheureux.. J'ai tant souffert depuis ce mariage qu'il.. a voulu.. et moi aussi .... Je le vois toujours dans la grande salle de votre vieux château de Vendée faire jurer à son petit-neveu, devant le Christ et devant les portraits des aïeux, de rendre sa petite-fille heureuse. .... Il est mort une heure plus tard.....

— Huguetle, ma chérie, ne remuez pas ces souvenirs.

— Si.... cela me fait du bien J'y pense constamment, à notre vieux château de Vendée. Je voudrais tant le revoir ! Henri m'a promis de m'y conduir l'été prochain, si j'étais bien remise.. Vraiment, il est bon mon Hen-

ri...... il n'a pas failli à son serment.

Elle répétait ces paroles comme si, sans s'en rendre compte, elle eut besoin de se convraincre que l'aieul ne s'était point trompé dans son choix, ni elle non plus ...

— Certes il vous aime beaucoup, dit Régine ; certes, il est bon.. Je suis bien sure que c'est lui qui décidera pour la robe.. et rien ne me dit que vous n'en avez pas déjà parlé en tête à tête.

— Certainement, nous en avons parlé, exclama Huguette, dont le visage changea encore d'expression, et plus d'une fois.. Henri hésite ; il a du temps encore devant lui pour se decider.

Et comment vous coifferez-vous ? demanda Mme Yveling.

— Cela je n'en sais rien, ce sera l'affaire du coiffeur.. Puis, vous me direz ce qu'on met dans les cheveux.

Cet hiver, on ne met rien.. Les fleurs ne sont pas de bon ont, cela vous donne un air bougeois et même campagnard ; les femmes qui oet de beaux diamants en piquent par-ci par-là ; qui n'en ont pas se dispensent d'en porter..... et ce ne sont pas les plus mal.. Ainsi à votre âge, ma chère Huguette, et avec vos cheveux, vous pouvez vous en passer avantageusement.. Pourtant, si dans leur torsade vous voulez placer l'aigrette dont le comte vous a fait cadeau ...

Je verrai..

— Maitenant, je vous conseille de ne pas recourir à un artiste capillaire.. Si habile qu'il soit, il le sera moins que vous.. Vous vous coiffez adorablement.

La somme de chambre avait dressé la petite table au pied du lit et demandait s'il fallait servir.

Mme Yveling s'assit devant, puis continuant à causer avec la comtesse, à qui Simone préparait la nourriture et elle lui présentait bouchée par bouchée.

Huguette n'était plus triste.

Elle n'eut qu'une parole ennuyée avant de commencer son repas.

— Pourtant, s'il venait nous surprendre tout d'un coup, s'assoir vis-à vis de vous à cette table, comme ce serait gentil !

— Chère petite amie, fit en riant la jeune femme, vous savez bien qu tous les hommes sont des egoïstes : il faut en prendre notre parti, vous comme moi, moi comme vous.. et surtout que votre mari est un sportman.. distingué, comme on dit ; vous ne devez pas compter sur lui !

— C'est vrai, fit en riant aussi Mme de la Roche, je suis trop exigeante !

Le reste de la soirée, jusqu'au depart de Régine, se passa gaiement

A neuf heures, comme d'habitude, cette dernière quitta son amie

A neuf heures et demie, Simone al lait chercher Paulin.

Celui-ci était revenu le matin même de la Vendée, du pays.

Comme il l'avait fait l'hiver d'avant il y ramenait ses chèvres, qui pendant la mauvaire saison lui eussent coûté trop cher à nourrir à Paris, sans rien ui rapporter, ou à peu près.

Il les mettait, là-bas, dans une métairie où elles mangeaient au ratelier des autres, sans bourse délier pour leur maitre, qui laissait au fermier les chevreaux qu'elles avaient mis bas, en compensation de son hospitalité.

Rustaud, le brave chien au poil hérissé, recommençait au village son ancien service, en attendant le printemps qui le ramènerait à Paris, cet enfer, dont en sa langue de quadrupède, il devait raconter toutes les embûches à ses camarades des champs.

Le pâtre, en faisant prendre leurs quartiers d'hiver à ses bêtes, avait la bonne fortune, enviée par Simone, qui ne pouvait en ce moment quitter sa maitresse, de voir son fils, le poupon dont Mme de la Roche était marraine, placé en nourrice en Vendée.

Ce fut de son filleul que Mme de la Roche s'informa, lorsque Paulin Pascot vint s'asseoir près du grand lit, où

elle recevait maintenant ceux qui venaient la voir.

Et quand le père lui eut affirmé, pendant que la mère, les larmes aux yeux, buvait ses paroles, bien qu'elle les eût déjà entendues, que le petit était frais, joufflu, bien portant, il fallut qu'il lui parlât longuement, très longuement, du château, de la lande sauvage, de la pleine verdoyante bordée de chemins creux, où jeune fille, heureuse et folle, elle conduisait son joli attelage de mules coquettement harnachées, dont les clochettes tintaient dans le vent.

Et leurs jeux d'enfants, les esquifs de bouleau qu'il taillait pour elle et faisait naviguer sous ses yeux le long du ruisseau clair courant au bout du parc, les corbeilles de jonc qu'il lui tressait et emplissait de mousse et de fleurs, ses escalades pour lui cueillir des mûres, ou pour arracher à la fente d'une roche une fleur que son regard convoitait.

— C'était le bon temps, Paulin, ah ! c'était le bon temps !

— Oui, mais madame la comtesse avait des béquilles à ce temps-là, tandis que bientôt madame la comtesse n'en aura plus.

Elle ne répondit pas, mais elle eut un geste qui voulait dire :

— Je préférerais encore mes béquilles.

Paulin en devina la signification.

Ce qu'il comprenait surtout ce qu'il avait compris depuis longtemps, c'est que la petite comtesse n'était pas heureuse.

Et son cœur se mit à sauter dans sa poitrine large ; il éprouva un sentiment qu'il ne connaissait que depuis le jour où cette conviction était rentrée chez lui, que celle de qui il eût voulu éloigner la plus petite peine devait pleurer souvent.

Ce sentiment, c'était la haine.

Celui qu'il haïssait, c'était le comte de la Roche.

Les domestiques, qui en faisaient entre eux des gorges chaudes, avaient beau prétendre que c'est ainsi dans le grand monde, qu'on vit à sa guise, et que quand la femme ne peut pas imiter son mari, c'est tant pis, qu'il faut qu'elle en prenne son parti ; le pâtre que la corruption de l'office ne devai[t] pas atteindre pas plus qu'elle ne devait atteindre sa femme, s'indignait de voi[r] la comtesse si délaissée, surtout depuis que celle-ci ne pouvait plus bouger de son lit, si abandonnée, alors qu'elle eût eu tant besoin d'être entourée, de se sentir aimée.

Il ne pouvait à présent rencontrer cet homme, cependant bon pour lui et pour Simone, sans éprouver un frémissement de colère.

C'est que Simone, non point la confidente de sa maîtresse, — Mme de la Roche ne confiait à personne, pas mêm[e] à Régine, ce que vraiment elle souffrai[t], les angoisses, les tortures jalouses qu[i] peu à peu s'étaient emparées d'elle, c'est Simone qui les devinait, qui s[e] doutait à quel degré elle était maintenant malheureuse, faisait part de s[es] moindres impressions à Paulin.

Et ensemble ils maudissaient celu[i] pour qui se mourait leur pauvre petit[e] comtesse. Car ils n'espéraient poin[t] eux, comme les autres.

Etait-ce que leur attachement à cell[e] qui restait, pour ces gens simples, ac[-] coutumés à ne prononcer dès l'enfanc[e] qu'avec un respect profond le nom d[u] vieux comte dominant comme ses a[ïeux] les avaient dominés, du haut d[e] son donjon branlant, les chaumière[s] des paysans, les anciens vasseaux, était-ce que leur dévouement pour cel[-] le qui restait à leurs yeux la seule vrai[e] héritière du grand veillard sévèr[e] qui leur en avait tant imposé, exa[-] gérait leurs craintes ?

Ou bi[en] voyaient-ils plus clair, ave[c] leurs yeux étonnés encore de tant d[e] de choses, dans ce Paris qu'ils n'ai[-] maient point qu'ils n'aimeraient jamai[s] — que les gens réputés clairvoyants e[t] si instruits que ni l'un ni l'autre n[e] comprenaient la plupart du temps, u

mot de ce qu'ils disaient !

Quoi qu'il en fût, pour eux la petite comtesse ne se remettrait point de cette opération, qui l'avait laissée si blanche, si diaphane, avec de si etranges lueurs dans les yeux qu'elle semblait déjà ne plus appartenir à la terre, qu'elle semblait un de ces anges qu'ils avaient vus sur des images d'église, avec cette auréole d'or pâle autour du visage affiné....

Un ange dont les ailes se déploieraient bientôt pour remonter au ciel.

Chaque soir, avant son départ pour la Vendée, où il n'était resté que quelques jours, Simone disait à son mari ce que leur malade avait pris comme pourriture.

Et tous les jours cela diminuait.

Les aliments solides devaient être remplacés presque complètement par les liquides, comme au lendemain de cette maudite opération : du jus de viande, un œuf frais, et même plus du lait de Neiraude, la belle chèvre que la petite comtesse caressait autrefois, quand Paulin Pascot passait près du château, avec son troupeau.

Le médecin avait ordonné du lait d'ânesse.

Et chaque matin, une ânesse envoyée du Jardin d'Acclmatation, entrait sous le porche d'hôtel où son conducteur se mettait à la traire, comme le pâtre trayait ses bêtes devant la porte des maisons.

Ce même médecin affirmait bien que lorsque la jeune femme ne souffrirait plus, lorsqu'elle se lèverait, marcherait un peu, l'appétit reviendrait, et avec l'appétit, les forces.

Mais après cette chose terrible qu'on lui avait faite, après les souffrances qu'elle endurait, était-il possible qu'elle prît le dessus

Aussi l'affection de ces deux êtres honnêtes, primitifs, croissait-elle chaque jour.

— Nous n'avons plus si longtemps à la garder, soupiraient-ils entre eux.

Audesus du tapis vert mens-lui quand tu le pourras.

Mais Simone etait malhabile a mentir.

Après s'être entretenue avec le pâtre du pays où s'étaient écoulées les plus heureuses annees de sa vie, Mme de la Roche lui parla de lui.

Comme l'anné précédente, il passerait cet hiver à l'hôtel.

Inutile de chercher de la besogne ailleurs.

Il en trouvait plus qu'il ne lui en faudrait à aider le valet de chambre à entretenir du haut en bas la maison

D'autant que le service du comte, étant de plus en plus compliqué, avec ses sorties continuelles pour lesquelles il changeait presque chaque fois de toilette son domestique avait fort à faire autour de sa persorne.

Donc, Paulin et Simone, qui savaient leur fils en bonnes dipositions, poussant à ce grand air qui le ferait aussi robuste qu'eux vivraient heureux, en réalisant de jolies petites économies

C'etait ce que voulait leur maitresse.

Le pâtre, en quittant cette chambre, où il n'osait marcher que sur la pointe des pieds, était plus attendri encore que les precédentes fois où il y etait entre.

C'était toujours aux autres qu'elle pensait la petite comtesse.

Elle voulait le bonheur autour d'elle, si elle ne l'avait point pour elle.

Pauvre petite comtesse !

Mme de la Roche congédia Simone un quart d'heure après le depart de Paulin.

La garde, une religieuse, qui à présent ne venait plus que pour la nuit, était là, et s'installait auprès du lit.

Huguette ferma aussitôt les yeux ; non pas qu'elle dormît, — elle ne dormirait que quand son mari serait rentré, — mais sa tête sonnait le vide, elle se sentait très lasse comme chaque fois que son bourreau était venu la torturer.

Puis elle n'aimait pas cette sœur à

son chevet ; cela lui donnait des idées sinistres.

Lorsqu'elle était là, il lui semblait qu'elle était plus malade.

Bientôt la religieuse sommeilla dans le grand fauteuil où elle passait la nuit. Alors, Huguette rouvrit les yeux.

Elle pensait à son mari, et cela l'amenait à penser à Régine.

Cette dernière devait dire vrai, tous les hommes étaient les mêmes.

N'avait-elle pas son mari à son cercle aussi ce soir-là!

A ce moment, elle attendait Paul comme elle attendait Henri.

Mais au moins Mme Yveling avait une famille un père et une mère, près de qui s'écoulaient plus rapides les heures de solitude.

Elle devait être encore auprès d'eux, maintenant.

Mme de la Roche ne se trompait pas, Régine n'avait point quitté ses parents.

Partant de l'avenue Montaigne à neuf heures, elle sonnait comme d'habitude à neuf heures et demie chez eux.

La jeune femme en laissant l'équipage qui la ramenait, ne remarquait pas que d'un fiacre qui s'ar etait en même temps devant la maison un homme descendait, payait rapidement le cocher et s'engouffrait sous la porte cochère.

Elle ne fit pas attention non plus à lui lorsqu'il monta l'escalier à sa suite.

C'est la chose la plus ordinaire que quelqu'un monte un escalier immédiatement sur vos talons.

Seulement, lorsqu'elle arriva au palier sur lequel s'ouvrait l'arppartement de M. et de Mme de Labatière, sentant qu'il s'arrêtait aussi, elle se retourna.

L'homme se tenait sur dernière marche, une main à la rampe.

Il était grand, mince, coiffé d'un chapeau de feutre, ressemblant à un chapeau de voyage.

Evidemment, il attendait.

Mme Yveling ne distinguait pas bien son visage.

Elle fut prise d'une sorte de frayeur et tira brusquement le bouton de cu[ivre] de la sonnette.

L'homme s'avança de deux pas ; [il] était tout près d'elle.

— Monsieur ! fit la jeune [f]emme.

— Régine ! prononça-t-il.

Régine ouvrit la bouche, prête [à] pousser un cri.

Le cri s'arrêta dans sa gorge ; [se]s lèvres murmurèrent un nom :

— Jacques !

La porte s'ouvrit.

Elle entra.

Lui entra également.

Ils se trouvèrent dans l'antichamb[re] ayant qu'elle se fut rendu compte qu['il] n'y avait pas erreur de sa part.

Non, elle ne se trompait pas, s[on] cousin était devant elle.

M. de Labatière apparut au seuil d[u] salon.

Au fond de la pièce, Mme de Laba[tière], assise dans un fauteuil, devant u[n] guéridon sur lequel était un jeu d[e] trictrac, regardait du côté de la port[e].

— Je n'ai pas reconnu ton coup [de] sonnette, dit le vieux marin, pourta[nt] il me semblait bien .....

Il s'arrêta.

L'ombre projetée par l'avancement d'une armoire ancienne, placée da[ns] l'antichambre, l'empêchait d'apercev[oir] imméddiatement l'homme qui accom[pagnait] sa fille.

Jacques y pénétrait, muet, maint[e]nant, en face de son oncle, en face [de] sa tante, qui s'était dressée d'un se[ul] mouvement, et qui d'une main s'app[u]yait au guéridon devant lequel cert[es] on ne se rassoirait point pour ach[e]ver la partie de trictrac.

Et M. de Labatière ne trouva q[ue] ces mots à balbutier :

— Comment se fait-il que vous s[o]yez là, en même temps que..

— Que ma cousine ? acheva Jacqu[es] par un pur hasard.. Régine descendait de sa voiture, à l'instant où je descendais de la mienne.... je l'ai suivie, j[e] suis entré derrière elle ...

Il se tournait maintenant vers [...]

jeune femme, qui venait, précipitamment, comme si elle n'avait pas la force de rester debout, de s'affaisser sur un canapé, et fébrilement la sentant peser sur sa tête, aussi lourdement qu'une masse de plomb, enlevait la petite capote qui la coiffait.

Mais Régine n'avait point entendu.

Il dût lui demander, d'une voix plus haute :

— N'est-ce pas ! ma cousine.. nous nous sommes trouvés vis-à-vis l'un de l'autre sur le palier.

Elle fit signe que oui, étreignant son front d'une main, un grand cercle de bistre creusé soudain sous ses yeux.

Jacques garda encore un instant le silence ; silence que ne rompit aucune des trois personnes, dont les regards convergeaient vers luis.

Voyant que chacun attendait, il parla.

— J'ai débarqué hier soir à Bordeaux. Ce matin, j'ai pris le rapide, qui m'a mis à cinq heures quarante-trois à Paris... Je me suis rendu à l'hôtel où j'avais ma chambre de garçon autrefois ; puis, impatient de retrouver mes amis, tenant à me rendre compte surtout de l'impression que produirait sur eux mon retour, car votre lettre, mon oncle, incompréhensible autant que cruelle, votre lettre, qui m'a fait verser des larmes de rage et de désespoir, avait éveillé toutes mes susceptibilités, irrité mes nerfs jusqu'à la torture — je me suis rendu au Cercle dont j'étais membre.. sans réfléchir qu'on eût pu obtenir ma radiation, alors que je me battais au Sénégal.

Jacques de Labatière s'arrêta.

En prononçant cette dernière phrase, la voix pleine d'une déchirante amertume, sentant lui remonter aux yeux les larmes qu'il voulait refouler à tout prix, il avait fait quelques pas dans la pièce où l'on n'entendait que sa voix et dans la même traquillité profonde il reprit :

— Le premier visage que j'aperçois, au milieu d'autres que je avais point ou peu vus, est celui de Brévanne, mon camarade de promotion, un ami qui m'avait bien un peu oublié, puisque jamais un mot de lui ne m'était parvenu là-bas, — il y en a tant qui ne pensent à vous que lorsqu'ils vous voient — mais sur la sympathie duquel je n'aurais cependant jamais eu un seul doute.. il passe près de moi.. ne reconnait, ne me salue pas.

Une sueur glacée me perle à l'épiderme, mes jambes tremblent ; après un battement horrible, mon cœur s'éteint.. Il me semble que je vais mourir.

Votre lettre, mon oncle, votre lettre qui flamboie devant mes yeux voilés, et dont je relis chaque mot en même temps me réveille. Je bondis dans le salon où il vient d'entrer, avec lequel il avait diné.

Là, le sang-froid renait, j'allume un cigare, je lis les journaux, je veux attendre.

Peut-être me suis-je trompé sur l'expression du regard qu'il m'a jeté tout à l'heure, peut-être ne m'a-t-il pas reconnu.

Il va, vient avec son compagnon, feignant de ne pas me remarquer.

Puis, l'un devant l'autre, ils passent dans le salon de jeu.

J'y arrive.

Ils chuchotent dans un coin en regardant la porte, au seuil de laquelle j'apparais.

Alors.. .. le mouvement est prompt, significatif, ils détournent tous deux la tête et s'en vont.

Je leur barre le passage.

Ils se détournent encore sans un mot, mais pâles la lèvre insultante.

Je prends un couloir, et je les rejoins dans le vestibule, au moment où ils vont partir.

Je tends la main à Brévanne, qui la refuse...

Je me bats demain !

— Oh ! mon Dieu !

Régine, les coudes sur ses genoux, cachait son visage dans ses mains.

Jacques de Labatière regarda longuement sa cousine

Cette exclamation échappée, plaintive, à la jeune femme, le lourd silence était revenu.

Mme de Labatière, retombée dans le fauteuil où elle se tenait depuis le commencement, penchait le front.

M. de Labatière, adossé à la cheminée, ne quittait pas des yeux son neveu.

Le visage du vieux marin changeait à tout instant d'expression.

Un combat se livrait en lui, le trouble de son ... se lisait sur ses traits.

— Enfin, on m'a donné l'explication reprit son neveu, la fameuse explication !.. Car j'ai eu tort, en entrant, de dire que j'ignorais ce que vous me reprochiez : il y a trois quarts d'heure que je le sais. . . . Le capitaine Chaumel, avec qui j'étais dans de bons termes avant mon départ, sans le compter au nombre de mes amis après m'avoir ... la lui, spontanément sans arrière pensée, m'a mis au courant de la vérité .... de l'ignobie, de la stupide vérité !

Ainsi, mon oncle, ma tante, ma cousine vous me croyez coupable, moi que vous connaissez bien, pourtant, moi, un Labatière, de cette lâcheté, de cette calomnie ! ..... Coupable d'avoir écrit contre ma cousine, à son mari, une lettre odieuse que, affolé par la passion et par la jalousie, celui ci a frappé d'un coup de couteau celle que la loi, depuis le matin, avait faite sa femme

O mon oncle, ma tante, quelle aberration ! ô Régine avez-vous pu croire cela !

Et Jacques, les mains tendues vers eux, secoué par un grand sanglot, les regardait tour à tour, ayant sur ses joues blêmes comme tout à l'heure dans le petit salon Cercle où Francis Chaumel venait de le mettre au courant de l'infamie accréditée sur son compte, de grosses larmes qu'il ne sentait point couler.

Mme de Labatière, émue jusqu'aux entrailles, n'avait même pas la force de redresser la tête.

Régine gardait son visage caché dans ses mains.

Le jeune homme fit deux pas vers Mme Yveling, au moment où celle-ci, laissant tomber ses mains, se redressait lui montrant son beau visage régulier pâle comme un visage de madone.

— Régine, fit-il de sa voix profonde, par instant brisée, je vous ai aimée ardemment, mais pieusement, aussi ... Je vous ai aimée à vouloir votre bonheur vous le savez bien, avant toutes choses. Je vous ai révérée comme une sainte, vous avez été et toujours vous serez pour moi la femme la plus respetée ..... Cet amour depuis longtemps existait, sans que jamais un mot soit venu vous relever mon secret : il a fallu l'annonce de votre mariage pour que l'aveu s'échappât de la bouche. Régine, je vous en supplie, dites que vous au moins, vous ne croyez pas ... l'infamie, dites que vous n'y avez jamais cru !

Elle se leva.

Elle lui tendit sa main fine et douce qu'il toucha de ses doigts fiévreux.

—Je n'y ai jamais cru, Jacques, en effet, vous avez raison.. pas plus que mon père et ma mère au fond d'eux mêmes, n'y ont cru.. Toutes les apparences s'élevaient contre vous, vous n'étiez pas là pour vous défendre.. Mais vous voilà, il suffit que vous paraissiez pour que les doutes s'éteignent.. N'est ce pas ! mon père, n'est-ce pas ! ma mère.

Mme de Labatière redressa le front elle regarda son mari.

Malgré le bouleversement de tout leur être, malgré la révolte qu'ils avaient eue, et qui revenait violente ils hésitaient.

Ils étouffaient, l'un comme l'autre, le cri de leur cœur.

Ils maîtrisaient l'impulsion qui les poussait au même geste que leur fille.

C'est qu'en leur cœur les souvenir

cruels avaient laissé des amertumes qui ne pouvaient point ainsi s'effacer.

Non seulement chaque jour de leur vie ils reverraient Régine couchée sur le lit nuptial, dans la chambre bleue du chalet d'Asnières, froide, immobile, telle qu'ils l'avaient revue au lendemain du drame avec ses cheveux blonds encore souillés de sang, ne tenant plus à la vie que par un fil, qui de minute en minute pouvait se rompre,—mais pour eux ce coup de couteau était doublement fatal : dans le present, il la mettait à deux doigts de la mort : dans l'avenir, ils devaient s'apercevoir qu'il avait tranché son bonheur.

L'accident cérébral survenu à leur gendre avait fait de lui, même après la guérison, un autre homme.

Car ils ne s'y trompaient point ni le père, ni la mère Régine n'était point [illegible].

[illegible] le serait pas davantage [illegible].

C'était cela, c'était ce sentiment, qui les [illegible] moins prompts qu'elle à accepter une défense qu'ils ne demandaient [illegible] croire, qui les empêchait d'ouvrir leurs bras a celui qu'ils [illegible] jadis comme leur fils.

Il y avait eu un coupable [illegible] coupable, il fallait le connaitre.

— Qui donc aurait pu se servir de toi pour abuser la justice ! demanda M. de Labatière, se faisant l'écho de leurs pensées intimes.

Jacques comprit que le doute subsistait chez les parents, s'il [illegible] subsistait point chez la fille.

Il éprouva cet immense serrement de cœur qui depuis le commencement de [illegible] l'avait étreint déjà à plusieurs reprises.

— Je le saurai, répondit il, et si je meurs... si je suis tué, j'ai des amis qui se chargeront de laver ma mémoire.

Il prit encore la main de sa cousine, la serra, mettant dans cette étreinte tout son désespoir, aussi toute sa reconnaissance.

—Merci, dit Régine.

Et, sans se retourner vers M. et Mme de Labatière, sans voir le mouvement qu'ils faisaient vers lui, il sortit en tirant la porte.

— Jacques ! articula le commandant

—Jacques! murmura sa femme

Régine rouvrit la porte

Le jeune homme n'était plus dans l'antichambre

Elle s'élança vers celle qui donnait sur l'escalier, traversa le palier, se pencha au dessus de la rampe

Déjà il devait être en bas, remonté en voiture sans doute.

Mme Yveling rentra et, allant se rasseoir sur le canapé, d'une voix [illegible] triste, en regardant son père et [illegible] re

— Il n'est pas coupable... Je [illegible] doutais déjà, a présent, je le jure... Vous avez été durs

Ni lui ni elle ne répondirent.

Ils [illegible] le reproche qu'elle leur adressait.

Et le lourd silence [illegible] fois, avait [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] crainte poignante, elle dit [illegible] avant;

— Il faut empêcher ce duel, mon père, il le faut à tout prix !

—Impossible ! répondit il de son ton le plus péremptoire.

—Impossible ! répéta la jeune femme avec une [illegible] d'indignation. Pourquoi ?

— Parce qu'entre [illegible] ils n'existent point [illegible] que par les armes......

— Mais s'il est tué

— Ce ne sera pas, je l'espère, un duel à mort. Cela, on peut tout faire, pour l'empêcher.

— Et vous le ferez !

— Certes....

—Mais il arrive, reprit la jeune femme, que les adversaires ne sont pas toujours maitres de leur élan, et qu'alors, si Jacques était tué, j'aurais un remords éternel.

—Un remords! ma pauvre enfant, fit la mère en joignant les mains.

—Et quel remords ! demanda le père presque aussi agité que sa fille.

—Ça serait à cause de moi.

—Ma pauvre petite, tu n'y es pour rien..Ah ! que nous avons mal fait mon Dieu ! pourquoi ne t'avons-nous pas donnée à lui, au lieu......

C'était Mme de Labatière qui parlait, laissant déborder le trop plein de son cœur.

Régine tressaillit.

—Oui, appuya M. de Labatière, tu serais peut être plus heureuse que tu ne l'es.

—Mais je ne suis pas malheureuse, exclama la jeune femme.

—Viens donc nous soutenir que tu es heureuse, là, franchement, les yeux dans les yeux.

Elle ne répondit point

Chose étrange, elle n'avait plus le courage de mentir.

Elle se contenta de dire, au bout d'un instant :

—J'aimais Paul....Il n'est pas responsable de ce qui est arrivé.

—Pas plus que tu ne l'es de ce qui va arriver, fit son père ; nul n'est maître de sa destinée.

La conversation se prolongea très tard entre Régine et ses parents : si tard que Paul, revenu de son cercle, ne trouvant point sa femme chez lui, descendit pour s'informer d'elle.

En entendant sonner, Régine devina son mari.

—Voilà Paul, fit-elle, pas un mot.. je craidrais de nouvelles complications. Qui sait s'il ne provoquerait pas ce malheureux Jacques, s'il ne le forcerait pas à se battre une seconde fois.. Ce serait horrible, un duel entre eux.

- Nous sommes de ton avis, répondirent M. et Mme de Labatière.

Et Régine ajouta :

— Ne parlons de rien, avant que l'innocence de mon cousin éclate—comme j'en ai la ferme conviction—au grand jour.

Paul entraient dans le salon.

— Bonsoir tout le monde.. Je ne croyais pas rentrer le premier, chère amie . J'ai été surpris de trouver la chambre vide.

— Nous avons beaucoup bavardé, répondit Régine, essayant sans y parvenir de reprendre sa pysionomie habituelle,

— Je m'en aperçois.. Mais qu'avez vous donc !.. tous trois.

— Ce fut encore Régine, qui répondit :

— J'ai attristé papa et maman, en leur parlant de cette pauvre petite Huguette.

— Est-elle plus mal !

Pas que le médecin dise, seulement je la trouve de plus en plus maigre et pâle et mauvais signe, de plus en plus triste.

— Oui mauvais signe appuya M. de Labatière, qui sentait la nécessité de dire quelque chose.

Et Mme de Labatière, en hochant la tête :

— Pauvre jeune femme ! si charmante si bonne.. un ange !

— Les anges ne sont pas faits pour la terre appuya Paul se mettant au diapason général.

— Oh ! j'espère que nous nous alarmons à tort, reprit Régine, soudain saisie à l'égard de son amie, d'une crainte superstitieuse : pouvu que nous ne portions pas malheur à Huguette en parlant sur ce ton lugubre.

—Il n'arrivera que ce qui doit arriver, fit sa mère, se levant et marchant vers elle qu'elle baisa au front ; allons, bonsoir, mon enfant, calme-toi, dors bien . Ne te fais pas de peine surtout.

Régine passa son bras autour du cou de la pauvre femme, qui avait mis dans cette dernière phrase toute son inquiétude et toute sa tendresse.

Et elle dit en la serrant très fort, entre plusieurs baisers :

Toi aussi, maman, toi aussi, dors bien.

Puis elle alla à son père, qui l'embrassa plus longuement que d'habidude

ayant un regard qu'elle et sa mère pouvaient seuls comprendre.

Paul serra la main de ses beaux-parents et, marchant derrière sa femme, ils remontèrent chez eux.

Comme le comte et la comtesse de la Roche, dans leur riche hôtel de l'avenue Montaigne, M. et Mme Yveling, dans leur coquet appartement de la rue de Londres, avaient chacun leur chambre, chambres contiguës dont la porte de communication restait ouverte la nuit.

Lorsque, par hasard, son mari ne l'ayant pas fait, Régine avant de se coucher oubliait d'ouvrir cette porte, elle sautait à bas du lit et la tirait toute grande.

Jamais encore elle ne s'était endormie sans prendre ce soin.

Ce soir-la, Paul conduisit sa femme chez elle et, lui ayant souhaité le bonsoir, entra chez lui en passant par le corridor.

La communication était close.

Régine s'en aperçut.

Elle n'eut garde de faire ce qu'elle eût fait la veille en pareil cas.

Elle éprouvait au contraire la crainte que son mari le fît pour elle.

Mais Paul n'ouvrit point la porte.

Le lendemain matin, elle était encore fermée.

Ni l'un ni l'autre ne pensa à en risquer l'observation.

Dès que son mari fut parti à son ministère, Mme Yveling sonna chez ses parents.

Son père venait de sortir.

Mme de Labatière lui affirma qu'il se rendait à l'hôtel de la rue de Bourgogne, où Jacques lui avait dit être descendu.

Il est certain, comme ton père me l'a fait comprendre, qu'il ne s'est pas battu ce matin ; à peine si à cette heure on a eu le temps de constistuer des témoins.

— Tu crois, maman ?

Je le répète, c'est certain.

— Alors, peut être, malgré tout, pourra-t-on empêcher ce duel ?

— Peut-être, fit la mère pour rendre quelque tranquillité à sa fille.

Le commandant de Labatière s'était, en effet, fait conduire à l'hôtel ou il savait trouver son neveu.

Celui-ci se trouvait chez lui, en grande conversation avec Francis Chaumel. Le vieux marin lui ayant fait passer sa carte, Jacques eut, en lisant son nom, un mouvement de joie.

— Faites entrer, bien vite, dit-il à Bruno, qui la lui avait apportée.

Les deux officiers se tenaient dans la pièce servant de salon.

Un feu de bois avait été allumé sous la cheminée, et Fiamma, la petite négresse, accroupie devant, la tête tournee vers son maitre, dont elle suivait des yeux les moindres mouvements, se rôtisait a la flamme cloire, ayant encore de temps en temps malgré cette flamme, et malgré les chauds habits dont elle était vêtue, un frisson qui faisait grésiller sa peau d'ébène.

Le jeune explorateur était debout, lorsque M. de Labatière, la main ouverte, penetra dans la pièce,

Jacques, pardonne-moi, pardonne-nous.. Hier, nous nous trouvions moi et ta tante, le dirai-je, de toutes les indignations que ta présence réveillait.. Tu n'étais pas parti que nous te rappelions.. Nous sentions que tu avais dit vrai.. Un Labatière ne peut pas être coupable d'une action aussi vile que celle dont on t'accuse ..Nous ne te demandons point de preuves de ton innocence, ta parole nous suffit.. Mais ces preuves, il faut les trouver, pour le monde, pour ceux qui ne croiront qu'aveugles par l'évidence.. En attendant que nous y soyons arrivés, les moins incrédules en me voyant les chercher avec toi comprendront leur erreur et, comme moi, te tendront la main .. ou t'ouvriront les bras. . en disant pardonne-moi !

La voix du viellard, étranglée par l'émotion, s'arrêtait dans sa gorge.

Jacques se jeta sur cette poitrine, contre laquelle il se sentit énergiqu.

ment, longuement pressé

Chaumel, très émus regardait, pendant que Bruno, l'ordonnance, resté contre la porte, attendant un ordre, serrait les poings, mordillait sa moustache, en même temps qu'il essayait, avec de petits reniflements successifs, de faire taire son chagrin à lui, menaçant de déborder par les sources lacrymales.

Le pauvre garçon, sans rien deviner du motif de cette rencontre, avait compris que son capitaine allait se battre, dès la veille, quand celui-ci était rentré.

Les paroles de M. de Labatière ne lui apprenaient qu'une chose : c'est qu'on avait indignement outragé celui qu'il considérait comme un modèle d'honnêteté et de bravoure.

S'il eut tenu les insulteurs, ils eusent passé un mauvais quart d'heure.

La seule personne qui ne comprit rien à tout ce qui se passait était la negrillonne, accroupie comme un sphinx dont l'oeil roulait sous l'orbite, au coin de la cheminée.

Si elle ressentait la vague atteinte d'une inquiétude, son seul instinct la lui apportait.

Et cela devait être, car ses yeux noirs au blanc un peu jaune, qui s'attachaient au maitre comme ceux du chien obéissant au geste mieux qu'à la parole, prenaient une expression craintive et attristée.

— Oui, mon oncle, dit Jacques en se dégageant des bras qui l'étreignaient, comme je vous l'ai dit hier, si je suis tué, j'ai des amis qui laverout ma mémoire.... N'est-ce pas, Chaumel !

— Vous ne serez point tué, répondit ce dernier.

— Non, fit M. de Labatière ; et ce serait, en tout cas, à moi, avant tout autre, à te réhabiliter dans l'esprit de ceux pour qui ton duel ne constituerait pas une preuve suffisante de la parfaite honorabilité. . Mais j'espère que le combat s'arrêtera au premier sang....

— Le combat ne s'arrêteta, fit Jacques que lorsque l'un des deux ne pourra plus tenir son épée. . et je vous assure qu'il faudra. pour que je lâche la mienne, que celle de mon adversaire me soit passée au travers du corps !

L'ancien capitaine de frégate jeta un regard à Francis, qui, de son côté, le regardait.

Mutuellement, ils se comprirent ; sur le terrain, les choses s'arrangeraient.

M. de Tabatière tint à être mis au courant de ce qui avait été fait.

Le capitaine Chaumel lui apprit qu'ayant envoyé la vieille une dépêche à Versailles, et cette dépêche se trouvant immédiatement transmise à Georges Taverrier absent depuis trois jour celui-ci avait répondu, également par la voie du télégraphe :

Père a été très malade ; hors de danger. Serai témoin de Jacques.

— Il arrivera ce soir, dit le jeune homme, après avoir montré au commandant le papier bleu ouvert sur la table qui servait de bureau à l'explorateur.

— Et le duel aura lieu ! interroge M. de Labatière.

— Demain, à la première heure, derrière l'hippodrome de Longchamps.

Toute la matinée le vieux marin demeura chez son neveu.

Il rentra rue de Londres pour le déjeuner avec trois quarts d'heure de retard.

La cuisinière, depuis quinze ans dans la maison, n'avait jamais vu cela, excepté pendant la période d'agitation et de désarroi qui suivait le drame dont sa jeune maîtresse manquait être victime. C'était elle, la veille, qui avait introduit celui qu'elle appelait maintenant avec mépris : le cousin.

Pourvu qu'il ne tombât pas encore quelque malheur sur la maison !

Elle écouta a la porte à plusieurs reprises pendant le dejeuner, bien qu'elle sût à quoi s'en tenir, car on ne se gênait pas pour parler devant elle.

M. Yveling, avant de retourner à son Ministère, entra, afin de dire bonjou

ses beaux parents, ce qu'il n'avait pas souvent le temps de faire le matin.

Frappé du trouble de la vieille bonne, il s'informa auprès d'elle de ce qu'il y avait et n'obtenant point de réponse, pénétra dans la salle à manger, où M. et Mme de Labatière se tenaient encore.

— Qu'est-il donc arrivé ?.. Je trouve à Régine une physionnomie que je ne lui ai jamais vue, vous-mêmee me semblez absolument différents de ce que vous êtes d'habitude.. Quant à la bonne, on croirait qu'elle vient d'échapper à un cataclysme.... Je vous affirme que je suis absolument inquiet.

Que répondre ? M. et Mme de Labatière se trouvaient pris absolument au dépourvu.

Ils jugèrent indispensable de raconter à leur gendre la vérité.

Ils lui dirent la visite qu'ils recevaient la veille au soir, la conviction où ils se trouvaient à présent de l'innocence de leur neveu.

Paul les écouta d'abord sombre, les sourcils rapprochés.

Puis son front s'éclaircit et il répondit sur un ton posé :

— L'affirmation que vous me donnez ne m'étonne pas ; cette conduite de Jacques de Labatière me paraissait, chaque fois que j'y pensais, si odieuse, que je me suis demandé bien souvent s'il était réellement coupale.. ... Et cependant il y a un coupable.

— Certes, répondit le commandant, aussi nous avons juré de le découvrir.

— Avez-vous un indice ?.. Faites-vous quelque supposition plausible ?

— La supposition la pius pausible que nous puissions faire — et vous allez voir que c'est bien vague, — c'est de penser que quelque adorateur silencieux de Régine avant son mariage, un de ces jeunes gens qui vous le savez, épris de sa beauté, formaient autour d'elle une cour discrète.. un pauvre fou qui s'était leurré d'espérance, et a qui son mariage aura mis dans l'âme assez de désespoir pour lui faire combiner une vengeance contre elle, qui ne s'était point aperçue de son amour,— contre vous, qui lui preniez celle qu'il vous avait envoyé cette lettre devant, à votre arrivee dans le chalet d'Asnières, provoquer chez vous l'accès de fièvre chaude qui..

Les sourcils de Paul Yveling eurent encore une contraction.

—Passons là-dessus, fit-il : vous savez que je me souviens à présent de tout, sauf d'avoir lu cette lettre...... Vous savez que je me souviens de Régine fanglante dans son lit, mais que je ne me rappelle pas l'avoir frappée.. Cela a été prouvé, soit, mais pour moi le mystère reste plus ténébreux encore que pour vous...... Donc, à votre sens, cet inconnu qui m'aurait écrit aurait envoyé également au juge d'instruction la lettre accusant Jacques de Labatière.

Oui.. c'est la supposition la plus plausible, je le répété.... C'est la seule à laquelle nous puissions nous arrêter jusqu'à ce que la lumière soit faite.

— Si elle est jamais faite !

— Il faut qu'elle le soit.. pour mon neveu, pour nous !

— Je suis de votre avis, pour lui et pour nous tous.... Mais cela me semble bien difficile.

— Enfin, espérons qu'un hasard

Nous ne pouvons guère compter que sur le hasard.

— C'est un auxiliaire peu sûr.

— Nous aiderez-vous, Paul, si cela est en notre pouvoir

— Moi ! mais de toutes mes forces ! N'y va-t-il pas, d'ailleurs de mon intérêt personnel ! ..... Je vous affirme que je donnerais gros pour être absolument fixé sur mon rôle...... d'assassin !

— Mon cher ami ! exclamèrent simultanément M. et Mme de Labatiere.

Il ne leur laissa pas le temps d'en dire davantage

—Il est l'heure de mon bureau ....,
Je serai en retard.. A ce soir !

Régine entrait chez ses parents, dix

minutes après le départ de son mari.

Elle fut soulagée d'apprendre que celui-ci savait ce qui se pasait, et surtout la façon dont il avait pris la chose.

La complication qu'elle craignait ne surgirait pas.

Du reste, le secret qu'on eût voulu garder eût rapidement transpiré.

Les journaux du soir — la presse est un impitoyable Argus — relataient déjà la scène de la veille au Cercle militaire.

Ils ne donnaient que des initiales.

Demain ils livreraient au public les noms dont il avait déjà l'un sur les lèvres, le retour de la mission dont faisait partie le capitaine de Labatière ayant été annoncé.

Et Régine comme ses parents, comme son mari, entrevoyait la série d'articles qui allait suivre, si on ne parvenait pas, par un moyen ou par un autre, à enrayer le bavardage des reporters.

V

Pendant que Francis Chaumel, tout occupé ce jour-là par le duel Brévanne Labatière, après avoir déjeuné avec le jeune explorateur, retournait au ministère de la guerre, où il fallait qu'il fît au moins une ou deux apparitions, sa belle-mère Mme Chaumel quittait à pied l'avenue de l'Alma, longeait les quais pendant cinq minutes et, arrêtant une voiture ordonnait au cocher de la conduire à l'hôpital Lariboisière.

Ce jour était un jeudi ; il était permis de visiter les malades.

C'est ce que lui annonça le concierge auprès duquel elle s'informa une fois franchi le porche de l'hôpital.

Pour de plus amples renseignements, elle dut demander au bureau.

Là on apprit à Mme Chaumel qu'aucun malade n'avait été admis ni à la date qu'elle donnait, ni depuis, s'appelant Charles Badolle

Il y en avait eu plusieurs ramassés sur la voie publique, mais victimes d'accidents spéciaux et inscrits, d'ailleurs sous d'autres noms.

Devant la perplexité de cette jeune et jolie femme, élégante dans sa simplicité détails se fit aimable et voulut bien se permettre de lui donner un conseil

Il se pouvait que le jour où on l'avait amené à Lariboisière le malheureux auquel elle s'intéressait, la place manquant, et le cas n'étant pas des plus graves, on l'eut envoyé au bureau central, d'où on le dirigeait sens doute sur un autre hôpital.

— Allez au bureau central, rue de la Bûcherie, vous saurez, je l'espère, madame, à quoi vous en tenir.

Jeanne remercia l'employe, qui la salua profondément, avec le regard respectueux et admiratif qu'il avait depuis le commencement de l'entretien, et regagna en hâte sa voiture.

Une demi-heure plus tard elle descendait rue de la Bûcherie.

Là aussi il fallut compulser les registres, chercher avant de lui répondre.

Et là comme à l'hôpital Lariboisière on mit de l'empressement à la satisfaire.

La seule chose, d'ailleurs, qu'on put lui dire,c'est qu'à la date indiquée des malades avaient été dirigés sur l'Hôtel-Dieu.

Mme Chaumel partit encore précipitamment, se fit conduire à l'Hôtel-Dieu.

Elle y arriva un quart d'heure avant la fermeture des portes pour les visiteurs.

— Charles Badolle salle no 3, lit no 15. .... escalier à droite, premier étage, porte de face.

La jeune femme monta l'escalier, entra par la porte de face, traversa une salle, deux salles, toutes pleines de lits blancs,— qui lui rappelèrent son séjour à elle dans un autre hopital, après son asphyxie — et arriva enfin à la salle no 3.

— Je voudrais voir, dit-elle à une infirmière, mon.. le no 15.

— Le numéro 15 ! exclama cette femme, la dévisageant d'un coup d'œil, puis tournant furtivement la tête vers un coin de vaste pièce où deux hommes vêtus en garçons de salle tournaient autour d'un lit.

— Est-ce que je me suis trompée de salle ? demanda Jeanne.

— Non madame, non.... mais.... c'est que.. madame voit..on l'emporte à l'amphithéâtre......

— A l'amphithéâtre ! répéta-t-elle pâlissant, sans pourtant comprendre.

Et elle suivait avec des yeux qui s'agrandissaient le regard de celle qui lui parlait.

Il lui semblait que ces hommes emportaient sur une civière une masse blanche

— Oh ! mon Dieu ! fit-elle, la vérité éclatant, brusque devant elle, il est mort !

— Il y a une demi-heure, répondit l'infirmière.

Elle eut à peine le temps de maintenir par le bras la visiteuse.

Celle-ci chancelait.

Ce ne fut qu'une seconde de faiblesse.

Jeanne raidit ses nerfs, qui surexcités par la violence même de l'emotion devaient lui donner bientôt une force de résistance qu'elle ne se fût pas crue capable de posséder.

— Ce n'est rien, fit-elle, le saisissement......

Et se laissant aller à un besoin d'épenchement irrésistible :

— Ce malheureux était mon père J'ai appris trop tard sa misere ... J'ai eté pressentiment j'aurais dû sortir, envers et contre tous. Si j'étais venue hier je l'aurais vu.

Et avec une angoisse febrile :

— A-t-il eu sa connaissance jusqu'au bout ? S'est-il vu mourir ainsi seul....

Madame, si vous voulez vous informer auprès de l'infirmière, dans le service de qui il se trouvait, elle vous renseignera ..... Tenez, la voilà là-bas, près du lit.

E- presrée par son service à elle, la femme, après avoir désigné du geste celle de ces collègues à qui il fallait s'adresser s'éloigna.

Auprès du lit avait-elle dit.

Ce lit c'était celui où Charles Badolle avait agonisé.

Sur le drap que l'infirmère allait enlever, Jeanne put voir la forme du corps.

Elle s'accrocha d'une main au barreaux de fer de l'étroite couche et interrogea.

Celle à qui elle s'adressait répondit de suite avec complaisance, à ses questions.

Le no 10 avait succombé à une pleurésie.

Depuis qurante-huit heures, il n'avait plus sa connaissance, et était mort saus la recouvrer.

— Mais les premiers jours de son entrée à l'hôpital, que disait-il ?. .... Demandait-il quelqu'un !.. Témoignait-il de la tristesse.. de venir finir là !

- Je ne m'en suis jamais aperçue, madame. Il a du reste été très vite terrassé par le mal.

— Je voudrais le faire.... enterrer à mes frais.. Comment dois-je m'y prendro !

— On vous dira, au bureau, les formalités à remplir.. Mais il faut toujours que vous le connaissiez.

— Oui, il le faut.. Je ne m'en irai pas ici sans l'avoir vu.

— Je ne puis vous conduire à la porta de l'amphithéâtre, le garçon vous fera entrer dès que ie corps sera à sa place

— C'est cela, conduisez-moi.. Non.. attendons quelques minutes.. que j'aie repris des forces

Elle se laissa tomber sur la chaise, près du lit de fer, au matelas encore moite des sueurs de l'agonisant.

Et elle resta quelques instants accoudee au dossier, soutenant d'une main sa tête pâle.

L'infirmière la regardait.

Quand la jeune femme fit un mouvement, elle se mit à parler, racontant les soins, les attentions qu'elle avait eus pour le malade.

Et Jeanne, en se levant, lui glissa dans la main deux louis, pris au hasard au fond de sa petite bourse aux maillots d'or, qui était un des premiers cadeaux de son mari.

— Oh ! merci.. Madame est trop bonne. Je ne le disais pas pour cela.. Madame veut-elle venir maintenant avec moi ?

— Oui.. allez.

Suivant sa conductrice, qui de temps en temps se retournait avec déférence, elle longea plusieurs escaliers et arriva à la porte de l'amphithéâtre.

L'infirmière sonna, parlementa un instant avec l'homme qui vint ouvrir, et dit à celle qui s'était montrée si généreuse :

— Vous pouvez entrer madame

Jeanne franchit le seuil du sinistre endroit, pénétrée par un froid qui lui figeait les mœlles, et marcha derrière le garçon chargé de la conduire à l'endroit où venait d'être déposé le cadavre qui, si elle fût arrivée le lendemain, eût peut-être été la proie des carabins.

Quand elle entra dans la salle basse où, sur des tables de pierre, cachés par des rideaux, les morts sont alignés, cette impression de froid glacial la pénétra plus encore.

Cependant, son cœur battait à se rompre.

Le garçon d'amphithéâtre sarrêta devant une dalle, presque au bout de la salle, et dit en tirant le rideau :

— C'est ici.

Les paupières de Jeanne se fermèrent puis se rouvrirent lentement.

Et ses yeux, qu'un voile couvrait, distinguèrent un corps couché sous un drap, qui le cachait jusqu'au menton.

La tête reposait sur une espèce de billot, la soulevant suffisamment pour qu'on aperçut de suite le visage.

Mme Chaumel fit un effort ne voulant pas se laisser reprendre par la faiblesse que deux fois déjà elle avait surmontée.

Le voile étendu sur ses prunelles se dissipa ; les traits rigides lui apparurent.

Elle le reconnut.

Tous les ravages creusés sur cette figure par les épreuves des dernières années, l'empreinte des luttes contre le froid, contre la faim, contre la souffrance, le stigmate qu'y avaient posés les vices du miséraux, tout avait disparu. s'était effacé dans l'anéantissement suprême, dans la tranquillité de ce repos sans réveil, qui est unique remède au mal de vivre.

Il sembla à Jeanne Badolle qu'elle trouvait son pere endormi, à quinze ans au moins de là, quand il n'avait pas fui encore le foyer, comme en ses jours d'indispositions, lorsque sa mère la soulevait à hauteur du lit, pour qu'elle l'embrassât, avant de aller se coucher.

Oui, sans les mèches grises des cheveux, collées aux tempes, et sans l'immobilité austère du masque. elle eût cru voir son père, ainsi qu'elle l'avait vu avec ses yeux de petite fille, lorsqu'il dormait dans la chambre où elle n'entrait que sur la pointe des pieds.

Et toute blanche, toute raide, la jeune femme regardait toujours.

Et en elle-même, elle répetait :

— Mort ainsi... seul.. Ah ! pourquoi ne suis-je pas venue hier !

Tout s'efface, les griefs les plus légitimes, les colères les plus justifiées, devant l'être qui n'est plus qu'une forme matérielle destinée à la pourriture de la tombe.

Losque c'est un père que la mort vient de prendre, quels qu'aient pu être ses torts, l'oubli est d'autant plus certain, d'autant plus prompt.

Une force irrésistible poussa Jeanne à longer cette pierre sur laquelle le corps était étendu.

Elle voulait appuyer ses lèvres à ce front d'ivoire, ou les mèches grises allaient bientôt se raidir.

Baiser d'oubli, baiser de pardon.

La terre serait plus légère à porter à Charles Badolle.

Et Mme Chaumel d'une main qui tremblait comme la feuille relevant la voilette serrée autour de la petite capote posée sur ses épais cheveux ondés se baissa, approchant sa bouche du front jauni.

Elle se rejeta en arrière.

Ce front etait déjà glacé, plus glacé que celui de la petite sœur Charlotte, quand elle l'avait embrassée après lui avoir fermé les yeux.

Comme prise de peur, ne pendant plus qu'à l'horreur du lieu, devinant d'autres morts derrière les rideaux fermés, elle s'eloigna de la pierre, s'enfuit vers la porte.

Seulement, quand elle se retourva hors de l'hôpital après informations prises sur la formalités à remplir pour les obsèques, Jeanne sentit la terreur qui s'était attachée à ses talons s'évanouir.

Pourtant elle n'avait pas cemplètement retrouvé ses esprits lorsqu'elle remonta dans le fiacre qui l'avait amenée.

Le cocher se pencha sur le siège pour lui demander :

— Maintenant, madame, ou allons-nous ?

Elle donna machinalement son adresse et enfoncé dans un coins de la voiture, elle pleura.

La course était assez longue, le cheval peut-être fatigué, et l'automédon, qui allait à l'heure, était peu désireux sans doute d'activer l'allure de sa bête.

Jeanne eut le temps de se calmer avant d'arriver avenue de l'Alma.

Elle avait mis une voilette assez épaisse.

Elle pourrait gagner son cabinet de toilette avant qu'on se fût aperçue de la rougeur de ses yeux.

Son mari, du reste, à ce moment de la journée, était aux Grands Magasins.

Puis, il faudrait bien qu'elle lui dise la vérité, à lui.

Mais à pieue dans le vestibule, elle sut que " Monsieur " était rentre une demi heure aussitôt après son départ à elle,malade, avec un commencement de crise de foie, en ce moment dans toute sa violence.

Le médecin venait de s'en aller après avoir fait une piqûre de morphine.

Il reviendrait dans la soirée et refaire une autre, si besoin était.

Jeanne, avant de penétrer chez elle, entra chez M. Chaumel.

Celui-ci sommeillait, engourdi par la morphine.

Elle recommanda au valet de chambre de la prévenir dès qu'il s'éveillerait et entra dans son appartement, recommandant à sa caméristc de ne la déranger que pour Monsieur.

La nourrice et l'enfant revenaient de la promenade.

Elle ne voulut même pas embrasser sa fille.

La jeune femme demeura enfermée chez elle jusqu'à six heures et demie

Elle avait eu encore plusieurs explosions de sanglots.

Etendue sur la chaise longue, le visage enfoncé dans les coussins, elle avait étouffé les cris qui montaient à ses lèvres, elle avait comprimé les spasmes qui la secouaient.

Cette cruelle emotion de l'après-midi ravivait les navrants souvenirs du passé.

Et avec leur sombre cortège, au milieu des pensees de mort, au milieu des regrets, de n'être pas arrivée à temps pour fermer les yeux de son pere, passaient comme en toutes heures de crises des pensees d'un autre ordre : tous les soucis de l'existence présente, toutes les craintes pour l'avenir, la crainte de cet amour qu'elle sentait indomptable, qui la poursuivait jusqu'au bord de la tombe bientôt ouverte.

Lorsque sa femme de chambre, après avoir doucement frappé à sa porte, l'avertit que l'heure du dîner approchait et que Monsieur venait de s'éveiller, passa précipitamment dans son cabinet

de toilette, baigna ses yeux d'eau aromatisée, se mit un peu de poudre, dénoua ses cheveux, qu'en un tour de main elle tordit elle-même sur sa nuque, pénétra chez son mar..

Celui-ci éprouvait de nouveau ces atroces douleurs de colique hapatique qui plongent le malade, après qu'elles ont disparu, dans un si grand affaissement.

Les vomissements commençaient, et il eut à peine la force de presser la main de Jeanne.

Pendant une accalmie, il la supplia d'aller dîner.

Elle revint promptement près de lui, ayant tout juste absorbé un potage.

Le médecin ne reparut qu'à huit heures.

Il sortit la seringue de Prevaz et refit une piqures.

Comme la première fois, il ne partit qu'une fois le patient assoupi.

— J'espère, dit-il, qu'en voilà pour plusieurs heures ; si vers minuit les douleurs reparaissaient aussi violentes, il faudrait me faire appeler.

— Jusque-là docteur, demanda Mme Chaumel, vous espérez qu'il sera tranquille !

— J'espère même qu'il dormira et profondément.

Je pourrai me retirer.

— Je vous y engage ; vous paraissez tres émue, très fatiguée. Reposez-vous.

— C'est la première fois que mon mari à une crise aussi forte, répondit-elle.

Il n'y a rien de plus grave que d'habitude, madame tramquillisez-vous.

Une fois le docteur parti, Jeanne, après un dernier coup d'oil donne à son mari, dit au valet de chambre :

— Prénez Guillaume qu'il attelle de suite le coupé et si Monsieur s'éveillait et me demandait, dites-lui que je suis chez Mme David ; son enfant est souffrant depuis plusieurs jours, je vais prendre de ses nouvelles.. Je ne serai pas une heure partie.

— Bien, madame.

Mme Chaumel se vêtit d'une mante de fourrure, du petit chapeau sombre qu'elle portait l'après-midi et en donnant à sa caméristе la raison qu'elle venait de donner au domestique de son mari elle descendit sur le perron.

Le cocher finissait d'atteler.

Jeanne enjamba le marchepied du coupé où elle s'installa.

Elle attendit cinq minutes.

Guillaume grimpa sur le siège, rassembla les rênes ; la voiture franchit la grille.

Mme Chaumel se rendait bien chez amie, et le petite Paul, depuis qulques jours, se trouvait, en effet, assez mal-portant.

Mais ce n'était poit le souci de la santé de l'enfant qui l'amenait à aller voir la mère.

Son cœur était plein d'une de ces détresses qui ont besoin de s'exhaler en un aveu complet.

Elle n'avait pu crier à son mari : Mon père est mort ! je viens de le retrouver sur une dalle d'hôpital. Il fallait qu'elle se confiât à quelqu'un.

A qui, si ce n'était à Rosalie ?

Puis, celle-ci lui dirait ce qu'il fallait faire, si elle devait avouer cette mort ou conserver pour elle seul le secret de la terrible après-dinée qu'elle venait de passer ; si ce ne serait pas garder plus sûrement la mémoire de ce pére dont elle voulait oublier les torts, en ne la livrant pas au blâme des autres ; si le deuil qu'elle porterait intime, caché aux yeux de tous, ne serait pas mieux que le deuil aux longs crêp s, qui rend les jolies femmes plus intéressantes et plus jolies.

Il ne se mêlait à cette pensée, qui prenait plus en plus possession de son cerveau, aucune question d'amour-propre, certes.

Que lui importait, dans le fait, que son mari eut la triste fin de son père et serait-elle forcée de racouter, à ceux qui la verraient en noir, de quelle façon il était mort !

Quand le coupé s'arrêta rue de Courcelles, Jeanne sursauta

En proie à ces réflexions multiples, le trajet ne lui avait pas paru long.

Rapidement, elle pénétra dans l'immeuble.

Mais quand elle se trouva dans l'escalier, elle ralentit son allure.

Il lui avait fallu, pour triompher des choses de cette journée, autant de force physique que de force morale.

Et elle se sentait tout d'un coup très lasse, les jambes brisées, éprouvant une douleur à chaque marche qu'elle montait.

Mme David habitait le corps de bâtiment situé au fond de la cour.

La maison était confortable, et ce second escalier couvert d'un tapis aussi bien que le premier.

Sur le palier du deuxième étage, — elle allait jusqu'au quatrième, — Jeanne s'assit au bout d'une banquette posée le long de la muraille

Elle n'en pouvait plus ; il lui fallait quelques instants de repos.

Cette lassitude commençait à passer, elle reprit son ascension et arrivait à la chambre de son amie.

Juste à cette heure, dans le petit salon attenant à la chambre de Jaques de Labatière, à l'hôtel de la rue de Bourgogne, avait lieu un conciliabule des plus sérieux.

Les témoins du capitaine Brévanne reglaient avec ceux du jeune explorateur, en présence de ce dernier, les conditions définitives du duel.

Jacques n'avait pas voulu démordre de celle-là : que l'imposibilité absolue de tenir une épée pour l'un des combattants, mettrait seule fin au combat

C'était ce qu'on appelle un duel à mort.

Avec l'acharnement qu'apporterait chacun des adversaires à défendre sa propre vie, l'un ou l'autre pouvait être frappé de façon à ne pas se relever.

Les témoins partis, trois hommes restaient auprès de Jacques : son oncle, revenu après le diner, Geoges Taverrier et Francis Chaumel.

Ces trois hommes étaient sombres et silencieux.

Chaumel et Taverrier, assis sur un canpé, regardaient Jacques, qui fumait une cigarette, accoudé à la cheminée, dont Fiamma la négrillonne ne quittait pas le coin.

Le commandant de Labatière debout devant une fenêtre, les mains derrière le dos fixait aussi les yeux sur son neveu.

Ce fut lui qui rompit le silence.

— Eh bien ! fit-il d'un ton d'autant plus brusque qu'il se sentait plus ému, tu ne vas pas te faire la main !.

— Mais si, répliqua Jacques en jetant au feu sa cigarette.

— Il y a au moins trois ans que tu n'as pas tenu une épée !

— A peu près. J'étais de force secondaire à l'escrime ; je crains bien d'avoir perdu pas mal de mes moyens.

— C'est pour cela que ce duel est épouvantable ! gronda le vieux marin, avec une violence indignée ; tu seras dans un état d'infériorité notoire.

—C'est ce que nous lui avons répété toute la journée fit Taverrier.

—Mais faites lui donc entendre raison ! dit Chaumel avec un geste dépité.

— Mon oncle, mes chers amis, fit Jacques avec calme, ne vous mettez point en peine pour moi, je vous en prie ; je ne puis que vous répeter ce que je vous ai dit, rien ne m'attache à l'existence et je ne crains point la mort.. Je puis même vous affirmer sauf le regret de m'en aller sans voir fait la lumière sur cette ridicule et odieuse affaire, donce comme une libératrice . Il est absurde de vivre pour ce que donne la vie.. Donc, si je suis tué demain ne me plaignez pas, au contraire.. En attendant Chaumel puisque c'est chez vous que nous devons nous escrimer, si nous partions !

- Je crois en effet, qu'il serait temps.

— Vous venez avec nous, mon oncle demanda Jacques.

— Oui je vais avec vous, grommela M. de Labatière.

Jacques envoya son ordonnance chercher une voiture.

Et dix minutes après, tous les quatre quittaient l'hôtel.

Lendemain les journeaux racontaient le duel,

Jacques de Labatière avait été blessé.

La blessure était grave.

Les journaux ne se trompaient pont le jeune explorateur était tombé sur le terrain.

. Lorsque la voiture qui le ramenait, un grand landeau où avaient pris place son médecin et ses témoins, s'arrêta rue de Bourgogne, l'officier était évanoui.

On le transporta dans sa chambre,— où l'attendait son oncle, — avec d'infinies précautions.

Et seulement lorsqu'il fut étendu sur son lit, déshabillé, le médecin, qui n'avait pu faire qu'un pensement sommaire, se rendit compte exactement de la gravité de la plaie.

L'épée de son adversaire l'atteignant à la base du foie, perforait le vésicule biliaire.

L'ébanchement de bile avait eu lieu à l'extérieur.

— Singulière blessure, faisait le docteur en hochant la tête ! bien singulière.

— Elle n'est pas mortelle ? demanda le vieux marin, pâle comme un linge, des larmes pleins les yeux.

— Espérons-le . mais la péritonite est à craindre.

Jaques reprenait ses sens ; chacun se tut.

Ce jeune homme promena son regard autour de lui, l'arrêtant sur Taverrier, sur Chaumel, sur son oncle.

Il ouvrit la bouche pour parler.

— Silence, dit le médecin, pas un mot cela vous est expressément défendu.

Et par un signe furtif il engagea les assistants à dominer leur émotion.

Le blessé venait d'ailleurs de fermer les yeux.

Il tomba dans une espèce de somnolence qui le rendait insensible à tout ce qui se passait autour de lui.

Cet état devait se prolonger une partie de la journée.

La fièvre éclata seulement vers le soir mais avec violence.

M. de Labatière revint sur les dix heures.

Il voulait passer la nuit auprès de son neveu.

Il trouva Bruno assis, triste et silencieux, au chevet de son capitaine, tandis que Fiamma accroupie au pied du lit ne quittait pas des yeux le maitre pour qui elle avait abandonné son pays du soleil.

Lui et l'ordonnance devaient se relayer, c'est-à-dire que tour à tour, ils s'étendraient sur le canapé, dans la pièce voisine puis revenaient veiller sur le blessé.

Mais il fut impossible d'arracher Fiamma de la nouvelle place qu'elle avait adoptée.

Vaincue par la fatigue, elle s'endormit à plusieurs repises restant accroupie au pied du lit.

La nuit avait été très agitée et le docteur, à sa première visite, fronça le sourcil.

Devant sa physionomie inquiète M. de Labatière lui demanda s'il n'y aurait pas lieu de demander une consultation.

Il fut de cet avis et partit immédiatement pour arrêter avec une des sommités du monde médical, l'heure à laquelle aurait lieu cette consultation.

Vers la fin de la matinée il revint annoncer que le rendez-vous près du lit du malade, était arrêté pour cinq heures de l'après-midi.

Mme de Labatière se trouvait là remplacant son mari au chevet du jeune officier.

Le commandant reparut, du reste, aussitôt après déjeuner.

Et l'un et l'autre demeurèrent à l'hotel de la rue de Bourgogne jusqu'au soir.

Le résultat de la consultation fut que tout en étant grave, l'état du blessé n'inspirait pas d'inquiétude immédiate.

La chose à redouter, c'était la péritonite.

On ne pouvait prévoir encore si elle se déclarerait.

L'ordonnance avait dormi l'après-midi entier et se trouvait frais et dispos pour passer cette seconde nuit à côte de son maitre.

Pas de danger qu'il fermât l'œil une minute.

Quand à Fiamma, malgré les objurgations de son ami Bruno, il avait été impossible de l'arracher de sa place.

Et ce fut seulement le soir, lorsqu'elle vit autour d'elle les visages un peu rassérénés qu'elle consentit à manger.

La pauvre petite négrillonne, qui ne savait pas assez de français pour saisir toute ce que l'on disait autour d'elle, comprenait cependant que son maitre, le sauveur qui l'avait enlevée sanglante de la rivière où dormaient les cadavres des siens courait à son tour un grand danger.

Et si par-ci par-là vaincue par le sommeil, elle fermait les yeux, elle ne sentait point la crampe de la faim lui tenailler l'estomac.

Après les grands cris jetés au moment où l'on ramenait l'officier sur un brancard, pâle et immobile à faire croire qu'il était mort, on n'avait pas entendu une syllabe s'échapper de la bouche de Fiamma.

Elle venait d'accepter par un signe, la nourriture que Bruno lui présentait.

Mais elle ne desserra les lèvres que lorsque son maitre pendant un moment où la fièvre lui laissait la possession de de ses facultés, lui adressa la parole.

La nuit fut aussi mauvaise, la journee qui suivit également.

Le surlendemain, il y eut une [illegible] velle consultation.

La peritonite n'etait point encore d[illegible]clarée, mais elle paraissait imminent[illegible]

Si elle se declarait le blessé pou[illegible] être considéré comme perdu

Voila les nouvelles que le comm[illegible]dant de Labatiere rapporta a sa femme et à sa fille en rentrant chez lui pour diner.

Paul Yveling se trouvait la [illegible] inquietant, comme tout le monde.

J'irai passer la nuit a son chevet dit Mme de Labatiere, c'est mon tour.

Cela etait convenu, et pe[illegible] posa d'objections

Mais apres un instant de [illegible] E[illegible]ne se tourna vers son mari

— Jacques etait pour moi [illegible] dit elle : il mes semble que c'est [illegible] devoir de le veiller aussi [illegible] une fois.

— Mais, ma cher amie [illegible] qui t'en empêche !

M. de Labatiere fit un geste [illegible]que.

— Mon gendre vous oubliez [illegible] de ce duel, dont Jacques est victime

C'est vrai, murmura Yvelin.

Et a sa femme

Tu l'oublies egalement.

Celle ci [illegible] un mouvement aussi brusque que celui de son pere

Ah [illegible] n'est-ce pas [illegible] que [illegible]rait le monde !..

Nous devons une reparation au [illegible] heureux que nous avons injusteme[illegible] accuse : la seule que nous puissions lui donner, moi comme vous c'est de lui montrer par notre présence que nous regrettons amerement notre erreur et qu'il a reconquis toute notre affection....

Or, le monde est la pour me dé[illegible]dre à moi, pour qui en somme tout [illegible]la est arrive de prouver à Jacques de Labatière que l'amitié et l'estime que je lui partais sont toujours les mêmes..

Eh bien ! je me moque de ce que l'on pourra dire..

Ce me serait un éternel remords, s'il succombait.. de ne pas lui avoir serré une dernière fois la main...

Il y eut un court silence.

Ce fut Paul qui le rompit.

— Je trouve que Régine a raison dit il avec calme en regardant tour à tour son beau-père et sa belle-mère ; son cousin et elles ont été élevés en frère et sœur.... Surtout après ce qui s'est passé, il est de son devoir de prendre à son tour sa place de garde-malade.. Elle peut le rien.. et alors même qu'on saurait quelque chose cela ne serait qu'une affirmation de l'innocence de Jacques de Labatière a qui j'espère bientôt serrer la main loyalement devant tous.

— Vous avez raison fit le vieux marin ; c'est bien Yveling merci.

Régine partit donc avec sa mère vers les neuf heures.

Lorsqu'elles arrivèrent près du blessé celui-ci dormait d'un sommeil paisible

Ce sommeil devait se prolonger jusqu'à une heure du marin.

Quand le jeune homme ouvrit les yeux Régine seule veillait dans la chambre.

Sa mère s'était assoupie dans le grand fauteuil Voltaire ou elle avait pris place : Fiamma, une couverture enroulée autour du corps, succombant entière-à la fatigue ronflait étendue au pied du lit.

Dans la seconde pièce dont la porte de communication était fermée, Bruno dormait aussi.

Dès qu'elle lui vit soulever les paupières, Regine se pencha sur Jacques.

Ce fut son visage, si charmant, si doux dans l'encadrement des cheveux blonds, que le blessé contempla.aussitôt que ses prunelles purent s'attacher à quelque chose.

La jeune souriait d'un sourire encourageant attendri.

Elle pressa la main fiévreuse qui pendait hors des couvertures.

- Cela va mieux, Jacques !

— Oui, prononça faiblement le jeune homme cela va mieux.

A peine ces quelques mots articulés, une contraction crispa ses traits.

— Ne parlez pas, fit-elle ; j'ai tort de vous faire parler.. Il ne faut pas que vous prononciez un mot.

Et comme il ouvrait encore la bouche elle la lui effleura de sa main blanche, en disant :

— Taisez-vous c'est le moment de boire votre potion.

Régine pris sur la table de nuit un flanon pharmaceutique, qu'elle agita vivement et versa de son contenu dans une cuiller, qu'elle glissa entre les lèvres de son cousin.

Après quoi doucement, très doucement, elle arrangea les oreillers derrière sa tête.

Puis elle se rassit à la place qu'elle occuppait, pas tout à fait au pied du lit tout près de Jacques.

Les yeux du jeune homme s'attachèrent à elle avec une expression de reconnaissance et de bonheur qui eussent fait monter des larmes aux yeux de Mme Yveling, si la nécessité de ne laisser paraitre aucune trace d'émotion sur son visage ne l'eût rendue assez forte pour refouler celle-là.

— Régine prononça-t-il.

— Je vous en prie, fit-elle, ne parlez pas : cela vous fait mal.

— Non, pas quand je parle aussi bas. Régine, maiatenant je puis mourir.

Elle reprit sa main, brûlante et sèche se pencha encore sur lui.

— Taisez vous, vous ne mourrez pas, vous êtes sauvé !

— Cela m'est égal à présent.. Je vous dis que je puis mourir !

— Et moi je vous dis que vous vivrez !

Elle plongeait avec assurance ses yeux dans les yeux du blessé.

Les paupières de celui-ci battirent et se fermèrent.

— C'est cela, reprit elle en lâchant sa main, il faut dormir.

Il ne dormait point.

Ce regard entrant dans le sien l'avait ébloui.

Et maintenant dans sa tête vide, où depuis trois jours passait un cortège de cauchemars, un grand calme se faisait

Ainsi, les yeux clos, quoique sentant Mme Yveling si près de lui que la respiration de la jeune femme arrivait à son oreille ce n'était point Mme Yveling qu'il voyait, mais Régine, la Régine de son amour, telle qu'au désert pendant les nuits étoilées ou les siestes à l'ombre de quelque oasis, elle lui apparaissait.

La somnolence lui revint ainsi puis le sommeil, un sommeil plus calme qu'il n'avait encore eu, parut à celle qui le veillait d'un pronostic favorable.

Elle ne dormit point elle.

Elle ne sentit même point ses paupières s'alourdir.

Peu à peu ses pensées avaient remonté la pente du souvenir.

Elle se retrouvait telle que Jacques la voyait en son rêve.

Mme Paul Yveling revivait sa vie de jeune fille.

Les paroles que prononçait sa mère le soir où Jacques venait demander à M. de Labatière — avec cet élan d'indignation qui remuait le cœur — une explication en surgissant dans sa mémoire, la tirèrent de cette songerie où elle se plaisait.

Ah ! que nous avons-nous pas donnée à lui, au lieu....

Et il y avait chez Régine, non pas un regret, il lui semblait qu'elle n'eut pas pu épouser un autre homme que Paul.

Mais une réflexion naissait en elle : elle se disait que certes il eut mieux valu, pour son repos pour son bonheur, s'appeler Mme Jacques de Labatière que Mme Paul Yveling.

Elle s'avouait, avec une amère sincérité, qu'elle n'était pas heureuse.

Et, chose bizarre, qui l'effraya, il sembla à la jeune femme qu'un rempart, élevé tout à coup, se dressait entre elle et son mari.

Elle s'interrogea tremblante, comme si de cet examen qu'elle se faisait sur ... elle devait sortir avec une cruelle blessure au cœur

La froideur de Paul avait elle donc vaincu sa tendresse ?

L'aimait elle moins qu'autrefois ?

Régine n'osa point articuler mentalement de réponse.

Le réveil de Mme de Labatière arriva à point pour la tirer de cet état d'esprit troublant, pénible.

Sa mère exigea qu'elle prit sa place dans le grand fauteuil pour essayer d'y dormir pendant qu'elle veillerait.

La jeune femme obéit sans pouvoir parvenir à trouver le sommeil.

## VI

La crise hépatique dont M. Chaumel avait été atteinte plus violente que celles déjà subie l'avait tenu huit jours pleins au lit.

Mme Chaumel devait suivre, seule le corps de son père au cimetière.

Elle devait garder le secret de sa mort.

Ne pouvant dans ces conditions prendre le deuil, elle se faisait faire plusieurs toilettes sombres, s'harmonisant avec ses pensées, qui ne devaient pas du reste rester longtemps au diapason aigu des premiers jours.

Son père avait été trop peu un père à son égard pour que l'apaisement n'arrivât pas promptement.

Il avait eu trop de torts envers les deux chers êtres dont le souvenir lui revenait souvent, si doux et si cruel à la fois : sa mère et sa sœur pour que le calme ne suivît pas de près la tourmente.

Le regret qui vraiment devait subsister en elle était celui de n'avoir pu le sauver de la misère avant que la maladie jetât à la tombe.

Cette tombe, elle l'avait fleurie et ornée : elle cotinnerait à l'orner et à la fleurir.

Elle accomplissait avec son père mort son devoir de fille, comme elle aurait voulu l'accomplir pour son père vivant.

Deux ou trois jours après la douloureuse corvée de l'enterrement, Jeanne se rendit chez Mme David.

Si son affection pour son amie la poussant à cette visite, une curiosite d'autant plus vive qu'il y entrait un vague effroi la stimulait encore bien davantage

Son imagination avait marche.

Elle avait peur de ce qu'elle pensait et pourtant elle voulait savoir.

Mme Chaumel ne trouva point son amie quoique, a cette heure-la, celle-ci, d'habitude, fût encore chez elle.

La concierge lui dit qu'aussitôt après le dejeuner elle était sortie avec l'enfant et la bonne, pour profiter du soleil qui se montrait.

Depuis toute une semaine, on n'avait pas promené le petit, pour qui le médecin était venu plusieurs fois.

— Il va mieux ! s'informa Mme Chaumel.

— Il est encore bien pâlot . pour moi, il ne vivra pas, cet enfant.

— Dites donc à Mme David qu'elle vienne me voir. je n'aurais pas le temps peut-être de repasser aujourd'hui ni même demain.

La jeune femme entrée dans la loge, causait encore avec la concierge, lorsqu'un hommes, arrêta sur la porte grande ouverte.

— Mme David !

Elle n'y est pas, monsieur.

— Vraiment !.. Ce n'est pas un ordre !

— Pas du tout, monsieur : elle est allée promener son fils.

Jeanne s'etait retournée

Et son regard se croisait avec le regard de l'homme à qui on faisait la même réponse qu'à elle.

Sur son visage à lui, comme sur le sien, une surprise parut.

Tous doux s'étaient vus.

Où donc !

A Trouville.

Jeanne reconnut au premier coup d'œil le comte de la Roche, le mari de cette pauvre petite infirme, que Rosalie avait eu pour élève, un de ceux que l'on rencontrait là-bas à tout instant, soit sur la plage, soit au Casino.

Lui, remettait immédiatement la jeune et jolie femme du grotesque. M. Chaumel, l'hérone de ce drame en mer, que tant d'autres avec lui avaient tourné a la blague et dont il eut ambitionné — après le danger— d'être le héros.

Le comte, en ce temps-là traversait une de ces crises qui durent plus ou moins longtemps et qui prennent certains hommes à différentes époques de leur existence.

Retombé dans toutes les extravagances de sa vie de garçon, il ne se souvenaitguère qu'il était marie que lorsqu'il rentrait a l hôtel de l'avenue Montaigne.

L'etat navrant de sa jeune femme, loin de le rapprocher d'elle l'en éloignait.

Non pas que l'affection réelle qu'il lui avait portée fût éteinte, mais il se disait qu'elle ne serait jamais qu'un pauvre être maladif sur lequel un mari ne peut compter.

Et il ne prétendait pas qu'elle enchaînât sa liberté.

Sa tendresse, du reste, était faite de trop d'égoïsme pour deviner les ravages que causait dans cette santé si ébranlée sa conduite en un pareil moment.

Il pensait Huguette résignée sur son lit de torture, heureuse à la seule pensée que bientôt elle serait comme une autre, sans souci de ce qu'il faisait, l'aimant trop pour douter de lui, si naïve, d'ailleurs si ignorante des turpitudes humaines, immaculée comme une hermine que la boue n'a jamais souillée, qu'elle ne croirait point au mal, alors, qu'elle le verrait, qu'elle le toucherait qu'il l'éclabousserait de sa fange.

Comme amie, ellh n'avait que Mme Paul Yveling.

Régine aimait trop son mari, pour faire entrer dans le cœur de celle-ci une méfiance qu'elle n'avait point, elle.

Et il ne s'en doutait pas que la révolte était venue d'elle-même, par cette intuition qu'ont plus que les autres, les femmes nerveuses et tendres, et que la sienne possédait à un degré extrême.

Il ne s'en doutait pas plus qu'il ne la voyait s'éteindre, s'habituant chaque jour davantage à son étiolement, ne remarquant pas qu'elle inclinait sur son cou sa tête trop lourde, comme s'incline sur sa tige la fleur qui va mourir.

Les médecins, du reste, ne disaient rien.

Ils ne disaient rien, peut être parce que le mari ne demandait rien.

En tout cas, celui-ci ne se rendait pas compte du motif de leur silence.

Cet après-midi où, n'ayant point trouvé Mme David, il regardait filer le long de la rue de Courcelles le coupé de Mme Chaumel, le comte de la Roche, ne sachant que faire de son temps ce qui lui arrivait quelquefois, rentra chez lui à pied en fumant un cigare.

Comme il y arrivait, un homme descendait de voiture devant son hôtel.

C'était le docteur.

Si Henri eût fait.

Ainsi que tous les égoïstes, il fugait les émotions pénibles.

Jamais il n'avait voulu assister à ces séances qui revenaient tous les quatre ou cinq jours, au cours desquelles le chirurgien imprimait au menbre en train de s'aukyloser des mouvements si douloureux pour la patiente.

— Cela me ferait trop de mal, disait il a Huguettte : si tu savais, ma pauvre chérie, combien je souffre quand je te vois souffrir !

La desnière fois qu'il avait parlé ainsi, elle avait détourné la tête, la pauvre petite.

Elle ne croyait plus que lorsqu'on aime bien on préfère s'en aller que d'encourager d'un regard ou d'une bonne parole celui dont la torture serait adoucie par ce regard ou cette bonne parole

Maintenant, il lui semblait que c'étaut le contraire.

Aussi, la jeune femme se sentit-elle [illegible] lorsque Henri franchit le se[illegible] derrière son boure[illegible].

[illegible] de bonheur qui me[illegible] yeux.

Elle les retoula, ne voulant point l'empêcher de venir une autre fois, parce qu'elle pleurait.

Ah ! comme elle allait avoir du courage !

Elle en eût certes.

Elle ne jeta qu'un [illegible] a la fin, mais si affreux, sourd, sanglotant, plaintif comme un cri, de [illegible] bête que tenaille vivante le vivis[illegible] ses yeux etaient si hagards dans son mince visage livide, ou elle même, d'une main crispee sur son mouchoir de batiste epongeait la sueur — que [illegible] le mari [illegible] descendant dégé[illegible] vaillante l'être au cœur lache [illegible] femme faillit se trouver [illegible] elle.

Il reconduisit le [illegible]

Avant de descendre l'escalier sur le palier du premier étage, [illegible] lui disant rien, il demanda.

— Docteur, comment [illegible] vous !

Le médecin le regarda de haute, l'œil dur, comme s'il le mesurait au moral après l'avoir mesure au physique et répliqua de sa voix la plus incisive, la plus froide :

— Elle est perdue !

— Perdue ! repéta le comte.

Le chirurgien, qui avait déjà descendu deux marches, se retourna.

— Il aurait fallu, pour que cette malheureuse enfant surmontât cette opération, que par amour pour vous elle a voulue, une affection qui réponà la sienne, qui l'encourageât, qui la soutint.... Elle n'a rien eu.... C'est cela qui la tue !....

— Mais docteur !

— Il est trop tard !

Et il descendit encore plus marches.

— Je vous en prie, fit le conte, j'ai le droit de demander......

— Moi, fit le médecin en remontant les dégrès lentement, le regard plus dur méprisant j'ai le droit de vous répondre que lorsqu'il épouse uu ange comme celui que nous venons de laisser là-haut, un homme contracte des devoir auxquels il ne doit pas faillir..

— Je n'ai jamais failli aux miens et je n'accepte pas....

— Acceptez ou n'acceptez point cela m'est égal ; j'accomplis moi mon devoir vous disant ce que je pense. A rester seule, toujours seule au fond de sa chambre, votre femma a pris une de ces tritesses qui, dans son état mènent fatalement à la consomption ... L'estomac s'est contracté,irrémédiablement, elle ne refait point les forces qu'elle perd.. un jour elle fermera les yeux, elle ne les rouvrira plus.

— Mais c'est affreux !

— C'est ainsi.

— Docteur, vous reviendrez, n'est-ce pas ?

— Oui.... Non plus pour la faire souffrir, ce serait inutile ! la pitié seule me ramènera.

Et cette fois il s'en alla, gourmé, raide, sans se retourner.

M. de la Roche, resté debout au haut de l'escalier, le regarda partir, immobile, hébété.

Le valet, qui se tenait à la porte du vestibule, n'avait pu entendre les paroles cruelles de l'homme de l'art,

Le comte ne devait pas se demander si elles étaient arrivées à d'autres oreilles qu'aux siennes.

Quelqu'un pourtant avait assisté, n'en perdant pas un mot, à cette scène brève violente, sans éclats de voix,sans gestes insolites.

Au moment où les deux hommes sortaient de l'appartement de Mme de la Roche, Paulin Pacot, le pâfre, actuellement second valet de chambre à l'hôtel de l'avenue Montaigne, venant de l'appartement de M. de la Roche, allait atteindre le paier

Les pas du domestique, comme ceux du maître et du médecin, s'étouffaient dans la moquette qui tapissait les couloirs et les escaliers.

Une portière à peine soulevée empêchait ces derniers de le voir venir.

Paulin s'arrêta, d'instinct, se collant à la muraille.

Il eût tant voulu pouvoir interroger, demander à cet homme dont un regard figeait la peau sur les lèvres, à ce tortionnaire, si le prix des souffrances de sa petite comtesse serait au moins la guérison, qu'il ne devait guère se faire scrupule d'écouter.

Et pendant que M. de la Roche voyait partir celui qui venait flageller si impitoyablement sa conduite, lui dans l'ombre du corridor, regardait sur le palier bien éclairé, serrant les dents, crispant cet homme grêle, aux cheveux rares, aux prunelles pâles qu'il eut soulevé avec une main pour le jeter par dessus la rampe de l'escalier.

Et au fond de lui, il disait :

— Qu'est-ce que ça lui fait qu'elle meure ! Il a son argent. Au contraire, il sera débarrassé !....

Ce n'était plus le garçon doux, comme tous les forts qui ne soupçonnent la vigueur de leurs biceps que le jour où ils ont à défendre les faibles.

Sa poitrine se soulevait sous le grondemut de colère ; il lui semblait qu'il ne saurait résister au désir qu'avaient ses muscles de passer sur ce gringalet leur exaspération.

Mais Paulin était trop plein de bon sens pour ne pas se dominer promptement.

A quoi servirait cette violence ?

A le faire jeter à la porte, lui et Simone.

Il ne leur resterait même pas la consolation de voir mourir leur maitresse.

Il laissa rentrer le comte dans l'appartement de sa femme et descendit l'escalier pour continuer à vaquer à ses occupations.

M. de la Roche était revenu auprès du lit de la comtesse.

Celle-ci qui avait eu une vraie syncope, semblait mnintenant reposer.

Henri resta debout au pied du lit et, appuyé sur le panneau, la regarda.

[illegible]es paroles du médecin, résonnaient t[illegible]jours à son oreille.

A la colère qu'elles amenaient d'abord en lui, succédait un trouble devenant un émotion intense devant cette couche ou Huguette plongée dans la torpeur qui suivait toujours les visites de son bourreau, parraissait endormie sommeil qui n'a point de fin.

Jemais encore il ne l'avait vu ainsi, non, jamais......

La longue natte cendrée, attachée ce jour-là avec un gros nœud de ruban rose, pendait en avant sur la chemise de surah rosa également avec une dentelfe floconneuse qui en pâlissait le ton.

L'oreiller aussi était garni de dentelle, très haut retombant en l'effleurant autour du visage exsangue assombri par les cils baissés, où de la bouche close. sans couleur, ne semblait plus s'échapper de souffle.

Et peut-être pour la première fois de son existence, un sentiment d'où sa personnalité était absolument exclue, où n'entrait ni physiquement, ni moralment le souci du moi. la crainte d'une crispation désagréable des nerfs ou d'une vibration douloureuse du cerveau, s'empara d'Henri dela Roche.

Quand sa femme, après de longues heures terribles, avait subi une opération.

— quand loin de la pièce convertie en salle d'opération, il avait deviné, s'il ne les avait entendus, les cris de la chloroformée, quand enfin, sachant la torture que causaient à Huguette ces séances pendant lesquelles le chirurgien forçait la hanche ackylosé, à rompre les adhérences qui eussent maintenu la claudication, il s'en allait, fuyant cette émotion. comme il avait fui les autres, il éprouvait certes pour elle une douloureuse, une immense pitié.

Mais cette pitié même lui pesait.

Il avait des mauvaises humeurs, en pensant, lorsqu'il était hors de chez lui, qu'il faudrait y rentrer, revenir à cette pauvre petite qu'il devait toujours plaindre, si gaie pourtant, si heureuse lorsqu'il était là, ne parl[illegible] jamais de son mal.

Par moment, il lui en voulait de [illegible]e contraindre à voir sa souffrance.

Volontiers, la sachant entourée de tous les soins possibles imaginables, il fût parti pour quelque voyage agréable, pour un séjour par exemple à Nice ou à Monte- Carlo.

Au retour il l'eût trouvée debout, peut-être " comme une autre ".

Mais en cet instant où, appuyé sur le pied du lit, ses yeux s'attachaient à Huguette immobile, avec sa lividité de cadavre dans le flot de surah rose et de dentelle neigeuse, il sentait un vrai cri de douleur lui monter à la gorge, en même temps qu'un remords lui entrait dans le cœur.

Avait-il vrai, ce médecin, cet impitoyable chacuteur plus humain que lui [illegible] enseignait son devoir ?

[illegible]-il la perdre, cette créature [illegible]mour l'avait transformé, avait fait de lui, pendant un moment un autre homme ?

Etait-elle un ange égaré sur la terre chargé de veiller sur lui, et qui, fatigé de sa tâche, écœuré sans espoir, s'apprêtait à remonter vers la voûte bleue, où il se perdait parmi les étoiles ?

Oh ! pauvre petite amie ! Oh ! pauvre Huguette !

Le sanglot qui lui contractait la gorge éclata.

Et Henri de la Roche se précipita à genoux contre ce lit, auprès duquel il faisait de si rares et de si courtes apparitions.

La jeune femme avait trassailli.

Ses paupières s'étaent ouvertes ; ses yeux se portèrent sur son mari.

Puis son visage prit une expression d'épouvante.

Henri pleurait.

— Qu'as-tu ? fit-elle, j'ai peur ! ... Suis-je donc bien malade ?

— Non non, tu n'es pas bien malade.. tu vas toujours mieux.. mais de le voir souffrir, ma pauvre chérie.. Huguette, pardonne-moi, je t'ai négligée je resterai près de toi souvent, maintenant.. me pardonnes-tu ?

Une expression de bonheur, voilée pourtant de tristesse, remplaça sur le visage de Mme de la Roche, la frayeur qui s'y trouvait peinte.

— Oui, balbutia-t-elle, oui, je te pardonne Seulement est-ce bien vrai ?.... Me laisseras-tu encore si seule . si qu'il me semble que tu ne m'aimes plus Vois-tu, je ne te demande pas, je ne t'ai jamais demandé de m'aimer autant que je t'aime.. ce n'est pas possible.. Il faut être une malheureuse comme moi, qui n'a que cela de joie sur la terre pour posséder cette force de tendresse, cette exagération, car c'en est une.. Mais être comme tu étais, et comme tu n'es plus.. Voilà ce que j'aurais voulu. jusqu'à la fin !

— Huguette !

— Il jeta ce nom, encore dans un sanglot, pleurant comme un enfant, sans pouvoir protester, comme il l'eût voulu, contre ces derniers mots, anéanti vaincu, ce qu'il y avait debon en lui — car nul n'est complètement corrompu — vibrant à son plus haut diapason·

Il cachait dans le drap sa figure convulsée.

La frêle main de la jeune femme, maintenant striée de longues veines bleues, se posa sur sa tête.

— Vois-tu, fit sa voix plus faible qu'il ne l'avait encore entendue, tu aurais des regrets.. et si je dois mourir, je ne voudrais point te rien laisser de moi qui pût te rendre triste.. Je voudrais partir, bien sûre que mon souvenir te sera doux, toujours doux.. bien sûre que lorsque tu voudras sur tombe où tu lira mon nom, rien que mon nom Huguette, tu y viendras pour y trouver à travers les agitations de ta vie quelques instants d'un calme qui devra t'y ramener.. Je veux que tu dises : elle m'a bien aimé, mais je l'ai aimée rendue heureuse, comme je l'avais promis.. à l'aieul.. sur le Christ !

Elle s'arrêta.

Un grand sanglot emplit de nouveau la chambre, plus déchirant que ceux qui venaient de l'emplir et s'étaient tus soudain.

Celui-là sortait de la poitrine de la petite comtesse.

Et, renversée sur ses oreillers, se tordant les poignets, elle criait maintenant avec l'affolement de ceux que hante une effroyable terreur.

— Je ne veux pas mourir !

Henri se releva, galvanisé par ce cri.

Il se pencha sur le lit passa un bras sous la taille de la jeune femme, très doucement, pour ne pas déranger l'appareil qui immobilisait toute une partie du corps et lui causait une souffrance.

A mesure qu'il resserait cette étreinte. lui aussi se sentait pris de terreur, de sa terreur de tout à l'heure, quand il voyait Huguette sans mouvement il vide comme si elle fût morte.

Ce corps, dans sa chemise flottante, tenait moins de place que celui d'un enfant.

Huguette déjà si mignonne, si fragile, n'était plus que l'ombre d'ellemême.

C'était, comme l'avait dit le médecin la termination fatale, lente, sûre, la consomption.

— Ma chérie, fit-il, maitîtrisant l'émotion qui ne demandait encore qu'à éclater, ma pauvre chérie, à quoi penses tu ?.. Je te répète que tu vas bien aussi bien que possible, aussi bien qu'on peut aller ... Dès que tu pourras te lever, tes forces reviendront....

Mais tu ne manges plus, il faut manger..

Comment veux-tu être forte, si tu ne prends rien ?

— Je ne peux plus.... je ne peux plus manger !

— Mais si.. tu voulais..

— Il serait trop tard, je le sens bien.

— Es-tu folle, voyons, mon Huguette ? Qu'est-ce que ces idées sombres, ces mots de découragement !.. Faut-il que je sois franc avec toi ? Veux-tu que je te répète les paroles exactes du docteur ?..

Son visage tout près du visage de son mari, elle plongea dans les siens ses yeux très grands, ses beaux yeux d'un bleu violet, où l'incrédulité se mêlait au désespoir.

— Tu vas me mentir, murmura-t elle à quoi bon !

— Je te jure que je ne mens point.. Voilà ce qu'il m'a dit, ton bourreau : il faut qu'elle se nourrisse, il le faut, à tout prix !

— Certes donc que...... si je ne me nourrissais pas....

— Ah ! oui, certes, si tu, ne te nourrissais pas .

— Je mourrais ?

— Comment veux tu, ayant bessoin surtout, comme tu en as besoin, de réparer les torces perdus, vivre sans manger ?

— Mais rien ne passe, mon estomac rejette ce que je le force à absorber.

— Parce que tu l'as déshabitué de prendre.. Tu sais bien qu'il a eu déjà de ces révoltes.. à plusieurs reprises.. et que tu les as vaincues .

Les yeux de la malade devinrent plus profonds foulllant les yeux de celui qui parlait avec une intensité extraordinaire.

— Tu penses qu'il n'est pas trop tard ? demanda-t-elle lentement.

Si je le pense !.. J'en suis sûr.. absolument sûr !

Henri répondit cela avec une conviction qu'il possédait réellement.

Il avait tellement besoin de croire à ce qu'il disait, qu'il y croyait.

Elle ne demandait qu'à se laisser gagner par cette assurance.

Elle ne demandait, la pauvre petite comtesse-mourante, qu'à se figurer qu'elle vivrait.

— Oui, fit-elle, nouant ses bras autour du cou do son mari, transfigurée, une poussée de sang à ses joues blanchas, oui, si tu m'aimes j'aurai la force encore de lutter ; je vaincrai, ainsi que j'ai dejà vaincu !

— Alors, tu es sauvée ! prononça-t-il en lui donnant de long baisers, je t'aime, je te veux jolie, heureuse, comme une autre, tu sais, mon Huguette....

A la fin de cet hiver, nous donnerons cette grande fête, dont nous avons déjà parlé.. tu en feras la reine.. . et tu oublieras tout. tout.... Voyons, que vas-tu manger ce soir ?

Il venait de dégager reposant sur l'oreiller la tête de la jeune femme.

Et assis tout contre le lit la main d'Huguette dans la seinne, ils débattirent le prochain repas bien difficile à composer puisque même le jus de vian de n'était plus digéré.

On devait essayer pourtant.

Huguette, ce soir-là, le supporta.

C'était un triomphe.

Le lendemain, peut être, on pourrait y ajouter une crème de blanc de poulet.

On essaya.

Cet aliment était rejeté au déjeuner, le soir l'estomac le gardait.

Le surlendemain matin Mme de la Roche prit tres facilement un œuf à la coque, puis un biscuit dans un petit verre de vieux bordeaux.

Quand le docteur revint le cinquième jour, il demeura tont surpris.

La mari était là encore, et il comprit que la leçon avait porté.

Reconduit. comme la dernière fois, par celui-ci jusqu au haut de l'escalier, il dit simplement, pour répondre à sa question :

— Le mieux existe certes.. Maintenant, il faut qu'il se maintienne.

Deux semaines s'écoulèrent ; le mieux s'était maintenu.

Henri assitait à tous les repas d'Huguette.

Il restait près d'elle jusqu'à ce que ce fût elle qui lui dit de sortir.

Le premier jour où elle se leva, il guida ses pas à travers la chambre et ne la quitta point jusqu'au soir.

La jeune femme entrait en convalescence, toujours bien pâle, bien pâle, mais soutenue par un désir de vivre, qui surexcitait ses nerfs, jusqu'à lui donner un semblant de vigueur capable de tromper ceux qui l'entouraient.

Pendant trois longs mois, la comtesse de la Roche devrait s'appuyer encore sur des béquilles, s'essayant suulement un peu chaque jour, pendant le dernier mois, en évitant de se fatiguer jamais, à marcher sans leur secours.

Il était temps qu'Huguette reprit à peu près le genre de vie qu'elle menait avant son opération.

Les velléités d'Henri à reprendre le sien devenaient d'autant plus vives que son idée fixe le hantat davantage.

Une fois sa femme en bonne voie, il se faisait moins de scrupule à déserter le logis, sinon autant qu'avant, du moins assez pour que la chaine du devoir ne lui parut pas trop pesante.

En ces trois semaines qu'il consacrait en grande partie à Huguette, les événements, attendus par lui avec impatien ce n'avaisnt point marché.

Jacque de Labatière était hors de danger, sans trouver guéri de sa blessure.

Cette blessure, après ces trois années passées en Afrique, où des fatigues de tous genres, auxquelles devaient se joindre les fièvres qui l'affaiblissaient si fort pendant les derniers temps de son séjour au Sénégal altéraient profondément sa santé deuait le mettre dans un état de faiblefse assez inquiétant pour le Midi.

Jacques avait obtenu un congé de six mois.

Il s'en irait à Nice ou à Cannes accompagné de son fidèle Bruno, qui lui du moment que son capitaine avait besoin de ses services, ne voulait plus entendre parler de congé.

La question de savoir encore si Fiamma serait du voyage avait été débattue.

Jacques ne pouvait vraiment trainer la négrillonne partout derrière lui, et puisque Mme de Labatière ou Mme Yveling, qu'elle intéressait, ne demandaient pas mieux que de se charger d'elle il était beaucoup plus simple de la laisser à Paris.

La chose se trouvait convenue, arrêtée.

Puis un jour Fiamma, qui ne quittait point pourtant l'appartement très chauffé, se mit à tousser.

Jacques la regarda dans sa pose de sphinx, au coin de l'âtre, — qu'elle ne quitttait que pour obéir à une parole, à un geste du maître, — avec ce frissonnement qui ne cessait que pour courir de nouveau sur sa chair.

Et il lui sembla que le grain de sa peau d'ébène perdait de sonbrillant, sa face de sa rondeur, et surtout qu'il y avait dans ces yeux comme une tristesse, le reflet d'un malaise, d'une et et l'autre peut-être, indéfinissable, mais certaine.

Fiamma devait songer auprès de ce feu qui ne la réchauffait point, dans cette chambre sombre ou depuis son arrivée elle avait vu tant de gens affairés ou tristes, au soleil qui brillait si fort là-bas, que l'ombre des boahabs est à peine assez épaisse pour vous garantir de ses rayons.

L'hiver est long à Paris, plus pernicieux avec ses pluies fréquentes pénétrantes glaciales qu'avec un froid vif et pénétrant.

Retrouverait-il la petite noire dont le dévouement de chien fidèle l'attendrissait ?

Elle lui fit peine comme elle lui avait fait peine, cette nuit, une des dernières passées au Sénégal, où elle exhalait en plaintes et en sanglots son chagrin de la séparation prochaine.

Puis, n'avait-il pas maintenant vis-à-vis d'elle des devors à remplir ?

Puisque, trop faible pour assiter à sa douleur naive, il consentait à l'emmener sur le grand vaisseau, ne lui fal-

lait-il pas, maintenant veiller à son bien-être matériel ?

Et la question était sérieuse.

Fiamma pouvait ne point s'acclimater, languir et succomber à quelque bronchite, dégénérée en phisie, si ce n'était à une maladie aiguë, comme une pneumonie ou une pleurésie.

Le Midi, vers lequel il allait, lui ne serait-il pas pour elle meilleur encore, l'intermédiaire entre le climat ardent d'Afrique et celui de France ?

On emmèrait Fiamma.

L'officier partir par le rapide un soir de décembre, accompagné de son oncle qui devait l'installer à Cannes, où il passerait une quinzaine de jours avec lui.

Jacques de Labatière s'en allait à regret.

Mais il se sentait malade; la Faculté avait parlé, il obéissait.

Lui non plus ne voulait pas mourir.

Il se disait, avec juste raison peut-être, que son duel n'avait rien prouvé.

Taut qu'il n'aurait pas déconvert l'auteur de la lettre annoyme adressée au juge d'instruction, il resterait, pour le plus grand nombre, en suspicion.

Or, anémie, affaibli comme il l'était il ne pouvait rien, pas même contraindre son cerveau à poursuivre une idée.

Lorsqu'il reviendrait à Paris, remis, robuste comme autrefois, il recommencerait ses investigations.

D'ailleurs il emportait une assurance celle que ses deux amis, l'ancien et le nouveau, Georges Taverrier et Francis Chaumel, chercheraient la piste qu'il n'aurait plus alors qu'à suivre.

Puis, il y avait maintenant comme une éclaircie dans sa vie.

Régime ne l'aimait point, ne pouvait l'aimer d'amour.

Mais il le sentait, plus qu'autrefois elle l'aimait en sœur en amie.

Et cela mettait dans son horizon le rayon de soleil qui y avait manqué si longtemps.

L'estime, l'affection des siens, reconquises, il pouvait bien attendre, patinter.

Le moment viendrait de la réparation au grand jour, devant tous.

## VIII

En quittant, à trois heures du matin l'hôtel de l'avenue de l'Alma, plein de lumière et de fleurs, poursuivie jusqu'à la voiture où elle se jeta — Mme Chaumel avait mis son coupé à sa disposition pour l'aller prendre et la reconduire — par la musique des danses qui recommençaient de plus belle, Rosalie, qui avait dû, pour refouler ses impressions, déployer un courage surhumain, poussa un de ces soupirs qu'on appelle des soupirs de soulagement, et qui sont l'indice d'une détente des nerfs aussi brusque que salutaire.

Il était temps qu'elle se trouvât seule elle étouffait.

Jusqu'à chez elle, elle ne parvint pas à lire d'autres idées que celles-ci : c'est que attaque commençait et qu'il fallait se défendre.

Rapidement dans la nuit de l'escalier elle monta ses quatre étages.

Tout d'un coup, elle songeait à son fils, dont la pensée n'avait pus quitté son esprit durant la première partie de cette soirée, et qu'elle oubliait à partir du moment où Jacques de Labatière fixait sur elle son œil sondeur, dur comme de l'acier.

Regarder son tresor, son chérubin endormi sous ses rideaux clairs, écarter de son front les boucles trop lourdes pour le toucher d'un de ces baisers que savent donner les mères et qui ne réveillent point les petits serait pour elle meilleur, l'unique calmant.

Après, quand elle l'aurait vu calme, reposant comme il avait reposé toutes ces dernières nuits froidement elle envisagerait la situation.

Et si critique qu'elle fût, cette situation elle en sortirait.

En tournant d'un main fébrile, sa clé-

dans la serrure, Rosalie soudain frémit.

Il lui semblait entendre un cri un de ces cris aigus comme en poussait son fils pendant ces nuits où, folle auprès de son berceau, elle croyait sentir la grande aile sombre de l'ange de la mort d'un mal inconnu.. qu'on ne voulait point lui dire.

La main de Rosalie, une seconde immobile, acheva de faire jouer le pêne.

Elle entra doucement, referma la porte, puis tout à coup se précipita.

Elle ne s'était point trompée : le terrible cri retentissait bien.

— Oh ! mon Dieu ! mon Paul..mon Paul.. voilà ta mère !.. me voilà !

L'enfant était dressé sur son lit, avec de grands yeux hagards la petite bonne, effarée, essayant de le calmer, comelle l'avait vu faire par sa maîtresse. au commencement de l'hiver.

Rosalie la repoussa enleva son fils dans ses bras, l'enveloppa d'un pan de la mante très chaude attachée à ses épaules et, le serrant contre elle le couvrant de baisers :

— Mon ange chéri, mon petit, maman est là.. As-tu bobo ?.. as-tu du mal ?. dis à maman où tu as du mal.

Oh ! oui.... mal.. très mal, Paul. à la tête !

Et il montrait, avec sa main, encore pleine de fossettes, sa menotte si douce, le siège de la souffrance, aux méninges.

Jamais encore, il n'avait eu ce geste, jamais il n'avait articulé ces trois mots plaintifs :

— Très mal, Paul.. ...

La hideuse l'épouvantable l'implacable vérité s'imposait.

La maladie qui avait mis des mois à germer éclatait aujourd'hui.

Son enfant allait mourir.

La nuit fut effroyable.

Le lendemain, ce ne fut pas un médecin qui vint mais deux mais trois.

Il y eut une consultation ; on ne put lui cacher l'arrêt.

Dès cet instant, Rosalie Davie ne fut plus qu'à son fils, rien qu'à lui.

Elle ne pensa qu'à une personne . un homme, bien loin de son esprit d'habitude ou qui n'y entrait que pour lui apporter une impression atteignant presque la terreur, de qui elle s'était toujours dit que le malheur viendrait, si le malheur devait fondre sur elle, l'homme des lâchetés, des délations : Henri de la Roche.

Quand, à l'entrée de l'hiver, le petit Paul avait été malade, dans une des visites, rares heureusement, qu'il continuait à lui faire, le comte lui parlait d'un grand médecin, spécialiste des enfants, qu'il connaissait par des amis, et qu'elle ferait bien de consulter.

Il s'offrait pour la recommander par ces mêmes amis, se faisant fort d'obtenir pour elle, sur la consultation ou sur les visites, une forte réduction.

L'enfant allant mieux, on n'en avait plus parlé.

Il fallait qu'elle vit le comte de la Roche immédiatement.

Echanger des lettres, c'était gâcher des heures précieuses.

Et elle n'avait pas une minute, pas une seconde à perdre.

Huit heures du soir venaient de sonner.

Si Henri n'était pas chez lui sa femme s'y trouvait certainement.

Et la femme à défaut du mari, pourrait peut-être agir.

Paul dormait.

Elle donna ses instructions à sa domestique, en qui elle avait toute confiance.

D'ici une heure et demie, deux heuheures au plus, elle sera là.

Rosalie jeta sa mante sur son dos, se coiffa rapidement et partit.

Dans la rue, arrêtant une voiture. se fit conduire avenue Montaigne.

Henri de la Roche sortait de l'hôtel comme elle descendait de voiture.

—Vous ! fit-il, la reconnaissant.

—J'ai à vous parler, dit-elle d'une voix brève, heurtée.

Il tressaillit.

Venait-elle lui demander compte de sa trahison ?

Et, cor me elle tirait le cordon de la sonnette, en poussant la porte aussitôt ouverte :

—Vous voulez me parler ...ici ?

—Certainement, ici..pourquoi pas ?

—Mon enfant se meurt, la méningite est déclarée ..... Cependant il allait mieux !

—Oui, il allait mieux..ce n'était, hélas ! qu'un mieux factice ; le feu couvait....il éclate......mais le cœur d'une mère n'est jamais fermé à l'espoir peut-être les médecins se trompent-ils, peut-être est-il encore temps de conjurer le mal..si ce grand docteur pouvait me le sauver !

—Il le sauvera.

—Je voudrais qu'il vienne le plus tôt possible..qu'il ne soit pas trop tard!

—Demain matin.

—Demain matin! toute cette nuit à passer dans les angoisses !... ..Et s'il n'était plus temps, demain matin ?

—C'est que ce soir, pensez donc.. c'est bien difficile, ce me semble.

—Neuf heures à peine..Jusqu'à minuit les médecins se dérangent.

—Oh ! Monsieur, je vous en prie !

—Je vous aurai une reconnaissance éternelle, reprit-elle, une reconnaissance sans bornes!

Et l'angoisse de ses yeux, l'angoisse de sa voix croissait.

Ses lèvres tremblaient, ses mains se joignaient ;

— Calmez vous.. je comprends que vous vous exagériez les choses, mais je vous assure que s'il ne venait que demain rien ne serait perdu.. Les médecins que vous avez vus connaissent certainement la marche à suivre jusque-là.

— N'importe, j'aimerais mieux ce soir . je ne vis point !

Henri de la Roche éprouva, pendant une minute, un remords aigu.

Cette malheureuse, cette mère affalée, non seulement allait se débattre, et se débattre en vain, contre l'inflexible destinée qui avait marqué au front son enfant, mais aussi, au milieu des tortures de sa tendresse, elle allait avoir à se dresser devant des annemis devant des juges, aussi implacable que l'était cette destinée.... des juges qui serait sans pitié ; il l'avait deviné, lors de son entretien avec M. de Labatière.

Et c'était à lui à qui elle devait cela. Oh ! misérable ! dix fois misérable était-il !

Mais il la sauverait.. après l'avoir livrée.

— Vous allez courir chez lui, dit-elle avec son idée fixe ; dites que vous allez y courir.

— Oui, tout de suite.. Ayez confiance.. nous le sauverons, votre petit !

— C'est un grand médecin, n'est-ce pas ?

— J'aurais un enfant que je ne m'adresserais pas à un autre qu'a lui. Il a fait des cures merveilleuses

— Alors, vous avez raison ! il me guérira le mien, pourquoi ne le guerirait-il pas ?

Certes, pourquoi !

— Et c'est à vous que je le devrai..

Elle délirait.

Elle pleurait des larmes d'espoir, qui avaient encore l'amertume des larmes de douleur.

Elle l'entraîna :

— Partons !

Henri de la Roche n'était dans un fiacre le guérir le médecin Mde David dans un autre pour retourner auprès de vous enfant et Rosalie David montai.

Seul encore Paulin les avait vu partir.

Le mari de Simone semblait plus pâle que tout à l'heure.

Et celle-di qui ne revenait pas.

Dix minutes à peine s'étaient écoulées qu'elle parut enfin, rapportant dans un immense carton la toilette tant désirée, l'élégant fourreau de veleurs que sa maitresse mettrait pour faire ses visites.. demain.

Vite, vite, elle monta pour gagner l'appartement de celle-ci.

Paulin n'articula pas une syllabe, mais il monta derrière elle.

Et derrière elle, sans hésitation, il entra dans le boudoir.

Personne, dans le fauteuil place près du guéridon en marqueterie ou la lampe au large abat-jour brûlait.

— Madame ! dit Simone en s'avançant à l'entrée de la chambre.

Point de réponse.

— Madame la comtesse, voici le costume, fit-elle en traversant la pièce et atteignant l'entrée du cabinet de toilette.

Et comme le silence régnait encore là, elle revin ses pas.

Alors, seulement, elle vit son mari debout au milieu du boudoir, et blanc comme un linge.

Elle eut peur.

— Quoi donc ?.. Qu'as-tu ?.. Il est arrivé quelque chose ?

— Je n'en sais rien mais ça se pourrait bien.. prends la lumière.

Elle souleva la lampe pendant que Paulin passait le premier.

— Elle doit être chez son mari, disait celui-ci, mais ce n'est pas par le palier qu'elle y est allée, j'en suis sûr !

Aussi pâles l'un que l'autre, ils entrèrent chez le comte par le chemin qu'avait suivi Huguette.

En même temps, il poussèrent un cri.

La lampe faillit s'échapper des main de Simone.

Paulin se baissa, souleva la forme bianche qui barrait la porte, l'emporta dans ses bras robustes.

Il l'étendit sur le lit.

La tête roulait sur l'épaule ; quand on soulevait le bras, il retombait inerte.

— Elle est morte ! fit-il.

— Elle est morte ! répéta Simone.

Et tous deux s'affaissèrent près du lit en poussant de tels sanglots, que le valet de chambre qui remontait chez son maitre son diner fini, les entendit et entra.

Ce fut lui qui donna l'éveil dans l'hôtel.

On courut chercher le médecin, qui ne put que constater la triste vérité.

Quand le comte rentra chez lui, une heure du matin, il vit sur grand lit Henri II, où elle avait souffert son long martyre, Huguette de la Roche, dans sa robe de mariée

Les mains pieuses de Simone venaient de la vêtir.

Sa maitresse n'avait-elle pas dit souvent qu'elle voulait être enterrée ainsi !

— Ah ! fit-il

Et ce fut tout.

Il passa la nuit, puis le jour suivant et la nuit suivante, près ce cette couche où le frêle corps saus vie dans les cassures de l'étoffe soyeuse, attendait qu'on le posat dans la tombe.

Il suivit à pied, ayant l'air d'un cadavre qui marche, le char jusqu'au Père-Lachaise.

Puis il revint chez lui, et les amis partis, les condoléances entendues, écrasé abimé, se demandant s'il aurait l'énergie de gagner sa chambre pour tomber sur son lit, et dormir comme une brute qui ne pense plus il monta l'escalier en se tenant à la rampe.

Mais au seuil de l'appartement d'Huguette il s'entendit appeler :

— Monsieur le comte !

C'était Paulin Pascot, qui était là, temant avec sa stature vigoureuse tout l'embrasure de la porte

— Si monsieur le comte voulait entrer !

La voix était péremptoire.

Henri de la Roche tressaillit ; mais il obéit vaincu dans sa faiblesse physique et morale par ce garçon qui venait, de pleurer comme pleure un enfant, mais qui conservait toute son energie toute sa force.

L'autre s'effaça devant lui.

Il entra.

Paulin marcha vers la chambre à coucher.

Le comte le suivit.

Il allait en automate, entraîné par cette force d'une volonté supérieure à la sienne, suggestionné par cet homme qu'il regardait ordinairement comme un être n'ayant avec lui aucun point de contact, d'essence inférieure à la sienne.

Il se retrouva dans la pièce, tendue croché d'un bleu très pâle, ou le grand lit Henri II était vide.

Simone montée comme son mari aussitôt après le retour de l'enterrement, dans la chambre mortuaire, assise sur une chaise, pleurait les coudes sur ses genoux, le visage dans ses mains.

Elle releva la tête, lorsque les deux hommes entrèrent.

Paulin s'arrêta à quelques pas du lit M. de la Roche également.

Le comte regarda le pâtre.

Lui blême, — fixait sur ce dernier ses yeux aux paupières rougies flamboyant comme des charbons ardents.

M. de la Roche se redressa, une lueur passa dans ses prunelles pâles.

Il sentait l'attaque : c'était un ennemi qu'il avait devant lui.

Sa résistance ne fut qu'une velléité.

Lache en fac[illegible] forts, il se mit à trembler, plus [illegible]l n'avait encore tremblé.

La main de Paulin Pascot, on s'appesantissant sur son épaule, l'avait fait [illegible]ir.

Il obeit, en suivant du regard le geste celui-ci à son injonction :

— Regardez ce lit monsieur le comte regardez ! Elle n'y est plus.. A peine sur ledrap pouvez-vous vous apercevoir reverra l'ange que nous appelions la petite comtesse.. Elle est morte, et c'est vous qui l'avez tuée....

Monsieur le comte, entendez-vous bien, vous aviez juré que vous seriez, sur le Christ, devant notre maitre et devant vos aïeux.....

Je ne suis, moi qu'un pauvre paysan, je ne suis rien.... mais si je jurais je tiendrais ma promesse, si difficile à tenir qu'elle soit....

Eh bien j'en fais un, de serment, en même temps que je vous fais une prédiction : personne, pour le moment, n'a le droit de vous punir pas même moi, qui vous écraserais avec plaisir qu'on a à écraser un insecte malfaisant, vous avez l'argent, sans avoir l'embarras de la femme : vous allez vivre libre, heureux.... Mais cela n'aura qu'un temps monsieur le comte, souvenez-vous de son serment à lui.. le voilà : si un jour l'occasion se présente, comme elle se présentera, quelque chose me le dit d'aider le Destin, qui se charge bien de frapper les coupables, je serais là moi, pour cela.... Nous partons, nous ne voulons point rester une heure de plus dans cette maison ou nous n'étions que pour mettre notre maitresse.... Hélas! il y a été inutile.... Mais je ne vous dis pas adieu...... Nous nous reverrons plus tard. On se retrouve, dans la vie ..... En attendant, demandez-lui pardon à genoux, à celle qui est là-haut...... A genoux !

Et la main rude du paysans serrant à le broyer le bras du descendant des de la Roche, le força à s'agenouller devant le lit au pied duquel il resta plusieurs minutes, livide hébété sans pensée.

Quand il se leva une indicible rage contorsionnait sa figure.

Ses poings se serraient.

Comme il allait faire jeter cette valetaille à la porte !

Mais il était seul.

Paulin et Simone avaient quitté la chambre.

Le comte sentit sa faiblesse.

Puis il avait raison le paysan : il n'était qu'un misérable.

Un effroi le prit, au milieu de cette pièce vide, où tout parlait de la morte.

Il se réfugia dans sa chambre, claquant derrière lui les portes.

Il avait peur de l'ombre d'Huguette.

A cette heure même, dans un hôtel voisin, plus luxeux, plus grandiose

encore que celui du comte de la Roche, dans l'hôtel de l'avenue de l'Alma appartenant au richissime patron des Grands-Magasins, un homme se mourait le propriétaire même de la colossale maison où passaient chaque jour des milliers d'acheteurs.

La marche de la maladie avait été foudroyante chez M. Chaumel.

A peine avait-il eu au lieu de son délire deux ou trois retours, à la raison.

Pourtant, avant d'entrer en agonie, le moribond devait revenir pendant quelques instants à la lucité parfaite.

Il demanda qu'on lui amenât sa fille, colla ser lèvres excoriées à la joue veloutée de l'enfant, puis, regardant sa femme, regardant son fils qui ne quittait pas l'hôtel depuis que l'heure fatale était prévue, il articula :

— Je. vous. pardonne.

Ils entendirent l'un et l'autre, se regardèrent en frissonnant.

Ce fut tout.

L'agonie commençait.

A neuf heures du soir avant la fermeture, on annonçait au personnel des Grands-Magasins, que M. Chaumel était mort.

## IX

Une fois sur la piste, une fois certains de leur affaire, M. de Labatière et son neveu se demandaient comment agir.

Jacques éprouvait une hâte fébrile à dévoiler la femme qui s'était servie de son nom pour déplacer les soupçons, pour masquer sa culpabilité,

Il lui fallait une satiefaction complète sa réhabilitation entière aux yeux du monde.

Ce fut en mettant sa fille en avant, prononçant le nom de Régine, que M. de Labatière arriva à apaiser le simpatiences bien légitimes du jeune homme.

Régine aimait son mari.

Peut-être n'avait-elle plus pour lui l'ardente tendresse qui la portait à l'épouser, puis à se dévouer ensuite à son retablissement.

Mais Paul tenait encore la première place dans son cœur.

Il faudrait bien lui apprendre que cette place, il ne la méritait point, qu'elle avait été trompée, Seulement pouvait-on le faire ainsi, brutalement ?

Nerveuse et impressionable, très profondément affectée déjà par la mort de la pauvre petite comtesse de la Roche en proie depuis quelque temps à une espèce de mélancolie sombre, elle avait le plus grand besoin de ménagements.

Jacques de Labatière esquissait un sourire amer lorsque son oncle parlait de l'amour de Régine pour son mari.

Etait-il donc vrai qu'elle fut assez aveugle pour chérir cet homme ?

Un pressentiment ne l'avertissait-il pas qu'elle n'était point payée de retour ?

Puis le calme se faisait aussitôt dans l'âme du jeune homme.

Qu'attendait, en somme, M. et Mme de Labatière ?

Le vieux marin le lui expliqua ainsi qu'à sa femme et à Georges Taverrier, un soir que Régine était restée chez elle, prise de migraine, que Paul, comme chaque jour a présent était parti, et qu'ils se trouvaient tous quatre dans le salon de Mme de Labatière.

Il avait arrêté son plan, froidement.

Ce plan était cruel.

C'était le seule plan à suivre, il possédait une fois entière en ses résultats.

Puisque au moment du drame d'Asnières, la justice ne trouvait aucune preuve coutre cette maitresse d'Yveling, dont à peine deux ou trois fois, et très vaguement, les journaux avaient trouverait plus a présent.

Eux-mêmes n'avait que des présomptions, et les présomptions n'ont guère de valeur aux yeux des magistrats.

Après trois années, il serait plus difficile encore qu'au premier jour de découvrir d'une façon palpable la vérité.

Le comte de la Roche, pressentit de

nouveau ne faisait que répéter ce qu'il disait au premier jour en affirmant à présent que Mme David était capable d'aucun des faits qui, en apparence, pouvaient l'accuser.

Alors qu'ils étaient moralement sûrs de ne pas se tromper, ils n'obtiendraient rien, ni satisfaction, ni réparation.

Ne cannaissaient-ils pas le caractère de cette femme qui, au lendemain du drame, s'introduisait chez M. et Mme de Labatière, y venait pendant plus d'une année pour leçons de musique, y était bientôt reçue en amie, ne craiguait pas de serrer la main de celle qni avait été victime.

N'avaient ils pas pu juger de l'audace qu'elle déploierait, à l'heure des explications, par celle qu'elle montrait, la première émotion dissipée, le soir du bal chez les Chaumel.

M. de Labatière avoua que c'était surtout cette considération qui l'engageait a attendre.

Mais attendre quoi, encore une fois !

La mort du petit être qui se débattait contre l'étreinte d'un mal inexorable.

Sur cadavre de son fils, Rosalie David oserait-elle mentir ?

Le vieux marin était tenu jour par jour, par la concierge qu'il n'avait pour cela, au courant de la situation.

L'enfant ne passerait peut-être pas la journée du lendemain.

En effet, M. de Labatière était au courant des événements.

L'enfant de Rosalie David allait mourir.

Le dernier soir Mde David avait pris enveloppé dans des couvertures, son petit sur ses genoux.

Et, la tête inclinée, osant à peine respirer de crainte que sa respiration ne le dérangeât, elle le contemplait, dans une accalmie imprévue, tellement complète, qu'elle croyait presque en un mieux qu'elle savait impossible-

Pauvre être ! pauvre chérubin !

Faut-il que la souffrance atteigne ces innocents à peine nés, et les torture et les tenaille, ces petits qui demandent pardon, — croyant peut-être nés pour mourir. . . . .

Ce n'était plus le bel enfant, aux grands yeux noirs, doux brillants, aux cheveux bouclés frôlant ses joues roses, au sourire intelligent.

Les paupière mi-clos, cachaient les prunelles ternes, le teint était blême.

Sur le front bombé, plus de boucles brunes ; la mere les avait coupées une à une, croyant soulager cette tête qui souffrait, ayant un espoir, chaque fois que les ciseaux craiaient, dans la soie épaisse des mèche frisées.

Oui, il semblait, ainsi, ne plus souffrir.

Et, ce même fol espoir entrait dans le cœur de Rosalie maigrie vieillie les cheveux presque gris, — malgré ce qu'avait dit le grand medecin, méningite tuberculeuse.

L'enfant resta dans son immobilité, un souffle court entre les lèvres, près d'une heure.

Tout à coup les yeux du petit malade s'ouvrirent très grands.

Ils redevenaient brillants, comme au jours de santé, quand sa mère les voyait en face des siens.

Ce fut encore sur elle qu'ils se fixèrent.

Et les coins de la bouche mignonne, tout exsangue, se relevèrent comme dans un sourire.

Et sa petite bouche mumura :

— Maman. . . . .

Rempiie d'une ivresse folle elle se baissa pour l'embrasser au front.

Le front de l'enfant échappa au baiser de la mère.

La tête, degarnie de ces beaux cheveux, se pencha sur elle.

Rosalie jeta un cri strident.

A ce moment on sonnait à la porte de l'appartement.

La bonne, affolée, accourait, interrogeant des yeux.

— Vite, dit sa maitresse, ouvrez !.. Il m'avait promis de reveuir. . . . C'est peut-être le docteur !

Trois hommes entrèrent dans la chambre.

Rosalie les reconnut : mais leur vue la laissa indifférenie.

Ces trois hommes étaient : le commandant de Labatière, son neveu et le capitaine Georges Taverrier.

Mde David venait de se dresser, serrant plus fort son fils dans ses bras.

Elle arrivait près de la cheminée ou la lumière de la lampe dont l'abat-jour, — très abaissé, tamisait assez la flamme pour que son éclat ne blessât les yeux du petit malade.

D'une main elle remonta cet abat-jour, et la lumière crue tomba sur la petite tête qui roulait toujours, très blême, avec la bouche ouverte et les yeux vitreux.

— Mon enfant est mort !

— Vous voyez ... il est mortr

Coup sur coup, par trois fois, Rosalie baisa de nouveau la mignonne bouche froide.

Ensuite elle posa sur son lit le petit cadavre, entra, dans la pièce voisine qui était le salon.

Il y avait sur le piano deux bouquets de roses, que lui avait envoyés le matin même un élève qui savait qu'elle aimait les fleurs.

Elle les retira des vases, coupa les roses au défaut de leurs tigs, et vint les semer sur le berceau.

Il régnait dans la chambre un grand silence que troublaient seuls sanglots de la bonne agenonillée dans un coin.

Quand toutes les roses furent tombées odorantes et légéres autour dr l'enfant mort, Rosalie David se retourna vers ceux qui avaient osé en ce terrible moment franchir le seuil de sa demeure.

— Je sais, mesieurs, fit-elle, avant que l'un ou l'eutre ouvrit la bouche, pourquoi vous êtes ici.. . Je vous éviterai une interrogation pénible pour vous et pour moi.... Si mon fils eut j'aurais lutté, j'aurais menti.... Mon fils est mort rien pour moi n'existe à présent.. son âme appelle la mienne l'entraine là ou on ne pense plus..... Je venx seulement vous dire que j'a[i] beaucoup souffert...... je ne m'excu[se] pas...... mais si vous saviez pa[r] quelles tortures morales j'ai passé peut[-]être vous, le père.. .. vous-même M. Jacques de Labatière, vous m[e] plaindriez.. Vous voolez un aveu, vous voulez une preuve, je vais vous la donner.

Elle passa encore dans le salon, où la bonne avait laissé la bougie allumée pour allcr ouvrir.

Par la porte, restée grande ouverte, ils la virent s'assoir, devant la table du milieu, ou se trouvaient un buvard et un encrier.

Elle prit une feuille de papier et se mit à écrire.

Au bout de quelques minutes Rosalis David revint vers eux, tendant à l'ancien capitaine de frégate la feuille sur laquelle en datant paraphant d'une écriture ferme, elle avait tracé ces lignes :

" Je tiens avant de mourir, n'agis-
" sant sous aucune pressisn mais par
" ma seule volonté, à faire une déclara-
" tion, de tous points conforme à la vérité et dont je demande la divulgation.

" C'est moi. la maitresse de Paul
" Yveling, qui me suis introduite dans
" le chalet d'Asnières, et qui ai frappé
" au moment ou elle venait de se met-
" tre au lit, Régine de Labatière d'un
" coup de couteau.

" C'est moi qui ai écrit au juge d'ins-
" truction la lettre par laquelle son
" cousin Jacques de Labatière s'accu-
" sait d'une infamie qu'il n'avait pas
" commise.

" Une seule personne eût pu me
" trahir : l'oncle de Paul Yveling, qui
" m'avait vue sortir du chalet aussitôt
" le meurtre accompli ; la paralysie lui
" a cloué la bouche.

" J'avoue mon crime, j'avoue ma lâ-
" cheté.

" J'ai désormais la conscience tran-
" quille, je pars contente.

" Qu'on me mette, moi et mon en-
" fant dans le même cercueil."

Le commandant de Labarière avait lu cela à voix haute, lendement, en scandant les mots, tout en regardant son gendre, qui s'était levé et qui reculait pasà pas, jusqu'à la muraille, les pupilles dilatées la bouche grande ouverte, sans qu'il en sortit aucun son.

A cet instant, où elle considérait la mort comme son seul refuge la malheureuse ne voyait qu'un moyen d'en finir : celui qu'elle avait employé rue Boissy-d'Anglas. quand l'oncle Yveling venait lui apprendre le mariage de Paul.

La sensation horrible du vide, l'effroi de cette chute d'un quatrième etage sur le pavé ne lui revenaient pas en mémoire.

Elle s'était manquée la premiere fois, elle ne se manquerait pas la seconde.

Elle allait rejoindre son petit.

Lorsque M. de Labatière son neveu et le capitaine Taverrier se retournèrent au cri de Paul, elle enjambait la barre d'appui.

Comme l'oncle Yveling ils ils n'arrivèrent — les deux premiers du moins, car Taverrier s'était placé au devant de Paul pour l'empêcher de se livrer aussi à un acte de désespoir, — que pour voir Rosalie David s'abimer sur la dalle de la cour.

Il s'écoula une minute avant qu'ils reprissent leurs esprits.

Glacés, les tempes en sueur, les jambes molles, ils se regardaient.

Les trois hommes descendirent précipitamment.

Il y avait déjà du monde dans la cour.

Ce furent eux qui remontèrent le corps, pendant que d'autres couraient au médecin.

Un médecin était inutile.

Cette dernière fois, en effet, Rosalie ne s'était pas manquée..

Le crâne ouvert laissait filtrer la cervelle ; la mort avait été instantanée.

Une heure après au moins lorsque les constatations faites par le commissaire de police le cadavre de l'enfant couché auprès du cadavre de la mère, le vieux marin Jacques de Labatière et Georges Taverrier quittèrent la sinistre chambre.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Deux jours plus tard on enterrait, couchés dans le même cercueil comme elle l'avait demandé, Rosalie David et son fils.

Quelques personnes habitant la maison suivaient le char, puis une femme en grand deuil pleurait.

Cette femme s'appelait Jeanne Badolle cu plutôt Mme Chaumel la veuve du propriétaire des Grands Magasins, mort quelques jours auparavant.

Les deux magnifiques couronnes ornant le corbillard, une en violettes et scabieuses l'autre toute de boutons ar roses blanches venaient d'elle.

Mme Chaumel resta longtemps au cimetière à genoux sur la terre fraiche, à penser à l'infortumée que personne peut-être ne plaindrait, si ce n'était elle.

Elle avait aimé dix ans de sa vie, cette pauvre femme couchée sous cette terre avec l'être formé de sa chair formé de son âme et qui n'etait plus rien comme elle, — elle avait aimé un homme qui, un jour, un jour oubliant tout son dévouement ses sacrifices. sa tendresse, était allé à une autre.

Une aberration alors l'avait prise elle avait voulu la vengeance sans prévoir que du jour ou elle serait vengée l'enfer serait dans son cœur le vrai supplice de sa vie commencerait.

Jeanne se leva.

O morte, tu ne souffres plus tu es délivrée.. Moi, il me faut vivre.. et souffrir.

Et Mme Chaumel, à pas lents, enveloppée dans ses voiles de veuve sortit du cimetière.

La pensée de Rosalie péu à peu, s'évanouit.

Elle songeait à son mari dont les dernières paroles la poursuivaient comme elles poursuivaient Francis :

Je vous pardonne.

Comme s'il attendait, caché derrière quelque pierre tumulaire que Jeanne se fûr éloignée du tsrtre où elle avait prié un homme débouchant brusquement d'un sentier frayé entre le tombes arrivait, aussitôt après son départ, sur celle de Rosalie David.

Il portait une brassée de fleurs, il ne les déposa point, ces fleurs, sur la terre fraîche.

Ses bras se desserrèrent brusquement et elles tombèrent, s'éparpillèrent de chaque côté de la tombe, comme si dessous, des mains les repoussaient

Et venu là, pour y rester sans doute, ne fût-ce que quelques instants, Henri de la Roche, pris de terreur, tibulant, entendant à la fois la voix d'Huguette et la voix de Rosalie, s'en alla, se sauva, comme il s'était sauvé de la chambre ou était morte la première.

.. ........ ............... ........

Huit jours après la fin tragique de Mme David, M. de Labatière, avisé par la Préfecture, allait reconnaître son gendre, arrêté sur la voie publique, en plein accès de folie furieuse, et provisoirement conduit à l'infirmerie du Dépôt.

Où avait-il vécu, pendant ces huit jours, qu'avait-il fait ?

Ses habits souillés, déchirés, sa figure hâve, disaient seuls qu'il avait dû errer, sans nourriture ou à peu près, à travers Paris.

Au bout de quelques semaines " d'observation ", Mme Yveling devait faire entrer son mari dans une maison de santé.

Les plus grands aliénistes consultés déclaraient cette fois le malheureux était incurable.

Régine, quoique profondément attristée, des événements surveuus, sans que rien ne les lui eût laissé prévoir avait pu supporter le choc avec plus de courage que ses parents ne l'eussent cru d'abord.

Si sa pitié pour Paul subsistait, son amour était éteint.

Elle ferait son devoir en vaillant à ce qu'il eût, dans l'asile où on l'avait enfermé, la vie aussi heureuse que possible.

Mais son coeur ne volerait plus vers le malheureux privé de raison comme il volait autrefois vers le mari qu'elle aimait et qu'elle espérait retrouver.

Veuve sans l'être, quelle serait, à elle son existence ?

La jeune femme ne se le demandait point encore.

Elle ne maudissait point, comme Jacques de Labatière, cette Fatalité qui l'empêchait de recouvrer sa liberté.

Peut-être cela viendrait-il un jour..

Peut-être se révolterait-elle comme il se révoltait, lui qui l'aimait absolument, contre cette réponse de la loi consultée

FIN